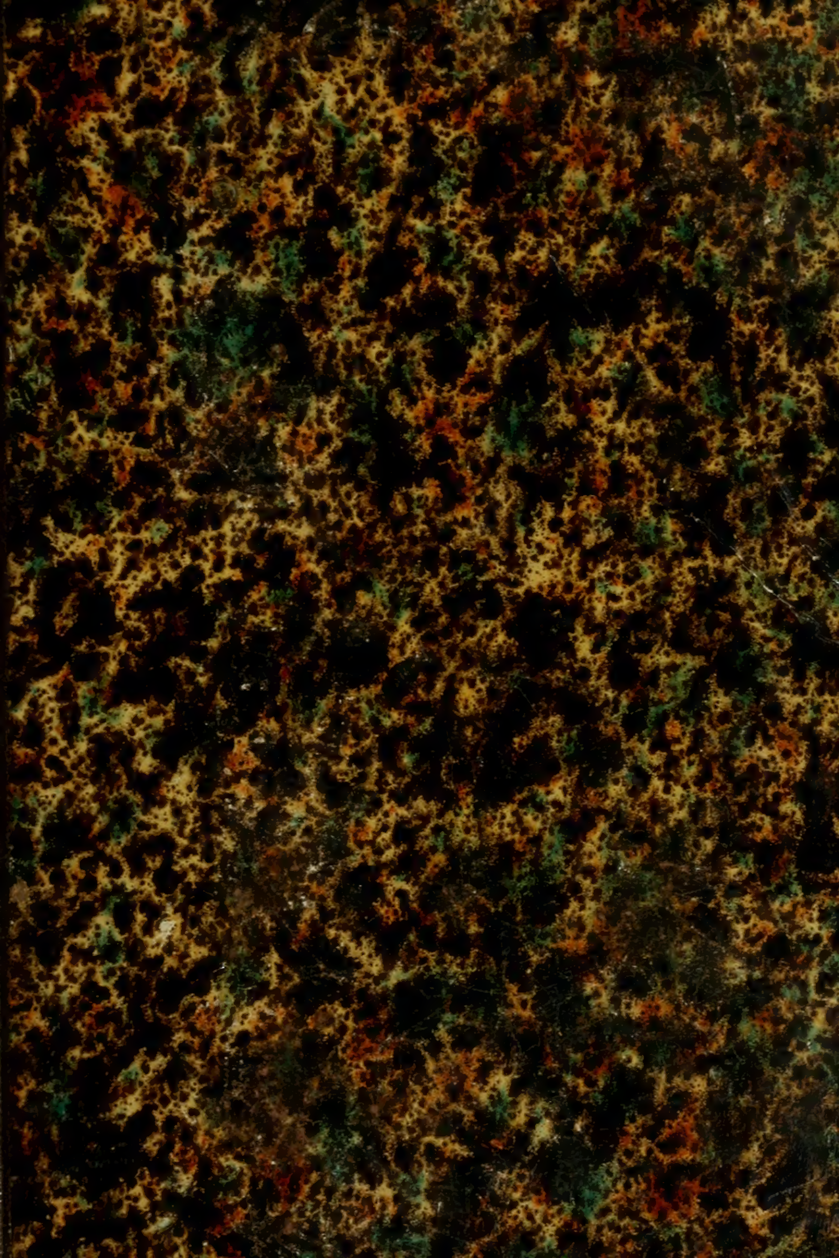
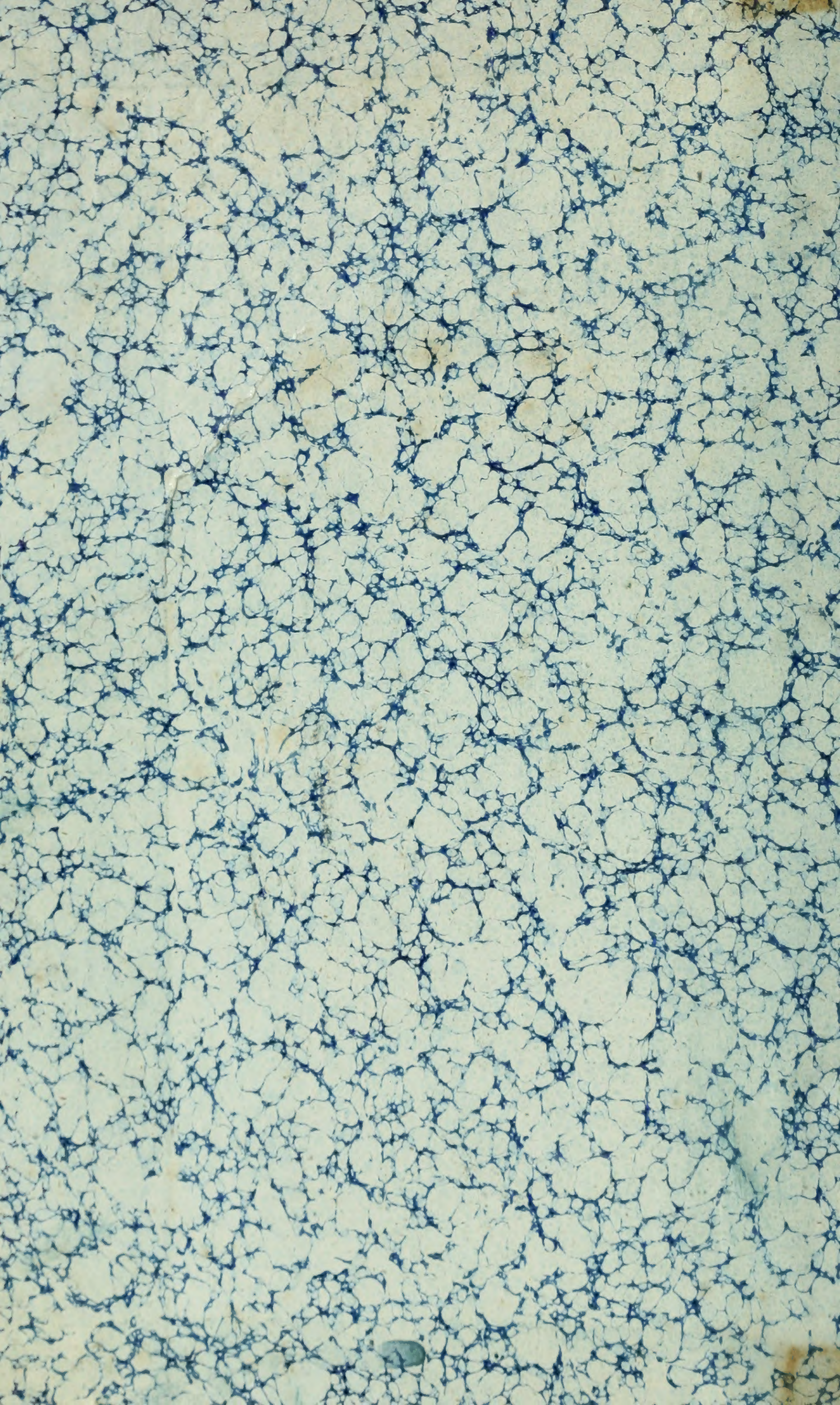
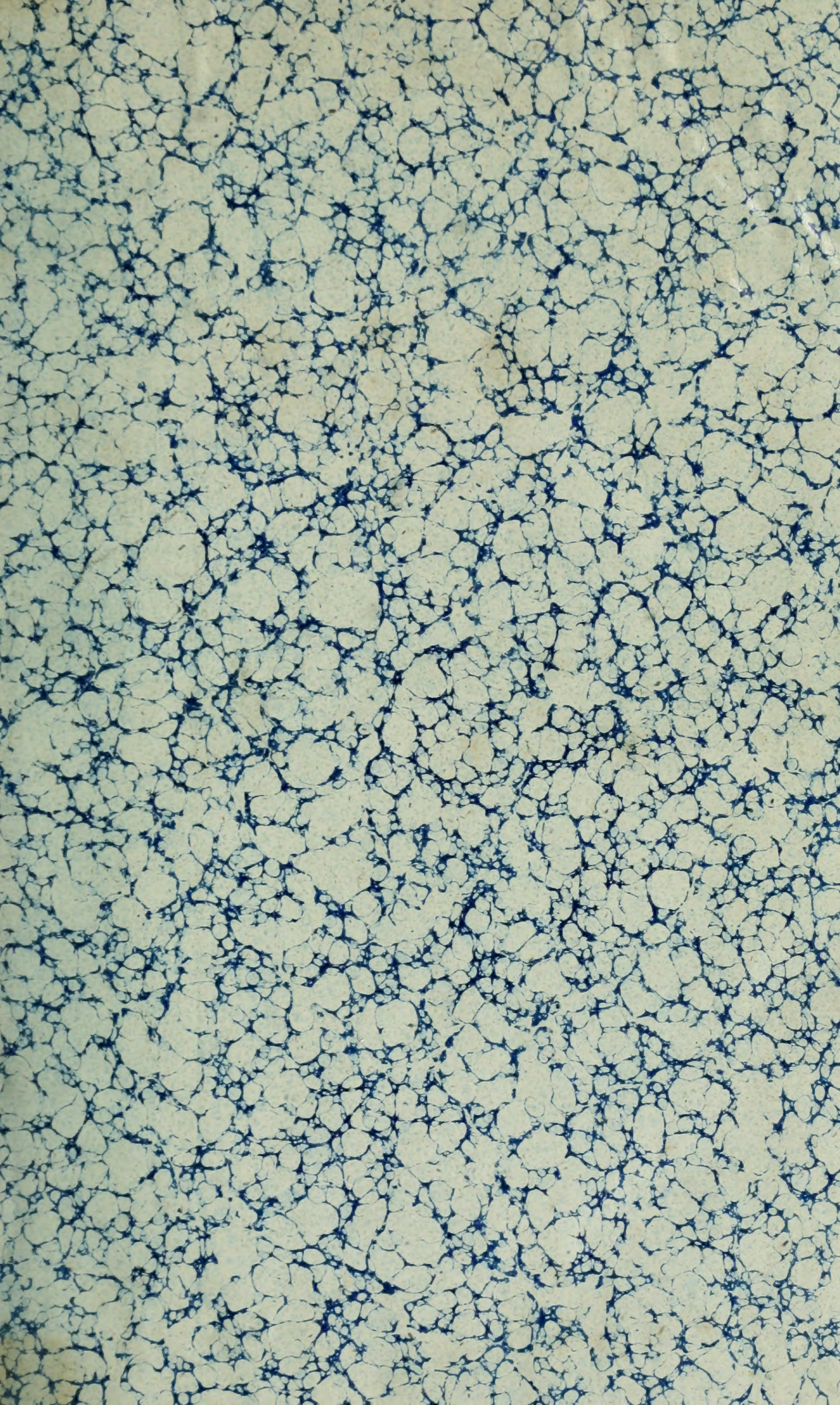






(Comptes-rendus)

REVUE

BRITANNIQUE

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

REVUE
BRITANNIQUE

REVUE INTERNATIONALE

CHOIX D'ARTICLES
extraits des meilleurs écrits périodiques

DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'AMÉRIQUE

COMPLÉTÉ PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

SOUS LA DIRECTION DE M. AMÉDÉE PICHOT.

ANNÉE 1858. — HUITIÈME SÉRIE.

TOME CINQUIÈME.

(Sept et Oct. 1858)

PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 60.

ROTTERDAM
CHEZ M. KRAMERS,
Libraire-Éditeur.

MADRID
CHEZ BAILLY-BAILLIÈRE,
Libraire de Leurs Majestés.

NOUVELLE-ORLÉANS, A LA LIBRAIRIE NOUVELLE.

1858

REVUE

BRITANNIQUE

QUESTION COLONIALE. — HISTOIRE CONTEMPORAINE.

L'ALGÉRIE

OU

L'AFRIQUE FRANÇAISE.

§ Ier.

Il est sur les bords de la Méditerranée certains points où l'Orient et l'Occident semblent se donner rendez-vous. Là, tout frappe d'étonnement le voyageur qui y aborde pour la première fois. Par Orient, nous n'entendons pas précisément ce que les cartes de géographie désignent sous ce nom ; c'est une dénomination que nous appliquons aux pays qui portent le cachet du mahométisme et du christianisme grec, tandis que, par Occident, nous voulons indiquer ces contrées civilisées de l'Europe moderne, où le costume, l'architecture et toutes les manifestations extérieures de la vie sociale, quoique différentes entre elles, sont cependant uniformes lorsqu'on les oppose à celles

où domine soit le Koran soit le christianisme oriental. Ainsi, d'un côté, l'Occident pour nous s'étend jusqu'au rivage le plus oriental de la Baltique et, en longeant le Danube, jusqu'à Belgrade; et d'un autre, l'Orient embrasse tout le nord de l'Afrique jusqu'au détroit de Gibraltar.

De ces points de rencontre, bien peu sont plus remarquables que Gibraltar même. Le pas mesuré des sentinelles en habit rouge, les débits de bière et de porter, les steamers anglais qui l'approvisionnent de charbon, les groupes de jeunes officiers qui se réunissent pour aller chasser sur le Calpé forment un des côtés du tableau ; les fruits et les marchandises d'Afrique, le juif de Mogador en babouches et accroupi, le Maure, la tête ceinte du turban, se promenant sur l'esplanade où des pyramides de boulets alternent avec des touffes vertes de palmiers nains, en forment l'autre ; tandis que le contrebandier andalous et le muletier au classique *sombrero*, à l'inséparable *cigarito*, sont comme des chaînons intermédiaires pouvant se rattacher presque indifféremment à l'Orient ou à l'Occident. Malte est un autre lieu où les traits caractéristiques de l'Orient, rapprochés de leurs contraires, présentent un contraste non moins frappant. Les quais sont couverts de matelots grecs aux calottes rouges, aux hauts-de-chausses bleus ; le langage parlé aux marches de *Nix mangiare* est un arabe corrompu ; les toits des maisons sont plats ; mais dans les rues circule une population européenne des plus variées, au milieu de laquelle l'élément anglais prédomine. Un troisième point de rencontre, c'est Venise. Qui n'a entendu parler de l'effet des orchestres militaires autrichiens sur cette place dont les caractères principaux sont les arcades byzantines et les brillantes mosaïques de Saint-Marc ? Il est facile de se figurer quel singulier rapprochement offrent une station de chemin de fer avec tout son mouvement et un couvent de moines arméniens dans une île. Nous pourrions à cette liste ajouter quelques noms, tels qu'Athènes, Corfou et naturellement Constantinople ; mais, de tous les théâtres où l'Orient et l'Occident se coudoient, aucun ne présente un spectacle plus merveilleux qu'Alger. Ce serait rester de beaucoup au-dessous de la vérité que de présenter Alger comme la Malte française ou le Gibraltar français, et cela non pas seulement parce qu'Alger

est plus grand et plus populeux que la ville du Rocher, ou parce que sa magnifique ceinture de verdoyantes villas manque absolument à la Valette; ni à Malte ni à Gibraltar on ne remarque un contraste aussi saisissant que celui qui existe entre les allures de la plus vive des nations de l'Europe et le farouche et sauvage mahométisme qui règne encore sur plus de la moitié de l'Afrique septentrionale. Que si, aux Maures et aux Français, dont les physionomies si différentes donnent au tableau une expression des plus caractéristiques, on ajoute toutes les autres variétés de la race humaine qu'on peut voir tous les jours dans les rues et aux environs d'Alger, Kabyles, Arabes, Turcs, juifs, nègres, bateliers maltais, ouvriers mahonais, aventuriers italiens et allemands, on a sous les yeux le plus curieux ensemble qu'on puisse imaginer.

S'il fallait autre chose pour exciter l'intérêt que nous inspire Alger, nous le trouverions dans les grands faits qui rattachent cette colonie aux événements les plus remarquables de l'histoire contemporaine et aux épisodes émouvants de la guerre de Crimée. Le costume des zouaves rappelle les scènes au milieu desquelles ce corps a été primitivement organisé. Longtemps avant la bataille de l'Alma, le monde connaissait l'énergique patience et l'indomptable courage de ces soldats. Les rapports du maréchal Bugeaud sur la campagne de Kabylie nous avaient fait faire connaissance avec « la gaie vivandière au petit chapeau ciré, bravement campée sur son cheval et plaisantant à cœur-joie avec ses compagnons de route, pendant qu'une grêle de balles fait voler de toutes parts les branches des oliviers. » Tous les généraux français qui ont joué un rôle éminent à Paris depuis 1848 avaient fait leur apprentissage dans les campagnes d'Algérie : Bedeau, qui a été blessé dans les terribles journées de Juin, deux jours avant la mort de l'archevêque de Paris; Cavaignac, à qui l'Europe alarmée par une révolution démocratico-sociale fut redevable de six mois de repos comparatif; Oudinot, qui arracha Rome à Mazzini et à Garibaldi; et Lamoricière et Changarnier, et tant d'autres dont les noms sont aujourd'hui familiers dans tous les villages de l'Angleterre : Baraguay d'Hilliers, Saint-Arnaud, Canrobert, Bosquet, Pélissier!

Jetons un coup d'œil sur l'aspect extérieur d'Alger et de l'Al-

gérie, avant d'esquisser l'histoire de cette partie de la côte d'Afrique et d'interroger l'avenir sur les destinées probables de la colonie conquise par la valeur française. Le premier matin que le poëte Campbell s'éveilla dans Alger, ce fut le cri monotone du muezzin qui l'arracha au sommeil [1]; aujourd'hui, le roulement des tambours français devance la prière du musulman. Le fils de Mahomet continue de se retirer devant le conquérant chrétien ; chaque jour Alger se transforme ; encore un peu de temps, et la ville des deys ressemblera à la première ville venue de la Provence ou du Languedoc.

Quand on l'approche du côté nord ou qu'on la découvre du pont d'un steamer venant d'Alexandrie, Alger « la belliqueuse, » Alger, « la fille du pirate, » apparaît comme une ville de craie, de forme triangulaire, appuyée sur le versant d'une chaîne de collines verdoyantes, derrière lesquelles s'étagent les crêtes élevées et lointaines du sombre Atlas. A mesure qu'on arrive, ses groupes de maisons à terrasses, jalonnées de minarets, de coupoles et de cimes de palmiers, donneraient l'idée d'une ville tout à fait mahométane, n'était cette activité européenne qu'on remarque à bord des navires de tout pavillon qui remplissent le port ; n'étaient les bateaux à vapeur, le môle gigantesque, le phare et les vastes casernes françaises, qui rappellent bien plutôt Manchester que le Maroc. Dès qu'on met pied à terre, tous les éléments de contraste que nous venons d'indiquer frappent l'œil dans une succession rapide, et se multiplient à mesure que l'on avance dans les rues. Le plan général et la distribution de la ville sont faciles à tracer. Les principales voies de communication ont dû, dans tous les siècles, suivre l'étroit espace de terrain uni qui s'étend entre la colline et le port ; ce qui fut autrefois le forum romain, puis le bazar arabe, et plus tard celui des Turcs, est occupé aujourd'hui par la vaste et belle place qui, après s'être appelée place Royale et place Nationale, s'appelle aujourd'hui place Impériale, et plus habituellement place du Gouvernement. La portion de la ville bâtie sur terrain plat est d'une architecture presque aussi française que celle du boulevard des Italiens, tandis que la partie montante a un

[1] La *Revue Britannique* a publié, il y a déjà vingt ans, les *Lettres* de Th. Campbell sur Alger.

caractère tout aussi mauresque que Fez ou Maroc. Cependant il n'est pas besoin de sortir du quartier modernisé d'Alger pour rencontrer toutes les variétés de la curieuse population de cette ville. « Pour nous rendre du quai à notre hôtel, dit un touriste, à la date de 1848, nous avons eu à nous frayer un chemin à travers une foule bigarrée de soldats français, de négresses, d'Arabes demi-nus, de marchands de tout genre... Nous avons reçu nos lettres d'Europe à une fenêtre aux minces colonnettes de marbre, rappelant un état de société en contradiction directe avec toutes les idées admises chez nous d'un bureau de poste. Nous avons jeté un coup d'œil, — c'est tout ce qu'elle mérite, — à la cathédrale inachevée. Nous sommes entré dans une autre église, qui avait été autrefois une mosquée ; un prêtre y disait la messe à une assemblée de Maltais, et, à voir le suisse se promener de long en large, le chapeau sur la tête, on aurait pu se croire en plein catholicisme parisien. D'autres mosquées sont restées ce qu'elles étaient sous les Turcs, à cela près qu'elles peuvent être visitées aujourd'hui impunément par les chrétiens. En entrant, le voyageur s'entend donner en français par les fidèles mahométans le laconique avis : « sans souliers [1], » et, une fois qu'il s'est déchaussé, il peut à son gré, et sans crainte d'être dérangé, s'asseoir ou se croiser les jambes sur les nattes et lire sa traduction du Koran... De la mosquée nous allons nous présenter chez le gouverneur français, et nous le trouvons traitant les affaires militaires et politiques de la colonie, dans un palais des deys qui a conservé intacts ses frais escaliers et son pavé de porcelaine, sa vaste cour centrale et ses arcades en fer à cheval, soutenues par des colonnes torses en marbre blanc. Au moment où nous remontons lentement la rue, un jeune gamin mahométan court après nous, insistant pour cirer nos bottes. Nous regardons dans une boutique et nous y voyons une jeune fille aux yeux noirs, aux longues boucles de cheveux, vendant des gants à un jeune officier de dragons. Nous

[1] Aujourd'hui les mahométans d'Alger sont plus tolérants encore. En 1856, nous avons pu mainte fois entrer tout botté dans les mosquées d'Alger ; et à Constantine, — accompagné, il est vrai, du savant professeur Cherbonneau, l'ami de tous les Arabes influents de la ville, — nous avons grimpé dans tous les minarets, là où le muezzin annonce aux vrais croyants l'heure de la prière. O. S.

passons à un bazar et nous remarquons un Maure et un juif occupés à jouer aux échecs. La position relative de ces deux éléments de la population algérienne est aujourd'hui étrangement changée ; le juif a fait le Maure échec et mat. Si nous nous informons de l'état de l'éducation, on nous montre du doigt un collége qui était autrefois une caserne de janissaires. Nous passons devant un autre vaste édifice, qui est un noble hôpital, et là nous voyons des sœurs de charité remplissant avec calme leur office de bienfaisance. Au premier coin de rue, nos yeux s'arrêtent sur un omnibus plein de femmes mahométanes enveloppées de longs voiles, sur le point de se rendre au faubourg de Mustapha. Que de pensées fait naître immédiatement cette antithèse de la femme élevée au plus haut rang, parce qu'elle se fait la servante de tous, et de la femme descendue au degré le plus infime de l'esclavage et de la dégradation ! Mais quelle variété, lorsque vient le soir, offrent les groupes qui remplissent la grande place autour de la statue du duc d'Orléans, modelée par Marochetti ! Des dandys juifs aux turbans bleus, aux vestes brodées d'or, aux doigts surchargés de bagues ; des juives à la coiffure bizarre que la plume doit renoncer à décrire ; et puis les ceintures rouges, les visages bronzés et heureux des ouvriers minorcains, rentrant, après le travail de la journée, des jardins qui entourent la ville ; ici, un nègre et un Kabyle portant un baril sur une perche dont chacun tient un bout ; là, le propret tablier blanc et le coquet madras que les Françaises savent seules porter ; des zouaves, avec leurs larges pantalons rouges et leurs vestes bleues ; des indigènes, dont l'uniforme ne se distingue de celui des zouaves que par la couleur ; des spahis à la veste rouge, à la botte molle par-dessus le pantalon bleu ; des chasseurs d'Afrique, des chasseurs de Vincennes et d'autres échantillons des divers corps de l'armée qui maintient l'Algérie soumise à la France. Ce n'est là qu'une esquisse imparfaite de la mascarade animée qui nous environne. Nous pourrions ajouter quelques détails particuliers à l'année 1848, tels que les mots magiques de *Propriété nationale*, *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, inscrits en gros caractères même sur les mosquées, et des escouades de gardes nationaux présentant une singulière variété d'accoutrements, les uns chaussés de souliers,

les autres de pantoufles jaunes, rassemblés pour la parade autour des arbres de liberté ; — mais c'étaient là des scènes du moment. »

Tandis que la partie basse de la ville est aussi animée qu'une ville d'Europe, la partie haute, comme nous l'avons déjà dit, repose dans le calme et l'impassibilité de son ancienne existence orientale. Ce contraste marqué d'ombre et de lumière ne doit pas être oublié dans le tableau à côté des scènes diverses qui caractérisent la portion que nous avons étudiée jusqu'à présent. Si donc nous gravissons la colline et que nous pénétrions dans la vieille ville, nous nous trouvons tout à coup en face d'un spectacle aussi mauresque que celui que peut nous présenter Tétouan, et plus pittoresque de beaucoup. Les rues sont toutes étroites et escarpées ; elles ressemblent plus à des escaliers qu'à des voies publiques, et tournent à droite, à gauche, sans plan ni but. Les maisons sont très-hautes ; leurs étages supérieurs en saillie sont soutenus extérieurement par des poutres s'arc-boutant obliquement sur le mur d'aplomb. Partout on goûte une délicieuse fraîcheur. Les quelques hommes à la tête enturbanée que vous rencontrez semblent plutôt absorbés dans la contemplation qu'occupés d'un travail quelconque. Les femmes, qui de toute leur personne ne laissent voir que les yeux, ont l'air de fantômes ambulants. On peut errer longtemps dans ces hauts quartiers et se perdre dans leur tortueux labyrinthe de ruelles silencieuses, pour finir, au moment où l'on s'y attend le moins, par déboucher sur la Casbah. Ce palais principal des deys turcs est situé tout en haut de la ville ; c'est là qu'est conservé (comme le fameux moulin à Postdam ou comme la maison de Pierre le Grand à Saardam) le kiosque où le consul de France, M. Deval, reçut ce coup d'éventail qui a amené la conquête de tout le territoire turc situé entre le Maroc et Tunis.

Maintenant voulons-nous embrasser dans son ensemble l'étendue de pays qui reconnaît Alger pour capitale ? Montons la route escarpée et sinueuse construite par le duc de Rovigo, jusqu'à ce que nous ayons atteint un des plus hauts sommets de la chaîne de collines sur laquelle la ville est bâtie en partie et qui, à droite et à gauche, longe le rivage sur une étendue de plusieurs lieues. Cette chaîne se nomme le Sahel, et c'est le premier trait

caractéristique de la géographie physique des environs d'Alger. Quelque nu et brûlant que soit l'aspect de la ville quand on l'approche par la mer, on se tromperait étrangement si l'on s'imaginait que son voisinage immédiat offre cette nature desséchée et torride, que l'on est naturellement porté à croire l'un des caractères distinctifs de la terre d'Afrique. Le Sahel ou *Massif d'Alger* offre une végétation aussi riche, aussi agréable à l'œil qu'aucun des terroirs qui environnent les capitales de l'Europe. Non-seulement des maisons de campagne et de plantureux jardins s'offrent de tous côtés à la vue, mais encore le paysage est merveilleusement accidenté et réunit les éléments les plus variés d'une beauté éminemment pittoresque. Campbell n'a rien exagéré en parlant dans ses *Lettres* de fleurs sauvages, de sites et de cours d'eau dignes en tout point d'un vallon écossais. Là aussi se reproduisent les mêmes oppositions que nous avons observées dans les rues de la ville, — la végétation de l'Orient et celle de l'Occident, ou, pour parler plus exactement, la végétation du Nord et celle du Midi. Le bananier y croît à côté de l'aubépine, l'olivier à côté de l'ormeau, et l'on y cueille le chèvrefeuille au milieu des figuiers, des lianes et des aloès.

Le Sahel s'avance dans l'intérieur. A une profondeur de quelques milles seulement et derrière cette chaîne s'allonge la vaste plaine de la Metidja, longue d'à peu près quatre-vingt-dix milles et qui, débouchant sur la mer par ses deux extrémités, forme le second trait caractéristique le plus frappant des environs d'Alger. Vue du Sahel, cette plaine rappelle tout d'abord la campagne de Rome. Comme celle-ci, elle s'étend sur un sol continuellement uni, et la muraille de hautes montagnes qui la borne au sud et fait le fond du tableau peut très-bien se comparer à la ligne des collines du pays sabin. Malheureusement ce n'est pas seulement sous le rapport du pittoresque que la Metidja ressemble à la campagne de Rome, c'est encore sous celui de la désolation. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Shaw dit que de son temps (il y a cent trente ans environ), c'était une plaine riche et délicieuse, arrosée en tous sens par un grand nombre de sources et de ruisseaux ; qu'elle était couverte des maisons de campagne et des fermes des principaux habitants d'Alger ; qu'elle approvisionnait la ville et qu'elle produisait du lin, du henné,

des racines, des herbes potagères, du riz, des fruits et des grains de toute espèce. Et cependant, à l'époque où Shaw écrivait ces lignes, la mauvaise administration des Turcs avait déjà flétri de son souffle impur ce pays si florissant sous les Arabes, et les premiers pas étaient faits dans cette voie de décadence que la guerre de la conquête française a fait dégénérer en une ruine complète. Le général Daumas reconnaît que la Metidja est encore, en plusieurs endroits, un désert pestilentiel et qu'il faut au moins une génération avant de rendre ce sol ce qu'il était. Il est vrai, en effet, qu'en quittant le Sahel on laisse derrière soi toute végétation féconde et florissante. Pour gagner le terrain plat on traverse d'abord la même nature avare, les mêmes arbustes rabougris qu'on voit aux environs de Civita-Vecchia, à cette différence près que le palmier nain y croît parmi le genêt, le houx nain et le jonc fleuri. Mais toute la portion centrale de la plaine n'était encore, il y a quelques années, qu'une vaste friche semée par-ci par-là d'un village indigène ou d'un camp fortifié.

Nous touchons maintenant au mont Atlas, à environ trente milles au sud d'Alger. La ville de Blidah, qui se trouve immédiatement au pied de la chaîne de montagnes, était autrefois renommée pour ses charmants bosquets d'orangers, et Abd-el-Kader se rappelle encore le temps où sa beauté était proverbiale, comme celle de Brousse, sa dernière résidence, ou de Damas, son domicile actuel. Mais le voyageur sera désappointé, aujourd'hui, s'il s'attend à trouver dans Blidah un Damas ou un Brousse africain, avec l'Atlas pour Liban ou pour Olympe mysien. Il est vrai que quelques charmants bosquets d'orangers, sur la lisière la plus reculée de la Metidja, sont encore en fleur ; mais Blidah est tristement changée, en partie par suite d'un tremblement de terre, mais bien plus encore par suite des terribles combats qui s'y sont livrés en 1830 et dans le cours des années suivantes, lorsque, le fer à la main, les Français se frayèrent un chemin à travers les premiers défilés du mont Atlas. Le lecteur devra franchir avec nous ces passes de glorieuse mémoire pour parvenir à un point plus élevé d'où il puisse embrasser, en quelque sorte à vol d'oiseau, tout le pays compris sous le nom d'Algérie française.

Le véritable Atlas des poëtes, « avec sa tête dans les nuages et

ses pieds dans le sable, » ne se trouve pas du tout, qu'on s'en souvienne bien, dans l'Algérie française : il est situé plus loin à l'ouest sur les terres du sultan de Maroc. Mais un vaste système de montagnes qui se relie à ces cimes célèbres s'étend, sans interruption, parallèlement à la Méditerranée, en allant gagner à l'est la régence de Tunis, après avoir traversé l'Algérie. La chaîne de ce qu'on appelle le petit Atlas, courant ouest-sud-ouest, dans la direction de l'Océan, partage en deux moitiés allongées toute la partie comprise entre le grand Atlas et la Méditerranée. Celle de ces moitiés située le plus au sud est le Sahara, région de sauvages défilés et de vastes plateaux couverts de pâturages. L'autre est le Tell, contrée cultivée, rapprochée de la côte, entrecoupée plus ou moins irrégulièrement de montagnes s'irradiant des chaînes principales. Le camp fortifié de Boghar est un commode point de repère géographique, non-seulement pour le Tell et pour le Sahara, mais encore pour tout le pays à l'est et à l'ouest, réduit aujourd'hui à l'état de province française : deux caractères physiques bien marqués peuvent guider notre examen de ces directions opposées. A l'est, nous avons une région montueuse appelée Kabylie, qui, partant du point où nous sommes, va rejoindre la mer et longe le rivage ; ces montagnes ont été le théâtre des plus grandes difficultés qu'aient encore rencontrées les armées françaises en Afrique. A l'ouest, nous suivons la rivière du Chélif, cours d'eau fameux dans les légendes arabes et qui, prenant sa source au-dessous des hauteurs où s'élève le fort de Boghar, coule, en décrivant de nombreux détours, dans la direction de Tlemcen, la première résidence d'Abd-el-Kader.

Le terme *Kabylie* que nous employons ici n'implique pas que cette partie de l'Algérie soit la seule qu'habite la race guerrière des Kabyles, mais c'est la région où ces farouches et hardis montagnards ont opposé la résistance la plus acharnée aux envahisseurs successifs du nord de l'Afrique. Les Turcs ne les ont jamais soumis. Les Français n'y ont réussi complétement que cette année même, 1858[1]. Cette circonstance ainsi que les particularités physiques qui la rendent redoutable ont fait donner à cette contrée la dénomination expressive de *Grande Kabylie*. Il

[1] En 1848, les habitants de la grande Kabylie payaient un tribut et étaient res-

est difficile de déterminer les frontières exactes de la grande Kabylie; mais nous ne croyons pas nous tromper de beaucoup en portant à cent cinquante milles la longueur de son parcours entier sur la côte, en partant à l'est d'Alger. La même distance de cent cinquante milles répétée encore une fois nous conduirait à la limite extrême de l'Algérie, dans cette direction. Dans l'intérieur de cette partie orientale des possessions françaises s'élève la ville de Constantine, l'ancienne Cirta, non moins remarquable par la position extraordinaire qu'elle occupe que par la manière dont elle se trouve mêlée aux épisodes les plus émouvants de l'histoire de l'Afrique. C'est là que Jugurtha assiégea et assassina son cousin Adherbal. C'est là que Marius caserna ses légions victorieuses. C'est là que le roi Juba Ier tint sa cour. Jules César fit exécuter dans cette ville de grands travaux et lui donna le nom de Julia. Constantin la rebâtit, lui laissa le nom qu'elle a gardé et qui rappelle les martyres des chrétiens ainsi que les schismes de leur religion, et dans ces dernières années quelques-uns des plus grands exploits des armées françaises modernes contre les Arabes et les Maures. Perchée sur un rocher qui lui sert comme de piédestal, dominant un ravin effroyable, au milieu d'un paysage triste et sauvage, et isolée de trois côtés par des précipices d'une profondeur, en quelques endroits, de plus de deux cents mètres au-dessus du lit du Roumel, Constantine a tous les dehors qui siéent aux étranges événements qui l'ont rendue tant de fois célèbre depuis les jours de la république et de l'empire romains. Il existe encore des monuments de ses anciennes splendeurs. Quand les Français s'emparèrent de la ville, en 1837, ils y trouvèrent debout de grands arceaux romains qui dominaient les mosquées et les maisons empestées des habitants comme les chênes dominent les broussailles. Les débris romains, en effet, forment un des traits caractéristiques de toute cette partie de l'Algérie. Cirta était elle-même le centre des grandes routes de Numidie. Lambessa a été longtemps le quartier général de la seconde légion, et c'est là

ponsables de la sûreté des voyageurs; mais autrement ils étaient indépendants. Sur l'excellente carte de l'*Itinéraire de l'Algérie* (1855), les mots *Kabylie indépendante* couvrent les montagnes du Jurjura, et les mots *Saheb insoumis* sont tracés à la suite dans la direction de Bone.

qu'a été trouvée la plus grande partie des quatre mille inscriptions recueillies en Algérie et publiées par M. Léon Renier et le commandant de La Mare.

Si, maintenant, nous retournons à Boghar, et que, nous dirigeant à l'ouest du côté du Maroc, nous suivions la ligne du Chélif, nous rencontrons l'embouchure de cette rivière à environ cent cinquante milles d'Alger. A cent cinquante milles encore plus loin, nous atteignons l'autre frontière de l'Algérie, presqu'au méridien du cap de Gat, ou au point où la côte espagnole fait un brusque détour de l'est au nord.

La profondeur du Chélif varie d'un extrême à l'autre, selon les saisons. Quand le professeur d'Oxford, Shaw, le traversa en automne, il le trouva presque aussi gros que l'Isis réunie au Cherwell. Dans sa correspondance, Saint-Arnaud se plaint des inondations qui, au mois de décembre, entravaient ses mouvements militaires, et, dans une autre lettre, il dit que cette même rivière qui, pendant six mois de l'année, est presque à sec, coule à pleins bords à d'autres époques, aussi forte que le Rhône ou la Loire. Les rives en sont escarpées, et, dans la saison sèche, son lit sinueux ne s'aperçoit que quand on en est tout à fait proche. — Sidi-el-Arhibi, agha de Mostaganem, était, dit la légende, un chef renommé pour ses richesses, son courage et sa piété. Un jour, sa fille alla puiser de l'eau au seul puits que possédât le pays ; les Arabes l'assaillirent de railleries et d'injures, et la renvoyèrent avec sa cruche vide. Sidi-el-Arhibi, plein de fureur, songea dans le premier moment à se venger ; mais il contint sa colère et médita en silence ; puis, se tournant vers la Mecque et invoquant le Prophète, il maudit le puits, qui se dessécha immédiatement. Cependant, ne voulant pas que la malédiction fût sans remède, et sachant qu'il avait le pouvoir de faire le bien comme le mal, le saint homme sauta sur sa jument favorite et partit à fond de train vers la mer. Derrière lui, à mesure qu'il galopait, une rivière se fraya un lit. La journée était brûlante, et la jument, tourmentée par les mouches, se frappait les flancs de sa longue queue. C'est là ce qui a formé les détours du Chélif. Les bords escarpés et difficiles de la rivière sont un châtiment infligé aux descendants des hommes inhospitaliers qui insultèrent la fille

de Sidi-el-Arhibi[1]. La fable arabe que nous venons de rapporter à l'appui d'un fait géographique a au moins cela d'utile qu'elle nous donne une certaine idée du cours particulier de la rivière. En deçà du Chélif (c'est-à-dire sur la partie la plus rapprochée d'Alger), les deux points les plus intéressants qu'offre la côte sont Tenez et Cherchell : la première de ces villes, située presque sur l'emplacement de Cartenna, colonie romaine fondée sous Auguste pour la seconde légion ; la seconde, bâtie par le roi Juba en l'honneur du même empereur, comme Césarée l'avait été par Hérode en Palestine, et conservant encore dans son nom, ainsi que Saragosse, une faible trace du patronage qui lui a donné naissance[2]. Si, traversant le Chélif, nous poussonsà l'ouest, l'intérêt historique change aussitôt, et l'antiquité fait place à l'histoire moderne. Notre pensée n'est plus avec Jugurtha et l'empire romain, avec Constantin et saint Augustin, mais plutôt avec la Réforme et l'histoire moderne de l'Italie et de l'Espagne. Le prêtre dont le nom se rattache le plus étroitement à cette partie de la côte, c'est le cardinal Ximénès, qui abandonna pendant quelque temps sa chère université d'Alcala et la préparation de sa Bible polyglotte pour aller prendre Oran. Ce fut l'établissement en cette ville des réfugiés de Grenade qui fut le principal stimulant de la croisade de 1503.

L'ombre de Ximénès plana ensuite, dit-on, à toutes les heures de danger sur les fortifications de la ville qu'il avait conquise en Afrique sur les infidèles. Les Espagnols conservèrent la place sans interruption pendant fort longtemps, bien que leur autorité y devînt de moins en moins solide. Ils en étaient encore en possession du temps de Shaw, et ils ne l'abandonnèrent définitivement qu'en 1790, année dans laquelle un tremblement de terre la rendit inhabitable. Aussi, quand les Français y arrivèrent, ils y trouvèrent non pas des mosaïques et des bains romains, mais des églises latines modernes et des fortifications élevées sous Charles-Quint. Aujourd'hui elle renferme dix mille Européens ; c'est la seconde ville de l'Algérie et la capitale de la province de l'ouest, comme Constantine l'est de celle de l'est.

L'Algérie, ou l'Afrique française, aurait sur le littoral de la

[1] *Algeria and Tunis, in* 1845 : by captain Kennedy and lord Fielding.

[2] Cherchell est une corruption de *Cæsarea Jol*, et Saragosse de *Cæsarea Augusta*.

Méditerranée une étendue d'environ six cents milles [1]. Sa profondeur dans la direction de l'Afrique centrale est trop irrégulière pour être déterminée ici avec exactitude. Les Arabes et leurs conquérants entretiennent sans doute des vues différentes à cet égard. Peut-être ne serait-on pas loin de la vérité en disant que cette profondeur varie de cinquante à deux cent cinquante milles. Sous l'un et l'autre rapport, les possessions françaises coïncident presque avec celles de la Rome impériale. L'histoire des premiers temps de l'Algérie, tant classique que religieuse, est spécialement romaine ; car l'empire commercial des Tyriens et des Carthaginois est disparu sans laisser aucune chronique. Le nom latin d'Alger était encore, dans ces derniers temps, tout à fait incertain. Dapper et, après lui, Forbiger ont pensé qu'il répondait à celui d'Iol. Mannert penchait pour Iomnium, ville plus éloignée à l'est. Les matériaux nécessaires à la solution du problème ont toujours été dans les mains des savants de l'Europe ; mais une erreur invétérée a fait, pendant un grand nombre d'années, reculer trop loin à l'ouest toutes les villes anciennes situées sur cette partie de la côte d'Afrique. L'invasion française, qui a ramené l'attention sur ce sujet, a fourni à la science des antiquaires le moyen de recouvrer ce qu'elle avait perdu depuis longtemps. Les situations véritables des villes romaines ont été vérifiées une à une par une comparaison plus exacte des distances, mais plus encore peut-être par la permanence des noms qui se rattachent étroitement aux ruines existantes, et Alger est de nos jours reconnu pour être l'ancien Icosium. Les circonstances dans lesquelles il est fait mention pour la dernière fois du mot *Icosium* dans les annales historiques ont trait à la chute de l'empire d'Occident et à la guerre des Vandales, et elles nous rappellent le nom du plus noble personnage qui ait jamais illustré le sol de l'Algérie. Ce n'est point trop dire en effet que d'affirmer que le nom de saint Augustin est, depuis saint Jean, le plus noble de tous les noms de l'Église chrétienne. A peu de distance de la frontière la plus orientale de l'Algérie, est la grande ville moderne de Bone, et, à deux ou trois kilomètres de là, les ruines, aujourd'hui couvertes de mousse, d'Hippone. C'est là que, durant un

[1] Le littoral de l'Algérie embrasse plus de 10 degrés.

épiscopat de trente-quatre ans, le grand docteur, non-seulement donna l'exemple d'une piété, d'une charité, d'une humilité sans égales, et soutint contre toutes les formes d'hérésie la lutte énergique qui a fait de lui l'homme le plus illustre de l'Eglise du cinquième siècle ; mais encore c'est là que, d'année en année, il composa ces traités, ces sermons, ces commentaires, tous ces écrits mémorables qui ont exercé sur les siècles suivants une si large influence.

La prière que, pendant le siége des Vandales, le saint évêque adressait à Dieu était que le Seigneur délivrât ses serviteurs des ennemis, ou qu'il les douât de patience, ou qu'il le retirât du monde pour le rappeler à lui. Ce fut le dernier de ces vœux qui fut exaucé. Augustin, qu'affligeait si profondément la chute de l'empire d'Occident, n'eut pas la douleur de voir la ruine de sa patrie et de son troupeau. La guerre des Vandales a été un épisode terrible dans l'histoire du nord de l'Afrique. Le règne des Vandales a été la lugubre inauguration de la barbarie, de la piraterie et de l'esclavage dont ces rivages ont été ensuite pendant tant de siècles le théâtre par excellence.

La grande scission entre l'histoire ancienne et l'histoire moderne de l'Afrique septentrionale fut effectuée non par le torrent de l'invasion vandale se ruant du détroit de Gibraltar, mais par un autre torrent qui se précipita du point opposé. A vrai dire, le démembrement avait commencé avant l'entrée des mahométans. Les soldats byzantins s'étaient révoltés. Les Vandales avaient été presque entièrement exterminés. La population indigène reparut, et des hordes descendues de l'Atlas sillonnèrent le pays que la civilisation romaine avait couvert de moissons, de routes et de colonies militaires. Ce fut alors que les conquérants arabes débordèrent de l'Egypte et, dans le cours de la dernière moitié du septième siècle, imposèrent leur religion sur toute la côte méridionale de la Méditerranée. Les églises furent converties en mosquées, la langue arabe se répandit avec le Koran. L'Orient empiéta rapidement et incessamment sur l'Occident. C'est de cette époque, à ce qu'il paraît, qu'il faut dater l'introduction et la domestication du chameau dans le nord-ouest de l'Afrique. Cette circonstance seule suffit pour indiquer les progrès de l'élément oriental et de la décadence complète de la civilisation de l'em-

pire d'Occident. Les noms mêmes qui servaient à désigner les habitants de ces contrées subirent à cette époque un changement radical. Ceux qu'on avait l'habitude de nommer les *Numides* (nom grec employé dans l'origine pour caractériser les particularités d'une vie *nomade*) furent dès lors appelés *Berbers* (terme dérivant sans doute de la même source, et épithète de mépris lancée par les Grecs dégénérés de Constantinople). De ce dernier nom vient celui de *Barbarie*, qui a continué même de nos jours à être la dénomination par laquelle on désigna le nord et le nord-ouest de l'Afrique. La dénomination de Maures (*Mauri*) s'est encore conservée, quoique la signification s'en soit modifiée. Ce serait une tâche difficile, sinon impossible, que d'embrasser dans leur ensemble les changements ethnologiques et politiques de cette époque, de classer les peuplades qui ont combattu contre les Arabes, ou qui se sont réunies à eux dans le Tell et dans le Sahara, et de coordonner les fragments dispersés des kalifats.

La véritable histoire de la partie de l'Algérie que connaissait la dernière génération ne remontait pas plus haut que l'an 1500. Deux races musulmanes, les Maures et les Turcs, appellent surtout notre attention ici, comme rentrant plus que les Arabes dans les idées générales qu'on a de l'Algérie. Par *Maures*, dans le sens moderne du mot, on doit entendre les descendants de ces Arabes d'Espagne qui, par un séjour long et glorieux sur la rive nord du détroit, se sont acquis une nationalité distincte. Leur expulsion de la péninsule hispanique a ajouté un puissant renfort aux mahométans de l'Afrique, tant sous le rapport du nombre que sous celui du fanatisme contre les chrétiens. Les dernières années de Ferdinand et d'Isabelle virent surgir, à peu de distance de leurs propres côtes, un ennemi de leur croyance, implacable et vindicatif. Nous avons déjà parlé de la prise d'Oran par Ximénès, de l'occupation et de la possession prolongée de certains points du littoral africain par les Espagnols. Le règne de Charles-Quint ramène sous une nouvelle phase la même histoire. Les Turcs n'avaient aucune affinité ethnologique avec les Arabes d'Afrique ou d'Espagne, quoiqu'ils leur fussent unis par le lien d'une religion commune et qu'ils fussent destinés, en raison d'une force et d'une cruauté plus grandes, à devenir

leurs dominateurs. La manière dont une poignée de Turcs s'empara des Etats Barbaresques est un des épisodes des troubles qui ont agité le commencement du sixième siècle. Ce fut l'année même où Charles succédait à Ferdinand sur le trône d'Aragon et de Castille, que deux frères, Baba-Haroudj et Khair-el-Din, fils d'un potier de l'île de Lesbos, en récompense de leurs audacieuses et heureuses pirateries, reçurent du roi d'Alger l'invitation de venir lui prêter secours contre les chrétiens. L'aîné, nommé Barberousse, à cause de la couleur de sa barbe, ne tarda pas à se rendre maître de la ville au secours de laquelle il était accouru, et se proclama roi. Les expéditions qu'il fit et les désastres qu'il causa sur les côtes de l'Europe engagèrent Charles à envoyer des renforts à Oran, et, dans une bataille qui se livra près de Tlemcen, le fameux forban fut tué par un sergent espagnol. Son frère (appelé souvent Barberousse II) fut plus heureux ou plus adroit. Il eut la sagesse de placer le territoire d'Alger sous la protection du Grand-Seigneur, et il reçut une garnison de soldats turcs. Lui-même fut fait capitan-pacha et, en même temps qu'il exerçait à Constantinople l'influence d'un heureux courtisan, ses flottes continuaient à écumer la Méditerranée. Tunis fut le champ de bataille où le corsaire eut à se mesurer avec Charles-Quint. Une trahison infâme avait livré cette ville au sultan, et, avec ses fortifications nouvelles, Tunis était devenue un nouveau repaire de forbans. A la fin, le mal avait crû à un point tellement intolérable, que l'empereur confia à son grand amiral Doria le soin d'aller châtier les bandits. Après une résistance désespérée, Tunis finit par se rendre. Les Turcs en furent chassés, et le prince maure légitime fut rétabli sur le trône, à la condition de se reconnaître vassal de l'Espagne, en même temps que vingt mille esclaves, rendus à la liberté, allèrent proclamer dans tous les coins du monde chrétien les louanges de leur libérateur. Ceci se passait en 1535. En 1541, Charles-Quint tenta contre Alger une entreprise du même genre; mais celle-ci eut des résultats bien différents. Jamais flotte, à l'exception peut-être de la fameuse Armada lancée plus tard contre les côtes d'Angleterre, n'essuya un plus complet désastre. Dans les deux cas, les causes furent les mêmes. Etrange coïncidence historique qu'une tempête ait servi à protéger les libertés

naissantes de l'Angleterre, et qu'une tempête aussi ait servi à favoriser les progrès du crime sur les côtes barbaresques! Rien n'avait plus illustré le règne de Charles-Quint que l'expédition contre Tunis, rien ne fut plus désastreux que l'expédition contre Alger.

C'est ainsi que la chute de Tunis contribua à rendre Alger plus puissante et à en faire la capitale de la piraterie. Dès cette époque, la ville prit la forme qu'elle a conservée pendant trois siècles. Il est vrai que les Arabes du moyen âge avaient utilisé les matériaux de l'ancien Icosium, et en avaient construit leurs maisons sur l'emplacement même de la vieille cité romaine; mais les Turcs s'implantèrent d'une façon plus solide; ils élevèrent des fortifications et améliorèrent le port. Quelques îlots de roches (El Djezaïr) de la baie d'Icosium avaient fait donner à la ville le nom arabe qu'elle porte. Un môle considérable réunit ces îlots avec la terre ferme; à partir des forts qui défendaient les deux havres ainsi créés, on fit passer des murailles par-dessus le premier versant du Sahel, et on les prolongea jusqu'au point où la Casbah couronne le tout. Les maisons situées en dedans de cette enceinte s'échelonnaient en gradins sur la colline, de manière que du toit en terrasse on avait une perspective complète de la mer. La ville devint, pour le coup d'œil, ce qu'elle était à l'époque où lord Exmouth vint, en 1816, mouiller sous ses batteries. Tant qu'a duré la domination turque, c'était expressément la *ville* d'Alger qui gouvernait tout le pays, nominalement pour le sultan, mais en réalité pour les deys et leurs hordes de pirates. Sur le quai de ce port et dans ces murailles, une poignée d'hommes de la race dominante dictait des lois aux Arabes de la plaine de la Metidja, tenait en échec les Kabyles des montagnes, faisait des Maures les fonctionnaires du gouvernement, pillait et opprimait les juifs, et insultait systématiquement les quelques résidents chrétiens qui étaient libres. Il ne paraît pas que le nombre des soldats turcs levantins qui formaient l'effectif de la garnison d'Alger dépassât de beaucoup le chiffre de cinq mille hommes. Shaw porte la population de la ville à cent mille mahométans et quinze mille juifs, avec deux mille esclaves chrétiens. Le pays, non compris le territoire situé immédiatement autour de la ville, était divisé en trois provinces,

qui ont servi de base à la subdivision française actuelle. Les beys des provinces de Tlemcen à l'ouest (qui correspond à la province française d'Oran), de Titteri au sud, et de Constantine à l'est, étaient nommés par les deys, pour qui ils percevaient les impôts, et par qui ils étaient secourus avec les forces d'Alger, en cas d'insurrection. On peut juger de l'importance relative des trois provinces, en calculant que Tlemcen rapportait 45,000 piastres, Titteri 12,000 et Constantine 90,000. Les données manquent pour établir une chronologie complète des deys ; d'ailleurs l'histoire n'a guère besoin d'une liste de personnages si méprisables. Ils se succédèrent fort rapidement ; car le gouvernement n'était pas héréditaire comme à Tunis et à Tripoli. Chaque dey était élu par les janissaires ; aussi il y en eut à peine un sur dix qui mourut dans son lit. Tout soldat hardi et ambitieux pouvait se regarder comme un héritier présomptif du trône, ayant de plus l'avantage de ne pas être dans la nécessité d'attendre que la maladie ou la vieillesse eût emporté le souverain du jour. La corruption, l'insolence et un brigandage sans frein étaient les caractères les moins odieux de ce gouvernement féroce et méprisable. Un proverbe généralement répandu disait : « Donnez à un Turc de l'argent d'une main, et il vous laissera lui tirer la barbe de l'autre. » Les paroles adressées à un consul français, en 1720, par Mehemet-Pacha, le dey d'alors, nous donnent un juste échantillon du véritable esprit qui animait la cour d'Alger : « Ma mère a vendu des pieds de mouton, disait le dey, et mon père des langues de bœuf ; mais ils auraient eu honte d'exposer en vente une langue aussi vile que la tienne. » Un autre dey disait franchement à un consul anglais qui se plaignait de torts causés à des croiseurs de sa nation : « Les Algériens sont une bande de brigands, dont je suis le capitaine. »

Ces épisodes suffisent à faire comprendre les maux immenses que la puissance algérienne a, durant trois siècles, fait peser sur les autres nations. Ses victimes furent surtout les chrétiens. Il y eut nombre de véritables martyrs qui, sur ce rivage infidèle, à l'exemple de Raymond Lulle au treizième siècle, firent à leur foi le sacrifice de leur vie. L'esclavage des chrétiens est un noir forfait que n'a cessé de commettre Alger, depuis le commencement du sixième siècle jusqu'à la première partie du nôtre, et

qui doit rendre à jamais odieuse la mémoire de cette période de l'histoire turque. On a peine à croire aujourd'hui qu'il y eut un temps où ces forbans venaient enlever des sujets anglais aux falaises de Kent et aux côtes occidentales de l'Irlande. Pendant toute la durée du dix-septième siècle, le mal empira au point qu'il semble faire partie intégrante de l'histoire générale de cette époque. Les prédications et les écrits en faveur des captifs chrétiens se succédaient sans interruption. Ce sujet est un des plus graves de la correspondance de Laud et de Strafford. Waller n'est pas moins préoccupé de cette question, et comme poëte, dans son poëme de *la Prise de Salé*, et comme homme politique et membre du Parlement. Nous voyons même Georges Fox, le quaker, adresser au grand sultan et au roi d'Alger un mémoire « dans lequel il leur dénonce leur conduite honteuse et leurs procédés insensés. » En 1620, la première flotte anglaise qui eût vogué sur la Méditerranée, depuis le temps des croisades, fut envoyée contre Alger, sous le commandement de l'amiral Mansel; mais elle n'obtint aucun résultat important. En 1655, Blake eut plus de succès ; tous les prisonniers anglais furent mis en liberté, et Cromwell, l'année suivante, lors de l'ouverture du Parlement, annonça que la paix avait été conclue avec les nations « profanes. » Cependant d'autres expéditions devinrent nécessaires, et il fut conclu quatre ou cinq traités pendant la période qui s'écoula entre la Restauration et la Révolution. L'Angleterre ne fut pas la seule nation engagée dans cette lutte de vieille date. Alger fut bombardé deux fois par les Français sous le règne de Louis XIV, et avec un si grand succès, que Voltaire dit de ses compatriotes qu'ils commencèrent alors à être respectés sur cette côte d'Afrique, où auparavant on ne les avait connus que comme esclaves. Quant aux relations entre les côtes barbaresques et l'Espagne, elles furent caractérisées par la même hostilité et par des représailles mutuelles incessantes. Ici nous ne pouvons nous empêcher de citer les noms de deux hommes illustres, l'un Français et l'autre Espagnol, — deux des plus grands noms du dix-septième siècle. — Ces deux noms représentent les deux sources d'intérêt qui tenaient les sympathies et l'indignation de l'Europe perpétuellement en éveil dans cette question de l'esclavage d'Alger. La charité de saint Vincent de

Paul et la poésie de Cervantes ont été des influences aussi puissantes que les traités et les bombardements. L'un et l'autre avaient enduré la captivité chez les pirates. Après Cervantes vint Lope de Vega, avec ses *Cautivos de Argel* (*les Captifs d'Alger*), et Hœdo, avec *los Martyres de Argel* (*les Martyrs d'Alger*), puis les Français, les Italiens, les Anglais et toute la littérature contemporaine de l'époque. Et ce n'est pas seulement l'Europe qui s'émut de cette question ; l'histoire du *Captif algérien (The Algerine captive)* a été une des premières œuvres littéraires des Etats-Unis qu'on ait réimprimées à Londres. L'Amérique a eu, aussi bien que l'Europe, à souffrir des pirates barbaresques, avant et après la déclaration de l'indépendance. En 1793, il y avait cent quinze esclaves américains à Alger.

A côté de ses horreurs mêmes, l'esclavage d'Alger avait son allégement dans les préceptes du Koran. Le Prophète commande la bienveillance envers les prisonniers. Des esclaves chrétiens, à Alger, furent souvent élevés à des postes d'honneur et de confiance, plus d'une fois leur courage fut soutenu par la perspective de gagner eux-mêmes leur rançon. Chose plus extraordinaire encore, des prêtres chrétiens obtinrent la permission de prêcher et d'administrer les sacrements parmi les esclaves chrétiens. Campbell nous parle d'un Turc algérien qui fit un legs pour distribuer des aumônes aux plus nécessiteux des « chiens d'infidèles, » et, dans la curieuse autobiographie d'Arago qui renferme une description d'Alger, telle qu'était cette ville au commencement de notre siècle, on trouve le consolant épisode d'un vieux prêtre lazariste qui, pendant un séjour de cinquante années, avait si bien gagné le respect et l'affection de tous les musulmans, qu'il obtint assez d'empire sur ceux-ci pour mettre ses frères chrétiens à l'abri des insultes et de la violence. Quoi qu'il en soit, l'esclavage n'en est pas moins l'esclavage. « Je rends grâce à Dieu des grands bienfaits dont il m'a comblé, dit le captif libéré, dans *Don Quichotte*, car il n'y a pas, selon moi, sur terre de bonheur égal à la liberté reconquise. » Comptant pour rien, si l'on veut, les tortures d'un exil perpétuel loin de la famille, des amis, des compatriotes, la bienveillance du maître ne pouvait soulager que bien faiblement les souffrances de l'esclave ; et quoi qu'on puisse dire du peu de rigueur de la servitude do-

mestique, il n'en est pas moins vrai que le sort des malheureux employés tous les jours aux travaux publics, et renfermés la nuit dans les bagnes, était ce qu'il y a de plus horrible. Pananti, dont le récit est un des plus récents, dit : « De toutes les misères humaines, l'esclavage des chrétiens dans les Etats Barbaresques est, j'en ai l'expérience, la plus digne de pitié. » L'indignation de l'Europe n'avait rien de surprenant, quand on songe à la manière dont étaient traités les consuls et les résidents chrétiens libres. On conçoit donc que cette indignation finit par éclater un beau jour.

Alger fut bombardé en 1816 par une flotte combinée de vaisseaux anglais sous le commandement de lord Exmouth, et de vaisseaux hollandais, sous celui de l'amiral Van Capellan. Trois ou quatre jours suffirent pour réduire le dey à faire amende honorable et à souscrire à toutes les conditions qu'on lui imposa. Il résulta de là, chez les pirates algériens, un découragement extraordinaire qui les fit se relâcher un peu de leurs cruautés envers les esclaves chrétiens. Le bombardement d'Alger en 1816 fut le premier des coups que reçut la puissance musulmane sur la Méditerranée. Le second lui a été porté, à Navarin, par les Anglais, les Russes et les Français, et le troisième par ces derniers de nouveau en 1830.

Plus d'un quart de siècle s'est écoulé depuis que les Français ont envahi le nord de l'Afrique, et cependant en ce court espace de temps trois dynasties se sont succédé en France. L'expédition qui devait réduire Alger mit à la voile sous Charles X, et les derniers jours de ce règne virent la capitulation de la ville. La conquête se continua et s'acheva sous Louis-Philippe au point d'embrasser toute l'étendue du territoire possédé par les Turcs. Les résultats en ont été assurés par les généraux de Napoléon III, et la grande colonie française de l'Afrique septentrionale est aujourd'hui paisiblement incorporée à l'empire. Il n'entre pas dans les limites de notre article de retracer tous les motifs qui poussèrent le gouvernement de Charles X à organiser l'expédition d'Afrique. M. Deval, le consul de France, avait été frappé au visage d'un coup d'éventail par le dey. Alger avait en outre accueilli à coups de canon le vaisseau *la Provence*. C'était assez d'un de ces affronts. Peut-être le ministre Polignac pensait-il qu'un coup d'Etat

passerait plus facilement à l'ombre d'un succès militaire. « Les Français, disait-on, oublient facilement la liberté en présence de la gloire[1]. » Non-seulement on résolut de bombarder Alger, comme avaient fait Duquesne et lord Exmouth, mais encore d'en faire la conquête. Quelques esprits songeaient à renouveler au profit des Bourbons le prestige de Bonaparte et de l'expédition d'Égypte. D'autres voyaient avec un certain orgueil la France prendre en main la cause de la civilisation, de l'Europe et de la chrétienté. Des hommes plus pratiques songeaient à faire de la colonisation et à rivaliser avec l'Angleterre. Au milieu de cette surexcitation à la fois politique et romanesque, la grande expédition, sous le commandement de l'amiral Duperré[2], partit de Toulon à la fin de mai. Le 13 juin, elle arriva en face d'Alger ; le 14, un débarquement fut opéré à Sidi-Ferruch, à quelques milles à l'ouest. Les trois divisions Berthezène, Loverdo et d'Escar comptaient trente-sept mille hommes, sous les ordres du maréchal Bourmont. Après dix jours de rudes combats, cette armée était parvenue sur la hauteur qui s'élève au-dessus de la ville et domine la plaine de la Metidja. Dans la nuit du 29, on commença la première parallèle à deux cent cinquante mètres de distance du fort de l'Empereur, ainsi appelé parce qu'il avait été construit à l'endroit où l'empereur Charles-Quint avait campé avant sa désastreuse retraite. Le feu fut ouvert au point du jour, le 4 juillet. Le bombardement ne dura pas longtemps. A dix heures, les Turcs, réduits au désespoir, faisaient sauter le fort ; et le lendemain, 5 juillet, le roi de France régnait à Alger. A la fin du mois, il avait cessé de régner à Paris.

Si nous suivons l'histoire de l'Algérie pendant les années qui ont succédé à l'occupation de la ville par les Français, nous voyons une longue série de succès militaires importants, sérieu-

[1] Lacretelle, *Histoire de la Restauration.*

[2] Voici quelle était la composition de la flotte : 11 vaisseaux de ligne, 24 frégates, 7 corvettes, 26 bricks, 1 canonnière-brick, 7 corvettes de charge, 7 gabarres, 8 bombardes, 7 bateaux à vapeur, 2 goélettes, 1 transport, 1 balancelle, 357 transports du commerce, non compris les navires affrétés par M. Sellière, munitionnaire général de l'expédition, 114 bateaux catalans de l'Ile, bœufs et génois, 55 chalands pour le débarquement des troupes et de l'artillerie, 50 bateaux plats : — total général, 675 bâtiments. — L'armée, de son côté, comptait 37,331 hommes, 4,008 chevaux ; l'artillerie se composait de 82 pièces de gros calibre et 9 mortiers. O. S.

sement entravés, toutefois, par l'hésitation qui dictait les conseils et par l'incertitude de la politique de la métropole. La révolution qui éclata à Paris et le siége d'Anvers refoulèrent dans l'ombre les intérêts d'Alger. Le gouvernement de Juillet se trouva embarrassé du legs que lui laissait là le gouvernement de la Restauration. Cependant le sentiment national le força de l'accepter, et le premier succès de l'expédition d'Alger fut promptement suivi d'autres triomphes. Le maréchal Bourmont, dont on n'avait pas probablement oublié le passage dans le camp des alliés la veille de la bataille de Waterloo, fut remplacé par le maréchal Clausel, autre vieux soldat de l'empire, dont la noble conduite à Salamanque, après le désastre de Marmont, est bien connu de tous ceux qui ont étudié les guerres de la Péninsule. Bourmont n'avait poussé que jusqu'à Blidah ses reconnaissances à l'intérieur. Clausel saccagea Blidah, en massacra les habitants, pénétra dans l'Atlas jusqu'au col de Mouzaïa, et établit un nouveau bey à Médéah, capitale de la province turque de Titteri. Ce fut la première expédition des zouaves, corps militaire formé par le maréchal Clausel, et qui, dans son organisation primitive, se composait en partie de soldats arabes indigènes, en partie d'*enfants de Paris* et autres aventuriers européens intrépides. Certes on ne saurait signaler une plus curieuse rencontre de l'Orient et de l'Occident que celle qui avait lieu sur ce point du territoire où les sombres fils de l'Afrique, portant le turban et poussant le cri de guerre des Bédouins, et les *volontaires de la Charte*, entonnant *la Marseillaise* et portant encore leurs fameuses blouses, se pressaient en colonnes serrées à travers les gorges de l'Atlas, sous le commandement d'un général qui avait fait la guerre d'Espagne. Des mesures plus vigoureuses furent alors adoptées par la France pour s'assurer la possession du pays au sud d'Alger. Vers la même époque, Oran, situé à l'ouest, fut occupé, et quoique d'abord on le cédât à Tunis, en vue de former un contre-poids à la puissance du Maroc, on jugea pour le moment nécessaire d'y mettre une garnison française. A l'est, Bone avait été prise en même temps qu'Alger, mais on ne pouvait guère la regarder comme un renfort pour les Français, à moins d'en faire la base d'une expédition contre Constantine. Telle était sans doute aussi l'intention du général Clausel ; mais, au moment décisif, cet offi-

cier général fut remplacé par le général Berthezène, et avec celui-ci la politique changea. On dit que Clausel appelait Alger un paradis, tandis que Berthezène en parlait comme d'un enfer dont on ne pouvait se débarrasser trop tôt. Pendant quelque temps, il semble qu'on n'ait rien voulu tenter au delà d'un établissement colonial limité au voisinage seul d'Alger. Les vues du gouvernement français étaient incertaines et trahissaient une grande hésitation. Lorsque Campbell visita Alger en 1836, la conservation de la colonie y semblait encore à l'état de problème, et, à son retour à Paris, il eut à ce sujet, avec le roi Louis-Philippe, une conversation d'après laquelle il s'aperçut que ce problème attendait encore sa solution. Néanmoins la puissance française faisait des progrès. Combattre était chose indispensable, et les combats avaient pour résultats ordinaires des victoires. A Paris, on prit un parti décisif et les ordonnances du 23 juillet 1834 firent formellement mention des « possessions françaises au nord de l'Afrique. » Sur ces entrefaites, le célèbre personnage dont le nom devait désormais se rattacher indissolublement à l'histoire de l'Algérie commençait à faire sentir son influence dans toute la région située au sud d'Oran. D'abord, on crut prudent et sûr de conclure des traités avec Abd-el-Kader et il sembla pendant quelque temps que des concessions réciproques assureraient ce qu'on pouvait désirer de part et d'autre. Mais le chef prophète était trop cauteleux pour se regarder comme lié par ces pactes et trop fanatique pour se trouver satisfait d'un compromis entre le croissant et la croix. Ses mouvements sur les bords du Chélif devinrent, à cette époque, si inquiétants qu'on se détermina à renvoyer en Algérie le maréchal Clausel et avec lui le duc d'Orléans. A Paris, les opinions étaient encore partagées sur la marche à suivre. On peut regarder ce mot prêté à M. de Broglie : « Alger n'est qu'une loge à l'Opéra, » comme une preuve que beaucoup de gens eussent volontiers vu abandonner l'entreprise. A vrai dire, il était évident que la France avait fait trop ou trop peu. Une armée de dix mille hommes ne suffisait pas pour assurer la conquête de l'Algérie ; mais elle était beaucoup trop considérable pour que les Maures et les Arabes restassent tranquilles. Parmi les partisans d'une continuation énergique de la guerre, les plus actifs étaient M. Thiers, ministre

en 1836, lequel voyait que l'Afrique pouvait devenir une pépinière de soldats dignes de l'Empire, et Clausel lui-même, qui insistait dans les termes les plus pressants pour qu'on se décidât à une expédition contre Constantine, expédition indispensable pour frapper un grand coup dans l'est de l'Algérie. Avec le changement de ministère, alors que M. Molé succéda à M. Thiers, l'enthousiasme parut s'être quelque peu affaibli. Mais l'expédition n'en fut pas moins décidée, et l'on mit trente mille hommes sous les ordres du maréchal Clausel, qui était accompagné par le second fils du roi, le duc de Nemours. C'est dans cette expédition que Changarnier, qui commandait l'arrière-garde, dit à son bataillon : « En avant ! camarades ; ils sont six mille, nous sommes trois cents. Vous voyez bien que nous sommes égaux ! » On ne saurait révoquer en doute l'intrépidité qui présida à toute la campagne. Celle-ci néanmoins échoua complétement. L'armée française éprouva un très-grave échec qui porta à son comble l'exaltation belliqueuse de la nation. On prononça sur Constantine l'anathème prononcé par Rome sur Carthage : *Delenda est !*

Constantine allait devenir le théâtre de la victoire la plus éclatante que les armes françaises eussent remportée depuis la conquête de l'Algérie. Le général Damrémont fut mis à la tête du nouveau corps expéditionnaire, et la première division était commandée par le duc de Nemours. Les équipages de siége furent débarqués à Bone. La marche fut pénible ; mais, en temps convenable, l'armée prit position sur les plateaux qui fournissent d'un côté — et d'un côté seulement — le moyen d'ouvrir le feu sur la ville. Les défis les plus fiers accueillirent les assiégeants. Les étendards musulmans flottaient sur les retranchements et l'air retentissait de cris discordants et de vociférations poussées par les femmes. A l'officier qui vint leur proposer des termes de capitulation, les assiégés firent cette orgueilleuse réponse : « Si vous avez besoin de poudre nous vous en donnerons, si vous avez besoin de biscuit nous partagerons le nôtre avec vous. » Un des premiers événements du siége fut un désastre pour les Français. Contre l'avis de son état-major, le commandant en chef, se tenant imprudemment à découvert, à portée des canons de l'ennemi, fut frappé par un boulet et mourut presque immédiatement. Le général Vallée, qui comptait de nombreux et signalés

services dans les guerres de l'empire, prit le commandement, et, après une lutte acharnée, mena le siége à bonne fin.

Constantine fut prise le vendredi 13 octobre 1837. Une vieille prophétie maure avait prédit que la ville serait prise un vendredi. C'en était réellement fait désormais de la domination mahométane sur cette côte. Bien qu'il restât beaucoup à faire contre les Arabes et les Kabyles, le dernier boulevard des Turcs était tombé. Après plusieurs jours de suspens et d'inquiétude, la nouvelle fut apportée à Paris, par le télégraphe, le 23 octobre. Elle fut reçue avec une satisfaction extrême. Le ministère du moment fut affermi par le succès, de même qu'un ministère précédent l'avait été par la prise d'Anvers. « Il faut garder Constantine, » fut le langage tenu immédiatement par le gouvernement. Les *doctrinaires* eux-mêmes acceptèrent dès lors la politique qui tendait à continuer et à achever la conquête de l'Algérie. C'est avec justesse qu'un économiste français disait : « La prise de Constantine nous a rendus conquérants ; jusque-là nous ne dominions que de la mer. »

L'histoire des dix années qui suivent (1837-1847) n'enregistre que des progrès continuels. Elle peut se partager en deux périodes presque égales, celle du gouvernement du maréchal Vallée et celle du gouvernement du maréchal Bugeaud.

La même année que Constantine fut prise, Bugeaud, qui alors occupait un commandement à l'autre extrémité de l'Algérie, fit avec Abd-el-Kader un traité qui fut sévèrement censuré en certains lieux. Il n'est guère possible toutefois de croire à un manque d'énergie de la part du général français, s'il faut ajouter foi à l'anecdote qui le représente saisissant par la main l'émir, qui osait rester assis en sa présence, et le relevant en lui disant rudement : « Mais levez-vous donc ! » Les conditions du traité même imposaient à l'émir des restrictions très-nombreuses. Sous l'administration du maréchal Vallée, les autres parties de l'Algérie étaient le théâtre d'une grande activité. Bugeaud devint gouverneur en 1841 et la guerre se poursuivit avec une vigueur qui ne se ralentit pas. Abd-el-Kader chercha un refuge au Maroc et mit une nouvelle puissance en antagonisme avec la France. Il s'ensuivit la bataille d'Isly, sur la frontière, et le bombardement de Mogador le même jour (14 août 1844).

par le prince de Joinville en croisière sur la côte. Dans toute cette période, nous rencontrons à chaque pas ces généraux dont l'expérience et l'énergie ont rendu tant de services dans les rues de Paris en février et en juin 1848. Bedeau commandait dans l'est, Cavaignac dans l'ouest. L'activité de Changarnier et de Lamoricière était infatigable. Un nouveau groupe de généraux se mit bientôt en évidence. Les lettres récemment publiées du maréchal Saint-Arnaud nous donnent un tableau animé des trois dernières années de l'administration de Bugeaud, et les noms que nous y trouvons sont ceux de Bosquet, de Canrobert et de Pélissier [1]. Isolé en quelque sorte de ce groupe, nous voyons aussi Baraguay d'Hilliers; mais ses travaux en Afrique marchaient de front avec ceux de ses camarades, comme depuis en Europe. La suite de l'histoire de l'Algérie nous éloigne peu à peu de ceux qui étaient destinés à jouer un grand rôle en 1848, et ceux qui étaient appelés à jouer le leur en 1851 commencent à prendre place, *les Numides contre les Africains*, pour nous servir d'un bon mot du *coup d'Etat*.

Il est impossible de ne pas lire avec le plus profond intérêt ce que Saint-Arnaud (qui, en 1845, n'était que colonel) dit des officiers qui devaient être ses compagnons d'armes et ses successeurs dans la campagne de Crimée. En première ligne, vient Pélissier, aux terribles mesures duquel il coopéra pour l'extirpation des Arabes du Dahra, mesures devenues à jamais fameuses.

Au bivouac de Sidi-Yacoub, 27 juin 1845.

« Le colonel Pélissier et moi, nous avions reçu l'ordre de faire la conquête du Dahra et le Dahra est conquis. Les journaux vous donneront les tristes détails des extrémités auxquelles Pélissier a été obligé d'avoir recours pour soumettre les Ouled-Riah, qui s'étaient réfugiés dans leurs grottes. Si j'avais été à sa place, j'en eusse fait autant... Si l'on dit que j'ai marché l'épée, la hache et la torche à la main, que dira-t-on de Pélissier, brave et excellent officier, mais d'une rude écorce? »

Dans le mois suivant (19 juillet), il ajoute : « Il me faut détruire les Sbéhas et les assiéger dans leurs grottes, comme Pélissier. »

[1] Nous avons rendu compte de cette correspondance intéressante qui révéla dans le maréchal Saint-Arnaud des sentiments qu'on ne lui supposait pas. (*N. du Direct.*)

Et le 26 juillet : « Eh bien! frère, que dis-tu de notre presse française?.... J'aurais fait et je ferai ce qu'a fait Pélissier. Dans huit jours je me trouverai peut-être dans une position identique, et, si j'assiége les cavernes des Sbéhas, j'agirai en soldat et je ferai subir à l'ennemi les plus grandes pertes possible pour éviter moi-même d'être perdu. »

Nous laissons ces passages parler d'eux-mêmes, nous ne voulons insister ni sur les cruautés générales de cette longue guerre d'Algérie, ni sur la conduite particulière de ces deux soldats sans scrupule[1]. — Ce que Saint-Arnaud dit de Canrobert est plus agréable à lire. Celui-ci, dans un voyage qu'il fit à Paris, en 1846, avait promis d'aller voir le fils de Saint-Arnaud à l'école, et, dans une lettre d'introduction adressée à l'oncle du jeune homme, et dont Canrobert était porteur, voici la description que Saint-Arnaud fait de son camarade : « C'est un des officiers de l'armée d'Afrique que j'aime et estime le plus; c'est une vieille amitié de dix ans, qui date de la brèche de Constantine. »

[1] Puisque nous avons textuellement conservé ici les expressions de l'écrivain anglais, il nous sera bien permis de faire remarquer que les cruautés gratuites des Anglais dans l'Inde font un singulier contraste avec cette humeur de sensitive, dont on fait si grand étalage de l'autre côté de la Manche, quand il s'agit de jeter une ombre sur l'honneur français. A côté de l'attendrissement de la *Quarterly Review* pour les Arabes d'Algérie, écoutons comment M. Alf. Nettement, un écrivain dont on ne suspectera jamais les sentiments chrétiens, s'exprime sur le fait reproché au colonel (aujourd'hui maréchal) Pélissier. « On se souvient, dit M. Nettement, de l'impression que produisit en France la nouvelle de ce fait de guerre. L'histoire, qui juge à distance, d'après la raison et non d'après les impressions, doit restituer à ce fait son véritable caractère. Le colonel Pélissier avait deux genres de responsabilité : responsabilité envers son général en chef, car, dans la guerre d'Algérie, les opérations des colonnes étaient combinées, et le ralentissement de la marche d'une colonne pouvait compromettre toute une expédition; responsabilité envers les troupes qui lui étaient confiées : or, il y aurait eu compromission pour ces troupes à laisser derriere elles des ennemis énergiques et exaltés jusqu'au fanatisme. Il ne pouvait donc ni s'arrêter et attendre, ni laisser derrière lui les Ouled-Riah. Enfin, il ne pouvait les attaquer avec les moyens ordinaires, car il exposait ses troupes à une catastrophe imminente, en les lançant dans des grottes dont elles ne connaissaient ni les détours, ni les issues. D'après la loi terrible qui régit cette terrible chose qu'on appelle la guerre, on a le droit de faire à l'ennemi le mal nécessaire. Le fait des grottes des Ouled-Riah fut l'application de cette loi. Le colonel Pélissier, après avoir sommé les Ouled-Riah, qui prolongeaient, au delà des limites posées par les lois de la guerre, une résistance inutile et funeste aux siens, employa le seul moyen qui pût vaincre cette résistance. Il renouvela encore inutilement la sommation pendant que ses ordres étaient en voie d'exécution. Les Ouled-Riah, au lieu de se rendre, ouvrirent une issue à la fumée, en pratiquant une ouverture dans la

A propos du troisième général qui s'est illustré dans la campagne de Crimée, il dit :

« Bosquet, que vous ne connaissez pas, est fort connu et fort apprécié en Afrique ; c'est un homme de mérite, d'esprit et de sens, qui a commencé sa carrière lorsqu'il était capitaine d'artillerie, comme officier d'ordonnance du général Lamoricière, et qui, poussé par lui et par les services qu'il a rendus dans les bureaux arabes, a monté rapidement au grade de colonel. »

Dans ses souvenirs de la guerre d'Afrique, M. de Castellane trace un portrait frappant de Bosquet :

« Le colonel Bosquet est un de ces hommes qu'on rencontre rarement. Avec une volonté de fer, un sens droit, un jugement sain, égal à l'ampleur de son esprit et à la vivacité de son intelligence, il avait réussi dans toutes les entreprises qu'on lui a confiées. Tout le monde l'estimait, mais son caractère bienveillant lui gagnait aussi l'affection de tous ceux qui l'approchaient. C'était évidemment un homme fait pour les grands commandements, évidemment un homme capable de sauver d'un grand danger quand tout est désespéré. Si une grande occasion vient à se présenter, personne de ceux qui le connaissent ne craint qu'il fasse jamais défaut à l'occasion ou à lui-même. »

Un des exploits personnels les plus importants de Saint-Arnaud c'est la poursuite de Bou-Maza, chef arabe qui ne le cédait qu'à Abd-el-Kader pour l'activité et les ressources. Mais il est plus intéressant de parcourir quelques-uns de ces passages qui révèlent l'ambition de l'écrivain, et ses curieuses prévisions de la carrière dans laquelle il a été plus tard appelé.

« Je m'aperçois avec plaisir que dans les circonstances les plus difficiles je conserve un calme et un sang-froid que je n'a-

grotte et amenèrent ainsi la catastrophe. Le courant d'air qui s'établit poussa l'incendie dans les grottes, et ceux qui y avaient cherché un refuge y périrent consumés. L'humanité en gémit, mais comme elle gémit de la guerre et de tous les malheurs qu'elle entraîne à sa suite. Le colonel Pélissier se trouva dans une circonstance exceptionnelle, et il agit sous le coup d'une impérieuse nécessité ; toute sa carrière militaire, remarquable par la prévoyance dans le commandement et une politique éclairée vis-à-vis des Arabes, sert de commentaire à cet acte unique. C'est pour cela que nous n'avons pas hésité à dire plus bas que les hommes de premier plan firent la guerre en Algérie avec l'humanité qu'elle comporte. » (*Histoire de la conquête d'Alger*, par M. Alfred Nettement.) O. S.

vais pas autrefois. Je sens que je commande; je me trouve chez moi et recueilli, et tout va bien. Qui sait ce que tout cela pourrait devenir sur une plus vaste échelle et dans une sphère plus étendue? »

Ce qui suit est une étrange prophétie :

« Les affaires prennent un caractère menaçant en Turquie. Je m'en réjouis. Que je serais heureux de porter un coup à la Russie, conjointement avec l'Angleterre ! »

En 1847, Bou-Maza se rendit à Saint-Arnaud, mais cette année fut encore remarquable sous d'autres rapports. Ce fut dans le printemps de 1847 que s'exécuta la fameuse expédition de la grande Kabylie, sous les ordres du maréchal Bugeaud, expédition dont un Anglais, qui y assista, M. Borrer, a fait un récit fort animé. Deux colonnes se rendirent à Bougie en traversant en même temps le pays ennemi. L'une, sous le commandement du maréchal lui-même, était partie d'Alger et avait passé par la Metidja ; l'autre, commandée par le général Bedeau, était partie de Sétif. Cette expédition eut pour résultat la soumission de cinquante-cinq tribus, pouvant mettre en campagne un contingent de trente-trois mille hommes. Si, au commencement de l'année, les armes françaises remportaient ainsi des victoires signalées dans l'est, elles obtinrent vers la fin des succès encore plus remarquables dans l'ouest. Le 23 décembre, le duc d'Aumale (qui avait remplacé Bugeaud comme gouverneur général) débarqua sur un point de l'Algérie, proche de la frontière du Maroc. Tout justement, deux jours auparavant, Abd-el-Kader avait proposé à Lamoricière d'entrer en conférence. Vingt-quatre heures se passèrent à échanger des messages. Ensuite l'émir fut reçu avec les honneurs militaires au marabout de Sidi-Brahim et fut conduit au duc d'Aumale qui, presque au moment de son débarquement, se trouva triompher du moderne Jugurtha. Le chef déposa ses sandales sur le seuil, attendit un signal du jeune prince pour s'asseoir, garda un instant le silence, puis dit en arabe : « J'aurais volontiers fait plus tôt ce que j'ai fait aujourd'hui. J'attendais l'heure marquée par Dieu. Je demande l'aman du roi de France pour ma famille et pour moi. » La journée du 24 fut consacrée à l'arrangement des affaires personnelles d'Abd-el-Kader, et le jour de Noël l'émir fit voile pour Tou-

lon, avec sa mère, ses femmes et ses enfants[1]. La violation des

[1] Voici en quels termes M. Alfred Nettement raconte ce mémorable épisode de nos guerres d'Afrique. — « Après la négociation engagée par Abd-el-Kader avec le général Lamoricière, l'émir tardait à se montrer. Le général français, croyant à une nouvelle ruse, avait ordonné au colonel de Montauban de partir avec toute la cavalerie et de chercher à retrouver les traces du chef arabe. Le colonel arriva, sans le rencontrer, jusqu'à la deira, encombrée de blessés et déjà attaquée par les Kabyles de notre territoire qui voulaient la piller. Il la prit sous sa protection, lui laissa ses chirurgiens et fit avertir le général Lamoricière, qui prescrivit au colonel Mac-Mahon de se porter, avec une colonne d'infanterie, à la défense de la deira, et au colonel de Montauban de se remettre en marche pour continuer sa recherche. Notre cavalerie arrivait à la hauteur du marabout de Sidi-Brahim, douloureusement célèbre par la catastrophe du colonel Montagnac, lorsqu'on vit se diriger vers nous quelques cavaliers qui, en signe de paix, agitaient les pans de leurs burnous. C'était l'avant-garde des cinquante ou soixante cavaliers qui restaient à l'émir. Bientôt parut Abd-el-Kader lui-même. Il était accompagné de Mustapha-ben-Tami, de Kaddour-ben-Hallal et de quelques autres de ses vaillants chefs, fidèles jusqu'à la fin à leur émir. Le lieutenant des spahis Bou-Khouia ne l'avait pas quitté depuis qu'il lui avait remis l'aman. Sa famille était à quelques pas en arrière, sous la protection d'un détachement de spahis. Abd-el-Kader demanda à faire sa prière au marabout de Sidi-Brahim, après quoi il fut conduit au général Lamoricière, qui l'accueillit avec le respect dû à la gloire et au malheur. Le jour même, on le mena à Nemours. Le duc d'Aumale, prévoyant l'événement qui allait s'accomplir, venait d'y débarquer, après avoir quitté, malgré une violente tempête, Oran, où il s'était établi pour surveiller de plus près le dernier acte de ce drame. Une première entrevue eut lieu immédiatement. L'émir était ému, troublé ; son visage était pâle, ses traits contractés. Ce n'était pas son malheur seul qui pesait sur lui ; il le portait dignement : c'était le souvenir du massacre de nos prisonniers, une de ces journées néfastes qu'on voudrait, quand vient la réflexion, effacer de sa vie avec son propre sang. Il salua le duc d'Aumale avec toutes les formes qui, chez les Arabes, expriment le respect. Les premières paroles qui sortirent de sa bouche furent celles-ci : « Il y a longtemps que tu devais désirer ce qui s'accomplit aujourd'hui ; tout « arrive selon la volonté de Dieu. » Belles paroles qui expriment le juste sentiment que le captif avait de sa valeur, et sa soumission aux décrets de la Providence, dernière dignité de la grandeur déchue. Il ajouta quelques mots pour recommander à la générosité du prince les braves soldats fidèles jusqu'au bout à son infortune, et, alléguant son extrême fatigue, il demanda à se retirer. Le lendemain, l'entrevue officielle eut lieu. Le duc d'Aumale reçut avec une noble courtoisie, au pied du perron de la maison du commandant, l'émir vaincu et malheureux. L'émir s'y était rendu, monté sur une belle jument noire ; il l'offrit au duc d'Aumale, en lui disant : « Je t'offre la seule chose que je possède et que j'estime en ce moment. » Le duc d'Aumale répondit : « Je l'accepte comme un gage de ta soumission à la France et « de la paix de l'Algérie. » Abd-el-Kader rappela alors les promesses qui lui avaient été faites par le général Lamoricière, et le prince les ratifia. « Je ratifiai, écrit-il dans « son rapport, la parole donnée par le général Lamoricière, et j'ai le ferme espoir « que le gouvernement lui donnera sa sanction. » On se sépara ensuite, et Abd-el-Kader retourna à pied vers sa tente. Le même jour, il s'embarquait pour Oran, et de là il partait pour Marseille. Ainsi finissait la dernière phase de la conquête de l'Algérie. » (*Histoire de la conquête d'Alger*, par Alf. Nettement.) (O. S.

promesses faites au chef arabe a été, à tort ou à raison, reproché plus tard au gouvernement de la famille d'Orléans.

C'est surtout à l'Algérie que se rattachent d'une manière romanesque les circonstances extraordinaires au milieu desquelles s'ouvrit l'année 1848 en France. Le premier jour de l'année, la nouvelle de la prise d'Abd-el-Kader se répandit sur les boulevards. Elle fut accueillie par des réjouissances publiques, et l'on n'eut pas assez d'éloges pour le jeune gouverneur général. A cette époque, il y avait probablement peu de personnes en France qui ne vissent, dans cet événement, une nouvelle preuve de l'affermissement du trône de Louis-Philippe. Beaucoup de gens avaient eu une pensée semblable pour le trône de Charles X, en 1830, à l'occasion de la prise d'Alger. L'histoire s'est chargée de donner un démenti aux prophètes de 1848, comme à ceux de 1830.

Les commotions qui agitèrent Paris ne produisirent sans doute aucun effet important dans la condition de l'Algérie ; mais l'éducation militaire de l'Afrique française exerça une influence immense sur le sort de Paris. En effet, c'est réellement sur les places de Paris et sur les barricades que se continue l'histoire d'Alger pendant l'année 1848. Il nous suffira, pour nous faire comprendre, de rappeler les noms de Bedeau, de Duvivier, de Négrier, de Lamoricière, de Changarnier, de Cavaignac [1]. Il n'est pas possible d'éliminer le récit des guerres de l'Algérie des changements les plus surprenants qu'a subis la moderne Europe ; et c'est précisément ce qui donne aux conquêtes françaises en Afrique leur plus vif intérêt.

La chute d'une dynastie en France ne compromit en rien la puissance des Français en Algérie. Les résultats obtenus l'année précédente (1847) restèrent acquis et stables. La Kabylie se tint tranquille et Abd-el-Kader demeura en captivité. La capitulation de l'émir avait été le dernier coup porté à la nationalité arabe, comme la prise de Constantine avait effacé le dernier vestige de la domination des Turcs. Il n'y avait pas de raison pour qu'Alger ne suivît le sillage de Paris, à mesure que cette capitale se dirigeait vers son ancrage impérial actuel. Napoléon III

[1] Le maréchal Vaillant, ministre actuel de la guerre, doit figurer aussi dans cette pléiade glorieuse. (*Note du Directeur.*)

a récolté où les autres avaient semé. Aucun grand événement n'est survenu pendant le court espace de temps que le nouveau régime a mis à s'affermir. En 1849, ont eu lieu quelques mouvements militaires secondaires, notamment l'assaut de Zaatcha, forteresse sur la limite du Sahara oriental. C'est à ce siége que Canrobert dit aux zouaves qu'il commandait : « Il faut, quoi qu'il arrive, que nous franchissions ces murailles ; et si la retraite sonne, soyez sûrs, zouaves, qu'elle ne sonne pas pour vous. » La même année, au milieu de l'été, le maréchal Bugeaud, le rude vainqueur des Kabyles, « le père Bugeaud, » comme l'appelaient les soldats, mourut à Paris du choléra. Les journaux de 1850 ne nous apprennent, en fait de nouvelles importantes, que l'arrivée à Alger de quinze cents cavaliers arabes pour prendre part aux premières courses de chevaux et à une grande *fantasia* nationale. En 1851, eut lieu, sous le commandement de Saint-Arnaud, alors gouverneur de la province de Constantine, une nouvelle campagne en Kabylie, où se firent remarquer Bosquet et quelques autres officiers devenus célèbres. L'année 1852 a été signalée par des hostilités sur la frontière du Maroc, mais plus spécialement par la prise, par Pélissier, de Laghouat, position située à l'extrémité sud, deux fois aussi éloignée de Boghar que Boghar l'est d'Alger, et destinée, selon toute apparence, à devenir le centre du commerce avec les oasis du Sahara.

Les fameux événements de décembre 1851 relient encore Paris et Alger l'un à l'autre par des liens indissolubles. D'un côté, Saint-Arnaud, rappelé tout exprès de Constantine à Paris et appuyé de Canrobert et de quelques autres ; de l'autre, Changarnier, Bedeau, Lamoricière, Leflô, Cavaignac. Bosquet et Pélissier étaient en Afrique. Le résultat de ces événements, c'est que, depuis la fin de l'année 1851, le premier groupe des généraux de l'Algérie, *les Africains*, ont dû quitter le sol de la patrie, tandis que le second groupe, *les Numides*, sont devenus les chefs prééminents dans la guerre contre la Russie. Quant à Alger même, comme la France, elle court au progrès industriel et commercial. Grâce à la récente expédition du maréchal Randon, la pacification de la Kabylie est aujourd'hui complète, et les dernières nouvelles n'ont plus trait qu'à des forages de puits arté-

siens, à l'ouverture de marchés pour les tribus indigènes et à l'exportation des céréales et des autres produits, à des constructions de routes et de chemins de fer, etc., etc.

C'est avec plaisir que nous nous détournons des horreurs de la guerre, pour dire, en terminant, quelques mots des produits naturels et de l'état social de la grande colonie française de l'Afrique du nord.

Pour avoir une idée complète de la production algérienne, il faut se reporter à l'admirable trophée algérien qui figurait à l'exposition universelle de Paris en 1855, au centre des bâtiments de l'annexe, avec les fruits et les épis de maïs, et tous les produits végétaux, animaux et minéraux de la jeune colonie. On ne saurait citer dans l'histoire de cette exposition un fait plus curieux que la visite qu'y a faite Abd-el-Kader lui-même. L'Orient et l'Occident n'ont jamais eu une rencontre plus mémorable. Aucune scène ne pouvait nous fournir un dénoûment plus heureux à l'esquisse que nous avons essayé de tracer des diverses phases de la fortune par lesquelles Alger a passé. L'émir, en cette occasion, portait sur le spectacle qui l'entourait des regards à la fois tristes et dignes. « Il avait le simple costume arabe, et répondait avec une grâce pleine de calme aux saluts des assistants. » — Il serait difficile de se figurer les sentiments qui devaient agiter le cœur de cet enfant du désert, en présence des progrès réalisés par l'activité européenne dans la découverte et la mise à profit des ressources de sa patrie, la terre d'Afrique conquise.

En définitive, les ressources végétales de l'Algérie sont peut-être ce que cette colonie offre de plus remarquable. Du temps des Romains, le nord de l'Afrique était tellement renommé pour ses moissons, qu'on l'appelait proverbialement le grenier de l'Italie. Pline ne tarit pas d'éloges sur sa fertilité. L'Afrique proconsulaire était, dit-on, représentée parfois allégoriquement sous la forme d'une femme ayant un épi de blé dans chaque main et debout sur un navire chargé de grain. Cet emblème paraît sur le point de se réaliser au profit de la France. A l'exposition de 1855, on voyait les plus beaux échantillons de froment, d'avoine, de seigle, d'orge, de millet, de riz et de maïs; et ces échantillons en pleine maturité étaient exposés à Paris six se-

maines avant que la moisson fût faite en France. On y trouvait aussi des fruits des espèces les plus variées, des pommes, des poires mûres en juillet, des dattes de Laghouat, du fond du Sahara, des oranges dont la beauté rappelait que les anciens avaient placé les jardins des Hespérides au nord-ouest de l'Afrique, des bananes, des limons, des citrons, des goayves, des amandes, des figues, des grenades ; des produits potagers, tels que des pois, des fèves, des haricots et des ignames. Il y avait là en grande abondance des échantillons de coton et d'autres fibres végétales, notamment l'*urtica nivea*, que le manque de chanvre, pendant la guerre contre la Russie, faisait d'autant plus remarquer, et le *crin d'Afrique* produit par le palmier nain et très-estimé pour bourrer coussins et matelas. Nous n'en finirions pas si nous voulions dresser la liste exacte des produits du sol algérien, tels que les gommes, les résines, la garance, le chumac, la graine de lin, l'opium, le tabac, les huiles d'olive et les vins, tant blancs que rouges. Mais, en rendant justice aux ressources végétales de l'Afrique française, nous devons signaler particulièrement les bois précieux pour l'ébénisterie que fournissent ses forêts, le cèdre (de dimensions si énormes, qu'on avait exposé une table d'un seul bloc de près de cinq pieds de diamètre), l'olivier d'un âge presque fabuleux ; le myrte, le houx, le noyer, le mûrier et surtout le bois de thuya avec ses riches veines brunes sur fond rougeâtre, comparé par sir William Hooker au *citrus* de l'ancien monde, dont on faisait des meubles que les nobles Romains payaient au poids de l'or.

Le règne animal, en Algérie, n'est ni moins riche, ni moins varié. L'Arabe est essentiellement pasteur ; le mouton des plateaux du Sahara passe pour avoir une grande analogie avec le mérinos d'Espagne, et, comme on devait s'y attendre, l'exposition des laines fournit la preuve que la colonie française rivalise avec les colonies anglaises de la Nouvelle-Galles du sud et de Victoria. L'Afrique du nord paraît être tout aussi favorable que le midi de la France à la culture du ver à soie, et les soies composaient une partie remarquable de la collection de 1855. La pêche du corail, près de Bone, se fait aujourd'hui avec plus d'activité encore que du temps des Turcs ; et c'est une source féconde de revenu pour la France. A cette branche du cata-

logue commercial, nous pouvons ajouter la cochenille, les peaux, la cire d'abeilles et le miel. Si nous tournons les yeux sur les ressources minérales de l'Algérie, telles qu'elles étaient représentées à l'exposition, nous trouvons du fer, du cuivre et du plomb fortement argentifère. Les actions des mines de Tenez et de Mouzaia sont, il est vrai, encore basses, mais il reste à savoir si cela ne dépend pas plus des Compagnies concessionnaires que des veines exploitées. Quant aux marbres précieux de la colonie, ils sont inépuisables.

Nous n'avons pas le loisir de nous appesantir sur l'exposition des produits coloniaux manufacturés, sur les selles et les harnais, sur les armes et les articles d'habillement, sur les médicaments et les liqueurs, sur les tapis et la poterie moresques, qui imprimaient un cachet si curieux et si caractéristique au compartiment algérien de l'annexe. Il est évident, d'ailleurs, qu'une simple collection, même de produits bruts, ne peut que présenter les choses sous leur aspect le plus favorable. Pour apprécier la valeur véritable d'une colonie, il faut établir une balance entre sa productivité et les dépenses nécessaires à son entretien. L'Algérie, nous en sommes convaincu, est appelée à devenir de la plus haute valeur pour la France, dans le sens littéral et matériel, indépendamment des avantages moraux qu'elle en retire, car cette Afrique française est un champ ouvert aux esprits turbulents et dangereux, — une excellente école pour entretenir une armée courageuse et expérimentée. Saint-Arnaud, en 1844, exprimait, selon nous, le véritable état des choses, lorsqu'il disait : « L'avenir de ce pays est immense ; mais l'or qu'il engloutira est incalculable. » La seconde partie de cette prophétie s'est déjà largement réalisée ; et nous croyons la première partie en voie d'accomplissement. Il y a dix ans, à la question : « Qu'exportez-vous? » on répondait : « Rien que des dattes et des soldats blessés? » On importait de France jusqu'au blé nécessaire à la subsistance des troupes. Quelques années plus tard, il est vrai, pendant la guerre avec la Russie, Alger envoyait à Kamiesch d'immenses quantités de grain, et des rapports récents semblent annoncer en ce sens des progrès toujours croissants. Dans ces dernières années, les entreprises agricoles ont reçu une grande impulsion. Aux premiers émigrants boutiquiers, auber-

gistes et cabaretiers, ont succédé des colons plus industrieux et plus sédentaires. La population est extrêmement hétérogène. Toutes les nations de l'Europe y sont représentées, hors la nation britannique ; à moins cependant de comprendre comme Anglais les insulaires de Malte. Quelques villages sont aussi allemands que les villages allemands de la Pensylvanie. Peut-être doit-on regarder ce mélange comme un avantage lorsque l'on considère les variétés de sol et de climat comprises dans les limites de la colonie.

Il s'est répandu un grand nombre d'erreurs au sujet du sol et du climat de l'Algérie. Quand les Français débarquèrent dans ce pays, ils étaient probablement sous l'impression que le sable de l'intérieur s'avançait presque jusqu'à Sidi-Ferruch. Ils apprirent bientôt à connaître la Metidja, où (pour nous servir des expressions de Pélissier) on ne pourrait trouver assez de sable pour saupoudrer une lettre ; c'est dès lors qu'a commencé à prévaloir l'erreur contraire, c'est-à-dire qu'il n'y avait pas de sable du tout en Algérie. Les traits caractéristiques du Tell et du Sahara sont aujourd'hui parfaitement connus et appréciés. La première de ces contrées est un pays de moissons, habité par les Arabes agriculteurs, et, dans ses parties les plus plates, elle est fort riche et très-uniforme. L'autre contrée est la région des hauts plateaux sur lesquels les Arabes pasteurs errent avec leurs troupeaux ou qu'ils parcourent en caravanes, faisant du commerce d'une oasis à l'autre. Il est vrai que le Sahara est un désert ; mais, comme un voyageur a pu le dire dernièrement avec raison, ce n'est pas plus un désert aride et invariable que les hautes terres d'Ecosse ne sont une lande continue. Les palmiers autour des puits forment des îles verdoyantes, souvent si nombreuses, qu'on dirait de véritables archipels au milieu d'un vaste océan de plaines et de montagnes. Des terrains, ordinairement stériles, sont fécondés et transformés en pâturage pendant un certain temps par les pluies d'un printemps précoce; d'autres restent toujours un aride désert, sur lequel le simoun règne en maître.

A ces variétés de sol correspondent des variétés de climat.

Dans le Sahara au delà du petit Atlas, les chaleurs de l'été sont excessives, bien que les hivers soient également très-froids. Les extrêmes de la température et certaines autres conditions propres

aux plateaux du Tell, lesquels ne sont pas plus élevés au-dessus du niveau de la mer que les montagnes des Vosges, sont probablement très-favorables à la santé et à l'industrie des Européens du Nord.

Le climat du littoral est tempéré, le voisinage de la mer le rend uniforme, et il ressemble beaucoup plus à celui de Naples qu'à celui de Sierra-Leone. Alger est situé au nord de Malaga, ce que tout d'abord, quand on n'a pas la carte sous les yeux, on est peu disposé à croire. En outre, tandis que les montagnes sur lesquelles s'appuie Malaga, sont placées de manière à recevoir en plein le soleil brûlant du midi, le Sahel, derrière Alger, a son versant tourné du côté du nord. Déjà, les malades européens recherchent l'Afrique française[1]. En vue de la santé et pour d'autres raisons, on doit compter sur une augmentation du nombre des voyageurs dans cette direction. Depuis deux ou trois ans, des *Itinéraires de l'Algérie* ont été publiés à Paris. Espérons qu'avant peu, M. Murray achèvera son circuit de la Méditerranée, en ajoutant un chapitre relatif à l'Algérie, à son excellent *Handbook for France*. Au naturaliste, à l'archéologue et à celui qui étudie l'histoire ecclésiastique, ce pays offre une mine nouvelle du plus vif intérêt, et Alger n'est pas plus éloigné de Marseille qu'Edimbourg ne l'est de Londres par mer. Dès 1842, trois lignes de paquebots à vapeur faisaient le service de la poste. Aujourd'hui, il existe des communications presque journalières entre le midi de la France et quelques points de la côte algérienne. Un câble sous-marin met actuellement Paris en correspondance instantanée avec Alger. Les relations entre la mère patrie et la colonie, ou plutôt entre le pays conquérant et le pays conquis, se resserrent davantage de jour en jour. Il n'est pas probable maintenant que l'Algérie se détache jamais de la France ou devienne la possession d'une autre puissance de l'Europe. Un roi a été détrôné lorsque la conquête était à peine commencée; mais l'entreprise n'a pas été arrêtée. Une autre révolution a

[1] Les médecins anglais recommandent actuellement à leurs malades le climat d'Alger, de préférence à celui de Nice et de Madère, et c'est ici le cas de rappeler le livre que viennent de publier MM. Longman et C[e], intitulé : *Algiers, in* 1857, par le révérend docteur Davies; l'auteur y parle avec reconnaissance des ressources de toute espèce qu'il a trouvées dans cette ville, où sa femme était allée chercher la santé.

éclaté au moment où les Arabes venaient d'essuyer leur plus humiliante défaite; mais la cause de la France n'a pas bronché un instant. Quels que soient les changements qui s'opèrent à Paris, nous croyons Alger à l'abri des commotions politiques, et tant que le drapeau tricolore sera le symbole non de la guerre et du carnage, mais de la paix et du progrès réel, l'Angleterre ne peut faire autrement que d'envisager d'un bon œil la marche de la France dans l'Afrique du nord. La politique et les moyens de gouvernement des Anglais aux Indes ou au Cap ne leur permettent pas d'éplucher trop minutieusement tous les moyens auxquels la domination française a eu recours pour s'affermir dans la possession de ce que M. de Montalembert, avec quelque amertume contre la dynastie actuelle, a appelé « le legs magnifique de la monarchie constitutionnelle, » et il leur siérait mal de faire un crime à leurs alliés du légitime orgueil avec lequel ils contemplent désormais « l'avenir de la belle colonie. »

Le gouverneur général de l'Algérie, qui est toujours un soldat, a un pouvoir presque absolu [1]. Chaque province sous sa dépendance a son lieutenant-gouverneur militaire. Il y a aussi trois préfets civils, mais leurs fonctions se bornent aux affaires municipales, agricoles et commerciales. Le gouverneur général a un Conseil d'administration, dont font partie l'évêque et le recteur de l'Académie. Tout le territoire de la colonie est divisé en districts ou zones de trois espèces : civile, mixte et arabe. Dans la première zone, le gouvernement comprend surtout les Européens, et (sous certains rapports) cette zone ressemble à un département français ordinaire. Dans la seconde, toutes les fonctions administratives, tant civiles que judiciaires, sont remplies par des officiers militaires. La troisième est placée sous une loi strictement martiale. — La tâche la plus difficile et la plus délicate du gouvernement, c'est d'administrer les tribus indigènes. C'est ce qui donne tant d'importance aux bureaux arabes, que dirigent des officiers français versés dans la langue et les cou-

[1] Il est superflu de faire remarquer que le ministère actuel de l'Algérie n'était point organisé à l'époque où ces pages ont été écrites. Une nouvelle ère semble devoir commencer pour l'Afrique française sous les auspices du prince Napoléon, qui s'est entouré de toutes les intelligences capables de le seconder dans les diverses branches de son administration. (*Note de la Direction.*)

tumes arabes. Lamoricière a coopéré activement à leur première organisation, et c'est dans ces bureaux que Bosquet a commencé sa glorieuse carrière. La nécessité d'avoir directement affaire avec les musulmans indigènes a été imposée aux Français par l'expulsion des Turcs dès la première conquête d'Alger. Certaines gens ont contesté la sagesse d'une pareille politique. Mais les Turcs n'auraient guère pu être d'utiles auxiliaires. Ils n'étaient bons, tout au plus, qu'à former une armée d'occupation ; ils n'avaient jamais songé à la moindre amélioration ; ils n'avaient eu qu'un soin, c'était d'exercer la piraterie sur mer, et d'extorquer des impôts sur terre. Aujourd'hui, c'est à peine si l'on rencontre un Turc dans la colonie. Beaucoup se sont retirés à Tunis, d'autres à Alexandrie. La substitution de l'administration française à l'administration turque dans cette partie des Etats Barbaresques a eu un effet immédiat et extraordinaire sur la condition des juifs. On ne saurait trouver deux êtres plus dissemblables dans leur tournure extérieure que le juif de Tétuan et le juif d'Alger. Le premier se prosterne, tremble, est pillé sans merci et se soumet humblement à toute sorte d'insultes ; le second est le dandy le plus insupportable qui ait jamais porté le turban.

Quant aux autres races qu'on rencontre parmi les trois millions de sujets algériens de Napoléon III, il nous reste peu de chose à ajouter à ce que nous avons dit déjà en suivant les phases successives de la population du nord de l'Afrique. On voit encore ou on croit voir des traces des Vandales dans l'œil bleu et le teint clair de quelques-unes des tribus des montagnes. On pense que les Kabyles représentent les anciens Berbers. Le point ethnologique de l'intérêt et de l'importance les plus pratiques consiste dans la distinction, si nettement établie par le général Daumas, entre l'Arabe et le Kabyle. Indépendamment d'une différence radicale de langage, les deux races diffèrent sous le rapport des mœurs encore plus que sous celui des caractères physiques. Tandis que l'Arabe est indolent et inconstant, le Kabyle est un cultivateur soigneux, un manufacturier actif ; il cultive les fruits et les légumes, il élève des abeilles, il fabrique de la poudre, des sabres, de la poterie, du drap et même du savon.

Le plus curieux exemple de l'habileté de main-d'œuvre des

Kabyles, c'est leur adresse à faire de la fausse monnaie, industrie répandue, avant l'occupation française, à une grande distance dans les montagnes, et d'où il résultait un grave désordre dans la circulation monétaire des divers pays. On pourrait citer une infinité de détails amusants à l'appui du contraste qui existe entre les deux races. Le Kabyle habite dans une demeure fixe; l'Arabe est cavalier et nomade. Le Kabyle est républicain ; l'Arabe a des institutions féodales. Le Kabyle s'enorgueillit de la propreté et de l'éclat de son fusil; l'Arabe dit qu'un chien noir mord aussi bien qu'un chien blanc. Le Kabyle est moins complimenteur que l'Arabe, il dit moins de mensonges, et, dans la guerre, c'est un ennemi plus franc.

Quel que soit l'état d'agitation ou de tranquillité du reste de l'Algérie, il n'est pas douteux que les Kabyles ne causent encore quelque tracas aux Français, et n'exigent le maintien d'une armée considérable. En 1846, le maréchal Bugeaud avait sous son commandement plus de cent mille hommes, et, depuis cette époque, le nombre des troupes dans la colonie a rarement été moindre de quatre-vingt mille. L'Algérie n'a pas seulement servi successivement d'école à presque toutes les armes de l'armée française; mais elle a été l'origine de nouveaux corps d'une très-grande valeur militaire : les *zouaves* entre autres. Pendant quelque temps, le recrutement des zouaves s'est opéré lentement, et des difficultés sont nées du mélange des Européens et des mahométans. En 1833, les deux bataillons qui tout d'abord constituaient ce nouveau corps furent fondus en un seul. Vers cette époque, Lamoricière fut mis à leur tête, et, en 1835, les deux bataillons furent reconstitués. En 1841, leur nombre fut porté à trois par le maréchal Bugeaud, qui alors sépara entièrement les soldats arabes des soldats français, et créa, sous le nom de *tirailleurs indigènes*, un nouveau corps de troupes indigènes, dans lequel Bosquet et d'autres vaillants soldats de Crimée ont rendu de grands services. Lamoricière fut remplacé dans le commandement des zouaves par Cavaignac, et, après un intervalle, Cavaignac le fut par Canrobert. En 1852, on forma trois régiments de zouaves de trois bataillons chacun. Vers la fin de la guerre de Crimée, l'Empereur, avec son tact habituel, ajouta un régiment de zouaves à la garde impériale ; et maintenant, l'étranger

qui parcourt Paris est à même de voir le fameux uniforme qui brilla d'un si grand lustre en Algérie et en Crimée. Lors de leur première formation, les *spahis*, comme les zouaves, étaient un corps mixte; mais les spahis sont aujourd'hui presque entièrement indigènes, de même que les zouaves sont entièrement Européens. Les *chasseurs d'Afrique* sont des corps de cavalerie française qui doivent leur formation aux campagnes d'Algérie. Le comte de Castellane a dit de ces troupes : « Deux éléments se réunissent dans la cavalerie d'Afrique pour assurer le succès : l'élément français et l'élément arabe, les spahis et les chasseurs. »

Enfin, cette conquête de la France doit être une source de joie pour les âmes chrétiennes, quand on songe que toute mêlée qu'elle est dans ces circonstances à la guerre, la religion du Christ est rétablie dans la patrie de saint Augustin. Un évêché a été créé à Alger, vers le temps où l'épiscopat anglais colonial prenait tant d'extension. A Mgr Dupuch, le premier évêque, homme aussi actif et laborieux que bienveillant, mais malheureusement peu entendu, dit-on, dans les affaires de pure administration, a succédé, en 1846, Mgr Pavy qui, à une haute réputation d'énergie, joint une capacité tout à fait à la hauteur de sa tâche.

O. S. (*The Quarterly Review.*)

§ II.

Du rapport du prince Napoléon sur l'Algérie.

(*Post-scriptum à l'article précédent.*)

Ce n'est pas seulement en France que le rapport du prince-ministre sur la réorganisation du gouvernement de l'Algérie a fait sensation. La presse anglaise s'en occupe comme la nôtre, et nous croyons devoir reproduire l'article suivant du *Times*, comme supplément à l'article de la *Quarterly Review*. Le journal anglais jette ici une sorte de défi à la France et au prince Napoléon ; c'est parce que nous espérons que le prince et la France sortiront avec honneur de l'expérience, que nous acceptons ce défi..., non pas en leur nom (les titres nous manquent), mais au nôtre. Voici donc cet article :

« L'Angleterre et la France sont simultanément occupées à la

reconstruction du gouvernement de leurs possessions d'outre-mer et de leurs colonies. En Angleterre, nous avions déjà beaucoup fait sous forme de constitutions et de plans, pour émanciper une douzaine de colonies populeuses, répandues sur d'immenses territoires de l'autre côté de l'Atlantique, ou dans les autres parties du monde, et hier encore nous venons de couronner toutes ces transformations politiques, en nous attribuant la souveraineté de l'Inde pour en simplifier l'administration. Mais la France, elle aussi, a la main à l'œuvre et se remue activement. De peur que ses vastes réserves de science sur ce sujet, comme sur d'autres, soient perdues pour l'humanité, la voilà qui décentralise le gouvernement de l'Algérie, et le fait passer de la phase militaire à la phase civile. Sous quelques rapports, matériellement moins que moralement, cette colonie ne présente pas les mêmes difficultés que la nôtre dans l'Inde. Un territoire pas plus grand que l'Irlande, à peu près à la même distance de Marseille ou de Toulon, que Dublin est de Portsmouth ou Edimbourg (par mer) de Londres, n'offre à des intelligences anglaises que l'idée d'une petite colonie, facile à maintenir et à conserver. Si le royaume d'Oude n'était pas au milieu même de l'Inde, et l'Inde à quatre mille lieues de l'Angleterre, nous pensons que nous y aurions depuis longtemps tout arrangé d'une manière définitive. Mais Alger est justement vis-à-vis l'embouchure du Rhône, et aussi près du littoral français que Carthage, décrite par le poëte romain, l'était du Tibre. C'est le prince-ministre de l'Algérie qui provoque ces comparaisons, non pas exactement pour alléguer que son œuvre soit plus difficile ou aussi difficile que la nôtre, mais pour la représenter comme tout à fait différente, et, sous quelques rapports, justement le contraire de la nôtre. La race anglo-saxonne a occupé l'Amérique du Nord, en détruisant ou expulsant les aborigènes. Dans l'Inde, nous avons gouverné par l'intermédiaire des princes du pays même, et en excluant le colon. En Algérie, aucun de ces deux moyens n'est ni désirable, ni possible. La colonisation est appelée au secours de la conquête, et elle est en progrès. Les indigènes sont trop peu dociles pour être gouvernés par leurs chefs, et cependant on a aussi besoin d'eux pour l'occupation de l'Algérie. Il faut donc les civiliser, et, autant que faire

se peut, les incorporer avec les Européens. Le chiffre de ceux-ci s'élève à environ cent vingt mille, dont la moitié est française. Jusqu'ici la colonisation avait plutôt reculé qu'avancé, et recevait périodiquement de nouveaux échecs. La population indigène, d'autre part, est désormais soumise, et à la guerre succèdent cet ordre et cette sécurité qui, naturellement, suggèrent la transition du régime militaire au régime civil, et celle d'un système central à ce que nous appelons, en Angleterre, un système local d'administration. Telle est l'idée développée dans le rapport du prince Napoléon, et acceptée par le décret impérial, qui investit Son Altesse Impériale des fonctions de gouverneur-ministre.

« On ne voit guère cependant ce que peut gagner un gouvernement à avouer un échec désastreux, au moment même où il répète son invitation aux colons, adoucissant sa voix, et leur ouvrant les bras. De pareils procédés seraient peu goûtés de nos hommes politiques. En Angleterre, le politique pratique, comme le docteur praticien, se fait un devoir de ne pas revenir ainsi sur le passé : il persiste jusqu'à ce que toute espérance soit perdue. Comprend-on que, dans le rapport d'un Napoléon, nous trouvions la déclaration authentique qu'aujourd'hui que la guerre a rempli sa mission, la paix, qui en est la conséquence, a eu plutôt un caractère négatif et stérile que positif et fécond ? Quoi ! tout ce que les armes peuvent faire a été fait, mais l'agriculture, le capital, l'industrie et le commerce, la propriété, l'espérance et tout le cortége que l'allégorie donne à la paix ne viennent pas ? Le démon a été expulsé ; mais où sont les nymphes et les sylvains, la déesse qui porte la fameuse corne, les léopards apprivoisés, les fruits et les fleurs ? Rien n'apparaît sur ce compartiment du tableau, et le poëte de cour lui-même ne chante pas sur sa lyre. Cette déclaration est sérieuse, car elle annonce, non que l'Algérie est encore à soumettre et à tranquilliser, non qu'il faut fonder des colonies et encourager des colons, mais que tout cela a été fait et fait en vain. N'importe, une nouvelle tentative doit avoir lieu, et l'Algérie sera désormais gouvernée de Paris. Partout où cela sera possible, le préfet remplacera le général, avec le recours à une plus haute autorité, en cas de besoin. Le ministre communiquera directement avec les gou-

verneurs civils ou militaires des provinces par le moyen du télégraphe. Par le moyen du télégraphe, il sera présent partout, et gouvernera l'Algérie plus directement même que s'il résidait à Alger. Ces changements sont décrits dans le langage de l'espérance, et l'agriculteur français peut maintenant croire aisément qu'une migration aux confins du grand Désert n'est que le passage d'un département français à un autre, ce qui, en France même, n'est pas toujours une petite affaire. Mais, la paix et la sécurité étant parfaitement établies, — tout le travail de la conquête et de l'organisation complété, — la France, en un mot, ayant fait tout ce que la France peut faire, — que peut-on faire de plus? Quel prétexte y a-t-il pour des crédits indéfinis et pour des millions multipliés par des millions, au profit d'un pays où l'on a largement semé l'or à l'empreinte de la France? Le prince Napoléon veut-il que la nation puisse conclure que ce chapitre disparaîtra bientôt du budget, ou qu'il n'y figurera qu'en regard d'une balance? Si nous pouvions supposer sa position précaire, ou la dynastie encore discutée, nous pourrions interpréter ses paroles comme l'expression de ces vaines promesses qu'on retrouve trop souvent dans le budget d'un ministre des finances, comme dans la boîte de Pandore. Mais non, ce rapport est un engagement pris, et qu'il faudra remplir, — une obligation qui expose l'empire, en ce qui concerne l'Algérie, à l'issue douteuse d'une expérience financière.

« Le rapport établit, avec une force qui semble même aller au delà de l'intention, que l'on touche à la crise de cette grande expérience. Toujours malheureuse dans ses colonies, la France essaye aujourd'hui d'en établir une plus rapprochée de ses rivages, où elle peut, du moins, échapper à toute intervention étrangère. Elle possède le territoire et la colonie ; — elle y a fondé la paix et la sécurité ; l'Algérie est, en quelque sorte, dans une armoire de verre, hermétiquement scellée contre toute introduction d'un élément hostile ; la France, enfin, obtient l'occasion qu'elle a si souvent réclamée. Elle a fait un pacte avec la destinée elle-même, et sa mauvaise étoile lui accorde une trêve. Le monde verra ce qui s'ensuivra. C'est ici une situation analogue à celle d'un homme qui, après avoir longtemps lutté contre l'indigence, fait tout à coup l'héritage d'un riche domaine, ou qui, s'étant long-

temps plaint de bruits importuns, obtient un complet silence, ou qui, ayant subi la fatalité des mauvaises compagnies et des tentations au mal, reçoit tout à coup tous les encouragements qui nous conduisent dans la route du bien. Nous allons voir maintenant ce qu'il y a dans la France. Va-t-elle prouver qu'elle n'a été arrêtée en chemin que par les vents contraires, ou imiter l'exemple plus commun de ceux qui retombent dans l'inactivité aussitôt qu'ils ne rencontrent plus d'obstacles? L'épreuve pour la réputation de la France est plus grave peut-être qu'il ne paraîtrait, d'après la comparaison avec l'Inde et l'Amérique. La gravité de l'épreuve consiste dans le fait que l'expérience française n'est nullement neuve et qu'on ne peut alléguer aucune difficulté physique, funeste à la colonisation dans toute l'acception du mot. Les Européens ont porté de tout temps leur domination dans l'Afrique ; ils l'ont occupée par masses nombreuses ; ils y ont établi une civilisation égale à celle de l'Europe. Dès les siècles les plus reculés, l'opinion a prévalu que les côtes méridionales de la Méditerranée étaient plus salubres que les côtes septentrionales. D'autre part, les races africaines, ou les races longuement acclimatées en Afrique, ont émigré en Espagne, en Italie, en Sicile, y ont fait des conquêtes, et s'y sont établies en se mêlant aux peuples vaincus, si bien que, de nos jours encore, on retrouve cette origine dans le sang et la langue. Il n'y a pas de raison physique pour que cinq cent mille Arabes ne puissent s'amalgamer avec la population de la France méridionale, ou pour que cinq cent mille Français ne puissent s'amalgamer avec la population de l'Afrique du Nord. Donc, où est la difficulté? D'où vient l'état de choses avoué dans le rapport du prince-ministre, et qui peut se réparer par le simple expédient d'un bureau algérien à Paris? La réponse sera naturellement suggérée à tout Anglais. C'est que la liberté est la vie et l'âme d'une colonie ; c'est qu'une colonie ne peut exister que par des institutions libres. L'Angleterre a appris cette leçon à ses dépens. La France a payé la leçon dix fois plus cher que l'Angleterre, mais n'en a pas profité. »

(*Times*, 8 septembre.)

Les libertés dont veut ici parler le publiciste anglais ne sont autres que les libertés commerciales. Ce qui a ému l'Angleterre dans la nouvelle phase où il s'agit de faire entrer l'Algérie, c'est que par la franchise des ports et par l'adoption la plus large du libre échange, l'industrie anglaise peut trouver là un nouveau débouché pour la consommation locale d'abord et peut-être aussi un entrepôt pour s'introduire en France même[1]. Les conclusions de l'article ne laissent aucune équivoque : elles sont d'accord avec tout ce qui se dit et s'imprime depuis quelque temps, en Angleterre, sur les intentions prêtées non-seulement au prince Napoléon pour l'Algérie, mais encore à l'empereur lui-même. Quelques économistes vont même au delà d'une réforme de tarifs, d'un nouveau code de commerce ; témoin cet *ami de l'Algérie* (*a lover of Algeria*) qui écrit au *Times*, le 14 de ce mois, que c'est le Code civil qu'il faut modifier si on veut faire prospérer non-seulement l'Afrique française, mais encore toutes nos colonies. « En effet, dit-il, aucune colonie ne peut prospérer sans capital et le capital ne peut abonder là où il ne lui est pas permis de s'accumuler... La loi des successions a été rédigée en France contre l'aristocratie, comme caste ; sous prétexte du droit égal au profit de tous les enfants d'un même père, cette loi a aboli le droit d'aînesse et limité le droit du père sur sa fortune, abaissant du même coup, comme Tarquin, le pavot de la richesse et le pavot de la naissance, tandis que, grâce à la prévoyante loi des substitutions, l'Angleterre, qui a des capitalistes en même temps que des grands seigneurs, peut seule venir aujourd'hui au secours de l'Algérie par ses capitaux. » Le correspondant du *Times* en appelle à M. de Montalembert pour attester que la loi des substitutions (*law of entail*) est le vrai secret des immenses fortunes particulières et de la richesse nationale qui placent l'Angleterre au-dessus de la France, où la liberté individuelle, en fait de fortune, est fatalement sacrifiée au principe de l'égalité sociale. Ce qui explique : 1° pourquoi notre population va diminuant ou reste stagnante ; 2° pourquoi le capital est incessamment éparpillé, si les générations ne se perpétuent pas par un seul enfant ; 3° pourquoi il n'existe pas en France, comme en Angleterre, des collections particulières de tableaux, d'œuvres d'art, de curiosités historiques, de livres, etc. ; 4° pourquoi aucune classe puissante ne peut interposer son influence indépendante entre les masses et le gouvernement ; 5° pourquoi, enfin, aucun capitaliste n'est héréditairement capable de s'embarquer dans une entreprise importante sans le secours de l'Etat, etc.

[1] En 1856, le total des marchandises importées et exportées en Algérie s'est élevé à 217 millions dans lesquels le commerce étranger n'est entré que pour 44 millions. La France expédie surtout en Algérie des tissus de lin, de coton et de laine.

BIOGRAPHIE. — ART ORATOIRE.

LORD BROUGHAM [1].

Nombreux sont les titres de lord Brougham au respect et à la gratitude de ses contemporains, non moins nombreux sont ses droits à l'estime et à l'admiration de la postérité. Comme philanthrope, il a associé son nom d'une manière impérissable à ceux de Wilberforce et de Clarkson ; car, avec l'un, il a travaillé puissamment à la suppression de la traite des nègres, et avec l'autre il a donné une impulsion énergique à la grande cause de l'éducation populaire. Comme homme d'Etat, il a pris une part active et glorieuse à la discussion des mesures politiques les plus importantes de notre époque. Comme avocat, il s'est rendu immortel par sa fameuse défense de la reine Caroline. Comme légiste, il figure parmi les lords chanceliers les plus célèbres de l'Angleterre. On sait qu'il s'est élevé pour ainsi dire d'un bond des rangs du barreau à cette haute dignité, sans passer par les emplois judiciaires inférieurs, et que c'est à sa persévérance que l'Angleterre doit quelques-unes des réformes les plus considérables de sa législation civile. Lord Brougham n'est pas seulement un grand orateur, c'est encore un écrivain supérieur. A côté du politique, il y a en lui l'homme de lettres et le mathématicien de premier ordre. L'histoire offre peu d'exemples d'une intelligence aussi vigoureuse et aussi active. Toute la carrière de lord Brougham témoigne d'une énergie morale extraordinaire, et sa verte vieillesse ne trahit ni affaiblissement ni déclin. Son

[1] *Discours sur des questions politiques et sociales, avec introduction historique,* par lord Brougham. 2 vol. Londres et Glascow, 1857.

esprit n'a rien perdu de sa lucidité ni de sa force naturelles. Chaque jour, il poursuit avec une ardeur que rien ne ralentit la réforme de la loi anglaise ; chaque année, il présente au Parlement des mesures dont l'objet est de simplifier le mécanisme de l'organisation judiciaire, ou de rendre la justice plus accessible à tous, en en diminuant les frais.

Nous n'avons pas l'intention de parcourir le vaste champ que nous offre une vie si bien remplie ; nous ne voulons, dans cet article. considérer et étudier lord Brougham que comme orateur. En effet, c'est par ses discours surtout que son influence s'est fait le plus sentir dans la génération qui s'en va, c'est par ses discours que s'est établie son immense supériorité. Bien qu'il y ait malheureusement dans ces grands efforts de l'éloquence humaine, qui ont si souvent soulevé les passions et entraîné les convictions du Parlement et du peuple anglais, une partie destiné eà périr, leurs résultats du moins appartiennent à l'histoire, et lord Brougham ne laissera pas derrière lui de monument plus durable que la collection de ses discours ; car, à force de travail, il est devenu l'un des maîtres de l'art oratoire, et l'ordonnance de ses plans, l'habileté avec laquelle il dispose ses matériaux, la structure de ses périodes, le choix de ses expressions, tout, en un mot, dans ses discours, porte l'empreinte d'une rhétorique consommée.

De nos jours, il règne en général des idées très-fausses, en Angleterre du moins, sur l'art oratoire, et nous saisissons volontiers une occasion pour tâcher de les redresser. Un fait incontestable, c'est qu'au barreau comme dans nos assemblées politiques l'éloquence est tombée au plus bas degré. On souffre pour son pays quand par hasard on entre dans une de nos cours de justice, et qu'on entend les discours qu'infligent aux oreilles des juges la plupart des personnages qui occupent la place illustrée autrefois par les Erskine et les Brougham. Sans doute, il y a eu dans ces dernières années de brillantes exceptions, mais nous n'hésitons pas à déclarer que le caractère général de l'éloquence judiciaire en Angleterre est aujourd'hui fort au-dessous de ce qu'on devrait attendre de nos légistes de Temple-Bar et de Westminster : il en est de même dans la Chambre des communes. Certes, nous n'espérons pas trouver dans un gentilhomme

campagnard un homme éloquent, parce qu'il aura parlé et triomphé sur les hustings ; nous ne prétendons pas non plus exiger que des négociants ou des directeurs de chemins de fer, étudiant derrière leurs comptoirs Démosthènes et Cicéron, se transforment en orateurs dès qu'ils ont été nommés par un bourg plus ou moins pourri. Mais, parmi les *debaters* les plus expérimentés de la Chambre, combien en est-il qui s'élèvent jusqu'à l'éloquence, et qui soient capables de réaliser cet idéal de Cicéron : *Qui jure non solum disertus, sed etiam eloquens dici possit*? Dans ces derniers temps, il a été de mode parmi nous de rabaisser la puissance de l'art oratoire, comme tendant plutôt à éblouir et à égarer qu'à instruire et à édifier ; on s'est mis à préférer les lourdes et sèches harangues de quelque homme d'affaires bourré de statistique, aux discours brillants d'un orateur accompli, qui sait animer son sujet par des saillies spirituelles, et l'orner des grâces de l'imagination. Ainsi raisonne en Angleterre l'incapacité. Hobbes a défini la république une aristocratie d'orateurs. Aussi, dans un pays constitutionnel, où les plus hautes récompenses et les plus belles positions sont le prix de l'éloquence, est-on en droit de s'étonner qu'un si petit nombre de concurrents se présentent pour disputer cette couronne immortelle qui, selon les paroles du poëte, ne se conquiert pas sans poussière ni sueur.

A quoi tient l'erreur que nous combattons? Elle tient, selon nous, à ce qu'on s'imagine que, dans l'art oratoire, la supériorité s'obtient autrement que par un travail assidu et par une étude constante des meilleurs modèles. On rougit presque d'être soupçonné de préparer d'avance ses discours, et l'on croit se recommander soi-même aux yeux du public quand, en se levant pour parler à la Chambre, on déclare être venu sans avoir l'intention de prendre la parole. Comme si l'on pouvait arriver à l'éloquence sans se donner la peine d'étudier les règles de l'art ! L'orateur doit apprendre son art comme le peintre, le sculpteur, le musicien apprennent le leur, quelque aptitude spéciale qu'ils aient reçu d'ailleurs de la nature. Si le bon sens n'était pas là pour nous en convaincre, les grands exemples de l'antiquité nous le démontreraient. Quel est l'écolier qui ignore les immenses efforts que s'imposèrent Démosthènes et Cicéron pour se rendre

capables de gouverner leurs concitoyens par la puissance de la parole? Qui de nous ignore que quelques-uns des plus célèbres discours que nous ont légués Athènes et Rome, écrits avant d'être prononcés, ne furent en réalité jamais prononcés par leurs auteurs [1]? Lord Brougham a conçu de l'art oratoire une tout autre idée que le vulgaire. Il a prouvé maintes et maintes fois combien il était familier avec les modèles classiques. Il a montré sa vénération pour Démosthènes, en traduisant le *Pro Coronâ*, et, dans plus d'une circonstance, on dit qu'il a confié d'avance au papier les plus belles parties de ses propres discours. Si ce fait est vrai, nous n'en estimons que plus lord Brougham pour l'hommage qu'il a rendu à cette règle éternelle du *lăbor improbus*, sans lequel toute supériorité dans un art quelconque est refusée à l'homme. La récompense a couronné ses efforts, et il occupe incontestablement aujourd'hui une des premières places parmi les orateurs anglais.

A la Chambre des lords, toutefois, lord Brougham a rencontré des rivaux dignes de lui. Demandez au premier venu de vous désigner les meilleurs orateurs de cette auguste assemblée, et sans hésiter il vous nommera lord Brougham, lord Lyndhurst, lord Derby et lord Ellenborough. Nous espérons avant peu pouvoir joindre à cette liste le nom de lord Macaulay; mais jusqu'à présent Sa Seigneurie n'a pas encore déployé ses grands talents oratoires dans l'assemblée à laquelle elle a été élevée récemment et dont elle est l'un des principaux ornements [2]. Lord Lyndhurst est incomparable comme *debater*, mais en général ses discours manquent de cette force, de cette véhémence qui est l'élément essentiel de l'éloquence. Sa dialectique serrée, son admirable méthode d'exposition, sa rare pureté de style, commandent l'at-

[1] Lord Brougham lui-même a développé ce sujet, avec son bonheur habituel, dans ses *Essais sur les orateurs grecs, romains, anglais et français*, et dans sa *Dissertation sur l'éloquence des anciens*. Ces jours-ci encore, un habile critique du *Journal des Débats*, M. Alloury, rappelait que quelques-uns des plus beaux discours de Cicéron ne furent jamais *prononcés*, et peut-être à cause de cela même n'en sont pas moins les modèles de l'art oratoire.

[2] Les discours de lord Macaulay, *membre de la Chambre des communes*, ont été réunis en deux volumes (reproduits dans la collection Tauchnitz; Paris, Reinwald); on y admire justement les vrais modèles de l'éloquence parlementaire chez les Anglais. (*Notes de la Direction.*)

tention ; mais il s'adresse plutôt à la raison qu'aux passions de son auditoire, et il cherche plus à convaincre qu'à émouvoir. Ses discours se développent avec la majesté d'un grand fleuve dont le vent ne trouble jamais le cours paisible et régulier, mais rien n'est plus éloigné de ressembler à l'impétuosité du torrent ou au bruit retentissant de la cataracte. On y chercherait en vain ces apostrophes brûlantes, ces exclamations pathétiques qui remuent les âmes. Dans la confiance exclusive que lui inspire sa puissance d'argumentation, il semble dédaigner ces moyens d'agir sur son auditoire. Aussi maître de sa parole que lord Lyndhurst, lord Derby a de plus un feu et un éclat qui n'appartiennent qu'à lui. Quant à lord Ellenborough, nous le mettrions volontiers sur un pied d'égalité avec lord Lyndhurst et lord Derby, car il possède à la fois l'exquise précision de langage de l'un et la force et l'animation de l'autre. Mais, si éminents que soient ces orateurs, aucun d'eux, à notre avis, n'égale lord Brougham. Ce qui caractérise d'une manière toute spéciale l'éloquence de Sa Seigneurie, c'est l'énergie, le δεινότης des Grecs. Cicéron nous dit de lui-même que souvent, lorsqu'il se levait pour parler dans le sénat, il éprouvait une vive émotion et tremblait de tous ses membres. Cette impression, nous doutons fort que lord Brougham l'ait jamais ressentie. Mais l'orateur romain avait reçu de la nature une constitution délicate et nerveuse, qui explique la timidité de son caractère. Taillé au contraire en athlète, lord Brougham possède une organisation intellectuelle singulièrement robuste, et son genre d'éloquence est, pour ainsi dire, jeté dans un moule analogue. Cette éloquence, en effet, n'est point faite pour ce que les Romains appelaient l'*exercitatio domestica et umbratilis;* elle aime au contraire à se jeter *medium in agmen, in pulverem, in clamorem, atque in aciem forensem.* Le passage suivant respire non-seulement la force propre à l'orateur, mais encore le caractère même de l'homme. Il est tiré du discours prononcé, en 1838, par lord Brougham à la Chambre des lords sur la question de l'émancipation des nègres apprentis :

« J'ai lu avec étonnement, et je repousse avec dédain l'insinuation que j'ai rempli le rôle d'un avocat, et que j'ai altéré à dessein les faits, dans l'intérêt de ma cause. Comment ose-t-on m'accuser d'une infamie pareille? comment ose-t-on, caché sous

un nom supposé, lancer contre moi dans l'ombre cette calomnieuse imputation? Moi, du moins, je m'avance en personne au combat. Moi, j'attaque à la face du soleil. Moi, je traîne le criminel sur son banc. Moi, j'appelle ouvertement sur sa tête les arrêts de la justice. Moi, je brave ses attaques, je brave ses défenseurs. Moi, je provoque les investigations. Au contraire, mon adversaire se cache pour m'accuser de plaider comme un avocat, le dossier à la main, et de dénaturer les faits pour servir les intérêts de mon client! Mais l'absurdité de cette accusation en surpasse encore la malignité. »

L'organe de lord Brougham n'est point harmonieux. Parfois, dans les notes élevées, il est rude et rauque, ressemblant au cri que pousse l'aigle du Nord en fondant sur sa proie ; mais lord Brougham possède au plus haut degré l'art de le moduler, et il cultive son élocution avec autant de soin que son style. Il maîtrise avec une vigueur singulière la langue qu'il parle ; on a dit de lui, et le mot est d'une grande justesse, qu'il la faisait plier sous lui. Parfois, sans doute, le terme qu'il emploie est trop fort et pèche contre les règles d'un goût sévère ; parfois aussi il abuse des épithètes et des synonymes ; parfois il manque de mesure dans ses descriptions et dans ses développements. Ses défauts viennent de la vigueur même dont la nature l'a doué. Dans l'exubérance de sa force, il ne connaît pas de frein. Ses périodes sont souvent déclamatoires, mais sans jamais trahir de trivialité, soit dans l'expression, soit dans l'idée. Et d'ailleurs, la déclamation, à la prendre dans son sens propre, ne constitue-t-elle pas, en grande partie, l'éloquence ? Qu'on ne l'oublie pas : le but de l'art oratoire est de persuader en excitant les passions, et de forcer la citadelle de la raison en agitant fortement les âmes. Si l'on étudie attentivement les discours de lord Brougham, on verra que la déclamation y vient toujours en aide à l'argumentation ; elle précipite, pour ainsi dire, l'action du drame, mais jamais elle ne l'entrave, ainsi que cela se voit d'ordinaire chez les orateurs médiocres, où elle n'est qu'une ridicule boursouflure et comme une cymbale qui frappe l'air d'un vain bruit. Lord Brougham aime à répéter une idée et à la revêtir de mille formes, en lui donnant chaque fois une force nouvelle et en suivant la loi de la gradation, de manière à tenir jusqu'à la fin en haleine l'attention

de l'auditeur. Dans son discours sur l'administration de la justice en Irlande (session de 1839), il répond à lord Melbourne, qui l'a accusé de violence et de sévérité excessive dans ses attaques contre le gouvernement, et il dit : « On n'est pas juge soi-même de la force exacte et de la portée des expressions qu'on emploie. » Il semble, en effet, que parfois lord Brougham n'ait pas conscience du poids des projectiles qu'il lance dans la chaleur du débat. Il nous rappelle Polyphème jouant avec des quartiers de rocher, comme un enfant joue avec les galets du rivage. C'est ainsi qu'en 1823, parlant des notes de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, relativement à l'état de l'Espagne, il s'écriait :

« Non, je mets au défi n'importe quelle chancellerie, n'importe quelle agence diplomatique en Europe, d'enfanter rien de plus inopportun, de plus absurde, de plus extravagant et de mieux fait pour exciter à la fois le dégoût et la risée. Toutes ces notes sont insolentes, intolérables, monstrueuses, mais j'estime que celle de la Russie est plus insolente, plus intolérable et plus monstrueuse encore que les autres. »

De même, parlant de la conduite des whigs dans la question de l'organisation de la Chambre de la reine, en 1839, il dit :

« Voilà l'étrange, bizarre, extraordinaire, monstrueuse description que le gouvernement whig de 1839 a faite de notre populaire constitution devant le Parlement réformé d'Angleterre. »

Voulons-nous la preuve qu'une préparation consciencieuse ne rend pas un orateur impropre à l'improvisation et à la riposte soudaine? Lord Brougham va nous la fournir lui-même dans sa réplique aux accusations portées, en 1819, par feu sir Robert Peel, alors M. Peel, contre le Comité d'éducation dont lord Brougham était président. Le passage suivant mettra on ne peut mieux en lumière le style propre à cet orateur, qui entasse phrase sur phrase, période sur période, Pélion sur Ossa, et qui *étire* son sujet jusqu'aux plus extrêmes limites ; nos lecteurs y verront aussi comment lord Brougham sait manier l'ironie et le sarcasme.

« Si je ne réussis pas, dit-il, à convaincre ceux qui m'écoutent que le Comité avait raison, que cette Chambre avait raison également, et que le très-honorable gentleman avait tort ; si je ne parviens pas à prouver d'une manière irrésistible, pour tout

homme tant soit peu sincère et intelligent, que le très-honorable gentleman est dans une erreur complète, qu'il a tort d'un bout à l'autre de cette harangue si travaillée que vous venez d'entendre ; si, en quelques minutes, et au moyen d'un petit nombre d'arguments bien simples, je ne dépouille pas ce chef-d'œuvre d'éloquence de tout droit à la confiance du public ; si je ne démontre pas d'une manière péremptoire que le très-honorable gentleman se trompe sur les faits comme sur les dates, qu'il est en défaut sur la loi, qu'il ignore tous les précédents et les usages parlementaires, qu'il ne sait pas le premier mot de la question que, dans une heure fatale pour lui, il a entrepris de traiter devant vous, sans autre aide que les connaissances pratiques des gens qui l'ont poussé à l'assaut contre le Comité, tout en ne prodiguant leurs propres personnes que par substitut, eh bien ! alors, je consens à subir, que dirai-je ? oui, n'importe quelle punition il plaira au très-honorable gentleman de nous infliger, à mes collègues et à moi, fût-ce même le poids de sa censure, et certes ce serait là, dans l'estime du très-honorable gentleman, une peine proportionnée à nos crimes, si grands qu'ils puissent être. Mais j'ose espérer que la Chambre, dans sa miséricorde infinie, prendra en pitié ma situation, tandis que ce jugement est suspendu sur ma tête, et qu'elle me permettra, avant que la terrible sentence ne soit rendue, de détourner de nos personnes maudites un destin aussi affreux ! »

Le sarcasme qui respire dans la dernière partie de ce morceau est une des armes favorites de lord Brougham. Souvent il s'y est laissé entraîner presque jusqu'à l'indiscrétion, ainsi qu'on peut le voir dans le passage suivant, que nous empruntons à sa défense de la reine Caroline devant la Chambre des lords.

« C'est le mardi que le témoin fut interrogé. Le vendredi, c'est-à-dire deux jours après, Vos Seigneuries, par des raisons qu'elles connaissent mieux que personne, mais qui doivent être fondées sur la justice éclairée par la sagesse (et jamais notre sagesse ne se manifeste d'une manière plus éclatante que lorsque nous modifions notre ligne de conduite, et que nous conformons nos actes aux circonstances, et, si cette sagesse est parfaite et absolue, ces déviations n'altèrent en rien son caractère), Vos Seigneuries, dis-je, mues par l'unique désir de ne point com-

mettre une injustice (car ce qui, dans un cas, peut être préjudiciable à un défendeur, peut, dans un autre cas, être conçu spécialement dans l'intention de servir les intérêts d'un autre défendeur), Vos Seigneuries, dans le but de favoriser et non de trahir les fins de la justice, autorisèrent l'impression de la déposition, ce qui fournit aux témoins, s'ils le voulaient, les moyens de corriger et de retoucher leur précédent témoignage. »

Ceci nous rappelle un autre passage du même discours où, laissant de côté l'ironie, lord Brougham reprocha, avec une hardiesse inouïe, aux pairs d'Angleterre d'avoir eux-mêmes, par leur propre conduite, forcé la reine Caroline à se lier à l'étranger avec des personnes au-dessous de son rang, et de l'avoir, pour ainsi dire, poussée au-devant de sa dégradation.

« Mais quels sont ceux, s'écrie lord Brougham, qui accusent la reine, et surtout devant qui l'accuse-t-on? Que d'autres la blâment d'avoir vécu à l'étranger ; que d'autres défrayent la chronique avec les conséquences qu'a eues pour elle la fréquentation des Italiens, plutôt que de la société des femmes de son pays natal, ou de son pays d'adoption. Ils en ont le droit peut-être ; mais ce droit, Vos Seigneuries ne l'ont pas. Non, vous n'avez pas le droit, mylords, de jeter cette pierre à Sa Majesté. Vous êtes les dernières personnes au monde, vous qui vous posez en ce moment comme ses juges ; vous êtes les dernières personnes au monde qui puissiez lui adresser ce reproche, car elle n'aurait besoin, pour s'en justifier, que d'invoquer en sa faveur votre propre témoignage ; vous êtes les dernières personnes au monde qui puissiez l'accuser, car c'est vous-mêmes qui avez été les instigateurs du crime dont on l'accuse, le seul qui soit admis. Quand elle habitait ce pays, elle ouvrait avec courtoisie les portes de son palais aux familles de Vos Seigneuries. Elle daignait admettre dans une gracieuse familiarité ces personnes si vertueuses et si distinguées..... Mais lorsque les changements survinrent, lorsque d'autres idées prévalurent, lorsqu'on voulut conserver ce pouvoir dont on s'était emparé, en se servant d'elle comme d'un instrument; quand on voulut continuer à jouir de ce pouvoir et de ces places à la conquête desquels on l'avait sacrifiée, alors ses portes s'ouvrirent en vain, alors cette société des pairesses d'Angleterre s'éloigna d'elle, alors elle fut réduite

à l'alternative humiliante, ou de reconnaître que vous l'aviez abandonnée, ou de quitter ce pays et de chercher sa distraction dans une société inférieure à la vôtre. »

Les limites de cet article ne nous permettent point d'essayer de donner une analyse de ce célèbre discours, et, à vrai dire, il est si connu qu'il peut se passer d'analyse. Tous ceux qui l'ont lu ont présent à l'esprit la manière victorieuse dont lord Brougham réduisit à néant les témoignages invoqués à l'appui de l'accusation, et la force irrésistible avec laquelle il insista pour le rejet du bill, non-seulement à cause de l'indignité des témoins qui furent appelés, mais encore à cause de l'absence de ceux que l'accusation refusa de citer. C'est dans ce même discours que lord Brougham exposa sa fameuse théorie sur les devoirs de l'avocat.

« Une fois déjà, dit-il, j'ai eu l'occasion de rappeler à Vos Seigneuries (c'était inutile, mais il y a beaucoup de choses qu'il peut être nécessaire de rappeler), qu'un avocat, par suite des obligations sacrées qu'il contracte envers son client, ne connaît, dans l'accomplissement de ses devoirs, qu'une personne au monde, à savoir : *son client, et son client seul*. Sauver ce client par tous les moyens en son pouvoir, protéger ce client à tout prix contre les autres, et au besoin contre lui-même : c'est le plus saint et le plus incontestable de ses devoirs ; et pour s'acquitter de ce devoir, il n'a pas à considérer les alarmes, les souffrances, les tourments, la ruine même dans lesquels il pourra plonger les autres. Je dis plus : il doit séparer les devoirs du patriote de ceux de l'avocat, les jeter au vent, s'il le faut, et se montrer indifférent aux conséquences, si l'intérêt de son client le condamne malheureusement à mettre son pays dans la confusion[1]. »

Si l'on voulait voir dans cette théorie les vrais sentiments de lord Brougham sur la morale du barreau, il faudrait protester hautement contre un pareil renversement de tous les principes de la raison ; mais lord Brougham prévoyait qu'il serait amené à la nécessité de récriminer contre le roi, et de contester ses

[1] Nous avons cité récemment cette théorie de lord Brougham avocat, en protestant au nom de la morale et de la politique même ; l'explication de la *Revue d'Édimbourg* atténue le crime d'une pareille doctrine ; mais nous n'en maintenons pas moins les sentiments de notre protestation. (*Note du Directeur.*)

droits au trône, par suite de son mariage avec mistress Fitzherbert, et il avait imaginé cette théorie pour autoriser la liberté de sa parole. Il n'alla pas aussi loin qu'on pourrait le croire dans l'accomplissement de ses devoirs envers sa malheureuse cliente. Cependant, il ne craignait pas d'appeler le roi « le meneur de toute cette bande de témoins parjures, » et de déclarer, en citant une lettre de Georges III à sa belle-fille, qu'il ne pouvait la lire sans éprouver un vif sentiment de douleur, en songeant au règne précédent, et en le comparant avec le régime sous lequel il vivait alors.

Nous n'avons pas d'opinion à exprimer sur cette malheureuse affaire, ni à raviver une controverse regrettable, à tous égards, et complétement éteinte aujourd'hui. Nous ne voyons ici, dans le procès de la reine, qu'une occasion offerte à un grand avocat de produire ses talents, et, sous ce rapport, il n'y a qu'une voix sur l'incomparable habileté avec laquelle la défense fut conduite, et les témoignages des ennemis de la reine discutés, disséqués et réduits en poussière par lord Brougham. Nous ne quitterons point ce magnifique plaidoyer, sans en mettre sous les yeux de nos lecteurs la péroraison :

« Telle est, mylords, l'affaire qui est soumise en ce moment à vos délibérations. Tels sont les témoignages que l'on produit à l'appui de ce bill. Ils sont insuffisants pour prouver une dette, ils sont impuissants pour faire perdre un droit civil, ils sont trop ridicules pour convaincre du plus léger délit, ils sont scandaleux, si l'on s'en sert pour soutenir l'accusation la plus grave que la loi connaisse, ils sont monstrueux si on les invoque pour ruiner l'honneur, pour souiller le nom d'une reine d'Angleterre. Quoi! c'est en s'appuyant sur des preuves de cette nature, qu'on voudrait faire rendre par le Parlement une sentence de condamnation contre cette femme sans défense! Mylords, arrêtez-vous, je vous en conjure ; réfléchissez, je vous en supplie à mains jointes. Vous êtes en ce moment sur le bord d'un précipice. Prenez garde, ce sera votre propre jugement que vous prononcerez si vous condamnez la reine. Ce sera le seul jugement que vous aurez jamais prononcé, qui, au lieu d'atteindre son but, rejaillira sur ceux qui l'auront rendu. Epargnez à notre patrie, mylords, cette horrible catastrophe ; sauvez-vous vous-

mêmes du péril qui vous menace, détournez ce danger loin du pays dont vous êtes l'ornement, mais où vous ne pouvez pas plus fleurir, une fois séparés du peuple, que la fleur détachée de sa tige. Sauvez ce pays, afin que vous puissiez en rester l'ornement; sauvez la couronne compromise ; sauvez l'aristocratie ébranlée ; sauvez l'autel qui souffre de tous les coups portés au trône qu'il soutient et par lequel il est soutenu. Vous avez ordonné, mylords, vous avez voulu, l'Église et le roi ont voulu que la reine fût privée du service divin. Au lieu des solennités de l'Église, elle a les profondes sympathies et les prières de la nation. Mes prières à moi, elle n'en a pas besoin ; mais j'élève ici mes humbles supplications jusqu'au trône de la miséricorde divine, pour que cette miséricorde descende sur ce pays dans une plus large mesure que ne le comportent les mérites de ceux qui le gouvernent, et pour que la justice éclaire vos cœurs. »

Une autre circonstance qui se rattache au procès de la reine fournit encore à lord Brougham l'occasion de déployer ses talents oratoires. Lorsque la reine Caroline mourut, en 1821, les cloches de la plupart des églises d'Angleterre sonnèrent en son honneur, mais celles de Durham restèrent silencieuses. Ni les églises, ni la cathédrale de cette ville ne payèrent à sa mémoire ce tribut de respect, et un M. William, rédacteur d'une petite feuille locale, commenta en termes sévères cette étrange omission. L'article qu'il publia à ce sujet passerait, de nos jours, inaperçu ; mais c'était le temps où l'on informait d'office : M. Scarlett (plus tard lord Abinger), alors attorney général du comté palatin, poursuivit le journaliste comme coupable de libelle contre le clergé de Durham, et lord Brougham se chargea de la défense.

Dans l'article incriminé se trouvait ce passage : « Et cependant, ces hommes font profession d'être les disciples de Jésus-Christ, de marcher sur ses traces, d'enseigner ses préceptes, de répandre son esprit, de travailler au maintien de la bonne harmonie, et au triomphe de la charité et de l'amour chrétien parmi les hommes. Arrière ces hypocrites ! » M. Scarlett, qui soutenait l'accusation, prétendit dans son discours, que si les cloches de Durham avaient gardé le silence, c'était (oh ! l'excellente raison !) parce que le clergé de Durham ressentait pour le sort de la reine

une trop vive sympathie pour pouvoir exprimer au dehors sa douleur. C'était là par trop présenter le flanc à l'ennemi, et s'exposer à une riposte terrible. Lord Brougham fit payer cher à ses adversaires leur imprudence. Ecoutons-le :

« Les membres du clergé, du vénérable clergé de Durham, nous dit-on aujourd'hui pour la première fois, ne se sont pas associés à cette manifestation de la douleur publique, mais ils n'ont pas gémi moins profondément que le reste de la nation sur les souffrances de la reine. Lorsque les expédients de la cruauté la plus raffinée eurent précipité cette intéressante victime dans le tombeau, ils n'éclatèrent pas en sanglots ; mais dans le secret de leurs cœurs, ils plaignirent aussi vivement que personne celle que la mort nous enlevait. Leur douleur était trop forte pour pouvoir s'exprimer, elle se renferma silencieuse dans leur sein ; elle paralysa leurs langues, étouffa leurs cris, et lorsque le reste des hommes, quelle que fût leur secte, quelle que fût leur patrie, donnèrent librement carrière aux sentiments de la nature, l'abstention du clergé de Durham, qui contrasta si péniblement avec les marques des regrets universels donnés à la mémoire de la reine, ne provint en réalité que de la profondeur de son affliction. S'ils parlèrent moins que les autres, nous dit-on, c'est qu'ils sentirent davantage ! Oh ! venez après cela nous parler d'hypocrisie, vous, les plus consommés des hypocrites ! Quoi ! c'est après avoir chargé votre avocat officiel de présenter en votre nom une pareille défense, et d'exposer ainsi au grand jour vos sentiments, que vous osez prononcer le mot d'hypocrisie, et vous plaindre de ceux qui vous lancent ce reproche au visage ! N'est-ce pas là de votre part une insulte au bon sens, un outrage à la nature humaine ? Avant ce procès, vous étiez des hypocrites sincères et honnêtes ; mais, après les faits que l'accusation a révélés, quel nom vous donner ? Vos plus mortels ennemis doivent être satisfaits de l'humiliation que vous subissez en ce moment, car l'expiation est méritée, et le châtiment digne de la faute. »

M. Scarlett s'étant plaint que le clergé n'eût pas le pouvoir de se défendre par la voie de la presse, lord Brougham répond qu'il a, au contraire, largement usé de ce pouvoir en attaquant le journaliste d'une manière odieuse et burlesque.

« Ce n'est pas, continue-t-il, que les révérends, quand ils attaquent, fassent à leurs victimes beaucoup de tort ni des blessures bien graves. Mais ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque à cet égard. Les honorables gentlemen ne tuent pas leur homme, non certes; mais ils l'agacent, ils l'impatientent, ils l'ennuient, ils le troublent. Voyez l'insecte qui prend naissance au milieu de matières infectes, et qui se développe dans la corruption : sa piqûre est légère, mais il bourdonne autour de vous, il vous irrite la peau et vous offense l'odorat, il vous impatiente autant et plus que la guêpe, dont la nature plus noble est l'objet de son émulation. De même, ces pieux médisants, ces dévots calomniateurs, n'ayant pas assez de force pour manier l'épée, s'arment du poignard; faute d'assez d'esprit pour en aiguiser la pointe, ils se consolent en l'imprégnant de venin, et en empoisonnant l'égratignure qu'ils vous font. »

Ce ne fut pas la dernière circonstance dans laquelle lord Brougham défendit la reine. Sincèrement convaincu de son innocence, il a saisi toutes les occasions qui se sont offertes à lui pour proclamer cette innocence. Dans une discussion qui eut lieu en 1823 à la Chambre des communes sur l'administration de la justice en Irlande, M. Peel lui reprocha avec amertume d'avoir fait usage d'une lettre qui avait été adressée par l'attorney général d'Irlande, M. Saurin, à lord Norbury, alors président de la Cour des plaids communs en Irlande, et dans laquelle l'auteur conseillait à Sa Seigneurie de profiter de l'influence que lui donnait sa position de juge de circuit pour tourner contre l'émancipation des catholiques tous ceux avec lesquels il se trouvait forcément en contact. Cette lettre était confidentielle. Elle avait été publiée par indiscrétion, contrairement aux désirs et aux intentions de M. Saurin, et le public la commentait déjà depuis longtemps. En entendant l'attaque dirigée contre lui, lord Brougham se tourna vers MM. Denham et Williams qui, avec le docteur Lushington, avaient été ses collègues dans le procès de la reine, et, leur citant les paroles de Cromwell à la bataille de Dunbar : « Le Seigneur les a livrés entre nos mains, » il se leva pour répliquer, et renvoya ainsi l'accusation à son adversaire :

« Et pourquoi, je vous le demande, me blâmez-vous d'avoir

cité une lettre qui courait de tous côtés dans le public, comme si c'était moi qui, le premier, l'eusse mise en circulation?... Je suis parfaitement d'accord avec le très-honorable gentleman pour condamner la manière dont le secret de cette lettre a été surpris et communiqué au public. Si la conduite de ceux qui sont mêlés dans cette affaire ne tombe pas sous le coup de la loi pénale, elle n'en est pas moins moralement déshonnête, et elle révolte tous les sentiments de probité et d'honneur. Je me joins de tout cœur au très-honorable gentleman pour flétrir ces actes odieux, je tiens avec lui qu'il est honteux, ignoble, abominable, de les encourager; je regarde comme une pratique infernale de corrompre à prix d'or, ou par des promesses, ou par un moyen quelconque, des serviteurs, et de les entraîner par la corruption à violer leurs devoirs envers leur maître ou leur maîtresse, à trahir ses secrets. Je dis de leur maîtresse, oui, de leur maîtresse! car il est une femme dont on a trahi les secrets, dont on a dérobé les papiers, dont on a volé les lettres, dans le but perfide, odieux, exécrable, de souiller son honneur et sa vie! On a fondé l'accusation sur des documents soustraits par ses serviteurs et vendus à ses ennemis! On s'est appuyé sur des preuves obtenues par la subornation et le vol, on a basé les poursuites sur des faits puisés à des sources si impures, que la nation en a rougi de honte et s'est sentie comme insultée elle-même dans son honneur, et telle a été l'infamie de ces poursuites que le soleil s'est enveloppé de ténèbres et a refusé de prêter sa lumière à la perpétration d'un si énorme forfait[1]. Et quels sont les auteurs de ce forfait? Ce sont les ministres de la couronne, ce sont les collègues mêmes du très-honorable gentleman qui vient de flétrir solennellement devant vous les pratiques qui tendent à encourager les serviteurs à trahir la confiance de leurs maîtres et de leurs maîtresses. »

Lord Brougham n'use qu'avec modération de la métaphore, et il se montre assez sobre de comparaisons. Mais quand il emploie cette dernière figure de rhétorique, elle est toujours juste et produit un grand effet. En voici une que nous trouvons dans un discours prononcé par lui, en 1839, dans la question de

[1] Il y eut une éclipse de soleil, le jour où s'ouvrit dans la Chambre des lords le procès de la reine Caroline.

l'organisation de la Chambre de la reine, et où il parle des heureux résulats du bill de réforme :

« C'est ma conviction très-ferme et très-arrêtée (et si ce n'avait été mon opinion, je n'aurais jamais consenti aux changements qui ont eu lieu en 1831 et en 1832, j'aurais encore bien moins travaillé à les faire réussir) ; c'est ma conviction, je le répète, que si notre constitution ainsi amendée est bonne pour les temps calmes, elle est meilleure encore pour les temps d'orage; que si les réparations que le vaisseau a subies étaient nécessaires pour le rendre apte à naviguer sûrement sur une mer tranquille, ces réparations étaient plus nécessaires encore pour lui permettre d'affronter la tempête. Pourvu d'agrès plus serrés, mieux arrimé, mieux manœuvré, et par un équipage plus satisfait ; radoubé avec des matériaux de meilleure qualité, raffermi dans sa structure, de manière à pouvoir mieux se comporter à la mer, il a dû devenir plus fort pour lutter contre les éléments... Le vaisseau a subi une réparation complète. S'il en avait besoin pour n'avoir rien à craindre dans les beaux temps, elle lui était plus indispensable encore pour soutenir victorieusement les assauts de la vague et du vent. »

Bien qu'il ne soit pas compris dans la collection que nous passons en revue en ce moment, nous ne pouvons résister au plaisir de citer un extrait du beau discours de lord Brougham sur l'état de la législation :

« Le temps coule perpétuellement comme un grand fleuve. Tous les objets qui nous entourent sont dans un mouvement incessant, et c'est en vain que nous nous imaginons conserver au milieu d'eux notre position relative, en nous mettant hors du courant, et en nous tenant immobiles sur le rivage. L'immense vaisseau auquel nous appartenons glisse sur les flots, notre canot est attaché à ses flancs, nous pourrions affronter avec lui l'orage; mais, plus insensés que ce fou qui attend que la rivière ait cessé de couler pour la traverser, nous nous écrions : Halte! arrêtez le canot. Et nous voudrions le détacher, l'enlever et l'échouer sur la grève ; mais le flot marche toujours et nous entraîne avec lui. »

Lord Brougham excelle dans la description. Nul ne peint avec des traits plus énergiques. Témoin ce passage de son discours

sur la traite des nègres (1838), où il fit frissonner la Chambre des lords, en leur retraçant les horreurs de la traversée à bord des bâtiments négriers :

« Le vaisseau marche, s'écria-t-il, et le requin suit dans le sillage. Le sang des victimes que dévore le monstre marque sur l'Océan la trace du négrier, dont le crime laisse pour ainsi dire une empreinte sur chaque vague. Mais, dans l'intérieur du vaisseau, quel affreux spectacle ! Non, les figures étranges dont le grand poëte toscan a peuplé l'enfer éclos de sa sombre imagination ; les scènes terribles que le pinceau de Michel-Ange a représentées sur les voûtes de la chapelle Sixtine n'approchent point des horreurs qui se passent à bord.

Mortua quin etiam jungebat corpora vivis.

Sur le pont et dans la cale empestée, on voit des vivants enchaînés aux morts, des cadavres en putréfaction qui n'inspirent au malheureux survivant ni dégoût ni terreur, car il aspire au moment qui terminera ses misères ; des femmes mettant au monde, au milieu des morts et des mourants, les misérables fruits de leurs entrailles ; des enfants exhalant leur premier souffle dans un air infect... »

Dans son discours contre les ordres du Conseil en 1812, lord Brougham fait une peinture navrante de la misère des districts manufacturiers. En parlant de Birmingham, il s'écrie :

« Quel est aujourd'hui l'état de cette ruche humaine autrefois si active ? La moitié de la semaine, elle est inoccupée, silencieuse, désolée, et le reste, elle travaille à prix réduits pour gagner une misérable pitance, qui suffit à peine aux plus simples besoins de la vie. Dans son sein fourmille en tout temps une multitude affamée, demandant à grands cris de l'ouvrage sans pouvoir en trouver. Oui, il faut avoir un cœur de pierre pour contempler sans frémir un pareil spectacle ! Mais ce n'est pas tout... Un manufacturier vous disait l'autre jour : « Je fuis la vue de mes ouvriers, « parce que je n'ai pas de travail à leur donner, et qu'ils se pres- « sent autour de moi en me suppliant de les employer même « pour le salaire le plus minime. » Rappelez-vous encore les paroles de cet autre : « Notre situation est lamentable, et Dieu

« sait ce que nous deviendrons, si vous ne trouvez moyen d'y « apporter remède. »

Les discours de lord Brougham abondent en images à la fois justes et fortes. Nous en citerons un ou deux exemples. Les ordres en Conseil, dont nous venons de parler, avaient déterminé en Angleterre une extrême misère, et chacun s'ingéniait à chercher des expédients pour la soulager. Les pétitions affluaient au Parlement. Les uns réclamaient l'abolition du monopole commercial de la Compagnie des Indes ; les autres demandaient la libre exportation du bétail ou de la houille dans les colonies.

« Ces pétitions, dit lord Brougham, me rappellent ce qui se passait à Londres, lors de la grande peste qui a ravagé notre capitale. Je ne connais rien dans l'histoire de plus navrant que le spectacle des efforts inutiles qu'on fit alors pour combattre le fléau. On voyait des malheureux se précipiter dans les rues, se cramponner avec désespoir aux passants et implorer leurs secours, comme si, en communiquant aux autres le poison qui les dévorait, ils eussent espéré ramener la santé dans leurs veines, ou rendre la vie aux victimes que la mort avait moissonnées. Dans les jours de deuil, les projets, les panacées se produisaient de toutes parts ; — chaque jour surgissaient une foule d'empiriques armés d'une recette nouvelle. Ils exploitaient la crédulité et la terreur, réalisaient de grandes et rapides fortunes, puis disparaissaient à l'étranger, ou succombaient eux-mêmes sous les coups du fléau destructeur. Tous les remèdes proposés étaient impuissants, mais l'avidité avec laquelle ils étaient accueillis prouvait l'immensité de la terreur non moins que l'universalité de la souffrance. »

Dans le même discours, à cette question : « Quel rapport ont les ordres du Conseil avec la disette résultant d'une récolte insuffisante ? » lord Brougham répond ainsi :

« Mais l'influence de ces mesures sur la disette actuelle est chose aussi absurde que de soutenir que votre bill sur le quinquina n'a pas aggravé la maladie dans les hôpitaux français, sous prétexte que les malheureux qui s'y trouvaient sont morts victimes de la fièvre et non du bill. Sans doute, c'est la fièvre qui les a tués, mais n'est-ce pas votre politique inhumaine qui leur a retiré cette plante salutaire, que la Providence, dont les

décrets mystérieux envoient la maladie, a fait croître, dans sa miséricorde, pour le soulagement de l'humanité souffrante? »

La collection des discours de lord Brougham nous offre, de temps à autre, de magnifiques morceaux d'éloquence, et toute la difficulté pour nous est de faire un choix parmi tant de chefs-d'œuvre. Citerons-nous, dans son discours aux électeurs de Liverpool, en 1812, cette invective passionnée contre la politique de Pitt? « Oui, il est immortel, mais par le triomphe de nos ennemis et la ruine de nos alliés. Oui, il est immortel, mais par le sang qu'il a fait couler, par les trésors qu'il a sacrifiés sans fruit pour notre cause! Oui, il est immortel, mais par la honte de l'Angleterre et l'humiliation de ses amis. Oui, voilà les résultats de ses vingt années de règne ministériel, depuis le jour où la cour ravie a répandu ses faveurs et ses séductions sur sa jeune apostasie jusqu'au jour qui a vu l'incendie de la métropole de notre dernier allié, incendie dont la lueur jette en cet instant même sur son nom un éclat sinistre [1]. » Citerons-nous encore, dans son discours sur le budget de l'armée en 1816, ce passage où il compare la France de 1792, ébranlée par une prodigieuse révolution qui avait déchaîné en Europe vingt-six millions d'hommes, avec la France de la Restauration, « où le jacobinisme, arrêté dans ses progrès par le Directoire, châtié par le Consulat, assoupli par l'Empire, s'est attaché à la cause de l'ordre, a appris à la servir avec le zèle, les ressources et l'adresse d'un malfaiteur que la police a pris à ses gages après l'expiration de sa peine? » Citerons-nous enfin la péroraison de son discours sur les abus de l'administration judiciaire en Irlande, en 1823? « En Angleterre, la justice subit des lenteurs, mais, grâce au ciel, on ne la vend pas. En Irlande, on la vend aux riches, on la refuse aux pauvres; pour tous, elle marche avec une lenteur systématique et ruineuse. Ne cherchons pas à déguiser les faits, la vérité nous accable malgré nous. Nous poussons de gaieté de cœur au désespoir, à la folie, six millions d'hommes, nos concitoyens. »

Mais, au risque de choisir un passage que certaines personnes pourront regarder comme inférieur à d'autres plus brillants, plus remarquables encore, nous mettrons sous les yeux de nos

[1] La poste venait d'apporter à Liverpool la nouvelle de l'incendie de Moscou.

lecteurs l'extrait d'un discours sur la traite des nègres (1830).

« Ne me parlez pas du droit de propriété du planteur sur ses esclaves. Ce droit, je le nie, je ne le reconnais pas. Les principes, les sentiments de la nature humaine se révoltent contre ce droit. Mon cœur et ma raison le repoussent et le condamnent! En vain vous me parlez de lois qui sanctionnent ce droit prétendu ! Il y a une loi qui domine toutes les dispositions des codes rédigés par les pouvoirs humains, et cette loi est la même en tout pays et en tout temps. Telle elle était avant que le génie audacieux de Colomb eût ouvert à l'ancien monde les sources du pouvoir, de la richesse, de la science, et attiré sur le nouveau des calamités effroyables, telle elle est encore aujourd'hui. Cette loi, c'est celle qui est écrite dans le cœur de l'homme par la main de son Créateur. Cette loi immuable et éternelle ordonne à l'homme de mépriser la fraude, de haïr le vol, d'exécrer le meurtre ; elle veut aussi qu'il rejette, comme une folle et coupable théorie, cette idée que l'homme peut acquérir sur l'homme un droit de propriété [1]. En vain, vous invoquez les traités, les conventions internationales. Les lois du Tout-Puissant, qu'elles soient écrites dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament, condamnent ces prétentions impies. »

Dans la Chambre des lords, en 1838, lord Brougham dénonça, avec une généreuse indignation, les cruautés qui se commettaient dans les colonies anglaises des Indes occidentales, et il adjura la Chambre de consentir à l'émancipation immédiate des nègres apprentis. Onze femmes esclaves avaient été fouettées avec la dernière barbarie, mises à la torture, puis condamnées à tourner la meule jusqu'à ce que la mort fût venue mettre un terme à leurs souffrances.

« Vous me demanderez peut-être, s'écria le noble champion de la liberté africaine, si des crimes comme ceux-ci, aussi odieux par leur illégalité que par les circonstances qu'ils présentent, passèrent inaperçus, si l'on négligea d'instituer une enquête sur ces morts arrivées en prison. Non pas : les formes extérieu-

[1] Il y a quelques années, une affaire de prise maritime se présenta devant lord Denman. Il s'agissait d'un bâtiment espagnol ou portugais, capturé pour s'être livré au commerce des esclaves. L'avocat chargé de la défense soutenait que, d'après le droit des gens, la traite était légale. Lord Denman l'interrompit en disant : « Je ne connais pas cela. J'aimerais à voir discuter ce point. »

res de la justice furent, au contraire, rigoureusement observées, car on les observe même aux Indes occidentales ; ces formes tutélaires, qui sont comme les servantes de la justice, présidèrent à l'opération de l'enquête, malgré l'absence de leur noble maîtresse. Le coroner se présenta, comme c'était son devoir ; la liste du jury fut dressée régulièrement ; onze enquêtes eurent lieu l'une après l'autre en conséquence, et onze verdicts furent rendus. Le jury déclara sans doute qu'il y avait eu meurtre, homicide, ou tout au moins délit et abus de la force ? Non. Frappées par la main de Dieu, dirent ces hommes ! Frappées par la main de Dieu ! Mensonge ! parjure ! blasphème ! Oh ! je sais qu'une des plus terribles épreuves au moyen desquelles s'accomplissent les impénétrables desseins de la volonté divine, c'est que, parfois, elle arme le méchant du pouvoir d'accabler l'innocent, et, s'il y a une épreuve plus terrible que les autres, une épreuve plus difficile que les autres à supporter pour la foi et la raison, c'est lorsque Dieu envoie sur la terre, non pas la plaie des scorpions ou de la peste, de la guerre ou de la famine, mais celle des juges injustes et des jurés parjures, des misérables qui abusent de la loi pour satisfaire leur vengeance personnelle, ou qui, violant le serment qu'ils ont prêté sur l'Evangile, travaillent dans leur iniquité au triomphe de l'injustice et à la ruine de l'innocent. »

Lord Brougham est encore un grand maître dans l'art de manier le ridicule, qui devient dans ses mains une arme puissante. Il aime à s'en servir, et il en tire souvent des effets admirables. Mais ses traits satiriques n'ont point d'amertume ; jamais ils ne laissent de venin dans la plaie, et, quelquefois même, ils provoquent l'hilarité de la victime contre laquelle ils sont dirigés. — Lorsque les décrets de Berlin et de Milan eurent fermé le continent aux marchandises d'importation anglaise, et que l'Angleterre, usant de représailles, y eut répondu par les ordres en Conseil, qui eurent pour conséquence d'arrêter son commerce avec l'Amérique, et de l'entraîner dans la guerre avec les Etats-Unis, les ministres, pour se justifier, prétendirent que le pays avait trouvé, dans l'accroissement de ses relations commerciales avec les colonies espagnoles et portugaises de l'Amérique du Sud, une compensation à la perte du marché américain. Or, le

commerce annuel de l'Angleterre avec les Etats-Unis s'élevait alors à 13 millions sterling, tandis qu'avec l'Amérique du Sud, il n'était que d'un million. Voici comment lord Brougham fit justice de cet argument, et rabattit la joie du ministère :

« Imaginez un événement quelconque, qui donnerait à une faible parcelle de notre immense commerce une ouverture dans le nord de l'Europe ou dans la Méditerranée. Imaginez un changement, un accident quelconque, qui permettrait de jeter dans les pays soumis à la France la treizième, voire même la trentième partie de la masse énorme des marchandises que nous avons en magasin. Quelle joie, quel enivrement pour notre nouveau président du Board-of-Trade (M. Rose)! Je le vois d'ici : il ne fait qu'un bond de son hôtel à son bureau, et tout Downing-Street, comme Duke's-Place, est en rumeur et dans l'ivresse! Dieu du ciel! que de gens affairés! quelle activité! que de conseils de cabinet au ministère! que de conférences entre les gros bonnets du Board-of-Trade! quel remue-ménage parmi les simples employés! Circulaires aux villes manufacturières, harangues de nos célébrités navales à la Bourse, processions triomphales de dollars et de volontaires dans Saint-James-Square, députations incessantes de marchands, réponses courtoises et enthousiastes du Board-of-Trade ; importation immédiate à Whitehall, et sur une large échelle, des dignes chevaliers représentants de la Cité ; trafic de licences ressuscité avec tout son cortége de parjures et de fraudes, fabriques de faux renaissant de toutes parts, traits de plume valant 15,000 liv. st. [1], méprises judicieuses, négligences calculées, inadvertances profitables, que de choses, vous le voyez, peut produire un accident comme celui que j'ai supposé tout à l'heure! L'honorable gentleman qui préside au Board-of-Trade est si heureusement doué que ses fautes mêmes lui réussissent, et je ne sais s'il ne vaut pas mieux se tromper avec lui, qu'avoir raison en compagnie du genre humain. »

Dans une revue des discours de lord Brougham, il serait impardonnable de ne pas parler de sa fameuse harangue sur la réforme parlementaire, l'un des plus beaux monuments de son

[1] M. Baring (plus tard lord Ashburton) avait déclaré dans la Chambre des communes que, par suite de deux erreurs commises d'un seul coup, des licences étaient devenues si précieuses, qu'il les eût volontiers payées 15,000 liv. st.

éloquence. Mais elle est trop connue pour que nous en fassions autre chose qu'une courte mention. L'agitation que le bill de réforme avait répandue dans tous les esprits justifie seule la scène qui signala la fin de ce discours, alors que se jetant à genoux à côté du sac de laine, le lord chancelier s'écria :

« Par tout ce que vous avez de plus cher, mylords, par tous les liens qui attachent chacun de vous à notre ordre commun et à notre commune patrie, je vous en supplie, ne rejetez pas ce bill! »

Il y a là, à notre avis, quelque chose de théâtral et de mauvais goût qui rappelle les exagérations du père Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame de Paris, ou les extravagances des assemblées révolutionnaires de France. Mais le génie de l'éloquence française est essentiellement différent du nôtre. Loin de nous de vouloir déprécier les triomphes oratoires de nos voisins, soit à la tribune, soit dans la chaire, soit au barreau! Le pays qui a produit un Bossuet et un Massillon, un d'Aguesseau et un Berryer, un Guizot et un Thiers, peut disputer aux autres la palme de l'éloquence. Condamnés aujourd'hui au silence, pour avoir abusé de la parole, les Français recouvreront un jour, nous n'en doutons pas, le bien qu'ils ont perdu par leur faute. Napoléon III n'a-t-il pas représenté lui-même la liberté comme devant former tôt ou tard le couronnement de l'édifice impérial[1]?

Les limites que nous nous sommes imposées nous contraignent de nous arrêter ici. Nous serons heureux si les citations que nous avons faites inspirent à nos lecteurs le désir de lire la collection des discours de lord Brougham. Nous donnons à tous ceux qui veulent se rendre aptes à parler en public le conseil de les étudier. Ils y trouveront une abondante provision de mâles pensées, d'arguments vigoureux et de traits d'éloquence d'une perfection achevée. Sans doute, il en est peu qui puissent espérer de rivaliser avec le grand orateur qui a défendu la reine Caroline et brisé la chaîne des esclaves, mais il n'en est aucun qui ne doive s'instruire à son école.

Qu'on ne s'imagine pas surtout qu'on peut, sans un travail assidu, opiniâtre, au premier rang s'élever parmi les hommes

[1] Ainsi s'exprimait à peu près, le mois dernier, le plus ardent et le plus loyal des serviteurs de Napoléon III, M. le comte de Persigny. (*Note du Directeur.*)

qui ont régné par le talent de la parole. Si l'on n'imite l'exemple et si l'on ne suit les préceptes des maîtres de l'art, on deviendra peut-être un parleur disert, un dialecticien de tribune, un *debater* expérimenté, mais on ne sera pas un orateur dans la véritable acception du mot. De tous les auxiliaires de la parole, le meilleur, c'est la plume. Cicéron l'a dit : *Stylus optimus et præstantissimus dicendi effector et magister*, et, pour lui emprunter une belle comparaison, l'habitude d'écrire d'avance les principaux passages d'un discours communique aux expressions qui jaillissent de l'improvisation une justesse et une force particulières, de même qu'un vaisseau continue pendant quelque temps de marcher, par suite de l'impulsion qu'il a reçue, après même que la rame a cessé de le pousser en avant. Qu'on ne se méprenne pas toutefois sur le sens de nos paroles. Nous ne prétendons pas qu'il faille écrire d'avance et en entier son discours, puis l'apprendre par cœur avant de le prononcer ; non-seulement cette pratique surcharge la mémoire et embarrasse l'orateur, lorsque par un accident ou par un autre il vient à perdre un des anneaux qui forment la chaîne de ses raisonnements, mais encore elle l'empêche d'observer l'impression qu'il produit sur son auditoire et de changer de style et de ton, selon l'occurrence. Presque toujours c'est là l'écueil du discours écrit. Commencez par méditer profondément votre sujet et écrivez ensuite les morceaux les plus saillants : de cette façon vous aurez toujours dans l'arsenal de votre mémoire une provision d'armes toutes prêtes pour chaque circonstance. L'habitude de la composition vous suggérera en tout temps le mot le plus propre, les tournures de phrases les plus élégantes, et vous sera d'un secours puissant quand se présentera la nécessité de répondre à l'improviste et sans préparation.

En terminant, nous dirons que la valeur de la collection que nous annonçons au public est rehaussée encore par des introductions historiques écrites de la main de lord Brougham, et expliquant tout à la fois les circonstances dans lesquelles ses discours furent prononcés et les sujets qu'ils traitent. Le style de ces introductions est clair, vigoureux, correct, excellent de tout point, et elles jettent une vive lumière sur l'histoire politique de l'Angleterre au dix-neuvième siècle. (*Edinburgh Review.*)

VOYAGES. — SPORT. — AGRICULTURE. — AGRONOMIE.

L'EXPÉDITION ANGLO-FRANÇAISE EN CHINE.

§ II [1].

La contrée dont les rives sont baignées par la rivière de Canton est d'une incomparable beauté ; les deux districts de la Perle et du Yang-Tse surtout présentent aux yeux un aspect plein de variété et de richesse : dans le premier, l'horizon est borné par des montagnes et une chaîne de collines de granit ; dans le second, la vue s'étend sur une plaine sans bornes ; ce sont d'immenses deltas formés de terrains d'alluvion au travers desquels se répandent les eaux intérieures d'un grand fleuve et de mille ruisseaux. Au nord, les dépôts fécondants se sont déroulés sur le lit même de la mer qui s'est retirée pour laisser ainsi derrière elle une plaine solide : au sud, la matière limoneuse, transportée au milieu d'un archipel d'îles de rochers, a formé une suite de vallées dominées par des montagnes. Les moissons qui croissent sur les bords de la Perle et sur ceux du Wang-Po doivent leur abondance à la même qualité d'un sol d'alluvion. Sur la rivière de Canton, au moment de la seconde récolte du riz, les bananiers présentent leurs branches chargées de fruits, et les cannes à sucre déploient à perte de vue leur verdure ondoyante.

Je désirais vivement examiner de plus près l'état de l'agriculture dans la partie du sud : trois Anglais de Hong-Kong avaient formé le projet audacieux d'aller à la chasse ou plutôt d'aller

[1] Voir la livraison de juin.

parcourir pendant trois jours le territoire ennemi. Je devais les accompagner, mais un devoir impérieux m'en avait empêché ; j'avais été forcé d'aller moi-même faire une reconnaissance sur la rivière. A mon retour, je trouvai qu'ils avaient exécuté leur projet : armés de revolvers et suivis chacun de cinq coolies, ils s'étaient fait débarquer à Mirs-Bay ; après avoir traversé quelques villages, et battu avec leurs chiens les collines qui s'élèvent auprès d'une ville fortifiée, ils étaient revenus sains et saufs, avec seize faisans et quelques cailles, en dépit des dispositions peu amicales et des regards hostiles des indigènes qu'ils avaient rencontrés.

Je résolus donc de partir seul pour mon expédition, et, m'étant procuré une barque à Soochand, je remontai la rivière l'espace de vingt ou trente milles, et je jetai l'ancre dans un endroit commode pour passer la nuit.

Le lendemain, dans la matinée, j'envoyai mes domestiques dans un village voisin, d'où ils ramenèrent, moyennant salaire, trois paysans, armés de longs bambous, qui devaient me servir de guides pour pénétrer dans l'intérieur du pays. En Chine, il n'existe point de loi sur la chasse : la terre est libre pour tous, aussi le résultat est-il peu profitable pour chacun. Pour surcroît d'ennui, les champs étaient couverts de moissons encore debout, et je n'avais pas de chien. L'hospitalité des habitans de Shang-Hai est proverbiale, s'il faut en croire les voyageurs, mais ils ne prêtent pas volontiers leurs chiens : il me fut impossible d'en obtenir un seul. Je fus réduit à chercher des ressources dans mes faibles notions d'histoire naturelle, et à tâcher de deviner les habitudes des faisans du pays, en les comparant à celles des nôtres. Pendant toute la journée, jusqu'au coucher du soleil, je suivis les bords des nombreuses plantations de bambous. Ces plantations tiennent presque toujours aux habitations, et les terres qui les entourent sont cultivées, comme en Angleterre, soit en céréales, soit en légumes de toute nature. Mais en Chine, comme en Angleterre, il n'est pas facile d'approcher des faisans, lorsqu'ils sont au gagnage[1]. Je tirai rarement à une distance

[1] On sait qu'en terme de chasse le mot *gagnage* signifie le moment où le gibier sort du bois pour venir manger dans la plaine.

moindre de soixante-dix pas, et en outre, lorsque je touchais l'oiseau et qu'il était seulement démonté, il était perdu pour moi. Les champs étaient remplis d'indigènes qui couraient après le gibier blessé, et le poursuivaient jusqu'à ce qu'il fût tombé entre leurs mains. Pendant toute la journée, je fus ainsi escorté par une multitude considérable de spectateurs intéressés, et je tirai, non pas toujours pour mon amusement, mais surtout pour leur satisfaction personnelle, un grand nombre d'oiseaux d'un plumage très-curieux. Je dois avouer aussi que la perte du gibier n'est pas le seul risque de cette chasse : il m'était presque impossible d'ajuster, sans trouver au bout de mon fusil la tête étonnée d'un Chinois, et si, par accident, un de ces importuns est atteint de quelques grains de plomb, le sportsman est saisi à l'instant et rapporté à Shang-Hai dans une cage de bambou. Singulier dénoûment qui transforme le chasseur en gibier !

D'après les observations que j'ai pu faire, je suis convaincu que, sous le rapport de l'agriculture, l'Angleterre n'a rien à apprendre de la Chine. Le climat et la nature du sol des deux pays sont, d'ailleurs, tout à fait différents. Il n'y a point en Chine de terrains en friche ; on n'y voit pas ces vastes tapis de verdure, couverts de chardons, qui s'étendent sur une grande partie du pays de Galles ; point d'herbes parasites ; on ne trouverait pas dans un champ chinois une seule feuille étrangère à la moisson qu'on y cultive. Le terrain est non-seulement net et uni, mais encore tellement pulvérisé, que souvent, après une semaine de pluie, j'ai cherché en vain une petite motte de terre, pour jeter dans un étang d'où je voulais faire lever des oiseaux aquatiques. Les provinces les plus fertiles de l'Angleterre ne peuvent se comparer aux plaines cultivées de la Chine ; mais, dans les deux pays, les procédés de culture sont très-différents. Les cultivateurs chinois s'occupent fort peu du lait, du beurre, du fromage, des moutons et des bœufs. Les habitants n'en font aucun cas, n'en achètent jamais, et donnent la préférence au riz. Il est vrai que, dans son récent voyage de découverte sur la grande rivière de l'ouest, le commodore Elliott a vu des troupeaux de bœufs sur les montagnes au nord de Canton ; mais je ne parle pas ici des pâturages de montagne, je parle de cette partie de la Chine où l'on suppose que l'agriculture est parvenue à sa perfection. Le

porc, la volaille, les légumes et les poissons qui peuplent les rivières et les étangs, sont la nourriture ordinaire des indigènes. Ajoutez-y, pour l'exploitation, un ou deux bœufs destinés à faire tourner les roues d'irrigation, et à labourer les champs : telles sont les ressources suffisantes à un fermier chinois qui entretient cent serviteurs.

Nous sommes forcé d'entrer ici dans quelques détails peu agréables et de dire avec le poëte : *Difficile est proprie communia dicere*, mais ces détails sont un des traits caractéristiques du pays. De l'absence de troupeaux résulte nécessairement l'absence de fumier : dans l'opinion des Chinois, les matières stercorales sont l'engrais le plus puissant; aussi sont-elles recueillies avec le plus grand soin. A chaque pas dans les villes et dans leur voisinage, on rencontre d'énormes pots de terre qui, infectant l'air autant qu'ils blessent la vue, invitent les passants et reçoivent trop souvent leurs contributions alvines. Dans toutes les maisons, des latrines sont placées d'une manière ostensible, sans portes, pour offrir un libre accès au public, et l'on paye fort cher le privilége de recueillir ce précieux produit. Cet état de choses, qui eût flatté l'odorat fiscal de l'empereur Vespasien, inspire à tous les étrangers un profond dégoût, et c'est malheureusement la première et la dernière impression que l'on reçoit du pays.

Comme nous l'avons déjà dit, l'agriculture est soumise en Chine à des conditions différentes de celles qui existent en Angleterre. Donnez à un fermier anglais mille acres d'une terre fertile, traversée par des ruisseaux qui rendent facile l'irrigation du sol ; joignez à cet avantage un soleil ardent, un drainage parfait, des pluies périodiques et de larges voies de communication, sans aucun doute ce fermier fera promptement sa fortune. Mais nous avons ici le revers de la médaille : si ces plaines fertiles sont infestées de braconniers, soumises aux extorsions des mandarins, exposées au pillage des soldats maraudeurs, et ravagées par les pirates de rivières, il est facile de prévoir que le contraire arrivera. Et nous dirons à ceux qui regardent comme injustes les tentatives faites pour imposer des lois au gouvernement de la Chine, puissance indépendante, que ce gouvernement, dont les exigences sont infinies et la protection nulle, ne représente autre

chose qu'un brigandage organisé, et que l'on rendrait certainement un grand service à l'humanité s'il était possible, même par la force, de faire adopter aux populations chinoises les sentiments d'honneur et de probité des nations occidentales, ainsi que leurs habitudes de travail.

Nous avons eu récemment un curieux exemple de la promptitude et de l'adresse avec lesquelles les Chinois saisissent l'occasion de commettre des extorsions. Le bruit était parvenu aux oreilles de l'amiral que plusieurs Chinois levaient, au nom de la flotte anglaise, des contributions dans les villes et les villages situés au bord de la rivière. Le commodore Fellowes, accompagné du chef des interprètes, fut aussitôt envoyé pour prendre des renseignements sur ce fait. Ces deux officiers débarquèrent avec une petite escorte, et s'avancèrent de village en village, sans obtenir beaucoup de succès dans leurs recherches. Les Chinois, très-défiants, s'imaginèrent qu'ils amenaient avec eux les collecteurs de l'impôt annoncé. Ce ne fut qu'à la longue que la déclaration qu'on n'était pas venu pour les dépouiller leur inspira quelque confiance. Puis, les yeux du commandant tombèrent, non sans surprise, sur une chaloupe faite à l'imitation des canots de nos vaisseaux de guerre, mais assez grossièrement charpentée pour montrer qu'elle était l'œuvre de mains chinoises. Bientôt après, l'interprète découvrit un avis placé dans un des villages les plus reculés, annonçant qu'il émanait de l'honorable nation anglaise, et portant en substance que si, à un jour désigné, les cultivateurs n'avaient pas acquitté la taxe de grain due à la flotte anglaise pour la protection qu'elle accordait à leurs moissons, les vaisseaux viendraient incendier leurs villages. En poursuivant les recherches, on apprit que ce tribut était levé par une réunion d'individus ayant pris le titre de : *Société de patriotisme et de paix*, et qu'une prison voisine était remplie de leurs victimes. Les prisonniers furent aussitôt mis en liberté, et l'amiral fit répandre parmi les Chinois une proclamation désavouant toute participation à cette affaire; mais il n'en est pas moins vrai que l'idée et l'exécution en sont très-curieuses, et dénotent une entente des affaires industrielles presque aussi avancée que dans nos pays civilisés.

Le chef de la bande sauva sa tête : il en fut quitte pour cin-

quante coups de bâton...; il ne serait pas Chinois si demain, et pour la même cause, il ne s'exposait pas au même châtiment.

§ III.

La cuisine chinoise occupe une position intermédiaire entre celle des Français et celle des Anglais, au-dessous de la première, mais au-dessus de la seconde. Sous ce point de vue, comme sous beaucoup d'autres, les Chinois regardent les Anglais comme placés au dernier degré de l'échelle, et comme ne devant jamais qu'à la force brutale le rang qu'ils tiennent dans le monde civilisé. La manière dont se nourrissent les Anglais, disent-ils, se rapproche tout à fait de celle des sauvages de l'île Formose : leur table est une boucherie, et ils remettent tout le soin de la cuisine à leur estomac. « Dans les temps reculés, me disait un Chinois, quand nous n'étions pas encore civilisés, nous nous servions comme vous de couteaux et de fourchettes ; aujourd'hui, nous nous servons des fourchettes que nous a données la nature ; nous avons encore des couteaux, mais c'est un reste de barbarie, et nous les employons le moins possible. Nous nous mettons à table pour manger, et non, comme vous, pour dépecer des carcasses. »

Les Anglais prétendent que leur nourriture, qui se compose d'une tranche de viande à peine cuite et de légumes grossièrement apprêtés, est aussi simple que saine : mais, selon les Chinois, pour qu'une telle nourriture soit digérée, il faut que la chaleur animale soit excitée par le travail et l'exercice. C'est la nourriture de l'homme à l'état sauvage, et cette nourriture si simple est loin de convenir, disent-ils, à tous les tempéraments.

En Chine, les indigènes ont adopté la cuisine anglaise sous sa forme la plus détestable : rien de plus mélancolique que l'aspect d'un dîner à Hong-Kong et à Shang-Hai, dans la saison des chaleurs. La table est couverte de débris d'animaux tués nécessairement le jour même, et dont la chair est aussi dure que l'a faite une mort récente ; mais ce n'est pas la faute des cuisiniers chinois, car, en général, les indigènes ont une aptitude naturelle pour la cuisine. J'ai vu à Shang-Hai un jeune Chinois qui, après avoir pris une douzaine de leçons dans un livre de cuisine

français, nous servit un consommé aux œufs pochés, un filet de bœuf aux champignons, un salmis de canard, des pommes de terre frites et une omelette sucrée, qui n'avaient rien d'inférieur aux excellents produits de Véfour ou des Frères Provençaux.

La base de la nourriture des laboureurs chinois est le riz : c'est sans contredit le grain le meilleur à manger sans être fermenté, il est plus sain que la bouillie de froment des Arabes et plus nutritif que celle des Irlandais.

Au-dessous de la classe des laboureurs, nous trouvons celle des mendiants, qui mangent les chiens, nourriture qu'ils ont adoptée, non par goût, mais par nécessité, attendu qu'il leur est impossible de se procurer du riz en suffisante quantité.

Si nous montons plus haut, nous arrivons à un genre de comestibles un peu douteux. Dans chaque rue, on trouve une demi-douzaine de cuisines publiques où l'on voit bouillir dans des chaudrons des espèces de boudins remplis de viande hachée. J'en ai mangé plus d'une fois dans le jardin à thé de la ville de Shang-Hai, et je dois convenir qu'ils ont un goût excellent, quoique peut-être la matière qui les compose ne mérite pas plus de confiance que celle des saucisses d'Angleterre. On voit également dans les mêmes endroits des poissons et des viandes frites à l'huile, et, comme ces mets sont placés sous le nez des passants, on suppose sans doute que leur parfum excite l'appétit chinois. Mais c'est réellement la partie faible de la cuisine du pays ; car cette huile est tellement rance qu'elle infecte l'air, et ajoute beaucoup aux émanations malsaines qui blessent l'odorat dans les villes et dans les villages. Ce n'est pas sur cet échantillon, cependant, qu'il faut juger la cuisine chinoise, pas plus qu'il ne faudrait donner pour exemple de la cuisine française les ragoûts des petits traiteurs des environs de l'Odéon. (Que les étudiants en droit et en médecine de Paris me pardonnent ce rapprochement !)

Il n'est pas sans difficulté aujourd'hui de faire un dîner véritablement chinois dans la maison particulière d'un Chinois, ce dernier regardant comme de la plus stricte politesse de traiter son convive d'après la méthode de sa patrie. J'ai assisté, à Ning-Po, dans le nouveau temple, à un banquet qui fut donné aux

Anglais par la corporation des marchands. J'espérais, dans cette circonstance, m'éclairer sur l'art culinaire de la Chine : mais ces honnêtes marchands, pour nous recevoir plus convenablement, n'avaient trouvé rien de mieux que de nous emprunter nos propres cuisiniers.

Ning-Po jouit dans toute la Chine d'une grande renommée pour l'excellence de ses études et la perfection de sa cuisine, deux avantages qui ne sont pas toujours réunis. Cette double réputation tient à un fait assez récent : il existe à Pékin un examen suivant le système de concours qui a lieu à Cambridge, et le vainqueur est proclamé argumentateur pour tout l'empire. Il y a quelques années, le candidat triomphant fut un habitant de Ning-Po ; ce succès répandit une grande joie dans la ville. Les architectes qui construisaient alors un nouvel hôtel, au lieu de l'appeler *le Dragon impérial* ou *les Dix mille ans*, lui donnèrent le nom de *Galerie de l'Académie impériale*, et, sous ce titre, il passe pour avoir la meilleure cuisine de la Chine, après celle de Pékin.

Pour me consoler du désappointement que j'avais éprouvé au banquet de la corporation des marchands, je résolus de donner moi-même dans cet hôtel un dîner véritablement chinois ; au mois de septembre dernier, j'invitai donc une grande partie des beautés à la mode de Ning-Po, en accompagnant l'invitation d'une paire de *chop-sticks* [1], pour les édifier d'avance sur la nature du repas. Après une mûre délibération, comme les choses nouvelles sont rares à Ning-Po, mon invitation fut acceptée : une salle fut préparée, et le dîner fut commandé avec une scrupuleuse attention. Au jour indiqué, huit palanquins, dont quatre portaient des dames anglaises, escortées de leurs maris, traversèrent la ville en procession, et vinrent déposer leur précieux fardeau à la *Galerie de l'Académie impériale*.

La salle à manger avait l'aspect d'une véranda indienne : la table fut d'abord couverte de hors-d'œuvre pour préluder au festin et nous mettre en appétit. On y voyait une petite tour carrée composée de tranches légères de poitrines d'oies ; des œufs bouillis, tachetés de noir, qui avaient été conservés dans de la chaux et dont la délicatesse devait être appréciée, comme nos vins, en

[1] Les Anglais nomment ainsi les petits bâtons bien connus dont les Chinois se servent, en guise de fourchettes, pour prendre leur repas.

raison de leur antiquité ; des tripes ; des graines et d'autres végétaux conservés dans le vinaigre ; un amas de poissons à écailles dont l'espèce m'était inconnue ; des crevettes, des noix, du gingembre et des fruits confits.

Chaque chose était excellente dans son genre, particulièrement les poissons inconnus, et mes convives mangèrent même des tripes avec le plus grand plaisir ; il y avait d'abord parmi nous un peu de défiance, mais elle s'évanouit promptement.

Enfin l'on se mit à table, afin de procéder à l'affaire sérieuse de la journée. Le couvert de chaque convive se composait d'une soucoupe et d'une cuiller en porcelaine, d'une serviette pliée à côté des soucoupes et de deux petits gobelets de métal qui n'étaient pas plus grands que des coquetiers. Je fis asseoir près de moi le plus grave des Chinois, afin qu'il pût surveiller la stricte exécution des coutumes ; il portait le bonnet de mandarin, en qualité d'interprète d'un des consulats, et possédait ainsi toutes les qualités désirables pour les sérieuses fonctions auxquelles je l'avais destiné.

On nous servit d'abord une soupe aux nids d'oiseaux, qui n'avaient heureusement aucune odeur de plume ni de mousse. Ces nids étaient placés sur une matière mucilagineuse dont la nature ne me parut pas bien définie et au-dessous de laquelle nageaient des tranches de poulet dans un liquide blanchâtre. Ce mets fut trouvé généralement d'un goût assez fade. Le second plat excita une certaine sensation nerveuse : il contenait des limaçons de mer. J'en avais déjà vu à Macao, mais ils étaient blancs, et ceux qu'on nous servit avaient reçu, par la préparation, une couleur verte. Ils sont très-glissants et nous avions beaucoup de peine à les saisir par notre défaut d'usage des chop-sticks. On les trouva très-succulents, d'un goût très-agréable, et n'ayant rien de l'odeur de la graisse verte de tortue.

Pendant que nous discutions sur la valeur des mets, notre maître des cérémonies chinois intervint d'une manière solennelle et nous reprocha d'avoir manqué aux premières règles de la politesse. En effet, aucun de nous n'avait songé à introduire un de ces morceaux délicats, bien arrosé de sauce, dans la bouche de son voisin, ce qui est le suprême du bon ton. Nous cherchâmes à réparer cet oubli, mais nos efforts eurent peu de suc-

cès, et les morceaux présentés furent mal accueillis, surtout par les lèvres des dames.

Aux limaçons succéda un esturgeon sur lequel nous n'avons rien à dire; ensuite un plat contenant un mélange de porc et de nageoires de goulu de mer, qui obtint peu de succès. Pendant tout le temps du dîner, des domestiques circulaient, avec un pot de métal, pour remplir nos petits verres d'un vin chaud et capiteux. Il y avait trois sortes de vin : d'abord le *shamshu*, qui est très-capiteux, ensuite le vin mixtionné, et en dernier lieu le vin ordinaire, qui a beaucoup de rapport avec le sherry. Durant tout le repas, le Chinois avait bu avec tous les convives, à la mode anglaise; mais, pour se conformer aux usages de son pays, il commençait toujours par porter un défi à la partie mâle de la société.

Il s'éleva alors une discussion bruyante à propos du pain et du riz. Notre estomac, chargé de mets succulents, avait besoin d'un élément farineux; rien n'était plus facile que de s'en procurer, mais notre arbitre suprême s'interposa : « Le pain, dans un repas chinois, dit-il, est contraire à tous les usages. » Nous nous consolâmes en lui déclarant à l'unanimité que c'était la partie faible de la gastronomie chinoise.

Cependant la succession des plats qu'on nous servait suivait son cours. Le premier qu'on nous apporta, après cette discussion, se composait d'une étuvée de prunes sauvages et de fruits confits, dont la douceur et l'acidité firent une agréable diversion aux poissons et aux viandes que nous avions mangés. On nous servit ensuite une espèce de végétal ressemblant beaucoup à ce qu'on appelle en France *barbe de capucin*, et une nouvelle série de viandes et de légumes parmi lesquels se trouvait un plat de langues de canards qui passent à la Chine pour un mets exquis. Pendant que nous cherchions à piquer ces petits morceaux au moyen de nos chop-sticks, dont nous commencions à nous servir avec assez d'adresse, un violent cri chinois : *Ey yaw* ! vint nous interrompre et attira notre attention du côté de la partie ouverte de la véranda. La maison en face, de l'autre côté de la rue, placée à environ huit pieds de nous, offrait l'aspect d'une salle de spectacle vue du théâtre : une foule de Chinois à demi nus s'y étaient réunis. Ils étaient tous accroupis dans un certain

ordre sur la galerie et sur le toit, comme des spectateurs qui avaient payé leur place, et, de là, ils regardaient silencieusement dîner les barbares. Nous aurions pu facilement baisser les stores, mais c'eût été un mauvais procédé ; d'ailleurs nous nous serions tout à fait privés d'air, et quel mal nous faisaient les curieux ?

On continua donc à s'occuper des langues de canards, et l'on passa ensuite aux tendons de daim qui sont un mets royal. Les tendons de daim viennent de la Tartarie. Les empereurs de la Chine en font souvent des présents à ceux de leurs sujets qu'ils honorent de leur faveur impériale, et dernièrement le gouverneur de Canton, Yeh, qui en avait reçu quelques-uns du souverain, donna une grande fête pour célébrer sa bonne fortune. Les tendons de daim doivent être bouillis pendant huit jours avant de pouvoir être mangés.

Nous étions entièrement rassasiés, lorsqu'on mit sur la table un plat que les Chinois appellent *oreille de poisson*, mais aucun de nous ne put se décider à y goûter. En Chine, quand un plat n'a pas été touché, c'est le signal de la fin du repas. Le maître d'hôtel protesta et déclara qu'il avait encore plus de vingt raretés à nous présenter, mais sa protestation fut inutile. On fit alors circuler des petites tasses de riz bouilli tout simplement, et on nous offrit quelques fruits confits, car jamais les fruits crus ne sont admis dans un dîner chinois. Je m'étais assuré que tout ce qui nous serait servi était sain et d'une digestion facile, et je ne fus pas trompé ; car nous étant réunis, après le dîner, dans la maison d'un des convives, nous y fîmes, le soir même, un excellent souper.

Ainsi se termina notre dîner chinois. Avant de remonter dans nos palanquins, nous visitâmes l'établissement en détail. Nous vîmes les réservoirs où avaient été conservés les animaux curieux qui nous avaient été servis, nous examinâmes la méthode de préparation des mets, les casseroles et les fourneaux où d'autres dîners étaient alors sur le feu, et nous trouvâmes toute chose en aussi bon ordre que dans un établissement européen de premier rang.

Je ne puis affirmer que ce dîner ait entièrement satisfait notre goût, mais on comprend très-bien qu'il puisse paraître délicieux

à des gens qui en ont l'habitude. Du reste, pour le terminer dignement, il fut décidé, à l'unanimité, que la note du menu en serait précieusement conservée, et qu'une description exacte en serait dressée à l'usage des gourmets futurs, car, bien que plusieurs voyageurs aient donné en plaisantant des détails sur la forme et les cérémonies étranges d'un dîner chinois, aucun n'avait jusqu'ici pris la peine de nous fournir des renseignements exacts sur la nature et la qualité des mets qui lui avaient été servis.

C. D. (*Time's.* C[1].)

[1] Ce n'est pas notre dernier extrait de cette correspondance, dont l'auteur, voyons-nous par un article du *Times*, est M. G. Wingrove Cooke.

(*Note du Rédacteur.*)

DOCUMENTS HISTORIQUES.

BOSCOBEL.

LES AVENTURES DE CHARLES II

APRÈS LA BATAILLE DE WORCESTER [1].

L'Angleterre est peut-être de tous les pays celui qui, dans un aussi petit espace, renferme le plus de souvenirs, le plus de vestiges du passé. Toutes ses ruines rappellent un fait qui a son intérêt historique. Séparés du continent par la mer, qui ne fut pas toujours un « brillant anneau de mariage » des royautés entre elles, les Anglais ont soutenu presque toutes leurs luttes sur leur propre territoire. Leurs annales sont écrites sur le sol même. Les abbayes, les cathédrales, les églises paroissiales où reposent leurs aïeux, immobiles et glacés comme le bronze et le marbre qui les représentent ou recouvrent leurs cendres; les fermes jadis entourées de fossés, et maintenant défendues seulement par de hauts peupliers; les vieux manoirs jetés, pour ainsi dire, sur les collines, avec les chambres secrètes où se cachaient les vaincus aux jours de la proscription; les vieux champs de bataille où le laboureur anglais, traçant son sillon, tressaille comme le laboureur romain du temps de Virgile, lorsque le soc de sa charrue

[1] *Boscobel, or the complete History of His Sacred Majesty's most miraculous preservation after the battle of Worcester*, 3 *sept.* 1651. London, 1662. — *Boscobel, or the complete History of the most miraculous preservation of king Charles II, after the battle of Worcester, september the* 3d 1651. London, 1725. — *The Boscobel tracts, relating to the escape of Charles the second, after the battle of Worcester, and his subsequent adventures*, edited by J. Hughes, esq. M. A. Edinburgh and London, 1857.

se heurte contre une épée brisée ou contre l'os blanchi qui, en son temps, l'a peut-être maniée avec tant de vigueur, — tout cela parle d'une voix éloquente. Le génie qui a élevé ces abbayes et l'héroïsme qui a combattu sur ces champs de bataille ont pu disparaître : jamais une étude archéologique ne suffirait à les rappeler ; néanmoins, toutes ces reliques nationales méritent d'être contemplées avec respect et conservées avec amour. La porte criblée de projectiles et le rempart ébréché parlent encore silencieusement du passé ; tandis que la tradition locale, avec plus de bruit mais moins de vérité peut-être, nous raconte sa propre histoire[1]. Nous serions heureux de recueillir toutes ces anciennes traditions, et de voir jusqu'à quel point elles s'accordent avec ce que nous savons déjà. Il en est un grand nombre qui seraient précieuses sans doute, et le futur historien pourrait les mettre à contribution, comme lord Macaulay s'est servi des traditions du Somersetshire pour raconter la bataille de Sedgemoor.

Ces réflexions nous sont suggérées par une nouvelle édition des *Boscobel Tracts*. Nous avons sous les yeux un exemplaire de l'ancienne édition de 1662, conservé aussi précieusement que la Bible des aïeux dans l'une des maisons où se réfugia le roi Charles, curieux exemplaire presque en lambeaux, compulsé par plus d'un Cavalier, feuilleté aussi de temps à autre par les villageois, orné de vignettes bizarres, d'un plan de la ville de Worcester qui dérouterait certainement le visiteur le plus éclairé, et d'une vue de ce bois de Boscobel où le roi et le colonel Carlis eussent infailliblement été pris s'ils n'avaient été mieux cachés que dans ce dessin royaliste. Si l'ancienne édition nous plaît davantage, nous avouerons que la nouvelle est bien plus appropriée à l'usage général. Son éditeur, M. Hughes, a rendu un grand service en rassemblant la plupart des documents qui se rapportent au sujet ; nous aurions voulu, néanmoins, qu'il en eût réimprimé quelques-uns de plus, surtout le rare opuscule des « Dames-Blanches » (*White-Ladies*). Il nous a donné aussi, d'après son observation personnelle, la description de quelques-

[1] Dans le dernier volume de ses *Esquisses*, ou l'autobiographie se mêle agréablement aux études du naturaliste, M. Waterton raconte comment il a récemment retrouvé dans son château les témoignages du siége qu'il soutint contre les parlementaires de Cromwell. (*Note du Rédacteur*.)

uns des lieux où le roi se réfugia. Il aurait pu faire davantage : « la fidèle cité de Worcester » seule lui eût fourni beaucoup de matériaux qu'il a négligés. Nous croyons aussi qu'il aurait pu nous raconter quelques-unes des traditions qui se trouvent éparses dans plusieurs parties de l'Angleterre. M. Hughes, ne paraissant pas savoir que la question est encore indécise, attribue les *Boscobel Tracts* à Blount, sans aucun commentaire. S'il avait seulement ouvert un livre très-répandu, *le Worcestershire*, de Nash, il aurait vu que ce fait est fort contesté[1].

Quel que soit l'auteur de cet ancien opuscule, c'était un zélé royaliste qui, dans l'excès de sa fidélité, compare Charles II au roi David, en prodiguant au Lord Protecteur les épithètes « d'archi-rebelle, d'usurpateur sanguinaire, » et enfin, pour couronner ses sarcasmes, de « chef des mufti. » Le droit divin des rois est pour lui un dogme et une réalité ; les parlementaires, les indépendants, les soldats de Cromwell, ne sont pour lui que la lie de l'Angleterre.

Les longues années qui nous séparent de ces hommes nous les

[1] « L'histoire de la fuite du roi, après la bataille de Worcester, se trouve racontée dans un livre intitulé : *Boscobel*. La première partie contient le récit de cet événement jusqu'au moment où il quitte les « Dames-Blanches (*White Ladies*) et « Boscobel ; » la seconde, ses aventures dans l'ouest de l'Angleterre L'auteur est inconnu, mais ce n'est certainement pas M. Blount .... Un grand nombre de personnes ont supposé que *Boscobel* était écrit par Thomas Blount, esq , né à Bordesley, dans le Worcestershire, fils de Miles Blount, d'Orleton, dans le Herefordshire, cinquième fils de Roger Blount, de Monkland, dans le même comté, qui mourut en 1679, âgé de soixante et un ans ; il épousa Anne, fille d'Edmond Church, esq., de Maldon, dans l'Essex. C'était un antiquaire très-laborieux, qui fit d'importantes collections pour l'histoire du Herefordshire. Dans un manuscrit que j'ai vu, il déclare n'être pas l'auteur de *Boscobel*, et dit qu'il vit ce livre, pour la première fois, chez lord Oxford, à Brampton-Bryam, comme le prouve la lettre suivante. »

Ici, Nash cite une lettre qu'il reçut du petit-fils de Blount. On y lit ce qui suit : « Mon grand-père s'appelait Thomas Blount; il mourut à Orleton. J'ose dire qu'il n'est pas l'auteur de *Boscobel*, car, dans une de ses lettres à mon père, j'ai recueilli la phrase suivante : « Etant l'autre jour en visite chez lord Oxford, je trouvai un « petit livre intitulé : *Boscobel*. Mylord parut très-surpris en me voyant le lire avec « ardeur, disant qu'on me considérait comme en étant l'auteur. Je ne sais comment « il se fait que le monde a la bonté de me l'attribuer. Mais, quelque mérite qu'il « puisse avoir (car je n'ai pas eu le temps de l'examiner), je rougirais de m'approprier la renommée d'autrui ; et si cette opinion est répandue parmi ceux de mes « amis qui vous entourent, je vous prie de la démentir, car je ne connais même pas « l'auteur de cet ouvrage. » (Supplément de la 2me édition du *Worcestershire*, de Nash, 1799, p. 90.)

font apparaître sous un jour bien différent. Nous avons quelques égards pour le *simple* Cromwell, « avec son linge sale, une ou deux taches de sang sur son petit rabat qui n'était pas beaucoup plus large que son col, » suivant la description de sir Philip Warwick; la vertu n'existant pas seulement pour nous sous la pourpre royale et la couronne d'or, nous voyons dans le Lord Protecteur autre chose qu'un roi de théâtre, avec des gardes du corps, le clinquant et le costume de la scène [1].

Nous ne saurions approfondir ici la question des différents gouvernements du Puritain et du Cavalier; mais jugeons les systèmes par leurs fruits : — sous Cromwell, l'Angleterre se repose au sein de la paix, bien que gouvernée, pour ainsi dire, par un sceptre de fer. L'Irlande jouit des bienfaits inconnus du repos; les flottes naviguent triomphalement de mer en mer; le nom anglais est redouté de tous les despotes; la nation honore Dieu dans ses foyers, et s'efforce, dans ses actions, de suivre la droite ligne du devoir, selon les idées les plus éclairées du temps. Voyez, quelques années après, cette même Angleterre pillée par des bâtards anoblis; la cour devenue un harem, moins la décence des mœurs orientales; le trésor épuisé; les vaisseaux pourrissant dans les chantiers, et la nation, comme un chien fouetté, caressant un souverain étranger. C'est ainsi que nous comparons Cromwell aux Stuarts, la république parlementaire à la monarchie.

Toutefois, si nous descendons aux détails, nous trouverons beaucoup à reprendre chez le Puritain, et beaucoup à aimer et à admirer chez le Cavalier. Les dévots Puritains furent de nobles soldats dont la paye n'était pas en monnaie de ce monde. Ils furent grands et glorieux ces hommes pour lesquels la vie fut, non pas une farce jouée sur un misérable tréteau, avec des toiles barbouillées de couleurs et le jour factice des quinquets, mais une mystérieuse et éternelle tragédie. Malheureusement, avec leur idéal de moralité, ils commirent de tristes erreurs lorsqu'ils crurent pouvoir rendre les hommes vertueux par la

[1] L'auteur anglais dit ici assez clairement ses opinions pour qu'il soit à peu près inutile de faire remarquer au lecteur que cet article est extrait d'une Revue radicale, *the Westminster Review*. On doit lui savoir gré de son impartialité relative.

(*Note du Rédacteur.*)

force, et bannir le crime par des édits. Un pareil système engendre l'hypocrisie avec bien d'autres vices. Il y eut des hypocrites chez les Puritains, et la restauration profita de la réaction qu'ils provoquèrent.

Oui, la vie est une tragédie, mais une tragédie de Shakspeare où la gaieté réclame un rôle, — rôle secondaire, si l'on veut, mais réel. Or, les Puritains n'accordaient aucune liberté à ces facultés de l'homme qui, convenablement développées, ont une si grande part aux jouissances de la vie. Ils couvraient toutes choses d'un voile noir. Avec eux, nul sourire radieux qui réchauffe le cœur; les chants qui réjouissent le laboureur fatigué du travail de la journée étaient frappés d'anathème, si bien que ces hommes, — c'était assez pour arracher des larmes aux anges mêmes, selon l'expression du poëte[1], — regardaient presque comme un crime le baiser d'une mère sur les lèvres de son enfant.

Qu'on n'aille pas, cependant, confondre dans notre censure des hommes tels que Cromwell et John Milton. Ce fut Cromwell qui conserva à l'Angleterre les cartons de Raphaël et le « Triomphe » d'Andrea Montegna; il aimait la musique, encourageait même les théâtres, et attirait les poëtes à sa cour. Bien que puritain de nom, l'auteur du *Paradis perdu* fut aussi l'auteur de *Comus* et de l'*Allegro;* ses ouvrages seuls nous auraient appris combien il aimait les compositions dramatiques, si nous n'avions le noble tribut qu'il paya à la mémoire du cygne de l'Avon :

Le monument de Shakspeare.

Quel besoin mon Shakspeare a-t-il d'un monument
Par les travaux d'un siècle érigé lentement?
Celui des Pharaons, la pyramide altière,
N'est pas moins inutile à sa noble poussière.
Ton génie, heureux fils des Muses d'Albion,
Ne s'est-il pas chargé d'éterniser ton nom?
En vain notre art s'épuise en incessantes veilles,
Il ne peut égaler tes faciles merveilles.
Le poëte et le peuple, admirant tous les deux,
Se taisent devant toi, marbre respectueux :
Voilà ton monument... Que de rois sur le trône
Changeraient avec toi de tombe et de couronne[2]!

[1] Shakspeare.
[2] Nous empruntons cette traduction au *Mémorial de Shakspeare*, publié par M. Baudry. (*Note du Rédacteur.*)

Mais revenons à l'auteur de *Boscobel*. Avant d'aller plus loin, rendons-lui justice en reconnaissant son extrême exactitude sur toutes les questions de fait. Les historiens en général liront avec fruit ces mots qu'il adresse au lecteur dans sa préface :

« Je suis si peu coupable du crime honteux d'avancer des faits inexacts, que je puis dire en toute confiance que mon ouvrage ne renferme pas une seule ligne qui ne soit authentique. Tel est le zèle que j'ai mis à m'assurer de la vérité, que j'ai soigneusement recueilli la plus grande partie des détails de la bouche même de ceux qui ont joué un rôle dans cette suite de miracles. J'ai rendu à chacun, aussi bien que mes recherches l'ont permis, la part de mérite qui lui revient, soit pour sa valeur et sa fidélité, soit pour toute autre qualité qui ait rapport au service de Sa Majesté... Et, bien que le tout ensemble puisse manquer d'élégance, et que le style soit défectueux..., l'ouvrage est certainement véridique, ce qui est le mérite principal de semblables travaux. »

La fuite de Charles II est peut-être de tous les épisodes de l'histoire d'Angleterre le plus romanesque. Son salut inespéré, ses souffrances, ses déguisements, tout contribue à entourer ce prince d'une poétique auréole, et aussi à entretenir l'intérêt de son histoire. Le jeune héros de 1651 était un personnage bien différent de celui que nous connaissons généralement sous le nom de Charles II. Il était alors à la fleur de l'âge ; ses traits étaient irréguliers et basanés, mais nobles ; ses yeux, expressifs ; ses manières, attrayantes et exemptes de cette affectation d'élégance qu'il rapporta plus tard de l'étranger ; sa galanterie, déjà un peu sensuelle, et son esprit fécond en reparties disposaient le beau sexe en sa faveur ; tandis que la bonté et la franchise de son caractère, qui le rendaient si agréable aux Cavaliers les plus libres, ne déplaisaient pas aux plus austères. A cette époque, il possédait aussi une certaine fermeté et ce désintéressement chevaleresque qui disparut complétement pendant son séjour dans les cours du continent. De plus, il excellait dans les exercices du corps ; c'était l'un des plus adroits joueurs de paume de l'Angleterre, et il maniait aussi habilement une épée, — qualités qui sont toujours appréciées des Anglais. Il apparaissait

comme le vengeur d'un père assassiné, et, aux yeux de quelques hommes, sa cause seule faisait de lui un héros. Il semblait enfin avoir hérité de la bravoure et de la valeur de son aïeul Henri IV, ainsi que des meilleures qualités de son père. Les épreuves et les souffrances, comme il arrive souvent, firent ressortir les bons côtés de son caractère et laissèrent dans l'ombre les mauvais. Une sorte de popularité lui a même survécu. Les écoliers fêtent encore le « jour de la pomme de chêne[1]. » Des villages se disputent l'honneur d'avoir été le théâtre des aventures du royal fugitif. Walter Scott a fait de cette histoire la base de son *Woodstock*; bref, il n'est guère de roman historique qui ne fasse continuellement allusion aux vieux châteaux et aux mystérieux réduits où l'on suppose, à tort ou à raison, que Charles II trouva un asile. Il serait facile, même aujourd'hui, de suivre sa route à l'aide des seules traditions qu'on recueillerait dans les divers endroits où il s'arrêta. Le lecteur nous saura donc gré d'esquisser ses principales aventures.

Au commencement du mois d'août 1651, Charles II passa d'Ecosse en Angleterre. Il semble avoir pensé que les Anglais oublieraient bientôt à sa vue l'oppression que son père avait fait peser sur eux, et les rigueurs de la Chambre étoilée. Ses manifestes furent publiés : il offrait une amnistie à tous les rebelles qui se soumettraient, à l'exception de quelques meneurs, et promettait de plus « une paix durable fondée sur la religion et sur la justice. » Il n'est pas difficile de rédiger des manifestes ; mais le malheur de Charles fut qu'on ne regarda pas ceux-ci comme sincères, bien qu'émanant d'un roi. Cependant les Cavaliers accoururent sous l'étendard royal. L'armée écossaise, inférieure en nombre à celle de Cromwell, compensa sa faiblesse numérique par la discipline. Le vol de fruits fut puni de mort. On ne nous dit pas quels châtiments étaient réservés aux fautes plus graves[2].

La première rencontre de quelque importance eut lieu à War-

[1] *Oak-apple day*. Pendant son voyage, Charles dut rester plusieurs heures caché dans un chêne. Voir plus loin.

[2] *Prisoner's letter from Chester*, dans l'édition d'Oxford des *State papers* de lord Clarendon. Le but de cette mesure était sans doute de prédisposer, autant que possible, les Anglais en faveur du roi

rington, où Lambert et Harrison avaient concentré sept mille hommes environ. Le pont de la rivière était en partie coupé; mais Charles, en personne, conduisant ses troupes sur des planches placées à la hâte d'une rive à l'autre, ouvrit vaillamment la marche. Harrison et Lambert battirent en retraite, par suite des ordres de Cromwell. Le 22, l'armée royaliste atteignit Worcester, *civitas et in bello et in pace semper fidelis*, dont les murs étaient en ruines, mais dont le maire était très-royaliste. La garnison ennemie avait pris la fuite, et Charles, abandonnant son intention de s'avancer jusqu'à Londres, par suite de l'état de fatigue où se trouvait son armée, ordonna que les murailles fussent immédiatement réparées[1]. Pendant les deux ou trois jours suivants, le roi s'occupa de cérémonies royales, et ses soldats écossais passèrent le temps à se disputer avec un éminent ecclésiastique de la ville, M. Crosby, qui, dans son ultra-royalisme, avait élevé le prince à la dignité de chef de l'Eglise. Pendant ce temps, le comte de Derby était défait dans le Lancashire, par Lilburn, et il dut se réfugier dans la « maison de Boscobel » (*Boscobel-House*), sur les limites du Shropshire et du Staffordshire. Puis, après s'être remis de ses blessures, il alla rejoindre le roi à Worcester. Le 26, Charles passa ses forces en revue sur le Pitchcroft, vaste prairie au bord de la Severn ; le même jour, à Londres, le lord-maire brûlait publiquement, par les mains de l'exécuteur ordinaire des hautes œuvres, le manifeste de Charles, et le remplaçait par un autre, où CharlesStuart était salué des noms sinistres de *rebelle* et d'*ennemi public*. Cromwell lui-même s'avançait à grands pas. Les milices des comtés se rallièrent sous ses étendards, et, le 28, il se trou-

[1] L'un des ordres originaux est encore en la possession de M. Page, de Salwarpe, près de Droitwitch. On y lit ce qui suit :

« Charles R.,

« Nous vous ordonnons par les présentes de choisir dans votre arrondissement trente hommes vigoureux, et de les envoyer aux travaux des fortifications de cette ville, qu'il est nécessaire de commencer demain matin (lundi, à cinq heures), ce à quoi ni vous ni eux ne devez manquer, pour ne pas encourir notre déplaisir.

« Donné en notre cour de Worcester, le 24 août 1651.

« *Aux constables et sous-constables de Salwarpe.*

« Ne pas oublier d'apporter des pelles, des bêches et des pioches. »

Le post-scriptum prouve la précipitation avec laquelle l'ordre fut donné.

vait avec trente mille hommes devant Worcester, prenant position à Perry-Wood et à Red-Hill, éminences qui dominaient la ville à l'est, et presque en face du fort Royal. Le même jour, Lambert avait forcé le passage de la Severn, à Upton, un peu au-dessous de Worcester, ses soldats « traversant à califourchon le parapet » du pont presque détruit, et soutenant, dans la tour de l'église d'Upton, les attaques de Massey, qui, blessé, battit en retraite sur la Trent, par le pont de Powick, jusqu'à Worcester. L'issue des affaires semblait en ce moment désespérée pour les royalistes. Mais les Anglais, royalistes ou puritains, ne se découragent pas facilement. Aussi, la nuit suivante, Charles, se voyant peu à peu enveloppé de troupes comme d'un réseau, résolut de tenter une attaque nocturne. Douze ou quinze cents hommes, sous les ordres du général Middleton, portant leurs chemises par-dessus leur armure, pour se reconnaître dans l'obscurité, attaquèrent le quartier général de Cromwell, à Red-Hill. Heureusement un puritain de la ville, un tailleur nommé Guise, avait dévoilé le projet, et les royalistes furent défaits avec perte. Le pauvre Guise porta le lendemain la peine de sa dénonciation. Il sauva la vie de ses amis, mais perdit la sienne. Les républicains, néanmoins, n'oublièrent pas ses services : le Parlement vota bientôt à sa veuve 200 liv. st. en argent, et une rente viagère de 200 liv. st. Pendant les trois ou quatre jours suivants, Cromwell envoya des renforts considérables à Powick, sur la Teme, qui, avec la Severn, séparait à l'ouest ses troupes de la cité, et était maintenant gardée par le royaliste Montgomery. Le 3 septembre, Charles était sur la tour de la cathédrale, surveillant les mouvements de l'armée ennemie. Le lord général avait détaché mille hommes qui devaient traverser la Severn, au moyen de pontons, près d'un endroit appelé Bunskill, un peu au-dessus de sa jonction avec la Teme, dans le but de déborder Montgomery, dont l'armée était simultanément attaquée au pont de Powick. Charles accourut sur le théâtre de l'action ; mais, à l'instant où s'effectuait le mouvement du côté occidental, le fort Royal, à l'est de la ville, fut assailli. Charles revint au quartier général, laissant au major Pitscottie, avec trois cents highlanders, le soin de repousser les mille hommes de Bunskill. Le combat devint bientôt général. Cromwell commandait son armée en personne.

Ce fut en vain que Pitscottie et ses trois cents braves se dévouèrent. Aussitôt que Cromwell eut passé la Teme, il y jeta, près de sa jonction avec la Severn, un pont sur lequel passa l'aile droite de Fleetwood, tandis que la gauche marcha au pont de Powick, pour appuyer l'attaque contre Montgomery. Le passage du pont fut vivement disputé. Voyant que des renforts arrivaient, et que Montgomery serait coupé à l'arrière-garde, les soldats de Cromwell se jetèrent résolûment dans la rivière. Montgomery, dont les munitions étaient épuisées, fut obligé de battre en retraite, faisant cependant une halte vaillante à chaque haie et à chaque fossé, jusqu'à ce que, forcé de traverser le pont de la Severn, il fut repoussé dans la ville de Worcester [1].

Telles furent les péripéties de la bataille, à l'ouest de la ville. Aussitôt que le Lord Protecteur se vit sûr de la victoire, il retraversa à la hâte le pont qu'il avait jeté sur la Severn, près de Red-Hill, et redoubla l'attaque contre le fort Royal. Charles sortit de ses retranchements, à la tête de ses highlanders et de l'élite de son infanterie, soutenue par ses cavaliers anglais. La lutte fut acharnée. Les Puritains cédèrent, abandonnant leurs canons ; mais ils ne cédèrent que pour s'élancer plus vivement, comme la vague se retire pour revenir plus impétueuse. Les soldats de Cromwell se battirent avec toute la fureur du désespoir. Quand ils n'eurent plus de munitions ils luttèrent encore avec la crosse de leurs mousquets. C'était alors pour Lesley le moment de charger avec sa cavalerie, mais il hésita. Enfin, les royalistes ouvrirent leurs rangs. Cromwell s'empara de l'artillerie du fort Royal, et la fit jouer sur les fuyards. Ceux-ci coururent en désordre, par Sidbury, jusqu'à la ville. Un fourgon de munitions fut renversé devant la porte ; le roi, obligé de descendre de cheval, entra dans Worcester à pied, suivi de près [2]. Les soldats de Charles

[1] Lettre de Robert Stapylton, datée « De nos quartiers du côté est de la Severn, près de la rivière, dix heures du soir, 3 septembre 1651. »

[2] Telle est la version donnée dans *Boscobel*, qui dit ensuite que « dans Friar's-Street, Sa Majesté ôta son armure et prit un autre cheval. » Dans l'exemplaire de l'ancienne édition de 1662, dont nous avons déjà parlé, on trouve tracées, près des mots : « Donné au roi par M. Bagnal, » et en écriture du dix-septième siècle, les lignes suivantes qui, par un hasard singulier, sont confirmées par Nash ; ce dernier, néanmoins, donne une version un peu différente de l'histoire du fourgon aux munitions : « Le roi eût certainement été pris par la cavalerie de Cromwell, qui

commencèrent alors à jeter bas leurs armes. En vain Charles, étant remonté en selle, se promenait de long en large dans les rues, son chapeau à la main, les priant de ne pas l'abandonner, mais de combattre comme des hommes de cœur : ses prières furent inutiles. Ce fut alors que, voyant toute espérance perdue et tout courage anéanti, il s'écria : « J'aimerais mieux vous voir m'ôter la vie, que de me la laisser pour être témoin des tristes conséquences de cette fatale journée. » Déjà l'armée de Cromwell faisait irruption de tous les côtés. La brigade du général Dalzell, enfermée dans l'église de Saint-John, à l'ouest de la ville, abandonna ses armes. Lord Rothes et sir William Hamilton défendirent vaillamment le Castle-Hill, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu des conditions acceptables de capitulation. Quelques-uns des Cavaliers anglais firent une résistance désespérée dans l'hôtel de ville, où ils furent tous taillés en pièces ou faits prisonniers. Lord Cleveland, le major Carlis et quelques autres rassemblèrent une poignée d'hommes et chargèrent l'ennemi, « jonchant les rues de cadavres de chevaux et d'hommes [1], » et couvrant ainsi la retraite du roi. A six heures du soir, Charles avait fui par la porte Saint-Martin ; revenu au pont de Barbon, à une très-faible distance de la ville, il essaya de rallier ses soldats, mais ce fut inutilement. Derrière lui se trouvait Worcester, avec ses maisons pillées et ses habitants tués, pour avoir servi sa cause.

était sur ses talons, si l'un des habitants n'avait fait mettre devant la porte de Sidbury une lourde charge de foin qui en boucha l'entrée, de manière que les chevaux ne pussent pénétrer. Le roi, qui devançait ses ennemis de quelques pas seulement, mit pied à terre et entra dans la ville en rampant sous le foin. Aussitôt qu'il fut dans les murs, on s'écria qu'il fallait remettre le roi à cheval ; alors, M. William Bagnal, gentilhomme royaliste qui vivait à Sidbury, amena son cheval tout sellé, sur lequel Sa Majesté s'enfuit par la porte Saint-Martin, et ainsi jusqu'à Boscobel. Un fils de ce M. William Bagnal épousa la fille aînée du docteur Thomas, alors doyen de Worcester, dont il fut ensuite nommé evêque. Et c'est d'après ses papiers qu'est transcrite l'anecdote que nous venons de raconter. » Collections pour la cité de Worcester, faites par M. Habingdon, dans l'appendice du *Worcestershire* de Nash. 2me édition, 1799, t. II, p. 106. Voir aussi p. 323 et 324, où Nash déclare que Bagnal ne revit jamais son cheval ni sa selle, et ne reçut aucune compensation. Nous avons donné la version de l'auteur de *Boscobel*, parce qu'elle est confirmée par Bates dans son « Histoire des commencements et des progrès des troubles récents en Angleterre. » (*Account of the rise and progress of the late troubles in England.*)

[1] *Prisoner's letter from Chester.*

Obligé de chercher son salut dans la fuite, il pouvait bien s'écrier : « J'aimerais mieux vous voir m'ôter la vie, que de me la laisser pour être témoin des tristes conséquences de cette fatale journée. » Elles furent tristes, en effet ; les pauvres Ecossais, trahis par leur accent, errèrent affamés dans la campagne, où les paysans les achevèrent par un sentiment de pitié. Ainsi finit la bataille de Worcester, « qui fut pendant quatre ou cinq heures le combat le plus opiniâtre que j'aie jamais vu, » ainsi que l'écrit Cromwell [1].

L'expédition de Charles ne pouvait avoir qu'un résultat, et ce résultat fut le plus prompt et le meilleur. Lesley et Dalzell eussent-ils combattu ce jour-là comme ils auraient dû le faire, l'issue serait restée la même, avec des suites encore plus fâcheuses quelques jours plus tard. Car il était impossible qu'un adolescent comme Charles, avec une poignée d'hommes et à court de munitions, pût résister à un vétéran tel que Cromwell, à la tète de l'Angleterre. Nous devons être juste, cependant : la bravoure et le dévouement des soldats de Charles inspireront toujours le respect et jetteront du lustre sur une cause malheureuse.

Aujourd'hui même, on voit à Worcester la plupart des endroits qui rappellent les accidents de la bataille. Là où la mêlée fut le plus chaude, court le chemin de fer. Perry-Wood existe, ainsi que les retranchements, et le paysan vous montre, comme l'égal de tous les chênes royaux, un arbre où, dit-on, le diable apparut à Cromwell. Sidbury et la porte Saint-Martin ont disparu, et de grands tilleuls croissent sur le site du fort Royal. Mais la Commanderie est toujours debout, et l'on peut voir les chambres où se reposa le roi et où mourut le duc d'Hamilton. Le vieux pont de Powick, tortueux et étroit, domine encore de ses culées et de ses arches massives les eaux de la Teme et du Langhern ; ce pont était remarquablement bien placé pour la défense. On conserve à l'hôtel de ville un canon de bronze donné à Charles par le comte de Berg ; fait qui détruit l'assertion émise dans la *Lettre du prisonnier de Chester*, que les royalistes n'avaient pour artillerie que seize pièces en cuir.

On trouve dans les annales de la corporation un singulier ar-

[1] *Lettres et discours d'Olivier Cromwell*, par Thomas Carlyle, t. II, 2me edit., lettre 125.

ticle de dépense, au sujet des pauvres soldats écossais : *Payé pour poix et résine pour assainir l'hôtel de ville, après le départ des Ecossais... . . . . 2 sh.* [1].

Pendant cette soirée de septembre, tout fut tumulte et confusion sur la route de Kidderminster. Le roi ne savait de quel côté diriger ses pas. On proposa Londres, mais lord Wilmot seul fut de cet avis. On songea ensuite à l'Ecosse, et les fugitifs, se séparant du corps principal, s'avancèrent vers le nord. La nuit les surprit, et, à Kimer-Heath, près de Kidderminster, ils s'égarèrent. Dans cette crise, lord Derby se souvint de Boscobel-House. Ils continuèrent donc leur route périlleuse. Il fallait traverser Stourbridge, où campaient des détachements ennemis. Ils marchèrent avec précaution dans les rues désertes, s'arrêtant dans une maison isolée, au bord de la route, pour se rafraîchir, et, à la pointe du jour, ils se trouvèrent aux « Dames-Blanches » (*White Ladies*), château de la famille Giffard. Le cheval du roi fut remisé, pour plus de précaution, dans le vestibule du château. Il n'y avait pas de temps à perdre. M. Giffard envoya chercher Richard et William Penderel, qui tenaient sa propriété à ferme, et leur confia Charles. Il fallut mettre de côté le ruban bleu, les insignes en diamants de l'ordre de Saint-Georges, de la Jarretière, etc., etc. La longue chevelure noire du jeune monarque fut coupée à la manière des paysans ; son visage et ses mains furent barbouillés de suie. Il dut échanger ses vêtements contre une chemise en grosse toile, un costume de campagnard, en drap vert tout crasseux, et un pourpoint de cuir. Tandis qu'on est occupé à le déguiser, on annonce que l'ennemi est dans le voisinage. Le roi sort par une porte dérobée, court se cacher dans Spring-Coppice, et pénètre dans la partie la plus touffue du bois. —

[1] On dirait qu'il entre dans le caractère des Anglais, et spécialement dans celui de la bourgeoisie, de rester fidèles à leurs favoris, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, et Worcester a toujours gardé de l'affection aux Stuarts, en dépit de leur ingratitude. La coutume de suspendre des branches de chêne, le 29 mai, au-dessus de la porte des maisons, s'est perpétuée jusqu'à ce jour. Une croyance, très-répandue parmi le peuple, veut qu'une statue, placée au-dessus de l'entrée de Guildhall, et représentant une tête d'homme avec les oreilles clouées en arrière, soit le portrait de Cromwell au pilori, tandis que les deux Charles siégent tranquillement au-dessous, revêtus de leur manteau royal. M. Noake, dans les *Notes and queries for Worcestershire*, donne à ce sujet un fragment d'une vieille chanson qu'on chante encore dans les basses classes.

Le jour a paru et la pluie tombe à torrents sur le royal fugitif, qui s'asseoit grelottant au pied d'un arbre. Tous ses amis, à l'exception de Wilmot, qui reste dans le voisinage sous la protection de John Penderel, l'ont quitté, n'osant même plus connaître le lieu de sa retraite, de peur d'être contraints, par quelque circonstance, à en trahir le secret. Ils essayent de rejoindre la cavalerie de Lesley, qui, aussi inutile dans la retraite que dans la mêlée, est bientôt taillée en pièces. Lord Derby et beaucoup d'autres sont faits prisonniers. Le duc de Buckingham, lord Leviston et un petit nombre de leurs partisans parviennent à s'échapper. Richard Penderel se procure une couverture pour le roi, et sa belle-sœur, « la bonne femme Yates, apporte un bol de lait, du beurre et des œufs, » déclarant, avec le dévouement sincère des femmes royalistes, « qu'elle aimerait mieux mourir que de le dénoncer[1]. »

Sur la brune, Charles et son guide sortirent furtivement du bois avec l'intention de se diriger vers le pays de Galles. Dans la maison de Penderel, Charles se déguisa de nouveau et prit le nom de Will Jones; puis ils partirent pour Madeley, situé sur les bords de la Severn. Sur leur route, survint un incident que nous laissons raconter par l'auteur de *Boscobel*.

« Avant que Sa Majesté n'arrivât à Madeley, elle fit une fâcheuse rencontre au moulin d'Evelin (*Evelin-mill*), situé environ à deux milles de là. Le meunier, il paraît, était un honnête homme, mais Sa Majesté et Richard Penderel ne le savaient pas, et il avait à ce moment chez lui des personnages importants de l'armée du roi, qui s'étaient réfugiés dans le moulin après leur fuite de Worcester; de telle sorte que le brave meunier était sur ses gardes. Richard Penderel ayant malheureusement laissé se fermer bruyamment une porte par laquelle ils avaient passé, le meunier sortit et demanda hardiment : « Qui va là ? » Richard, croyant que le meunier les poursuivait, quitta en toute hâte le chemin ordinaire, et conduisit Sa Majesté à travers un petit ruisseau qu'ils durent passer à gué, ce qui contribua beaucoup à blesser les pieds du roi. Celui-ci remarqua plaisamment dans la suite qu'il avait couru grand risque de perdre son guide,

[1] Voir M. Noake. *Notes and queries for Worcestershire*, p. 325.

mais que le frôlement des hauts-de-chausses en peau de Richard avait été le meilleur indice sur lequel Sa Majesté pût diriger ses pas dans l'obscurité. » (P. 225-226.)

On arrive sans accident vers minuit à Madeley, demeure de M. Wolfe, et le roi, fatigué, passe la nuit et toute la journée suivante dans un grenier à foin, pour être plus en sûreté que dans la maison. — Il fallait renoncer à se rendre dans le pays de Galles, l'ennemi ayant établi sur la Severn des postes qu'il était impossible d'éviter. Un peu avant la nuit, Charles et son guide battirent en retraite jusqu'à Boscobel, après que les mains et le visage du roi eurent été brunis avec des feuilles de noyer. Pour éviter leur ami le meunier, ils furent obligés de traverser le cours d'eau qui alimentait le moulin. Charles y entra le premier, car il savait nager, et il fit passer son guide. Vers cinq heures du matin, ils atteignirent le bois de Boscobel, où le roi trouva le major Carlis qui avait commandé les enfants perdus de la bataille, et qui, suivant l'expression bizarre de l'auteur de *Boscobel*, « n'avait pas vu naître, mais au moins avait vu mourir le dernier homme à Worcester. » Le roi et le major grimpèrent dans un chêne touffu ou, dans le langage des paysans d'aujourd'hui, dans un *dorrel-trie*. A travers ses branches épaisses et ses feuilles jaunies par les brises d'automne, ils apercevaient les habits rouges de leurs ennemis passant au-dessous d'eux et furetant dans tous les coins du bois. La nuit vint bientôt les délivrer ; puis, comme dit la légende : « Lorsque tous les sentiers furent obscurs et que les Têtes Rondes marchaient dans le lointain, fredonnant un chant lugubre [1], » ils revinrent à Boscobel-House, où demeurait William Penderel, et où sa bonne femme Joan servit au roi des poulets pour son souper. En soupant, on tient conseil au sujet des vivres pour le jour suivant, et le major Carlis propose une expédition contre une bergerie des environs, expédition qui s'effectue avec succès le lendemain matin : le major tue un mouton avec son poignard, et William Penderel le rapporte en triomphe. Cet exploit nous rappelle quelques-unes des scènes dont Charles-Edouard dut

[1] When all the paths were dim,
And far belord the Roundhead rode,
And humm'd a surly hymn.

être témoin dans la grotte de Corado [1]. Le jour suivant était un dimanche, et le roi semble l'avoir passé à cuire des côtelettes et à faire des dévotions.

Revenons maintenant à lord Wilmot. Le lecteur se rappelle que nous l'avons laissé dans les environs. Il avait trouvé asile à Moseley-Hall, résidence de M. Whitgreaves, à huit milles seulement de Boscobel, et de là était allé à Bentley-Hall, sur l'invitation du colonel Lane. Il communiqua avec le roi par l'intermédiaire de John Penderel, et il fut décidé que Charles, ce dimanche soir, le rejoindrait; il fit ses adieux à Carlis qui, plus tard, s'enfuit en France, et le roi, monté sur le cheval à meule de Humphrey Penderel, se dirigea vers Moseley-Hall, avec les cinq frères pour escorte. Le roi se plaignait du peu de vivacité de son cheval; le meunier lui répondit : « Ah! sire, pouvez-vous blâmer la lenteur de sa marche, lorsqu'il porte sur son dos le poids de trois royaumes ? » Egayés par cette plaisanterie, Charles et ses guides arrivèrent sains et saufs à Moseley, par une nuit sombre et pluvieuse. Et ici nous prenons congé des Penderel. Que ce ne soit pas sans admirer la fidélité à toute épreuve de ces frères, que ni les menaces ni les promesses ne purent jamais engager à trahir leur roi. C'est le dévouement et l'attachement sincère de tels hommes qui prêtent au récit de la fuite de Charles son intérêt réel, en prouvant qu'il y a de bons sentiments dans la nature humaine, et qu'on peut rencontrer chez les plus humbles des cœurs nobles et dévoués. Honneur à ces cœurs loyaux de la classe populaire, comme aux nobles fils des preux! — On apporte des rafraîchissements à Charles, qui en a grand besoin. Il reprend courage, fait un retour sur le passé, et s'écrie : « Me voilà prêt à me remettre en route, et, s'il plaît à Dieu de me placer encore une fois à la tête de huit ou dix mille hommes unis par le même sentiment, j'espère bien chasser ces coquins de mon royaume! »

C'est ici que nous voyons pour la première fois un jésuite, le père Holdeston, qu'on retrouvera au lit de mort de Charles, pour lui administrer les derniers sacrements. La journée de lundi se lève sur le roi fatigué, qui essaye de prendre quelque

[1] Voir l'*Histoire de Charles-Edouard*, par M. Amédée Pichot, t. II, p. 264.

repos dans l'une des petites chambres secrètes où il est caché. Il a quitté Boscobel à temps, car aujourd'hui deux détachements de l'ennemi ont fouillé la maison dans tous les coins, enlevé toutes les provisions du pauvre William Penderel et menacé sa vie. Lord Wilmot se rend à Bentley-Hall, afin d'y faire des préparatifs pour la réception du roi. Le lendemain, Moseley-Hall même est entouré de soldats ; mais, grâce à l'adresse de M. Whitgreaves, les soupçons sont écartés. A White-Ladies, M. Giffard n'est pas aussi heureux, et sa maison est fouillée de fond en comble. On détruit jusqu'au lambrissage pour trouver le fugitif. Mardi, une foule de faux bruits circulent ; mais il s'en répand un vrai, qui s'adresse à la cupidité ! — c'est qu'on promet mille livres sterling à qui prendra Charles Stuart. Ce soir-là, le roi, accompagné du colonel Lane, arrivait à Bentley-Hall.

Il fut convenu à Bentley que le roi passerait pour un serviteur de la fille du colonel Lane, munie d'un sauf-conduit de l'ennemi, et qu'il tâcherait de gagner un port de mer. Aussi, mercredi matin, nous trouvons Charles transformé de Will Jones le bûcheron en Will Jackson, domestique, vêtu d'une livrée en drap gris. Le prince ne joua pas bien son nouveau rôle ; car, en aidant Jane Lane à se mettre en selle, il se trompa de main, ce qui fit rire de bon cœur à ses dépens la vieille Mrs. Lane. La petite bande se mit en route cependant, composée de Jane Lane, avec Will Jackson à cheval devant elle, d'un de ses parents, M. Lascelles, et de M. et Mrs. Petre, qui se rendaient à leur maison de campagne du Buckinghamshire. Ils n'étaient pas loin, lorsque le cheval de Jane Lane perdit un fer, que le roi fut obligé de faire remettre. Charles se rendit à la forge la plus voisine, et lia bientôt conversation avec le maréchal ferrant, qui se lamentait sur ce que ce « coquin de Charles Stuart fût encore en liberté. » « Vous avez raison, répliqua le roi, si ce coquin était pris, il mériterait plus qu'un autre d'être pendu, pour avoir introduit les Ecossais en Angleterre. » Le cheval est referré, et l'on arrive sans encombre jusqu'à Wootton, à six ou sept milles de Stratford-sur-Avon. Ici eut lieu la rencontre d'un détachement de cavalerie, au milieu duquel le roi voulait passer ; mais M. Petre s'y refusa. Jane Lane, qui semble avoir eu autant de courage que de tact, fait de vaines remon-

trances, et « l'on s'engage dans un chemin moins direct, » suivant l'auteur de *Boscobel*, ou, comme dit le roi, « nous fîmes volte-face et entrâmes à Stratford par un autre chemin [1]. » On voit par là combien la tradition populaire est quelquefois exacte. Les paysans des environs disent encore que Charles vint à Wootton et qu'il se dirigea vers un lieu appelé Bearley-Cross; bien qu'on ait donné à une route moderne le nom de *King's-lane* (sentier du Roi), une partie seulement a droit à cette désignation. On peut encore suivre la trace du vieux sentier que Charles parcourut pendant cette journée de septembre, quoique en certains endroits il soit entièrement couvert de broussailles. Ce sentier passait là où est maintenant Bearley-Cross, au sommet de la colline, et de là revenait à Wootton-Road. Nous l'avons suivi nous-même, il y a quelques jours. Le chemin était çà et là couvert de primevères qui brillaient sous le soleil de mars; les chatons des noisetiers se balançaient en gerbes dorées, tandis que leurs touffes roses étincelaient comme des rubis. L'orme unique de Wootton-Road, sous lequel le roi dut passer cette journée, n'a été abattu que depuis quelques années, car des documents authentiques nous apprennent qu'il était encore debout du temps de Shakspeare et qu'il servait de limite. Mais le paysan se dédommage en vous montrant le chêne qui abrita le roi pendant un orage. A Stratford, M. et Mrs. Petre, ignorant encore que Will Jackson n'était autre que Charles II, continuèrent leur route jusqu'au Buckinghamshire. Qui pourrait dire quelles étaient les pensées de Charles pendant ce trajet? Il voyait de loin les Edge-Hills, où son père combattit pour la première fois les parlementaires; près de lui coulait l'Avon, qui prend sa source dans le champ fatal où son père lutta pour la dernière fois contre les mêmes adversaires. Dans la ville, il passa assez près de New-Place, où sa mère, Henriette de France, tint autrefois sa cour, et où avait demeuré une plus grande illustration : William Shakspeare. Charles continua sa route vers Long-Marston ou Marson, comme l'écrit le roi et comme les paysans le prononcent encore ainsi aujourd'hui. C'est le même Dancing-Marston dont parle Shakspeare dans des vers bien

[1] Récit de la fuite de Sa Majesté, de la ville de Worcester; dédié à M. Pepys par le roi lui-même, p. 161.

connus. Ici, Jane Lane remise son cheval dans la maison de M. Tombs ; et c'est bien ici, et non ailleurs, que, suivant une tradition célèbre, le roi essaya de monter la rôtissoire[1]. Nous allons laisser l'auteur de *Boscobel* raconter l'épisode[2] :

« Ce soir-là, suivant le projet arrêté d'avance, Mrs. Lane et sa société s'établirent à Long-Marston, à environ trois milles ouest de Stratford, dans la maison de M. Tombs, dont elle connaissait intimement la famille. Will Jackson, pour continuer son rôle, se tenait dans la cuisine, et la servante, occupée à préparer le souper pour les amis de son maître, le pria de monter la rôtissoire. Will Jackson essaya de faire ce qu'on lui commandait, mais il s'y prit mal ; aussi la servante lui dit d'un ton courroucé : « D'où sortez-vous donc, que vous ne savez pas monter « une broche ? » — Will Jackson fit une réponse des plus satisfaisantes : « Je suis, dit-il, le fils d'un pauvre fermier du colonel « Lane, dans le Staffordshire ; nous mangeons rarement de la « viande rôtie, et nous ne nous servons pas de broche. » Cette excuse apaisa un peu la colère de la servante[3]. »

La vieille maison est encore debout et appartient à la même famille, qui maintenant écrit son nom un peu différemment : — Tomes. Même de nos jours, les habitants du village appellent cette maison « le Vieux roi Charles. » On dit : « Un tel demeure

[1] On se sert, en Angleterre, de rôtissoires à mécanique, qui se remontent, comme une lampe Carcel, à l'aide d'une clef. (*Note du Traducteur.*)

[2] L'histoire du roi Charles tournant la broche est populaire dans plusieurs villages, mais il est juste que l'honneur en revienne à l'endroit où le fait a eu lieu. Un collaborateur du *Gentleman's Magazine* (nº 63) cite Boscobel-House comme le théâtre de l'événement, et, dans le voisinage de Bentley-Hall, la tradition confirme hautement cette assertion, tandis que Trent-House maintient aussi vivement son droit au même honneur. Mais il n'y a pas de raison pour mettre en doute la véracité de l'auteur de *Boscobel*, qui est d'ailleurs confirmée par la tradition directe de la famille Tombs. La vérité, ainsi que nous l'avons déjà dit, est que nulle histoire n'est aussi populaire dans la classe du peuple que celle de la fuite de Charles, et les habitants de plusieurs villages où il n'a jamais pu aller montrent au visiteur, dans leur enthousiasme et dans leur amour pour le roi, des endroits où ils prétendent qu'il s'est reposé. Ainsi, à Knightwick, dans le Worcestershire, on dit que le roi Charles se cacha dans le Talbot-Inn, déguisé en décrotteur ; l'erreur vient probablement de ce que le colonel Lane possédait une propriété dans les environs. De même à Philips-Norton, dans le Somersetshire, on montre une maison où Charles se réfugia. Cette méprise provient de la confusion qu'engendre la similitude des noms Philips et Norton, qui existent séparément et qui se rencontrent dans l'histoire du roi.

[3] *Boscobel*, 2me partie, p. 263.

au Vieux roi Charles » (*so and so lives at Old king Charles*). La vieille broche est encore accrochée près du foyer, et, d'après sa construction, il est facile de prévoir qu'un plus adroit que Charles serait bien embarrassé pour la monter. Les villageois racontent l'histoire à leur façon ; cette version est encore plus romanesque que la simple narration de *Boscobel;* la voici : — Le roi, serré de près par les soldats qui étaient à sa recherche, s'élança dans la maison et ne s'arrêta qu'à la cuisine, où il exposa sa situation périlleuse à la servante, qui le mit immédiatement à tourner la broche. Les soldats se précipitèrent sur ses traces ; le roi, saisi d'effroi, se retourna ; mais la cuisinière, avec une merveilleuse présence d'esprit, le frappa de son écumoire en s'écriant : « Allons, continuez votre besogne, au lieu d'avoir le nez en l'air. » La manœuvre réussit, et les soldats allèrent poursuivre ailleurs leurs recherches. *Valeat quantùm valere debeat.* Cette habitation est à la fois curieuse et bizarre, avec ses escaliers en chêne et ses cachettes. Située un peu à l'écart du village, entourée d'arbres et de pâturages verdoyants, elle mérite assurément un meilleur sort que d'être employée comme grange d'une ferme adjacente. La famille de M. Tombs, bien qu'ignorant dans le moment quel était cet homme qui soignait le rôti dans leur cuisine, semble avoir souffert de l'hospitalité qu'elle lui donna pendant une nuit. Fischer Tomes, esquire, propriétaire actuel de la maison, a encore en sa possession un mandat décerné par Edward Greville, de Milcote, et adressé aux constables et sous-constables de Marston, leur commandant d'amener devant lui John Tombs, pour répondre des faits qui pourraient lui être imputés. Il fut obligé, en conséquence, de quitter le pays pour quelque temps, et une partie de la propriété fut donnée à son frère utérin, Francis Blower, qui s'était rallié au Parlement. La tradition de la famille dit qu'après la restauration ils reçurent comme récompense le droit de chasse et de pêche, depuis Long-Marston jusqu'à Crab's-Cross, près de Redditch, dans le Worcestershire, bien qu'il semble que cette concession ne fut jamais consignée dans les registres du roi, — Charles estimant sa vie à sa juste valeur, dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres, par les récompenses qu'il octroya à ceux qui la sauvèrent.

De Long-Marston, le roi et ses compagnons allèrent par Camden et les Cotswold-Hills jusqu'à Cirencester, où ils passèrent la nuit, et de là à Abbotsleigh, résidence des Nortons, en prenant par Bristol.

On peut voir dans un ouvrage de Colston, intitulé *Life and times of Charles II*, une description très-minutieuse de Charles et de Jane Lane traversant les rues de Bristol et rencontrant le corps d'Ireton qu'on venait de débarquer d'Irlande. Malheureusement pour l'exactitude du fait, Charles passa par Bristol le 12 septembre, et Ireton ne mourut que le 26 novembre. Pour plus de sécurité, Charles feignit d'être malade à Abbotsleigh. Le sommelier, néanmoins, qui avait autrefois fait partie de la maison du roi, reconnut son ancien maître. Lord Wilmot, qui avait laissé Charles dans le Warwickshire, arriva le 12 dans le voisinage ; mais, pour surcroît de précaution, il ne se montra pas à Abbotsleigh, de peur qu'on ne découvrît ainsi la retraite du roi. Toute espérance de s'embarquer à Bristol étant perdue, grâce à la vigilance de l'ennemi, il fut décidé que Charles se rendrait à Trent-House, habitation du colonel Wyndham. Le récit de son séjour se trouve encore dans un pamphlet intitulé *Claustrum regale reseratum*, qu'on attribue à la femme ou à la sœur du colonel Wyndham ; mais, quel qu'en soit l'auteur, ce pamphlet surpasse le récit de *Boscobel* en royalisme virulent. Nous n'en citerons que le début :

Nous nous proposons de raconter le voyage de Sa Majesté, depuis Abbots leigh, dans le Somersetshire, jusqu'à la maison du colonel Francis Wyndham, à Trent, dans le même comté ; le séjour qu'il y fit ; ses tentatives, bien que frustrées, de passer en France ; son retour à Trent et son départ définitif, en exécution de son heureuse *transportation*. C'est une histoire où les lumières de la Providence sont si éclatantes, qu'elles suffisent pour confondre tous les athées du monde, et pour forcer toutes les personnes dont les facultés ne sont pas trop profondément perverties, à reconnaître l'œil vigilant de Dieu, observant toutes les actions des hommes ici-bas, et faisant servir les plus méchants à ses justes et glorieux desseins. Quelle que soit l'ancienne fable de l'anneau de Gygès, par lequel ce roi païen pouvait se rendre invisible : quelle que soit la fiction que les poëtes ont imaginée au sujet des dieux qui transportaient dans les nues leurs favoris privilégiés, et tiraient sur eux ces rideaux aériens, qui les cachaient de telle sorte

qu'ils ne pouvaient être ni entendus, ni vus de personne, tandis qu'ils voyaient et entendaient les autres, — tout cela se trouve ici pleinement vérifié; car le Tout-Puissant couvrit si bien le roi de l'aile de sa protection, et obscurcit tellement l'esprit de ses cruels ennemis, que l'œil perçant de la malveillance était aveuglé, et que la main la plus barbare et la plus sanguinaire ne pouvait violer sa personne sacrée; Dieu frappa ses ennemis de cécité, comme autrefois les Sodomites.....

On accuse sir Archibald Alison d'écrire l'histoire pour prouver que la Providence est du côté des tories; mais il paraîtrait que Mrs. Wyndham était tout simplement admise dans les Conseils du Très-Haut.

Le 16 septembre, Charles, accompagné de la fidèle Jane Lane et de M. Lascelles, partit pour Trent, mais, ce jour-là, ils n'allèrent pas plus loin. Lord Wilmot avait pris le devant jusqu'à Trent, pour prévenir le colonel Wyndham, qui partit le lendemain à la rencontre du roi, après avoir confié le secret à sa femme, à sa nièce, Juliana Coningsby, et à quelques-uns de ses domestiques. Charles demeura enfermé, à Trent, dans une chambre secrète qui dominait tout le village. Il entendit l'un des soldats de Cromwell se vanter d'avoir tué le roi de ses propres mains; il pouvait aussi voir les feux de joie que le peuple avait allumés dans son allégresse, et entendre sonner en son honneur le glas funèbre dans le clocher de l'église. Le colonel Wyndham partit pour Lyme, où, par l'entremise de son ami, le capitaine Ellesden, il convint avec Limbry, patron d'un cabotier, de transporter quelques royalistes de Charmouth en France; tandis que le domestique du colonel, Peters, louait un appartement dans une auberge de Charmouth pour des nouveaux mariés venant du Devonshire. Dès le 23 septembre, tous les arrangements sont faits; Jane Lane prend congé du roi, pensant qu'il est maintenant en sûreté; et, avec la conscience d'avoir fidèlement joué son rôle, elle retourne, accompagnée de M. Lascelles, dans le Staffordshire. Peut-être ses attraits n'égalent-ils pas ceux d'Alice Lee dans *Woodstock* ou ceux de Flora Macdonald dans le tableau de Paul Delaroche, mais une grâce calme et sans affectation donne à toute sa personne un charme irrésistible. Le lecteur apprendra avec plaisir que Charles lui accorda comme récompense, ainsi qu'aux Penderel et à quelques autres, des

pensions assez fortes. Hélas! il ne paraît pas qu'elles aient été très-régulièrement payées[1].

Cependant le roi fugitif prend en croupe Juliana Coningsby et se rend à Charmouth, avec le colonel pour guide. Ellesden les rejoignit dans une maison isolée au milieu des montagnes, et, à la brune, ils continuèrent leur trajet jusqu'à Charmouth. L'heure fixée pour leur embarquement avait sonné; mais point de bateau. La marée commençait déjà à baisser. On envoya Peters à Ellesden, qui ne put donner aucune explication. Alarmés, le roi et le colonel gagnèrent Bridport, alors rempli de matelots et de soldats. — Charles fit son chemin à travers la foule assemblée à la porte des tavernes, plaisantant avec les soldats ; bientôt le palefrenier s'écria : « Je suis sûr de vous avoir déjà vu. » Le roi lui fit adroitement dire qu'il avait demeuré autrefois à Exeter, où l'on conclut qu'ils s'étaient sans doute rencontrés. Lord Wilmot rejoignit Charles vers trois heures, et il fut décidé qu'on partirait immédiatement. A peine étaient-ils sortis de Bridport, que l'alarme fut donnée. Le vieux palefrenier républicain de Charmouth avait remarqué que les chevaux étaient restés sellés et bridés toute la nuit dans l'écurie; il avait vu aussi des allées et venues réitérées dans la direction du rivage. Hammet, le forgeron, dit au sujet du cheval de lord Wilmot qu'il avait referré :

« Ce cheval n'a que trois fers; ils ont été mis dans trois comtés différents, et l'un d'eux dans le Worcestershire. »

Le palefrenier entra en communication avec l'ecclésiastique puritain, qui semble avoir eu quelque chose du Cavalier; car, en entrant dans l'auberge, il salua l'hôtesse par ces mots :

« Eh bien! Marguerite, vous voilà fille d'honneur?

— Que voulez-vous dire, monsieur le pasteur? répondit-elle.

— Charles Stuart a couché ici hier soir, et vous a embrassée

[1] La cassolette en or, donnée par le roi à Mrs. Jane Lane, durant leur voyage de Bentley à Bristol, après la bataille de Worcester, et un magnifique portrait en miniature du colonel Lane furent exposés par miss Yonge à la session de l'Institut archéologique qui eut lieu à Shrewsbury en octobre 1855. (*Notes and queries for Worcestershire*, p. 326.) La montre en or que Charles donna à Jane Lane, et qu'il la pria de léguer, comme bijou de famille, à la dernière descendante de la maison de Lane, était récemment encore à Charlecote-House, près de Stratford-sur-Avon, d'où elle fut volée et ensuite fondue chez un recéleur, à Birmingham.

au moment de partir; vous ne pouvez donc manquer d'être un jour fille d'honneur. »

La femme commença par l'injurier, mais ajouta bientôt avec la vanité habituelle à son sexe :

« Si je pensais que ce fût le roi, comme vous le dites, je respecterais davantage mes lèvres jusqu'à la fin de mes jours ; et sur ce, monsieur le pasteur, veuillez sortir de ma maison, sans quoi je vous fais mettre dehors. »

L'ecclésiastique, qui ne goûtait pas la rebuffade de la bonne femme, alla chez le magistrat le plus proche lui demander avis sur ce sujet; mais celui-ci traita la chose aussi légèrement que l'hôtesse [1]. On consulta ensuite le capitaine Macy, qui vit l'affaire d'un œil tout différent, équipa sur-le-champ un piquet de cavalerie et s'élança à toute bride vers Bridport, à la poursuite du roi. A Bridport, il apprit qu'il était reparti pour Dorchester. Il galopa alors sur la route de Londres ; mais les fugitifs, ignorant leur danger, venaient de prendre un sentier étroit conduisant à Broadwindsor, de sorte que Macy les dépassa et s'avança jusqu'à Dorchester. A Broadwindsor, le colonel connaissait l'hôte, mais la nuit se passa encore dans les fausses alertes et dans la confusion. Quelques soldats vinrent avec des billets de logement; à minuit, une de leurs femmes fut prise du mal d'enfant, et les soldats et les officiers de santé se chamaillèrent pour savoir à la charge de qui seraient les frais de l'accouchement. Le lendemain matin, ayant perdu tout espoir de s'embarquer de la côte du Dorsetshire, le roi revint à Trent-House, et il fut résolu qu'on essayerait de mettre à la mer dans un des ports du comté de Sussex. Et ici, pendant que le roi est en sûreté, nous allons raconter à nos lecteurs pourquoi la tentative précédente avait échoué. Limbry, le patron du vaisseau, avait caché ses projets de départ à sa femme qui, à la dernière minute, lorsqu'il vint chercher son coffre de bord, lui demanda, avec raison, pourquoi il s'embarquait sans cargaison. Le patron répondit que le capitaine Ellesden lui procurerait plus de profit que toutes les cargaisons du monde. Sa femme arrivait justement de la foire de Lyme, où elle avait vu la récompense de 1,000 liv. st. pro-

[1] Lettre de M. William Ellesden.

mise à celui qui arrêterait le roi, et aussi les menaces et punitions pour ceux qui donneraient asile et protection aux membres du parti royaliste. Elle supplia Limbry de ne pas partir, et voyant ses remontrances inutiles, aidée de ses deux filles, elle l'enferma dans une chambre, s'écriant que ni elle ni ses enfants ne se souciaient d'être pendus pour n'importe quel landlord. Plus le mari insistait, plus la violence de la femme augmentait ; enfin, elle le menaça de tout rapporter au capitaine Macy : cette menace réduisit Limbry au silence. Lorsque la marée fut basse, elle lui rendit sa liberté ; et, au moment où le colonel et son domestique, Peters, revenaient de leur vaine course à l'auberge, ils virent près de là un homme épié par deux ou trois femmes. — C'était l'infortuné marin, suivi par sa femme et par ses filles.

L'éveil avait été donné, et les républicains étaient sur les traces de Charles. Les comtés du voisinage furent explorés en tous sens et les lieux suspects examinés avec soin. On fit une perquisition à Pilisdon-Hall, résidence de l'oncle du colonel Wyndham, sir J. Wyndham. Dans leur zèle, les puritains soupçonnèrent une jeune fille de la famille d'être Charles déguisé. On devait ensuite fouiller Trent-House : un tailleur du village en informa à temps le colonel, qui, pour dérouter ses ennemis, se rendit avec lord Wilmot à l'église de l'endroit. Cette ruse eut l'effet désiré, — rien ne pouvant, alors comme aujourd'hui, mieux écarter les soupçons, que des pratiques extérieures de dévotion. Les sectaires furent satisfaits et Trent-House fut respecté. Le 6 octobre, Charles repartit, monté en croupe avec Juliana Coningsby, sous la conduite du colonel Philips, de Montacute-House, pour la demeure de Mrs. Hyde, veuve du frère aîné du premier juge (Hele-House, près d'Amesbury), afin d'être plus près de la côte de Sussex. Le colonel Wyndham ne les accompagna pas, de peur de les compromettre. En chemin, ils s'arrêtèrent à George-Inn, à Mere, petite ville du Wiltshire, où l'hôte, après dîner, demanda à Charles « s'il était ami des Césars. —Oui, répondit le roi. — Eh bien ! je bois à la santé du roi Charles, » s'écria-t-il. Le même soir on arriva à Hele-House, où l'excès de zèle et d'enthousiasme de la bonne Mrs. Hyde faillit trahir le rang du fugitif. « Elle voulait, dit l'auteur de *Boscobel*, servir deux mauviettes au roi, tandis que les autres con-

vives n'en avaient qu'une, » et c'est à peine si on put l'empêcher de lui porter une rasade. Il fut convenu le lendemain que Charles, pour la forme, prendrait congé de la famille, mais qu'il reviendrait secrètement le soir. Pendant les cinq jours suivants, il demeura donc caché à Hele-House, servi par la veuve. On annonça enfin que lord Wilmot, par l'intermédiaire du colonel Gunter, était parvenu à louer un petit cabotier. Le 13 octobre, Charles, accompagné du chanoine Henchman, au moyen duquel il avait pu communiquer avec ses amis, et rejoint en route par le colonel Gunter, Wilmot et Philips, gagna Hambledon, dans le Hampshire, résidence de M. Symons, qui épousa la sœur du colonel Gunter. La visite était si inattendue que M. Symons était absent et ne revint qu'à l'heure du souper. Tout d'abord, il est peu satisfait de l'extérieur de Charles, dont les cheveux portait encore la trace des ciseaux de William Penderel. Convaincu, néanmoins, de l'identité de son hôte, il regrette seulement que sa bière ne soit pas meilleure, fait apporter un bouteille d'eau-de-vie, et, buvant à la santé de M. Jackson, nom que Charles conserve encore, l'appelle en riant « frère Tête-Ronde. » — Le lendemain, le roi et ses amis portent pour Brighthelmstone. Il se passe à l'auberge une singulière scène : Charles est reconnu par l'hôtelier, qui, à l'instant où il est seul avec le roi, saisit sa main pour la baiser et s'écrie : « Dieu vous bénisse partout où vous irez ! Je ne doute pas que je ne devienne lord avant de mourir, et ma femme lady. » — Charles, pour soustraire ce royaliste ambitieux à toute influence conjugale, retient près de lui le capitaine Tattersal, le maître du vaisseau. Le lendemain matin, Charles et Wilmot s'embarquèrent à Shorcham ; ce même jour, hélas ! le vaillant lord Derby portait, à Bolton, sa tête à l'échafaud.

Ainsi finit l'histoire de la fuite de Charles ; elle a eu pour théâtre de vieux châteaux, dont plusieurs ont disparu et dont quelques-uns sont encore debout, avec leurs murailles grises minées par le temps, leurs toits couverts d'une couche de mousse dorée, tout remplis de cachettes où, tour à tour, les cavaliers et les puritains se sont réfugiés. C'est une histoire que le paysan, dans mainte partie de l'Angleterre, raconte encore en son langage primitif ; c'est une histoire qui honore l'humanité et qui

nous arracherait des larmes, si elle avait pour héros un homme meilleur. Cette nature humaine si calomniée fut, après tout, nous aimons à le constater, sincère et dévouée ; car, bien que plus de vingt personnes eussent connaissance du secret, aucune ne le révéla. Nul ne manqua à sa parole, quoiqu'on n'eût épargné ni les menaces, ni les récompenses. Le paysan et le grand seigneur furent également fidèles ; la cabane et le château furent également ouverts au fugitif sans asile. Il n'y a même qu'un trait, — un seul, — qui se rapproche de la servilité, c'est celui du pauvre Smith, l'aubergiste.

Il eût été heureux, peut-être, pour la mémoire de Charles, qu'il fût pris. Sa jeunesse et sa bravoure auraient formé un tableau bien différent de celui que l'histoire en trace maintenant. On se serait rappelé comment il conduisit son avant-garde sur les arches brisées du pont de Warrington ; comment aussi, faisant une sortie du fort Royal, il rencontra face à face Cromwell lui-même et ses vétérans, et, pendant quelque temps, les repoussa ; comment, quand la fortune lui devint contraire, il rallia une dernière fois ses troupes, et, lorsque toute espérance fut perdue, comment il essaya de les ramener à la charge. Mais le reste de la vie de Charles nous montre seulement que parfois rien ne s'oublie dans ce monde aussi vite que les bienfaits, — que l'expérience ne rend pas toujours les hommes meilleurs ou plus sages, tout au contraire, — que le souvenir de la persécution ne rend pas nécessairement les hommes généreux envers ceux qui souffrent, mais les met souvent à même de les tourmenter davantage ; — que les preuves de fidélité et de courage qu'on a reçues ne servent, chez quelques-uns, qu'à leur inspirer le doute de toute vertu chez les femmes et de tout honneur chez les hommes. Au lieu de la valeur chevaleresque de Charles, nous nous rappelons seulement qu'il a laissé insulter le drapeau anglais ; au lieu de sa patience au milieu des souffrances, nous ne voyons qu'un prince qui, aux manières les plus attrayantes, unissait la morale la plus dépravée, — tint une cour de ministres complaisants, fut la dupe de ses maîtresses et l'esclave de ses favoris.

E. F. (*Westminster Review.*)

L'histoire des Stuarts reste populaire en Angleterre, comme on le voit par l'article précédent, fondé sur la réimpression d'un volume presque oublié, et qui est édité avec un vrai luxe de typographie.

Miss Agnès Strickland vient de publier ce mois-ci le tome VII de ses *Reines d'Ecosse*, qui termine la vie de Marie Stuart. Cette nouvelle histoire est la plus complète de toutes celles qui racontent depuis bientôt trois siècles les malheurs de la belle reine d'Ecosse. Miss Strickland a trouvé plusieurs documents qui lui paraissent établir au-dessus de toute contestation que Marie fut innocente du meurtre de Darnley, et la victime des machinations de ses ennemis, car jamais reine n'excita à la fois une pareille adoration et de pareilles haines. Miss Strickland est parvenue à ajouter de nouvelles émotions à la scène finale de cette tragédie royale, inouïe dans l'histoire jusqu'à celle des destinées de Marie-Antoinette. Elle nous apprend qu'on conserve dans sa propre famille un de ces *souvenirs* que la martyre de Fotheringay distribua entre ses fidèles serviteurs, au moment de monter sur l'échafaud ; c'est une coupe en noix de coco sculpté, la même avec laquelle Marie but pour la dernière fois, et qu'elle recommanda de donner à sa *filleule* Mary Strickland, de Sizergh-Castle, une des aïeules de la noble historienne.

Miss Strickland nous apprend aussi qu'on a récemment trouvé dans les ruines du château de Fotheringay une bague curieuse, avec le monogramme d'Henri D. et Marie S., qui fut probablement perdue par la reine, au pied même de l'échafaud, et balayée avec la sciure de bois imbibée de son sang.

Nous parlerons plus en détail de tout ce qu'il y a de nouveau dans les trois volumes consacrés par miss Strickland à Marie Stuart.

TOPOGRAPHIE PITTORESQUE. — HISTOIRE NATURELLE.

UN NATURALISTE AUX SORLINGUES.

Depuis sept grands mois je vivais loin de la mer; mars était revenu; les coups de vent de l'équinoxe approchaient; le froid régnait encore dans toute sa rigueur, avec ses inséparables compagnes, la neige et la grêle. Et pourtant, semblables aux sirènes, les îles Sorlingues m'attiraient vers leurs séduisants et dangereux rivages.

« Pourquoi les Sorlingues à cette époque de l'année? me disaient mes amis, à qui mon projet semblait l'indice incontestable d'un commencement de folie. Trouverez-vous là de quoi vivre? Ces îles sont-elles habitées? Y parle-t-on anglais? Ce pays est-il civilisé? De nombreux navires y vont chercher un abri, d'accord ; mais qui s'y rend par plaisir? » La justesse de cette dernière objection me fut, plus tard, pleinement démontrée, lorsqu'une jeune marchande, en reconnaissance d'un léger achat, me demanda d'un air de compassion touchante : « si quelque vent contraire m'avait jeté sur ces bords peu fréquentés. » Elle ne comprenait pas qu'un habitant de Londres, jouissant de la plénitude et du libre exercice de ses facultés mentales, eût fait, de son plein gré, un pareil voyage.

Mais que veut-on? les Sorlingues étaient devenues pour moi une idée fixe; rien ne pouvait m'en détacher.

Chacun veut en sagesse ériger sa folie!

Et, par le fait, ma folie avait ses raisons. L'abord des Sorlingues est difficile à cause des bas-fonds au milieu desquels les débris de nombreux navires restent ensevelis ; mais cet obstacle, me disais-je, éloigne les visiteurs de ces lieux, d'autant plus favorables aux recherches zoologiques. De plus, devancer l'équinoxe, c'est diminuer de moitié les mauvaises chances de la traversée ; c'est le moyen de mettre à profit les marées les plus basses pour explorer plus aisément les roches et la plage, alors entièrement découvertes, que les coups de vent auront peuplées de trésors tout nouveaux. Et de ce raisonnement je me faisais une cuirasse contre les sarcasmes incessants qui, de toutes parts, pleuvaient sur moi.

Les vents contraires et ce que les matelots appellent « un sale temps » (*a dirty weather*) me firent perdre, à Pensance, huit grands jours, que je passai dans une auberge de marins complétement pourvue de tous ses attributs, c'est-à-dire dénuée de tout ce qui aurait pu la rendre tolérable. Les armoires de ma chambre étaient bourrées d'oiseaux et de poissons empaillés ; d'innombrables coquillages encombraient ma cheminée ; les murs étaient tapissés de gravures grossièrement coloriées représentant *le Départ du marin*, où je pouvais compter les larmes de l'épouse désolée et de sa chère progéniture ; *le Retour du marin*, qui m'initiait aux joies conjugales ! Mais le plus bel ornement était, sans contredit, la représentation du gros brick *Triton* entrant à pleines voiles dans un port imperceptible de Marseille, et flanqué de l'image du défunt mari de l'hôtesse, maître, après Dieu, dudit brick *Triton*. Ma chambre était, il est vrai, la chambre d'honneur d'une maison dont tout l'ameublement était rachitique. Les ais des chaises rendaient des sons aigres pour peu qu'on les pressât ; les pelles et les pincettes s'échappaient à chaque instant de leurs crochets ébranlés ; la tringle du lit s'abaissa humblement à mes pieds quand j'essayai, pour la première fois, de tirer le rideau. Portes, fenêtres, couvercle de théière, rien ne fermait ; et, ce qu'on aura peine à croire, je remarquai, au moral, des désordres analogues. L'instinct avide de la maîtresse du lieu, harpie entre deux âges, mère d'une bande d'autres jeunes harpies, avait été rendu plus rapace encore par le veuvage qui, comme on sait, surexcite le naturel de la femme. Aussi, lorsque

je hasardai timidement quelques objections sur les prix exagérés du tarif[1], je n'obtins d'autre réponse qu'un silence absolu, accompagné d'un regard de mépris, double témoignage de la mince opinion qu'inspirait une victime livrée pieds et poings liés au génie fiscal de la logeuse mercenaire.

Enfin, un matin, *l'Ariadne*, servant, sous la conduite du capitaine Tregarthen, au transport des lettres et à l'unique communication régulière entre l'Angleterre et les Sorlingues, sortit du port de Pensance ; sept heures après, elle arrivait à sa destination.

C'était le jeudi 26 mars 1857. Un siècle plus tôt, le 25 mai 1752, Borlase, l'admirable antiquaire, dont les *Observations sur l'état ancien et actuel des Sorlingues* se trouvaient parmi mes livres, n'avait, grâce au vent et au brouillard, accompli la même traversée qu'en trente-six heures. « Nous eûmes, dit-il, le temps d'admirer l'aspect extraordinaire de la terre (si l'on peut donner ce nom à des roches) qui de chaque côté borde le Crown's Sound. Les flancs de ces petites îles, verts jusqu'à la surface de l'eau, sont entourés de rochers de formes fantastiques s'élançant çà et là comme des châteaux enchantés. »

Notre voyage, pour être plus court que celui de Borlase, ne fut pourtant pas sans inconvénients. Outre les sensations inséparables du mal de mer, nous ne trouvâmes sur *l'Ariadne* aucune ressource culinaire. L'estomac fatigué, nous eûmes encore à battre en retraite devant la pluie qui nous força de rentrer dans nos cabines, où nos couvertures et nos manteaux purent à peine nous défendre contre un froid pénétrant. Je m'avouai alors intérieurement qu'il était plus sage de se livrer à l'étude de la zoologie dans de bons appartements bien clos, où MM. Loyd, de Portland-Road, Bohn, d'Essex-Street, et Damon, de Weymouth, nous fournissent, sous le nom d'*aquarium*, des océans en miniature, que de céder à cette sotte passion de s'embarquer et de courir au loin pour se faire soi-même son pourvoyeur ichtyologique.

Mais bientôt, aux cris de joyeuse arrivée qui se firent enten-

[1] En Angleterre, on trouve dans chaque chambre d'hôtel ou d'auberge un tarif indiquant les prix des objets de consommation. (*Note de la Rédaction.*)

dre, d'un pas mal assuré je montai sur le pont, où la vive clarté du soleil me déroula une scène qui me paya largement de mes récentes misères. Nous nous trouvions dans la passe de Sainte-Marie ; les îles nous entouraient bien plus étendues et plus belles que je ne m'étais figuré. Mon cœur bondit comme un léopard s'élançant sur sa proie.

Après m'être assuré d'un logis convenable et avoir apaisé mon appétit, je m'empressai de faire l'inspection de la baie. Le promontoire sur lequel on a construit Star-Castle m'offrait une magnifique promenade planant presque à perte de vue sur les dunes couvertes de bruyères que dorait un soleil étincelant. Je me rappelai aussitôt Linnée abordant en Angleterre et se jetant à genoux pour remercier Dieu d'une si belle création. De temps à autre, un lapin traversait rapidement la route, ou quelque timide chevreuil s'élançait d'un bouquet d'arbrisseaux. Un regard jeté sur les nombreux récifs et les criques formées par les dentelures d'un petit archipel rocheux, à l'abri des baigneurs et des gens désœuvrés, me promettait une ample moisson à chaque renouvellement de la brise.

Il est assez difficile de déterminer le nombre de ces îles, car on ne peut donner ce nom à cent ou cent vingt îlots, dont Sainte-Marie, le plus grand, n'a pas plus de neuf milles (près de dix-sept kilomètres) de circonférence. Quoi qu'il en soit, le recensement décennal de 1851 a fixé leur étendue à 3560 acres (environ 1441 hectares), et leur population à 2600 âmes, réparties en 511 feux, les femmes dominant dans la proportion de 1439 à 1161. La supériorité hygiénique des Sorlingues est incontestable, puisque la mortalité n'atteint qu'à 16 sur 1000, tandis qu'elle est évaluée à 23 pour 1000 dans toutes les autres localités de l'Angleterre. On y rencontre peu de terres arables, bien que les hauteurs portent çà et là des signes de fertilité, Holy-Vale surtout, qui doit peut-être son nom à ses charmants ombrages. Les chemins sont, comme dans le Devonshire et le Cornwall, bordés de pierres que les fougères et les fleurs sauvages devaient bientôt décorer d'une parure printanière, et dont les sommets se montraient déjà couronnés de bruyères touffues ; déjà aussi, les feuilles de l'érythrone ou dent-de-chien, de la chélidoine et d'une multitude de plantes de crevasses dont

j'ignore les noms, y avaient revêtu leurs joyeuses couleurs mêlées au vert, au gris et au jaune doré des lichens.

Le groupe pittoresque des Sorlingues forme plusieurs détroits ou passes, dans lesquels les navires même d'un fort tonnage trouvent un ancrage assuré. Du haut de quelques-uns des points culminants, on aperçoit à ses pieds l'eau verte des baies, les langues de sable blanc, les récifs écumants, et au loin les falaises pourprées des côtes d'Angleterre. Le cri plaintif des mouettes et le murmure continuel des eaux troublent seuls le silence de ces scènes majestueuses.

On croit généralement que les roches des Sorlingues ne sont que la continuation du granit de Land's-End, et cette opinion se fonde sur l'analogie des matières obtenues sur les deux côtes, au moyen du draguage. Quoi qu'il en soit, les masses de ces roches usées par le frottement des eaux présentent à l'œil une multitude de formes variées ; ici des piliers aux larges rebords ; là des simulacres de fortifications comme à Giant-Castle, dont les lignes supérieures, cachées sous les pâles touffes vertes du byssus-lichen, surplombent des colonnes rectangulaires, jetant leur ombre jusqu'aux récifs à fleur d'eau, sur lesquels les vagues onduleuses viennent se briser pour se répandre ensuite aux alentours en tourbillons blanchis. Sur la foi de Borlase, je me disposais à admirer les temples et les bassins sacrés de l'antique religion des druides. Et, en effet, dès mon arrivée, je contemplai sur le rivage une montagne de pierres dans laquelle mon esprit prévenu reconnut la symétrie et l'architecture grossière des premiers âges. Comment ne pas croire que ces bassins creusés dans le roc, d'une forme régulièrement ovale, n'étaient pas l'ouvrage des hommes? Mais bientôt j'appris que la science n'ajoutait qu'une foi fort médiocre à ces prétendus vestiges gigantesques d'une grande époque sans date. Selon elle, ces pierres seraient tout simplement des pierres et non des temples ; ces bassins, soi-disant creusés par la main des mortels qui y recueillaient l'eau du ciel, ne portent d'autre trace que l'action destructive des vents et des vagues, l'uniformité des causes produisant partout l'uniformité des effets. N'éprouve-t-on pas un sentiment de regret, en voyant un homme aussi érudit que Borlase vouer à ces monuments une vénération superstitieuse et

expliquer leurs usages; puis arriver un géologiste qui, en quelques mots, vient détruire pièce à pièce ces imaginaires constructions.

Borlase se montre plus judicieux quand il demande comment il s'est fait que ce groupe d'îles ait reçu son nom de celle de Scilly[1], l'une des plus petites et dont la nudité n'a d'attrait que pour les oiseaux de mer qui seuls visitent ses sommets; puis il ajoute qu'une observation attentive convaincra que ces rochers et ces îlots, aujourd'hui séparés, ne formaient autrefois qu'une seule masse, que l'invasion de la mer ou l'abaissement des terres a divisée en plusieurs fragments; Scilly, étant le plus élevé et le plus apparent, a imposé son nom aux autres.

Que les Grecs aient appelé *Cassitérides* ces îles que les Latins désignaient par les mots : *Sigdeles*, *Sillinæ*, *Silures*[2]; que les Phéniciens et les Romains y vinssent chercher de l'étain, nous nous en rapportons volontiers aux antiquaires et aux géographes à ce sujet. Mais ce qui, pour nous, est plus certain, c'est qu'au dixième siècle, lorsque l'extension du commerce et la fréquence des guerres maritimes en Occident firent sentir à la navigation le besoin de s'accroître, la situation des Sorlingues à l'entrée des deux détroits démontra l'importance de leur possession. On comprit l'avantage que des mains ennemies pourraient en tirer au détriment du négoce et de la sécurité de l'Angleterre. Plus tard, ce danger n'échappa point à la prudence d'Élisabeth attentive à surveiller l'Espagne, alors la plus puissante des nations maritimes. Star-Castle fut commencé et terminé en 1593. Whitelock nous apprend que, vers la fin des guerres civiles de Charles Ier, les corsaires des Sorlingues devinrent si redoutables que le Parlement se vit obligé d'envoyer l'amiral Blake et sir John Askue pour déloger les Cavaliers d'un fort qui les rendait maîtres de leur commerce. Aujourd'hui, les abords de ce poste, assez peu formidables, sont confiés à cinq invalides chargés d'effrayer les ennemis de l'Angleterre!

Néanmoins, ces rochers que quelques savants ne craignent pas d'abaisser au niveau de la Polynésie ont, comme on voit,

[1] Le groupe des Sorlingues se nomme en anglais *Scilly Islands*.

[2] Évidemment l'origine de *Scilly*.

leur valeur historique, politique et commerciale. Pour mon compte, je puis leur assurer que non-seulement on y connaît la crinoline, mais qu'on y parle anglais avec un choix d'expressions recherché. Les habitants, d'une race remarquablement belle, y ont des mœurs peu différentes de celles de Londres; leurs manières sont douces et polies sans bassesse. Ils sont donc vraiment civilisés, à moins qu'on ne regarde la civilisation comme exclusivement fille du commerce et les boutiques comme la mesure de son développement. S'il en était des pays policés comme de la zoologie où la perfection des corps se détermine par la multiplicité des organes à fonctions distinctes, le progrès serait aux Sorlingues à l'état d'embryon. On y voit, en effet, le même individu peser du beurre, auner des mousselines, ouvrir un fromage, ou offrir aux femmes des chapeaux de paille ou de soie de la forme la plus nouvelle. On y voit encore des rubans flanqués de pains de sucre, entremêlés eux-mêmes de conserves au vinaigre. Si quelque pauvre diable se trouve en proie aux horribles douleurs d'une rage de dents, le directeur de la poste accourt avec empressement, armé de sa clef de Garengeot.

Ces coutumes me parurent assez indifférentes, à moi qui ne m'occupais ni d'étoffes ni de chapeaux féminins; mais, avec mon estomac d'Anglais carnivore, je ne supportai qu'avec peine l'absence de toute espèce de viande de boucherie. Le mouton et le veau ne sont dans ces îles que des produits nominaux; le bœuf et la volaille n'y viennent d'Angleterre que sur des demandes partielles et soigneusement spécifiées. Quant au poisson, il n'y en a que pour le pêcheur solitaire qui, séduit par un temps calme et poussé par un esprit d'aventure, saisit sa ligne et se livre courageusement au hasard de l'hameçon.

Je doutai tout d'abord que les habitants de ces îles fortunées, la plupart constructeurs, armateurs de navires, gens d'honnête aisance, fussent organisés comme les autres carnivores; mais je ne tardai pas à me convaincre qu'ils étaient tombés dans la fatale erreur du végétalisme. Deux fois par semaine, une charrette de légumes venant de l'intérieur, ce qui suppose au plus un mille et demi de distance, traverse la ville et distribue des provisions, pour trois jours, aux bons citadins qui s'accommodent très-bien de cette diète brahminique. Aussi, lorsque j'exprimai à mon hôtesse

le désir de dîner tous les jours avec de la chair animale, elle regarda cette ambition comme une faiblesse métropolitaine, excusable peut-être mais fort difficile à satisfaire. Et, en effet, je me vis un jour réduit à l'affreuse alternative ou d'observer le jeûne ou de faire frire mes actinies, extrémité qui, pour un zoologiste, n'eût été qu'une forme adoucie du cannibalisme. Un bon ange, heureusement, me couvrit de ses ailes; Mme Tregarthen (notez qu'elle n'était point veuve comme mon aubergiste de Pensance) compatit à mes peines ; la digne femme voulut bien me *prêter* un morceau de bœuf conservé dans du sel, suivant l'antique usage des Scillyens qui, dit Borlase, tiraient leurs viandes ainsi préparées d'Angleterre ou d'Irlande ; s'ils tuaient un bœuf en septembre, ce qui était fort rare, les familles riches en gardaient une partie pour en faire un dîner de luxe aux fêtes solennelles de Noël. Que de graves philosophes regardent cet incident comme frivole; pour moi, j'y fus sensible, bien que je puisse dire, à mon honneur, qu'il ne détruisit à mes yeux aucun des charmes des Sorlingues. Je n'y étais pas venu pour faire bonne chère ; je n'y cherchais que des festins scientifiques, et j'en trouvai de complets.

Les anémones y sont variées et abondantes ; l'anthéa et le crassicorne s'y rencontrent presque aussi fréquemment que l'anémone commune à Ilfracombe et à Tenby ; les gemmes, les marguerites y sont aussi fort nombreuses ; et pourtant la situation géographique des côtes semble promettre une nomenclature plus riche qu'elle ne l'est en effet. On cite plusieurs causes de cette déception. La première est la nature même du roc. Les plantes marines n'aiment pas plus le granit que le rocher calcaire. Or, pas d'herbes marines, pas d'animaux herbivores qui s'y rassemblent, et, par conséquent, pas de carnivores qui se nourrissent de ces derniers. Les récifs dénudés seraient bien plus nombreux encore sans les conditions du climat et de la marée. Situées un peu à l'ouest du sixième degré de longitude ouest et au cinquième de latitude nord, les Sorlingues sont, à l'exception des îles du canal, la partie la plus méridionale du Royaume-Uni ; leur température moyenne est de 58° en été et de 45° en hiver ; les vents qui y dominent sont le sud-ouest et l'ouest-sud-ouest. Cette température douce et uniforme permet à M. Smith, seigneur de ces

îles, de cultiver en pleine terre plusieurs plantes exotiques qu'on ne trouve à Kew que dans les serres.

Une autre condition de succès manque au zoologiste marin. Une foule de coquillages et de mollusques haïssent la lumière et se rassemblent volontiers dans des recoins humides et obscurs. Malheureusement, on ne rencontre aux Sorlingues ni cavernes, ni crevasses, ni ravins ; on n'y voit que quelques saillies surplombantes et fort peu de flaques d'eau. La récolte y serait donc à peu près nulle si d'autres espèces ne recherchaient la lumière et la chaleur, les actinies, par exemple, qui se dilatent si joyeusement aux rayons du soleil.

Cette opposition de mœurs semble naturelle chez des individus d'espèces différentes; mais ce qui a lieu de surprendre, c'est qu'on la retrouve dans ceux d'une même famille. Ainsi, nous voyons une espèce d'anémone se pavaner au grand jour, tandis qu'une autre se plaît à ramper sous les pierres; le crabe fuir la lumière et le langoustin nager joyeusement dans une flaque d'eau resplendissante de clarté; la moule s'attacher au rocher que frappe le soleil à son zénith, et un autre bivalve creuser ce même rocher pour échapper à ses rayons brûlants. Et ces exemples ne sont point rares.

La nature semble prendre plaisir à démentir mille fois le commode système des généralités adopté par les savants pour la simplification de leurs œuvres. Selon eux, les émotions maternelles sont en raison directe de la chaleur animale. Aussi font-ils remarquer que les poissons absolument impropres à seconder la maturation de leurs descendants se contentent de laisser tomber leurs œufs sans prendre aucun soin de leur progéniture, et que les reptiles, incapables de comprendre les joies de la maternité, se fient à la chaleur fécondante du soleil, etc.; mais que dès que la chaleur vitale des parents devient suffisante à l'objet de la nature, toutes les sympathies de l'amour de famille se développent.

Nous voyons pourtant, d'une part, des poissons vertébrés à *sang froid*, comme l'épinoche, le syngnathe, construire des nids et couver leurs œufs; de l'autre, des oiseaux vertébrés à *sang chaud*, comme le coucou et l'autruche, se priver entièrement des jouissances maternelles et laisser à d'autres oi-

seaux ou aux feux du soleil le soin de faire éclore leurs petits.

Abstenons-nous donc de trop généraliser, ne cherchons pas à pénétrer des mystères dont la nature a voulu jusqu'à présent nous dérober les causes ; demeurons ignorants plutôt que de fatiguer de questions indiscrètes sa réserve obstinée, et n'oublions pas cette sentence du poëte : « Les sots s'élancent témérairement sur un terrain que les vrais sages se gardent d'explorer. »

Au reste, c'est surtout parmi les poissons qu'on peut le moins adopter ce système ; celui qui voudrait prendre la peine de rassembler les particularités propres aux différentes espèces se verrait bientôt en état d'écrire un très-curieux chapitre de l'histoire naturelle. Ne voyons-nous pas, en effet, un poisson qui vole, un poisson qui grimpe (*percha scandens*), un poisson qui saute, un poisson qui rumine (la carpe), un poisson qui décharge l'électricité au point de décomposer l'eau, des poissons qui émigrent, des poissons qui couvent, des poissons vivipares, la grenouille se servant de ses nageoires comme de véritables jambes, etc., etc. ? Des recherches récentes ont même ajouté à ces faits reconnus des faits plus surprenants encore, entre autres celui d'un poisson bisexuel ou qui, du moins, subit des métamorphoses semblables à celles des reptiles.

Mais il est temps d'arriver au but de mon voyage. Dès ma première course sur les roches, bien que le flot ne fût pas favorable, je me crus transporté dans le palais d'Armide. Ici de magnifiques anthéas vertes, aux ravissantes antennes roses, gris argenté ou brun clair. Là, de nobles crassicornes ; plus loin, enfin, de nombreuses anémones que je ne détachai qu'avec peine du granit.

Quand j'eus rempli mes paniers, je me mis à retourner les pierres, et je rencontrai tout d'abord une *nymphon gracile*, araignée de mer des plus originales. Cette espèce d'insecte n'a pas de corps proprement dit, le torse n'est qu'une simple ligne aussi effilée que les pattes. Prenez un bout de soie long de trois lignes, garnissez-le de quatre nœuds, à égale distance les uns des autres, voilà le corps ; de chacun des nœuds faites pendre d'autres bouts beaucoup plus longs de la même soie, voilà les pattes. Séparez en trois filaments l'une des extrémités du corps, voilà la tête ; enfin, d'un simple fil de laine, roulez une boule de la gros-

seur d'une tête d'épingle, voilà la poche aux œufs, et l'animal est complet. Mais le microscope révèle bien d'autres merveilles; il nous apprend que la tête est armée de pinces semblables à celles du crabe ; que le tube alimentaire, au lieu d'être renfermé dans le corps seulement, suit toutes les sinuosités des jambes, de telle sorte que chacune de ces jambes ou pattes reproduit au dedans comme au dehors l'exacte structure du corps. Ce canal alimentaire ainsi ramifié est semé de globules d'un brun jaune, nommées cellules hépatiques, que l'on suppose tenir lieu d'un foie rudimentaire. M. Gosse, dans son charmant livre de *Tenby*, prend cet intestin pour le système de circulation. « Chacun de ces longs membres à plusieurs articulations est, dit-il, percé par un vaisseau central dont les parois se contractent à intervalles égaux, par l'effet d'une pulsation exactement semblable à celle du cœur, et qui chasse en avant des granules ou corpuscules transparents. » M. Gosse se trompe : ce qu'il a vu se mouvoir n'était autre chose que la nourriture. Quant au sang, si on peut lui donner ce nom, il baigne les parois intérieures du corps et des pattes, autour et en dehors de l'intestin dont l'action péristaltique le met en mouvement. Cette *nymphon gracile* fut pour moi une véritable trouvaille, car elle me permit de continuer des observations commencées à Ilfracombe sur les *pycnogonides* dont, suivant les autorités les plus récentes, le développement n'est pas encore bien étudié.

Plus loin, je trouvai une cépole ; puis un syngnathe, poisson bizarre, à corps d'anguille, à tête de lévrier ; puis, plus loin encore, une chétive marguerite sur une feuille de plante marine ; à peine introduite dans mon bocal, elle devint une charmante *eolis alba*. Je pris encore deux *coris* vivants[1] : beaucoup de gens connaissent parfaitement la coquille du coris et fort peu l'animal lui-même. Enfin, je me retirais ployant sous le fardeau de ma récolte, lorsque, jetant un dernier regard sur la mare, j'en tirai encore une délicieuse *doris* verte.

Un autre jour, dans mes courses répétées, j'aperçus une plante portant des colonies entières. De grêles annélides vertes, blan-

[1] Nom vulgaire d'une porcelaine fort abondante, dont on se sert comme monnaie sur la côte de Guinée, usage qui lui a valu, dans la langue savante, le nom de *cypræa moneta*. (*Note de la Rédaction*.)

ches, rouges, se tortillaient en tous sens sous l'ombre de ses feuilles humides; les éponges et les *polyzoa* y formaient plusieurs groupes; mais ce que j'y découvris de plus précieux fut une comatule rose et blanche. Qu'on juge de ma joie! une comatule! « le roman de la mer! » créature jusqu'à présent inconnue, ou plutôt imparfaitement révélée par des descriptions obscures, des dessins inexacts, et provenant, dit-on, du croisement de la crinoïde avec l'étoile de mer. Je ne me lassais pas d'admirer à travers les parois de mon bocal la grâce de ses plumes blanches et vertes, et je me rappelais ce passage poétique où Edouard Forbes exprime ses émotions à l'aspect de la crinoïde qui lui inspire cette vision d'un « monde océanique, à la surface duquel viennent se jouer des myriades de nautiles, tandis que, dans ses profondeurs, des millions de madrépores s'agitent sur leurs tiges légères. » Aujourd'hui, ces nautiles ont presque disparu, et si quelques rares traînards de ces charmantes tribus apparaissent encore, ils semblent ne vouloir se montrer que pour livrer à notre admiration les merveilleuses formes et la structure de leurs devanciers. D'autres êtres non moins curieux les ont, il est vrai, remplacés, mais les mers où ils s'agitaient sont devenues des terres sur lesquelles l'homme s'efforce en vain d'égaler la symétrie de leurs formes dans ses monuments à colonnes et ses palais classiques.

Lorsqu'après de nombreuses excursions j'eus acquis d'amples récoltes, je me hâtai d'examiner mes conquêtes, tant par amour de la science que pour me rendre compte des richesses zoologiques des Sorlingues.

L'œil fixé sur mes verres j'examinai à mon aise des gemmes, des marguerites, des anthéas, et la charmante *venusta*, de Gosse, disquée d'orange. Je retrouvai mon crassicorne dans la splendeur de toutes ses variétés. L'un, à corps gris, élongeait ses tentacules blancs, tandis qu'un autre, au corps noir, m'en montrait de jaunâtres, et qu'un troisième semblait fier des siens, rosés et barrés de blanc; un quatrième, enfin, étalait son magnifique écarlate. A côté d'une frêle *actinia nivea*, j'en vis trois d'une espèce qui m'était inconnue. Longues d'environ dix-huit lignes, elles paraissaient s'efforcer de grandir encore, et ne portaient qu'une rangée de tentacules non rétractiles, d'un gris foncé taché

de brun; leurs corps étaient empourprés de taches rougeâtres de diverses étendues, les plus grandes entourées d'un cercle blanc. Elles ressemblaient beaucoup à l'anémone commune, je crois, dans la baie de Weymouth, et dont je possède un magnifique échantillon, blanc transparent, à taches rouges se multipliant vers la base, aux tentacules d'un blanc pur, ornés de chaque côté d'un brillant ruban vert-pomme passant sur le disque oral jusqu'à une charmante bouche rose. Près de là, je vis un délicieux polype lampe (*lucernaria*), avec ses petits tentacules noueux et actifs à la recherche de sa proie.

Je ne trouvai dans mes vases que deux représentants des éolides : l'*eolis papillosa* et l'*eolis alba;* mais j'avais de nombreux sujetsdu *pleurobranchus*, que je confondis d'abord avec la doris; grâce aux *Mollusques* de Woodword et au *Guide* de Gosse, mon erreur dura peu. Ce mollusque, de couleur jaunâtre, transparente, laisse tomber sa branchie comme une plume d'autruche tombe d'un chapeau de femme. Au lieu de montrer sa cuirasse à l'extérieur, il la porte sous la peau, comme les tyrans craintifs se couvraient d'une cotte de mailles sous leur pourpoint. Cet animal était pour moi une nouveauté. Quand le pêcheur qui m'accompagnait pour retourner les pierres écarta celle qui couvrait le premier que je vis, j'exprimai sottement mon enthousiasme et lui promis un gros pourboire, imprudence dont je ne tardai pas à me repentir. De ce moment, sa cupidité s'exalta ; il devint insatiable. Chaque objet entrant dans mon panier fut un motif des louanges les plus exagérées, les plus monotones, n'ayant qu'un but, celui de me persuader qu'il venait de me trouver un sujet brillant, source à ses yeux d'un déluge de générosité de ma part. « Oh! monsieur, qu'est-ce que cela? Nous n'en avons pas encore trouvé de pareil, bien sûr! qu'il est beau! il vaut pour le moins une guinée! » Tel était l'accompagnement de sa joie quand il me remettait une anémone ou un morceau d'éponge.

Les éponges, surtout, avaient le don d'exciter sa faconde; et comme je répondais toujours : « Ce n'est qu'une éponge, » ses rêves d'Eldorado s'évanouissaient et renaissaient tour à tour. Fatigué de son amour effréné du lucre, le lendemain je pris un autre homme, et nous trouvâmes plus de pleurobranches que je

n'en pus emporter. J'en gardai une douzaine qui me fournirent d'amples sujets d'observations, l'anatomie de ce mollusque n'ayant pas été bien étudiée depuis Meckel. Le compte que le professeur Owen rend de ses organes digestifs me semble pourtant de nature à être cité. « L'animal, dit-il, a quatre estomacs séparés. Le premier, membraneux, reçoit la bile par une grande ouverture placée à côté de celle qui communique à la seconde cavité digestive, plus petite et plus musculaire. Les parois latérales du troisième estomac sont disposées en larges lames longitudinales comme chez les ruminants ; et, pour rendre l'analogie plus exacte encore, on trouve dans la seconde cavité une rainure courant, le long des parois, d'une ouverture à l'autre, et servant probablement à la rumination. Le dernier estomac est mince et ses parois sont unies. Un mollusque, doué de ces divers appareils, est déjà assez singulier par lui-même ; mais que dira-t-on quand on saura que ce ruminant ne se nourrit pas de végétaux ? »

Près de deux comatules étalant leur délicieux plumage, je vis frétiller une charmante *luidia fragilissima*, étoile de mer si délicate, si sensible à l'injure, que si on la touche du bout du doigt elle brise en morceaux son corps qu'apparemment elle croit déshonoré. Forbes nous raconte ses efforts infructueux pour en conserver une en son entier. Comme elle approchait de lui, il plongea avec précaution son seau plein d'une eau pure jusqu'au niveau de la mer pour l'y recevoir sans secousse ; mais, soit que le nouveau liquide fût trop froid pour elle, soit qu'elle eût été effrayée à la vue du vase, elle se sépara tout à coup en plusieurs fragments. Forbes, dans son désespoir, saisit l'un des plus gros et ramena l'extrémité d'un bras armé de son œil rouge, dont la paupière épineuse s'ouvrait et se fermait tour à tour comme pour le narguer par un clignotement de dérision.

J'aperçus aussi quelques polyzoa pour l'observation desquels il faut recourir au microscope, qui donne à nos yeux une force que la nature leur refuse. Quoi de plus intéressant que d'épier les premiers instants de la vie et cette progression graduelle, commune à tous les êtres animés. Ce n'est pas sans un vif intérêt que j'ai étudié à ce point de vue l'éolis et la doris qui, malgré leurs différences dans les sujets adultes, ont un cours de développement exactement semblable. On peut voir sur les roches ou

dans des vases une longue file de pelotons d'œufs qu'on prendrait pour un délicat chapelet de perles enveloppées dans une membrane transparente. La division du périsperme n'est nullement symétrique comme dans les autres œufs. Il se partage en deux, en trois, et souvent en quatre parties inégales; j'en ai même compté jusqu'à cinq, dont chacune se développe en un, deux, ou trois embryons. Cette multiplication d'individus, cette production de jumeaux, peut éclaircir la question des naissances doubles. L'activité croissante des jeunes embryons est très-intéressante à observer. D'abord, leur rotation est à peine perceptible ; puis, leur vigueur s'accroît avec leur vitesse juqu'au moment où une rapidité extrême annonce qu'ils vont bientôt briser leur enveloppe; enfin, au moment de l'éclosion, c'est un curieux spectacle de les voir, par centaines, tourbillonner, s'échapper dans l'eau et nager çà et là comme des nautiles se jouant sur l'Océan.

Cette mention des nautiles me rappelle que ces mollusques ont, dans leur état d'embryon, une grande écaille dont ils ne conservent aucune trace dans un âge plus avancé. D'après les principes d'Agassiz et de quelques autres qui voudraient faire de l'embryologie le guide de la classification zoologique, cette écaille momentanée annoncerait dans les mollusques nus une organisation plus complète que celle des mollusques à coquilles. Quoi qu'il en soit, ce fait que l'embryon est pourvu d'une défense qu'il perd dans la suite mérite une place dans la science; car il est curieux de penser que la grande écaille du lépas, qui se change en cuirasse interne chez le lièvre de mer et le pleurobranche, disparaît chez la doris et l'éolis. Peut-être aussi ne disparaît-elle pas entièrement, les spiculaires, si abondantes dans le tégument de la doris, pouvant bien représenter l'écaille dans une condition rudimentaire. Je n'exprime toutefois qu'un doute à cet égard ; car, bien que ces spiculaires soient aptes à fortifier le tégument et à remplir un office de protection, je les retrouve en d'autres endroits, par exemple aux membranes situées près du cerveau.

La joie du naturaliste à l'aspect d'un être encore inconnu pourrait se comparer à celle d'un enfant qui obtient un jouet ardemment désiré. On comprend, en effet, que la découverte

d'un animal nouveau devienne pour lui la source d'un légitime orgueil. Quelle gloire de décrire ce qu'aucun autre n'a décrit avant nous, et de se croire ainsi presque l'égal des Linnée, des Cuvier, des Owen ! Mais de quelle réserve, de quelle prudence ne faut-il pas s'entourer pour n'avoir pas plus tard à reconnaître qu'au lieu d'avoir ouvert une nouvelle voie, on ne fait que marcher sur les traces de quelque penseur allemand. Je puis me citer comme un exemple d'une si cruelle déception.

Examinant un jour une touffe d'herbes marines couvertes de grappes de *polyzoa ciliobrachiata*, j'aperçus une foule de petits corps en mouvement ; je n'avais jamais rien vu de pareil. Je compulsai mes livres sans y rien trouver d'analogue. Chacun de ces individus reliés ensemble formait une coupe dont le bord était couvert par un cercle de douze à quatorze tentacules ciliés tombant comme l'extrémité d'une feuille de bruyère. Le canal alimentaire était un long tube convoluté ; au fond de la cavité garnie de cilias, je trouvai une masse de granules jaunâtres, peut-être des cellules hépatiques, et je vis parfois la nourriture roulant comme sur un axe.

Convaincu que cet animal était encore inconnu, je lui composai un nom grec et je me disposais à le produire, lorsque, peu après, je draguai sur les côtes de Jersey un petit *pecten*, sur la coquille duquel je vis entre autres parasites mon nouvel ami en grande activité et beaucoup plus développé que son frère des Sorlingues. J'appris alors que c'était la *pedicellina* de Stars, ou du moins un individu si semblable à la pedicellina, que ses spécialités, telles que ses tentacules rétractiles, devaient être regardées comme insignifiantes et ne suffisaient point à constituer une nouvelle espèce. Désolé de ce contre-temps, ma bonne fortune me dédommagea pourtant par la découverte d'un fait non encore observé, autant que je puis croire. C'est que la *pedicellina* est vivipare autant qu'ovipare et gemmipare. Tandis que j'en examinais une grappe, je vis un objet cilié sortir de l'orifice, puis un second, puis un troisième, qui vinrent se placer à côté du premier. Je pensai, non sans une certaine anxiété, que ce pouvaient être des embryons ; ils sortirent lentement, et mes soupçons se changèrent en une joyeuse certitude quand je les vis plonger dans l'eau. Je perdais, il est vrai, la découverte de ce petit animal,

mais je venais de conquérir un fait nouveau quant à sa génération.

Je fus aussi dispensé du soin difficile de le classer et d'augmenter ainsi les listes de noms, déjà si encombrées. On ne saurait nier, en effet, que la méthode actuelle n'est que provisoire et qu'elle le sera jusqu'à ce qu'on ait adopté des principes plus rigoureusement philosophiques. J'en trouve une preuve dans l'embarras des zoologistes à classer la *sagitta bipunctata*. Dans quelques-unes de ses particularités de construction, elle ressemble à un poisson. Siebold, qui la range parmi les mollusques, se trouve en opposition avec Krohn et Hunley, le premier la regardant comme appartenant aux annélides, et le second lui trouvant des affinités avec les vers nématoïdes, les annélides, les crustacés et les arachnides.

Quoi qu'il en soit, et quelque place qu'on lui donne, cet animal, long d'un quart de pouce, est des plus intéressants, soit qu'on le voie dans un vase se servant de sa queue pour frapper l'eau, ou s'élançant pour se fixer aux parois du bocal au moyen d'un suçoir, soit qu'on l'examine au microscope qui dévoile sa transparence extraordinaire. On distingue en ce cas deux grands yeux à sa tête armée de formidables crochets, ainsi que son corps étroit coupé par le milieu en deux parties égales et le canal alimentaire droit, terminé par un orifice cilié placé à la partie antérieure du corps. Contrairement à ce qui existe dans le sujet que je possède, les dessins de MM. Busk et Gosse représentent cette partie comme beaucoup plus longue que la partie inférieure. Celle-ci est divisée longitudinalement par une cloison, et toutes ses cavités sont remplies de granules se mouvant en rond comme la nourriture dans l'estomac. Ces granules sont évidemment le spermatozoa trouvant issue par deux orifices près de la queue. Outre la division du corps dont j'ai parlé, mon sujet pris aux Sorlingues diffère en plusieurs points de l'espèce décrite et dessinée par M. Gosse dans son *Tenby* et son *Guide*, et par M. Busk dans le *Microscopical Journal*. Ainsi, par exemple, il est dépourvu de nageoires supérieures, et les nageoires postérieures, placées juste au-dessous de l'oviduc, se confondent avec la queue ; il n'a donc réellement de chaque côté qu'une nageoire unie à une expansion caudale, d'où suit cette

particularité, digne de remarque, que les orifices livrant passage au spermatozoa s'ouvrent, non dans le tégument du corps, mais dans la nageoire même. Quant aux épines distribuées sur le corps et les nageoires, Krohn les regarde comme un procédé purement épidermique. J'ignore sur quoi il fonde cet avis, que je partage pleinement, parce que j'ai vu ces prétendues *setæ* subir une décomposition rapide, ce qui n'aurait pas eu lieu si elles eussent été un procédé inorganique.

Mais ce qui excita surtout mon intérêt dans cette curieuse *sagitta* fut l'absence entière de tout système vasculaire. Voici donc un animal doué d'un système nerveux de quelque importance, avec des yeux, des fibres musculaires rubanées, et, malgré ces signes d'une organisation complète, sans aucune trace d'appareil vasculaire et totalement dépourvu de sang. Je ne compris pas d'abord une contradiction si évidente ; mais quelques recherches que j'eus à faire sur le rapport entre le sang et la respiration vinrent m'éclairer peu après. Ces recherches ne sont point encore complètes, mais elles tendent à ce fait, que, dans les séries animales, *il existe un rapport défini entre les systèmes vasculaire et respiratoire*, la spécialité de l'un étant étroitement liée à la spécialité de l'autre. A ce point de vue, la *sagitta* cesse d'être une anomalie. Sa respiration a lieu par toute la surface du corps, sans qu'elle ait besoin d'aucun organe particulier, tel que les branchies ou les poumons, et cette absence d'appareil respiratoire exclut la nécessité d'un appareil vasculaire : pas de respiration, pas de circulation ; c'est une conséquence forcée.

Et en effet, la *sagitta* n'a point de sang, à moins que nous n'étendions le mot *sang* à tout fluide remplissant les fonctions d'un fluide nourricier ; extension qui non-seulement altérerait l'exactitude du langage scientifique, mais nous placerait dans la situation mentale de ce brave Irlandais qui trouvait dans un lac tout ce qu'il lui fallait pour faire du punch, à l'exception du whisky, du sucre et du citron. Car, si nous descendons aux formes les plus simples de l'organisation, nous trouvons pour fluide nourricier de l'eau, et rien de plus. Le docteur Thomas Williams, à qui nous sommes grandement redevables pour ses recherches sur le sang, pense que, dans les séries zoologiques, le vrai sang ne se fait voir pour la première fois que dans les

échinodermes ; il n'a trouvé qu'un fluide chyleux, et même, à quelques degrés au-dessus, ce fluide chyleux continue à se montrer conjointement avec le sang. Ainsi, par exemple, un ver a deux fluides : 1° le sang circulant dans un système de vaisseaux fermés ; 2° le fluide chyleux, oscillant dans la cavité générale, en dehors de ces mêmes vaisseaux.

On a vu que, sans enrichir la science de quelque famille inconnue, le zoologiste peut cependant se flatter de la servir par l'adjonction de quelques faits utiles. En effet, la nature est inépuisable : pour le penseur attentif, l'horizon des connaissances humaines n'est pas plus fixe que celui du monde pour le voyageur toujours en mouvement. A ses yeux, des faits nouveaux se lient à de nouvelles formes ; l'observation la plus triviale peut faire naître une longue suite de suggestions lumineuses, comme une légère étincelle fait éclater tout à coup la mine la plus formidable. Aussi le naturaliste ne devrait-il jamais marcher que le crayon à la main, toujours prêt à recueillir le fait le plus insignifiant. Un jour peut-être ce fait, joint à d'autres, deviendra la pierre angulaire d'un magnifique édifice. Les notions transmises par les bergers chaldéens n'ont donné lieu à l'astronomie qu'après plusieurs siècles écoulés. Non que l'observation soit, comme bien des gens imaginent, la base réelle des connaissances zoologiques, mais elle est, pour les sciences acquises, un astre conducteur, quand l'expérience qui la contrôle la consacre de son aveu.

On a fait, et l'on fait encore tous les jours de grands pas dans cette voie. Et cependant nous voyons des hommes recommandables à tous égards, qui, se fiant trop légèrement à l'observation, déclarent en anatomie, par exemple, que tel organe exerce telle fonction, uniquement parce qu'il ressemble à un organe exerçant réellement cette même fonction. Que de fois pourtant l'expérience a formellement démenti la conclusion ! Je n'en citerai qu'une preuve sans réplique, tirée de la puissance digestive de l'anémone de mer.

Et d'abord, qu'entendons-nous par ce mot *digestion* ? Au premier aspect, la question paraît toute simple ; mais, si l'on s'y arrête, on la trouvera des plus compliquées.

Distinguons, avant tout, la *digestion*, fonction spéciale du canal

intestinal, de l'*assimilation*, propriété commune à tous les êtres animés. Pour qu'un animal croisse et répare les pertes incessamment causées par l'action de la vie, il faut qu'il *s'assimile*, en d'autres termes, qu'il divise en lui les substances qui ont de l'affinité avec les siennes propres, rejetant tout ce qui, étant inconvertissable, ne peut lui être assimilé. Les organisations les plus simples trouvent une nourriture assimilable dans l'élément au milieu duquel elles vivent, et, dans ce cas, le procédé de la séparation est facile, puisqu'il n'y a ni bouche, ni estomac, ni glandes sécrétant les fluides dissolvants. Mais les organisations tout à fait complètes ne trouvent pas dans l'air qu'elles respirent, ou sur la terre qui les porte, la variété de substances nécessaire aux exigences de leurs corps. Il faut qu'elles cherchent ces substances qui, une fois rencontrées, exigent d'importantes préparations mécaniques et chimiques, pour acquérir la condition indispensable à leur combinaison dans la composition des tissus.

Un exemple rendra ceci plus clair. L'*actinophrys*, animal microscopique, soigneusement étudié par Kölliker, est formé d'une substance gélatineuse très-contractile, sans la plus légère trace d'organes, sans même un tégument distinct, séparable de la masse. Sa surface extérieure se compose de longs filaments tentaculaires qui, comme les branches du polype, se saisissent de jeunes animalcules et jusqu'à de petits crustacés. Toujours comme le polype, l'un des filaments n'a pas plus tôt touché une proie qu'il se contracte ; tous les autres se portent aussitôt vers la victime, qu'ils enveloppent successivement ; puis, tous aussi, se contractant comme le premier, amènent la nourriture près du corps de l'animal. On voit alors le point de contact de celui-ci devenir concave, se contracter comme avaient fait les filaments, et la nourriture pénétrer dans le corps jusqu'à ce que les bords de la cavité se rejoignent et se ferment sur elle. Une fois engloutie, ses parties solubles se dissolvent, et le corps reprend sa forme primitive. Cette opération terminée, les parties insolubles sortent comme le tout était entré, et ainsi est accompli tout le procédé de l'ingestion et de l'éjection.

Nous n'entreprendrons pas de retracer les divers épisodes de l'histoire compliquée de la digestion chez les animaux des grandes espèces, épisodes où la mastication et l'insalivation

viennent en aide aux actions mécaniques. Tout le monde connaît plus ou moins ces faits généraux. Remarquons seulement en passant que le lait, qui contient toutes les substances essentielles à la nourriture du nouveau-né, ne les contient néanmoins que dans une condition étrangère à la nourriture directe et immédiate de l'être qui l'ingurgite. En effet, tant que le lait n'a pas subi le procédé digestif, c'est-à-dire une suite de décompositions et de recompositions chimiques, il n'est pas plus propre à nourrir les muscles, les os, les nerfs de l'enfant, que ne le sont la chaux et l'eau, qu'on nous vend traîtreusement sous son nom dans nos vertueuses cités. De même, la chair de mouton, que nous regardons avec raison comme une excellente nourriture, n'est réellement qu'une nourriture virtuelle ; il faut qu'elle subisse une curieuse suite de métamorphoses avant d'être convertie en sang. Et même alors tout n'est pas fini : c'est une erreur profonde que de regarder la formation du sang comme la dernière conversion de la nourriture avant son assimilation. Les physiologistes y terminent, il est vrai, l'histoire de la digestion, comme les conteurs d'histoires terminent au mariage les péripéties plus ou moins compliquées de la vie de leurs héros, indiquant par là que, suivant eux, leur tâche est accomplie. Mais de même que le mariage est le premier acte d'un nouveau drame, souvent fertile en événements, de même la transformation du sang n'est que le commencement d'une nouvelle série de changements des plus importants. On peut, je crois, démontrer que le sang lui-même n'est pas plus immédiatement ni directement assimilable que la chair de mouton, sa première origine. A son passage le long des parois des vaisseaux, il subit des variations spécifiques qui le disposent à l'assimilation, et sans l'accomplissement desquelles il ne serait point assimilable. Le sang, en tant que sang, ne nourrit pas les tissus ; il se dépose seulement sur eux, comme toute autre substance étrangère dont il faut qu'ils se débarrassent par l'absorption dans les veines. En fait, il est uniquement, comme Bergmann et Luckart le disent avec vérité, un dépôt de substances assimilables et sécrétoires, et son but, dans l'économie, est celui d'un appareil régulateur, nécessité par les fluctuations qui se produisent dans l'action de se procurer de la nourriture.

La nourriture devant être rendue soluble avant que l'assimilation puisse avoir lieu, la solubilité est évidemment une question de premier ordre. Un grand nombre de substances solubles ont à subir des changements chimiques de décomposition, avant de devenir partie inhérente d'un corps doué de vie. Si l'on injecte dans les veines de l'albumen ou du sucre, ils ne s'assimileront pas ; ils seront rejetés sans altération dans les excrétions ; mais s'ils sont injectés dans le canal alimentaire qui les emportera à travers le laboratoire du foie, ils seront alors entièrement assimilés.

Ainsi, la solubilité et la transformation sont les deux effets digestifs pour la production desquels deux agences, l'une mécanique, l'autre chimique, sont essentiellement nécessaires. C'est de ces deux points que rayonnent au loin toutes les questions ; c'est vers ces deux points que toutes convergent. Mais ce qui impressionne fortement l'esprit, c'est l'extension de l'agence chimique, puisqu'un sixième de tout le poids du corps est, dans l'espace de vingt-quatre heures, répandu dans le canal alimentaire, sous la forme de diverses sécrétions. En un seul jour, le sang sécrète et répand dans ce canal beaucoup plus de fluide que n'en perd toute la masse de fluide circulant dans les vaisseaux sanguins, quelque période que l'on veuille prendre.

Ce qui précède, surtout en ce qui touche l'agence chimique, rend assez clair le but de la digestion. On pourrait donc dire abstractivement qu'elle est la préparation de la nourriture, de manière à la rendre propre à l'assimilation. Mais, si l'on descend des hauteurs de l'abstraction pour se rapprocher des questions concrètes, on verra que cette définition renferme encore plusieurs procédés, tels que l'action de saisir, la mastication de la nourriture, son absorption, sa circulation, son aération dans le sang, et enfin sa transsudation à travers les parois des vaisseaux capillaires, tous procédés dont aucun ne peut être que très-improprement appelé digestif ; car la mastication est la fonction spéciale des mâchoires ; la circulation, celle des vaisseaux ; la respiration, celle des poumons, tandis que la digestion proprement dite est celle du canal alimentaire. Définissons donc le terme *digestion* d'une manière exacte, et disons que la digestion est l'acte digestif qui a lieu dans le canal alimentaire, au moyen

de sécrétions aptes à modifier chimiquement la nourriture et à la préparer pour l'assimilation.

Ces faits bien expliqués, bien convenus, je reviens aux anémones de mer.

Les actinies digèrent-elles ? Telle est la question que je m'étais posée, et dont la naïve expression pourrait faire sourire quelque zoologiste superficiel, car tout le monde sait que ce genre de mollusques se nourrit volontiers de lépas, et même de bœuf bouilli. J'ai cependant douté qu'il digérât réellement, et je m'étais promis de vérifier le fait, car l'expérience peut seule attester la vérité.

« Il est clair, dit le docteur Carpenter, le dernier écrivain sur ce sujet, qu'un fluide dissolvant est sécrété des parois de la cavité gastrique ; car les parties tendres de la nourriture qui y est injectée se dissolvent graduellement sans le secours d'aucune trituration mécanique. » Le fait semble évident au premier aspect ; malheureusement, l'expérience a démontré le contraire ; elle a prouvé : 1° qu'aucun fluide dissolvant n'est sécrété ; 2° que la nourriture ne se dissout point, mais que les sucs seuls en sont exprimés.

Ma première épreuve avait pour but de m'assurer de la présence ou de l'absence d'une sécrétion ; voici comment j'opérai :

Un petit morceau de poisson frais, attaché à un fil et entouré d'une bande étroite de papier tournesol, fut jeté à un *anthœa cercus*, qui l'engloutit avec avidité. Je donnai à un crassicorne un autre mince filet, placé longitudinalement sur un papier semblable. Si quelque sécrétion acide se produisait, ce papier devait rougir ; dans le cas contraire, la couleur bleue ne subirait aucune altération. Le lendemain matin, j'examinai les déjections et n'aperçus aucune trace visible de réaction acide. L'expérience ayant été répétée plusieurs fois dans des conditions différentes, et toujours avec les mêmes résultats, je fus conduit à conclure que le procédé digestif des actinies ne comporte aucun fluide acide.

Mais un doute subsistait encore. Les sécrétions dissolvantes sont ou acides, ou alcalines. Les mêmes expériences devaient donc être reproduites avec un réactif alcalin. J'obtins des ré-

sultats pareils, et me trouvai ainsi parfaitement d'accord avec M. Hollard [1].

Les actinies n'effectuent donc pas la préparation de leur nourriture par des moyens chimiques, et il serait par conséquent inexact, dans le sens strict du mot, de dire qu'elles digèrent. Mais j'étais curieux de savoir jusqu'à quel point elles emploient les moyens mécaniques. A l'exemple de Réaumur, qui fit avaler à un chien une boule d'argent, remplie de viande et forée à jour, j'ouvris aux deux bouts et perçai de six entailles plusieurs tuyaux de plume, de six lignes de longueur, offrant ainsi d'amples moyens à tout fluide dissolvant d'exercer son action sur le *roast-beef* introduit dans les plumes. Le lendemain, je ne trouvai pas une différence sensible entre la viande injectée et d'autres morceaux semblables, plongés dans l'eau pendant le même espace de temps. Je remarquai au contenu de l'une des plumes, quelque peu sorti à chaque extrémité, une macération que je pris d'abord pour un effet digestif; mais le microscope me fit voir les muscles, les fibres et les stries parfaitement intacts. La macération était donc évidemment d'une nature purement mécanique. La viande présentait un aspect semblable après son éjection par les actinies ; elle était pulpeuse, incolore, mais les muscles n'étaient nullement offensés. Après ces résultats, ma conclusion ne pouvait être douteuse.

On peut, dans l'échelle des séries animales, établir ainsi la complication progressive de la digestion :

Partant de la simple cellule qui, par un simple procédé d'*endosmose*, tire sa nourriture du plasma qui l'entoure, on arrive d'abord à l'*actynophris* ou *amœba*, qui, sans bouche, et repliant sa propre substance sur l'aliment, se nourrit comme elle peut ; puis aux infusoires, qui ont une bouche, mais sont totalement privés d'estomac ; puis au polype, dont une partie du tégument est repliée à l'intérieur et lui sert de bouche et d'estomac, sans différer anatomiquement du tégument extérieur, ni physiologi-

[1] Il est remarquable, et je m'en suis souvent assuré, que les papiers réactifs plongés dans l'intestin, et dans la cavité inférieure, soit au moment de la digestion, soit chez l'animal à jeun, ne donnent aucun indice d'acidité ni d'alcalinité. — *Études zoologiques sur le genre* ACTINIA (*Revue et magasin de zoologie*, n° 4. 1854).

quement, dans son action, de celle de la substance gélatineuse de l'*amœba*. De là, nous sommes conduits aux annélides, doués d'un véritable intestin situé dans la cavité commune, et pourvus d'un appareil, ou même de la simple apparence d'un appareil sécrétant, fort léger. En remontant ainsi pas à pas la construction animale, nous arrivons enfin aux mammifères, dans lesquels nous trouvons un appareil digestif merveilleusement compliqué. A la complexité croissante des organes, s'unit toujours la complexité croissante de la nourriture que les animaux digèrent, depuis les gaz simples jusqu'aux matières les plus substantielles.

(*Lewees's, Blackwood Magazine.*)

Ce n'est plus seulement dans les jardins zoologiques que l'on trouve ces petits océans, près desquels le bocal à poisson rouge n'est plus qu'un jouet d'enfant, mais c'est aussi dans les salons, où ils popularisent l'étude de l'ichthyologie. Après l'*aquarium*, un amateur a inventé aussi un *vivarium* à papillons et à insectes. On parle aussi d'un *bryarium*, — jardinière de cristal pour les mousses, dont l'inventeur, M. H. Higgins, faisait dernièrement la description devant le bureau de la Société Linnéenne de Londres. M. Higgins s'en est servi lui-même utilement et agréablement pour étendre son étude des mousses, dont il a une magnifique collection.

Dans une des séances de cette même Société Linnéenne, M. Sclater a lu un mémoire par lequel il préconise un nouveau système de classification en histoire naturelle. Entre autres faits sur lesquels il appuie sa théorie, il prétend que le globe nourrit sept mille cinq cents espèces d'oiseaux et attribue à chaque espèce deux mille lieues carrées de la surface terrestre.

Un M. Gobley vient d'analyser les éléments dont se compose la substance des colimaçons, dans le but de découvrir le principe auquel on suppose la vertu de guérir la phthisie pulmonaire. Il en est arrivé à nier que ce principe existât dans le corps de l'animal ni dans sa coquille, le carbonate de chaux étant, selon lui, sans action sur le tubercule de l'organe respiratoire.

ROMANS.

QU'EN FERA-T-IL?

CHAPITRE XV [1].

Quand Dieu le veut, tous les vents amènent la pluie.
(*Ancien proverbe.*)

M. Rugge ne s'était pas résigné à perdre Sophie et une somme de cent livres sterling, avant de se donner beaucoup de peine, — et de peine inutile, — pour rattraper l'une ou l'autre. Il avait été voir Jasper Losely, lorsque ce gentleman habitait le quartier Saint-James ; mais à peine avait-il fait allusion à la restitution des cent livres sterling, que Jasper Losely, ouvrant la porte et la fenêtre, lui offrit l'alternative immédiate. M. Rugge, ayant choisi le mode de sortie le plus habituel, exhala sa juste indignation dans une lettre émanée de l'étude de son procureur, et par laquelle on menaçait Jasper de le poursuivre pour conspiration frauduleuse. Il avait aussi fait plus d'une visite à Mrs. Crane : celle-ci l'avait un peu calmé en reconnaissant qu'on avait très-mal agi avec lui, et qu'on devait au moins lui rendre son argent. Elle promit enfin de faire de son mieux pour engager M. Losely à « se conduire en homme d'honneur. » Quant à Sophie elle-même, Mrs. Crane parut éprouver une profonde indifférence. En effet, la haine qu'elle avait certainement conçue

[1] Voir le numéro d'août.

pour cette enfant dans le temps qu'elle était confiée à ses soins s'était fort amortie par suite de la conduite dénaturée de Losely à son égard. Il lui importait sans doute peu que Sophie fût entre les mains de Rugge ou entre celles de Waife; il lui suffisait de savoir que, dans l'un ou l'autre cas, la fille d'une femme dont le souvenir soulevait ses ressentiments les plus violents était rabaissée à un degré si inférieur au sien dans l'échelle sociale.

Peut-être, des deux protecteurs éventuels de Sophie, — Rugge et Waife, — Mrs. Crane eût-elle été la seule à préférer Waife. Il était à un degré encore plus bas que le directeur ambulant; et, quoiqu'elle eût si cruellement compromis le pauvre estropié aux yeux de M. Hartopp, elle n'avait pas précisément de vengeance à assouvir contre lui. Au contraire, si elle le voyait avec mépris, c'était un mépris qui n'était pas exempt de pitié. Il fallait faire au maire les communications qu'elle lui avait faites, ou ce digne magistrat ne se serait pas dessaisi, — au moins pas avant le retour de Waife, — du dépôt que celui-ci lui avait confié. C'était, d'ailleurs, un service à rendre au vieillard, que de lui épargner à la fois une scène déchirante avec Jasper, et l'opprobre public qui eût été la conséquence de toute résistance de sa part à l'autorité de Jasper, ou d'une altercation quelconque entre eux deux. Et comme l'objet principal de Mrs. Crane était alors de s'assurer la soumission de Jasper, en lui faisant voir qu'elle pouvait lui être utile, les Waife, les Sophie, les maires et les directeurs de spectacle n'étaient pour elle que les pions qu'un joueur fait manœuvrer sur l'échiquier, et qu'il sacrifie selon l'intérêt dominant de la partie.

Rugge arriva un beau jour, tout essoufflé et dans une grande agitation, annoncer à Mrs. Crane qu'on avait vu Waife à Londres. Son clown (le clown de Rugge) l'avait vu, non loin de la Tour; mais Waife avait disparu avant que le clown, perché sur l'impériale d'un omnibus, eût le temps de descendre.

« Et lors même qu'il aurait attrapé M. Waife, fit observer Mrs. Crane, qu'en serait-il résulté? Vous n'avez aucun droit sur M. Waife.

— Mais le Phénomène doit être avec cet odieux ravisseur, répondit Rugge. Quoi qu'il en soit, madame, j'ai mis à l'œuvre un ministre de la justice, — c'est-à-dire un agent de la police

secrète; et ce que j'ai maintenant à vous demander est simplement ceci : dans le cas où il serait nécesaire que M. Losely comparût avec moi devant le sénat, — je veux dire, madame, devant un tribunal de police métropolitaine, — afin d'établir mon droit légal à la possession de mon Phénomène, — que j'ai acheté et payé, — voudrez-vous engager cet homme audacieux à ne pas présenter encore une fois à mes lèvres la coupe empoisonnée?

— Je ne sais même pas où est M. Losely... Il est possible qu'il ne soit pas à Londres.

— Madame, je l'ai aperçu hier au soir au Théâtre de la Princesse. J'étais dans la galerie à un shilling; et lui, madame, lui qui me doit cent livres, — il était dans une loge réservée !

— Ah ! vous en êtes sûr? Il était seul?

— Il était avec une dame, — une dame ayant un châle de cachemire. Je connais ces châles-là. C'est mon père qui m'a appris dès ma tendre enfance à les connaître; mon père était un ornement du commerce anglais, madame, — un négociant — sur gages. Oui, poursuivit Rugge, avec un sourire foudroyant, cet homme dans une loge réservée, — loge qui coûte deux livres deux shillings au Théâtre de la Princesse, — et avec les dépouilles de l'Inde à ses côtés, braqua son lorgnon et me vit, moi, — dans la galerie à un shilling ! et sa conscience ne lui dit pas : Ne devrions-nous pas changer de place, si je payais à ce gentleman les cent livres que je lui dois? De telles choses peuvent-elles être, et venir nous surpendre comme un nuage d'été, sans que nous ayons le droit de nous en[1]..., je vous le demande, madame, — de nous en étonner?

— Ah ! avec une dame, dites-vous? » s'écria Arabella Crane.

Et son courroux, qui, pendant que le directeur dramatique parlait, avait grondé sourdement, comme l'orage, éclata :

« Cette dame connaîtra l'homme qui vend sa fille pour lui faire courir les foires ! Sachez seulement où elle est, et revenez me voir avant de faire un pas de plus. — Ah! avec une dame ! Allez trouver votre agent de la police secrète, ou plutôt envoyez-le-moi. Nous découvrirons d'abord l'adresse de M. Losely. Je me charge de tous les frais. Comptez sur mon zèle, monsieur Rugge. »

[1] Citation de Shakspeare.

M. Rugge s'en alla, très-réconforté. Il n'y avait pas longtemps qu'il était parti, lorsque Jasper Losely lui-même fit son apparition. Le traître entra en affectant dans ses manières plus d'assurance encore qu'à l'ordinaire, comme s'il se fût attendu à une réprimande et préparé à la braver ; mais Mrs. Crane n'eut garde de lui reprocher son absence prolongée, ou de se montrer surprise de son retour. Avec une vraie duplicité féminine, elle le reçut comme si rien n'était arrivé. Jasper, ainsi encouragé, fit des excuses et alla de lui-même au-devant des explications : évidemment il avait besoin de Mrs. Crane.

« Le fait est, ma chère amie, dit-il, en se laissant tomber dans un fauteuil, que le lendemain du jour où je vous vis la dernière fois, je passai à la grande poste pour voir s'il n'y avait pas de lettres pour moi... Vous souriez..., vous ne me croyez pas? Parole d'honneur... Les voici... »

Et il tira de la poche de côté de son habit un portefeuille neuf, — un élégant portefeuille — en odorant cuir de Russie, ornements en relief, fermoir en or, garniture en soie, — porte-crayon à pierre fine, — canif en malachite, — un arsenal de petits ustensiles rangés chacun dans sa case, — un portefeuille, en un mot, tel qu'un homme ne songerait jamais à s'en donner un, non, Sardanapale lui-même. Vous n'en recevez jamais de pareils, heureux célibataires, que comme tributs et souvenirs des belles qui vous adorent! Mrs. Crane jeta sur ce portefeuille un regard féroce : c'était la première fois qu'elle le voyait. Elle se mordit les lèvres de dépit. De ce charmant portefeuille, qui eût encombré la poche d'un de nos dandys à la taille svelte, mais qui dessinait à peine une légère saillie sur la large poitrine de Jasper Losely, — de ce portefeuille, disons-nous, le monstre tira deux lettres, écrites sur du papier de France, et portant un timbre de poste étranger. Il les replaça vivement, ne laissant à Mrs. Crane que le temps de jeter un coup d'œil sur l'adresse, et il poursuivit :

« Figurez-vous que cet homme si fier de son or, ce Grand Turc d'infidèle, qui n'a pas voulu me croire, a été en France : oui, il a été à ***, où il a pris des renseignements, qui avaient évidemment rapport à Sophie. Mais la femme qui aurait dû le convertir entièrement prit sa volée, et elle ne le vit pas. Que le

diable l'emporte! il aurait fallu que je fusse là. Il n'est pas douteux pour moi que, quant à présent, le païen persiste dans son aveuglement. Parti pour l'Italie, me dit-on; — se moquant de moi, violant les lois de la nature, et courant le monde, avec ses mains solitaires dans ses poches sans fond, — comme le Juif errant! Mais, pour me dédommager un peu de cette mauvaise veine, je trouve à la poste une autre lettre, plus agréable que celle qui m'apporte cette nouvelle. Une dame riche, d'un certain âge, n'ayant pas d'enfants, et voulant adopter une petite fille intéressante, prendra Sophie : si je veux lui céder Sophie, la chose en vaudra la peine pour moi. Il est avantageux, sous une foule de rapports, de bien caser son enfant, dans une maison riche : cela établit des droits qui, naturellement, se traduisent de temps à autre en bons sur le banquier; et je ne saurais considérer ces gracieusetés comme une insulte, — moi, le père! Mais la première condition, c'est de rattraper Sophie : c'est pour cela que je viens réclamer votre secours; — vous êtes si habile! ô la meilleure des créatures! Que pourrais-je faire sans vous? Comme vous le dites, toutes les fois que j'ai besoin d'une amie, c'est à vous que je viens, Bella! »

Mrs. Crane regarda fixement Jasper. On ne saurait croire combien les femmes lisent plus facilement dans la pensée des hommes, que les hommes dans celle des femmes.

« Vous savez où est l'enfant, dit-elle lentement.

— Je suppose qu'elle est avec le vieux; et j'ai vu le vieux, — je l'ai vu hier.

— Continuez. Vous l'avez vu, — où?

— Près du pont de Londres.

— Que pouviez-vous avoir à faire de ce côté-là? Ah! je devine, — l'embarcadère du chemin de fer — de Douvres. Vous alliez à l'étranger.

— Moi? pas du tout : — vous êtes horriblement soupçonneuse, Bella. La vérité est que j'étais allé au chemin de fer pour m'informer de quelques bagages ou paquets qu'un de mes amis y avait fait laisser... Voyons, ne m'interrompez pas. Au pied du pont, j'aperçois tout à coup le vieux, mais changé, — cassé, — un œil de moins. Vous m'aviez dit que je ne le reconnaîtrais pas : je l'ai reconnu pourtant : je n'aurais jamais reconnu ses

traits ; je l'ai reconnu à la forme de son épaule, à un certain mouvement des bras, — à je ne sais quoi encore qui fait qu'on reconnaît un homme, que l'on a connu dès son enfance, sans voir son visage. O Bella ! je vous assure que je me suis senti aussi ému — aussi ému que le plus grand imbécile qui ait jamais... »

Jasper n'acheva pas sa comparaison, mais il s'arrêta un moment, la respiration légèrement oppressée, puis il commença une autre phrase :

« Il vendait quelque chose dans un panier, — des allumettes, des sous-pieds de botte, le diable sait quoi ! lui ! un homme de talent, aussi ! J'aurais volontiers laissé tomber dans ce maudit panier tout l'argent que j'avais sur moi.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Comment l'aurais-je fait ? il m'aurait reconnu. Il y aurait eu une scène, — un esclandre, — la foule autour de nous. Je n'avais pas d'idée que cela me bouleverserait ainsi. Et le voir vendre des allumettes, encore ! — Il est heureux que nous ne nous soyons pas rencontrés à Gatesborough. Je ne pense pas que j'eusse voulu, même pour ces cent livres, me trouver face à face avec lui. Non ! comme il m'a dit, quand nous nous sommes séparés : « Le monde est assez grand pour nous deux... » Donnez-moi une goutte d'eau-de-vie... Merci, Bella !

— Vous ne lui avez pas parlé, — il ne vous a pas vu ; mais vous vouliez ravoir l'enfant, — vous croyiez avoir la certitude qu'elle était avec lui : vous l'avez suivi, sans doute ?

— Je m'en suis bien gardé, — il aurait fallu commencer par faire le pied de grue pendant des heures. Voyez-vous un homme comme moi en sentinelle auprès du pont de Londres ! J'aurais été trop en vue ; il m'aurait bientôt remarqué, quoique j'eusse soin de me tenir du côté de son mauvais œil. J'ai fait mieux que cela ; j'ai chargé un petit drôle déguenillé de le suivre, et voici son adresse. Maintenant, voulez-vous me ravoir Sophie sans que j'aie aucun embarras, sans que j'aie à paraître ? J'aimerais mieux charger un régiment de grosse cavalerie, que d'avoir une prise avec ce vieillard.

— Et pourtant vous voulez lui voler cette enfant, — son unique consolation !

— Consolation ! s'écria Losely avec impatience. L'enfant ne

peut être qu'une charge pour lui, — il est à désirer qu'il en soit débarrassé. C'est pour cette enfant qu'il vend des allumettes ! Ce serait le plus grand service à lui rendre que de l'empêcher d'être grugé, écrasé par cette enfant : sans elle, il trouverait le moyen de se tirer d'affaire ; comment donc ! il est encore plus habile que moi ! Tenez, tenez, donnez-lui cet argent, mais ne dites pas que cela vient de moi. »

Il poussa, sans compter, plusieurs souverains, — au moins douze ou quinze, — dans la main de Mrs. Crane ; et tel est le charme puissant du moindre acte de bonté, même de la part des cœurs les plus corrompus, que cet éclair passager d'humanité dans cette ténébreuse nature de Jasper Losely eut pour effet de calmer tout à coup les sentiments d'irritation, de courroux, de vengeance, avec lesquels Mrs. Crane regardait, l'instant d'avant, cet être perfide ; et elle le contempla avec une sorte d'étonnement mélancolique. Quoi ! il ne comprenait pas qu'il allait enlever à ce vieillard une consolation que l'or ne pouvait pas payer ; — il montrait un endurcissement si coupable à l'égard de sa propre fille ; — et pourtant elle tenait là, dans sa main, la preuve irrécusable qu'il y avait encore, dans cette âme cupide et cynique, un reste de sensibilité, d'attendrissement, de pitié ! A cette pensée, tout ce qu'il y avait de plus tendre dans sa propre nature s'émut en faveur de Jasper, — la douceur, l'indulgence l'emportèrent. Mais, dans ces évolutions rapides du cœur féminin, le sentiment même qui touchait à l'amour ramena la jalousie qui touchait à la haine. Comment Jasper avait-il tant d'argent en sa possession, — plus qu'il n'en avait reçu, il y avait déjà quelque temps, cet insatiable dissipateur, pour la tâche qu'il avait accomplie ? Et ce PORTEFEUILLE !

« Vous êtes devenu bien riche, Jasper ? »

Il eut l'air un peu confus, mais il répondit presque aussitôt, en se versant un second verre d'eau-de-vie :

« Oui, — la roulette, — la chance. Voyons, occupez-vous de cette affaire, comme une bonne créature que vous êtes. Ayez l'enfant aujourd'hui même, si c'est possible. Je repasserai dans la soirée.

— Vous l'emmèneriez donc tout de suite à l'étranger, auprès de cette brave dame qui veut l'adopter ? S'il en est ainsi, nous

ne nous reverrons plus, j'imagine ; et je vous aide à oublier que j'existe encore.

— A l'étranger ! — toujours la même marotte ! Eh bien, vous êtes complétement dans l'erreur : au fait, la dame en question est à Londres. C'est pour retirer ses effets que je suis allé au chemin de fer. — Ah ! ne soyez pas jalouse, — c'est une personne d'un âge mûr.

— Jalouse, mon cher Jasper ! vous oubliez... — je suis comme votre mère. — Ainsi, une de ces lettres vous annonçait l'arrivée prochaine de cette dame ; vous étiez en correspondance avec cette dame... d'un âge mûr ?

— Pas précisément en correspondance ; mais, en quittant la France, j'ai laissé à quelques amis mon adresse, poste restante. Cette dame, qui me voulait du bien (toutes les dames, vieilles ou jeunes, qui m'ont connu, me veulent toujours du bien), cette dame savait que j'avais des espérances du côté de l'enfant. De sorte qu'il y a quelques jours, lorsque j'étais si bas percé, je lui écrivis un mot pour lui dire que l'affaire de Sophie n'avait pas réussi, et que, sans une amie pleine de bonté (c'est vous), je serais exposé à me trouver sur le pavé. Elle me répondit qu'elle serait à Londres en même temps que sa lettre; et elle me donna une adresse ici, où j'aurais de ses nouvelles : — c'est une brave vieille dame qui ne connaît pas du tout Londres. J'ai été fort occupé pour elle ; il a fallu lui trouver une maison, lui recommander des fournisseurs, — et tout ce qui s'ensuit. Elle aime le luxe, et ses moyens lui permettent de se passer cette fantaisie. La maison est assez agréable ; mais nos paisibles soirées ici me rendent presque indifférent à tout le reste. A présent, mettez votre chapeau, et que je vous voie partir.

— A une condition, mon cher Jasper ; — c'est que vous demeurerez ici jusqu'à mon retour. »

Jasper fit la grimace ; mais, comme l'heure du dîner approchait, et qu'il était toujours en appétit, il finit par promettre d'employer le temps de l'absence de Mrs. Crane à faire honneur à un repas que la nouvelle cuisinière de cette dame (il le savait par expérience) préparerait avec un certain art, quoique à la hâte. Mrs. Crane le quitta donc pour commander son dîner et mettre son châle ainsi que son chapeau. Mais, arrivée à sa cham-

bre, elle sonna Brigitte Greggs ; et, dès que cette femme de confiance fut montée, elle lui dit :

« Il y a, dans la poche de côté de l'habit de M. Losely, un PORTEFEUILLE : ce portefeuille contient des lettres qu'il faut que je voie. Je vais faire semblant de sortir ; — vous laisserez la porte de la rue entr'ouverte, afin que je puisse rentrer sans être remarquée. Servez le dîner le plus tôt possible ; et, quand M. Losely, selon son habitude, ôtera son habit pour endosser sa robe de chambre, trouvez le moyen d'enlever ce portefeuille sans qu'il s'en aperçoive. Vous me l'apporterez ici, — dans cette chambre : il ne vous sera pas moins facile de le remettre ensuite à sa place. Je ne le garderai qu'un moment. »

Brigitte fit un signe de tête ; elle avait compris. Jasper, debout à la fenêtre, vit Mrs. Crane sortir en se hâtant. Il se jeta alors sur le canapé et commença à s'assoupir : cet assoupissement ne tarda pas à devenir un véritable sommeil. Brigitte, entrant pour mettre le couvert, le trouva en cet état. Elle s'approcha sur la pointe du pied, sentit le parfum qu'exhalait le précieux portefeuille, et aperçut ses coins dorés qui sortaient de la poche de l'habit. Elle hésita, — elle tremblait, — elle avait une crainte mortelle de ce farouche dormeur : mais le sommeil diminue la terreur qu'éprouvent les voleurs ou qu'inspirent les héros. Elle a enlevé le portefeuille, — elle s'est enfuie avec son butin, — elle est dans la chambre de Mrs. Crane, moins de cinq minutes après que cette dame est rentrée sans bruit chez elle.

Arabella Crane fait une inspection rapide de l'intérieur du portefeuille, — et tressaille en voyant, sur la doublure, ces mots élégamment brodés en fil d'or : SOUVIENS-TOI DE TA GABRIELLE. Du reste, pas d'autres lettres que les deux dont Jasper avait daigné lui laisser entrevoir l'adresse. Elle parcourut ces lettres de ses yeux étincelants ; et, lorsqu'après les avoir remises à leur place,-elle rendit le portefeuille à Brigitte qui était là, retenant sa respiration et écoutant, dans la crainte que Jasper ne s'éveillât, son visage était livide..., elle frissonnait. Restée seule, elle appuya son front sur sa main, ses lèvres s'agitant comme si elle se parlait à elle-même. Puis elle redescendit sans bruit, gagna de nouveau la rue, et se dirigea rapidement vers sa destination.

Brigitte ne fut pas à temps pour remettre le portefeuille dans

la poche de Jasper ; car, lorsqu'elle rentra, Jasper se tournait et étendait ses membres comme une personne qui n'est plus endormie, et qui n'est pas encore bien éveillée. Mais elle laissa adroitement tomber le portefeuille sur le tapis, devant le canapé : Jasper, en s'éveillant tout à fait, croirait qu'il avait glissé de sa poche dans les mouvements naturels du sommeil.

En effet, lorsqu'il se leva, — le dîner étant servi, — il ramassa le portefeuille sans soupçon. Mais il était heureux que Brigitte n'eût pas attendu l'occasion que lui avait suggérée sa maîtresse; car Jasper, en passant sa robe de chambre, remarqua que son habit avait besoin d'être brossé, et, lorsqu'il le remit à la domestique dans ce but, il eut soin d'en ôter le portefeuille qu'il plaça dans quelque autre réceptacle de son vêtement.

Mrs. Crane revint en moins de deux heures, et avec un air de désappointement qui prépara aussitôt Jasper à apprendre que les oiseaux qu'il s'agissait de mettre en cage étaient envolés.

« Ils sont partis cette après-midi, dit-elle, en jetant sur la table les souverains de Jasper, comme s'ils eussent brûlé ses doigts. Mais laissez faire ; je me charge de les trouver. »

Jasper exprima sa mauvaise humeur par une série d'interjections malsonnantes, mais dépourvues de sens ; puis, ne voyant, pour le moment, aucun autre moyen d'utiliser l'adresse et le bon vouloir de Mrs. Crane, il dîna, finit son flacon d'eau-de-vie et lui souhaita le bonsoir, en promettant de revenir, mais sans lui faire connaître sa propre adresse. Aussitôt qu'il fut parti, Mrs. Crane sonna de nouveau Brigitte.

« Vous m'avez dit, la semaine passée, que votre beau-frère Simpson voulait aller en Amérique, où on lui offrait du travail, mais qu'il n'avait pas le moyen de payer les frais du voyage. Je vous ai promis de l'aider, si cela pouvait vous rendre service.

— Vous êtes un ange, mademoiselle ! s'écria Brigitte en faisant une profonde révérence, — si profonde qu'on eût dit qu'elle se se mettait à genoux ; et puissiez-vous être récompensée dans le paradis où il n'y a ni traîtres ni scélérats !

— C'est bien, c'est bien ! dit Mrs. Crane, reculant peut-être devant cette bénédiction de la reconnaissance. Vous m'avez été fidèle comme personne ne l'a jamais été ; mais il ne faut pas considérer le service dont il s'agit comme une récompense. Ce

sera un service réciproque, si votre beau-frère veut, de son côté, me faire une faveur. Il emmène avec lui sa fille, qui n'est qu'une enfant. Je désire, Brigitte, qu'ils soient inscrits sur la liste des passagers du paquebot sous les noms de William et Sophie Waife : il va sans dire qu'une fois débarqués ils pourront reprendre leurs propres noms. Voici le prix du passage et quelque chose en sus. — Oh ! pas de remercîments. J'ai les moyens de faire cette dépense. Allez trouver votre beau-frère demain matin, toute affaire cessante ; et souvenez-vous qu'il faut qu'il parte par le prochain paquebot qui quitte Liverpool jeudi.

CHAPITRE XVI.

Ces pauvres cannibales du gousset, comme la société les persécute ! Un domestique donnerait congé à ses maîtres si on le dérangeait pendant ses repas. Mais le cannibale du gousset est la plus accommodante des créatures ; il ne donne jamais congé, et — il ne le reçoit pas souvent quand on le lui donne.

Quelle que fût la source d'où provînt l'argent dont Jasper Losely avait si généreusement distrait les souverains destinés à consoler Waife de la perte de Sophie, cette source était tarie, ou devenue tout à fait insuffisante pour ses besoins. L'élasticité était, en effet, une heureuse propriété des besoins de M. Losely. Ils s'accommodaient avec une précision mathématique à l'état de ses finances, — c'est-à-dire qu'ils exigeaient toujours exactement cinq fois le montant des ressources mises à sa disposition. Depuis un shilling jusqu'à un million, vous n'aviez qu'à multiplier par cinq le total de ses moyens pour arriver au chiffre de ses besoins... Jasper passa chez Poole, qui se rétablissait lentement, mais sans pouvoir encore quitter la chambre, et qu'il trouva dans une disposition d'esprit plus mélancolique qu'à l'ordinaire : l'oncle Sam avait déclaré brutalement que s'il était responsable des péchés de son filleul, il n'était pas responsable de ses dettes, et qu'il croyait que ce que Dolly Poole avait de mieux à faire, c'était d'aller passer quelque temps en prison, et de se libérer ainsi envers ses créanciers. A cette nouvelle, Jasper commença à se plaindre de la rigueur de son propre sort :

« Et dire que cela arrive justement au moment où l'une des

plus belles femmes de Paris est venue ici exprès pour me voir, — une dame qui a voiture, Dolly! Je vous aurais présenté si vous aviez été en état de sortir. On ne peut pas toujours lui emprunter, — c'est dommage. Il y a bien encore la mère Crane, — celle-là vendrait pour moi la robe qu'elle a sur le dos; mais elle me gourmande et, en vérité, elle me fait peur. D'ailleurs, elle me tend des piéges pour m'humilier, — elle m'a fait travailler comme si j'étais un commis! (Ce n'est pas que je veuille, pour cela, rien dire qui soit blessant pour vous, Dolly. Si vous êtes commis, ou quelque chose comme cela, vous n'en êtes pas moins, au fond, un gentleman.) — Eh bien donc, ce qu'il y a de clair, c'est que nous voilà tous les deux à sec, et que mon opinion est qu'il ne nous reste plus qu'à tenter quelque coup de tête.

— Je ne m'oppose point aux coups de tête, mais je n'en vois pas à tenter; et le coup de tête de l'oncle Sam, qui voudrait m'envoyer à la prison de la Flotte[1], ne me va pas du tout.

— Prison de la Flotte! quelle baliverne! — Non, vous n'avez jamais été en Russie, n'est-ce pas? Pourquoi n'irions-nous pas tous deux? Mon amie de Paris, Mme Caumartin, devait aller en Italie; mais ses plans sont changés, et elle ne rêve plus maintenant que Saint-Pétersbourg. Elle attendra quelques jours, pour vous donner le temps de vous rétablir. Nous partirons tous ensemble, et nous nous amuserons! Les Russes raffolent du whist: nous nous introduirons dans les meilleurs cercles, et nous vivrons comme des princes. »

Là-dessus, Jasper Losely se lança dans un tel éloge des charmes de l'existence russe, que Dolly Poole ferma ses yeux fatigués et se figura descendre la Néva en traîneau, couvert de fourrures, — avec une comtesse qui l'attendait à dîner, et des comtes par douzaines, prêts à parier des sommes fabuleuses contre Jasper Losely.

Après avoir transporté son ami dans cette région fantastique, Jasper, redescendant de ces hauteurs aériennes dans le monde prosaïque, termina son discours par cette observation, d'une déplorable réalité, qu'il n'était pas possible d'aller à Saint-Pétersbourg, et, une fois là, de s'introduire dans les meilleurs cercles, sans avoir quelque petit capital disponible.

[1] Prison pour dettes.

« Je vais vous dire ce que nous ferons, ajouta-t-il. Mme Caumartin vit en grande dame. Persuadez au vieux Latham, votre patron, de lui escompter un billet de cinq cents livres sterling, qu'elle souscrira à trois mois de date, et, l'affaire faite, nous aurons tous levé le pied en un clin d'œil. »

Dolly Poole secoua la tête :

« Le vieux Latham, dit-il, est trop retors pour cela ! — Une étrangère ! — Il exigerait une caution.

— C'est moi qui serai la caution. »

Dolly Poole secoua la tête une seconde fois d'une manière encore plus significative.

« Mais, reprit Jasper, ne dites-vous pas qu'il escompte le papier, — qu'il fait fortune à ce commerce-là ?

— C'est vrai ; mais il ne ferait pas fortune à escompter du papier comme celui que vous proposez, — soit dit sans vous offenser.

— Oh ! entre amis on peut tout dire. — Vous lui avez présenté des billets qu'il a escomptés ?

— Oui, — du bon papier.

— Du papier portant de bonnes signatures est du bon papier. Pour apposer de bonnes signatures, il suffit de connaître l'écriture des gens. »

Dolly Poole tressaillit et devint blême. C'était un fripon, — tricheur aux cartes, escroc sur le *turf* ; — mais un faux ! c'était un crime encore nouveau pour lui. La seule idée lui en donna un nouvel accès de fièvre. Et, tandis que Jasper aggravait son mal en cherchant à raisonner avec ses appréhensions, heureusement pour Dolly, l'oncle Sam entra. L'oncle Sam, vieux négociant expérimenté, n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le brillant Jasper qu'il éprouva pour ce personnage une répugnance instinctive, la répugnance qu'éprouverait une oie à la vue d'un renard en conversation familière avec sa progéniture. Il en savait déjà assez sur le genre de vie et la société choisie de son filleul pour avoir la certitude que Dolly Poole avait contracté des habitudes qui n'étaient rien moins que commerciales, et fréquentait des gens qui n'étaient rien moins que sûrs. Il pensa que la seule chance de le sauver était d'agir sur son esprit pendant que le corps était encore malade, de manière qu'il pût, en revenant à

la santé, rompre avec toutes ses anciennes connaissances. En voyant Jasper dans son costume de dandy, avec des muscles de boxeur, l'oncle Sam crut voir l'incarnation de tous les péchés auxquels un parrain prend l'engagement de faire renoncer un filleul. Aussi se rendit-il si désagréable, que Jasper, fort dégoûté, se hâta de se retirer ; et l'oncle Sam, en aidant la garde à plonger Dolly dans son lit, eut la brutalité de signifier à son neveu, en termes très-clairs, que, s'il rencontrait encore cet individu chez lui, il pouvait s'attendre à ne jamais revoir la couleur de l'argent de son oncle Sam. Comme Dolly commençait à pleurnicher, le brave oncle s'attendrit, lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

« Mais, dès que vous serez sur pied, je vous emmène à la campagne, où vous serez hors de tout danger de mal faire, et où je vous garderai jusqu'à ce que je vous aie trouvé une femme qui aura soin de vous. »

A cette agréable perspective, Dolly se mit à pleurnicher de plus belle. Mais l'oncle Sam avait pris son parti, et, pour plus de sûreté, avant de rentrer au café de Gloucester, où il logeait, il donna l'ordre positif à l'hôtesse de son neveu, qui respectait en lui l'homme qui pourrait payer un jour ce que lui devait Dolly Poole, il lui donna l'ordre, disons-nous, de ne laisser entrer, sous quelque prétexte que ce fût, aucune des mauvaises connaissances de son neveu, et particulièrement l'individu qu'il avait rencontré là. Puis il ajouta :

« Il y va de la vie de mon neveu, et, qui plus est, du montant de votre mémoire. »

En conséquence, lorsque Jasper Losely revint, le même soir, pour voir Dolly Poole, l'hôtesse l'informa des ordres qu'elle avait reçus, et, insensible à ses cajoleries comme à ses remontrances, elle lui ferma la porte au nez. Mais un chroniqueur français nous apprend que, lors du siége de Paris par Henri IV, bien qu'il ne fût pas possible de faire entrer un pain dans la ville, les billets doux n'en circulaient pas moins entre la ville et le camp, avec la même facilité que s'il n'y avait pas eu de siége. Est-ce que Mercure, d'ailleurs, n'est pas le dieu de l'argent, aussi bien que des amours? Poussé par Mme Caumartin, qui avait ses raisons pour échanger, le plus tôt possible, le séjour de Londres contre celui de Saint-Pétersbourg, Jasper entretenait une correspon-

dance intime et active avec Dolly Poole, par l'intermédiaire de la garde qui, heureusement, n'était pas à l'épreuve de la séduction de quelques shillings. Poole persista à repousser l'infâme proposition de son ami ; mais, dans le cours de cette correspondance, il laissa entrevoir, d'une manière assez incohérente, — car sa tête commençait à s'égarer un peu, — la possibilité d'une manœuvre non moins criminelle, — idée dont s'empara aussitôt Jasper, aidé peut-être par l'esprit encore plus développé de Mme Caumartin, et dont il eut bientôt calculé les chances de succès et combiné les moyens d'exécution. Parmi les billets qu'il escomptait, le vieux M. Latham avait du papier de clients honteux qui, par des raisons personnelles, désiraient que leurs transactions avec lui demeurassent tout à fait secrètes : ces billets-là, il les gardait en portefeuille, dans sa caisse particulière. Dolly Poole savait qu'il en avait, entre autres, un de mille livres sterling, souscrit par un jeune lord, possesseur d'immenses propriétés, mais grevées de telles substitutions, qu'il ne pouvait ni vendre, ni hypothéquer, et que, par conséquent, il avait souvent besoin de quelques centaines de livres pour ses menus plaisirs. Ce seigneur portait un grand nom ; sa fortune était universellement connue, sa réputation sans tache. Il n'était personne qui ne se fût empressé d'accepter sa signature comme argent comptant. Si Poole pouvait seulement se procurer ce billet ! Il n'avait, croyait-il, que quelques semaines à courir. Jasper ou Mrs. Caumartin pourraient le faire escompter par le propre banquier de lord *** lui-même, ou (si l'on craignait que ce ne fût trop hasardeux) par tout escompteur de profession ; et tous trois auraient décampé avant qu'on eût pu concevoir le moindre soupçon. Mais, pour ouvrir cette caisse du vieux Latham, il faudrait une fausse clef. Poole suggéra l'expédient de prendre l'empreinte de la serrure avec de la cire. Jasper lui fournit un moyen plus expéditif, — un outil en fer de forme étrange, qui avait l'air d'un instrument de torture. Tout ce qu'il fallait maintenant, c'était que Poole fût suffisamment remis pour reprendre son service chez M. Latham, et qu'il se fût débarrassé de l'oncle Sam en lui promettant d'aller le rejoindre à la campagne dès qu'il aurait consciencieusement mis à jour quelques travaux nécessairement arriérés. Pendant cet échange de correspondance, Jasper Losely

évita Mrs. Crane; c'était chez Mme Caumartin qu'il prenait ses repas et passait ses heures de loisir. Là, il n'avait besoin ni de robe de chambre ni de pantoufles pour se sentir chez lui. Mme Caumartin avait réellement pris une maison de belle apparence dans une rue des quartiers fashionables. Elle avait personnellement cet air que les Français appellent *distingué* : — habillée dans la perfection, de la tête aux pieds; soignée et irréprochable comme une épigramme. Sa tête avait la forme de celle du *cobra capello* pur sang : — front bas et uni, s'élargissant vers le haut; menton en pointe, mais mâchoire forte, dents merveilleusement blanches, petites, à pointes aussi acérées que celles du poisson qu'on appelle « diable de mer; » yeux semblables à des émeraudes foncées, dont les pupilles, — lorsqu'elle était en colère ou qu'elle réfléchissait, — remontaient vers les tempes, émettant un rayon vert lumineux, qui traversait l'espace comme la lueur qui s'échappe d'une lanterne sourde; teint superlativement féminin, — non pas pâle, mais d'un blanc mat, comme si elle eût vécu d'amandes et d'arsenic; des mains fines et comme privées de sang, avec des doigts tellement effilés en pointe, qu'on eût dit qu'ils se terminaient par des aiguillons; les manières d'une personne qui avait parcouru tous les rangs de la société, depuis les plus élevés jusqu'aux plus bas, et qui, partout, avait dupé les plus fins. Si tel eût été son plaisir, un prince royal aurait cru que sa jeunesse s'était écoulée dans un palais de porphyre! Si tel eût été son plaisir, un vieux troupier aurait juré qu'elle avait été vivandière! Mme Caumartin pouvait avoir près de quarante ans. Elle paraissait plus jeune; mais eût-elle eu cent vingt ans, qu'elle n'aurait pas pu être plus corrompue. Heureuse Sophie! si c'était pour préserver sa jeunesse d'être jamais caressée dans d'élégants boudoirs par ces mains si blanches, que le vieil estropié l'avait arrachée à la malveillance moins cruelle d'Arabella Crane! Mille fois mieux valait encore pour elle le théâtre forain de Rugge; — mille fois mieux les sentiers dérobés, les noms supposés et les exercices savants de Sir Isaac!

Mais nous devons, même à Jasper Losely, cette justice de dire ici que, dans le dessein qu'il avait récemment formé de faire passer Sophie des mains de Waife dans celles de Mme Caumartin, il n'avait pas d'idée aussi odieusement criminelle que

celles que lui prêtait la jalouse Arabella, d'après le caractère de *la Parisienne*. Son but réel (quel qu'il fût) en essayant, en ce moment, de reprendre possession de l'enfant, était innocent auprès des moindres soupçons de Mrs. Crane. Mais, après tout, s'il eût reconquis Sophie et que le but qu'il se proposait eût été manqué (comme il l'aurait probablement été), que serait-elle devenue? Perdue pour Waife, peut-être pour toujours, — jetée sur une terre étrangère, — et sous une pareille tutelle! Grave question, dont il était peu vraisemblable que Jasper Losely se préoccupât beaucoup, — lui qui montrait si peu de prévoyance quant à la question principale, celle de savoir ce qu'il deviendrait lui-même tôt ou tard!

Cependant Mrs. Crane veillait. L'agent de la police secrète que lui avait envoyé Rugge ne put lui procurer les renseignements dont Rugge avait besoin et dont *elle* n'avait plus besoin ; mais elle donna à cet agent quelques informations sur Mme Caumartin. Un jour, vers le soir, elle fut surprise de recevoir la visite de l'oncle Sam. Il venait ostensiblement pour la remercier des bontés qu'elle avait eues pour son filleul et neveu, et pour la prier de ne pas lui en vouloir s'il avait été un peu rude pour M. Losely, qui était, d'après ce que lui avait dit Dolly, un de ses amis.

« Voyez-vous, madame, lui dit-il, mon neveu Dolly est un jeune homme faible et qui se laisse facilement entraîner : mais, heureusement pour lui, il n'a pas d'argent, et il a une constitution délicate. Il est donc possible qu'il se repente, tandis qu'il en est temps encore ; et si je pouvais lui trouver une femme qui saurait le gouverner, il ne manque pas, en somme, de moyens et il peut encore devenir un homme pratique. Je lui ai dit et répété qu'il devrait aller en prison, mais c'était seulement pour lui faire peur ; — le fait est que je veux qu'il aille à la campagne, où il sera en sûreté, et qu'il n'a pas l'air de s'en soucier. Je suis donc obligé de lui dire : « Ma maisonnette, de la bière de ménage et du mouton de Southdown, mon cher Dolly, ou bien une prison de Londres et la ration des débiteurs. » Il faut bien laisser le choix à un jeune homme, ma chère dame. »

Mrs. Crane ayant fait observer qu'il était impossible de parler plus sensément, l'oncle Sam devint encore plus communicatif.

« Je croyais enfin le tenir, jusqu'au jour où j'ai rencontré

M. Losely dans sa chambre. Mais, depuis ce temps-là, je ne sais comment cela se fait, ce garçon a toujours eu quelque chose dans l'esprit, — quelque chose qui ne me revient pas du tout; on dirait qu'il a la tête... là, — un peu dérangée. Je soupçonne la vieille garde de faire passer des lettres. Je l'en ai accusée et elle m'a offert aussitôt de jurer sur la Bible, — et elle sentait le *gin*,— deux circonstances qui, prises ensemble, sont fort suspectes.

— Mais, dit Mrs Crane, que ces confidences commençaient à intéresser vivement, en supposant que M. Losely et M. Poole correspondent entre eux, qu'en conclure?

— C'est précisément ce que je voudrais savoir, madame. Excusez-moi; je n'ai pas l'intention de médire de M. Losely, — c'est un fashionable, et voilà tout, je le crois. Mais je n'en suis pas moins persuadé qu'il a mis dans la tête de mon neveu quelque chose qui l'a dérangée. Le voilà qui est maintenant debout et habillé, lorsqu'il devrait être dans son lit, jurant qu'il ira demain chez le vieux Latham, et qu'il a sur la conscience un long arriéré de travail! C'est la première fois que je l'entends parler de sa conscience, — cela est suspect! Et il n'a plus peur lorsque je lui parle d'aller en prison pour payer ses dettes; — et il semble très-désireux de me voir parti de Londres; — et lorsque j'ai prononcé devant lui le nom de M. Losely (adroitement, ma chère dame, — seulement pour voir l'effet que cela produirait), il est devenu blanc comme ce papier; puis il s'est mis à prendre des airs d'importance et à dire que M. Losely serait un grand personnage, et que lui aussi serait un grand personnage, et qu'il n'avait pas besoin de mon argent, — qu'il pouvait avoir autant d'argent qu'il en voulait! Tout cela m'a l'air très-suspect, ma chère dame. Ah! s'écria l'oncle Sam en joignant les mains, je crains qu'il ne médite quelque chose de pire que tout ce qu'il a fait jusqu'ici et que son cerveau ne puisse y résister. Il a beaucoup de respect pour vous, madame, et vous avez de l'amitié pour M. Losely. Or, supposez maintenant que M. Losely ait eu l'idée de ce que ces beaux messieurs du sport appellent un *bon tour;* supposez que le fils de ma sœur, ayant l'esprit dérangé, fasse quelque chose de criminel. Je vous en conjure, mistress Crane, allez voir M. Losely et dites-lui que Dolly Poole n'est pas sûr, — pas sûr du tout!

— Il vaut beaucoup mieux que j'aille trouver votre neveu, dit Mrs. Crane; et c'est ce que je vais faire immédiatement, avec votre permission. Il faut que je le voie seule. Où vous retrouverai-je ?

— Au café Gloucester. Ah ! ma chère dame, comment puis-je assez vous remercier? Ce garçon ne vous est rien ; mais à moi, il est le fils de ma sœur, — le coquin ! »

CHAPITRE XVII.

Dices laborantes in uno
Penelopen vitreamque Circen[1].
HORACE.

Mrs. Crane trouva Dolly Poole dans son petit salon, orné de gravures représentant des danseuses d'opéra, des boxeurs, des chevaux de course et le chien Billy. Dolly Poole était en grande toilette. Ses joues, ordinairement si pâles, étaient fort colorées. Il était évidemment dans un état de grande exaltation ; il fit un salut très-profond à Mrs. Crane, l'appela Madame la comtesse, lui demanda s'il y avait longtemps qu'elle n'avait été sur le continent et si elle connaissait Mme Caumartin ; si la noblesse de Saint-Pétersbourg aimait la joie, ou si elle était collet-monté et se donnait des airs ; — toutes ces questions faites coup sur coup, et sans attendre les réponses. Il n'était pas douteux qu'il y avait du trouble dans ses idées.

Mrs. Crane lui posa brusquement la main sur l'épaule :

« Vous allez tout droit à la potence, lui dit-elle vivement. A genoux ! et dites-moi tout : je garderai votre secret et je vous sauverai. Mentez, — et vous êtes perdu ! »

Dolly Poole fondit en larmes et se jeta machinalement à genoux, comme on le lui commandait.

Au bout de dix minutes, Mrs. Crane savait tout ce qu'elle voulait savoir : elle s'empara des lettres de Losely, et, laissant Poole la tête plus rassise et le cœur plus léger, elle se hâta d'aller retrouver l'oncle Sam au café Gloucester.

[1] Tu chanteras la patiente Pénélope, la trompeuse Circé, et leur amour inquiet pour le même héros. (*Odes*, I, 15.)

« Emmenez votre neveu ce soir même, lui dit-elle, et ne le perdez pas de vue d'ici à six mois. Souvenez-vous de ceci : ce ne sera jamais un homme de bien ; mais vous pouvez l'empêcher d'aller sur les pontons. Faites comme je vous dis ; croyez-moi. »

Avant que l'oncle Sam eût pu lui répondre, elle avait disparu.

Elle se rendit, en le quittant, au domicile particulier de l'agent de la police secrète avec qui elle était déjà abouchée, — cette fois, moins pour donner des renseignements que pour en recevoir. Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis cette entrevue, qu'Arabella Crane était dans la rue qu'habitait Mme Caumartin. Les lampes étaient allumées ; la rue, tranquille même pendant le jour, était alors presque déserte. Toutes les fenêtres de l'élégante maison de Mme Caumartin étaient fermées par des volets et des rideaux, excepté à l'étage du salon. Des fenêtres de cet étage les lumières de l'intérieur se répandaient sur un balcon garni de plantes. — Une de ces fenêtres était entr'ouverte. De temps en temps, Mrs. Crane, du poste d'observation qu'elle avait pris, pouvait entrevoir une forme humaine passant derrière les rideaux de mousseline, ou entendre les éclats de quelque rire bruyant. Dans son costume gris foncé, recouvert d'un manteau encore plus foncé, elle se tenait immobile, les yeux fixés sur ces fenêtres. Les rares piétons qui passaient auprès d'elle se retournaient involontairement pour regarder la figure d'une personne aussi immobile, puis la maison sur laquelle cette figure semblait être attachée ; et il n'était pas un de ces curieux qui ne hasardât quelque conjecture sur le mal que pouvaient présager à cette maison ces yeux noirs et farouches qui la surveillaient avec une expression si menaçante. Elle resta ainsi, — s'éloignant quelquefois de son poste, comme une sentinelle de sa guérite, faisant quelques pas à droite ou à gauche, revenant au même point et reprenant son immobilité, — elle resta ainsi, disons-nous, des heures entières. La soirée s'écoula, — la nuit lui succéda et s'avança lentement elle-même vers le moment où l'aube allait la remplacer : Arabella Crane était toujours au même endroit, les yeux toujours fixés sur cette maison. Enfin, la porte s'ouvrit sans bruit, — un homme de haute taille sortit d'un pas léger, fredonnant l'air d'une chanson française.

Comme il arrivait droit sur Arabella Crane, celle-ci, dégageant tout à coup de dessous son manteau son long bras et sa main maigre, l'arrêta. Il tressaillit et la reconnut :

« Vous ici ! s'écria-t-il ; — vous ! à pareille heure ! — vous !

— Oui, moi, Jasper Losely, ici, — pour vous donner un avis. Demain les agents de la police seront dans cette maison maudite. Demain, cette femme, — non pas pour ses crimes les plus odieux, — ceux-là échappent à la loi, — mais pour ses moindres crimes, qui ont motivé les poursuites de la loi, — cette femme sera en prison... Non ! vous ne retournerez pas chez elle pour l'avertir, comme je vous avertis. (Jasper s'était débarrassé de son étreinte et avait fait quelques pas vers la maison.) Si vous le faites, partagez son sort : je vous abandonne.

— Que voulez-vous dire? dit Jasper s'arrêtant et se rapprochant lentement d'elle. Expliquez-vous plus clairement. Si cette pauvre Mme Caumartin s'est fourrée dans quelque mauvaise affaire, ce qui ne me paraît guère vraisemblable, en quoi cela me concerne-t-il ?

— Cette femme, que vous appelez Caumartin, s'est sauvée de Paris pour échapper à la justice française. On est sur ses traces ; le gouvernement français a demandé son extradition... Ah ! vous souriez, — cela ne vous concerne pas?

— Certainement non.

— Mais des fournisseurs anglais ont aussi porté plainte contre elle ; et s'il est prouvé que vous la connaissiez sous son vrai nom, — l'infâme Gabrielle Desmarets ; — s'il est prouvé que vous avez passé les billets de banque français qu'elle a volés ; — si vous vous êtes rendu son complice, en lui faisant obtenir des marchandises sous son faux nom ; si vous, enrichi par ses vols, vous l'aidez ici à commettre de nouvelles escroqueries, — vous pourrez être à l'abri de la justice française, mais serez-vous à l'abri de la justice anglaise? Il est possible que vous soyez innocent, Jasper Losely : s'il en est ainsi, vous n'avez rien à craindre. Mais il est possible aussi que vous soyez coupable : dans ce cas, cachez-vous, ou suivez-moi ! »

Jasper réfléchit. Son premier mouvement fut d'avoir implicitement confiance en Mrs. Crane et de profiter, sans perdre un moment, des conseils que lui donnait une intelligence si supé-

rieure à la sienne. Mais, se rappelant tout à coup que Dolly Poole s'était chargé d'avoir le lendemain le billet de mille livres sterling, et que, s'il fallait absolument prendre la fuite, il y avait encore une chance de ne pas s'enfuir les mains vides, — son audace naturelle et la cupidité le décidèrent à risquer au moins un retard de quelques heures. Après tout, Mrs. Crane n'exagérait-elle pas? Son conseil n'était-il pas celui d'une femme jalouse?

« Dites-moi, je vous prie, reprit-il en marchant à ses côtés et fixant sur elle des yeux perçants, — comment avez-vous appris tous ces détails?

— Par un agent de la police secrète, employé pour tâcher de retrouver Sophie. En causant avec lui, le nom de Jasper Losely, comme protecteur légal de l'enfant, fut nécessairement mentionné : ce nom était déjà associé à celui de la soi-disant Caumartin. Ainsi, c'est l'enfant que vous vouliez livrer à cette misérable femme qui vous évite indirectement la honte de partager son sort.

—Allons donc! dit Jasper avec entêtement, quoique les paroles de Mrs. Crane produisissent une certaine impression sur lui. Je ne vois pas, en y réfléchissant, qu'on puisse rien prouver contre moi. Je ne suis pas tenu de savoir pourquoi une dame change de nom, ni d'où lui vient son argent. Quant aux crédits que lui ont fait des fournisseurs, cela ne vaut pas la peine d'en parler : la plus grande partie de ce qu'elle a est payée, — ce qui n'est pas payé est plus que garanti par la valeur de son mobilier. Bah! on ne m'effraye pas si facilement. — Je ne vous en suis pas moins obligé. A présent, retournez chez vous : il est horriblement tard. Bonsoir, ou plutôt, bon matin.

— Jasper, écoutez-moi bien! Si vous revoyez cette femme, — si vous faites la moindre démarche pour la sauver ou la défendre, — je le saurai, et vous perdrez en moi votre dernière amie, — votre dernière espérance, — votre dernière planche de salut sur un abîme! »

Ces paroles furent prononcées avec une telle solennité, qu'elles allèrent au cœur de cet être insouciant et endurci.

« Je n'ai nulle envie de la défendre ni de la sauver, dit-il avec une égoïste sincérité; et, après ce que vous avez dit, j'aimerais autant entrer dans un brûlot que de remettre les pieds dans cette

maison-là. Mais laissez-moi quelques heures pour réfléchir à ce que je dois faire.

— Oui, réfléchissez. — Je vous attends demain. »

Jasper se dirigea, par les rues qu'éclairait déjà le crépuscule, vers un nouveau logement qu'il avait loué non loin de chez la Caumartin. Mrs. Crane resserra son manteau autour de son corps maigre, et, prenant une direction opposée, elle chemina par des rues encore plus solitaires, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à sa porte, où l'accueillit avec joie la fidèle Brigitte.

CHAPITRE XVIII.

L'espérance fait miroiter son prisme aux yeux de M. Rugge. Il est désabusé par un homme de loi, et s'abandonne à sa douleur. Mais M. Rugge, à son tour, trompe l'homme de loi, quoique sans le savoir; et l'homme de loi trompe son client, ce qui met six shillings huit pence dans sa poche[1].

Le lendemain matin, Mrs. Crane était à peine habillée, lorsque M. Rugge frappa à sa porte. L'agent de la police secrète avait annoncé, la veille, à ce dernier que William et Sophie Waife étaient partis pour l'Amérique. Hors de lui, le malheureux directeur courut au bureau des paquebots, où on lui laissa inspecter les registres qui lui confirmèrent l'odieuse nouvelle. Comme si la Fortune eût voulu se jouer de lui, il trouva, en rentrant, un billet poli de M. Gotobed, le célèbre avoué, qui le priait de passer à son étude, au sujet d'une jeune actrice, nommée Sophie Waife, et qui lui donnait à entendre que « cette visite pourrait être avantageuse pour lui. » Rêvant pour un moment que c'était peut-être M. Losely qui, éprouvant un remords de conscience, avait voulu lui restituer ses cent livres sterling par l'intermédiaire de son homme de loi, il se rendit incontinent à l'étude de M. Gotobed, et fut introduit aussitôt dans le cabinet de l'illustre praticien.

« Je vous demande pardon, monsieur, dit M. Gotobed avec une politesse solennelle, mais j'ai su accidentellement, il y a un jour ou deux, par mon maître clerc, qui lui-même l'avait appris,

[1] 8 fr. 30 c. C'est la somme allouée à un homme de loi pour une lettre émanée de son étude. (*Note du Rédacteur.*)

accidentellement aussi, d'un de ses amis, amateur du sport, que vous aviez donné à Humberston, pendant la semaine des courses, des représentations où figurait une jeune actrice désignée, sur les affiches (en voici une), sous le nom de Juliet Araminta, et que vous aviez déjà, m'a-t-on dit, produite en public dans le comté de Surrey et ailleurs ; mais on supposait qu'elle avait rompu ce premier engagement et qu'elle avait quitté votre troupe avec son grand-père, William Waife. Un de mes clients, qui est une personne riche, très-respectable, et qui s'intéresse, par pure bienveillance, audit William Waife et à sa petite-fille, Sophie Waife, m'a chargé de savoir où ils demeurent. Ayez donc la bonté de me remettre cette enfant et de m'indiquer en même temps l'adresse de son grand-père, s'il ne fait réellement plus partie de votre troupe ; et, sans attendre d'autres instructions de mon client, qui est à l'étranger, je puis prendre sur moi de vous dire que vous serez largement indemnisé de tout sacrifice qui résulterait pour vous de la perte de votre jeune actrice.

— Monsieur ! s'écria le malheureux et imprudent Rugge, j'ai payé cent livres sterling pour cette maudite enfant, — un engagement de trois ans, — et j'ai été volé. Rendez-moi ces cent livres, et je vous dirai où elle est, — et son bigame de grand-père aussi. »

En entendant parler en termes si peu flatteurs des personnes recommandées à la charité désintéressée de son client, le prudent avoué, semblable au limaçon qui rentre ses cornes, retira ses offres pécuniaires.

« Monsieur Rugge, dit-il, je conclus de ce que vous venez de dire que vous n'êtes pas en mesure de remettre entre mes mains cette enfant Sophie, autrement dit Juliet Araminta. Vous demandez cent livres sterling pour me faire savoir où elle est. Avez-vous un titre légitime à sa possession ?

— Certainement, monsieur : elle est ma propriété.

— Il est donc clair que, bien que vous puissiez savoir où elle est, vous ne pourriez l'avoir vous-même, et que vous ne pourriez, par conséquent, la remettre entre mes mains. Peut-être est-elle — au ciel ?

— Que le diable l'emporte, monsieur ! — Non, — elle est en Amérique ! ou en route pour y arriver.

— Etes-vous sûr de ce que vous dites là ?

— Je viens du bureau des paquebots, et j'ai vu leurs noms sur le registre. William et Sophie Waife sont partis de Liverpool il y a eu jeudi huit jours.

— Et ils avaient contracté un engagement avec vous, — reçu votre argent ! Ils ont rompu l'engagement, et se sont sauvés avec l'argent ! Ce sont vraiment de vilaines gens.

— De vilaines gens, vous avez bien raison, — des escrocs, eux et toute leur séquelle. Et l'ingratitude ! — J'étais plus qu'un père pour cette enfant (*il commença à pleurnicher*) : j'avais aussi une enfant à moi, morte de convulsions en faisant ses dents. J'espérais que celle-là la remplacerait, et je rêvais à la direction du théâtre d'York ; mais... »

Ici, sa voix se perdit dans les plis d'un mouchoir de poche rouge, merveilleusement sale.

Cependant, M. Gotobed, ayant appris tout ce qu'il désirait savoir, et n'étant pas d'ailleurs un homme au cœur sec, comme sont en général les avoués de premier ordre, tira sa montre et dit :

« Monsieur, on a très-mal agi à votre égard, à ce que je vois. Je suis obligé de vous quitter : j'ai un rendez-vous dans la Cité. Je ne puis vous faire rentrer dans vos cent livres ; mais acceptez cette bagatelle (un billet de banque de cinq livres) pour le temps que vous avez perdu à venir ici. (*Sonnant violemment.*) Holà ! quelqu'un ! la porte pour monsieur. »

Ce même soir, M. Gotobed écrivait une longue lettre à M. Darrell pour l'informer qu'après beaucoup de peine et de nombreuses démarches, il avait été assez heureux pour acquérir la preuve que le comédien ambulant et la petite fille que M. Darrell, dans sa bonté, l'avait chargé de rechercher, étaient des gens fort peu dignes d'intérêt, et qu'ils avaient quitté l'Angleterre pour les Etats-Unis, comme font, heureusement, la plupart des garnements de cette espèce.

Cette lettre parvint à Guy Darrell bien loin de l'Angleterre, au milieu de la pompe solitaire de quelque vieille cité d'Italie, et le récit que lui avait fait Lionel au sujet de la jeune fille était un peu effacé de ses sombres pensées. Naturellement, il supposa que ce jeune homme avait été la dupe d'un joli minois et de l'inexpérience de son bon cœur ; — et voilà où aboutissent la

moitié des efforts des hommes qui confient à d'autres le soin fastidieux de l'exécution des intentions humaines ! Les balances de la justice terrestre sont tenues en équilibre, non pas par de gros poids, mais par des grains infinitésimaux, et il faut le soin le plus minutieux, la patience la plus réfléchie, la plus grande délicatesse d'attouchement, pour les ajuster et les fixer. Il est peu de nos erreurs, nationales ou individuelles, qui viennent du dessein d'être injustes,— mais la plupart d'indolence ou d'incapacité de lutter contre la difficulté d'être justes. Les péchés de *commission* peuvent quelquefois ne pas blesser l'examen rétrospectif de la conscience. Ils sont larges, bien visibles ; — nous les avons avoués, déplorés, atténués par le repentir, peut-être effacés par l'expiation. Mais les péchés d'*omission*, tellement cachés parmi nos émotions quotidiennes, mêlés, confondus, inaperçus dans la routine conventionnelle de l'existence, — hélas ! s'ils venaient à surgir tout à coup de leur ombre, à se grouper ensemble en masse serrée et en ordre accusateur,— hélas ! hélas ! est-ce que le meilleur d'entre nous ne reculerait pas épouvanté, — est-ce que le plus orgueilleux ne s'humilierait pas devant le trône de la Miséricorde ?

CHAPITRE XIX.

La joie revient, néanmoins, au cœur de M. Rugge ; et l'espérance s'attache à son tour à Mrs. Crane, — une très-belle espérance, aussi, — taille de six pieds un pouce, — vigoureuse comme Achille, et le pied aussi léger !

Nous avons laissé M. Rugge à la porte de Mrs. Crane : introduisons-le. Il se précipite dans son salon en s'essuyant le front.

« Madame ! ils sont partis pour l'Amérique !

— C'est ce que j'ai appris. Vous avez bien droit à ce qu'on vous rende votre argent.

— J'ai droit..., cela va sans dire ; mais...

— Le voici. Remettez-moi l'engagement qui vous donnait droit aux services de l'enfant. »

Rugge vit un paquet de billets de banque, et put à peine en croire ses yeux. Il avança vivement la main : — les billets de banque reculèrent, comme le poignard dans *Macbeth*.

« L'engagement d'abord, » dit Mrs. Crane.

Rugge produisit son portefeuille gras, et en tira l'engagement inutile.

« Maintenant, reprit Mrs. Crane, vous n'avez plus à vous plaindre ; et si jamais vous rencontrez cette jeune fille, souvenez-vous que vous n'avez plus aucun droit sur elle.

— Que les dieux soient loués ! Je le reconnais, madame : j'ai eu assez d'elle comme cela. Mais vous êtes une dame de la tête aux pieds, et permettez-moi d'ajouter que je vous offre vos entrées à vie. »

Rugge parti, Arabella Crane sonna Brigitte.

« Bon Dieu ! mademoiselle, s'écria celle-ci par un mouvement involontaire, qui croirait que vous avez été toute la nuit dehors? Il y a bien des années que je ne vous ai vu si bonne mine.

— Ah ! dit Arabella Crane, je vous dirai pourquoi. Je viens de faire ce que, depuis bien des années, je n'avais jamais cru devoir faire encore, — une bonne action. Cette enfant, — cette Sophie, — vous vous rappelez avec quelle dureté je l'ai traitée ?

— Il ne faut pas chercher à vous blâmer de cela, mademoiselle. Vous l'avez nourrie, vêtue, quand son propre père, le monstre, l'abandonnait pour vous l'envoyer, — à *vous !* — Comment pouviez-vous aimer et caresser son enfant,— *leur* enfant ? »

Arabella Crane baissa tristement la tête :

« Ce qui est passé est passé, dit-elle. J'ai vécu pour sauver cette enfant, et mon âme semble soulagée d'une malédiction. Maintenant, écoutez : je vais quitter Londres, — l'Angleterre, probablement ce soir même. Vous garderez cette maison : qu'elle soit toujours prête à me recevoir, à quelque moment que je revienne. L'homme d'affaires, chargé de toucher mes loyers, vous donnera de l'argent à mesure que vous en aurez besoin. Ne vous gênez pas, Brigitte. J'ai économisé, économisé, économisé, pendant de longues et tristes années, — quand je n'avais pas autre chose qui m'intéressât, — et je suis plus riche que je n'en ai l'air.

— Mais où allez-vous, mademoiselle ? dit Brigitte, se remettant peu à peu de la stupéfaction que lui avait causée la confidence de sa maîtresse.

— Je n'en sais rien, — cela m'est égal.

— Ah! bon Dieu! serait-ce avec cet affreux Jasper Losely?— Oui, oui, j'en suis sûre. Vous êtes folle, mademoiselle, — vous êtes ensorcelée!

— Oui, je suis peut-être folle, — peut-être ensorcelée; mais je prends pour mon compte la vie de cet homme, comme pénitence de tout le mal que la mienne a jamais commis. Il y a un jour ou deux que j'aurais dit avec rage et honte : « Je me hais moi-même d'être assez lâche pour m'inquiéter de ce qu'il deviendra, — mais c'est plus fort que moi. » Aujourd'hui, sans colère et sans honte, je dis : « L'homme que j'ai jadis tant aimé ne mourra pas à la potence, si je puis l'en empêcher, — et, s'il plaît à Dieu, je l'en empêcherai! »

Cette femme, à l'air si farouche, croisa ses bras sur sa poitrine et redressa fièrement la tête. Il y avait, dans ses traits et dans son attitude, une grandeur sévère et sombre, qu'on n'aurait pu contempler sans un mélange de compassion et de terreur.

« Maintenant, reprit-elle, allez, Brigitte! Je vous ai tout dit. Il sera bientôt ici; il viendra, — il *faut* qu'il vienne, — il n'a pas d'alternative; et alors..., alors... »

Elle ferma les yeux, baissa de nouveau la tête et frissonna.

Arabella Crane, comme d'ordinaire, avait prédit juste. Avant midi Jasper arriva; il arriva, non plus avec son allure fanfaronne, mais avec cet air sournois et sinistre, — l'air de l'homme que le monde repousse, — rétabli triomphalement à la place qu'il occupait jadis sur son visage Mme Caumartin avait été arrêtée; Dolly Poole était parti pour la campagne avec l'oncle Sam; Jasper avait aperçu un agent de police à la porte de son propre logement. Evitant les rues à la mode, il s'esquiva à la dérobée vers le quartier moins dangereux pour lui de Poddon-Place, et dit, d'un ton maussade, en entrant dans le modeste salon d'Arabella Crane :

« C'en est fait : me voici! »

Trois jours après, dans une rue paisible d'une paisible ville de Belgique, — où un escroc, cherchant à vivre de son métier, eût été bientôt réduit à l'état de squelette, — dans un appartement commode et aéré, donnant sur une rue large et silencieuse, — était assis Jasper, en sûreté, inoffensif, et profondément mal-

heureux. Dans une autre maison, dont les fenêtres, — faisant face à celles de Jasper, mais d'un étage plus élevé, — commandaient une si bonne vue de son appartement, qu'il se trouvait placé sous une surveillance semblable à celle que M. Bentham avait voulu établir dans son *Panopticon* réformatoire, était assise Arabella Crane. Quels que fussent ses sentiments réels à l'égard de Jasper Losely (et il n'y a pas de plume masculine qui puisse prétendre définir exactement ces sentiments ; car y eut-il jamais homme qui ait compris complétement, — complétement, — une femme ?), ou quels qu'eussent pu être, à une époque antérieure, leurs vœux réciproques d'amour éternel, — non-seulement, à partir du jour où Jasper, de retour dans son pays natal, s'était présenté à Poddon-Place, leur intimité avait été restreinte aux rapports d'amitié les plus austères ; mais, après que Jasper eut si grossièrement repoussé la main qui aujourd'hui le nourrissait, Arabella Crane avait probablement reconnu que la seule chance qu'elle eût de maintenir son autorité intellectuelle sur cet être sans frein exigeait l'entier abandon de tout espoir, de tout projet qui pût l'exposer de nouveau à ses dédains. Pour conformer les apparences à la réalité, le décorum d'une maison séparée était essentiel au maintien de cette autorité dont elle se trouvait investie par la nature sévère de leurs relations. Le surcroît de dépense qui en résultait nécessairement grevait ses ressources pécuniaires ; mais elle s'imposait des privations à elle-même, afin que Jasper n'eût, de son côté, aucun sujet de se plaindre. Elle était donc assise auprès de sa fenêtre, le surveillant dans sa solitude, sans être vue elle-même, acceptant pour sa propre vie un sacrifice stérile, mais exerçant sur celle de Jasper le rôle d'une sentinelle vigilante. Ainsi assise et l'observant, elle méditait sur le genre d'occupation qu'elle pourrait inventer, avec l'appât d'un salaire qu'elle payerait de ses propres deniers, pour ces mains puissantes; qui eussent été capables d'assommer un bœuf, mais qui étaient énervées lorsqu'il s'agissait de gagner honnêtement le pain quotidien ; — pour cet esprit inquiet, qu'il fallait occuper, qui n'avait d'appétit que pour les dés et les orgies, la débauche et la fraude, mais qui éprouvait des nausées, comme un homme épuisé par la dyspepsie, dès qu'il était question d'un amusement innocent ou d'un travail honorable.... Tandis que cette

femme médite sur les moyens de sauver cet homme exécrable des pontons ou de la potence, qui pourra dire qu'il n'a pas une chance ? Il en a une. — QU'EN FERA-T-IL ?

LIVRE V.

CHAPITRE Ier.

L'envie deviendra une science du moment où elle aura appris l'usage du microscope.

Quand les feuilles tombent et que les fleurs se fanent, les grands personnages quittent la ville pour la campagne. Regardez ! voilà le château de Montfort ! — séjour d'une magnificence royale, en tant que la masse des constructions et l'étendue des domaines peuvent satisfaire l'orgueil du propriétaire, ou inspirer au visiteur le respect que commandent la richesse et la puissance. Un artiste ne saurait qu'en faire : le somptueux est partout, — le pittoresque nulle part. L'habitation date du règne de Georges Ier, alors que commença cette horreur du beau, comme quelque chose de contraire au bon goût, — horreur qui, conformément à notre amour naturel du progrès, ne fit que croître et se développer pendant les règnes des Georges suivants. L'énorme façade, en briques d'un brun terne, se compose d'un centre et de deux ailes, avec un double perron montant du sol au vestibule. On n'a pas laissé d'arbres trop près de la maison : devant règne une vaste terrasse, entourée de balustrades en pierre. Mais, de quelque côté qu'on porte ses regards, on ne voit que le parc, mille arpents de parc : pas un champ de blé, — pas un toit, — pas un clocher, — rien que ces *lata silentia*, — silencieuses plaines de gazon, au milieu desquelles s'élèvent, assez clair-semés, des massifs de grands arbres. L'ensemble offre un aspect si vaste et si monotone, qu'on ne serait jamais tenté de s'y promener. Pas un de ces bocages poétiques où l'on puisse se plonger, sans savoir où le sentier vous conduira ; pas de ruisseau vagabond à suivre. Les daims eux-mêmes, gras et paresseux, semblent ennuyés de ces pâturages sans fin, qu'il leur faudrait une semaine pour traverser. Les gens de goûts modérés et de

fortune modeste n'enviaient jamais le château de Montfort ; ils l'admiraient, ils étaient fiers de pouvoir dire qu'ils l'avaient vu ; mais jamais ils n'auraient souhaité pour eux rien de semblable. Il n'en était pas ainsi des hauts, des *très*-hauts personnages ! chez ceux-ci la convoitise l'emportait sur l'admiration. Ces vieux chênes si vastes et si vigoureux encore, — ce parc qui avait au moins dix-huit milles de circonférence, — ce massif palais, qui aurait pu recevoir et loger sans peine un monarque et toute sa cour, — toutes ces preuves, en un mot, d'un domaine princier et d'un énorme revenu, rendaient des ducs anglais respectueusement envieux, et des potentats étrangers agréablement jaloux.

Mais quittons la façade. Ouvrons cette porte ménagée dans la balustrade en pierre et passons au sud du château, du côté du jardin. C'est le parterre de lady Montfort. L'aspect en est moins monotone : des corbeilles de fleurs, même de fleurs d'automne, égayent la pelouse ; et pourtant, c'est encore si peu de variété pour un jardin tracé sur une si grande échelle ! il y a si peu de mystère dans ces larges avenues sablées ! nulle part une allée qui serpente. Que ne donnerait-on pas pour un petit pavillon d'été fort simple, — pour quelque berceau de lierre et de chèvrefeuille ! Mais les dahlias sont magnifiques ! c'est vrai ; seulement les dahlias ne sont, au plus, que des fleurs prosaïques et peu intéressantes. Quel poëte a jamais écrit sur un dahlia ? Assurément, lady Montfort aurait pu montrer ici un peu plus de goût, déployer un peu plus d'imagination..... Lady Montfort ? je voudrais bien voir la figure que ferait mylord, si lady Montfort s'avisait de prendre une pareille liberté ! Mais voilà lady Montfort elle-même qui se promène lentement dans cette large, large, large allée sablée, — avec ces beaux dahlias, rangés, à droite et à gauche, dans leurs parterres symétriques. Elle se promène, en pleine vue de ces soixante impitoyables fenêtres de la façade du jardin, toutes exactement pareilles. Elle se promène, dirigeant ses regards soucieux vers l'extrémité éloignée de cette interminable allée, où se trouve, heureusement, un passage par lequel un piéton persévérant peut se soustraire à la vue des soixante fenêtres et gagner, par des allées ombragées, les bords de cette immense pièce d'eau, à deux milles du château. Mylord n'est pas encore de retour de ses bruyères d'Ecosse, où il se livre au

plaisir de la chasse; — mylady est seule. Pas de compagnie dans le château, — c'est comme si l'on disait : « Pas de connaissances dans une ville. » Cependant la suite est au complet. Mylady a dîné seule; mais elle aurait pu, si tel eût été son plaisir, avoir presque autant de valets pour la regarder à table, qu'il y avait de fenêtres la regardant faire sa promenade solitaire, avec leur yeux vitreux comme ceux des spectres.

Au moment où lady Montfort arrive à l'extrémité de l'allée, elle est rejointe par un visiteur qui s'est avancé, en marchant vite, de la terrasse en face du perron, où il a mis pied à terre et d'où il l'a aperçue. Toute personne mettant pied à terre en cet endroit devait nécessairement l'apercevoir, — c'était inévitable. De si beaux jardins semblaient avoir été faits exprès pour que les beaux personnages qui s'y promenaient pussent être vus.

« Ah! lady Montfort, dit le visiteur, bégayant péniblement, je suis si heureux de vous trouver chez vous.

— Chez moi, Georges! répondit la dame, en lui tendant la main. En quel autre endroit est-il vraisemblable que l'on me trouvât? Mais comme vous êtes pâle! que vous est-il arrivé? »

Elle s'assit sur un banc, sous un cèdre, en dehors du jardin, et Georges Morley, notre ancien ami, l'étudiant d'Oxford, s'assit à côté d'elle, familièrement, mais avec un certain respect. Lady Montfort avait quelques années de plus que lui, — il était son cousin, — il l'avait connue depuis son enfance.

« Ce qui m'est arrivé? répéta-t-il; rien de nouveau. Je viens de rendre visite à ce bon évêque.

— Il n'hésite point à vous ordonner?

— Non, — mais je ne le lui demanderai jamais.

— Mon cher cousin, vos scrupules ne sont-ils pas exagérés? Vous seriez un ornement de l'Église, et cela seul suffirait pour justifier votre omission forcée d'un seul devoir, qu'un vicaire pourrait remplir pour vous. »

Morley secoua tristement la tête.

« Un devoir omis! dit-il. Mais n'est-ce pas précisément l'accomplissement de ce devoir qui distingue le prêtre du laïque? Et jusqu'où s'étend ce devoir? Partout où il faut une voix pour porter la parole de Dieu, — non pas seulement dans la chaire,

mais au foyer du pauvre, au chevet du malade, — *là* doit être le pasteur ! Non, — je ne le puis pas, — je ne le dois pas, — je ne l'ose pas ! ouvrier incapable, comment pourrais-je m'attendre à être engagé ? »

Il lui fallut beaucoup de temps pour prononcer ces courtes phrases : l'émotion aggravait encore le bégayement. Lady Montfort l'écoutait avec une attention pleine de délicatesse, avec un respect qui perçait dans sa compassion, et elle fit une longue pause avant de lui répondre.

Georges Morley était fils cadet d'un riche gentilhomme campagnard, dant les propriétés devaient, après sa mort, passer au fils aîné. Le père de Georges avait été intimement lié avec le marquis de Montfort, prédécesseur et grand-père du lord actuel ; et le marquis avait cru pourvoir amplement à l'avenir de Georges, en promettant de lui assurer, lorsqu'il serait en âge, la cure de Humberston, le plus lucratif des bénéfices qu'il eût à sa disposition. Ce bénéfice était depuis quinze ans entre les mains d'un titulaire, maintenant fort âgé, et qui avait pris l'engagement d'honneur de résigner en faveur de Georges, dans le cas où ce dernier prendrait les ordres. Ainsi, destiné à l'Eglise dès sa plus tendre enfance, Georges avait dirigé vers ce but toutes ses études, toutes ses pensées. Ce fut à l'âge de seize ans seulement que son infirmité devint sérieusement sensible : des professeurs d'élocution entreprirent alors de le guérir, — ils échouèrent. Mais son esprit continua à se développer dans la direction qui lui avait été systématiquement donnée. Il entra à Oxford, où il s'absorba sous les ombrages académiques. Au milieu de ses livres, il oublia presque son vice de prononciation. Réservé, taciturne et solitaire, il se mêla trop peu avec les autres jeunes gens, pour avoir beaucoup l'occasion de s'en apercevoir. Il remporta des prix, — il obtint les plus honorables distinctions. Au moment où il quittait l'université, — profond théologien, plein d'enthousiasme pour la carrière ecclésiastique, pénétré du sentiment le plus sérieux de la mission solennelle du pasteur, — il fut abordé par l'archimandrite de son collége, qui lui dit, avec l'intention de lui faire un compliment :

« Quel dommage que vous ne puissiez entrer dans l'Eglise !

— Que je ne puisse ? — Mais je *vais* entrer dans l'Eglise.

— Vous! est-ce possible? En ce cas, vous êtes sans doute sûr d'un bénéfice?

— Oui, — celui de Humberston.

— Un magnifique bénéfice! mais la population de cette paroisse est considérable. L'évêque peut certainement, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, vous conférer l'ordination, et vous pouvez, pour tous les devoirs de la cure, avoir un vicaire. Mais... »

Le vénérable archimandrite s'arrêta court, et prit une prise de tabac.

Ce « mais » voulait dire, aussi clairement que la parole pouvait le dire : « Ce peut être une bonne chose pour vous; mais est-ce agir honorablement envers l'Eglise? »

Telle fut, du moins, l'interprétation que Georges Morley donna à ce « mais. » Sa conscience s'alarma. Georges Morley était un noble cœur, dont la conscience devait être d'autant plus chatouilleuse qu'il y avait des intérêts mondains en jeu. Avec ce bénéfice, il était riche; sans ce bénéfice, il était pauvre. Mais renoncer à une profession, à l'idée de laquelle il s'était attaché avec toute la force d'une nature énergique et constante, c'était bouleverser toute son existence, c'était renoncer au rêve de sa vie. Il demeura pendant quelque temps irrésolu; enfin il écrivit au lord Montfort actuel, lui soumettant ses doutes, et le dégageant de la promesse donnée par son prédécesseur. Le marquis actuel était incapable de comprendre de pareils scrupules. Mais, heureusement peut-être pour Georges et pour l'Eglise, les affaires les plus importantes de la grande maison de Montfort n'étaient pas administrées par le marquis. Les influences parlementaires, les promotions ecclésiastiques, ainsi que la direction pratique des agents secondaires chargés de l'administration compliquée des vastes propriétés attachées à ce titre, étaient alors confiées à M. Carr Vipont, membre puissant du Parlement et époux de cette lady Sélina, dont la condescendance avait tellement agité les nerfs de Franck Vance, l'artiste. M. Carr Vipont exerçait cette vice-royauté conformément aux règles et aux traditions à l'aide desquelles la maison de Montfort était devenu grande et prospère. Ce n'est pas, en effet, seulement chaque Etat, mais aussi chaque grande maison seigneuriale, qui a ses maximes hérédi-

taires de politique, — la maison de Montfort tout comme la maison de Hapsbourg. Or, la maison de Montfort avait pour principe que tous ceux qui étaient reconnus comme membres de la famille devaient s'aider les uns les autres, — que le chef de la famille ne devait jamais permettre, si la chose pouvait être évitée, qu'une de ses branches dépérît et tombât dans la pauvreté. La maison de Montfort se faisait également un devoir d'encourager et de pousser toute espèce de talent qui était de nature à accroître l'influence ou à illustrer les annales de la famille. En possession du rang, en possession de la fortune, elle cherchait encore à s'assurer l'intelligence et à réunir en un solide faisceau, par toutes les ramifications de parenté, toutes les variétés de réputation et d'influence qui pouvaient enraciner plus fortement à la terre cet arbre antique. C'était dans l'esprit de cette politique traditionnelle que M. Carr Vipont désirait non-seulement qu'un Vipont Morley ne laissât pas échapper une très-bonne chose, mais aussi que cette très-bonne chose ne laissât pas échapper un Vipont Morley, couvert des honneurs académiques, — un Vipont Morley, en qui il y avait l'étoffe d'un évêque ! Il rédigea donc une lettre admirable, qu'il fit signer au marquis, — quant à songer que le marquis prît la peine de la copier, c'était hors de la question : dans cette lettre, on faisait exprimer à lord Montfort sa grande admiration d'un désintéressement et d'une délicatesse de sentiments, qui étaient une nouvelle preuve de l'aptitude de Georges Vipont Morley à prendre charge d'âmes ; on mettait à sa disposition un appartement du château de Montfort (le marquis n'y étant pas lui-même en ce moment), en engageant Georges à causer de l'affaire avec le titulaire actuel de Humberston (la ville n'était éloignée que de quelques milles du château de Montfort) : cet ecclésiastique, ajoutait-on, bien que n'étant affligé d'aucun vice de prononciation, ne prêchait jamais et ne lisait jamais lui-même les prières, par suite d'une affection de la trachée-artère, et n'en remplissait pas moins très-bien ses devoirs. Georges Morley s'était donc rendu au château de Montfort, il y avait quelques mois, immédiatement après son entrevue avec Mrs. Crane. Là, il avait accepté de passer une huitaine ou une quinzaine chez le révérend M. Allsop, le recteur d'Humberston : c'était un ecclésias-

tique de la vieille école, assez instruit, parfait gentleman, homme d'honneur, bienveillant, charitable, mais qui prenait les fonctions pastorales beaucoup plus à son aise que ne sont disposés à le faire les bons ecclésiastiques de la nouvelle école, — quel que soit leur rang dans la hiérarchie. M. Allsop, alors dans sa quatre-vingtième année, célibataire avec une belle fortune indépendante, était tout disposé à remplir l'engagement qu'il avait pris, et à se démettre de son bénéfice en faveur de Georges; mais il fut touché de l'insistance et de la sincérité avec lesquelles Georges l'assura que, dans aucun cas, il ne consentirait à ce qu'il se démît de fonctions qu'il exerçait depuis si longtemps et d'une manière si honorable, — et qu'il attendrait que la cure devînt vacante par la force naturelle des choses. M. Allsop conçut donc une vive affection pour le jeune étudiant. Il avait en ce moment une petite-nièce qui était en visite chez lui, et qui partageait, moins ouvertement, mais non moins vivement cette affection; et Georges Morley, de son côté, s'éprit d'elle, tout en portant dans cette passion beaucoup de réserve et de timidité. Avec la cure, il serait assez riche pour se marier; sans la cure, non. En dehors de la cure, il n'avait que le revenu d'une *fellowship*[1], qu'il perdrait en se mariant, et la portion fort restreinte d'un fils cadet de *squire* campagnard. La jeune personne elle-même était sans dot, car la fortune de M. Allsop était distribuée d'avance de telle façon qu'il n'en devait rien revenir à sa petite-nièce. Autre raison pour que sa conscience passât pardessus ce malheureux vice de prononciation! Il est certain que les scrupules de Georges Morley se relâchèrent un peu pendant cette visite : mais, de retour chez lui, ils revinrent avec plus de force que jamais, — avec d'autant plus de force qu'il sentait que ce n'était plus seulement une ambition spirituelle, mais un amour humain qui plaidaient en lui la cause de l'intérêt personnel. Il était revenu faire une seconde visite à la cure de Humberston environ une semaine avant la date de ce chapitre, — la nièce n'y était plus. Il avait voulu s'imposer la tâche sévère d'examiner d'un peu plus près l'état du troupeau qu'il aurait à conduire (s'il acceptait la charge) et les devoirs qui incombaient au prin-

[1] Grade universitaire, auquel est attaché un certain revenu, soumis à la condition du célibat. (*Note du Rédacteur.*)

cipal pasteur d'une ville commerçante et populeuse. Il en fut effrayé. Humberston, comme la plupart des villes qui sont sous l'influence politique d'une grande maison, était déchiré par les partis. Un de ces partis, qui parvenait à nommer un des deux membres du Parlement, était tout pour la maison de Montfort; l'autre parti, qui nommait aussi son membre, était contre. Tout ce qui venait du château de Montfort était invariablement en butte aux commentaires malveillants et surtout injustes d'une moitié de la ville. En même temps, si M. Allsop était populaire auprès des classes supérieures et de ceux des indigents dont sa charité soulageait l'extrême misère, son influence pastorale était, en général, une lettre morte. Son vicaire, qui prêchait pour lui, — jeune homme assez estimable, mais extrêmement ennuyeux, — n'était pas de ces hommes qui ont le privilége de remplir une église. Les marchands cherchaient une excuse pour s'abstenir de venir à l'église paroissiale, ou pour aller à une autre : ils dormaient ordinairement pendant que le vicaire marmottait ses sermons, — cependant ils avaient trouvé moyen d'en saisir quelques passages, qu'ils déclarèrent *puseyites*. L'église devint déserte, et vers le même temps paraissait à Humberston un ministre dissident fort éloquent, qu'allèrent entendre les partisans mêmes de l'Eglise établie. Georges Morley comprit, hélas ! qu'à Humberston, pour que l'église paroissiale ramenât et conservât ses ouailles, il était indispensable d'avoir un prédicateur énergique et populaire. Sa résolution fut aussitôt prise. L'évêque du diocèse, qui se trouvait alors à son palais, lui avait fait dire, à la suggestion de M. Carr Vipont, qu'il désirait le voir. Tout en reconnaissant la force de ses scrupules, il lui dit :

« C'est sur moi que pese, en définitive, la responsabilité principale. Cependant, si vous me demandez de vous ordonner, je le ferai sans hésiter : si l'Eglise a besoin de prédicateurs, elle a besoin aussi de savants théologiens et de pasteurs vertueux. »

C'est à la suite de cette entrevue que Georges Morley était venu annoncer à lady Montfort que sa résolution était toujours la même. Elle fit, comme je l'ai dit, une longue pause avant de lui répondre.

« Georges, dit-elle enfin, d'une voix si douce et si touchante, que le seul timbre de cette voix était comme un baume sur un

cœur blessé, — je ne discuterai point avec vous. Je m'incline devant la grandeur de vos motifs, et je ne dirai pas que vous n'ayez point raison. Il est une chose dont je suis persuadée, — c'est que, si vous sacrifiez ainsi vos inclinations et vos intérêts à des scrupules si purs et si respectable, vous ne serez jamais à plaindre, — vous ne connaîtrez jamais le regret. Dans la pauvreté comme dans l'opulence, dans le célibat comme dans le mariage, une âme qui cherche ainsi à réfléchir l'image du ciel sera, comme le ciel, sereine et bénie. »

Elle continua à lui parler pendant quelque temps sur ce ton, ce qui lui procura un soulagement et une consolation inexprimables. Puis elle lui insinua peu à peu des espérances d'une nature mondaine et temporelle ; — les lettres lui restaient encore, — la plume du savant, à défaut de la voix du prédicateur. Il pourrait trouver dans la littérature une carrière qui le mènerait à la fortune. Il y avait, d'ailleurs, dans le service public, des places où un vice de prononciation n'était point un obstacle. Elle savait son secret, — un modeste attachement ; elle y fit légèrement allusion, — tout juste assez pour encourager chez lui la constance et repousser l'idée du désespoir. Lorsqu'elle eut cessé de parler, le sentiment d'admiration et de reconnaissance dont il se sentait pénétré pour les rares qualités de sa cousine reporta de lui à elle le courant des émotions qui l'agitaient, et il s'écria avec une vivacité qui fit presque disparaître son bégayement :

« Quelle conseillère vous êtes ! Que vous savez bien adoucir les peines du cœur ! Si Montfort était moins heureux ou plus ambitieux, quel trésor il aurait dans un esprit comme le vôtre, pour le consoler ou le soutenir ! »

Au moment où il prononçait ces paroles, il eût été facile de voir pourquoi on accusait lady Montfort d'être hautaine et réservée. On eût dit que sa lèvre, se contractant, retirait tout à coup son doux sourire ; — son œil noir, tout à l'heure encore si purement amical, prit une expression froide et sérieuse ; — le ton de sa voix n'était plus le même lorsqu'elle répondit :

« Lord Montfort m'estime bien au delà de mon mérite ; — bien au delà, ajouta-t-elle avec une intonation grave et mélancolique.

— Pardonnez-moi ; je vous ai déplu : — ce n'était pas mon

intention. Le ciel me préserve de jamais me permettre... de rien dire... qui puisse paraître désobligeant pour lord Montfort, ou... ou... de... »

Il s'arrêta court, couvrant l'hiatus par un bégayement opportun.

« Seulement, reprit-il après une pause, seulement, pardonnez-moi pour cette fois. Veuillez vous rappeler que j'étais un petit garçon quand vous étiez une jeune fille, que je vous ai poursuivie à coups de boules de neige, et que je vous appelais « Caroline. »

Lady Montfort retint un soupir et rendit au jeune étudiant son gracieux sourire ; mais ce n'était pas un sourire qui l'eût autorisé à l'appeler encore « Caroline. » Elle se montra même un peu plus réservée que d'habitude pendant le reste de ce tête-à-tête, qui ne se prolongea pas longtemps ; car Georges Morley, contrarié de l'avoir offensée si inconsidérément, saisit un prétexte pour s'échapper.

« A propos, dit-il, j'ai reçu une lettre de M. Carr Vipont, qui me demande de lui faire le dessin d'un pont gothique pour jeter sur l'eau là-bas. Je vais aller, avec votre permission, examiner les lieux. Seulement, dites-moi que vous me pardonnez.

— Vous pardonner, cousin Georges ! ah ! bien volontiers. Un mot seulement : — il est vrai que vous étiez encore un enfant quand je me figurais que j'étais une femme, et vous avez le droit de me parler de tout, — excepté de ce qui concerne lord Montfort et moi ; — à moins, ajouta-t-elle avec un demi-sourire enchanteur, à moins que vous ayez jamais quelque motif pour me gronder sur ce chapitre. Au revoir donc, cousin, et, à votre tour, pardonnez-moi ma pétulance. La Caroline que vous poursuiviez avec vos boules de neige a toujours été une créature fantasque, agissant par impulsion, prompte à mal interpréter les choses, à se fâcher et — à se repentir. »

Lady Montfort, reprenant le chemin du château, parcourut de nouveau, mais plus lentement qu'auparavant, la large, large avenue sablée. Les soixante fenêtres fixèrent encore une fois sur elle leurs yeux de spectres ; — quittant l'avenue sablée, elle rentra, par une porte latérale, dans la pompeuse solitude de ce noble château, — et, traversant de longues salles, dont les glaces

réfléchissaient son image et dont les grands fauteuils, éclatants de dorures et garnis de damas, se tenaient immobiles sur les parquets désolés, elle gagna sa chambre particulière : celle-là ne brillait ni par ses dimensions ni par le luxe de l'ameublement : — des tentures en perse simple, de modestes étagères à livres. Il n'était pas besoin d'être la marquise de Montfort pour occuper une chambre aussi agréable et aussi somptueuse. Et ces salles dont elle ne pouvait jouir que comme marquise, qu'étaient-elles pour son bonheur? Je l'ignore. « Rien, » répondront peut-être des grandes dames, — ce qui n'empêche pasces mêmes grandes dames de trouver le moyen de disposer leurs filles à répondre : « Tout. » Arrivée dans sa propre chambre, lady Montfort se laissa tomber dans son fauteuil avec un sentiment d'ennui ; elle regarda la pendule sur la cheminée, — elle regarda les livres rangés sur les étagères, — elle regarda la harpe près de la fenêtre, — toujours avec le même sentiment de langueur et d'ennui. Puis elle appuya son visage sur sa main, et l'expression de ce visage était si triste, si humblement triste, qu'on se serait étonné que quelqu'un eût pu dire que lady Montfort était fière.

« Un trésor ! moi, — moi ! sotte, indigne, volage, crédule ! moi, — moi ! »

Un valet de chambre entra, apportant sur un plateau d'argent les lettres arrivées par la poste de l'après-midi : cette grande maison se donnait la peine d'avoir deux postes par jour. Un ordre royal pour Windsor...

« Je serai plus seule dans une cour qu'ici, » murmura lady Montfort.

CHAPITRE II.

Le proverbe dit avec raison : Il y a sous la paille beaucoup de grain qu'on ne voit pas.

Cependant Georges Morley suivait la longue allée ombragée, — allée magnifique, bordée des plus belles roses et des fleurs exotiques les plus rares, — allée décrivant des sinuosités artificielles, — allée si bien tenue que trente-quatre jardiniers étaient chargés de ce soin, — allée noblement ennuyeuse, qui l'amena

enfin à la grande pièce d'eau, visitée quatre fois peut-être dans l'année par les grands personnages de la grande maison. Et, se trouvant ainsi hors du patronage immédiat de la mode, cette grande pièce d'eau avait vraiment un air naturel, — un air sociable, rafraîchissant : on commençait à respirer, — à déboutonner son gilet, à défaire sa cravate, — à citer Chaucer, si on ne l'avait pas oublié, ou Cowper, ou Shakspeare, ou *les Saisons* de Thomson, ou tous autres fragments de poésie qui vous passaient par la tête ; vos pieds s'embarrassaient joyeusement dans la fougère ; — devant vous, autour de vous, se groupait une forêt d'arbres, — d'arbres qu'on laissait mourir de vétusté, parce qu'ils n'étaient pas sous les yeux des propriétaires, jusqu'à ce qu'ils ne valussent plus cinq shillings pièce, — arbres centenaires, couverts de mousse, au tronc creux, — arbres inestimables ! — Ah ! ce lièvre, — comme il détale ! Voyez-vous les daims qui descendent au bord de l'eau ? Quels bocages de roseaux ! — Quelles îles de nénufars ! Et jeter là un pont gothique ! faire passer sur ce pont une grande route sablée ! O honte, honte !

C'est ce qu'aurait dit l'étudiant, car il avait le vrai sentiment de la nature, si le pont ne lui était complétement sorti de la tête.

Errant seul, il finit par arriver sur le point le plus ombragé et en même temps le plus isolé du bord de cette grande nappe d'eau, sur un point entouré de tous côtés de broussailles et d'arbres séculaires.

Tout à coup il s'arrêta : une idée l'avait frappé, — une de ces idées bizarres, grotesques, qui quelquefois traversent notre cerveau lorsque nous sommes seuls, dans l'état le plus calme comme dans l'état le plus agité. Son infirmité était-elle réellement incurable ? Des professeurs d'élocution avaient déclaré que non, mais ils ne lui avaient été d'aucun secours. Et pourtant, le plus grand orateur que le monde ait jamais connu n'avait-il pas aussi un vice de prononciation ? Lui aussi, Démosthène, s'était sans doute mis entre les mains des meilleurs professeurs d'élocution d'Athènes, où les professeurs d'élocution devaient posséder toutes les ressources de leur art, et ils avaient échoué. Mais Démosthène avait-il pour cela désespéré du succès ? Non, il avait résolu de se guérir lui-même. Comment ? Un des moyens qu'il employa ne consistait-il pas à se remplir la bouche de petits cailloux et à s'exer-

cer bravement en présence de la mer mugissante? Georges Morley n'avait jamais essayé de ce moyen. Y avait-il dans les cailloux quelque vertu secrète? Pourquoi ne pas essayer? Il n'avait pas de mer mugissante devant lui, c'est vrai; mais la mer ne servait à Démosthène qu'à représenter le bruit orageux d'un auditoire démocratique. Cette nappe d'eau tranquille représenterait tout aussi bien une paisible congrégation. Il y avait des cailloux en abondance au bord de cette anse sablonneuse près de laquelle ce jeune brochet exposait au soleil son dos verdâtre. Moitié en badinant, moitié sérieusement, Georges Morley ramassa donc une poignée de cailloux, essuya le sable et la terre qui y étaient adhérents, les introduisit avec précaution dans sa bouche, et, après avoir regardé autour de lui pour s'assurer qu'il n'y avait personne, il commença un discours improvisé. Il prit un tel intérêt à cette expérience classique qu'il aurait pu tourmenter l'air pendant plus d'une demi-heure et faire l'étonnement des pies (trois de ces oiseaux, perchés dans un bouquet d'arbres voisin, l'écoutaient en extase), mais, honteux de l'impuissance ridicule de ses efforts, désespéré de voir une si misérable barrière s'interposer entre l'intelligence et la parole, il rejeta les cailloux, et, se laissant aller sur l'herbe, se mit à pleurer, — à pleurer comme un enfant dont on trompe l'espérance.

Le fait est que Morley avait le véritable tempérament de l'orateur, il possédait les dons de l'orateur : — la flamme du cœur, l'abondance des idées, l'ordre logique; il avait en lui le génie d'un grand sermonnaire. Il le sentait, — il le savait; et, s'abandonnant à ce désespoir que le génie seul connaît, quand quelque pitoyable cause vient entraver son énergie et paralyser ses facultés, il faisait la solitude confidente de ses peines et versait des larmes abondantes.

« Ne vous désespérez pas, monsieur; je me charge de vous guérir, » dit une voix derrière lui.

Georges se leva, tout confus : un homme déjà âgé, mais vert encore, était debout à côté de lui, en veste de futaine, en tablier bleu, et tenait dans ses mains des joncs qu'il continua de natter lestement et adroitement, en faisant un salut à l'étudiant surpris.

« J'étais là, à l'ombre de ce fourré, monsieur; excusez-moi, mais je n'ai pas pu m'empêcher de vous entendre. »

Georges Morley se frotta les yeux et regarda fixement cet homme, avec le vague souvenir de l'avoir vu auparavant. Mais où? quand?

« Vous vous chargez de me guérir? dit-il en bégayant. De quoi? de la folie d'essayer de parler en public? Merci : j'en suis guéri.

— Non, monsieur : vous voyez devant vous un homme qui peut faire de vous un excellent orateur, — quant à l'élocution, s'entend. Votre voix est naturellement belle. Je puis, je vous le répète, corriger un défaut qui n'est pas dans l'organe, mais dans la manière de s'en servir.

— Vous le pouvez, dites-vous? — Qui êtes-vous et qu'êtes-vous?

— Un vannier, monsieur : j'espère avoir votre pratique.

— Mais, à coup sûr, ce n'est pas la première fois que je vous vois?

— C'est vrai, monsieur; vous avez bien voulu un jour me permettre de me reposer sur la propriété de votre père. Un service en vaut un autre. »

En ce moment, Sir Isaac, rendu à sa blancheur primitive et débarrassé de ses fausses oreilles en forme de cornes, passa la tête à travers les broussailles, et, marchant gravement vers l'eau, flaira en passant l'étudiant et remua légèrement la queue; puis il s'enfonça parmi les roseaux, en quête d'un rat d'eau qu'il avait relancé huit jours auparavant et qu'il espérait toujours retrouver.

La vue du chien dissipa le dernier nuage qui troublait la mémoire de l'étudiant d'Oxford; mais, dans cette reconnaissance, à une vive curiosité se mêla un sentiment de remords.

« Et votre petite-fille? demanda-t-il en baissant les yeux d'un air honteux.

— Elle va mieux qu'elle n'allait la dernière fois que nous nous sommes vus. La Providence est si bonne pour nous! »

Il ne se doutait guère, le pauvre Waife, que celui à qui il se découvrait ainsi était l'auteur du chagrin que lui avait causé l'enlèvement de Sophie. Il ne comprenait pas la rougeur de l'étudiant, ni son air embarrassé.

« Oui, monsieur, poursuivit-il, nous venons de nous fixer dans ce voisinage. J'ai un joli cottage, là-bas, sur la lisière du village et près des palissades du parc. Je vous ai reconnu tout

de suite ; et, en vous entendant déclamer tout à l'heure, je me suis rappelé que, la dernière fois que nous nous sommes vus, vous m'avez dit que votre vocation serait l'Eglise, sans cette difficulté de prononciation ; et je pensais tout à l'heure en moi-même : Ce ne serait pas une mauvaise idée que ces cailloux, s'il avait la prononciation grasse ; mais il ne l'a pas. Et je suis persuadé, monsieur, que le véritable défaut de Démosthène, que vous imitiez, je le présume, était qu'il parlait du nez.

— Qu'il parlait du nez ? dit l'étudiant. Je ne savais pas cela ! — et moi?...

— Et vous, vous voulez parler sans poumons, — c'est-à-dire sans air dans vos poumons. Vous ne fumez pas, j'imagine ?

— Non, certainement.

— Il faut apprendre, — il faut parler entre deux bouffées de pipe. Tout ce dont vous avez besoin, c'est du temps ; — du temps pour calmer les nerfs, du temps pour penser, du temps pour respirer. Aussitôt que vous commencez à bégayer, arrêtez-vous : remplissez vos poumons, comme ceci, — puis essayez encore. Il n'y a qu'un habile homme qui puisse apprendre à écrire, — c'est-à-dire à composer ; mais tout le monde peut apprendre à parler. Du courage !

— Si vous pouvez réellement m'enseigner, répondit Georges Morley, à qui l'espoir qui s'éveillait en lui faisait oublier les reproches qu'il s'adressait intérieurement pour avoir livré Waife à Mrs. Crane, — si vous pouvez m'enseigner, si je puis seulement v-v-vain-vain—...

— Doucement, — doucement, — du temps et de l'haleine : — une bouffée de ma pipe, — c'est cela. Oui, vous pouvez vaincre cet obstacle.

— Dans ce cas, vous aurez en moi le meilleur ami qu'homme ait jamais eu. Tenez, voilà ma main comme gage.

— J'accepte, mais en vous demandant la permission de faire un changement dans ce contrat. Je n'ai pas besoin d'ami, je ne mérite pas d'en avoir. Au lieu d'être mon ami, mon protecteur, soyez celui de ma petite-fille ; et si jamais je vous demande de m'aider dans quelque chose qui intéresse son bien-être et son bonheur...

— Je vous aiderai, cœur et âme ! Tout service que je pourrais

lui rendre, à elle ou à vous, sera bien peu de chose en comparaison de celui que vous m'aurez rendu. Délivrez cette malheureuse langue de son infirmité, et ni ma pensée ni mon zèle n'hésiteront lorsque vous me direz : « Tenez votre promesse. » Je suis si content de savoir que votre petite-fille est encore avec vous ! »

Waife parut surpris :

« Est encore avec moi ! Pourquoi pas? »

Georges se mordit la langue. Ce n'était pas le moment de faire sa confession : cette confession aurait pu détruire toute la confiance de Waife en lui. Il la ferait, mais plus tard.

« Quand commençons-nous?

— Tout de suite, si vous voulez. Avez-vous un livre dans votre poche?

— J'en ai toujours un.

— Ce n'est pas du grec, j'espère?

— Non. — C'est un volume des sermons de Barrow. Lord Chatham recommandait ces sermons à son petit-fils comme des modèles d'éloquence.

— Très-bien. Voulez-vous me prêter ce volume, monsieur? Et maintenant, écoutez-moi, — une phrase à la fois, — et prenez haleine en même temps que moi. »

Les trois pies dressèrent de nouveau les oreilles, et, tout en écoutant, s'émerveillèrent beaucoup.

CHAPITRE III.

Si l'on pouvait savoir par quelles étranges circonstances le génie d'un homme est préparé pour le succès pratique, on trouverait que les articles les plus utiles de son éducation n'ont jamais figuré sur les mémoires que son père a payés.

Dès la fin de la première leçon, Georges Morley reconnut que tous les professeurs d'élocution aux soins desquels il avait été confié n'étaient que des ignorants en comparaison du vannier.

Waife ne l'embarrassa point de théories scientifiques. Tout ce que le grand comédien lui demanda, c'était d'observer et d'imiter. Observation, imitation! la base de tout art! les éléments du génie en tout genre! non pas, il est vrai, qu'il faille s'arrêter là, mais c'est par là qu'il faut toujours commencer. Que reste-t-il à

faire pour perfectionner l'intelligence? Deux choses, — réfléchir, reproduire. Observation, imitation, réflexion, reproduction, — voilà ce qui constitue un esprit complet, achevé, capable d'entreprendre toute espèce de travail, d'obtenir toute espèce de succès.

A la fin de cette première leçon, Georges Morley comprit que sa guérison était possible. Ayant pris rendez-vous pour le lendemain au même endroit, il s'y rendit en cachette, et ainsi de suite tous les jours. Au bout d'une semaine, il sentit que la guérison était à peu près sûre : au bout d'un mois, le progrès était évident. Il pourrait donc prêcher la parole de l'Evangile! Il est vrai qu'il ne cessait de s'exercer en particulier. Pas un moment de la journée où cette pensée unique, cet unique but, fussent absents de son esprit. Il est vrai de dire aussi que, malgré toute sa patience, malgré tout son travail, la difficulté était encore sérieuse, et qu'il était possible qu'elle ne fût jamais complétement surmontée. Une précipitation nerveuse, — la rapidité de l'action, — la violence de la passion, ramenaient, pouvaient toujours, dans les moments où il n'était pas sur ses gardes, ramener le manque d'haleine, le vide des poumons, l'articulation convulsive. Mais ces rechutes, de plus en plus rares, étaient à peine un désavantage. « Soyez seulement un orateur, disait Waife, et non-seulement ce ne sera point un désavantage, mais d'un défaut vous ferez une beauté. »

Aussi, plein d'une juste confiance dans la réalisation de l'objet de tous ses vœux, le jeune savant éprouva pour Waife une immense reconnaissance. Et ayant fini par le voir tous les jours à son propre cottage, — les couleurs de Sophie étaient revenues à ses joues et le sourire sur ses lèvres ; la jeune fille s'occupait de ses légers travaux de fantaisie, assise auprès du fauteuil de son grand-père, qui l'amusait par des contes de fées, contenant peut-être de précieuses vérités, — en voyant ainsi Waife, disons-nous, il associa à sa reconnaissance un étrange sentiment de délicatesse respectueuse. Il ne connaissait rien du passé de cet homme ; sa raison pouvait admettre qu'il y avait quelque chose de mystérieux et de suspect dans des conditions d'existence tellement en désaccord avec les talents surnaturels et acquis de ce singulier vannier. Mais il rougissait de penser qu'il eût jamais attribué à

un cerveau fêlé, à une intelligence en désordre les excentricités d'une joyeuse fantaisie, — qu'il eût prêté les mains à des démarches qui avaient pour objet de séparer une vieillesse si innocente et si gaie d'une enfance si bien protégée et répondant à cette protection par de si tendres soins. Et je suis sûr que, si le monde entier s'était levé pour signaler avec le geste du mépris ce pauvre estropié borgne, Georges Morley, le gentilhomme de haute naissance, le savant accompli, l'ecclésiastique à la réputation sans tache, lui aurait offert son bras pour s'appuyer, et aurait marché sans honte à ses côtés.

CHAPITRE IV.

Pour bien juger le caractère humain, il suffit quelquefois d'avoir très-peu d'expérience, pourvu qu'on ait le cœur très-large.

Numa Pompilius ne cacha pas plus soigneusement les leçons qu'il recevait d'Egérie, que Georges Morley celles qu'il recevait du vannier. Ce désir du secret était, en effet, bien naturel : — c'eût été un sujet de jolis commentaires si Humberston avait su que son futur recteur apprenait d'un vieux vannier l'art de débiter ses sermons ! Mais sa discrétion avait un motif plus noble et plus impérieux, — son honneur y était engagé. Waife avait exigé de lui la promesse qu'il considérerait leurs rapports comme strictement privés et confidentiels.

« C'est dans mon intérêt que je vous demande cela, lui avait-il dit franchement, quoique je pusse dire que c'est aussi dans le vôtre. »

Georges donna sa parole, et se trouva lié. Heureusement, lady Montfort, ayant quitté le château le lendemain même du jour où il avait rencontré pour la première fois le vannier, et ayant écrit depuis qu'elle ne reviendrait que dans quelques semaines, Georges Morley put profiter de l'invitation générale que lui avait faite le marquis de s'établir au château de Montfort toutes les fois qu'il viendrait dans les environs, — ce que les convenances du monde ne lui eussent pas permis de faire tandis que lady Montfort s'y trouvait seule. Il s'installa donc dans un coin

du vaste palais et put facilement, et aussi souvent qu'il lui plaisait, traverser sans être vu les solitudes du parc, gagner la pièce d'eau ou aller de là, en flânant à travers le bois, jusqu'au cottage de Waife qui touchait aux palissades du parc, solitaire, isolé, hors de la vue du village voisin. Ayant ainsi le château tout à lui, Georges ne fut mis en contact avec personne devant qui il eût pu, dans un moment d'oubli, laisser même échapper un mot sur sa nouvelle connaissance, — à l'exception du ministre de la paroisse, digne homme, qui vivait dans une retraite à peu près absolue, avec un modeste traitement. Le marquis était le possesseur laïque du bénéfice sécularisé : ce bénéfice n'était donc qu'une très-pauvre cure, qu'on n'aurait pu offrir à un Vipont, ni au précepteur d'un Vipont, et qui ne pouvait convenir qu'à un brave homme, de goûts fort paisibles et forcé de vivre très-retiré. Georges le voyait trop peu pour trahir ses secrets devant lui, ou pour en tirer des renseignements. Il sut par lui cependant, d'une manière tout à fait incidente, que Waife était venu quelques mois auparavant dans le village, où il avait offert à l'agent du marquis de prendre à bail le cottage et l'oseraie qu'il occupait actuellement ; qu'il s'était présenté comme ayant connu un vieux vannier qui y avait demeuré il y a bien des années, et de qui il avait appris ce métier. Comme il offrait un prix plus avantageux que l'agent ne pouvait en obtenir ailleurs, et comme l'agent désirait se faire un mérite auprès de M. Carr Vipont d'avoir amélioré la propriété en y faisant revivre une industrie qui y était tombée en désuétude, le marché avait été provisoirement conclu, à la condition que le candidat, n'étant pas connu dans l'endroit, fournirait une recommandation satisfaisante. Waife était parti, en disant qu'il reviendrait bientôt avec le certificat exigé. Le pauvre homme, comme on sait, comptait alors sur un mot favorable de M. Hartopp. Plusieurs mois, cependant, s'étaient passés sans qu'il revînt. Dans cet intervalle, on avait eu besoin du cottage pour y loger momentanément un garde-chasse dont la maison était en réparation, de sorte qu'il était heureusement resté à louer. Waife, en revenant accompagné de sa petite-fille, avait adressé l'agent pour prendre des renseignements à un homme d'affaires respectable, demeurant à Londres dans le quartier de Bloomsbury ; celui-ci avait écrit

qu'une dame, qui était en ce moment sur le continent, et pour laquelle il était chargé d'administrer divers immeubles qui constituaient une bonne partie de sa fortune, l'avait autorisé non-seulement à déclarer que Waife était un homme fort intelligent, capable de bien faire tout ce qu'il entreprendrait, mais à garantir aussi, s'il était nécessaire, le payement exact du loyer de toute habitation qu'il occuperait. Sur ce, le bail avait été régularisé, et le vannier installé. Il n'aurait pas trouvé un débit suffisant de ses paniers dans le voisinage immédiat ; mais il travaillait si bien, quelquefois même avec tant d'élégance et de goût, qu'il n'avait pas eu de peine à s'arranger avec un marchand en gros (non pas d'Humberston, mais d'une ville plus éloignée et encore plus florissante, à une vingtaine de milles de distance), qui lui prenait autant d'ouvrages de ce genre qu'il en pouvait fournir. Chaque semaine, le voiturier emportait sa marchandise et rapportait l'argent ; les bénéfices suffisaient largement à l'entretien de Waife et de Sophie ; — il leur restait encore un excédant, après avoir mis de côté la somme destinée à faire face au loyer. Enfin, le cottage du vannier étant tout à fait à l'extrémité d'un village assez éparpillé et qui n'était habité que par des cultivateurs, on ne connaissait guère sa manière de vivre et on ne s'en occupait pas davantage. Il paraissait être un homme inoffensif et laborieux ; — jamais au cabaret, mais tous les dimanches à l'église dans son coin, avec sa petite-fille proprement habillée ; — homme honnête aussi et de manières convenables, qui portait la main à son chapeau en passant devant l'agent, et se découvrait en passant devant le curé.

On supposait que le vannier avait passé une partie de sa vie dans les pays étrangers : cette idée était justifiée en partie par des habitudes de sobriété qui n'étaient pas tout à fait nationales, en partie par quelque chose dans son air et ses manières qui, sans être au-dessus de sa profession, ne paraissait cependant pas en parfaite harmonie avec cette profession si humble, — quelque chose d'étranger en un mot, — mais surtout par cette circonstance qu'il avait reçu, depuis son arrivée, deux lettres marquées d'un timbre de poste étranger. Cette idée n'avait pas nui au vieillard ; elle laissait supposer qu'il avait probablement survécu à tous les amis qu'il avait laissés en Angleterre, et qu'à

son retour, suffisamment fatigué de ses pérégrinations, il avait été heureux de reposer sa tête dans un coin quelconque de sa patrie, où il pût trouver un abri tranquille et s'assurer une honnête existence au moyen d'un travail facile.

Georges, quoique naturellement curieux de savoir quel avait été le résultat de la communication qu'il avait faite à Mrs. Crane, — si elle avait mené à la découverte de Waife ou si elle lui avait occasionné quelque ennui, s'était cependant abstenu jusqu'alors d'aborder un sujet qui l'aurait exposé à faire un aveu assez embarrassant de son intervention officieuse, et qui pourrait lui donner l'air de s'immiscer d'une manière indirecte et peu délicate dans des affaires de famille d'une nature pénible. Mais, un beau jour, il reçut une lettre de son père, qui le jeta dans un grand trouble, et le décida à aborder la question et à s'expliquer franchement avec son précepteur. Dans cette lettre, M. Morley, le père, racontait incidemment, parmi d'autres bribes de nouvelles locales, qu'il avait vu M. Hartopp, lequel n'était pas tout à fait dans son assiette ordinaire, son bon cœur n'étant pas encore remis de l'émotion qu'il avait éprouvée d'avoir été abominablement *mis dedans* par un imposteur qu'il avait pris en affection, et à la découverte duquel lui, Georges, avait providentiellement contribué (le père faisait ici allusion à ce que Georges lui avait raconté de sa première rencontre avec Waife et de sa visite à Mrs. Crane). Le susdit imposteur, à ce qu'il paraît, d'après les paroles échappées à M. Hartopp, n'était pas un original, comme Georges avait été porté à le penser, mais un fort mauvais sujet.

« Un si mauvais sujet, ajoutait M. Morley père, que M. Hartopp fut trop content de remettre à ses protecteurs naturels l'enfant que cet homme paraît avoir enlevée ; et je soupçonne, d'après ce qu'a dit M. Hartopp, bien qu'il n'aime pas à convenir qu'il ait été *mis dedans* d'une façon si grossière, je soupçonne qu'il avait réellement présenté à ses concitoyens et admis dans son intimité un véritable gibier de pénitentiaire, — probablement un voleur de profession. Quel bonheur pour ce bon, cet excellent Jos Hartopp, qui n'a que le défaut d'avoir la tête un peu faible et qu'il est positivement aussi inhumain de tromper que s'il était idiot de naissance, quel bonheur, dis-je, que la dame que vous avez vue soit arrivée à temps pour éventer les piéges tendus à sa

trop bienveillante crédulité! Sans cela, Jos aurait été capable de recevoir ce drôle chez lui (c'est bien dans son genre), et de se faire voler, peut-être assassiner, — Dieu sait! »

Incrédule et indigné, impatient en même temps d'avoir le moyen de défendre la réputation de son ami, Georges saisit son chapeau et se dirigea à grands pas vers le sentier qui conduisait au cottage du vannier. En arrivant au bord de l'eau, il aperçut Waife lui-même, assis sur un banc de mousse, sous une épine noueuse, aux formes fantastiques, suivant des yeux un daim qui venait boire, et sifflant un air doux et mélodieux, — l'air d'une vieille chanson anglaise. Le daim leva la tête hors de l'eau, et tourna ses grands yeux brillants vers la rive opposée, d'où venaient les sons, — écoutant avec attention. Comme les pas de Georges faisaient craquer le thym sauvage qui croissait à l'ombre de l'épine, — « Silence! dit Waife, et voyez comme le son musical le plus grossier produit de l'effet sur les bêtes. »

Il recommença à siffler, — cette fois un air plus vif, plus bruyant, plus sauvage, — un air de chasse. Le daim se retourna vivement, inquiet, agité, rejeta sa tête en arrière, et s'éloigna en bondissant à travers la fougère. Waife changea encore une fois la clef de sa musique primitive, et fit entendre une sorte de bramement mélancolique, comme le bramement même d'un cerf en peine, mais adouci et plus tendre. Le daim s'arrêta, et, attiré par l'imitation, revint vers l'eau lentement et d'un pas majestueux.

« Je ne crois pas, reprit Waife, que l'histoire d'Orphée charmant les bêtes soit une fable, — le croyez-vous, monsieur? Les lapins d'ici me connaissent déjà ; et si j'avais seulement un violon, je parierais me faire un ami de ce rat d'eau si réservé et si peu sociable, avec qui Sir Isaac cherche vainement en ce moment à faire une connaissance forcée. L'homme commet une grande erreur en ne cultivant pas des rapports plus intimes et plus amiables avec les autres branches de la grande famille des habitants de la terre. Il en est peu qui ne soient pas plus amusants que nous, — et c'est naturel, car ils n'ont pas nos soucis. Et une telle variété de caractères, aussi, là où l'on s'attendrait le moins à la rencontrer!

GEORGES MORLEY. Vous avez raison : Cowper remarquait dans

ses lièvres favoris des différences de caractère très-prononcées.

Waife. Des lièvres! Je suis sûr qu'il n'y a pas deux mouches sur une vitre, deux vairons dans cette eau, qui ne nous présentent des points de contraste intéressants en fait d'humeur et de caractères. Si les mouches et les vairons pouvaient seulement battre monnaie, ou établir une manufacture, — imaginer, en un mot, quelque objet de vente ou d'achat qui offrît quelque attrait à l'intelligence ou à l'esprit entreprenant de la race anglo-saxonne, — il va sans dire que nous aurions bientôt noué des relations diplomatiques avec eux, et que nos dépêches et nos journaux nous auraient fait connaître dans le plus grand détail le caractère et le goût de leurs principaux personnages. Mais, lorsque l'homme n'a pas d'intérêts pécuniaires ou d'ambition en jeu avec une classe quelconque de créatures, les informations qu'il possède sur leur compte sont extrêmement confuses et superficielles. Les meilleurs naturalistes ne sont que des généralisateurs, qui croient avoir fait beaucoup lorsqu'ils ont *classifié* une espèce. Que saurions-nous du genre humain, si nous n'avions que la définition de l'homme par un naturaliste? Nous ne connaissons le genre humain qu'en démolissant la classification et en étudiant chaque homme comme une classe en lui-même. Comparez Buffon avec Shakspeare! Hélas! monsieur, n'aurons-nous jamais un Shakspeare pour les mouches et les vairons?

Georges Morley. Avec tout le respect dû aux vairons et aux mouches, si nous trouvions un autre Shakspeare, il pourrait être plus utilement employé à choisir, comme son prédécesseur, des individualités parmi les classifications de l'homme.

Waife. Vous le croyez, parce que vous êtes vous-même un homme : une mouche pourrait être d'une opinion différente. Mais permettez-moi, au moins, de douter qu'un semblable investigateur fût plus utilement employé pour son propre bonheur, tout en reconnaissant qu'il le serait pour votre amusement intellectuel et vos intérêts sociaux. Ce pauvre Shakspeare, comme il a dû souffrir!

Georges Morley. Vous voulez dire qu'il a dû être torturé par les passions qu'il décrit, meurtri par son frottement avec les

cœurs qu'il dissèque. Cela n'est pas nécessaire au génie. Le juge sur son siége, récapitulant les dépositions des témoins et adressant ses instructions au jury, n'a nullement besoin d'avoir partagé les tentations ou d'avoir eu la connaissance personnelle des actes du prisonnier mis en jugement. Et cependant, combien son analyse peut être profonde !

— Non ! non ! s'écria rudement Waife. Votre exemple détruit votre raisonnement. Le juge ne connaît rien du prisonnier ! Il y a, d'un côté, les faits ; de l'autre, la loi. C'est sur cela qu'il généralise, c'est d'après cela qu'il juge, — bien ou mal. Mais de l'individu en jugement, du monde, — du monde terrible qui s'agite dans le cœur de cet individu, — je le répète, il n'en connaît rien ! S'il les connaissait, la loi et les faits pourraient disparaître à ses yeux, — la justice humaine pourrait être paralysée. Holà ! qu'on amène à la barre cet étranger à la mine suspecte, au teint basané, — écoutez l'accusation, — écoutez les dépositions des témoins. Le misérable ! l'infâme ! c'est un assassin, — un lâche assassin ! il a étouffé de ses propres mains une pauvre femme sans défense ! A la potence ! à lapotence ! « Doucement, dit le poete, en soulevant le voile qui cache le cœur de l'assassin, — c'est Othello le Maure ? » Quel jury osera maintenant déclarer cet accusé coupable ? quel juge osera se couvrir de la toque noire ? qui criera maintenant : « A la potence ! à la potence ? »

Ce fut avec une telle véhémence, une telle vérité d'accent que le comédien fit entendre cette tirade passionnée, que son auditeur ne put se défendre d'un mouvement de terreur semblable à celle que le Maure de Shakspeare, convaincu, soulève autour de lui à la fin du drame sublime dont il est le héros. Sir Isaac luimême tressaillit, et, abandonnant la poursuite inutile du rat d'eau, il fit entendre un faible aboiement, s'approcha de son maître et le regarda en face avec une curiosité solennelle.

« WAIFE, *reprenant le ton de la conversation*. Pourquoi éprouvons-nous plus de sympathie pour ceux qui sont au-dessus de nous que pour ceux qui sont au-dessous ? pour les chagrins d'un roi que pour ceux d'un mendiant ? Pourquoi Sir Isaac éprouve-t-il plus de sympathie pour moi que je ne saurais (quoiqu'il puisse être tourmenté par ce rat d'eau) en éprouver pour lui ? — Quelle

qu'en soit la cause, voyez-y du moins, monsieur Morley, une raison pour laquelle une pauvre créature comme moi croit mieux employer son temps à cultiver l'intimité des bêtes qu'à poursuivre l'étude des hommes. Parmi les hommes, tous sont trop élevés pour sympathiser avec moi ; mais, parmi les bêtes, j'ai eu deux amis qui ne m'ont jamais fait de mal et ne m'ont jamais trahi : l'un est Sir Isaac, l'autre était Wamba. Wamba, monsieur, originaire d'une contrée éloignée du globe (l'Europe civilisée n'est pas assez grande pour fournir deux amis à un homme), Wamba était moins heureusement doué par la nature, moins raffiné par l'éducation que Sir Isaac ; mais c'était un compagnon sûr, et en qui je pouvais avoir toute confiance. Wamba, monsieur, était — une sarigue.

Georges Morley. Hélas ! mon cher monsieur Waife, je crains que vous n'ayez beaucoup à vous plaindre des hommes.

Waife. Je n'ai pas le droit de me plaindre. J'ai eu moi-même de grands torts envers moi. Quand un homme est son propre ennemi, il ne doit pas s'attendre à ce que les autres soient ses bienfaiteurs.

Georges Morley, *avec émotion*. Ecoutez. J'ai une confession à vous faire. Je crains de vous avoir fait tort, en voulant officieusement vous rendre service. »

Il se hâta alors de raconter les détails de son entrevue avec Mrs. Crane. En terminant ce récit, il ajouta :

« Lorsque je vous retrouvai ici et que j'appris que Sophie était avec vous, j'éprouvai un inexprimable soulagement. Il était clair, pensai-je, que l'enfant avait été laissée sous votre garde, soit que vous eussiez prouvé que vous n'étiez pas la personne que l'on cherchait, soit que les affaires de famille dont il était question eussent été expliquées et arrangées de telle sorte que mon intervention n'avait eu pour vous aucune conséquence fâcheuse. Mais je reçois aujourd'hui une lettre de mon père qui me tourmente beaucoup. Il paraît que les personnes dont il s'agit ont été à Gatesborough, et vous ont diffamé auprès de M. Hartopp. Je ne vous demande, comprenez-moi bien, aucune confidence que vous puissiez avoir quelque répugnance à me faire ; mais si vous voulez me fournir le moyen de réfuter des allégations que je considère, — sans que vous ayez besoin de me don-

ner aucune assurance à cet égard, — comme injustes et calomnieuses, je n'aurai pas de repos que je n'aie accompli cette tâche et rétabli votre réputation.

WAIFE, *d'un ton calme, mais abattu.* Je vous remercie de tout mon cœur, — mais il n'y a rien à faire. Je suis bien aise que cette question n'ait pas été soulevée entre nous avant que le léger service que j'ai pu vous rendre, monsieur Morley, ait été à peu près complet. C'eût été dommage que vous eussiez été obligé de rompre toute communication avec un homme d'une réputation suspecte, avant d'avoir appris à diriger ces moyens naturels qui vous permettront plus tard d'exhorter de plus grands pécheurs que moi. — Ne m'interrompez pas, monsieur ! Vous comprenez que, maintenant du moins, je suis un vieillard inoffensif, travaillant pour gagner un humble salaire. Vous ne répéterez pas ici ce que vous avez pu, ce que vous pourrez encore entendre dire contre ma vie passée ! Vous ne nous obligerez pas, moi et ma petite-fille, à abandonner cette obscure re« traite pour aller encore une fois affronter un monde avec lequel nous n'avons pas la force de lutter ! Persuadé que telles ne sont pas vos intentions, il ne me reste plus qu'à vous dire : ADIEU, monsieur !

— Je mériterais de perdre tout à fait la p-p-parole, s'écria Georges Morley, respirant convulsivement et bégayant terriblement, en saisissant fermement Waife par le bras, si je me permettais, — per-per-per-...

— Une ! deux ! ne vous pressez pas, monsieur ! » dit le comédien avec douceur.

Et il se rassit patiemment sur le banc de mousse.

Georges se jeta à côté de lui, et, avec la noble tendresse d'une nature aussi chevaleresquement chrétienne que le ciel ait jamais donnée à un prêtre, il appuya ses mains jointes sur l'épaule de Waife, et, le regardant en face et de très-près, il lui dit lentement, posément, sans la moindre hésitation :

« Vous ne savez pas ce que vous avez fait pour moi. Vous m'avez donné un foyer domestique et une carrière, — la femme dont je n'aurais pu, sans vous, solliciter la main, — la vocation divine sur laquelle reposaient toutes mes espérances ici-bas. Ne croyez pas que ce soient là des obligations dont on puisse faci-

lement se dégager. Si les circonstances ne me permettent pas de désabuser les autres d'impressions qui vous sont défavorables, ne croyez pas que ces fausses impressions puissent altérer en rien ma reconnaissance, — mon respect pour vous !

WAIFE. Pardon, monsieur ; mais cela ne saurait être autrement. Ces impressions n'altéreront peut-être pas votre reconnaissance exagérée pour un service qu'il ne faut pas mesurer par ses effets sur vous, mais par le peu de peine qu'il m'a coûté ; peut-être pas votre reconnaissance, dis-je, — mais votre respect, oui.

GEORGES MORLEY. Encore une fois, je vous répète que non ! Vous figurez-vous donc que je ne puisse juger de la nature d'un homme, sans le sommer de me confier tous les secrets, — toutes les erreurs, si vous l'aimez mieux, — de sa vie passée ? Est-ce que la mission à laquelle je puis maintenant me considérer comme voué ne me donnera pas le pouvoir, ne m'imposera pas le devoir d'absoudre tous ceux qui se repentent sincèrement et qui croient sans feinte ? Ah ! monsieur Waife ! si vous avez jadis péché, ne vous repentez-vous pas ? et que de fois j'ai pu reconnaître, à quelque douce phrase échappée de vos lèvres lorsque vous y songiez le moins, que vous avez réellement la foi ! Est-ce que je ne pourrais pas, si j'étais en ce moment revêtu de l'autorité sacrée, vous absoudre comme prêtre ? Et croyez-vous qu'en attendant j'ose vous juger comme homme ? Moi, — nouvelle recrue de la vie, préservé jusqu'ici de la tentation par les soins de ma famille et les faveurs de la fortune, — moi, juger, et juger sévèrement, le vétéran aux cheveux gris, fatigué de la marche, blessé dans la bataille !

— Vous êtes un noble cœur, répondit Waife, fort ému ; et, — souvenez-vous de ce que je vous dis, — vous vivrez pour porter, comme une robe d'honneur, le manteau de la charité. Mais, écoutez-moi, monsieur ! M. Hartopp aussi est un homme extrêmement charitable, bienveillant, et très-fin, avec toute sa simplicité. Cependant M. Hartopp, après avoir écouté la dénonciation qu'on lui fit contre moi, jugea que je ne devais pas conserver ma petite-fille ; il livra le dépôt que je lui avais confié, et il m'aurait donné l'aumône, sans doute, si je la lui avais demandée, — mais pas sa main. Otez les vôtres de

mon épaule, monsieur, pour n'être pas souillé par le contact. »

Georges retira ses mains de l'épaule du vagabond, mais ce fut pour saisir la main qui lui faisait signe de les écarter, et qui s'agitait pour échapper à leur étreinte.

« Vous êtes innocent ! vous êtes innocent ! Pardonnez-moi de vous avoir parlé de repentir, comme si vous eussiez été coupable. Je sens que vous êtes innocent, — je le sens à mon propre cœur. Vous détournez la tête ! Je vous défie de dire que vous soyez coupable de ce dont vous avez été accusé, de ce qui a obscurci votre bonne réputation, de ce que M. Hartopp a cru à votre détriment Regardez-moi en face, et dites : Je ne suis pas innocent, on ne m'a pas calomnié. »

Waife resta muet, — immobile.

Le jeune homme avait toutes les qualités du cœur sans lesquelles il n'y eut jamais un grand orateur, un grand prédicateur, — ces qualités qui saisissent de prime abord les résultats d'une argumentation et qui arrivent d'un seul bond au but d'un raisonnement étudié, — mais ces qualités n'avaient pas encore été mises à l'épreuve ; il lâcha la main de Waife, se leva, et, se posant en face du vieillard, qui était resté assis, le visage détourné, les yeux baissés, la poitrine haletante, il lui dit, avec hauteur :

« Oubliez que je serai bientôt peut-être le ministre chrétien qui doit approcher son oreille des lèvres de la honte et du crime, — celui dont aucun contact mortel ne peut souiller la main, lorsqu'elle montre le ciel, — celui dont le poste le plus sublime est à côté du pécheur. Ne me considérez en ce moment que comme homme et comme gentleman. Voyez, je vous tends cette main. Si, comme homme et comme gentleman, vous avez fait ce qui, — si l'on pouvait lire dans tous les cœurs, connaître tous les secrets, substituer aux jugements humains l'omniscience divine, — vous défend de prendre cette main, — *dans ce cas* repoussez-la, — éloignez-vous, — nous nous séparons ! Mais si vous n'avez rien de semblable sur la conscience, — bien que vous vous soumettiez à l'accusation, — DANS CE CAS, au nom de la Vérité, comme homme et comme gentleman parlant à un homme et à un gentleman, je vous ordonne de prendre cette main droite, et, au nom de cet Honneur qui

n'admet pas de tergiversation, je vous défends de désobéir! »

Le vagabond se leva, comme un mort à l'évocation d'un magicien, — prit, comme par un mouvement irrésistible, la main qu'on lui tendait, et le jeune homme, transporté de joie, se jeta sur son sein, l'embrassant comme un fils.

« Vous savez, dit Georges d'une voix tremblante, que la main que vous venez de prendre ne trahira jamais, — n'abandonnera jamais. Mais est-elle donc, — est-elle réellement impuissante pour vous relever et vous remettre à votre place?

— Impuissante pour cela parmi les gens de votre classe, répondit Waife, d'une voix plus tremblante encore : tous les rois de la terre ne seraient pas assez forts pour relever un nom qui a été traîné dans la boue. Apprenez qu'il m'est non-seulement impossible de me justifier, mais qu'il m'est également impossible de confier à un être mortel un seul moyen de défense, si je suis innocent, — un seul motif d'atténuation, si je suis coupable. Après cette déclaration, et en vous suppliant de considérer qu'il y aura plus d'indulgence de votre part à me condamner qu'à me questionner, — car ces questions sont pour moi une torture, — je ne puis repousser votre pitié ; mais ce serait une dérision que de m'offrir votre respect!

— Comment! ne pas respecter un courage que la calomnie ne peut abattre! Ce courage serait-il possible si vous ne vous reposiez avec calme dans la certitude que les faux témoins ne sauraient tromper le Juge éternel? Vous respecter! oui, — parce que je vous ai vu heureux malgré les hommes, et que j'en conclus que le nuage qui pèse sur vous n'est pas la colère du ciel.

— Ah! s'écria Waife, les larmes aux yeux, et il n'y a pas une heure que je plaisantais aux dépens de l'amitié humaine, — que j'exhalais ma bile contre mes semblables! et maintenant, — maintenant... Ah! monsieur, la Providence est si bonne pour moi! et, poursuivit-il en essuyant ses larmes et laissant jouer encore une fois autour de sa bouche son sourire malin..., si bonne justement là où la désobligeance m'avait été le plus sensible. C'est vrai ; — vous avez mis sur mes traces la femme qui m'enleva ma petite-fille, — qui me perdit dans l'estime de ce bon M. Hartopp. Eh bien! voyez-vous, ma chère petite Sophie m'est rendue ; nous occupons l'habitation que je désirais par-

dessus tout : et cette femme, — oui, je puis du moins vous laisser pénétrer jusque-là dans mes secrets, afin que vous ne vous reprochiez point de l'avoir envoyée à Gatesborough, — cette même femme connaît ma retraite ; — c'est elle qui m'a procuré les recommandations nécessaires pour en obtenir possession ; c'est elle qui a affranchi ma petite-fille d'un odieux engagement que je n'avais pas de moyen légal pour annuler ; et, dans le cas où de nouvelles persécutions viendraient menacer notre repos, c'est encore elle qui veillera, qui nous avertira, qui nous viendra en aide. Si vous me demandez comment un pareil changement s'est opéré en elle, — comment, lorsque nous avions abandonné tout espoir des vertes prairies, croyant ne pouvoir échapper à ceux qui nous poursuivaient que dans le tumulte d'une grande ville, nous y fûmes découverts, quoique je me fusse assez bien déguisé, et que l'enfant et le chien ne se fussent jamais montrés hors des quatre murs du galetas dans lequel je les cachais ; — si vous me demandez, dis-je, comment cette femme, d'ennemie impitoyable qu'elle était, a été transformée tout à coup en une gardienne protectrice, tout ce que je puis vous répondre, c'est que ce n'est par aucun artifice ou moyen persuasif, employé par moi. La Providence a amolli son cœur et l'a disposé à la bienveillance, au moment même où aucune autre intervention au monde ne pouvait nous sauver de... de...

— N'en dites pas davantage, — je devine ! Le papier que cette femme me montra était un pouvoir en règle, qui autorisait à remettre votre pauvre petite Sophie entre les mains de son père. Je devine : vous ne voulez, devant moi, rien dire contre ce père, et pourtant vous voudriez soustraire cette enfant à une protection dangereuse. N'en dites pas davantage... Et cette paisible retraite, votre humble occupation, vous contentent réellement ?

— Ah ! si une pareille existence pouvait seulement durer ! Sophie est si bien portante, si gaie, si heureuse ! Ne l'avez-vous pas entendue chanter l'autre jour ? Elle ne chantait jamais auparavant. Mais il n'y avait pas huit jours que nous étions ici, qu'elle s'est mise à chanter, comme un oiseau, sans avoir rien appris. Cependant, si quelques mauvais rapports contre moi venaient jusqu'ici de Gatesborough ou d'ailleurs, on nous

chasserait, et mon oiseau perdrait sa voix ; — Sophie ne chanterait plus.

— Ne craignez pas que la malveillance vous chasse d'ici. Lady Montfort, vous le savez, est ma cousine ; mais vous ne savez pas, — peu de personnes savent — combien elle a le cœur bon et généreux. Je lui parlerai de vous... Oh ! n'ayez pas peur ! elle me croira sur parole, lorsque je lui dirai : C'est un brave homme ; » et, si elle en demande davantage, il suffira de lui dire : « Ceux qui ont connu de meilleurs jours n'aiment pas parler du « passé à des étrangers. »

— Je vous remercie bien sincèrement, dit Waife d'un air soulagé ; — mais encore une faveur : — si vous avez vu dans le document qu'on vous a montré, ou si vous avez conservé dans votre mémoire le nom de... de la personne qui est autorisée à réclamer Sophie comme son enfant, ne prononcez pas ce nom devant lady Montfort. Je ne suis pas sûr qu'elle l'ait jamais entendu ; mais cela se pourrait, et... et... »

Il s'arrêta un moment et parut réfléchir ; puis il poursuivit, laissant sa phrase inachevée :

« Vous êtes si bon pour moi, monsieur Morley, que je désire vous témoigner autant de confiance que je le puis. Je suis déjà vieux, comme vous le voyez, et mon objet principal est de procurer à Sophie un appui pour me remplacer quand je n'y serai plus, — un appui dans son propre sexe, monsieur. Ah ! vous ne sauriez vous figurer combien il me tarde de voir cette enfant sous la sainte protection d'une femme ! Peut-être que si lady Montfort voyait ma jolie Sophie, elle la prendrait en affection. Ah ! si cela pouvait être ! — si cela pouvait être ! Sophie, d'ailleurs, ajouta-t-il avec orgueil, a *droit* au respect. Elle n'est pas comme moi : tout bouge est bon pour moi ; — mais pour elle ! Savez-vous que j'avais conçu cet espoir ? — que cet espoir aida à me ramener ici lorsque, il y a déjà plusieurs mois, j'étais à Humberston, cherchant le moyen de ravoir ma Sophie, et que je vis, — quoique (*avec un léger jeu des muscles de ses lèvres*) je fusse censé ne rien voir en ce moment, — la sollicitude de lady Montfort pour un vieil imposteur aveugle qui cherchait à sauver son chien de dessous les roues de sa voiture, — un chien noir, monsieur, qui s'était fait teindre le poil. Et mon espoir devint

plus fort encore lorsque, le premier dimanche où j'assistai au service du village, je revis, à l'autre bout de l'église, ce beau visage, — beau comme le clair de lune et comme la mélancolie. C'est une chose étrange, monsieur, que moi, qui suis naturellement d'une humeur joyeuse et bruyante, moi qui suis maintenant un pauvre fugitif, obligé de se cacher, — je me sente d'autant plus attiré vers une physionomie, que j'y lis davantage les traces du chagrin. Oui, je me sens moins honteux de ma propre nullité, — je me sens enhardi à m'approcher et à dire : « Il n'y « a pas, en définitive, une si grande différence entre nous, car, « toi aussi, tu as souffert. » D'où vient cela ?

Georges Morley. « L'insensé a dit dans son cœur : Dieu « n'existe pas; mais l'insensé n'a pas dit : La souffrance n'existe « pas : » — maxime énergique et profonde, qui nous fait toucher en quelque sorte la chaîne qui rattache les hommes à leur Père commun, chaîne qui, en se resserrant, rapproche les enfants entre eux. — Mais, pour en revenir à votre désir, je ne l'oublierai pas ; et, lorsque ma cousine sera de retour, elle verra votre Sophie. »

(La suite en octobre.)

Nous reproduisons, à la suite de notre *Chronique* de ce mois, une partie du catalogue de la collection des ouvrages anglais réimprimés en Allemagne, par la maison Tauchnitz, et dont M. Reinwald, rue des Saints-Pères, à Paris, est l'actif intermédiaire. Nous ne nous plaindrons pas que M. Tauchnitz accorde une place si importante aux romans, puisqu'il n'édite que les meilleurs, entre autres *What will he do with it?* L'histoire la biographie, la poésie même apportent leur contingent à cette bibliothèque anglaise, élégante sous le rapport typographique et d'un format portatif.

PORTEFEUILLE ÉPISTOLAIRE.

AUTOGRAPHES, ETC.

§ II [1].

Les lettres que nous allons reproduire ce mois-ci n'ont pu paraître le mois dernier, parce qu'elles empiétaient sur des articles qu'il nous est à peu près impossible de différer, soit ceux qui forment des *suites*, soit ceux qui perdraient plus tard une partie de leur intérêt. Notre intention est de comprendre aussi quelquefois, dans notre *Portefeuille épistolaire*, l'indication plus ou moins détaillée des ventes d'autographes. Déjà, le mois dernier, a eu lieu celle de la précieuse collection de feu John Wilson Croker, ancien secrétaire de l'amirauté, et principal rédacteur de la *Quarterly Review* [2]. M. Croker avait été l'éditeur des piquants Mémoires de lord Hervey sur la cour de Georges II. Sa collection était riche en autographes de tous les personnages politiques du dernier siècle, ainsi que des littérateurs de toutes les époques. Les amateurs ont remarqué entre autres :

— Une lettre de Chatterton à sa mère ;

— Une lettre du fameux Cobbet qui, à la date du 16 avril 1800, écrivait de New-York à William Gifford qu'il était ruiné par les républicains, et ajoutait : « Le nom de patriote m'est odieux. « Je suis loin de désespérer de l'avenir... J'espère encore attein-

[1] Voir la livraison de juillet.

[2] Voir dans la livraison d'août ce qu'en disait M. Raike dans son journal anecdotique.

« dre au but suprême de mon ambition : une jolie petite chau-
« mière, une voiture à un cheval pour ma femme, et une couple
« de chiens de chasse pour moi. Nous avons tous quelque
« dada. »

— Une lettre d'Hogarth expliquant le sujet de ses gravures publiées sous le titre de : *Industrie et oisiveté*.

— Une lettre de Caroline Lamb, auteur du roman de *Glenarvon*, et qui joua un rôle dans les premières liaisons de lord Byron. Elle écrit à M. Croker : « La femme d'un homme que « vous croyez votre ennemi désire vous voir... Je vous prie de « ne pas me refuser. »

— Une lettre de lord Byron.

(On a récemment fait commerce de divers autographes de lord Byron, la plupart falsifiés, et le faussaire, de l'aveu de tous les correspondants du poëte, est parvenu à une imitation parfaite de son écriture. Une longue note prouve l'authenticité de cette lettre, adressée en 1813 à M. Croker, secrétaire de l'amirauté, pour obtenir en faveur du prince Thoslousky un passage gratuit sur un navire faisant voile pour la Méditerranée.)

— Plusieurs lettres de sir Walter Scott et le manuscrit d'un des articles fournis par lui à la *Quarterly Review*.

— Parmi les lettres de grands personnages, il y en avait une de Louis-Philippe (roi des Français), écrite de Claremont le 15 mars 1850, lettre très-amicale et charmante, qui nous fut lue dans le temps par M. Croker lui-même, à sa résidence près de Claremont.

M. Croker possédait la plus curieuse collection de tous les documents, pamphlets, lettres, discours, etc., relatifs à la Révolution française. Il avait des autographes de presque tous les hommes qui marquèrent dans cette sanglante époque, sur laquelle il publiait volontiers un article tous les ans dans la *Quarterly Review*.

Enfin, la principale richesse de sa bibliothèque était le recueil de toutes les lettres de Nelson et de lady Hamilton. La tendresse fidèle du grand amiral anglais pour sa chère Emma a quelque-

fois rendu indulgents les puritains eux-mêmes. Le catalogue de la vente cite quelques fragments de cette correspondance sans laquelle toute biographie de Nelson serait incomplète, car Nelson n'avait aucun secret pour lady Hamilton et lui écrivait avec une familiarité extraordinaire. Qu'il était loin de penser que cette Emma, qu'il recommandait en mourant à son pays, tomberait un jour dans une telle indigence qu'elle vendrait ses lettres pour ne pas mourir de faim ! — A la date de 1801, 16 février, nous voyons que Nelson essayait même d'être poëte pour vanter son Emma. C'est dans cette lettre qu'il lui disait aussi en prose : « Vos lettres m'ont rendu heureux aujourd'hui. Je ne « vous gronderai plus à moins que vous ne commenciez. Je vous « prie donc de ne plus me gronder. Ma confiance en vous est « ferme comme un roc et je suis sûr que vous diriez à vos gens « de chasser à coups de pied le duc de..., s'il osait jamais vous « faire une visite. Je m'étonne que sir William ait pu songer à « inviter à dîner un pareil misérable, etc. »

A la date du 5 mai 1804, à bord de son vaisseau *la Victoire*, Nelson regrette la perte du portrait de lady Hamilton, qui a dû être trouvé à bord du *Swift*, capturé par les Français : « Mais, « ajoute-t-il en guise de consolation, *si ce portrait est envoyé à* « *Bonaparte, il l'admirera !* »

Dans plusieurs de ces lettres, l'impétueux amiral répète qu'il lui tarde que la guerre soit terminée pour vivre heureux et tranquille auprès de son Emma.

Nous reviendrons probablement sur le contenu du catalogue de la vente des collections de M. Croker.

Le 2 de ce mois a eu lieu aussi, après le décès du capitaine Warrington, une vente d'autographes où figuraient plusieurs lettres de généraux français du temps de l'Empire. Voici la copie de la lettre que le maréchal Soult écrivait au maréchal Masséna, le 23 floréal an VIII :

« J'ai une jambe cassée et je suis prisonnier de guerre. J'ai « demandé à pouvoir être transféré à Gênes. Je vous prie de sol-

« liciter cette faveur auprès du général Ott, commandant le blo-
« cus.

« Faites-moi envoyer de l'argent, quelques domestiques, du « linge et du tabac.

« Je vous embrasse,

« Soult. »

22 floréal an VIII de la République française, une et indivisible.

On sait que, par suite de cette blessure, le maréchal Soult resta boiteux toute sa vie.

Dans le catalogue de ces autographes, le n° 222 est une lettre du duc de Berry au même Masséna (prince d'Essling), pour lui annoncer qu'il lui envoie la décoration du Lis.

Le numéro suivant (n° 223) est une lettre du duc d'Orléans au comte Walewski, le même sans doute qui est aujourd'hui ministre des affaires étrangères.

QUELQUES LETTRES DE SYDNEY SMITH [1].

Au colonel Fox.

Octobre 1836.

Mon cher Charles,

Si vous avez jamais prêté quelque attention aux mœurs des animaux, vous devez savoir que les ânes sont fort habiles à ouvrir les barrières. Le seul moyen de les en empêcher, c'est de faire mettre aux portes deux loquets au lieu d'un. Un homme a deux mains et peut ouvrir à la fois les deux loquets. Un âne n'a qu'un museau, et le premier loquet retombe lorsqu'il le lâche pour soulever le second. Bobus et moi, nous eûmes la bonne chance de voir la petite Aunty profondément occupée de ce problème. Elle se promenait, et, au milieu de sa promenade, elle fut arrêtée par une barrière et ce formidable obstacle. Les ânes la regardaient faire, et attendaient l'événement. Aunty souleva le premier loquet avec le plus grand succès ; mais le second l'arrêtait encore : toute triomphante, elle lâche le premierl oquet,

[1] Voir, sur Sydney Smith, l'article publié dans les livraisons de juillet et août 1857.

et se jette sur le second : même succès ; mais, au même instant, le premier loquet retombe. Deux et trois fois, mêmes essais et mêmes résultats, à son grand étonnement ; les ânes de braire, et Aunty de s'éloigner toute confuse jusqu'à ce que, la rappelant avec de grands éclats de rire, Bobus et moi nous lui montrâmes qu'elle avait deux mains, et nous l'encourageâmes à prouver sa supériorité sur les ânes. Je vous raconte ceci pour que, lorsque vous verrez cette chère petite Aunty, vous ne fassiez pas allusion à ces animaux, car, sur ce sujet, elle est très-susceptible, et je vous prie aussi de n'en rien dire à lady Mary. Je désirerais vous voir tous les deux ici l'an prochain.

A vous toujours sincèrement, mon cher Charles,

SYDNEY SMITH.

A la comtesse Grey.

La Haye, vendredi 12 mai 1837.

Chère lady Grey,

Ne venez jamais en Hollande. Si lord Grey vous prie de le faire, laissez-le prier en vain. Ici, toutes les routes sont pavées ; — auberges sales et plus chères que les plus somptueux hôtels d'Angleterre ; — pays affreux au delà de toute expression ; — point d'arbres, si ce n'est des saules ; point de combustible, si ce n'est de la tourbe, et enfin tous les habitants plus laids que ***.

J'ai eu une légère attaque de goutte ; c'est un avertissement qui me ramènera plus tôt que je ne pensais ; ma constitution, en effet, semble me dire : « Est-ce à un vieux gentleman comme toi de faire des excursions de touriste et de sortir de ses habitudes ? » Je me suis enveloppé de mon mieux pour le moment, et je pars demain pour Amsterdam. Je pense me trouver à Bruxelles le mercredi 17, me dirigeant soit vers ma demeure, soit vers le Rhin, suivant comme je me sentirai.

De toutes les choses qu'on nous recommande de voir en Hollande, je n'en trouve que le quart qui vaillent la peine d'être vues. Par exemple, à la Haye (d'où je vous écris), il n'y a rien qui doive retenir trois heures un Anglais (qui a tout vu chez lui), et l'on me conseillait pourtant d'y rester trois jours. Ce qu'il y a de

meilleur en Hollande, c'est le pain ; ce qu'il y a de pire, c'est l'eau. Un boulanger hollandais (*brood bakker*) ferait sa fortune à Londres.

Mon voyage confirme l'opinion que j'avais qu'une immense supériorité reste à l'Angleterre sur tous les autres pays du monde, que lord Grey et vous en êtes les meilleurs habitants, et que j'ai une grande affection pour vous deux. S. S.

A Madame Grote.

33, Charles-Street, 24 juin 1839.

Je dînerai avec vous le 11, chère madame Grote, avec le plus grand plaisir.

Le chemin de fer du Great-Western va supérieurement ; c'est grand, c'est simple, c'est froid, c'est lent, c'est sage et bon. J'ai été présenté à miss ***; elle abuse du privilége qu'ont les femmes de lettres d'être laides, et, en outre, elle parle du nez avec le vrai accent du Kentucky, faisant de ce promontoire un organe de la parole. Combien est généreuse la conduite de Mme *** qui, comme femme de lettres, pourrait être aussi laide qu'elle le voudrait, et qui est aussi complétement jolie que si elle était profondément ignorante. C'est là ce que j'appelle une conduite honorable.

Vous aurez ici un vrai déjeuner philosophique : tous les convives sont des hommes d'esprit et de savoir. J'éprouve un vrai plaisir, chère madame Grote, à vous mettre au nombre de mes amies (c'est-à-dire, si vous le voulez bien). Il ne m'a fallu qu'une demi-seconde pour me faire comprendre que vous étiez faite d'une fine matière arrangée par un maître ouvrier, et je vous ai mis votre étiquette en conséquence. Mais je ne veux point vous tromper ; si vous m'honorez de votre attention, vous trouverez en moi un théologien et un bigot... jusqu'au martyre.

Le ciel me préserve de dénier à Mrs. *** ou à toute autre dame le droit de m'inviter à dîner chez elle. Je n'y mets qu'une condition : c'est que vous y dînerez ; quant à mes antipathies personnelles, je ne donnerais pas un penny pour éviter la société de n'importe qui en Angleterre.

Je ne prêche pas à Saint-Paul avant le premier dimanche de juillet. Envoyez-moi un mot (s'il vous plaît), si vous avez l'intention de venir, et je vous *localiserai* (comme disent les Américains) ; mais ne vous bercez pas de la trompeuse espérance d'un somme ; je prêcherai avec violence, et il y a une forte odeur de soufre dans mes sermons. Je n'ai pu persuader à lady *** que vous ne la connaissiez pas : évidemment, elle regardait cela comme de l'affectation. Pourquoi ne consultez-vous pas le docteur Turnball sur le tic douloureux? Je vous ai raconté dans le temps à ce sujet une longue histoire dont je crois que vous n'entendîtes pas un mot.

Adieu, chère mistress Grote; toujours, avec mes meilleurs compliments à M. Grote, très-sincèrement à vous. S. S.

LETTRES ENTRE SIR ROBERT PEEL ET LE RÉV. SYDNEY SMITH [1].

A sir Robert Peel.

5 mai 1844.

Monsieur,

Je suis informé qu'il y aura, en juillet, une vacance de commis dans les bureaux des archives du Parlement où préside, je crois, M. Hardy. Il est une famille du nom de ***, habitant à ***, qui a été autrefois dans l'opulence, mais est déchue par la décadence des Antilles. La mère et la fille enseignent la musique. Le fils est un excellent garçon comprenant et parlant le français et l'allemand. Ce fils est l'humble candidat pour cette place de commis des archives, valant environ quatre-vingts livres sterling par an. M. Hardy, vieil ami de la famille, désire vivement avoir le jeune homme dans ses bureaux. Il n'existe pas de plus excellente famille, ni aucune qui lutte plus courageusement contre l'adversité. La mère est venue plusieurs fois me voir pour me prier de vous exposer ces choses. Je lui ai répondu que j'avais si peu l'honneur de vous connaître, que quoique je vous eusse

[1] Cette correspondance, au sujet d'une recommandation, paraîtra piquante, si on la compare à celle qui eut lieu entre le duc de Wellington et lady Blessington. Voir le paragraphe 1er de notre *Portefeuille*, livraison de juillet.

rencontré, j'oserais à peine vous saluer dans la rue. Mais la pauvre dame prétend que je puis au moins donner une attestation favorable si je n'ai pas de crédit, et j'ai enfin consenti à ce que je vais faire. Je vous prie donc d'observer que je ne vous demande rien (personne n'en a moins le droit que moi); je vous expose tout simplement les faits relativement à une place qui dépend de vous. Je ne connais la famille que par ses malheurs, qu'elle supporte avec une si noble patience.

Je vous prie de ne pas vous donner la peine de répondre à cette lettre. Si mon attestation vous engage à prendre quelques renseignements sur le jeune homme, ce sera la meilleure réponse; sinon j'attribuerai votre silence à quelques-uns de ces innombrables empêchements qui privent un homme, dans votre situation, de se livrer aux impulsions de la pitié et de la bienveillance.

J'ai l'honneur d'être, etc.

SYDNEY SMITH.

Réponse de sir Robert Peel.

Whitehall, 6 mai 1844.

Monsieur,

Il ne me souvient pas que j'aie jamais promis une place non encore vacante. Je diffère aussi longtemps que possible le mauvais jour qui m'impose le devoir fâcheux de choisir un candidat sur cent, et de désappointer les quatre-vingt-dix-neuf autres.

Mais je suis *si* certain que, lorsqu'aura lieu la vacance mentionnée dans votre lettre, il n'y aura aucune demande qu'il me soit plus agréable de satisfaire que celle qui m'est indiquée par vous et par les motifs de bienveillance qui ont pu *seuls* vous décider à m'écrire, que je n'hésite pas un moment à faire une exception à ma règle générale en vous faisant tout d'abord la promesse que M. *** aura la place en question ou toute autre également convenable, et cela dans un terme peu éloigné, si c'est possible.

Tout ce que je vous demande en retour, c'est le privilége de

renouveler, quand nous nous reverrons, l'honneur de votre connaissance.

Je suis, monsieur, avec une sincère estime, votre fidèle serviteur.

ROBERT PEEL.

La place fut donnée au jeune homme recommandé par Sydney Smith, qui eut la satisfaction d'apprendre qu'il la remplissait honorablement. Il envoya aussitôt après ses œuvres à sir Robert Peel, avec la suscription : *With the sincere respect and esteem of the author,* et il reçut la réponse suivante.

Au révérend Sydney Smith.

Cher monsieur,

Quoique vous ne m'ayez pas ouvert une source *nouvelle* d'intérêt ou d'instruction, je vous remercie sincèrement des volumes que vous m'avez envoyés et des quelques mots qui expriment sur la première page mon titre à ce cadeau.

Ce sont des *duplicata* d'un ouvrage que je possède depuis le premier jour de sa publication ; j'en connais familièrement le contenu, et il ne m'a laissé d'autre souvenir que celui du plaisir que cause naturellement au lecteur la réunion du bon sens, de l'esprit et d'un rare talent.

Croyez-moi, cher monsieur, très-fidèlement à vous.

ROBERT PEEL.

Sir Charles Bell à son frère Georges.

Bruxelles, 2 juillet 1815.

Cher Georges,

Cette contrée, la plus belle du monde, était depuis quelque temps tout à fait bannie de nos souvenirs. Je ne prévoyais nullement le plaisir qu'elle me causerait, l'admiration qu'elle m'arracherait, lorsque j'entrerais dans une de ses antiques cités ou que je voyagerais à travers ce riche jardin. Vous rappelez-vous, cher Georges, le temps où la Croix d'Edimbourg était le rendez-vous d'un cercle de vieux gentilshommes d'Ecosse ou de ceux

qui nous paraissaient tels ? On les retrouve ici, avec leurs têtes sortant des collets de leurs pourpoints à larges basques, mode d'un autre siècle, — avec leurs cannes, leurs chapeaux à retroussis, se saluant jusqu'à terre d'un air solennel, et faisant voler au vent un nuage de poudre. Je vous amuserais aussi en vous décrivant de véritables figures écossaises parmi les paysans, mais je les ai croqués sur place avec mon crayon, et je ne veux vous parler aujourd'hui que de ce que vous ne trouverez pas dans mon album.

Je reviens d'assister à l'installation des blessés français dans leur hôpital. Ah ! si vous les aviez vus couchés tout nus ou à peu près nus, — dans un rang de cent lits dressés par terre, — quoique blessés, épuisés, battus, — vous diriez encore avec moi que ces hommes étaient bien capables de marcher sans obstacle de l'ouest de l'Europe à l'est de l'Asie. Robustes et endurcis vétérans, braves indomptés ! Si vous aviez rencontré leurs regards fixés sur vous, — si vous aviez vu ces yeux sombres et ces teints bronzés contrastant avec la blancheur des draps, — ils auraient excité votre admiration. Ces hommes n'ont été transportés ici qu'après être restés plusieurs jours étendus sur la terre du champ de bataille, les uns mourants, les autres subissant d'horribles tortures, plusieurs ne pouvant retenir le cri de leur angoisse, et déjà leur gaieté caractéristique reprend le dessus. « Ah ! ah ! tu chantes bien ! » dit l'un d'eux à son camarade, et il crie comme lui en guise d'accompagnement comique. Vous verrez dans mes notes quelles sont leurs blessures, mais je ne puis m'empêcher de vous dire l'impression que produisent sur mon esprit ces formidables types de la race française. C'est un éloge qu'ils m'arrachent malgré moi, car, après tout ce que j'ai vu, après tout ce que j'ai ouï dire de leur humeur farouche, de leur cruauté et de leur soif de sang, je ne puis vous exprimer toute ma haine de ces bandits en uniforme. Par quels moyens arrive-t-on à les discipliner, je ne sais ; mais je suis convaincu qu'il ne serait pas sûr de les abandonner à leurs propres instincts.

Cette superbe ville est ornée à présent des plus beaux groupes d'hommes armés que pourrait rêver l'imagination la plus romanesque. J'ai été frappé de ce que m'a raconté un

ami, en me montrant du doigt un Prussien, un soldat des hussards de la mort : « J'ai vu, me dit-il, le même homme se retirant, le 16, du champ de bataille ; il était blessé et avait eu le bras amputé sur place. Il rentrait à Bruxelles, droit et roide sur son cheval ; — le sang coulait autour de son moignon ; — il était pâle comme la mort, mais sa tête haute et son regard fixe exprimaient le regret de ne pouvoir se venger de sa blessure. » Ces troupes de la Prusse sont remarquables par leur tournure martiale ; leur uniforme noir et lugubre fait ressortir avantageusement leur belle figure septentrionale et leur blonde moustache.

Nous voici au second dimanche depuis la bataille, et il en est plusieurs qui n'ont pas été encore pansés. Il y a 20,000 blessés dans Bruxelles, outre ceux qui remplissent les hôpitaux, et sans parler des autres villes. On ne compte que 3,000 prisonniers, mais 80,000 morts des deux côtés, à ce qu'on assure [1].

[1] Cette lettre, qui fait partie de celles que nous citerons dans la *Vie de Charles Bell*, fit sur l'imagination belliqueuse de Walter Scott l'effet de la trompette sur le coursier de Job ; il accourut pour décrire à son tour en prose et puis en vers quelques-uns des épisodes de cette Iliade dont il avait bien le droit, Homère tory, de chercher l'Achille sous le drapeau victorieux de l'Angleterre.

Parmi les Revues anglaises, la *New Quarterly Review* a acquis depuis quelque temps une considération qui a éveillé l'inquiétude jalouse de celles dont le titre a une certaine analogie avec le sien ; mais la *New Quarterly* tient à se distinguer elle-même par sa politique comme par les matières et la forme de sa rédaction. Nous ne dirons rien de la politique de sa dernière livraison, à propos de la Turquie. Ce n'est pas la nôtre ni celle qui nous avait en partie fait choisir dans le recueil un premier article à l'adresse de nos propres lecteurs. Nous nous contenterons de signaler la variété des critiques littéraires, dictées par la plus honnête impartialité. Les ouvrages français n'y sont pas oubliés. MM. Villemain, Barante et Patin mériteraient toutefois de plus longs articles de la part d'un rédacteur qui connaît si bien notre littérature.

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE,

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

TOUTE L'ANGLETERRE SUR LES RAILS. — LA REINE A LEEDS. — LES SOCIÉTÉS DE PRÉVOYANCE. — LES ADIEUX DE LORD DERBY A SES CHEVAUX. — LE MINISTÈRE DES COLONIES EN ANGLETERRE. — LA CARTE A PAYER D'UNE ÉLECTION MINISTÉRIELLE. — DU SEL POUR DU THÉ. — M. ROEBUCK ET BOSSUET. — M. BRIGHT ET L'ÉMIGRATION. — UN NEMROD MODERNE. — LE CARDINAL WISEMAN EN IRLANDE. — LA VIERGE CATHOLIQUE ET LES SORCIÈRES PROTESTANTES. — UN DOYEN ENNEMI DE LA MUSIQUE. — UN MEMBRE DU PARLEMENT COMÉDIEN. — LA MORT D'UN CLOWN. — LE LOTUS EN FLEUR. — LA QUARANTAINE A NEW-YORK. — UN PHÉNOMÈNE DE MÉMOIRE. — LE TESTAMENT DE LA DUCHESSE D'ORLÉANS. — LE PRIX D'UN CHEVAL EN ANGLETERRE. — AMIENS ET MANCHESTER. — DROITS D'AUTEURS. — YACHTS. — LE DOCTEUR LIVINGSTONE. — LES MOUTONS DE L'YÉMEN. — L'ORTOLAN, ETC.

Londres, septembre 1858.

Les actionnaires des chemins de fer peuvent reprendre courage : toute l'Angleterre est sur les rails, ce mois-ci. La reine, le Parlement, les ministres, les savants, les comédiens, etc., courent la province. La reine, avant d'aller établir sa résidence d'automne en Ecosse, a voulu visiter la ville manufacturière de Leeds, et a pu y voir une répétition de ces fêtes où son peuple endimanché remplit le premier plan du tableau. L'affluence a été immense sur le passage de Sa Majesté, qui, au lieu d'une haie d'habits rouges, a traversé successivement, à Leeds, comme naguère à Manchester, la haie des écoles populaires, des corporations bourgeoises, des corps de métiers : spectacle qui repose une reine des réceptions de cour. On a encore remarqué ici, en

contradiction des progrès de cette démocratie de plus en plus hostile, prétend-on, à la royauté, que le service des constables, c'est-à-dire de la police, était fait en grande partie par les membres des sociétés de secours mutuels et de prévoyance, organisés en constables spéciaux. Ces clubs ou associations industrielles sont en grand nombre à Leeds et sous des noms différents, quelques-uns assez bizarres : *les Drôles de corps, les anciens Romains*, *les Druides*, *l'ordre de l'Arche*, *l'ordre de l'Orange*, *l'ordre de la Colombe paisible*, *l'ordre de la Toison*, *les Drôles de corps impériaux*, *les Drôles de corps nationaux*, *les Drôles de corps indépendants*, etc. C'est une espèce de franc-maçonnerie charitable ou philanthropique qui enrégimente peu à peu tous les ouvriers d'Angleterre ; car on a calculé que ces sociétés représentaient le tiers de la population, et que leur capital s'élevait à près de dix millions sterling (250,000,000 fr.) [1]. Supposez un moment que les *Friendly Societies* (autre nom qu'on leur donne) voulussent bouder sérieusement contre la royauté ou les hautes classes, se retirer sur le mont Aventin, comme jadis la plèbe romaine, ou seulement adopter la Charte (la Charte des *chartistes*)!... Soit dit, en passant, il existe en ce moment une grève des mineurs dans quelques comtés du nord, mais rien de sérieux. Ce qui préoccupe le plus les hommes sages dans ces sociétés, c'est d'empêcher l'ouvrier anglais de fréquenter le cabaret et d'y risquer sa santé, sous prétexte qu'il a souscrit un fonds commun qui lui garantit les soins gratuits du médecin s'il tombe malade, et une sépulture décente s'il reste mort sous la table.

Le premier ministre, lord Derby, a figuré dans les fêtes de Leeds. Sa Seigneurie a fait encore parler de lui par un acte diversement expliqué dans le monde de la politique et le monde du sport. Il a mis en vente ses chevaux de course, sous prétexte qu'il avait trop d'occupation comme ministre pour conserver le souci de ses haras. Il se croit donc bien certain de conserver le

[1] La statistique officielle du *registrar* (recenseur) accusait, dans le dernier recensement, 20,000 de ces sociétés (en Angleterre et dans le pays de Galles) et 2 millions de membres enregistrés, ce qui, avec une moyenne de 5 personnes composant la famille de chaque membre, donnerait 10 millions de personnes (hommes, femmes et enfants) intéressées directement ou indirectement dans les associations de secours mutuels. La somme de 1 million sterling de secours (25 millions de francs) est distribuée annuellement par les associations.

pouvoir ? ont dit les uns. Non, répondent les autres, mais il a encore sur le cœur la défaite de son cheval favori, *Toxophilite*, aux dernières courses d'Ascott. Les éleveurs ont hoché la tête avec dépit : Quoi ! ne vaut-il pas mieux élever des chevaux de course que de gouverner les hommes ? On a dit encore que lord Derby conservera quelques juments de choix et deux ou trois jeunes poulains ou pouliches, sur lesquels il compte pour prendre sa revanche sur le turf, si le Parlement lui est infidèle.

Les collègues de Sa Seigneurie ne se sont pas tous donné congé. Sir Edward Bulwer est en conférences fréquentes avec les délégués du Canada, en attendant le maire de Melbourne en personne. Quel beau portefeuille de ministre pour un romancier que celui qui place sous son influence l'Australie, cette inépuisable source de lingots, où le nouveau système colonial se développe si heureusement jusqu'ici [1] ! Les Anglais se consolent d'avance de la perte de l'Inde (s'ils doivent perdre l'Inde), en contemplant l'or qui arrive toutes les semaines de la cinquième partie du monde, et en offrant pour modèle d'administration au prince Napoléon cet Eldorado constitutionnel où l'on est plus libre qu'en Angleterre même, sans que les colons songent le moins du monde à s'affranchir du dernier lien de dépendance qui les rattache à la perfide Albion. Admirable colonie, en effet, que cette colonie de Victoria qui, au bout de vingt-cinq ans d'établissement, jouit déjà d'un revenu de 4 millions sterling, ne coûte rien à la mère patrie et ne lui a jamais rien coûté, les troupes entretenues pour sa défense étant soldées sur son propre budget, comme naguère les troupes de la Compagnie des Indes [2]. Le maire de Melbourne n'arrive pas les mains vides : ce fonctionnaire, qui vient féliciter Sa Majesté sur le mariage de la princesse sa fille, apporte quatre ou cinq mille livres sterling, un des *item* de la souscription ouverte dans la colonie en faveur des victimes de l'insurrection de l'Inde, et cent dix livres ster-

[1] Une des dernières nouvelles de l'Australie, qui fait diversion aux continuelles annonces de nouveaux gîtes aurifères, c'est la découverte d'une contrée inexplorée, sur les bords du Svan-River, où les melons et les pommes de terre poussent sans culture.

[2] Aux délégués d'Antigua, sir Edw. Bulwer répétait dernièrement que les colonies doivent se défendre elles-mêmes, par leurs milices, contre les turbulents de l'intérieur comme contre les ennemis étrangers.

ling pour les veuves et les orphelins de la guerre de Crimée. Comme pour charmer encore le ministre romancier, c'est par son bureau que passent tout d'abord les nouvelles de la Colombie anglaise et de Fraser River, où l'on vient de découvrir des mines qui promettent de rivaliser avec celles de l'Australie. Eh bien ! cet heureux ministre au portefeuille de l'or a eu ces jours-ci son quart d'heure de Rabelais : on lui a présenté la carte à payer de sa réélection. Vous vous figureriez peut-être que, réélu sans opposition, sans concurrent, sir Edward a eu peu de frais à son compte : pas du tout ; il lui en coûte le quart environ de ses appointements d'une année, près de trente mille francs, c'est-à dire 1,147 l. 12 sh. et 3 *pence*... car on ne lui a pas fait grâce des pence ; et encore la chose a été faite économiquement. Il n'y a pas eu de *poll*, la nomination a eu lieu en plein champ, *sub Jove;* pas de *hustings*, le candidat ayant improvisé sa tribune aux harangues sur des chariots de campagne, recouverts de quelques planches de sapin... et la carte à payer est de 1147 liv. st. 12 sh. 3 pence ! ! !

Le ministre des affaires étrangères, lord Malmesbury, a eu à répondre à deux pétitions, qui prouvent que la conclusion de la guerre de Chine est déjà étudiée à plus d'un point de vue. Devançant les missionnaires, qui s'arment vaillamment de bibles chinoises, la secte méthodiste a voulu d'abord déclamer contre le trafic de l'opium, en cherchant à démontrer que ce trafic interlope est moins avantageux aux intérêts anglais qu'on ne le pense, et qu'il est d'ailleurs d'une immoralité qui peut compromettre la prédication de l'Evangile. Dans le cas où l'interdiction de la drogue narcotique serait promulguée au nom de la morale, le commerce anglais croit avoir trouvé sa compensation. Une pétition des comtés de Chester et de Worcester l'indique à lord Malmesbury. Les pétitionnaires — ce sont naturellement des propriétaires de salines — exposent que la population de la Chine étant de trois cents millions, il est permis de supposer que le Céleste Empire consomme d'un à deux millions de tonneaux de sel ; ils croient savoir qu'on ne vend jusqu'ici aux Chinois que du sel impur et délétère, grâce à la taxe fiscale mise sur cet article ; ils demandent donc que la libre admission du sel anglais soit une des stipulations du nouveau traité de commerce avec

la Chine. C'est supposer que la France ne serait pas bien aise aussi de faire goûter aux mandarins une partie au moins de ce produit si blanc des salines du Languedoc et de la Provence, que la douane surveille toujours d'un œil jaloux, et qui rendrait au budget impérial cette somme de 40 millions que quelques économistes prétendent mal à propos supprimée par la république.

Les membres du Parlement qui n'ont ni château ni chasse louée ne sont pas embarrassés pour occuper leurs vacances. En leur qualité d'orateurs presque patentés, ils sont invités à présider les comices agricoles, les inaugurations d'édifices, les fêtes locales. Ils n'étaient pas moins de sept au banquet annuel de la corporation des couteliers de Sheffield; mais là, naturellement, le beau discours était réservé à M. Roebuck, le représentant de la ville. Nullement fatigué des harangues dans lesquelles il avait rendu compte ailleurs de l'excursion parlementaire de Cherbourg, M. Roebuck y a encore fait allusion en se plaignant d'être bafoué par la presse impériale, sous prétexte qu'il serait question de lui dans un pamphlet (que je n'ai pas lu) : *Cherbourg et l'Angleterre;* mais il s'est consolé en prétendant que ce pamphlet attaquait en lui le champion de l'honneur anglais, ou, en termes plus vulgaires, *le chien du fermier*, coupable d'aboyer aux voleurs. L'Angleterre, du reste, est bien gardée : « Un grand prélat, un grand écrivain, a autrefois peint l'Angleterre comme étant, au milieu de ses enfants, aussi calme que ses rochers au milieu des mers orageuses qui les entourent. Ainsi parlait de l'Angleterre le grand Bossuet. » Cette prétendue citation de Bossuet a valu à M. Roebuck la petite lettre que voici ; et j'aime à la citer, pour qu'on sache en France que l'Aigle de Meaux a en Angleterre des admirateurs qui l'admirent dans l'original :

Monsieur, lorsque M. Roebuck s'aventure dans la théologie, on ne peut guère attendre de lui qu'il s'en tire sans une bévue (*blunder*). C'est ce qui lui est arrivé en voulant introduire sa malheureuse citation de Bossuet au banquet des couteliers de Sheffield. — Au lieu d'écrire l'absurde non-sens que M. Roebuck a donné comme un exemple de la sagesse du grand évêque, Bossuet a dit (dans son livre des *Variations*), en parlant de l'Angleterre : *Cette île, plus orageuse que la mer qui l'environne...* — allusion d'une simplicité homérique, et très-

heureuse, certes, quand on pense que Bossuet vécut assez pour voir le trône d'Angleterre bouleversé deux fois, et quatre rois et deux Protecteurs y succéder les uns aux autres.

Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur. J. D.

Les savants critiques des *Débats*, les de Sacy, les Saint-Marc Girardin, les Allowey, les Rigault, etc., n'auraient pas dû laisser échapper cette lettre, à laquelle M. Roebuck n'a pas répliqué. M. Roebuck n'en a pas moins raison de féliciter l'Angleterre de sa sécurité. L'image de Bossuet aurait tort aujourd'hui contre la sienne ; et cependant un autre orateur radical, M. Bright, que sa santé empêche de se rendre à l'invitation d'un Comité des ouvriers de Glascow, qui étaient bien aise de l'entendre pérorer sur la question de l'émigration, se croit obligé de leur répondre par lettre :

Emigrez, mes amis, émigrez ! Si j'étais jeune encore et dans votre position, je porterais mon industrie dans une terre plus heureuse, où les lois de la substitution et du droit d'aînesse sont inconnues, ou connues seulement pour être exécrées de tous ; où il n'existe pas de grandes propriétés héréditaires comme en Ecosse ; et où de grands propriétaires n'outragent pas la terre et le ciel en entretenant le désert dans sa nudité sauvage et dépeuplée, pour qu'une poignée d'hommes y jouissent du plaisir de la chasse. Si j'étais plus jeune, j'irais aux Etats-Unis, où l'ouvrier n'a rien à voir avec le désordre de la politique européenne ; tandis que, depuis cinq ans que j'ai eu l'honneur de prêcher la paix, une courte guerre a coûté à l'Angleterre la vie de quarante mille hommes et un milliard !...

M. Bright, comme le *Times* le lui reproche sans trop d'aigreur, parle là plutôt le langage de l'égalité révolutionnaire que celui des libertés publiques ; mais, dans l'Angleterre de M. Roebuck, qui n'est plus celle de Bossuet, on dit et on écrit ces choses-là sans trop d'inconvénients.

Dans l'Angleterre de M. Roebuck, ce n'est pas en cette saison qu'on approuvera la sortie de M. Bright contre la dépopulation des montagnes d'Ecosse, entretenue au profit des chasseurs de grouses et de chevreuils. Il faut lire quelles oraisons funèbres la presse décerne à un personnage qui vient de mourir avec le surnom du Nemrod anglais. M. Thomas Assheton Smith, presque octogénaire, était le plus fameux chasseur de

renards des Trois-Royaumes. Il avait la plus belle et la plus complète meute de *fox-hounds*, avec les chevaux les mieux dressés, dans sa résidence habituelle de Tedworth (Hampshire). Quand il allait chasser en grand équipage, on se pressait sur les routes pour le plaisir de le voir défiler à la tête ou à la queue de ses quadrupèdes, comme, en France, on accourt au bruit du tambour pour voir défiler un colonel à la tête de son régiment. Jusqu'à l'âge le plus avancé, il s'est livré à son exercice favori. Il n'estimait un canton que par les renards qu'il contenait, et, quand les renards devenaient plus rares sur ses terres, il mettait autant de soin à favoriser leur reproduction qu'il avait mis d'ardeur à les détruire, chasseur de renards et éleveur de renards tout ensemble. »

La grande richesse de M. Smith provenait d'immenses carrières d'ardoises qu'il possédait à Llanberis, dans le pays de Galles, et, dans les intervalles de ses chasses, c'était là qu'il allait résider. Sa résidence du pays de Galles étant sur les bords du détroit de Menaï, près de Bangor, il avait contracté une autre passion non moins anglaise que la passion de la chasse au renard, la passion de construire des yachts. Aussi, le jour de sa mort, le Club royal des yachts de la principauté a hissé son pavillon à mi-hauteur de mât, en signe de deuil. Les sportsmen prendraient aussi le crêpe ; mais ils croient mieux honorer la mémoire du Nemrod moderne en tuant à son intention le plus de gibier possible. Ce n'est pas seulement dans les journaux du sport que leurs exploits sont célébrés : les plus graves organes de la politique consacrent, ce mois-ci, une colonne à l'énumération des pièces tuées. A côté du bulletin des campagnes de l'Inde, le bulletin des campagnes cynégétiques nous apprend que, cette semaine, lord Bentinck a tué, le lundi, *un* cerf, le mardi *trois*, le mercredi *deux*, le jeudi *un*, etc. Lord Selkirk n'a pas été moins *heureux*, ayant tué lundi, entre autres, un daim qui pesait cent livres, et le lendemain un autre du même poids. Ici, tel chasseur se glorifie de la quantité de bêtes abattues ; là, tel autre de la qualité. Les grouses sont très-abondantes cette année en Ecosse ! Pauvres cerfs, pauvres grouses, pauvre M. Bright !

Mais laissons les chasseurs pour parler du pèlerinage qu'un touriste ecclésiastique, S. Em. le cardinal Wiseman, termine

en Irlande. Ce pèlerinage a eu un caractère tout spécial. D'abord, au grand scandale des protestants zélés, le cardinal a pris le titre d'archevêque de Westminster, titre prohibé par le culte constitutionnel [1]. La catholique Irlande a salué le dignitaire de l'Eglise romaine avec un enthousiasme dont les échos de l'île verte avaient oublié les expressions emphatiques depuis la mort d'O'Connell. Le vice-roi a témoigné son mécontentement en fonctionnaire qui veut ménager à la fois sa popularité et la faveur ministérielle, par le refus tacite d'assister au banquet donné par le lord-maire de Dublin pour célébrer la pose du câble transatlantique. Le cardinal s'est trouvé le seul lion, le lion orateur de la fête. La santé de la reine a été mise de côté, et, après avoir bu au vice-roi absent, le lord-maire a proposé un toast au cardinal. Celui-ci a vraiment le don de la parole ; il s'est adroitement abstenu de toute allusion politique et religieuse dans une assemblée composée de toutes les nuances d'opinion et de membres de toutes les Eglises ; mais il a été d'une éloquence magnifique pour parler de cette petite étincelle électrique que nous faisons passer sous les océans, de cette lueur d'éclair qui va d'un continent à l'autre, de cette flamme messagère qu'on serait tenté de comparer (si cette expression d'un texte sacré pouvait être employée ici) au lien brûlant de la charité et de la fraternité, dont l'Ecriture a dit « qu'il ne pourra être éteint par les flots, englouti par l'abîme. » — « Oui, que l'aigle américaine laisse partir à présent ces foudres qu'on représente entre ses serres, elles traverseront aussi la voie sous-marine, non pour gronder et éclater comme la tempête, mais pour répéter des mots de douceur et de paix ! » Ces images et d'autres ont ravi les esprits irlandais : le cardinal est assimilé à un autre saint Jean Bouche-d'Or, soit qu'il prêche dans les églises,

[1] Le cardinal déclare que le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre est l'œuvre spontanée et exclusive du pontife actuel. — « Cette grande entreprise, a-t-il dit, absorba son attention pendant des années; il en fit l'objet de fréquentes et ferventes prières. C'est pour le seconder que je revins en Angleterre avec le titre d'archevêque de Westminster. C'est à cet illustre pontife que vous devez reporter toute la gloire de ce grand œuvre, qui est le plus grand parmi ceux des pontificats les plus illustres. Quand je fus solennellement chargé de ce devoir, il y aurait eu folie de ma part à hésiter ou à montrer la moindre inquiétude. Je dois avouer que je n'ai pas éprouvé la plus légère crainte en entreprenant la tâche qui m'était confiée; c'est pourquoi je ne prétends nullement avoir eu du courage. »

soit qu'il harangue sur la place publique, soit qu'il expose sous les voûtes des édifices académiques son texte favori de l'alliance de la foi et de la science. C'est pour les églises qu'il réserve ses sorties contre le protestantisme, dont il ne pouvait se dispenser, parce qu'on les attendait de lui. Il n'a attaqué ni Knox, ni Laud, ni Henri VIII, ni Elisabeth ; mais il ne s'est pas gêné pour trouver dans l'Apocalypse Luther lui-même sous la forme d'un des monstres de la vision de saint Jean, et il a félicité l'Irlande d'être restée fidèle à la vraie foi à travers les persécutions.

Le *Times* a déclaré que le cardinal pouvait impunément promener en Irlande son chapeau rouge et s'y dédommager de l'indifférence avec laquelle on le voit maintenant passer dans la philosophique Angleterre. Puis, le même journal, comme pour venger indirectement Luther, n'a pas manqué de publier un article de moquerie sur les superstitions du catholicisme, à propos de cette nouvelle apparition miraculeuse qui a eu lieu dernièrement dans les Pyrénées. Le lendemain de ce bel article, qui semble faire de l'Angleterre le pays des esprits forts, le même journal nous révélait que les paysans d'un des comtés du centre vont encore consulter une sorcière quand leurs bestiaux sont malades. Cette sorcière est une vieille femme, la vieille Hannah, qui est en communication directe avec le diable. Elle ne ressuscite pas une bête morte ; mais elle arrête le mal de celles qui vivent encore. Le proverbe dit vrai : la pelle se moquera éternellement du fourgon. Superstition pour superstition, je préfère à la vieille Hannah, digne sœur déguenillée des sorcières de Macbeth, l'apparition d'une Vierge gracieuse, celle-ci ne fût-elle qu'un nuage auquel la pauvre fille des Pyrénées aurait prêté la forme de la fée de ses rêves. Je n'ai, hélas ! qu'une foi de poëte, une foi qui n'accepte les miracles modernes que sous bénéfice d'inventaire.

Ce mois-ci, d'ailleurs, les sciences vont tenir leur Parlement. Les miracles de la foi n'auraient pas beau jeu devant un aréopage de physiciens, de chimistes, etc. Depuis deux jours, l'Association britannique siége à Leeds, dans cette même salle municipale dont la reine a fait l'inauguration, et qui est surtout destinée aux concerts.

Le Congrès scientifique de cette année ayant donné la prési-

dence au professeur Owen, c'est surtout la paléontologie et l'histoire naturelle qui auront les honneurs. D'après le programme, M. Owen doit clore les séances par un discours sur les quadrupèdes fossiles de l'Australie. Probablement aussi les mathématiciens et les chimistes de l'Association trouveront le moyen de nous édifier sur l'avenir du télégraphe transatlantique, sur lequel il serait trop dur d'avoir chanté *Hosannah!* et fait de si belles phrases, s'il était à jamais paralysé. L'esprit entreprenant de la race anglo-saxonne n'en restera pas là, croyez-le bien. Les actions de la première Compagnie, qui étaient de 1,000 liv. st., sont tombées à 100 livres ; mais déjà une Compagnie nouvelle s'organise, dans la confiance que la science n'a pas dit son dernier mot. En attendant, les festivals des sociétés musicales ont eu à Leeds, comme dans toutes les grandes villes (Manchester, Birmingham, Hereford, etc.), un succès comme on ne peut en souhaiter un plus beau à l'Association britannique. Quoique la musique religieuse ait rempli, comme toujours, la moitié au moins du programme dans ces fêtes harmoniques, celle d'Hereford a eu à lutter contre le mauvais vouloir du doyen du diocèse, qui, malgré l'approbation de l'évêque, a déclaré, comme chargé plus spécialement de l'administration de la cathédrale, qu'il protestait contre l'introduction des artistes profanes dans le temple du Seigneur :

Cet homme-là vraiment n'aime pas la musique ;

ou, pour citer Shakspeare : « Cet homme n'a pas de musique dans son âme ; »

The man hath not music in his soul.

Les médisants d'Hereford ont prétendu que M. le doyen était surtout contrarié d'être obligé de tenir table ouverte pendant les fêtes, comme c'était l'usage de ses prédécesseurs. On l'accuse d'être avare et d'économiser, le plus qu'il peut, sur ses émoluments qui s'élèvent à 2,000 liv. st. (50,000 francs). Quoi qu'il en soit, comme M. le doyen a jugé à propos de s'absenter d'Hereford pendant le festival, on a suspendu, le premier jour, sur sa porte fermée, cet écriteau :

Maison à louer pendant la semaine des fêtes.

Et, le lendemain, l'écriteau ayant été soustrait par des mains charitables, la main malicieuse l'a remplacé par ce placard :

FESTIVAL MUSICAL D'HEREFORD.

A louer la maison du doyen, toute meublée.

Le locataire percevra les émoluments du doyen, 2,000 liv. st.,

A condition de tenir table ouverte et des rafraîchissements à la disposition de ses amis.

Pas de petite bière, ni de cidre!

Vous voyez que le clergé anglican, comme tous les clergés, a ses censeurs, et que les provinces d'Angleterre, comme les provinces de tous les pays du monde, ont des mauvais plaisants auxquels il ne manque que l'esprit de Boileau, pour écrire des poëmes dans le genre du *Lutrin*.

Le petit scandale parlementaire de la banqueroute de M. Townsend, le représentant de Greenwich, dont je vous entretenais le mois dernier, a été couronné par la démission de cet Honorable, qui s'est fait comédien... pour jouer, dit-il, au bénéfice de ses créanciers. M. Townsend n'en était pas à ses débuts, ayant autrefois *cabotiné* sous le pseudonyme de Mortimer ; sa belle voix tragique lui avait donné l'idée de se faire commissaire-priseur : il ne l'a pas perdue à la Chambre des communes ; c'est à Rochester qu'il est allé jouer *Richard III*, espérant qu'il y ferait assez de bruit pour attirer l'attention des directeurs de Londres. On dit, malheureusement, qu'applaudi dans la partie déclamatoire de son rôle, il a échoué dans tout le reste. Ce *fiasco* désole ses créanciers, c'est-à-dire à peu près tous ses électeurs ! Ce n'est pas M. Townsend qui sauvera la tragédie, presque aussi malade en Angleterre qu'en France.

Le théâtre a perdu un de ces vieux comédiens qui comptent dans l'histoire de l'art, parce qu'ils ont contribué à maintenir la tradition dramatique : c'était Harley le Clown, qui, âgé de soixante-treize ans, a été frappé de paralysie entre deux actes du *Marchand de Venise*, où il jouait Lancelot Gobbo. Charles Kean, malgré son âge, avait tenu à conserver à Harley ses rôles comiques dans les pièces de Shakspeare. Harley, d'ailleurs, portait admirablement le poids de ses soixante-treize ans, car il

n'était pas seulement bouffon dans ses rôles ; il aimait à rire pour son propre compte, en sa qualité d'homme gai et heureux, plus naturel même hors des planches que sur les planches, où il faisait peut-être un peu trop de grimaces, de peur de manquer son effet sur les galeries. Il n'a survécu que deux jours à l'accès qui a interrompu cette joyeuse existence... Clown par état et par tempérament, Harley était d'ailleurs un honnête homme, de bonnes mœurs, et à qui avaient été unanimement décernées par ses camarades les fonctions de trésorier de la caisse de secours du théâtre Drury-Lane. Les deux dernières paroles qu'il ait prononcées auraient fait sourire Molière et Shakspeare. Quand on l'eut transporté chez lui, on lui demanda quel était son médecin : « Je n'en ai jamais eu, » répondit-il, avec un geste inimitable. Voilà pour Molière. Puis, un moment avant d'expirer, il dit : « *I have an* EXPOSITION *of sleep come over me.* » « Je sens venir une *exposition* au sommeil, » phrase textuelle que prononce Bottom, coiffé de sa tête d'âne, dans *le Songe d'une nuit d'été.* Voilà pour Shakspeare.

Rien de très-nouveau d'ailleurs aux divers théâtres, dont la plupart sont encore fermés, ou commencent à peine la session dramatique de l'automne après la fermeture d'usage.

Parmi les nouveautés littéraires, les ouvrages sur l'Inde se multiplient de plus en plus. Le roman s'est emparé des victimes de l'insurrection, auxquelles il fait raconter leurs aventures, et les pseudo-autobiographies attribuées aux victimes de l'autre sexe ont surtout du succès. Les mémoires ou autobiographies vraies ont quelquefois un intérêt plus réel, et non moins pathétique. C'est toute une littérature qu'a enfantée la rébellion des cipayes, et l'on peut la comparer au lotus sacré des Hindous, qui est justement en fleur depuis quelques jours dans l'aquarium tropical du jardin botanique de Kew. Si le courage britannique n'y avait mis bon ordre, cette fleur eût figuré tout simplement l'emblème du retour des beaux jours d'Aureng-Zeb. Il paraît, malheureusement, que la crise n'est qu'apaisée, quoique la grande presse de Londres embouche la trompette du triomphe, en avouant toutefois qu'il reste encore aux Anglais la tâche plus difficile de conquérir les sympathies des nations étrangères. Les Anglais sont convaincus, dans leur orgueil souvent légitime, conve-

nons-en, que la jalousie seule les rend impopulaires en Europe[1], et s'oppose à cette adoption du libre échange qui viderait leurs magasins encombrés. Ce matin, l'ordre du jour de la presse est la dénonciation des lois absurdes de la quarantaine, et justement les dernières nouvelles de New-York nous apprennent que le peuple de cette ville, exalté par des articles semblables, a organisé, avec un singulier mélange de fureur et de sang-froid, une émeute contre l'édifice de la Quarantaine, à Staten-Island. L'incendie, secondé par des instruments de démolition, a détruit cet édifice, et la populace a fort tranquillement sauvé les malades, après les avoir exposés à être rôtis tout vivants avec les docteurs et les directeurs de l'établissement sanitaire, sans que les autorités aient osé intervenir. Aussi un agent de la colonie d'Auckland, M. Ridgway, s'adressant à M. Bright, lui déclare qu'il a tort d'inviter les ouvriers de Glascow à émigrer aux Etats-Unis pour y chercher une liberté orageuse, un travail incertain et les miasmes putrides du Mississipi. — Non, le paradis sur terre est dans la Nouvelle-Zélande, où ils sont sûrs de recevoir en arrivant quarante acres de bonnes terres, sous un climat tempéré, un sol fertile, et avec ces garanties d'ordre qui doivent séduire le *bon sens* des ouvriers de Glascow, comme celui des ouvriers de tous les pays du monde... J'aime ce M. Ridgway, et je dis, comme M. Bright : Si j'étais plus jeune, j'émigrerais dans cette colonie dont l'agent demeure à Londres, 40, Leicester-Square... Croyez bien que c'est spontanément et avec tout le désintéressement de M. Bright lui-même que je transcris ici son adresse.

Je vois que les journaux de Paris comme ceux de Londres retentissent des prouesses de ce jeune Sicilien, âgé de onze ans, qui étonne toute l'Italie par ses improvisations, ses réponses

[1] « L'ubiquité et l'influence universelle de ce pays n'ont jamais été mieux démontrées que cette année-ci. L'histoire dira comment, en 1858, l'Angleterre a non-seulement étouffé la plus formidable insurrection militaire des temps modernes, mais encore ouvert au monde le vaste empire de la Chine et joué le principal rôle dans la pose du premier télégraphe océanique entre le vieux et le nouveau monde. Ajoutez à cela que les plus favorables régions de l'Afrique sont explorées en ce moment par une expédition anglaise et qu'une nouvelle Australie se fonde sur le rivage occidental de l'Amérique. Malheureusement ces triomphes, qui réjouissent le patriotisme, ne nous procurent guère de bon vouloir de la part des autres nations, etc. »

(*Times* du 20 septembre.)

érudites, ses jugements de saine critique, traduisant à livre ouvert Virgile, Horace, Cicéron, Homère, Racine, Shakspeare, Cervantes, bref, rival de Pic de La Mirandole, son ancêtre littéraire. L'Ecosse a aussi, dans ce moment, un héritier de son *Mirabilis Chricton*, à peine âgé de onze ans comme le petit prodige sicilien, et remarquable surtout par sa mémoire soi-disant universelle. Il habite l'île de Skye. Mais ce phénomène vient d'être cruellement mystifié par un bachelier d'Oxford qui, prenant ses vacances en Ecosse, l'a rencontré le dimanche sur la route de l'église, et, après l'avoir interrogé sur toutes les capitales de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique, l'a ramené tout à coup dans son pays natal en lui demandant : « Pouvez-vous me dire le nom de l'île où vous êtes né et où vous habitez? » Le phénomène est resté muet. Le maître d'école de l'île avait oublié ce petit chapitre de la géographie universelle. Il était là aussi, non moins confondu que l'élève. « Eh bien ! mon cher enfant, dit alors le bachelier, vous nous avez nommé plus de cent capitales; apprenez-nous ce que c'est qu'une capitale... est-ce un animal ou un homme? — C'est un animal, » répondit l'enfant. — Cette réponse, dit *le Journal de Glascow*, où je puise l'anecdote, n'empêchera pas notre phénomène de l'île de Skye de figurer dans la statistique de nos écoles comme un exemple de leur excellent enseignement. — Malgré l'anecdote, si elle est vraie, et malgré le *Glascow Commonwealth*, cité par le *Times*, l'Ecosse n'en jouit pas moins des meilleures écoles des Trois-Royaumes, et mérite tout ce qu'en dit M. le baron Dupin dans ses derniers volumes sur les progrès de l'intelligence européenne.

L'histoire du phénomène de Skye ressemble à une épigramme contre les candidats aux derniers examens de l'université d'Oxford, où, sur onze cent cinquante étudiants examinés, quatre cent vingt-neuf seulement ont été reçus. Il paraît que plusieurs des candidats refusés étaient réellement des élèves fort instruits en grec et en latin, mais qui, soumis à une épreuve écrite, ont prouvé qu'ils ne savaient ni l'orthographe anglaise, ni les principaux événements de l'histoire nationale.

Je regrette que le testament de la duchesse d'Orléans, tel que l'ont publié en anglais les journaux de Londres, ait le caractère d'un acte politique ; mais le partage que la noble princesse a fait des objets d'art lui appartenant intéresse les artistes, et je crois pouvoir vous traduire cette partie du document.

— Je lègue au comte de Paris :

Mon collier de perles à quatre rangs, qu'il offrira un jour, je l'espère, à la comtesse de Paris ;

Mes six boucles d'oreilles en diamants, avec la chaîne ;

L'album rouge, contenant la belle collection d'aquarelles par les artistes français, qui appartenait au duc d'Orléans ;

Toutes mes fourrures et le tableau des *Saintes femmes*, de Scheffer.

— Au duc de Chartres :

Ma parure de perles, composée des broches, épingles, boucles d'oreilles, bracelets et diadème. Cette parure me venait de sa marraine, ma tante Adélaïde ;

Mon bracelet de rubis, légué par la reine des Belges ; deux boutons de rubis ; la bague de saphirs et la bague de rubis ;

Ma belle coupe en lapis ; le livre de prières qui fut commandé par son père ; le nécessaire d'armes et mes dentelles. J'espère que ces bijoux et ces dentelles seront portés par une duchesse de Chartres.

— Outre les objets ci-dessus, je lègue, comme souvenir, au comte de Paris :

Le grand portrait de son père, par Ingres ; le buste de marbre de son père, par Jallet ; les *Portes de fer*, par Dauzats ; le petit tableau du *Col de Tineah*, par Philippoteaux ;

Tous les manuscrits de son père, papiers, lettres, petits portefeuilles, aussi bien que les lettres de son père, à moi adressées. — Je sais qu'il regardera toujours ces papiers comme un trésor précieux, et s'en servira un jour avec discernement, de manière à faire connaître le caractère de celui que la France a pleuré, sans même connaître toute sa valeur.

— Je lui laisse aussi :

Les portraits de mes deux mères ; le portrait en aquarelle, par Winterhalter, représentant la reine avec les enfants du duc de Nemours ; le portrait, à l'huile, du duc de Chartres, par Winterhalter ; le beau poignard commandé par ma belle-sœur, la duchesse de Wurtemberg, pour le duc d'Orléans ; deux des albums contenant les dessins de son père ; la psyché qui me fut offerte par la ville de Paris, à l'occasion de mon mariage ; la statuette équestre en bronze, de son père, sur un piédestal de marbre blanc ; la grande pendule de Bréguet, qui sonna

l'heure de sa naissance, avec les ornements de cheminée qui l'accompagnent; la boîte émaillée, contenant la montre de son père et divers autres souvenirs; la boîte contenant le cachet et les couteaux d'argent dont je me sers toujours; une moitié des belles gravures du portrait de son père, par Ingres; — la petite aquarelle du duc d'Orléans, à cheval, copiée d'après Horace Vernet; un de mes quatre beaux éventails; mon éventail de mariage, en filigrane, dont s'était servie aussi la reine; son hochet de corail, dont se sont servis aussi tous les enfants de la reine; mon bracelet renfermant un portrait de son père, destiné à sa femme; mon prie-Dieu sculpté, contenant le masque de son père; mes papiers, lettres, petits livres de souvenirs, que j'ai laissés en Angleterre; l'épée de son père, qu'il portait le jour de sa mort, et la palme qui lui fut offerte par sa division à son retour des *Portes de fer.*

— Je laisse comme souvenirs au duc de Chartres :

Le portrait équestre de son père, par Dedreux; le petit portrait de son père, par Ingres; le grand tableau du *Col de Teniah,* par H. Vernet; la tête en marbre, de son père, copiée du mausolée de Triquetty; l'aquarelle de la reine, par Winterhalter; mon portrait, par Henriquel Dupont; la garniture de mon pupitre (encrier, porte-plume et buvard, relié en argent); la miniature de sa marraine; ma petite montre; le carnet en écaille et or, orné de portraits de famille; un de mes quatre beaux éventails peints; le bracelet, orné de son portrait et de celui de son père, destiné à la duchesse de Chartres; l'aquarelle d'Eugène Lamy, représentant la *Revue des chasseurs d'Orléans aux Tuileries,* en 1841; le grand portrait du comte de Paris enfant, par Winterhalter; deux des albums contenant des dessins du duc d'Orléans; la seconde moitié des gravures du portrait de son père, par Ingres; l'*Arc de triomphe de Djimilath,* par Dauzats; mon orgue d'Alexandre; ma corbeille de mariage et une statuette en bronze, de son père, avec les deux vases en bronze qui l'accompagnent.

J'ai inscrit sur une liste spéciale les souvenirs que je prie ma famille et mes amis d'accepter comme un dernier gage d'affection, et je désire que mes fils partagent entre eux le reste des articles que je puis laisser, tels qu'albums, bronzes, livres, meubles et bagatelles.

Cet acte est daté d'Eisenach, 1er janvier 1855.

Notre correspondant fait allusion à la vente du haras de lord Derby. Les habitués du *turf,* qui boudaient déjà le prince Albert, qui préfère les animaux de basse-cour aux coureurs olym-

piques, en veulent au premier ministre de sa désertion ; mais le *Times* voit autrement les choses : selon lui, lord Derby serait coupable d'une mystification indigne de son caractère, et ressemblerait à l'usurier Alphius d'Horace :

> Relegit omnes idibus pecunias ;
> Quærit calendis ponere.

C'est-à-dire que lord Derby, jaloux de garder ses coureurs et même *Toxophilite*, n'aurait fait qu'une vente tronquée ou fictive, en mettant des prix réservés sur toutes les bêtes qu'il ne voulait céder à aucun prix. Aussi les enchères sur ledit *Toxophilite* se sont élevées jusqu'à deux mille cinq cents guinées (près de 60,000 fr.) ; mais lord Derby en voulait trois mille (75,000 fr.). 75,000 fr. un cheval ! Le noble seigneur a été plus coulant pour se défaire de ceux de ses coureurs qu'il voulait sérieusement réformer. Nous remarquons cependant parmi les lots adjugés *Tom Bouline*, que lord Glascow a payé sept cents guinées, — acquisition dont tous les amateurs lui font compliment ; et, en fin de compte, lord Derby a réalisé une somme de soixante mille francs au moins, avec douze de ses chevaux seulement. Sa Seigneurie est un habile maquignon, s'il n'a vendu à ce prix que douze rosses. Le *Times* n'en conclut pas moins son article en souhaitant pour l'honneur de lord Derby qu'il soit plus sincère dans l'abandon de ses opinions rétrogrades que dans ses prétendus adieux à ses chevaux.

AMIENS ET MANCHESTER.

Le *Times* a publié, le 30 août dernier, un article très-remarquable et qui devait être remarqué par les partisans exclusifs du libre échange. Le journal anglais a assaisonné de plaisanteries ironiques les faits suivants, que nous nous contentons d'extraire littéralement :

Un très-important document a fait son apparition sous les auspices de la Chambre de commerce d'Amiens. Un Anglais ne peut le lire sans un peu de compassion. Cependant, il contient sur l'état des manufactures chez nos voisins des révélations qu'il est utile de faire connaître à nos

hommes d'Etat et à nos hommes de commerce. Il y a quelque temps, les fabricants de velours de coton d'Amiens envoyèrent une députation à Manchester pour apprécier la cause de la différence dans le produit et dans les prix du même article manufacturé en France et en Angleterre. Ces messieurs ont fait un rapport que la Chambre de commerce d'Amiens a trouvé propre à être imprimé. Manchester, semble-t-il, reçut ses compétiteurs gaulois avec toute franchise. M. Isaac Gregory les conduisit dans toutes les fabriques qu'ils désiraient visiter; les machines, les prix, les salaires, la nature de la matière brute, tout leur fut expliqué ; et, après une étude attentive, ils quittèrent notre métropole du coton dans un état de profond découragement. Au lieu d'exciter leur émulation, cette visite les plongea dans le désespoir. Ils s'en sont retournés chez eux en criant qu'il n'y a plus aucune espérance pour la France, si la manufacture d'Amiens n'est délivrée par des prohibitions positives de tout conflit avec ces terribles produits de Manchester. Néanmoins, les délégués d'Amiens veulent bien condescendre à quelques détails commerciaux, et leurs calculs établissent ce résultat que lorsqu'une pièce de coton peut être faite à Manchester pour 36 fr. 30 c., le coût du même article à Amiens doit être de 63 fr. 60 c. Voici, selon eux, les causes de cette différence d'à peu près 100 pour 100 : la teinture est d'un tiers meilleur marché; la dernière main, l'impression, le pliage, sont de 50 pour 100 meilleur marché. Bref, l'aune de coton est aussi de 50 pour 100 meilleur marché en Angleterre qu'en France. Le coton en France paye un droit de douane ; l'infériorité des machines françaises fait qu'on ne peut employer qu'une meilleure qualité de cette matière première ; la dépense de l'établissement d'une fabrique est bien plus grande en France qu'en Angleterre ; le charbon est cinq fois moins cher en Angleterre que le combustible de bois dont on fait usage à Amiens ; la perfection de l'outillage anglais fait que le manufacturier anglais peut obtenir pour 70 centimes la même mesure de tissu que le manufacturier français ne peut obtenir que pour 2 fr. 50 c. *Tout cela sautant aux yeux,* disent les Français étonnés, *il n'y a plus d'illusion possible.*

Tout ceci est parfaitement vrai : les velours de coton sont réellement produits à Amiens au double du prix auquel ils se fabriquent à Manchester. Un élément seul manque pour mettre la France à même de juger toute cette question.

Il serait important de savoir la somme payée par toute la France pour les velours de coton d'Amiens ; les délégués ne nous fournissent pas ce chiffre. S'ils l'eussent fait, nous eussions pu, par le simple procédé de la division de cette somme, fixer, dans l'intérêt du consommateur fran-

çais, le taux exact de la taxe qu'il paye pour le plaisir de savoir qu'il y a une fabrique de velours de coton à Amiens.

La moitié de l'argent payé pour les velours de coton en France est une dure taxe levée sans avantage sur la bourse des Français. Telle est la conclusion qui *saute aux yeux* des Anglais.

La Chambre de commerce d'Amiens en tire cependant cette conséquence bien différente que, quoi qu'il en soit, et quoique la France doive payer un surcroît d'impôt, les manufactures d'Amiens doivent continuer à fonctionner. C'est une des nécessités vitales de la France qu'Amiens produise du velours de coton. Ils regrettent de penser qu'un droit de 80 pour 100 soit insuffisant pour les protéger. Hélas ! les droits très-élevés ne sont plus protecteurs. En dépit de Cherbourg, Manchester envahit la France, et, dans la grande bataille du velours de coton, gagne une nouvelle victoire d'Azincourt. Rien n'y fera, sinon une prohibition absolue : la France doit rétrograder jusqu'à la tactique de la Chine et bâtir une grande muraille pour arrêter ces maraudeurs de Manchester.

Le système continental, qui eut tant de succès sous Napoléon Ier, doit être repris et perfectionné sous Napoléon III. Le peuple français doit s'imposer lui-même pour s'isoler ; il doit doubler le nombre de ses douaniers et ceux-ci doubler de surveillance, afin que la fabrique d'Amiens puisse continuer paisiblement et sottement de travailler pour un commerce inutile.

Les délégués d'Amiens se plaignent, avec une douloureuse sympathie qui leur fait honneur, que l'ouvrier anglais gagne deux fois et même trois fois plus que *nos pauvres tisseurs français*. Ils comparent les salaires des deux classes et montrent que l'ouvrier français a lieu d'envier ce que gagnent les ouvrières anglaises.

Et cependant, ajoutent nos délégués, la vie n'est pas plus chère pour l'ouvrier anglais que pour l'ouvrier français : le pain et la viande sont au même prix dans les deux pays, et, selon toutes les probabilités, il en sera toujours ainsi maintenant que les droits sur les blés ont été abolis.

Le feu et le vêtement sont moins chers en Angleterre qu'en France. Le travailleur anglais vit infiniment mieux que l'ouvrier français : il y a, par conséquent, en lui plus de force et de travail : il jouit aussi de plus de loisir.

Voici, d'après le *Publisher's circular*, la durée des droits d'auteur chez les diverses nations. En Angleterre, la propriété littéraire est conservée par un auteur pendant quarante-deux ans de

sa vie, et s'éteint sept ans après sa mort. En Grèce et en Sardaigne, la durée n'est que de quinze ans, à partir de la date de la publication. En Russie, le droit persiste vingt-cinq ans après la mort, et dix ans de plus, si une nouvelle édition a été publiée dans les cinq dernières années du premier délai. En Belgique et en Suède, un ouvrage tombe dans le domaine public vingt ans après la mort de l'auteur.

En France, le droit persiste au bénéfice des enfants ou de la veuve, sous le régime de la communauté, pendant trente ans; en faveur d'autres héritiers, il n'est percevable que pendant dix ans. En Espagne, il dure cinquante ans après la mort. En Autriche, en Bavière, en Portugal, en Prusse, en Saxe, dans les Deux-Siciles, le Wurtemberg et les Etats de la Confédération germanique, il s'éteint trente ans après le décès. En Danemark, il en est de même, à cela près que les rééditions doivent être quinquennales, sinon l'ouvrage tombe dans le domaine public. Aux Etats-Unis, le droit dure pendant quatorze ans; ce droit se prolonge de quatorze autres années en faveur de l'auteur vivant ou de sa veuve, de ses enfants ou de ses petits-enfants.

Le télégraphe transatlantique n'a pas dit son dernier mot, nous l'espérons. Mais on comprendra que nous différions tout article sur ce sujet, en remerciant les savants qui nous ont offert leur collaboration. L'histoire de la pose du câble électrique et de ses conséquences sera bientôt le texte d'un article original dans les Revues anglaises.

Il est pénible de voir un octogénaire comme le poëte W. Savage-Landor se faire condamner pour un libelle. L'irascible vieillard, qui habite Bath, s'étant brouillé avec une dame, son aînée de plusieurs années, a publié en prose et en vers une satire qui rappelle, par sa virulence, les diatribes d'Horace contre Canidie et la satire de lord Byron contre l'ex-gouvernante de sa femme. Le jury de Bristol vient de condamner M. S. Landor à mille livres sterling (25,000 fr.) de dommages-intérêts au profit de Mrs. Yescombe, traitée par lui de *menteuse*, de *voleuse*, etc., etc.

Nous avons publié les voyages du docteur Livingstone et ses découvertes dans l'Afrique centrale. Nos lecteurs recevront avec plaisir les dernières nouvelles du célèbre voyageur. Voici un extrait d'une lettre que le docteur a écrite sur la rivière Zambèse en juin dernier :

Nous avons atteint le bras méridional du Zambèse le 14 mai, et nous avons trouvé la barre beaucoup moins difficile que nous ne pensions, et les brisants moins dangereux. Nous sommes entrés dans la rivière sains et saufs, faisant connaître par signaux au navire de Sa Majesté, *Hermès*, la profondeur de l'eau, jusqu'à ce qu'il fût hors de vue dans la direction de Killimane, où il allait porter aux Portugais nos lettres de créance. Comme nous étions entrés dans les marais de Mangrove, nous prîmes de la quinine, et, pensant que le moment était venu de mettre à l'eau le petit steamer *Ma-Robert*, nous en effectuâmes le lancement, qui se fit avec succès. Nous nous servîmes alors de ce navire comme d'un pilote. Nous avons à peine entrevu un indigène.

Après avoir exploré diverses bouches du Zambèse, nous avons enfin trouvé une excellente barre et un bon port, qui nous ont permis d'entrer dans le bras principal. L'eau ayant un cours rapide, nous craignîmes d'ensabler le *Pearl*, et nous pensâmes qu'il était plus prudent de l'abandonner et de nous confier au *Ma-Robert*, pour avancer facilement dans l'intérieur du pays. Les capitaines Gordon et Bedingfield étaient ravis d'admiration pour le Zambèse. Ce dernier trouvait qu'il différait de toutes les autres rivières de la côte occidentale.

Nous n'avions pas de cas de fièvre, et nous nous sommes assurés de ce grand fait que ce temps de l'année était, au cœur de l'Afrique, très-salubre pour les Européens, aucun homme du *Pearl* ou de l'*Hermès* n'ayant été attaqué par la maladie. Vous savez que je quittai autrefois la rivière à Mazaro et que nous dûmes de connaître le bas Zambèse à la relation du capitaine Parker. Nous arrivâmes à Mazaro, et ce ne fut pas sans une profonde émotion que je revis ces lieux où je fis mes premières observations astronomiques sur le Zambèse, cette même petite hutte que j'avais habitée. Nous avons fait fuir les hippopotames ; les plus vieux n'ont pas songé à nous résister. Nous sommes en bons termes avec les indigènes. Nous irons à Tete la semaine prochaine. Pas de fièvre encore.

Voici une seconde lettre adressée par le docteur Livingstone à J. Aspinal Turner, esq. :

Steamer à hélice *Pearl*, le 10 juin.

Mon cher monsieur,

Je suis heureux de vous informer que notre voyage a été des plus

heureux depuis notre départ de Liverpool, et qu'après bon nombre de tâtonnements nous sommes enfin entrés dans les eaux du Zambèse. Nous nous étions d'abord engagés dans le bras méridional extrême ; mais, après avoir fait soixante milles, nous nous trouvâmes au milieu d'herbages flottants tellement épais, quoique certaines parties de la rivière fussent encore libres, que les navires ne pouvaient plus avancer.

L'accès et la barre sont excellents, et pendant soixante milles la rivière coule à travers d'immenses plaines où le coton de Sea-Island pourrait être cultivé.

Nous nous rendîmes ensuite au Luabo, bras du Parker ; mais nous trouvâmes, quoique la rivière fût très-large et l'eau très-courante, une double barre très-dangereuse. Rétrogradant à sept milles au sud, nous rencontrâmes l'excellente barre et le bon accès de Kongone. De là on communique par deux bras avec le bras principal, et comme l'un n'a que cinq milles de longueur, nous le prîmes, en nous servant du *Ma-Robert* pour pilote. Nous essayâmes encore d'une autre large embouchure, mais la barre était mauvaise.

Près de l'embouchure du bras Kongone, mon frère a trouvé dans un jardin d'indigène déserté une sorte de coton dont je vous envoie un échantillon...

J'ai distribué de la semence de Sea-Island à différents habitants du Delta, qui m'ont promis d'en tirer bon parti...

Les premières nouvelles que nous avons reçues nous ont appris que les Portugais avaient été obligés de s'enfuir à la côte, une tribu s'étant révoltée. Tous les Européens s'étaient réfugiés à Kilimane. N'étant pas dans le pays à l'époque où le mouvement a eu lieu, nous ne serons pas accusés de l'avoir provoqué. Je vous laisse à penser combien nous allons nous avancer plus loin cette fois. Nous n'avons pas encore un seul cas de fièvre. Chacun prend sa quinine quotidiennement.

David Livingstone.

P. S. 21 juin. — Nous abandonnons le *Pearl* plus tôt que nous ne croyions devoir le faire. Un navire tirant quatre ou cinq pieds d'eau pourrait avancer jusqu'à Tete, mais le *Pearl*, tirant neuf pieds sept pouces, serait en danger. Nous avons débarqué nos provisions dans une île, et nous faisons de nombreuses excursions sur la chaloupe à vapeur.

AGRONOMIE. — ACCLIMATATION. — ESPÈCES OVINES.

Le Jardin zoologique de Marseille est admirablement placé pour servir de transition aux espèces animales qu'il peut être

utile de transporter des diverses zones africaines dans les provinces de l'empire français. Les habiles administrateurs de ce jardin l'ont parfaitement compris. L'on peut consulter déjà avec fruit leur expérience, qu'on s'adresse soit à M. N. Suquet, soit à M. Barthélemy Lapommeraye, les deux directeurs, celui-ci étant plus spécialement chargé de la partie scientifique de l'établissement. A notre dernier passage à Marseille, nous fîmes l'acquisition de deux jeunes agneaux de l'Yemen qui, nés dans le Jardin zoologique, nous paraissaient susceptibles d'être plus facilement acclimatés dans les environs de Paris. Malheureusement ils ont péri successivement sans que nous puissions encore nous rendre compte de leur mort, et lorsque le dernier semblait non-seulement vigoureux mais heureux de la société de trois chèvres qui vivaient dans la même étable et paissaient sur le même gazon. Nos propres observations sur cette espèce ovine seraient trop imparfaites, mais nous nous félicitons de pouvoir reproduire les notes que nous devons à l'obligeante communication de M. Barthélemy Lapommeraye :

« L'espèce ovine de l'Yemen, que feu M. Joseph Géné, de Turin, a décrite successivement sous les noms de *ovis aries recurvicauda* et de *ovis melanocephala*, mérite l'attention particulière des zoologistes et de tous les hommes qui s'intéressent à l'agriculture de leur pays.

« 1° Cette espèce remonte à l'origine des temps.

« 2° Elle s'est maintenue pure à travers les croisements nombreux qu'elle a subis.

« 3° Elle possède des qualités économiques qui la distinguent entre toutes les autres.

« 4° Son acclimatation, facile sous la zone tempérée, peut-être même au delà, conseille son introduction dans les diverses localités en plaines du midi de l'Europe, d'abord, pour la faire avancer progressivement à l'intérieur, ainsi que le commandent la prudence et les saines notions de l'immigration des animaux utiles.

« Il s'agit de démontrer ces diverses propositions.

« 1° L'espèce dont il s'agit remonte à l'origine des temps.

« Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur quelques bas-reliefs de l'Egypte antique, de manier quelques amu-

lettes de la même époque, représentant ce mouton en figurines d'agate ou de toute autre pierre dure, avec la distribution identique de la couleur noire pour la tête et le cou, jusqu'aux épaules, du blanc pur pour le reste du corps de l'animal. Les caractères zoologiques spéciaux et distinctifs, tels que l'absence des cornes, l'existence d'un fanon amplement développé, le développement obèse et adipeux du train postérieur, avec cette queue mince et grêle qui se relève et retombe, se reconnaissent facilement au premier aspect. Si je ne me trompe, une de ces jolies figurines doit se trouver dans la riche collection du musée égyptien du Louvre.

« En un mot, il y a identité parfaite entre l'animal de l'époque mosaïque et pharaonique, et celui que l'Arabie possède aujourd'hui.

« 2° Elle s'est maintenue pure à travers les nombreux croisements qu'elle a subis.

« Le type rigoureux reposant sur la distribution des couleurs, telle que nous l'avons déjà indiquée, il ne saurait y avoir doute à ce sujet.

« Les Arabes pasteurs ont, de tout temps, opéré le croisement de leurs différentes races ovines. Etait-ce dans un but combiné, ou laissaient-ils les choses se produire au hasard? La première hypothèse me paraît devoir être adoptée.

« Quant au croisement de l'espèce qui nous occupe, nous en trouvons sous notre main de nombreux et curieux exemples, soit par le don qui nous a été fait de quelques-uns de ces animaux, soit par les produits obtenus au jardin. Parmi ces derniers, plusieurs se sont écartés du type, tandis que d'autres l'ont reproduit dans toute sa vérité.

« Les animaux d'introduction plus ou moins récente nous ont offert les variantes que voici, tout en possédant les caractères principaux. Transposition des couleurs. C'est lorsque la tête et les épaules sont blanches et que le reste du corps est noir. La nature du poil est modifiée soit généralement, soit partiellement. Il est laineux au lieu d'être rêche et cassant (type), ou bien il est moitié l'un, moitié l'autre. Ici le fanon manque. Ceux-là ont des cornes, contrairement au type. Tantôt les oreilles sont droites et pointent en avant, tantôt elles sont amples et tombantes,

tantôt moyennes, tantôt rudimentaires. Mais, je le répète, les caractères principaux subsistent. La taille reste la même. Les jambes sont toujours minces et effilées, toujours la région uropygiale est relevée en tablier qui recouvre les parties génitales; toujours le système adipeux subsiste et le suint abondant graisse et lubrifie tout le système pileux.

« Cette sécrétion considérable n'a d'ailleurs rien de commun avec la graisse propre à nos moutons. Elle est d'une nature fluide et non concrète. Elle ne rancit pas. Les Arabes la recueillent dans des outres et s'en servent, pendant plus d'une année, pour le condiment de leurs mets journaliers.

« Ces mêmes Arabes pratiquent la castration des animaux de la race ovine et de la race caprine, au point de vue de l'engraissement, ne réservant pour types producteurs, pour étalons, qu'un certain nombre de sujets, les mieux conformés, les plus beaux et les plus purs. On le voit, ils pratiquent le mode de sélection.

« De nombreux dons, faits au Jardin zoologique de Marseille, de chevreaux provenant de la Syrie, de l'Egypte, de l'Yemen, du Sennaar, de l'Abyssinie et du Zanguebar, nous ont presque toujours fourni la preuve de ce que j'avance. Ces animaux étaient bistournés, gras, dodus, au pelage brillant. Sans aucun doute, leur chair eût été d'une consommation avantageuse, sous le double rapport de la quantité et de la qualité. En Syrie, la chair des chevreaux et des chèvres engraissés appartenant à l'espèce dite *aux dents dorées*, *capra auridens*, est préférée par les Européens à la chair des meilleurs moutons. Rien d'aussi savoureux, d'aussi délicat qu'un gigot de l'*ovis melanocephala*, bistourné, cuit dans sa graisse, ou, pour mieux dire, dans sa *mantèque*.

« Les gourmets de tous les pays pousseraient certes à la propagation de cette espèce ovine, si, comme moi, ils s'étaient trouvés en position de déguster cette viande succulente!

« L'espèce ovine de l'Yemen, qui nous occupe, consomme assez bien, mais elle est rustique. Elle se défend convenablement, sous l'empire de la chaleur comme sous l'action rigoureuse du froid. Elle n'est pas moins féconde que d'autres espèces. La femelle donne presque toujours deux petits par portée. Je ne parlerai pas de la production du lait. Les mamelles manquent

d'ampleur, les trayons sont exigus, mais les petits sont bien nourris et se développent rapidement.

« Voilà quelles sont les qualités économiques de l'espèce.

« Faudrait-il chercher à en obtenir quelque chose en sus, un peu plus de taille, par exemple, par le métissage? Je ne crois pas qu'il fût utile de tenter l'épreuve; peut-être qu'à ce point de vue le mieux serait l'ennemi du bien.

« Produire une chair abondante sans trop dépenser en nourriture, une chair succulente avec une nourriture ordinaire, obtenir ces résultats combinés dans le moindre délai possible sur des animaux bistournés, ne serait-ce pas là l'heureuse solution d'un problème d'une haute importance?

« Quant à la facilité d'acclimatation, l'exemple du Jardin zoologique de Marseille est là pour édifier tout le monde. Dans l'état provisoire de cet établissement, peu d'espace pour ces animaux, le libre arbitre de vivre en plein air ou à couvert, par la chaleur et par le froid, par la pluie et par le beau temps, sans abus dans la provende, telles sont les conditions d'existence!

« Qu'on essaye ailleurs des mêmes moyens! Et d'ailleurs, ne sommes-nous pas jusqu'ici le quartier général où il est permis de s'approvisionner en beaux et bons sujets? »

HISTOIRE NATURELLE. — GASTRONOMIE. — L'ORTOLAN.

> We fat all creatures else to fat us!
>
> Nous engraissons toutes les créatures pour nous engraisser nous-mêmes!
>
> SHAKSPEARE, *Hamlet*.

Une lady qui faisait son premier voyage en Italie vit avec surprise apparaître sur la table d'hôte un plat composé de *tout petits oiseaux* et demanda ce que c'était. « Madame, lui répondit un Français, son voisin de table, *ce sont des illusions!* » Ce Français devait être de ceux que Sterne a classés parmi les voyageurs d'un gros appétit... A moins que cette classe n'ait été oubliée dans le *Voyage sentimental* d'Yorick.

Cette miniature d'oiseau était l'ortolan, *emberiza chlorocephala* ou *emberiza hortulana*. De la famille des bruants, l'ortolan est

de la taille de l'*emberiza bitrinella* ou bruant ordinaire, mais son bec est plus allongé et son corps moins effilé ; sa tête et son cou sont d'un olivâtre cendré, sa gorge d'un jaune brillant, et une ligne de même couleur se dessine de chaque côté de sa tête ; l'iris de son œil est brun et le bord de ses paupières est couvert d'un double rang de petites plumes dorées qui donnent à sa physionomie une expression très-douce ; son dos et ses plumes scapulaires sont un mélange de roux brun et de noirâtre, son ventre est roux comme sa poitrine, les plumes de sa queue sont noirâtres, et les deux plumes extérieures laissent voir une tache blanche de forme conique. La femelle de l'ortolan est plus petite que le mâle, sa tête et son cou tirent sur le cendré, sa poitrine est aussi moins brune et elle est en général d'une teinte plus pâle. Les pieds et le bec sont couleur de chair.

L'ortolan est un oiseau essentiellement méridional. Dans les pays vignobles il construit son nid sur un cep, avec assez peu de soin, et le compose de crin, de foin et de feuilles sèches. La femelle y couve, deux fois par an, quatre ou cinq œufs de couleur cendrée. La variété qui se trouve en Lorraine (*emberiza lotharingica*), qui diffère beaucoup de l'ortolan du Midi, niche à terre dans les sillons et au milieu des champs de blé.

L'ortolan nous arrive en même temps que la caille, c'est-à-dire vers le mois de mai, et, après avoir passé tout l'été dans le midi de la France, il en repart à la fin de septembre pour retourner plus avant dans le sud. *Gras comme un ortolan*, dit le proverbe ; mais ces oiseaux arrivent excessivement maigres, soit à cause des fatigues du voyage, soit qu'ils aient jeûné en route, soit qu'ils arrivent dans la saison des amours. Mais aussitôt que cette saison est passée, ils prennent de la graisse avec une rapidité merveilleuse, et il est rare alors d'en tuer ou d'en prendre un seul qui n'en soit déjà surchargé. Hélas ! l'homme est-il jamais content? Nous le voyons donner une maladie aux oies et aux canards pour augmenter le volume de leur foie, engraisser les cochons au point de les faire crever dans leur lard, enfin, mutiler les pauvres volailles pour leur faire prendre du poids. Les ortolans sont donc condamnés à être enfermés par centaines dans des chambres éclairées seulement par une lanterne, et là ces malheureux oiseaux cherchent à oublier les soucis de la

captivité en mangeant le plus possible. C'est ainsi qu'ils atteignent facilement le poids de trois onces, et, si on ne se dépêchait de les manger à propos, ils périraient de cet excès d'embonpoint. Dans les manoirs du Midi, la chambre aux ortolans est tout aussi obligatoire que la cascade artificielle, le pont rustique et le *poste* de la bastide marseillaise. Heureusement les méridionaux ne sont pas des gourmets exclusifs ou égoïstes : tous les pays sont appelés à jouir de ce mets *par excellence*, et chaque année on exporte des quantités considérables d'ortolans vivants, soit à Paris, soit à Londres, pour les offrir aux compatriotes de cette dame qui s'étonnait qu'on pût servir à table d'hôte des oiseaux de si petite taille. Les Anglais ont appris à les apprécier et à les élever eux-mêmes pour leur table. Nous trouvons dans l'ouvrage de M. Dixon, *le Colombier et la Volière*, des détails intéressants dont nous avons pu nous-même vérifier l'exactitude sur une paire d'ortolans que nous avons rapportée d'une excursion en Provence.

« L'ortolan et la caille, dit cet auteur, sont à peu près maintenant les seuls oiseaux sauvages que l'on engraisse pour la table, selon la coutume ancienne et beaucoup plus usitée sur le continent qu'elle ne l'a jamais été en Angleterre. L'étalage du marchand de volailles, beaucoup plus varié autrefois qu'il ne l'est maintenant, comprenait trois genres d'oiseaux : les oiseaux nés et élevés à la ferme, c'est-à-dire les oiseaux de basse-cour proprement dits ; les oiseaux tués à la chasse, et enfin ceux que l'on prenait vivants et que l'on engraissait en cage. C'est sans doute à cette dernière catégorie, ajoute M. Dixon, que l'on doit rapporter les oiseaux gras dont parle le livre des Rois, lorsqu'il dit : « Choisissez, d'entre les oiseaux les plus gras, ceux qui le « sont le plus. » Les allusions au filet de l'oiseleur et à l'oiseau qui s'en échappe reviennent plus d'une fois dans les Psaumes de David et dans les Proverbes de Salomon. » Il fallait être un gourmand anglais pour trouver dans la Bible ce texte gastronomique. Mais les anciens, Grecs et Latins, étaient là-dessus plus forts que les Hébreux.

Deux cents ans avant la venue du Christ, Caton nous montre comment il faut engraisser les ramiers, avec des fèves rôties, de la farine de fève, etc. On doit regretter que son traité soit d'une

précision trop rigoureuse, car il aurait bien pu nous enseigner aussi la manière d'engraisser les autres oiseaux. Heureusement, Varron et Columelle, écrivains du commencement de l'ère chrétienne, ajoutent un certain nombre d'oiseaux à la liste de Caton. Varron surtout attache une grande importance à la manière dont on engraisse les grives, les *miliariæ* ou proyers (qui se rapprochent autant que possible de nos ortolans), les cailles, les ramiers et les tourterelles. Les sarcelles, les canards sauvages, etc., subissaient un traitement semblable dans les *nessotropheion* ou *établissements pour l'engraissement des canards*. Columelle parle en outre de volailles sauvages *(sylvestres gallinæ)* qu'il appelle *champêtres* (*quæ rusticæ appellantur)*, et, comme ces oiseaux ne se reproduisent pas en captivité, il recommande de les gaver fortement avant de les tuer, pour les rendre plus dignes (*aptiores*) de paraître dans les festins.

« Il fut un temps, dit encore M. Dixon, où l'on prenait au filet les tringas pour les engraisser avec du pain et du lait. Mais cette coutume n'existe plus maintenant, et, sauf les cailles et les ortolans, le gibier engraissé ne paraît plus sur la carte de nos dîners ; on peut en dire autant des jeunes cygnes nés en août et menés à l'eau jusqu'en novembre. »

Mais revenons à l'ortolan, qui est importé en si grande quantité en Angleterre qu'il deviendra bientôt un mets des plus communs, si, par quelque nouveau procédé culinaire, un successeur de feu Soyer ne parvient à lui rendre la valeur qu'il avait jadis pour les gourmets. Les journaux ont cité un dîner que le lord-maire d'York offrit, le 1er novembre 1850, au prince Albert, et où un plat, composé principalement de tortues et d'ortolans, avait coûté 100 livres sterling.

Mais si, grâce à quelque artiste en cuisine, l'ortolan redevient rare, il faudra se défier de la contrefaçon, car Buffon nous dit que, « sur la fin de l'été, le torcol prend beaucoup de graisse et qu'il est alors excellent à manger, ce qui lui a fait donner en plusieurs pays le nom d'*ortolan.* » Il existe donc un faux ortolan.

L'ortolan véritable est, avons-nous dit, l'*emberiza chlorocephala,* ou bruant à tête verdâtre, selon le *Dictionnaire ornithologique* de Montagne, ou l'*emberiza hortulana*, ortolan de Selby, James et Gould.

L'ortolan est peut-être l'oiseau le plus facile à nourrir. Donnez-lui seulement du millet, de l'eau fraîche, et le voilà content. Il n'a pas besoin de seneçon, ni de plantain, ni de motte de terre couverte d'herbe, ni d'échaudé, ni enfin d'aucune des friandises de la cage. Il ne refuse pas une feuille de salade, mais il s'en passe. A défaut de millet, vous pouvez lui donner de l'avoine, qu'il casse, comme toute autre graine, à la manière des bruants, contre un petit tubercule osseux, qui est situé sous la mandibule supérieure, et qui est le trait caractéristique de tout le genre bruant.

Du temps de Goldsmith, un ortolan se vendait à Londres jusqu'à une guinée. Il est vrai qu'alors on importait ces oiseaux en très-petit nombre ; mais, aujourd'hui encore, il est permis de les trouver très-chers à 1 shilling 6 pence la pièce (environ 1 fr. 75 c.), si on calcule que, l'ortolan pesant en moyenne trois onces, c'est payer la viande 8 shillings (ou 10 fr.) la livre.

Quant à moi, m'offrît-on 2 guinées de la paire d'ortolans que je possède dans ma volière, je les garderais, tant ils sont accoutumés à leur captivité, tant ils sont gais, tant ils sifflent bien surtout, quoiqu'ils échouent à la troisième note, lorsque, piqués d'émulation, ils veulent essayer la roulade des serins, leurs voisins, ou répondre à la voix humaine, ce qui leur arrive, même dans la nuit, lorsqu'ils aperçoivent la lumière de la lampe ou de la bougie. Ils ont déjà passé ainsi deux hivers et subi la crise de deux mues, retrouvant chaque fois toute l'élégance de leur plumage, toute la vivacité de leurs mouvements et le fifre mélodieux de leur gosier. J'ajouterai qu'étant en ce moment dans la plus belle phase de leur embonpoint proverbial, chacun de mes ortolans, petite pelote de graisse, peut peser bien près de quatre onces.

P. P.

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, septembre 1858.

I'll talk a word with this same learned theban!
(SHAKSP., *King Lear*, acte III, sc. IV.)

Je dirai un mot à ce même savant thébain.

Shakspeare, qui a traité plus d'un sujet classique, aurait pu être séduit par les malheurs de cette famille de Cadmus, qui touchent d'aussi près à l'horrible que les malheurs du roi Léar qu'il nous a montré aveugle comme l'Œdipe de Sophocle. Aussi le poëte anglais qui a produit *l'Œdipe* le plus digne du poëte grec, tout en admirant la simplicité de son modèle antique, a cru devoir s'inspirer aussi du génie shakspearien pour le montrer à un public anglais. Nos confrères vont parler de l'*Œdipe* de Voltaire et de celui de Corneille ; nous avons voulu relire celui de Dryden, après avoir religieusement écouté la belle et heureuse traduction que le Théâtre-Français a représentée ce mois-ci, traduction qui est l'événement dramatique de la saison.

Nous pourrions remonter plus haut avec Dryden lui-même, qui n'étant pas seulement un grand poëte, mais encore un grand critique, parlait de la poésie grecque et de la poésie latine comme en parlent aujourd'hui M. Villemain ou M. Patin, dont les études sur les tragiques grecs viennent justement d'être réimprimées [1]. Il regrette franchement de ne pas avoir osé être aussi simple que Sophocle, mais il se crut obligé d'obéir aux exigences de la scène anglaise et de glisser sous la grande intrigue du drame la *sous-intrigue* (*under-plot*), dont il critique lui-même les inconvénients [2].

[1] 3 vol. Librairie Hachette.

[2] « Sophocle, en vérité, est admirable partout, et nous l'avons suivi d'aussi près que nous l'avons pu. Mais le théâtre athénien (qu'il fût ou non plus parfait que le nôtre) avait une perfection différente de la nôtre..... La coutume veut que nous introduisions une sous-intrigue de personnages secondaires dépendant de l'intrigue principale et s'agitant à côté des personnages principaux comme dans les contre-allées d'un labyrinthe qui aboutissent toutes au parterre central... Peut-être, après tout, l'ancienne méthode est la plus facile comme la plus naturelle et la meilleure, car la variété qu'on cherche est trop souvent sujette à produire la distraction, et, en voulant plaire de trop de manières, si nous manquons d'art pour conduire notre sujet, nous risquons de ne pas plaire du tout. » (*Preface to Œdipus.*)

Pour mieux justifier l'introduction de l'intrigue épisodique de son *Œdipe*, Dryden cite Corneille, quoiqu'il ne soit pas de l'avis du grand tragique français, qui attribuait la plus grande partie de son succès au rôle que Thésée et Dircé jouent dans son imitation de Sophocle, ayant sacrifié maladroitement, selon Dryden, le personnage principal au personnage qui devait rester secondaire, jusqu'à faire d'Œdipe un tyran soupçonneux, plus jaloux de conserver sa couronne que de sauver son peuple. « Le Français s'est trompé, dit Dryden ; tout ce que nous pouvions lui emprunter, c'était l'idée d'un épisode, mais non la manière de s'en servir. » Au risque d'effacer aussi un peu son Œdipe, le poëte anglais a imaginé un Adraste, roi d'Argos, qui est le plus parfait des amants, le plus chevaleresque des guerriers. Fait prisonnier par Œdipe, Adraste admire son vainqueur et veut devenir son frère d'armes. Œdipe n'a pas de plus fidèle ami que lui, et lui accorde tout d'abord la main d'Eurydice, fille de Jocaste et de Laïus, princesse accomplie elle-même, qui rend à Adraste tendresse pour tendresse, avec un chaste dévouement digne des héroïnes de Mlle de Scudéry et de M. Cousin. Dryden n'appréciait pas moins *le Grand Cyrus* que le théâtre de Corneille, et, comme celui-ci, il ne craint pas de faire filer le parfait amour à ses amants au milieu des horreurs de la peste :

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
> L'absence aux vrais amants est encor plus funeste,

dit le Thésée de Corneille.

« Je suis vaincu deux fois, s'écrie galamment l'Adraste de Dryden, par Œdipe et par *ma princesse !* » quand Œdipe lui a dit : « Sois libre pour l'amour et pour Eurydice. » Œdipe n'est, de son côté, guère moins amoureux qu'Adraste, maritalement et filialement à la fois, car il cherche à analyser le singulier sentiment que lui fait éprouver celle qui l'a rendu père, et dont il ignore qu'il est le fils, — énigme que lui a léguée le sphinx pour se venger de la facilité avec laquelle Œdipe devina celle qui lui procura le trône de Laïus. Jocaste aime à son tour Œdipe d'une tendresse tout à fait inexplicable, et, lorsque la mère et le fils, la femme et l'époux analysent ensemble ce qu'ils éprouvent l'un pour l'autre, on croirait qu'ils sont sur le point de découvrir la nature de leur double lien, Jocaste, fidèle à la mémoire de son premier époux, ne cachant pas au second qu'elle est surtout charmée d'une ressemblance qui lui a rendu un Laïus plus jeune. Voltaire devait avoir lu l'*Œdipe* de Dryden, lorsque Egine demandant à Jocaste si elle aimait Œdipe avant que celui-ci l'entraînât à l'autel, Jocaste lui répond :

> ..... Je sentis pour lui quelque tendresse;
> Mais que ce sentiment fut loin de la faiblesse
> . . . .
> Je sentais pour Œdipe une *amitié sévère.*
> . . . .

Mais la Jocaste de Voltaire n'aime d'amour ni son premier ni son se-

cond mari [1]. Elle étouffe dans son cœur une ancienne passion pour Philoctète, personnage qui appartient à Voltaire seul, et qui remplace à la fois le Créon de Sophocle, le Thésée de Corneille et l'Adraste de Dryden [2]. Celui-ci a conservé Créon, ou plutôt ce nom, qui, dans sa tragédie, est une pâle copie du Richard III de Shakspeare. Rival d'Œdipe pour le trône, rival d'Adraste pour le cœur d'Eurydice, ce Créon shakspearien est bossu, bancal, et si contrefait que, lorsqu'il ose parler d'amour à Eurydice, celle-ci, indignée, comme si un singe lui faisait une déclaration, ose lui dire qu'en sortant du sein de sa mère il fit peur à l'accoucheuse ! Créon prétend que la nature l'a dédommagé en lui donnant une âme héroïque. « Non, réplique Eurydice, ton âme est aussi difforme que ton corps ; cherche une créature semblable à toi. La femme qui se prêterait à la reproduction d'un monstre de ton espèce risquerait de faire supprimer par les dieux l'espèce humaine ! » Le Richard III de Shakspeare reçoit de pareils compliments, mais il n'en séduit pas moins les princesses qu'il rend veuves, sans plus se décourager de sa laideur physique que ce fat de Roquelaure, qui prétendait qu'entre le plus bel homme de la cour et lui il n'y avait que l'avance ou le retard de quelques heures pour séduire une femme. Créon est aussi maladroit en amour qu'en politique, et vainement il accuse tour à tour Adraste et Eurydice elle-même de la mort de Laïus ; il ne réussit mieux en accusant Œdipe que parce qu'ici il a pour lui la voix prophétique de Tirésias. Dryden a conservé ce personnage, que Voltaire a transformé en *grand prêtre* solennel ; il a même complété ce personnage antique, non pas seulement en lui donnant une fille pour guider ses pas d'aveugle, mais en graduant mieux que Sophocle l'intérêt de ses révélations. Voltaire n'a pas tort de trouver que le Tirésias thébain se laisse aller un peu trop vite à la colère, et que son langage *ne ressemble guère à l'ambiguïté ordinaire des oracles.* — Le Tirésias anglais ne perce lui-même que peu à peu les ténèbres mystérieuses du forfait qu'il est appelé à deviner. Ses premières réponses ne dénoncent qu'un assassin inconnu ; il lui faut évoquer plusieurs fois le spectre de Laïus pour arriver à la vérité. Ces évocations sont réellement

[1] Quand elle exprime à Œdipe quelque chose des sentiments de la Jocaste de Dryden, c'est à peu près dans un langage qui n'est que froid et qui serait chaste sans l'amour qu'elle conserve à Philoctète :

> Et si j'ose, seigneur, dire ce que j'en pense,
> Laïus eut avec vous assez de ressemblance,
> Et je m'applaudissais de retrouver en vous
> Ainsi que les vertus les traits de mon époux.
>
> (Acte IV, scène I.)

[2] Voltaire s'excuse d'avoir introduit un parfait amant dans son *Œdipe*, en nous disant : « A l'égard de ce souvenir d'amour entre Jocaste et Philoctète, j'ose encore dire que c'est un défaut nécessaire. » Il convient aussi que Philoctète ressemble assez aux chevaliers errants. L'Adraste de Dryden est un chevalier encore plus tendre et il est plus ardent.

dignes du génie shakspearien, ou plutôt du génie homérique ; car les sorcières de Shakspeare auraient paru un peu déguenillées sur la scène athénienne, et c'est une idée gracieuse de Dryden de faire emprunter par le devin la voix de sa fille quand il veut implorer et adoucir le courroux des dieux. Ce qui est plus franchement shakspearien, c'est l'apparition du spectre de Laïus, qui rappelle le père d'Hamlet [1], et le somnambulisme d'Œdipe (invention moins heureuse). Le malheureux vainqueur du sphinx est affligé des rêves les plus sinistres : un de ces rêves l'arrache quelquefois à la couche nuptiale, comme lady Macbeth. Le public anglais était sans doute mieux préparé à une scène de somnambulisme que ne l'aurait été le nôtre à la même époque. En lisant la pièce encore aujourd'hui, mon préjugé classique me fait sourciller, rien qu'à l'indication écrite d'un Œdipe « en chemise ; » — *walking asleep in his shirt,* une torche dans la main gauche, un poignard dans la main droite. Œdipe somnambule est livré à toute l'horreur des prédictions qui lui furent faites, protestant contre la destinée qui le pousse à l'inceste avec Mérope qu'il croit sa mère, et au parricide contre Polybe qu'il croit son père. Un coup de tonnerre le réveille au moment où Jocaste elle-même vient le rejoindre pour le ramener à la couche nuptiale. Œdipe abjure alors les vains fantômes de son sommeil et s'abandonne à la tendresse incestueuse de sa véritable mère : *To bed, my fair* ; lorsqu'une voix spectrale lui crie : « Œdipe ! » Le couple incestueux tressaille à cette voix, mais il se rassure peu à peu ; et Œdipe finit par s'écrier que son innocence bravera les apparitions menteuses et les conspirations infernales : « Quand bien même les Furies entoureraient ma couche de leurs terreurs, je les braverais avec Jocaste dans mes bras, etc. » La toile tombe, car c'est la fin d'un acte qui devait certainement frapper d'une émotion singulière les imaginations un peu perverties des contemporains de Dryden. Lorsque, dans la suite des cinq actes, Œdipe se connaît enfin lui-même, Dryden (qui avait pour collaborateur un auteur de mélodrames nommé Lee) reprend la plume, et, suivant enfin, sans s'en écarter, la voie légendaire de Sophocle, il trouve des accents plus noblement pathétiques ; mais, le dénoûment arrivé, il obéit encore au génie sanguinaire du théâtre anglais, en se débarrassant par une mort violente de tous ses personnages : Œdipe se précipite du haut d'une tour, Jocaste se poignarde après avoir poignardé ses enfants comme Médée, Créon poignarde Eurydice, et Adraste poignarde Créon.

Une analyse plus complète rendrait justice à de grandes beautés, à côté de bizarreries très-contestables, dans cette alliance incestueuse du génie tragique de la Grèce et de la muse shakspearienne. A une représentation qui en fut donnée à Dublin, un spectateur fut subitement frappé de folie. Un pareil effet dépasse un peu le but de l'auteur dra-

[1] L'idée de cette apparition appartient à Sénèque, dit Dryden ; mais la mise en scène m'appartient tout entière.

matique. M. Jules Lacroix a osé traduire plus littéralement que ses devanciers tout ce qu'il y a d'admirable dans Sophocle, et il n'a pas trop présumé du public français, encore assez littéraire heureusement, en espérant que les naïvetés antiques, critiquées justement par Voltaire dans sa préface, pouvaient, rendues avec un respect religieux, ne pas compromettre la plus haute gloire de l'art grec. Le Théâtre-Français devait peut-être aussi cette réparation aux modèles, car, on peut le dire aujourd'hui qu'il est rentré dans la voie classique, il s'en est écarté quelquefois. Grâce aux vers souvent heureux de M. Jules Lacroix, grâce à une mise en scène d'un goût parfait, grâce même à l'interprétation des seuls artistes qui perpétuent la tradition du grand siècle, on peut répéter, en l'appliquant au poëte et aux comédiens, ce que M. Patin dit de l'avénement de Sophocle rappelant ses concitoyens au culte de l'idéale beauté : « C'est ainsi qu'après une tempête qui a couvert de ténèbres la face de la terre, on voit renaître aux rayons encore voilés du soleil l'aspect riant de la nature, et qu'avec un ravissement mêlé d'un reste d'effroi, on aime à jouir du tableau mélancolique de la sérénité renaissante[1]. »

L'administration a fait très-bien les honneurs du théâtre de Corneille et de Racine au vieux Sophocle ressuscité. Nous voulons dire que les costumes et les décors sont d'une magnificence et surtout d'une exactitude à charmer les archéologues. Sophocle a été ainsi accueilli dans une salle mise à neuf avec un goût qui la place au-dessus de toutes les salles du monde. Comme la Comédie ne s'est pas ruinée à cette dépense, après de si belles recettes depuis quatre ans, on peut lui demander de remettre aussi à neuf les décorations peu coûteuses des pièces de Molière. Le *Médecin malgré lui,* qui terminait le spectacle grec, a pu craindre pour ses honoraires en entrant chez le père de la fille muette. Cela n'a pas empêché M. Got de jouer Sganarelle avec une gaieté étourdissante.

Nous avons appris au foyer une excellente nouvelle : les prochaines répétitions d'une pièce en trois actes de M. Scribe; mais notre Chronique a son passe-port à renouveler pour se rendre au Congrès de la propriété littéraire qui s'ouvre après-demain à Bruxelles. Elle veut aussi lire, avant de partir, les excellents discours que prononcèrent naguère au Parlement d'Angleterre, sur cette question, sir Edward Bulwer, le juge Talfourd et M. (aujourd'hui lord) Macaulay. La Chronique dit donc adieu à ses lecteurs jusqu'au mois prochain.

-

Le mois dernier, j'avais fait ma page sur Genève avant d'avoir lu l'itinéraire d'A. Joanne! *Mon siége était fait* aussi avant que j'eusse reçu les *Causeries franco-italiennes,* de M. Félix Platel, qui adresse justement une superbe apostrophe à la reine du Léman : *O Genève, ô ville bleue! toi qui baignes tes pieds de granit dans les flots glacés du Rhône,* etc. M. F. Pla-

[1] *Études sur les tragiques grecs,* t. I, p. 40.

tel est un voyageur humouristique qui décrit par boutades Genève, Aix-les-Bains, Chambéry et la Savoie tout entière, sans oublier les illustrations vivantes que cette terre, à demi-italienne et à demi-suisse, envoie à Paris avec ses marmottes. Dans ce volume de spirituelles causeries et d'opinions hasardées, l'auteur convient lui-même qu'il parle plutôt des hommes que des choses. Impossible d'analyser cette suite de digressions, où l'imprévu semble être le sujet ; ce voyage par sauts et par bonds, que Tristram Shandy ne désavouerait pas, mais que, n'étant pas Tristram Shandy, j'aimerais mieux plus simple....., dût l'auteur me dire que je suis trop de mon époque, qu'il appelle *une barrique d'*EAU *froide*.

AMÉDÉE PICHOT.

Poets and Poetry of Germany, par Mme L. Davésiès de Pontès. Ces deux charmants volumes, publiés à Londres, nous occuperont prochainement ; c'est un tableau de la littérature poétique de l'Allemagne, où la biographie et la critique sont très-heureusement associées.

Observations sur le mode des lignes télégraphiques sous-marines, par M. F.-M. Baudouin ; brochure remplie de notions pratiques, et qui est tout à fait de circonstance. M. Baudouin explique très-bien les obstacles qui ont retardé le succès du câble transatlantique.

Erratum. — Nous nous faisons un devoir d'insérer la réclamation suivante :

Au Rédacteur.

« Monsieur,

« J'aime beaucoup la biographie romanesque de ce centenaire que vous nous avez traduite ou imitée récemment de Charles Dickens. Ce Thomas Parr, qui eut l'honneur d'être disséqué par le grand Harvey, est un original fort amusant, et dont la vie et la mort contiennent une double moralité. Vous avez très-bien fait d'y rattacher, pour les savants qui ne détestent pas les contes ni les biographies romanesques, les observations inspirées à la *Revue d'Edimbourg* par le piquant volume *De la Longévité et de la quantité de vie sur le globe.* Mais, élève de M. Flourens, permettez-moi de vous faire remarquer que l'auteur anglais me semble avoir confondu ce que l'illustre professeur dit de la *vie normale*, avec ce qu'on appelle la *vie moyenne.* Pour que la vie moyenne de l'homme pût être de *cent ans,* il faudrait que la vie normale fût de *quatre cents.*

« Agréez, Monsieur, etc. »

UN ÉLÈVE DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Directeur, Rédacteur en chef : AMÉDÉE PICHOT.

T. CARLYLE : The French Revolution, 3 vols.

W. COLLINS : After Dark, 1 vol. — Hide and Seek, 2 vols.

COOPER : The Spy, 1 vol. — The two Admirals. 1 vol. — The Jack O Lantern, 1 vol.

MISS CUMMINS : The Lamplighter, 1 vol. — Mabel Vaughan, 1 vol.

DICKENS : The Pickwick Club, 2 vols. — American Notes, 1 vol. — Oliver Twist, 1 vol. — Nicholas Nickleby, 2 vols. — Sketches, 1 vol. — Martin Chuzzlewit, 2 vols. — A Christmas Carol, the Chimes, the Cricket, 1 vol. — Master Humphrey's Clock, 3 vols. — Pictures from Italy, 1 vol. — Dombey and Son, 3 vols.—Copperfield, 3 vols. —Household Words, 36 vols. —Bleak House, 4 vols. — Hard Times, 1 vol. — The Battle of Life, the Haunted Man, 1 vol. — Little Dorrit, 4 vols. — Novels and Tales, vol. 1-7.

B. DISRAELI : Coningsby, 1 vol. — Sybil, 1 vol.—Contarini Fleming, 1 vol. — Alroy, 1 vol. — Tancred, 2 vols.

FIELDING : Tom Jones, 2 vols.

DE FOE : Robinson Crusoe, 1 vol.

LADY G. FULLERTON : Ellen Middleton, 1 vol. — Grantley Manor, 2 vols. — Lady-Bird, 2 vols.

MRS. GASKELL : Mary Barton, 1 vol. — Ruth, 2 vols. — North and South, 1 vol. — Lizzie Leigh, 1 vol. — The Life of Charlotte Bronte, 2 vols.

GOLDSMITH : The select Works, 1 vol.

MRS. GORE : Castles in the Air, 1 vol. — The Dean's Daughter, 2 vols. — Progress and Prejudice, 2 vols. — Mammon, 2 vols. — Life's Lesson, 2 vols. — The two Aristocracies, 2 vols. — Heckington, 2 vols.

HAWTHORVE : The Scarlet Letter, 1 vol.

WASHINGTON IRVING : The Sketch Book, 1 vol. — The Life of Mahomet, 1 vol. — Successors of Mahomet, 1 vol. — Olivier Goldsmith, 1 vol. — Wolfert's Roost, 1 vol.—Life of Washington, 4 vols.

G. P. R. JAMES : Morley Ernstein, 1 vol. — Forest Days, 1 vol. — The False Heir, 1 vol. — Arabella Stuart, 1 vol. — Rose d'Albret, 1 vol. — Arrah Neil, 1 vol. — Agincourt, 1 vol. — The Smuggler, 1 vol. — The Step-Mother, 2 vols. — Beauchamp, 1 vol. — Heidelberg, 1 vol. — The Gipsy, 1 vol. — The Castle of Ehrenstein, 1 vol. — Darnley, 1 vol. — Russell, 2 vols. — The Convict, 2 vols. — Sir Theodore Broughton, 2 vols.

DOUGLAS JERROLD : St. Giles and St. James, 2 vols. — Men of Character, 2 vols.

JOHNSON : Lives of the English Poets, 2 vols.

MISS KAVANAGH : Nathalie, 2 vols. — Daisy Burns, 2 vols. — Grace Lee, 2 vols. — Rachel Gray, 1 vol. — Adèle, 3 vols.

KIMBALL : Saint Leger, 1 vol. — Romance of Student Life, 1 vol.

KINGLAKE : Eothen, a Narrative from the East, 1 v.

CH. KINGSLEY : Yeast, 1 v. — Westward ho! 2 v. — Two Years ago, 2 v. — Hypatia, 2 v. — Alton Locke, 1 v.

LANGDON : Ida May, 1 v.

LEVER : The O'Donoghue, 1 v. — The Knight of Gwynne, 3 v. — Arthur O'Leary, 2 v. — Harry Lorrequer, 2 v. — Charles O'Malley, 3 v. — Tom Burke of « Ours, » 3 v. — Jack Hinton, 2 v. — The Daltons, 4 v. — The Dodd Family abroad, 3 v. — Martins of Cro' Martin, 3 v. — The Fortunes of Glencore, 2 v.

G.-H. LEWES : Ranthorpe, 1 v.

LONGFELLOW ; The poetical Works, 2 v.

T.-B. MACAULAY : The History of England, v. 1-8. — Critical and Historical Essays, 5 v. — Lays of Ancient Rome, 1 v. — Speeches, 2 v. — Biographical Essays, 1 v.

LORD MAHON : The History of England, 7 v.

MANSFIELD : The Log of the Water Lily, 1 v.

CAPT. MARRYAT : Jacob Faithful, 1 v. — Percival Keene, 1 v. — Peter Simple, 1 v. — Japhet in search of a Father, 1 v. — Monsieur Violet, 1 v. — The Settlers, 1 v. — The Mission, 1 v. — The Privateer's Man, 1 v. — The Children of the New Forest, 1 v. — Valerie, 1 v.

MRS. MARSH : Ravenscliffe, 2 v. — Emilia Wyndham, 2 v. — Castle Avon, 2 v. — Aubrey, 2 v. — The Heiress of Haughton, 2 v. — Evelyn Marston, 2 v. — The Rose of Ashurst, 2 v.

MILTON : The poetical Works, 1 v.

THOMAS MOORE : The poetical Works, 5 v.

HON. MRS. NORTON : Stuart of Dunleath, 2 v.

OSSIAN : The Poems, 1 v.

POPE : The select Poetical Works, 1 v.

CH. READE : « It is never too late to mend, » 2 v.

W. SCOTT : Waverley, 1 v. — The Antiquary, 1 v. — Ivanhoe, 1 v. — Kenilworth, 1 v. — Quentin Durward, 1 v. — Old Mortality, 1 v. — Guy Mannering, 1 v. — Rob Roy, 1 v. — The Pirate, 1 v. — The Fortunes of Nigel, 1 v. — Black Dwarf; a Legend of Montrose, 1 v.

MISS SEWELL : Amy Herbert, 2 v. — Ursula, 2 v.

SHAKSPEARE, The Plays and Poems, 7 v.

SMOLLETT : Roderick Random, 1 v. — Humphrey Clinker, 1 v.

STERNE : Tristram Shandy, 1 v.

MRS. STOWE : Uncle Tom's Cabin, 2 v. —A Key to Uncle Tom's Cabin, 2 v. — Dred, 2 v.

SWIFT : Gulliver's Travels, 1 v.

BARONESS TAUTPHOEUS : Cyrilla, 2 v. — The Initials, 2 v. — Quits, 2 v.

THACKERAY : Vanity Fair, 3 v. — Pendennis, 3 v. — Miscellanies, v. 1-8. — Henry Esmond, 2 v. — The English Humourists, 1 v.— The Newcomes, 4 v. — The Virginians, 1 v.

THOMSON : The Seasons, 1 v.

TROLLOPE : Doctor Thorne, 2 v.

WARBURTON : The Crescent and the Cross, 2 v. — Darien, 2 v.

WARREN : Diary of a late Physician, 2 v. — Ten Thousand a-Year, 2 v. — Now and Then, 1 v. —The Lily and the Bee, 1 v.

E. WETHERELL : The wide, wide World, 1 v. — Queechy, 2 v. — The Hills of the Shatemuc, 2 v.

MISS YONGE : The Heir of Redcliffe, 2 v. — Heartsease, 2 v. — The Daisy Chain, 2 v. — Dynevor Terrace, 2 v.

PUBLISHED ANONYMOUSLY : Diary and Notes of Horace Templeton, 1 v. — Tom Brown's School Days, 1 v. — A Whim and its Consequences, 1 v. — Autobiography of Lutfullah, 1 v. — Paul Ferrol, 1 v. — Year after Year, by the author of « Paul Ferrol, » 1 v. — John Halifax, 2 v. — The Head of the Family, by the author of « John Halifax, » 2 v. —Still Waters, 1 v. — Dorothy, by the author of « Still Waters, » 2 v. — De Cressy, by the same, 1 v. — Uncle Ralph, by the same, 1 v.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

REVUE

BRITANNIQUE

SCIENCES PHYSIQUES.

LE MICROSCOPE

ET

QUELQUES-UNES DE SES RÉVÉLATIONS.

Que nous sommes loin du temps où Addison pouvait dire dans *le Spectateur* : « Etouffer des chats sous le récipient pneumatique, disséquer des chiens vivants, transpercer des insectes pour les regarder au microscope, ce sont occupations de médecins sans malades ! » Pope s'écriait à la même époque : « Vous demandez pourquoi l'homme n'a pas des yeux microscopiques ? Tout simplement parce que l'homme n'est pas une mouche. Discerner l'organisation d'une mite, et ne plus comprendre les cieux, le bel avantage ! »

Assurément, l'homme perdrait bien plus qu'il ne gagnerait, si ses yeux acquéraient la puissance du microscope. Il n'en est pas moins certain que quiconque veut avoir une idée de toutes

les merveilles de l'univers ne doit pas plus négliger l'étude des infiniment petits que celle des globes lumineux du firmament. Les observations récentes ont mis cette vérité hors de doute. Elles ont fait ressortir toute l'importance du rôle assigné aux êtres assez exigus pour échapper aux meilleurs yeux. Il ne s'agit plus, en effet, d'amuser les curieux en leur faisant voir des animaux inaperçus, dont les formes nouvelles et les mouvements variés excitent leur surprise. Le micrographe est allé bien plus loin, en montrant qu'une partie notable des terres émergées a été formée par ces êtres microscopiques qui ont rempli, dans les temps les plus reculés, et remplissent encore tous les jours des fonctions essentielles, prescrites par Celui devant lequel rien n'est grand et rien n'est petit. C'est ce qu'a bien exprimé un écrivain français, en disant, — sous une forme, en apparence paradoxale : — « L'auteur de la nature est grand dans les grandes choses, — dans les petites, il est infiniment grand. »

Comme beaucoup d'autres découvertes, celle du microscope a été attribuée à divers inventeurs avec plus ou moins de probabilité. On prétend que Roger Bacon s'acquit le renom de sorcier, pour avoir façonné un verre « qui faisait voir des choses étranges. » D'autres en font honneur à Jansen, fabricant de lunettes hollandais. Un de ces instruments fut apporté au mathématicien du roi Jacques II, Cornélius Drebbel, qui en fit de pareils et s'en dit l'inventeur. Hooke se montre parmi les premiers et les meilleurs observateurs anglais. A la demande de la Société Royale, il publia un curieux in-folio, intitulé : *Micrographia*, « ou descriptions physiologiques de quelques petits objets, faites au moyen de quelques verres grossissants. » Leeuwenhoek vint ensuite donner une nouvelle impulsion à ce genre d'étude ; il y employait de petites lentilles biconvexes qu'il fabriquait lui-même, et dont il donna vingt-cinq exemplaires à la Société Royale. Newton accorda, dit-on, son attention au microscope, et il en construisit un qu'il recommandait de n'éclairer qu'avec une lumière simple, le rayon jaune, par exemple : c'était un instrument réflecteur [1].

En 1738, le docteur Nathaniel Lieberkuhn, de Berlin, inventa

[1] Si l'instrument attribué à Newton avait été réflecteur, il eût été au moins inutile d'éclairer l'objet avec une lumière simple. (*Note du Rédacteur.*)

le microscope solaire. Ce nouvel instrument conquit tout d'abord un grand renom ; mais on reconnut plus tard que, s'il procure un spectacle brillant, dont un grand nombre de spectateurs peuvent jouir simultanément, il se prête mal aux observations exactes. A partir de cette époque, les microscopes, simples ou composés, se multiplièrent; mais on ne sut point leur appliquer le perfectionnement de l'achromatisme. Depuis qu'on est enfin parvenu à réaliser cette application, on a fait du microscope un instrument éminemment utile, qui réunit une grande netteté à une puissance surprenante d'amplification.

Ce dernier progrès est d'une telle importance, qu'on nous pardonnera, nous l'espérons, d'expliquer ici ce qu'on entend par *achromatisme*. Quand une lentille de verre transmet et réunit des rayons lumineux, elle n'agit pas sur tous de la même manière. Les uns, les rayons violets, plus écartés de leur route primitive, se réunissent d'abord, et forment une image derrière la lentille. Parmi les autres, les rayons rouges, les moins réfrangibles de tous, sont les moins détournés et vont produire une image de leur couleur plus grande et plus éloignée que la violette. Entre ces deux premières images, se trouvent rangées celles de tous les autres rayons colorés, suivant l'ordre de leur réfrangibilité. Quand l'observateur vient demander au microscope non achromatique la représentation de l'objet qu'il a placé au-dessous, au lieu d'une seule image qu'il cherche, il en trouve un grand nombre. Superposées qu'elles sont, elles ne présentent que des traits confus, et, comme elles se débordent l'une l'autre, les objets se montrent entourés des nuances de l'arc-en-ciel. Ce chaos est l'effet de ce qu'on appelle l'*aberration de réfrangibilité*. Mais cette cause principale de l'indistinction des images n'en est pas la seule; il en existe une autre, l'*aberration de sphéricité*. Nous allons tâcher de l'expliquer.

Concevez qu'on ait détaché une bande de verre tout autour d'une lentille · cette bande ne sera autre chose qu'un prisme circulaire. Supposez qu'on répète l'opération sur le reste de la lentille : on produira une seconde bande, dont les surfaces, non parallèles entre elles, agiront sur la lumière à la façon d'un prisme. Vous aurez bientôt reconnu que la lentille entière peut être considérée comme une suite de prismes circulaires et con-

centriques. Si cette lentille était très-petite, la géométrie enseigne que l'inclinaison des surfaces prismatiques successives serait partout la même. Toutes auraient donc la même valeur et le même effet; la lumière, détournée par l'ensemble de ces surfaces, se réunirait en un même lieu pour y former l'image de l'objet lumineux d'où elle serait partie. Dans la pratique, il n'en est pas ainsi. La lentille n'est pas très-petite par rapport aux sphères dont elle peut être regardée comme une partie; si elle l'était, l'image manquerait de lumière. Aussi, les surfaces prismatiques, dont nous la concevons composée, ne concentrent pas les rayons au même point. Plus les bandes circulaires sont éloignées du centre, plus grand est l'angle que leurs surfaces font entre elles; l'action qu'elles exercent sur la lumière, pour la détourner, augmente avec cet angle. Les bandes prismatiques formeront donc des images d'autant rapprochées de la lentille, qu'elles seront elles-mêmes rapprochées de ses bords. Ainsi, de la sphéricité des lentilles résulte une autre sorte de confusion. Les opticiens se sont efforcés de corriger ces deux aberrations. C'est en appliquant sur une lentille convexe de verre une lentille concave de cristal qu'ils y parviennent plus ou moins. Les prismes, qu'on peut concevoir comme éléments de la lentille concave, sont tournés en sens contraire de ceux de la lentille convexe; il résulte de cette opposition et de la puissance dispersive plus grande du cristal, un moyen de compensation des deux aberrations. Après d'assez nombreux tâtonnements, on arrive enfin à produire une image correcte, délivrée des couleurs étrangères, c'est-à-dire achromatique[1]. Afin d'arriver à une correction plus complète de la double aberration, on superpose trois couples de lentilles. L'*objectif* qui résulte de cet assemblage fournit une image plus grande que l'objet, et on la grossit encore en la regardant avec un oculaire composé de deux ou trois verres convexes faisant l'office d'une loupe.

Ajoutons que l'objet, pour être traduit en une image suffisamment lumineuse, a besoin d'être fortement éclairé. Afin d'atteindre ce but, si l'objet est opaque, on fait tomber sur sa surface supérieure un faisceau de lumière condensé par une len-

[1] On sait que cette appellation, proposée par Jérôme Lalande, est formée d'α privatif et de χρῶμα (*chroma*), couleur. (*Note du Rédacteur.*)

tille; s'il est transparent, on l'éclaire par-dessous au moyen d'un miroir plan ou concave. Ainsi constitué, le microscope peut passer entre les mains de l'observateur[1]. Servons-nous-en pour pénétrer dans ce monde invisible qui nous entoure et que nous allons trouver successivement dans l'air, dans les eaux et sur la terre. Commençons par les observations du savant qui a le plus contribué, dans ces derniers temps, à mettre notre instrument en honneur.

§ I.

En 1839, le professeur Ehrenberg fit connaître à la Société d'histoire naturelle de Berlin une remarquable découverte. Il venait de constater qu'une certaine couche de terre était composée presque entièrement d'infusoires vivants[2]. Cette couche se compose, pour environ les deux tiers, d'infusoires à tests siliceux et dont, chose surprenante, la plupart sont vivants. Ces petits organismes ne peuvent recevoir d'oxygène qu'autant que l'eau qui filtre à travers cette terre en apporte avec elle; cependant ils vivent et paraissent se propager activement. C'est dans Berlin même qu'on trouve cette formation; elle semble occuper une sorte d'entonnoir de vingt à soixante pieds, dit-on, de profondeur. A vingt pieds au-dessous du pavé de la ville des hommes, se rencontre l'habitation du peuple microscopique. Dans quelques quartiers, la solidité des édifices est compromise par la résistance incertaine de cette masse d'êtres vivants. A peu près à la même époque, on trouva dans le Hanovre, près d'Ebsdorf, non loin de Lüneburg, une masse épaisse de vingt pieds, composée de terre siliceuse légère, recouverte seulement d'une couche de tourbe d'un pied et demi d'épaisseur. Jusqu'à la profondeur

[1] Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de citer ici M. Georges Oberhæuser comme le plus habile constructeur de microscopes, peut-être, du monde entier. Toute la place Dauphine connaît son généreux caractère autant que son génie inventif. (*Note du Rédacteur.*)

[2] Lorsque les naturalistes commencèrent à se servir du microscope, ils se livrèrent à toute sorte d'essais. Ils examinèrent, entre autres, de l'eau où ils avaient fait infuser des matières organiques, des parties de plantes surtout. Ils y virent, non sans surprise, des êtres mouvants, doués de formes variées, d'organes étranges, et d'une faculté de locomotion bien prononcée, annonçant la spontanéité. Ils les appelèrent *animalcules infusoires*, ou simplement *infusoires*. On en trouve dans la plupart des eaux stagnantes.

de dix pieds, cette masse est tout à fait blanche : le reste est coloré. Le microscope y fit voir des têtes, et comme des squelettes siliceux d'infusoires ; on reconnut de plus que ces petits débris en forment réellement la totalité. La parfaite conservation de ces restes a permis de constater qu'ils ont appartenu à des animalcules dont les espèces vivent encore dans les eaux du voisinage. Il n'est pas besoin de dire que, s'il est facile de les voir quand ils sont réunis en masse, on ne peut les discerner à l'œil nu quand ils sont isolés. A la nouvelle de cette découverte, de toutes parts les observateurs se mirent à l'œuvre ; bientôt on apprit qu'ils avaient fait de nombreuses trouvailles du même genre. La Virginie possède des lits de marne fort étendus, formés en grande partie de dépouilles d'infusoires qui offrent, au microscope un spectacle aussi agréable que varié. Les villes de Richmond et de Petersburg, situées dans cette contrée, sont bâties sur des restes d'infusoires dont les couches ont plusieurs mètres d'épaisseur. Le tripoli, cette poudre dont on se sert si souvent pour rendre brillantes les surfaces métalliques, et à laquelle les arts demandent le beau poli qu'ils savent produire, le tripoli nous présente une nouvelle preuve de l'ancienne existence et de la prodigieuse multiplication des animalcules microscopiques. Cette substance, qui nous vient de Bilin, en Bohême, se trouve aussi dans d'autres lieux. Ses couches, de quatorze pieds de puissance, se composent entièrement de dépouilles siliceuses d'infusoires. Quoique très-bien conservées, on croit qu'elles ont été exposées à l'action d'une haute température qui a détruit entièrement la matière animale. On dit qu'un seul magasin de droguerie de Berlin débite jusqu'à vingt quintaux de cette matière par année, sans que la source en diminue. Quelle idée cela nous donne de l'immensité des êtres microscopiques, surtout quand on pense qu'un pouce cube de schiste à polir, pesant deux cent vingt grains (15 grammes), en contient plus de quarante mille millions !

Le langage ordinaire est impuissant pour définir la petitesse de ces animalcules. Si cependant on allait croire que leur organisation est fort simple, on serait dans l'erreur. Ils ont une bouche et plusieurs estomacs [1]. Ils sont pourvus d'organes mobiles

[1] Nous croyons devoir engager le lecteur, que cette assertion étonnerait, à consulter les ouvrages du très-savant et très-consciencieux M. Dujardin : particulière-

appelés cils, plusieurs millions de fois plus petits que nos cheveux. Quelques-uns possèdent des enveloppes qui leur servent de cuirasses et qui sont finement sculptées; elles sont de silice blanche et pure. La forme de ces carapaces est constante pour chaque espèce; ce qui fait qu'elle peut servir à les classer. Pour remplir un pouce cube, il faudrait dix millions de millions des plus petits de ces êtres. Dans quel espace restreint le Tout-Puissant a logé le principe vital! « Nous sommes accoutumés, dit M. Mantell, à attacher l'idée de vitalité à des corps pourvus d'organes diversement compliqués, ayant pour destination de préparer les moyens de maintenir les forces et l'existence. Mais nous trouvons ici des créatures complètes, des individualités distinctes, sous l'apparence d'un globule, d'une simple cellule. Cependant, elles ont le mouvement et la vie, elles se multiplient avec une prodigieuse rapidité par des moyens propres à déconcerter les idées que nous nous sommes faites de l'organisation animale. »

Les recherches d'Ehrenberg l'ont conduit à des résultats bien remarquables, concernant l'influence des êtres microscopiques sur la création de vastes dépôts. En 1839, il s'occupa de la formation du port de Wismar, sur la Baltique, et il trouva que la vase qui s'y accumule se compose, pour une notable partie, d'animalcules vivants et des dépouilles de ceux dont la vie a cessé. La proportion s'en élève d'un vingtième à un quart. On estime que chaque semaine il se dépose dans le port plus de deux cent mille livres de boue. Pendant le dernier siècle, les eaux courantes en ont amené trois millions quatre cent mille quintaux; terme moyen, un dixième de cette vase se compose d'animalcules.

M. Hagen a trouvé qu'à Pillau la vase n'est souvent composée que d'infusoires. Suivant ses calculs, il ne se dépose pas moins de sept mille deux cents à quatorze mille mètres cubes d'organismes microscopiques abandonnés chaque année par les eaux sous forme de vase. Au moyen de ce microscope qui lui a révélé tant de choses, Ehrenberg a scruté le limon du Nil, dont la vertu fécondante est célèbre depuis les siècles les plus reculés. Tous les

ment le mémoire inséré dans les *Annales des sciences naturelles*, 2e série : ZOOLOGIE, 1838; vol. X, p. 238; imprimé à part chez Paul Renouard, rue Garancière, même année. (*Note du Rédacteur*.)

échantillons qu'il en a examinés lui ont présenté une si grande abondance d'infusoires, qu'on ne saurait prendre une parcelle de cette matière, de la grosseur d'une tête d'épingle, qui ne contienne un, et souvent plusieurs de ces petits êtres. Quel trait de lumière nous devons à cette observation ! De temps immémorial, on a attribué la puissance fertilisante de ce limon au détritus des roches ou des végétaux, entraîné par le fleuve. Le microscope nous apprend que c'est moins à ces deux sortes de matériaux qu'à l'immense accumulation d'animaux infiniment petits qu'il en faut rapporter la cause. N'y a-t-il pas pour l'homme quelque chose d'humiliant à penser que chaque année il lui faut faire gémir ses grandes machines à draguer, qu'il ne peut mettre en jeu qu'à l'aide de la vapeur, et cela pour enlever un monceau de petits êtres placés dans les derniers rangs de la création, dont il tiendrait des milliers sur le bout de son doigt ? L'instrument capable de révéler ces faits semble ainsi promettre de notables services à l'agriculture. Car, s'il enseigne la cause qui rend certains limons si propres à fertiliser les champs, il montre aussi que les dépôts laissés par les eaux ne possèdent pas tous la même vertu. Des échantillons du limon de diverses rivières ont été adressés de toutes les parties du monde à Ehrenberg. On jugera de l'habileté de ce savant et de la bonté de ses instruments, quand on saura que des portions de ces matières, ayant à peine l'épaisseur d'une ligne, lui suffirent pour reconnaître la présence de centaines d'espèces différentes, dont plusieurs lui apparaissaient pour la première fois.

Répandus comme ils le sont dans toutes les parties de notre globe, les animaux microscopiques ont assurément une importance prédominante; toutefois, certaines formes organisées, regardées maintenant comme végétales, ne sont guère moins multipliées, et ne le cèdent guère en influence dans les opérations de la nature. Quand on soumet au microscope un peu de cette couche mince qui verdit la surface des mares, ou des eaux qui ne se renouvellent que rarement, et même la boue prise dans la mer, on y voit une infinité d'êtres, rangés maintenant parmi les végétaux, qui ne peuvent manquer d'exciter notre étonnement et de captiver notre attention. Les botanistes les divisent en deux groupes : les *desmidies* et les *diatomées*. Celles-là

se plaisent dans les eaux douces; celles-ci vivent dans les mers. Ces êtres singuliers ressemblent bien peu à des plantes. Aussi est-ce tout au plus si la zoologie et la botanique ont cessé de les revendiquer comme sujets de l'un plutôt que de l'autre empire. Cependant les plus récentes recherches semblent avoir donné la victoire aux botanistes; à eux donc les desmidies et les diatomées. Elles ont l'aspect de figures de géométrie plutôt qu'elles ne ressemblent à des plantes; ce sont des cercles, des parallélogrammes, des triangles, toutes choses contraires aux idées que nous avons des linéaments et des contours qui constituent la beauté des êtres organisés. La faculté donnée à ces plantes de s'approprier la silice répandue dans les eaux qu'elles habitent rend leurs formes indestructibles. Aussi leurs dépouilles s'accumulent sans cesse en couches successives qui se déposent au fond des eaux, de la mer, des lacs et des étangs. « Au premier abord, dit le docteur Harvey, dans son charmant *Livre du bord de la mer* (*Sea-side Book*), l'effet produit par des choses si petites qu'il en tiendrait des milliers dans une goutte d'eau, peut sembler insignifiant quand il s'agit de couches sous-marines. Toutefois, de même que tout instant compte dans la succession des temps, chacun de ces êtres atomiques forme un élément de l'étendue; à la longue, leur production incessante et leur dépôt continu formeront des montagnes. »

L'étude des roches stratifiées les plus anciennes, de celles qui leur ont succédé d'âge en âge, et des dépôts qui s'accumulent sous nos yeux, nous apprend qu'à partir de la première aurore qui a lui sur la nature animée, jusqu'au temps où nous vivons, cette race prolifique n'a pas cessé d'être en activité. Que l'Angleterre répète dans son orgueil : « Le soleil luit toujours sur quelque partie de mon empire; » il est un empire océanique dont les habitants sont en réalité plus nombreux que les grains de sable de la mer. Les compter par millions nous serait impossible, il faut pour cela des centaines, des milliers de millions. Ou plutôt, c'est chose vaine de parler de nombres quand il s'agit d'êtres véritablement innombrables, composant de grandes couches de terrains, des lits de marne, des chaînes de montagnes. On peut dire avec vérité que leurs dépouilles servent de base à d'immenses contrées ; aucune région n'est entièrement dépourvue de ces

restes; dans quelques-unes ils constituent les principaux éléments de la structure du sol. Le monde est formé de vastes catacombes de diatomées, tandis que leurs générations vivantes sont aussi nombreuses que jamais.

Voici comment le docteur Hooker fait ressortir l'abondance de ces plantes microscopiques, si tant est qu'elles doivent rester plantes. « Les eaux, bien plus, les glaces de l'océan Antarctique tout entier, en sont remplies entre le soixantième et le quatre-vingtième degré de latitude sud. Malgré le désavantage apparent des circonstances extérieures, les diatomées se multiplient au delà de toute croyance. Partout la mer se montrait recouverte d'une teinte brune ocreuse. Dans quelques endroits, tout ce qu'on découvrait de sa surface autour du vaisseau était d'un brun pâle. » Bien qu'elles abondent dans les mers glaciales, les plantes microscopiques sont probablement répandues dans l'Océan tout entier; mais comme elles échappent aux yeux par leur petitesse, on ne peut les apercevoir que lorsque, réunies en masses, elles contrastent avec quelque corps opaque. Il est probable que cette végétation sert facilement de nourriture aux innombrables familles d'animaux marins qui peuplent ces mers. Quelle grande chaîne, ou plutôt quel surprenant ensemble de chaînes sert à unir les plantes microscopiques et les gigantesques habitants des profondeurs de l'Océan ! Lorsque ces petits êtres ont accompli le cercle de leur existence, ils descendent au fond des eaux où ils forment des couches d'une grande étendue. Ces restes bordent dans toute sa longueur la *Barrière de Victoria*, glacier de quatre cents milles de longueur sur cent vingt de largeur. Dans tous les sondages qu'on a faits sur ce banc, l'instrument, qui y pénétrait quelquefois de deux pieds, n'a jamais rapporté que des diatomées. Qui pourrait dénombrer les individus enfouis dans ce tombeau marin !

Quelque remarquables que ces faits puissent paraître, le microscope nous en révèle d'autres encore. Les diatomées accomplissent de longs voyages à travers les airs. On en a trouvé dans l'atmosphère, où elles flottaient au-dessus des régions tropicales de l'océan Atlantique. Dans le voyage du *Beagle*, Darwin recueillit une poussière impalpable, tombée sur le pont du vaisseau, à l'ouest des îles du cap Vert. Examinée au microscope, cette

poussière se trouva composée de carcasses de diatomées. Ces restes auraient-ils été rejetés par quelque volcan alors en activité ? Leur nature siliceuse leur permet en effet de résister au feu ; aussi entrent-ils, avec des infusoires, dans la ponce et les cendres volcaniques comme parties constituantes. « Il serait difficile, dit le docteur Harvey, de trouver sur la terre ou dans les profondeurs de la mer un seul point qui ne contînt point de ces végétaux invisibles, morts ou vivants. Outre l'alimentation des animaux de l'ordre le moins élevé, leur destination, dans l'économie générale, semble être de former un sol propre à nourrir de plus grands végétaux. Ils y laissent la silice contenue dans leurs tissus, peut-être à un état dans lequel les autres végétaux peuvent se l'assimiler plus facilement. D'un autre côté, la faculté de décomposer l'acide carbonique et d'en dégager l'oxygène ne leur a pas été refusée ; et, en raison de leur multitude presque infinie, le résultat de cette action ne peut être insignifiant dans l'économie générale. De même que celle de toutes les forces de la nature, l'œuvre de ces humbles agents s'accomplit en secret, et nous ne connaissons pas tout ce que nous leur devons. La propagation indéfinie de leur race à travers les âges, leur diffusion dans toutes les parties du monde, même dans les mers glaciales dont ils sont les seuls habitants, ne peuvent nous permettre de douter qu'ils ne rendent des services proportionnés aux soins de la Providence qui n'a rien créé en vain. »

Mais revenons à l'examen de la croûte terrestre et donnons à nos recherches une autre direction, en nous efforçant de démêler quelle part les êtres microscopiques ont eue dans la structure de sa masse. Que le lecteur veuille bien suivre par la pensée le chemin que nous allons lui indiquer ; qu'il essaye de calculer, si la chose lui paraît possible, le volume d'une si grande quantité de matière solide, s'il veut se faire une idée de l'importance de la vie microscopique dans l'ensemble de la création. Partant de Douvres, ou de Beachy-Head, suivons les dunes du nord ou du midi jusqu'à leur jonction, à l'est du Hampshire, avec une autre branche de semblables dunes commençant auprès de Weymouth. Ces trois chaînes calcaires circonscrivent une surface qui comprend tout le nord du Hampshire et une grande partie

du Wiltshire méridional. Mais allons plus loin. Par les dunes de Marlborough et d'Ilsey, par les collines de Whitehorse, la chaux se développe dans l'Oxfordshire et s'étend, avec quelque interruption, à travers les comtés de Buckingham, Bedford, Cambridge, et pénètre dans celui de Norfolk. Ce n'est pas tout encore : les sommets qui s'élèvent entre Cromer et Huntanton, les plaines du Lincolnshire et de l'Yorkshire, tout cela est calcaire. Ce même terrain domine dans l'île de Wight ; il s'étend le long de la côte, s'élève sur les collines, s'abaisse au fond des vallées et descend dans la mer à plusieurs milliers de pieds ; partout, enfin, nous ne trouvons que de la chaux et des cailloux. Mais attendez, ramassez une pincée de cette matière blanche, placez-en une petite portion sous le microscope : quelle chose surprenante ! cette poussière est remplie de formes organiques. Elle fourmille de coquilles et de coraux. Les *needles* et les dunes en sont faites ; au-dessous du mince lit de gazon qui recouvre les plaines, ce sont encore des coquilles et des coraux. Les vastes eaux de l'Humber roulent sur un lit formé de semblables matériaux, et ces mêmes éléments composent les blanches murailles qui ceignent l'Angleterre. Si nous scrutons ces eaux, blanches comme du lait, qui coulent autour de Margate, de Ramsgate et de Douvres, nous y retrouvons des coquilles et des coraux. Or, un million de ces formes tiennent dans un pouce cube ! combien y en a-t-il donc dans une montagne, dans la chaîne entière ! Toutes ces révélations, nous les devons au microscope ; si d'abord il s'adresse à nos yeux, il ne parle pas avec moins de clarté à notre esprit, en nous faisant comprendre toute la part qu'il a plu au Créateur de donner dans ses œuvres aux êtres infiniment petits.

C'est aux *foraminifères* qu'appartiennent la plupart des coquilles dont nous parlons. Cette famille abonde dans nos mers et contribue largement à la formation des strates sous-marins. Les couches de *calcaire grossier* des environs de Paris sont entièrement formées d'une petite espèce de foraminifère, appelée *miliole*, à cause de sa ressemblance avec un grain de millet. Cinquante-huit mille de ces coquilles sont contenues, terme moyen, dans un pouce cube de la pierre des carrières de Gentilly, qui renferment des bancs fort étendus et d'une grande

épaisseur. Suivant le professeur Ansted, « on peut dire, sans crainte d'être contredit, que la capitale de la France, et que les villes et les villages des départements voisins sont presque entièrement bâtis sur des foraminifères. Ces petits fossiles ne sont guère moins répandus dans d'autres portions du terrain tertiaire qui s'étend de la Champagne à la mer. Ils se retrouvent aussi dans le bassin de la Vienne et dans celui de la Gironde. » Le docteur Buckland remarque avec raison que ces petits coquillages ont plus ajouté à la croûte terrestre que les restes des éléphants, des hippopotames et des baleines.

On sait que dans les temps de disette certaines populations se nourrissent de terre qu'elles mangent telle qu'elles la trouvent, ou qu'elles mêlent à leurs autres aliments pour en augmenter la quantité. Voici ce que M. de Humboldt dit à ce sujet dans ses *Aspects de la nature* : « La terre que mangent les Otomacs est une argile onctueuse, presque insipide, une vraie terre à potier, d'un gris jaunâtre (Ehrenberg y a trouvé des infusoires). Ils la choisissent avec beaucoup de soin dans des bancs situés sur les bords de l'Orénoque et de la Méta. Ils distinguent la saveur des différentes espèces, qui ne leur conviennent pas toutes. Ils pétrissent celle qu'ils ont choisie pour en former des boules de quatre à six pouces de diamètre, qu'ils exposent à un feu doux jusqu'à ce qu'elles aient acquis une teinte rougeâtre, et ils les humectent avant de les manger. » Lorsque la crue périodique des rivières vient mettre obstacle à la pêche[1], les Otomacs sont privés de leurs moyens ordinaires de subsistance, le poisson et les tortues : c'est alors qu'ils consomment une énorme quantité de cette terre. M. de Humboldt vit dans leurs huttes des monceaux de boules de terre empilées en forme de pyramides. Il faut pour la nourriture journalière d'un Indien près d'une livre de terre, qui compose le principal aliment durant la saison des pluies. Ils y prennent tant de goût que, même pendant la saison sèche, quand ils ont du poisson en abondance, ils mangent un peu de leur terre en guise de dessert. Si l'on demande à un Otomac où sont ses provisions d'hiver, il indique du geste le monceau de boules entassées sous sa hutte. Dans quelques autres

[1] Ces sauvages se procurent du poisson en le perçant de leurs flèches avec beaucoup d'adresse.

contrées tropicales, on est quelquefois obligé d'enfermer les enfants, pour les empêcher de se gorger de terre après que la pluie l'a humectée. « J'ai vu souvent, à ma grande surprise, dit M. de Humboldt, les femmes occupées à fabriquer des poteries, dans le village de Banco, porter à leur bouche de gros morceaux d'argile. » On raconte que les nègres de Guinée mangent d'une terre jaunâtre, qu'ils appellent *caouac*. Quand ils deviennent esclaves aux Indes occidentales, ils tâchent de trouver une terre semblable dont, suivant eux, l'usage est sans inconvénient en Afrique. Toutefois, il paraît que ce luxe de bonne chère n'est pas aussi innocent qu'ils le disent ; car les planteurs le leur ont défendu, après avoir observé que leur santé en souffrait. La traite des nègres n'ayant pu être tout à fait empêchée, on a remarqué sur le marché de la Martinique une substance terreuse, d'un jaune rougeâtre, tant ces pauvres créatures sont passionnées pour ce genre de nourriture. Dans l'île de Java, on étale en vente des gâteaux de terre. A Samarang, on prépare une sorte de terre en forme de tuyaux de cannelle. On nous dit qu'à Popayan, on vend dans les rues une terre calcaire destinée à la nourriture des Indiens. Ils la mangent avec une feuille d'arbre, le *coca*, qui a la propriété d'enivrer. M. de Humboldt nous apprend que l'usage de manger de la terre est répandu dans toute la zone torride, contrée si fertile et si belle, mais peuplée par une race indolente.

Toutefois, cette étrange pratique se trouve ailleurs que dans les contrées méridionales. En effet, les Finlandais mêlent à leur pain une terre qui se compose de tests d'animalcules si petits et si friables, que la dent les broie sans qu'on s'en aperçoive. Dans les temps de disette, les habitants de la Laponie suédoise mêlent à leurs aliments une terre analogue qui se trouve sous un lit de mousse en décomposition. Ils donnent à cette substance le nom de *farine de montagne*. L'observation microscopique a fait reconnaître qu'elle se compose presque entièrement de petits organismes. On attribue ses propriétés alimentaires à la substance organique qu'on y suppose renfermée. Dans une lettre écrite de Chine, par un missionnaire, à M. Stanislas Julien, il est parlé d'une substance que les Chinois appellent *farine fossile*.

Lorsque les aliments deviennent chers, on vend cette matière

à la livre. Elle s'emploie en mélange avec la farine de froment ou de riz, qu'on assaisonne avec du sel ou du sucre. Ceux qui en font usage se plaignent de pesanteurs d'estomac et autres malaises. En soumettant la farine de montagne au contrôle du microscope, on y reconnaît les restes d'êtres organisés. Cet instrument nous enseigne donc que, dans des contrées fort diverses, et sans doute depuis un temps très-reculé, les hommes ont été portés par un instinct inexplicable à se faire une ressource de substances analogues d'origine, et contenant toutes des matériaux primitivement organisés.

Nous devons consigner ici un autre fait assez singulier. Le 31 janvier 1687, une tempête violente eut lieu en Courlande. Après qu'elle eut cessé, on trouva, près du village de Rauden, une grande quantité d'une substance semblable à du papier noir. On en avait observé la chute, et on fut certain que le matin il n'existait rien de semblable. Ce produit météorique excita pour lors une grande curiosité, mais ce fut en vain qu'on en rechercha la nature. On en conserva une certaine quantité au Muséum de Berlin. Ehrenberg l'examina au microscope, et reconnut que cette substance, d'apparence papyracée, se composait de petits organismes feutrés ensemble. C'étaient des conferves et une trentaine d'espèces d'infusoires. Quelque chose de pareil a été rencontré dans une rivière en Angleterre. En 1736, on remarqua en Silésie, après un débordement de l'Oder, une quantité de matière papyracée, qu'on appela *papier naturel*. On en garda une partie dans la bibliothèque de Breslau. Elle y resta près d'un siècle avant que le microscope d'Ehrenberg, auquel rien n'échappe, en fit connaître la composition. Cette substance, qu'Humboldt appelle *flanelle naturelle*, était un tissu filamenteux, renfermant aussi des conferves et dix-neuf espèces d'infusoires. Il est parlé, dans une lettre adressée au rédacteur des *Annales d'histoire naturelle*, d'une substance singulière ressemblant à du papier fin, ou plutôt à une peau de gant, blanche et bien unie. La surface en était brillante et douce au toucher ; sa texture ressemblait à celle du papier non collé. Le microscope y fit voir des conferves enchevêtrées en une bande, dont la surface supérieure avait été blanchie par le soleil, et qui contenait des infusoires siliceux. Dans les

temps anciens, la superstition n'aurait pas manqué de donner un caractère surnaturel à ces divers produits.

§ II.

Nous avons vu quelle part revient aux êtres microscopiques dans la formation de la croûte solide du globe. Il sera bon maintenant de porter notre attention sur ceux que renferment les eaux de l'Océan, mais il convient de s'arrêter un instant sur une ou deux subdivisions de cette immense famille, et d'examiner les caractères qui les distinguent. Les *infusoires* sont totalement privés de membres articulés, servant à la locomotion. Leurs mouvements s'exécutent au moyen d'appendices très-déliés, qu'on appelle *cils*, parce qu'ils ont quelque ressemblance avec les cils des paupières. La disposition en est assez variée. Ils couvrent, chez les uns, toute la surface du corps ; chez d'autres, ils sont rangés sur les bords, tandis qu'ailleurs ils garnissent l'ouverture de la bouche. Cette variété de disposition, jointe à la conformation diverse de l'organe digestif, sert à coordonner les infusoires. Sous le nom de *polygastriques*, on a rangé ceux qui possèdent plusieurs estomacs. Les *rotifères* sont ceux dont les cils exécutent des mouvements giratoires, analogues à celui d'une roue qui tourne. Les polygastriques comprennent quelques-uns des plus petits animalcules qu'on puisse voir au microscope ; d'autres, au contraire, peuvent être aperçus à la vue simple. Les infusoires habitent surtout les eaux. Qu'elles soient douces ou salées, ils y pullulent souvent en nombre si prodigieux qu'il défie les efforts du calcul. Il faut toute la puissance des meilleurs microscopes pour rendre perceptibles à nos yeux les plus petits infusoires. Cependant ils offrent tous les signes de la vie la plus active ; leurs mouvements, exécutés à l'aide de leurs cils, pourtant si déliés, paraissent très-rapides, ce qui ne les empêche pas d'éviter les obstacles qu'ils rencontrent. L'agitation incessante à laquelle ils se livrent, le mouvement accéléré de leurs cils font un spectacle très-animé du champ d'un microscope, sous lequel on a placé une seule goutte d'une eau stagnante. On appelle *monades* les plus petits de ces animaux. Ils ne sont toutefois pas de la même grosseur : les moindres ap-

paraissent comme des points à peine perceptibles. A coup sûr, une goutte d'eau qui en serait remplie contiendrait un nombre prodigieux de ces atomes vivants[1]. Peut-être pourrait-on regarder comme la plus intéressante espèce de ce groupe celle que Leeuwenhoek découvrit, malgré la faiblesse de ses instruments. Au premier abord, on croit voir un animal unique ; mais il paraît qu'il est composé de petites monades réunies par un lien mystérieux. Renfermées dans une vésicule globulaire, toutes ces monades cheminent par la rotation de leur enveloppe commune. De là le nom de *volvoce* donné à cet être collectif[2]. On peut souvent apercevoir, à travers ce sac vésiculeux, six ou huit autres enveloppes semblables ; ce sont autant de jeunes volvoces en voie de développement. Il semble que ces petits animaux soient indifférents à la présence ou à l'absence de la lumière. Peu importe à la monade que le grand luminaire des cieux se trouve au-dessus des eaux qu'elle habite, ou qu'elle soit plongée dans les ténèbres de la nuit : les mouvements circulaires qu'elle exécute n'en continuent pas moins tant que dure sa vie.

Les rotifères appartiennent à une classe non moins intéressante que celle des polygastriques, et ils possèdent une organisation plus élevée ; toutefois, on les rencontre les uns et les autres dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire au milieu des matières végétales qui se décomposent dans l'eau. A l'époque où il fut découvert, le *rotifer vulgaris* excita la curiosité à un haut degré, en raison du spectacle singulier qu'il offre sous le microscope. Les observateurs voyaient, à la partie antérieure de son corps, deux organes tout à fait analogues à des roues qui leur sem-

[1] Leur diamètre est d'un trois-millionième de ligne. Une goutte d'eau en peut donc contenir cinq cents millions. Ils sont de diverses couleurs. Les uns sont d'un vert brillant, comme la *monas grandis* ; les autres sont transparents comme le verre (*monas crepusculum*). Cette espèce est, dit-on, carnivore. La monade mantelée (*chlamydimonas*) et la monade vivipare (*monas vivipara*), ainsi que quelques autres monades, se font remarquer par leur mode de reproduction. Les monades se séparent elles-mêmes en plusieurs morceaux, qui forment des monades distinctes. Enfin, le *volvox globator* est composé de monades réunies en boule par une sorte de filet, et sa reproduction se fait intérieurement et extérieurement ; c'est-à-dire que non-seulement des morceaux se séparent à l'extérieur du filet, mais encore qu'il s'en détache à l'intérieur de la boule, de sorte qu'un nouveau globe de monades se forme à l'intérieur de la boule mère et y reste jusqu'à ce qu'une déchirure vienne lui livrer passage.

[2] Les micrographes font des volvoces une espèce distincte. (*Notes du Rédacteur.*)

blaient tourner autour de leur axe. Quelque impossible qu'un tel mouvement dût paraître, on croyait le voir et on en cherchait vainement l'explication. On sait maintenant que ce n'était qu'une illusion. Vers l'extrémité antérieure de son corps, le rotifère est muni de deux disques entourés d'une bordure de cils. Ces petits appendices prennent un mouvement propre très-rapide, en vertu duquel chacun d'eux décrit un cône ayant le point d'attache du cil pour sommet. Il en résulte que cet organe n'est visible que quand il se trouve dans le plan horizontal, et qu'il disparaît, au contraire, quand il est au-dessus et au-dessous, parce qu'il n'est plus au foyer du microscope. Ces apparitions et ces disparitions, qui se succèdent avec une grande vitesse, donnent l'idée d'un mouvement rotatoire exécuté par le disque entier. Quand on ne fait usage que d'un instrument faible ou peu distinct, comme étaient les microscopes non achromatiques, en usage lors de la découverte des rotifères, l'illusion est à peu près inévitable. Le mode de production de ce mouvement bien constaté, il est naturel de se demander quel en peut être le but. Pour arriver à le connaître, répandons dans l'eau où le rotifère est confiné un peu de poudre de carmin, et observons ce qui va se passer. Les particules colorées prennent un mouvement circulatoire, effet de l'agitation de l'eau par les cils du rotifère; puis, entraînées par un tourbillon en miniature, elles pénètrent dans l'estomac de l'insidieux animalcule, où elles sont accompagnées par les plus petits animalcules, que leur destinée a placés sous l'action entraînante de ce dangereux mécanisme. Les rotifères se multiplient avec une extrême rapidité. Les uns sont vivipares, les autres ovipares. Vingt-quatre heures suffisent pour que l'individu qui vient de naître se développe complétement et se reproduise à son tour.

Les micrographes se sont longtemps occupés de ce qu'ils appelèrent d'abord la *revivification* des rotifères. Que ces petits êtres, restés à sec dans un état complet de mort apparente, pussent reprendre le mouvement et la vie, c'était chose si étrange que peu de gens étaient disposés à y croire. Cependant un grand nombre d'expériences semblent laisser peu de place au doute [1].

[1] C'est maintenant un fait parfaitement vérifié, que la suspension de la vie chez certains rotifères. Le doute où l'on est resté si longtemps sur ce sujet singulier

Fontana dit positivement avoir ranimé un rotifère resté sans mouvement pendant deux ans et demi ; il lui suffit pour cela de le tenir deux heures sous l'eau. Plus récemment, un observateur habile et soigneux, M. Doyère, a fait de belles et nombreuses expériences dans le but de ne point laisser de doutes à ce sujet. Il est arrivé à cette conclusion : que, dans certaines circonstances, ces animaux singuliers peuvent être rappelés à la vie après être restés quelque temps dans un état de mort apparente. Il dit que les corps desséchés de ces Epiménides microscopiques, après avoir séjourné trois ou quatre semaines dans le vide barométrique, où il semble qu'ils auraient dû perdre jusqu'à leurs derniers atomes d'eau, ont cependant pu reprendre le mouvement vital. Dans son grand ouvrage sur les infusoires, Ehrenberg s'est étendu sur ce point. Il pense qu'en dépit des moyens de dessiccation qui ont été employés, il reste dans le corps du petit animal son *fluide d'organisation*. Il n'admet pas l'hypothèse d'une vie latente. La mort, dit-il, n'est pas la vie à l'état d'engourdissement, mais l'absence de la vie. Telle est évidemment l'opinion de Humboldt, quand il dit : « La révivification du rotifère et des infusoires à tests siliceux n'est que la reprise de fonctions vitales longtemps affaiblies, mais non entièrement éteintes. »

Nous devons nous borner à une revue sommaire du vaste sujet qui nous occupe[1]. Après avoir parlé des animalcules qui ha-

venait uniquement de ce qu'on a confondu les espèces auxquelles il a été donné de résister à la dessiccation avec celles qui ne possèdent pas cette faculté. Certains rotifères, destinés à habiter les eaux, ne peuvent reprendre le mouvement quand le liquide vient décidément à leur faire défaut ; en cela, ils ressemblent aux poissons. D'autres ont été placés dans des conditions fort différentes. Leur séjour est au milieu des mousses qui tapissent les toits et les rochers. La volonté suprême, en logeant ces petits êtres dans une position où l'eau ne leur est pas accordée sans interruption, ne pouvait manquer de les douer de faclutés qui fussent en rapport avec l'habitation qu'elle leur destinait. Aussi une admirable prévision a rendu les rotifères de cette espèce capables de recommencer l'exercice de la vie dès qu'ils retrouvent de l'eau, même après qu'ils en ont été privés fort longtemps. (*Note du Rédacteur.*)

[1] Il faudrait encore parler des *vorcicellina*, qui ont la forme de clochettes; des *floscularia*, qui rappellent les pensees et les iris ; des *stephanoceros,* armés de trois crochets redoutables, lorsqu'on les regarde à travers le microscope, etc., etc. Mais l'histoire de ces animalcules, non moins intéressante que celle des grands animaux du globe, dépasserait les bornes de cet article. Nous conseillons donc aux lecteurs, qui voudraient approfondir ces détails curieux, de recourir à l'ouvrage de M. Mantell sur les animalcules. (*Note du Rédacteur.*)

bitent les eaux douces, nous allons dire quelque chose de ceux qui peuplent les eaux salées. Imitant jusqu'à un certain point les astronomes qui vont découvrant, à l'aide de leurs télescopes, des mondes et des sphères sans fin, dans les profondeurs les plus reculées de l'espace, nous avons à parcourir la vaste étendue des mers, où nous trouverons une foule également innombrable de petits organismes vivants. Voici de quelle manière s'y prend Scoresby, pour donner quelque idée de cette inconcevable multitude des microzoaires dans l'océan Arctique. Comme toutes les eaux dégagées d'impuretés en suspension, les flots de l'Océan sont de couleur bleue d'outremer foncée. Certaines portions cependant, d'une étendue souvent de vingt à trente milles carrés, se montrent vertes et même troubles. C'est qu'elles sont remplies d'animalcules. On a reconnu que ces petits êtres descendent jusqu'à quinze cents pieds. Or, Scoresby nous dit que, pour compter les animalcules compris dans deux milles carrés de cette eau trouble, il aurait fallu quatre-vingt mille personnes occupées tout le jour à ce louable travail depuis le commencement du monde. Que l'on juge par là de l'affluence de cette population dans les mers polaires, puisque le quart de la mer du Groenland, sur une étendue de dix degrés en latitude, se compose de cette eau trouble où la vie surabonde ! Ces organismes diffèrent de ceux dont nous venons de nous occuper ; ils font partie de la famille des *méduses*. « Nous étions, dit M. Darwin, sur les côtes du Chili, à quelques lieues au nord de la Conception : *le Beagle* traversa une plaine d'eau trouble tout à fait semblable à celle d'une rivière débordée ; la même circonstance s'offrit à un degré au nord de Valparaiso, et sur une plus grande étendue. Cette eau, placée dans un verre, avait une teinte rougeâtre ; au microscope, elle fourmillait d'animalcules qui se lançaient de tous côtés et faisaient quelquefois explosion. Ils étaient très-petits, tout à fait invisibles à l'œil nu, et n'occupaient guère qu'un millième de pouce carré. Il s'en trouvait toujours beaucoup dans la moindre goutte du liquide. Nous eûmes à franchir deux espaces semblables en un même jour ; l'un d'eux avait plusieurs milles carrés. Quel nombre incalculable d'animalcules ! A quelque distance, l'eau paraissait roussâtre comme celle d'une rivière qui coule sur une argile ferrugineuse,

tandis qu'à l'ombre du vaisseau elle semblait de la nuance du chocolat. La rencontre de cette eau avec l'eau claire s'opérait sur une ligne bien tranchée. Depuis quelques jours, le temps était clair et l'Océan renfermait une population excessive de ces petites créatures. » Pœppig fait mention d'un phénomène à peu près pareil, qu'il observa auprès du cap Pilares. Ici, l'eau colorée en rougeâtre occupait une longueur de vingt-quatre milles sur sept de largeur. Quand on la regardait du haut d'un mât, la mer prenait une teinte rouge sombre ; à mesure que nous avancions, la nuance passait au pourpre brillant; le sillage du navire était d'un rose tendre. Cette eau était parfaitement transparente ; on y voyait seulement quelques points rouges décrivant des spirales.

Jusque dans les noirs abîmes de l'Océan, à des profondeurs où l'on croyait la vie impossible, à six mille pieds au-dessous de la surface de ses eaux, on a trouvé des indices assurés de la présence d'animalcules pendant le récent voyage de sir James Ross dans les régions antarctiques. Ce que dit M. de Humboldt sur la diffusion des êtres vivants rentre trop bien dans notre sujet pour que nous ne l'insérions pas ici : « Il n'est pas encore décidé si la vie prédomine sur la terre ou dans les profondeurs de l'Océan. » Ehrenberg nous fait encore mieux comprendre, dans son admirable ouvrage, toute l'expansion de la vie organique, en nous la montrant si développée dans l'Océan tropical et jusqu'au milieu des glaces polaires. A douze degrés du pôle, on a trouvé des polygastriques à tests siliceux, et même des *coscinadiscées* pourvues de leurs ovaires, vivant au milieu de masses glacées.

Ce phénomène, si frappant à toutes les latitudes, devient magnifique sous les tropiques. En effet, la phosphorescence de la mer paraît, en grande partie, due à des animalcules flottants sur les eaux par myriades infinies, et doués de la propriété d'émettre de la lumière. « Ces belles et calmes nuits des tropiques, dit le célèbre voyageur que nous venons de citer, ont laissé dans mon esprit un souvenir ineffaçable. Tandis qu'au zénith la constellation d'Argo, et la Croix du Sud au couchant, remplissent de leur doux éclat planétaire l'éther azuré des cieux, les dauphins décrivent des sillons lumineux à travers les vagues écumeuses. » On a beaucoup disputé sur la cause de ces lueurs étranges. Les

micrographes et les chimistes semblent avoir arrangé la chose entre eux comme par une sorte de compromis. Il paraît, en effet, que le phénomène reconnaît une double origine : la décomposition des substances organiques (sous l'action de l'ozone, suivant Schönbein) et la faculté d'émettre de la lumière, attribut de plusieurs animaux marins. Cette faculté a été surtout départie à certaines petites méduses, qu'on rencontre par légions, ainsi qu'à des infusoires qui se trouvent partout. Ehrenberg parvint à se procurer de ces infusoires lumineux en filtrant une grande quantité d'eau de mer ; il obtint ainsi ces animalcules en abondance. Placés sur le porte-objet obscur du microscope, ces petits flambeaux des mers offrent un spectacle plein d'intérêt. Quand on les soumet à l'action d'une très-petite quantité d'acide, l'irritation qu'ils en ressentent leur fait émettre un éclat de lumière instantané. « Lorsqu'on irrite le *photocharis*, nous dit Ehrenberg, il se produit une étincelle dans chacun de ses cirrhes; puis la lueur vivante s'accroît et s'étend sur le dos de l'animalcule néréidiforme ; on dirait un fil de soufre brûlant avec une flamme jaune verdâtre. L'apparition de cette torsade de feu est le produit d'une action vitale ; elle consiste en une série d'étincelles instantanées qui se renouvellent après un intervalle de repos. » On a généralement attribué cette lumière à l'électro-magnétisme. S'il en est ainsi, il faut que les organes de ces infusoires puissent acquérir une énorme tension électrique, pour qu'ils suffisent à produire une lueur si vive dans un milieu aussi bon conducteur de l'électricité. Outre ces organismes producteurs de lumière, le microscope a fait découvrir, dans les eaux phosphorescentes, des parcelles déchirées de matières organiques, débris probablement de méduses ; elles doivent leur éclat à la décomposition que subissent toutes les substances organiques privées de vie. Après s'être baignés à Cumana, dans le golfe de Cariaco, Humboldt et ses compagnons, marchant sur le rivage, s'aperçurent que leurs corps étaient devenus lumineux, par l'effet de petits lambeaux qui s'étaient attachés à leur peau, et ils restèrent dans cet état pendant quelques minutes.

Les diatomées ne sont pas les seuls représentants microscopiques du règne végétal : certaines mers en sont la preuve. Des observations récentes ont donné lieu d'attribuer la couleur des

eaux de la mer Rouge à la présence d'une multitude inconcevable de petits végétaux. On a souvent mis en doute le fait de la coloration de cette mer, et plusieurs voyageurs ont assuré que rien ne justifiait la désignation qu'on lui applique. D'autres, cependant, ont été assez favorisés pour être témoins du phénomène, et leurs récits confirment la tradition, venue jusqu'à nous, qui veut qu'une coloration particulière se fasse remarquer dans cette mer. Le docteur Harvey a trouvé un moyen ingénieux de mettre d'accord tant d'assertions opposées. Il pense que les observations n'ont pas eu lieu dans la même saison ; si, en effet, la coloration est due à des substances végétales, elle doit varier avec les différentes époques de l'année. Il est certain, continue le même écrivain, que les eaux de cette mer sont quelquefois recouvertes d'une écume rouge, puisqu'il en a été apporté en Angleterre, et que l'examen en a été fait au microscope par plusieurs naturalistes. M. Montagne a démontré que cette écume se compose entièrement de très-petites algues, dont les filaments très-fins sont agglomérés en petits paquets. Ceux-ci contiennent des anneaux d'une matière rouge renfermés dans des tubes déliés. Pendant le voyage du *Beagle*, Darwin fut frappé par l'apparition d'une coloration en rouge brun qui se montra sur la mer. Un faible grossissement du microscope fut suffisant pour faire voir que la mer était alors couverte de petits morceaux de foin haché, dont les extrémités étaient déchiquetées. On reconnut ensuite que c'étaient de petites algues semblables à celles de la mer Rouge. Le nombre de ces végétaux des mers est sans doute infini, car *le Beagle* en traversa plusieurs bandes, dont l'une avait plus de dix mètres de largeur : à en juger par l'aspect boueux de la mer, la longueur en était de plus de deux milles. Les matelots connaissent ce phénomène, qu'ils appellent *mer de sciure de bois.*

MM. E. Dupont et Montagne ont vu la surface de la mer Rouge couverte d'une mince couche d'une substance fort atténuée et couleur de brique tirant sur l'orange. Renfermée dans une bouteille, cette substance prit une teinte violette, tandis que l'eau était d'un beau rose. Le phénomène fut remarqué depuis Cosséir, à la hauteur duquel les observateurs se trouvaient le 15 mai au matin, jusqu'à Tor, petit village arabe, devant lequel ils étaient au milieu du jour suivant. Ensuite la mer devint aussi bleue

qu'auparavant; ils avaient dû traverser cette couche végétale sur un espace de plus de cent lieues.

§ III.

Laissons désormais le domaine des eaux et celui de la terre; portons notre attention sur un autre point, jusqu'ici assez mal compris, mais qui n'en est pas moins d'un grand intérêt : — la vie règne aussi dans l'air. Gardons-nous de laisser croire que l'air soit un milieu où les êtres organisés puissent circuler constamment : il ne s'agit que du séjour momentané que quelques-uns d'entre eux y peuvent faire, et c'est bien assez. On n'est pas entièrement d'accord sur les causes qui peuvent apporter les petits organismes dans l'atmosphère. Cependant on a tenu note d'une foule de circonstances, dans lesquelles des corps ont été élevés au milieu de l'air par des forces excédant de beaucoup celles qui sont nécessaires pour emporter d'aussi petites molécules que les germes des plantes ou les animaux microscopiques. Nous voyons même que des poissons, enlevés par des courants puissants, sont retombés de l'atmosphère. Le 9 mars 1830, après une pluie abondante, on trouva répandus sur les champs de l'île d'Ula, en Ecosse, quantité de petits harengs si frais, que quelques-uns vivaient encore. Dans une ville de France située à quelque distance de Paris, éclata un orage violent; le lendemain matin, les rues étaient jonchées de poissons de différentes grosseurs. Ce fait s'expliqua, lorsqu'on sut que le vent avait mis à sec un étang du voisinage, où il n'avait laissé que les plus gros poissons. On a vu tomber de la poussière, des cendres, des grenouilles et autres corps : ce n'est donc pas merveille si les germes d'où naîtront des animalcules et des plantes imperceptibles sont continuellement en suspension autour de nous, prêts à se développer s'ils tombent en un lieu favorable.

Nous sommes trop portés à considérer l'atmosphère comme ne renfermant que de l'air, oubliant que d'innombrables molécules organiques y flottent de toutes parts , les unes vivantes, les autres inanimées. Ecoutons ce que dit Humboldt à ce sujet : « Les vents emportent des légions d'animalcules qu'ils prennent à la surface des eaux. Suspendus et ballottés dans les airs, ces petits êtres retombent entraînés par la rosée qui pénètre leurs organes

et les rend à la vie. La poussière météorique jaune, dont on a souvent observé la chute sur l'Atlantique, et qu'il n'est pas rare de voir portée vers l'Orient, au nord de l'Afrique, en Italie et jusqu'au centre de l'Europe ; cette poussière, Ehrenberg a montré qu'elle se compose de très-petits organismes siliceux. Peut-être quelques-uns flottent-ils pendant des années dans les hautes régions de l'atmosphère, attendant que les courants descendants, ou les vents étésiens, les ramènent sur la terre pour y reprendre leur existence interrompue. Avec les animalcules en plein développement, l'atmosphère contient en germe une infinité de populations futures ; sans compter les œufs des insectes et ces semences ailées que l'automne livre au souffle des vents chargés de les disperser sur la terre. Il en est de même du pollen vivifiant lancé par les étamines des plantes unisexuelles ; emporté par l'air ou par les insectes ailés, il traverse les mers et les déserts pour arriver à une fleur isolée. De quelque côté que l'observateur tourne ses regards, la vie s'offre à lui développée ou en germe. » Y a-t-il rien de plus propre à nous convaincre de l'existence d'une foule de germes partout présents, attendant, pour s'éveiller à la vie, la réunion de circonstances favorables, que de voir un peu d'eau imprégnée de matière organique se remplir d'êtres vivants après quelque temps d'exposition à l'air et à la lumière ?

Nous allons mentionner quelques-uns des phénomènes les remarquables qui nous révèlent la présence d'un grand nombre de germes d'animalcules et de semences végétales dans les royaumes de l'air, où, sans cesse agités par les vents, ils voyagent autour du globe. L'étrange famille des petits champignons nous offre surtout des preuves que l'air est rempli d'innombrables particules toutes prêtes à se développer, dès qu'en touchant la terre elles y auront rencontré un gîte convenable. Ne faut-il pas, en effet, que des germes de cette race soient suspendus de toute part en merveilleuse abondance, pour qu'un morceau de fruit, une croûte de pain humide, un encrier, ou un reste de médicament abandonné se recouvrent, en si peu de temps, d'une couche veloutée qui végète avec une surprenante rapidité. Ces productions si dédaignées, que proscrit avec tant d'empressement la soigneuse ménagère, sont cependant pour le micrographe un

charmant sujet d'observation. Son instrument favori lui dévoile une forêt de filaments délicats entremêlés dans toutes les directions ; il voit avec surprise ces tiges mignonnes s'accroître, se multiplier sous ses yeux. Leur extrémité se gonfle en une boule qui, bientôt, laisse échapper dans l'air des semences légères d'une incroyable finesse. Elles sont si nombreuses que Fries évalue à dix millions celles d'un seul individu de *reticularia marina*. Imperceptibles à l'œil nu lorsqu'elles sont isolées, elles simulent un nuage de fumée quand elles se répandent en grand nombre. Leur extrême légèreté permet aux causes les plus faibles de les transporter ; les vapeurs aqueuses, et à plus forte raison les courants d'air, les insectes, etc., contribuent sans doute à les disperser. Comment, après cela, s'étonner de leur ubiquité ? ou plutôt, comment trouver un lieu qui en soit exempt? Ces semences de petits champignons voltigent dans l'air que nous respirons, puisqu'on en a trouvé à l'état de développement dans les poumons d'un homme vivant ; elles nagent dans l'eau, car les poissons qui ornent nos bassins se recouvrent d'un réseau qui leur donne la mort. Elles profitent de toutes les ouvertures pour pénétrer dans le sein même de la terre ; d'où viendraient sans cela les champignons lumineux qui tapissent les houillères de Dresde ?

Si la présence dans l'air des sporules végétales est ainsi démontrée, celle des germes animaux n'est pas moins certaine. Darwin nous dit que l'atmosphère de Saint-Domingue manque généralement de transparence. Il en attribue la cause à la chute d'une poussière impalpable qui finit par altérer les instruments d'astronomie. Le même auteur dit n'avoir pas trouvé moins de cinquante observations de chutes de semblable poussière sur des vaisseaux qui traversaient l'Atlantique. D'après la direction du vent qui soufflait lors de ces observations, d'après l'époque où elles ont eu lieu, époque pendant laquelle on sait que le *harmattan* élève des nuées de poussière dans les hautes régions de l'atmosphère, il devient probable que ces substances pulvérulentes partent principalement de l'Afrique. Elles se composent en grande partie d'infusoires et de quelques diatomées. Toutefois il est singulier que Ehrenberg n'y ait pas pu découvrir plusieurs des infusoires propres à l'Afrique, tandis qu'il y a rencon-

tré deux espèces qu'on ne connaît jusqu'ici que dans l'Amérique du Sud. On dit que cette poussière tombe en si grande abondance qu'il se forme de la boue sur le pont des vaisseaux. Les passagers se plaignent de l'importunité qu'elle leur cause et de la cuisson qu'ils éprouvent aux yeux. On ajoute même que des navires ont fait côte, au milieu de l'obscurité produite par ce brouillard sec. On observa quelque chose de semblable à Gênes, le 16 mars 1846. A la suite d'une tempête, il tomba de la poussière, dont le professeur Pictet envoya un échantillon à Ehrenberg. Cet habile observateur la trouva identique à celle qu'on recueille à la hauteur des îles du cap Vert, et il y compta plus de quarante espèces d'infusoires. Il regarde comme probable que ces nuées pulvérulentes partent de l'Afrique. Seulement, outre des infusoires qui appartiennent au continent, il s'y rencontre plusieurs organismes qui ne se présentent jamais hors des mers.

Qu'il tombe de la neige colorée, c'est chose admise depuis longtemps parmi les croyances populaires. Peut-être quelques personnes, accoutumées à chercher la source de cette coloration dans le règne végétal, seront-elles surprises de la voir attribuer à la vie animale dans l'air. Chacune de ces causes peut être invoquée. Sir John Ross recueillit de la neige rouge sur une chaîne de montagnes arctiques qui s'élevaient de huit cents pieds (244 mètres) au-dessus du niveau de la mer. Il s'en trouvait aussi dans les mêmes parages, lorsque sir W.-E. Parry les visita en 1827. Il avait d'abord remarqué que les traîneaux laissaient une trace rouge, il vit ensuite qu'il en était de même de l'empreinte des pas et de toute autre espèce de pression ; la nuance variait quelquefois. En mars 1808, il tomba de la neige rose dans le Tyrol et la Carinthie ; il en fut de même en Carniole, à Cadore, Bellune, Feltri, et cette neige s'éleva jusqu'à la hauteur de près de six pieds. On a vu aussi de la neige verte ; Martins en observa au Spitzberg. La surface de cette neige ne présentait rien d'extraordinaire, mais la pression du pied déterminait une coloration ; à une faible profondeur, il semblait qu'on eût imprégné la neige d'une décoction verte. L'eau qu'elle laissait en se fondant avait une faible teinte de la même couleur. Il faut bien qu'il y ait alors dans la neige un nombre immense de ces petits organismes qu'on

s'accorde à regarder comme la cause de ce phénomène. En effet, pour couvrir une surface d'un pouce carré (25 millimètres en carré), il en faudrait plus de deux millions et demi. Quelques observateurs ont attribué la cause de la coloration de la neige à un végétal, le *protococeus nivalis*, qu'il faut rapporter à la famille des algues. Quand on fait évaporer le liquide de la neige rouge sur une plaque de verre, il reste des granules fort petits. Examinés au microscope, ils furent d'abord jugés de nature végétale. Mais ce moyen, au moins équivoque, n'amena pas tous les observateurs à la même conclusion. Shuttleworth ayant recueilli de la neige rouge, au-dessus du niveau des neiges perpétuelles, y découvrit une infinité d'animalcules d'une grande petitesse et d'une remarquable agilité. Les granules supposés végétaux ne seraient-ils pas les œufs d'un rotifère couleur rose? Suivant Martins, la vérité serait entre les deux opinions ; la coloration litigieuse serait due à de nombreuses cellules végétales remplies d'un fluide habité par une multitude d'infusoires. Quoi qu'il en soit de la cause, un fait nous est révélé qui est du plus haut intérêt : c'est qu'il se trouve dans les hautes régions de l'air de petits organismes destinés à vivre dans des circonstances qui sembleraient devoir rendre toute existence impossible.

La présence des animalcules dans l'atmosphère s'est quelquefois manifestée d'une manière aussi étrange qu'alarmante. Les phénomènes dont nous voulons parler ont dû frapper l'imagination des peuples d'autant plus vivement qu'ils avaient lieu dans des temps plus anciens.

Aussi les historiens n'ont pas manqué de les enregistrer. On sait assez qu'ils nous parlent de taches de sang apparues çà et là et désignées sous le nom de *signacula*. Ce serait une erreur de ne voir dans ces phénomènes que les illusions d'une crédulité superstitieuse. La preuve qu'il n'en est pas ainsi, c'est qu'ils se reproduisent de nos jours. Voici ce que rapporte à ce sujet le docteur Merle d'Aubigné, dans un ouvrage sur la réformation récemment publié :

« Une femme se trouvait seule devant sa demeure, située dans le village de Castelen-Schloss ; tout à coup un spectacle effrayant se présente à ses yeux : du sang sort de la terre tout autour d'elle. Vivement alarmée, elle rentre dans sa chaumière ; mais, chose

horrible, le sang y dégoutte de toute part; les murs, les bois en sont couverts; il déborde d'un vase placé sur une tablette, il découle du berceau de l'enfant. Saisie d'épouvante, la femme se précipite vers le village en criant au meurtre. A ses cris les villageois et les moines d'un couvent voisin s'assemblent en tumulte. On fait à peu près disparaître les taches de sang; les habitants commencent à se remettre de leur frayeur, et se disposent à prendre leur repas du soir sous l'abri des toits prolongés de leurs châlets. Mais voici que du sang bouillonne sur l'étang, tombe du toit, ruisselle sur les murs, en un mot le sang est partout. Le bailli de Schenkenberg, le pasteur de Dalheim arrivent, s'informent, examinent et font leur rapport à Berne. »

A coup sûr il y a de l'exagération dans ce récit. Le sang qui bouillonne sur l'étang, déborde du bassin, mouille le berceau, tout cela n'est que figures de rhétorique. Rien de pareil ne s'observe, en effet. On aura vu des taches couleur de sang sur le berceau, sur l'étang, sur le sol, mais voilà tout. Evidemment l'alarme fut grande et l'imagination enfanta les merveilles que la nature n'offrait pas. On a généralement attribué la cause de ces taches de sang au développement rapide et abondant d'un infusoire (*monas prodigiosa*). Il est fâcheux d'introduire dans l'histoire des faits merveilleux dénués de fondement. C'est un malheur que le microscope donne le moyen d'écarter, en fournissant l'explication naturelle d'un phénomène mal observé.

Après nous être suffisamment occupé de ce monde microscopique et mystérieux, il nous reste à rechercher dans quel but il peut avoir été créé, pour l'accomplissement de quel dessein les êtres infiniment petits ont été placés partout avec une si grande profusion. Ici, nous devons l'avouer, notre ignorance est grande. En attendant une explication tout à fait satisfaisante, on peut admettre que les petits animaux sont destinés, ainsi qu'on l'a dit, à faire disparaître les particules souvent putrides que produisent toutes les décompositions de substances organiques; ils s'en nourrissent, les absorbent et les modifient. Ainsi métamorphosés, ces matériaux sont rendus aptes à entrer de nouveau dans de plus grands organismes. C'est ce qu'exprime le professeur Owen dans ses leçons sur les animaux invertébrés : « Considérez, dit-il, le nombre incroyable des êtres microscopiques,

voyez comme ils sont répandus, observez que leur insatiable voracité s'exerce sur les molécules abandonnées par les résidus animaux et végétaux qui se détruisent. Sans doute nous devons jusqu'à certain point à leur action mystérieuse et incessante la salubrité de l'atmosphère, où ils empêchent les substances impures de pénétrer. Ils s'opposent ainsi à la diminution graduelle de la matière organisée. En effet, lorsque cette matière, dissoute ou suspendue dans l'eau, est parvenue à l'état d'atténuation qui précède immédiatement sa décomposition finale en gaz élémentaires, c'est-à-dire son retour à l'état inorganique, les invisibles ouvriers de la nature se l'assimilent, la retiennent à l'état organique, et la font rentrer dans les premiers degrés de la circulation vivante. Après que les molécules mortes et en voie de décomposition sont devenues les matériaux du développement des microzoaires, ceux-ci sont la proie d'infusoires plus grands et d'une infinité d'autres animaux. Par un circuit peu étendu, les moyens d'alimentation des plus grands animaux sont rappelés des confins extrêmes de l'organisation matérielle. Dans l'ensemble du système organique, ces imperceptibles animalcules peuvent être comparés aux vaisseaux capillaires du microcosme qui constitue le corps animal. Ils reçoivent la matière organique à son état de plus grande division et lorsqu'elle est près de sortir de l'empire de la vie, pour la ramener, par une route nouvelle, au point le plus central et le plus élevé de l'ensemble des êtres animés. »

Nous ne saurions mieux terminer notre esquisse des usages et de la puissance du microscope, qu'en faisant connaître un résultat assez singulier que cet instrument a procuré au même professeur Owen. Quelques mots de préparation vont nous y amener.

Quand on coupe une dent quelconque, on trouve que sa masse intérieure est ferme, osseuse et semblable à l'ivoire. Une substance gélatineuse en forme la base; des sels calcaires la rendent solide et résistante, après l'avoir pénétrée. C'est cette base consolidée que M. Owen appelle *dentine*. Elle est revêtue d'une couche beaucoup plus dure, connue sous le nom d'*émail*. La dentine est traversée par une foule de tubes enchevêtrés dans toute sorte de directions. Or, la structure intime de cette substance diffère assez d'une race à une autre pour pouvoir servir à carac-

tériser l'animal dont on possède une dent ou seulement un très-petit fragment de dent.

Ces préliminaires établis, nous allons, d'après le docteur Carpenter, exposer le parti qu'en a tiré le célèbre professeur Owen. Après avoir soumis à l'examen microscopique différentes tranches d'une dent fossile, le savant naturaliste reconnut qu'elle avait appartenu à une espèce de *paresseux*, aujourd'hui éteinte, et dépassant de beaucoup en grandeur et en force les espèces qui vivent actuellement en Amérique. D'après sa structure, cette dent n'aurait pu servir à broyer des aliments d'une certaine dureté, tels que des racines; mais elle aurait suffi pour triturer des feuilles et des rameaux jeunes et succulents, aliments ordinaires des paresseux qu'on trouve présentement vivants. Si la faible taille de ces derniers leur permet de grimper sur les arbres, comment un animal gigantesque aurait-il pu aller prendre si haut sa pâture, quelles branches, quels arbres auraient pu supporter un si grand poids? Notre habile professeur fut donc obligé de chercher de quelle autre manière son paresseux fossile pouvait se procurer sa nourriture. La forme et la puissante organisation des pieds antérieurs annonçaient un animal fouisseur; sans doute, il attaquait les arbres en dénudant leurs racines, puis, appuyant ses pieds de devant contre le tronc, ses pieds de derrière et sa queue massive sur le sol, il se servait de sa grande taille et de sa force énorme pour ébranler l'arbre et le renverser, après quoi il était maître d'en dévorer le feuillage et les rameaux.

Voici, sans doute, ce qu'il y a de plus piquant dans l'exposé que nous analysons. Le docteur Buckland pensait que les mégathérioïdes, auxquels appartenait le squelette venu du Brésil [1], se nourrissaient de racines, et il soutenait que, si l'hypothèse de M. Owen était exacte, l'animal qui aurait employé un procédé aussi hasardeux aurait été souvent exposé à être atteint par la chute de l'arbre. M. Owen répondait qu'un être aussi fort devait pouvoir maîtriser l'arbre qu'il avait ébranlé et l'empêcher de tomber sur lui; qu'au surplus, doué de tables crâniennes très-fortes et séparées par des loges remplies d'air, son myladon était

[1] On peut consulter sur ce fossile, appelé par M. Owen *myladon robustus*, les *Annales des sciences naturelles*, 2e série, XIX; Zoologie, 1843.

(*Note du Rédacteur.*)

organisé de manière à résister à un choc violent. Par un hasard fort singulier, le second échantillon envoyé de l'Amérique du Sud au Collége des chirurgiens de Londres a offert un crâne portant les traces d'une grande fracture à sa partie postérieure. Or, cette fracture avait été réparée par les procédés ordinaires de la nature : elle avait donc été produite pendant la vie de l'animal, et elle avait dû être causée par un accident tel que la chute d'un arbre. En effet, un animal carnassier, capable de porter un si grand coup, eût infailliblement dévoré sa victime, et la fracture ne se serait pas soudée.

Dans une séance de la Société microscopique de Londres, tenue le 26 avril 1848, un mémoire original de M. Queckel répondit à une question singulière proposée l'année précédente par sir Benjamin Brodie : serait-il possible, avait demandé celui-ci, de déterminer si une peau exposée à l'air depuis plusieurs années était une peau d'homme ou non ? La réponse fut affirmative..., avec cette condition qu'il serait resté dans cette peau quelques poils ou cheveux humains. Un antiquaire, M. Albert Way, tenait beaucoup à savoir ce qu'il en était de certains échantillons d'une peau qu'on prétendait avoir été arrachée à des individus accusés de sacrilége et clouée à la porte d'une cathédrale. Le microscope révéla que c'était, en effet, la peau d'un crâne, et que le sacrilége avait eu des cheveux blonds. Une autre tradition racontait aussi que, vers le neuvième siècle, un pirate danois avait été écorché tout vivant et que la dépouille de ce Marsyas septentrional avait été exposée à la porte de l'église d'Essex, où il en existait encore des lambeaux depuis neuf cents ans. Ces lambeaux examinés au microscope démontrèrent également la vérité de cette tradition.

Cet instrument révélateur n'a pas été appliqué avec moins de succès que les réactifs chimiques à la toxicologie et à la médecine légale, comme on peut s'en convaincre dans les œuvres de M. Orfila, le fameux toxicologue français, et dans les rapports de M. Ollivier, d'Angers.

Les naturalistes n'étaient pas d'accord sur la question de savoir si ces jolies miniatures d'oiseaux, les colibris et les oiseaux-mouches, se nourrissent d'insectes ou du nectar des fleurs. Le microscope, aidé de la chimie, a permis au docteur J. Davy de con-

stater que les insectes sont pour les colibris l'aliment solide, mais que le suc des fleurs est aussi leur boisson habituelle. La langue de l'oiseau-mouche, projectile et bifide, a reçu cette conformation précisément pour pouvoir saisir les insectes, mais lorsque cet organe s'humecte d'un liquide visqueux et miellé, ses propriétés naturelles en sont doublées. Dans tous les estomacs d'oiseau-mouche examinés au microscope par le docteur Davy, la présence d'insectes (quelques-uns encore vivants) a confirmé l'observation.

L'utilité du microscope ne se borne pas à nous faire connaître tout un monde vivant qui, sans lui, serait à jamais resté ignoré. Il n'est peut-être aucune des sciences qu'on appelle les sciences naturelles, — chimie, anatomie, botanique, etc., — qui ne lui doive quelques-uns de leurs progrès les plus marqués. Ce sont les révélations du microscope qui ont surtout fait connaître les fibres et les tissus organiques, objet particulier de la physiologie végétale. Quel autre moyen y aurait-il d'étudier la disposition et la structure des différents canaux par lesquels circulent, dans les plantes, les sucs qui les nourrissent, ou l'air qu'elles respirent?

Comment voir, sans une puissante amplification, les vaisseaux conformés en hélice qu'on appelle trachées ; les vaisseaux ponctués qui les simulent ; les petites capacités qui composent le tissu cellulaire, et les grains de fécule qui s'élaborent dans le sein de ces globules polyédriques? Comment scruter la composition des grains du pollen qui, sans doute, renferment le mystère de la vie végétale, et que les étamines répandent avec la profusion que déploie la nature toutes les fois qu'elle veut assurer la multiplication et la perpétuité de ses produits. Si l'étude de ces éléments de l'organisation végétale n'était pas une source d'utile instruction, ce serait encore un spectacle du plus haut intérêt. Il est bien probable que cette contemplation de la nature vue à travers le microscope a converti en étude sérieuse et approfondie mainte recherche curieuse qui n'avait d'abord pour but qu'un amusement passager.

Cet instrument peut aussi fournir à l'économie domestique un moyen assuré de reconnaître dans les tissus le mélange de matières qu'y glisse une industrie frauduleuse ou ignorante. Les brins du coton apparaissent sous formes de lamelles plates, or-

dinairement tordues, à bords arrondis; les filaments du lin sont ronds et unis; les lamelles aplaties du chanvre sont marquées de lignes transversales, limites de ses locules élémentaires. Les poils de la laine, ronds, transparents et ridés, ne peuvent être confondus avec les fibres végétales, ni avec la soie, dont les fils unis sont partout de la même grosseur.

Grâce au microscope, on reconnaît encore avec beaucoup plus de facilité et de promptitude que par les moyens chimiques, et avec une certitude au moins égale, l'introduction, dans la farine, de la fécule de pomme de terre, introduction incapable de nuire, sans doute, mais qui n'en est pas moins sophistique; on peut même la poursuivre jusque dans le pain. Un œil exercé, par une comparaison suffisante, parvient aussi à discerner les différentes sortes de fécules. Lorsque les chocolatiers ont enfoui celles qu'ils emploient dans le chaos de leur pâte brune, ils la croient si bien cachée qu'ils en nient l'emploi avec une assurance digne d'une meilleure cause. Mais ils ont compté sans le microscope, qui dévoile impitoyablement leur tromperie; comme il manifeste celle de certains marchands de cire qui ajoutent à cette denrée des quantités quelquefois très-grandes de fécule. Et l'arrow-root? et le tapioca? n'est-ce pas encore de la fécule modifiée, au moins très-souvent? Déceler ainsi les fraudes, c'est tendre à les prévenir. Malheureusement, ce moyen de moralisation n'agit qu'indirectement; c'est celui de la loi et de ses agents. Le penchant à la fraude n'est pas détruit, mais il peut être tenu en échec et réprimé de temps en temps.

On le voit par l'esquisse qui précède, le microscope n'a pas moins étendu les relations de l'homme avec la nature que le télescope; il a ouvert à nos yeux imparfaits tout un univers inconnu et prouvé que la vie est partout, dans l'air, dans la terre, dans les eaux, sous toutes les variétés de l'influence atmosphérique, non-seulement là où le soleil répand sa chaleur fécondante, mais encore là où tout semble paralysé par les frimas de l'hiver polaire.

(*Chambers's Papers for the people.*)

HISTOIRE ANCIENNE. — LITTÉRATURE CLASSIQUE.

CICÉRON[1].

Cicéron est un auteur comparativement négligé aujourd'hui. Nous ne comprenons plus que sir William Jones ait pu, au milieu de ses immenses travaux sur les langues orientales, trouver le temps de le lire une fois chaque année ; que des avocats et des philosophes comme Romilly et Mackintosh, des jurisconsultes comme Hale, des métaphysiciens comme David Hume l'aient pris pour maître et pour modèle. Ses doctrines philosophiques ont fait place à des systèmes plus profonds et plus élevés. Ses théories de législation et de gouvernement pâlissent devant celles de Bentham et de Mill. La révolution au sein de laquelle il aspira à jouer le rôle de modérateur le cède en violence aux convulsions politiques et sociales des temps modernes. Sa latinité si élégante n'est plus étudiée que par les hommes spéciaux. L'épithète de *cicéronien* dont se glorifiait Erasme a perdu pour nous toute sa saveur. Le culte du grand orateur latin est aussi aban-

[1] L'ouvrage intitulé : *Vie et Lettres de Cicéron*, par le docteur Abeken, traduit de l'allemand en anglais par Ch. Merivale (Londres, Longman, 1854), a servi de texte à l'article que nous publions.

C'est une bonne fortune pour le grand orateur que son nom soit de nouveau livré à une polémique qui, n'en déplaise à ceux-là même qui médisent de lui comme s'il était vivant, ne fait que rajeunir sa renommée.

La *Vie de Cicéron*, par Middleton, manque de critique et d'impartialité. Nous lui préférons l'ouvrage du docteur Abeken, qui a paru il y a une vingtaine d'années en Allemagne, et que la remarquable traduction de l'historien Merivale vient de faire connaître en Angleterre. C'est une de ces monographies où les savants allemands se plaisent à répandre les trésors de leur érudition. L'auteur de cet article s'en est servi pour esquisser à grands traits les principales circonstances de la vie du célèbre orateur romain, l'une des gloires les plus pures de l'antiquité.

(*Note du Rédacteur.*)

donné que les autels de Baal et d'Astaroth. Et cependant un intérêt puissant s'attache à la vie de Cicéron. La destinée le jeta au milieu du drame politique le plus sanglant de l'histoire romaine. En France, la tempête qui, après avoir renversé le trône et l'autel en même temps que la plus orgueilleuse et la plus corrompue des aristocraties, abattit plus tard la république aux pieds du despotisme militaire, avait épuisé toute sa force dans une période de moins de huit années. A Rome, au contraire, la révolution qui transfère le gouvernement du sénat et du peuple aux Césars dure soixante-dix ans, éclatant à chaque génération avec une fureur nouvelle, et elle ne s'apaise que quand elle n'a plus rien à dévorer. Elle met fin à la domination de cette oligarchie hautaine qui, dans le cours de trois siècles, avait franchi les étroites limites d'une province d'Italie et porté la civilisation à l'autre extrémité du monde. Elle ouvre en même temps une ère nouvelle, car c'est alors qu'inspirée par le génie de César, Rome commence à prendre, pour la première fois, conscience de sa destinée, et qu'elle incorpore dans son sein les peuples qu'elle avait vaincus. A peine Cicéron était-il tombé sous le fer des triumvirs, qu'un jeune poëte déclarait, aux applaudissements de ses contemporains, qu'un nouvel ordre de choses était né pour l'univers :

Novus rerum nascitur ordo.

VIRGILE.

Le siècle où vécut Cicéron n'était pas seulement un temps de guerres civiles, c'était encore une époque d'épanouissement intellectuel. Les arts de la Grèce servaient à la pompe et au luxe des Romains qui l'avaient soumise, mais ceux-ci, tout en proclamant la supériorité de leurs sujets, aspiraient à les égaler. Cicéron lui-même nous apprend que, dans la génération qui précéda la révolution de Sylla, le Latium abondait en hommes lettrés. Un patricien romain tenait à honneur d'avoir dans sa maison au moins un professeur de philosophie grecque, et l'on peut voir, dans la partie historique du *Brutus* et du *De oratore*[1], avec quel soin et avec quel succès les orateurs romains cultivaient la langue de leurs esclaves. Aussi, tout en accordant aux

[1] Voir la belle traduction de M. Leclerc.

écrivains du siècle d'Auguste une plus grande correction et un plus grand art de style, il faut reconnaître chez Catulle, chez Lucrèce et chez les autres contemporains de Cicéron, un génie plus étendu et plus varié. Ce qui ne frappe pas moins dans l'histoire littéraire de ce temps, c'est la réunion, dans les mêmes personnages, des facultés les plus opposées et qui sembleraient devoir s'exclure les unes les autres. Sulpicius Rufus, ce fougueux partisan de Marius, une fois hors du forum, était ce que nous appelons aujourd'hui un homme du monde accompli. Il aimait à s'entretenir avec le fameux orateur Marc Antoine et à recueillir de sa bouche des préceptes de philosophie et de rhétorique. Sylla, fatigué de dresser des listes de proscription, se délassait en écrivant en grec les mémoires de son temps. Catilina lui-même, au rapport de Salluste, passait pour un orateur consommé. On trouve dans les principaux personnages du long Parlement d'Angleterre un mélange semblable de talents divers. Hampden, Pym, Saint-John, Vane, n'étaient pas moins remarquables comme écrivains que comme hommes d'Etat. Les mêmes plumes qui rédigèrent la *Pétition des droits* s'exerçaient avec succès à la discussion des problèmes philosophiques et des questions les plus abstraites de la théologie.

L'état des partis à Rome, du temps de Cicéron, présentait plus d'un point de ressemblance avec l'état des partis à des époques plus récentes de l'histoire. L'esprit de localité luttait énergiquement contre les excès de la centralisation. Le gouvernement des colonies romaines réclamait une organisation nouvelle. La classe aristocratique d'où se tiraient exclusivement les magistrats de Rome et des provinces trahissait chaque jour une incapacité de plus en plus manifeste. De tous côtés éclataient des murmures sur la manière dont se distribuait le commandement des légions. Au moment où l'empire passa entre les mains de César, il s'était formé par voie d'accroissement, résultat de conquêtes successives, mais il ne présentait point un corps compacte, animé d'un même esprit. Le sénat avait bien enlevé aux maisons royales de Macédoine ou de Syrie, à l'oligarchie marchande de Carthage les attributs de la souveraineté, c'est-à-dire le commandement militaire et le contrôle des revenus publics, mais il avait laissé aux provinces leurs libertés municipales et leurs priviléges agricoles

et commerciaux. Jamais, jusqu'au jour où cette grande idée jaillit de la vaste intelligence de César, il n'était entré dans l'esprit d'un préteur, d'un tribun, d'un proconsul, d'un dictateur romain, que toutes les parties de la république étaient comme les membres d'un corps organique dont Rome était le cœur, d'où partaient et où aboutissaient les veines et les artères de la vie provinciale. Jamais peuple ne s'est attaché avec plus de ténacité que le peuple romain à la tradition et à la coutume. Il opposait à tout changement, qui ne devait pas lui rapporter un avantage immédiat, une résistance invincible. Si parfois un homme supérieur, comme le dernier des Gracches, comprenait qu'il fallait que la république abaissât elle-même ses antiques barrières, sous peine de tomber en pièces sous l'effort de ses convulsions intérieures, il était immédiatement traité de novateur et de factieux, dénoncé à la haine populaire et mis à mort. Dans le temps où un voyageur bien monté pouvait, du lever au coucher du soleil, aller d'une extrémité à l'autre des limites de la république, les vices de la constitution ne s'apercevaient pas, parce qu'il était facile d'y remédier. Mais lorsque l'orient et l'occident des possessions romaines furent séparés par de vastes mers et de hautes chaînes de montagnes, les imperfections de la constitution se révélèrent par la fréquence des commissions extraordinaires qu'il fallait instituer dans les jours de péril. Trois fois dans la vie de Cicéron, le sénat et le peuple se virent obligés d'investir Cnéius Pompée de pouvoirs temporaires plus étendus que ceux de Louis XIV ou de Napoléon Ier. La première fois, une famine aussi terrible que celle qui décima, en 1797, la ville de Gênes, bloquée par la flotte anglaise, assiégeait les portes mêmes de Rome. La capitale, contenant un million d'âmes, n'avait plus que quinze jours de vivres, lorsque la loi Gabinienne mit entre les mains de Pompée l'administration de tous les marchés de l'empire. La seconde fois, la mer Méditerranée, quoique enfermée dans un cercle de provinces romaines et hérissée de forteresses, était sillonnée en tous sens, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à l'Hellespont, par les pirates de la Cilicie. Un sénateur romain ne pouvait aller de son palais à sa ferme de Sicile, sans courir le risque d'être pris et pendu par les brigands, ou mis en vente sur les marchés de Tarse et d'Antioche. Ni les

préteurs, ni les proconsuls, avec les pouvoirs ordinaires, ne pouvaient purger l'empire de cette peste. Il fallut déclarer Pompée maître absolu de tous les vaisseaux, des ports et des havres des trois continents. Enfin, après le meurtre de Clodius, les discordes civiles se déchaînèrent avec une telle fureur dans le sein de la capitale, que les autorités établies étaient impuissantes à apaiser les troubles, et que l'assassinat et l'incendie se promenaient impunément dans les rues de Rome. Pour la troisième fois, Pompée fut revêtu du commandement absolu des légions, de la police, des tribunaux, etc. C'est à de tels expédients que Rome fut conduite par son aveugle attachement aux formes et à la lettre de sa constitution primitive.

Si l'on jette un coup d'œil sur les fastes consulaires, on verra que les grandes charges civiles et militaires étaient devenues, dans les derniers temps de la république, le monopole exclusif d'un petit nombre de familles. Le temps n'était plus où un habitant des provinces, de bonne maison, comme les Porcius de Tusculum, pouvait espérer, après quelques années de services éminents, soit au barreau, soit dans les légions, de s'élever à la dignité de préteur ou de consul. Les temps étaient loin également où un membre du sénat pouvait se risquer à faire les dépenses d'une élection. Pour aspirer à l'édilité, il fallait au moins une centaine de mille livres ; mais, pour briguer les emplois supérieurs, tels que la préture et le consulat, il fallait quatre ou cinq fois cette somme. Mais il n'était pas nécessaire que le candidat possédât dans ses coffres les millions destinés à acheter les voix dans les comices. Lorsque César se présenta à la préture, il n'avait que deux cent mille livres. Aussi Rome était-elle un vrai paradis pour les usuriers. A mesure que l'ordre sénatorial s'appauvrissait par l'exercice même des grandes charges, l'ordre équestre, qui tenait, comme on dit vulgairement, les cordons de la bourse, croissait en richesse et en importance. La pauvreté de l'un, comme la prospérité de l'autre, était une source de misère pour les habitants des provinces. Le sénateur remboursait ses emprunts en pillant ses administrés et, de son côté, le chevalier pressurait les contribuables, sans que le sénat, dont chaque membre était, pour ainsi dire, son débiteur, osât réprimer ses exactions. Jamais le monde n'a été témoin d'une oppression

plus générale, plus systématique, plus odieuse que celle que la domination de l'oligarchie romaine fit peser sur les provinces de l'empire. Les Espagnols du seizième siècle n'avaient pas une soif plus insatiable de l'or, les croisés n'étaient pas plus insensibles aux souffrances des Sarrasins. Le propriétaire de la Floride ou de la Géorgie n'est pas plus exigeant à l'égard des nègres qui cultivent ses plantations que ne l'étaient certains gouverneurs romains, tels que Verrès en Sicile, Fontéius à Narbonne, ou Gabinius en Syrie. Les débauchés de Rome n'étaient pas la seule plaie des provinces. Appius Claudius, que Cicéron désigne comme un homme respectable, rompit avec lui, parce que le grand orateur avait refusé de l'aider à pressurer ses fermiers de la Cilicie. Marcus Brutus lui-même était connu pour sa rapacité. Le monopole des grandes charges dans les mains de l'oligarchie avait d'autres conséquences que la ruine des sujets de la république. Des généraux affaiblis par l'âge compromettaient les intérêts et la sûreté de l'Etat. Le vieil usurier Crassus perdit une magnifique armée en Orient, et ce qui explique les revers des guerres de Jugurtha et de Sertorius, c'est qu'elles étaient conduites par des hommes qui, n'ayant plus la vigueur nécessaire pour commander, en avaient encore assez cependant pour piller et sacrifier à leur avarice le salut des légions et l'honneur de la patrie.

La série des lettres de Cicéron commence à la quarante-troisième année de son âge, et continue presque sans interruption jusqu'à une époque très-rapprochée de sa mort. Il y a tout lieu de croire qu'il correspondit jusqu'à la fin avec ses amis intimes, et qu'Octave ou ses partisans détruisirent ses dernières lettres comme contenant *arcana imperii*, l'histoire secrète des intrigues qui conduisirent à la formation du second triumvirat. Il est possible aussi qu'il se soit décidé lui-même à anéantir la partie de sa correspondance qui se rapporte aux premières années de sa vie, parce qu'elle renfermait sur les hommes et sur les choses des opinions et des jugements en contradiction avec les sentiments qu'il professa dans la dernière partie de sa carrière. On a peine à concevoir que Cicéron, aussi prompt à écrire qu'à parler, ait passé son âge mûr sans communiquer à Atticus et aux chefs de l'ordre équestre ses vues sur la politique du sénat et ses plans pour la combattre. Mais, sauf ces lacunes, nous possédons

dans la correspondance de Cicéron la collection de mémoires la plus complète qui existe sur une période de l'histoire. Dans ses discours, Cicéron a nécessairement exagéré les vices de ses adversaires et les vertus de ses clients. Dans les admirables préfaces de ses ouvrages philosophiques, il flatte une foule de gens qu'il dédaignait, s'il ne les méprisait pas. Mais dans ses lettres, et surtout dans celles à Atticus, il s'exprime avec une liberté complète, avec un abandon sans réserve, non-seulement sur les autres, mais encore, autant que sa vanité le lui permettait, sur son compte personnel. Lorsque son amour-propre a été blessé, il ne cache pas la blessure ; lorsque sa jalousie est éveillée, il n'en dissimule ni l'objet ni la source. Il se complaît dans ses bons mots, il ne rougit d'avouer ni ses défaillances, ni ses tristesses, ni ses pleurs. Il charge avec une égale simplicité Atticus de lui acheter des statues, des livres, des tableaux, ou de passer des baux en son nom avec ses fermiers. En un mot, il est aussi expansif que peut l'être un homme d'une vanité aussi irritable ; car c'est le propre de cette faiblesse d'avoir des secrets même pour soi. Les lettres de Cicéron ne nous font pas pénétrer dans l'intimité de l'auteur seul ; elles nous introduisent dans l'assemblée du sénat, dans l'intérieur de ces palais aristocratiques qui dominaient le forum, ou des maisons de campagne qui couvraient les collines d'Albe et de Tusculum. Elles nous font assister, pour ainsi dire, à la répétition familière de ce grand drame où les sénateurs jouaient les rôles principaux ; elles nous montrent ces orateurs qui, le matin, s'étaient dénoncés les uns les autres comme des traîtres dignes de la roche Tarpéienne, se rencontrant le soir à la même table, et discutant avec calme et gravité ces éternels problèmes du destin, du libre arbitre, de l'existence des dieux. Herculanum et Pompéi ne nous livrent pas d'une manière plus vive le secret de la vie privée des Romains.

On ne peut trop apprécier la valeur de ces lettres, quand on considère le petit nombre et la partialité des documents qui nous restent sur l'histoire de la décadence et de la chute de la république. La *Conspiration de Catilina* par Salluste et la *Guerre de Jugurtha* du même auteur ne sont guère que des pamphlets et d'amères satires politiques. Salluste n'y attaque pas seule-

ment l'oligarchie, il cherche encore à se justifier lui-même. Au fond, il veut prouver qu'il a été diffamé pour des crimes que la noblesse commettait chaque jour sans pudeur. Quant aux *Décades* de Tite-Live, la portion qui en a péri est précisément celle qui intéressait le plus ses contemporains et la postérité. Sur la période des rois, Tite-Live en savait autant qu'on en pouvait savoir d'une époque dont les monuments historiques, ainsi que la langue même dans laquelle ils étaient écrits, avaient disparu depuis longtemps. Pour les deux premiers siècles de la république, il n'avait sous les yeux que les maigres annales des pontifes, les collections arides et tronquées des Fastes, les mensonges des panégyriques ou des papiers de famille des patriciens. Dans les grandes guerres puniques, il marche sur un terrain plus ferme ; mais il ne s'appuie que sur Fabius Pictor et Polybe, car l'illustre historien n'estimait les témoignages historiques qu'autant qu'ils lui permettaient de se livrer à son goût pour les fleurs de rhétorique. Mais, depuis le jour où les Gracches inaugurèrent la grande révolution du tribunat jusqu'au moment où cette révolution fut consommée par la victoire d'Auguste à Actium, Tite-Live possédait des éléments d'information plus complets et plus sûrs. Il était devenu de mode à Rome de composer et de publier des mémoires. Les Romains s'étaient mis à rivaliser avec les Grecs dans le genre historique, et, d'après les fragments qui sont parvenus jusqu'à nous des anciens annalistes, on voit qu'ils enregistraient souvent avec un soin extrême, sinon toujours avec impartialité, les causes et les progrès, les caractères et les phases de cette lutte prolongée. Bien que les archives du Capitole eussent été consumées par l'incendie en l'an 83 avant J.-C., il circulait dans Rome de nombreuses copies des histoires de Claudius, de Valérius et de Sisenna. Parmi les trésors de la bibliothèque Palatine, rassemblés après les guerres civiles, se trouvaient des masses de documents recueillis dans les bibliothèques particulières des proscrits. Tite-Live y avait un accès toujours ouvert. Les sources vivantes de renseignements ne lui manquaient pas d'ailleurs. Les personnages avec lesquels il conversait étaient les petits-fils de ces Romains qui avaient été témoins du meurtre des Gracches et de Drusus, qui avaient entendu lire le décret de bannissement

de Marius, qui avaient vu publier la première liste de proscription de Sylla, qui avaient applaudi ou sifflé Sulpicius et Cotta, Philippe et Licinius Crassus au forum ou au sénat. L'histoire n'a pas fait de perte plus irréparable que celle des dernières *Décades* de Tite-Live.

Les lettres de Cicéron sont le seul équivalent qui nous reste de ces documents contemporains, si utiles au chroniqueur. La période qu'elles embrassent va de 68 à 43 avant J.-C. Pendant ce quart de siècle, Cicéron fut en relation avec tous les personnages importants de Rome. Mais, comme ces lettres ne coïncident pas avec son début dans la vie publique, il faut passer rapidement en revue les principales circonstances qui signalèrent sa jeunesse et ses premiers pas sur la scène politique.

Nous ne le suivrons pas dans le cours de ses études, car son éducation dura, à proprement parler, toute sa vie. Même dans la maturité de l'âge, il apprenait encore, estimant que l'orateur ne devait être étranger à aucune branche des connaissances humaines. Quelques mots cependant sur son éducation sont nécessaires pour éclairer à la fois son temps et son caractère. Bolingbroke, Chesterfield, Dryden, Pope, étaient moins Anglais que Français dans leurs goûts ; de même Cicéron et ses contemporains étaient plus Grecs que Romains. Ils admiraient dans Scévola la science du jurisconsulte, ils applaudissaient à l'éloquence simple d'Antoine ; mais leurs véritables maîtres et leurs modèles sont les Grecs Archias, Diodote et Posidonius. Et en vérité, avec l'idée qu'ils se faisaient de la perfection de l'orateur, il leur était difficile de ne puiser qu'aux seules sources de l'éloquence latine. La langue latine n'avait point encore dépouillé sa rudesse primitive, et c'est à Cicéron et à ses contemporains, Lucrèce, Catulle, qu'elle doit cette régularité que développèrent au plus haut degré les écrivains du siècle d'Auguste. Exigeant que l'orateur fût versé dans tous les arts et dans toutes les sciences, ils n'avaient d'autre alternative, pour arriver à l'idéal de l'éloquence, que de se faire Grecs eux-mêmes. Ils souriaient avec dédain à l'arrogance, à la vanité, à l'esprit sophistique de leurs maîtres, et, pour les mieux soumettre, ils alimentaient avec un odieux machiavélisme les dissensions intestines qui travaillaient et déchiraient la Grèce. Mais, dans le

domaine des arts, des sciences, de la rhétorique, ils ne pouvaient faire un pas sans le secours de leurs esclaves. Dans toute la carrière de Cicéron, cette influence de son éducation grecque est visible. Nous ne prétendons pas que cette éducation ait fait de lui un plus mauvais citoyen, mais assurément elle a rétréci son horizon politique. Le préjugé le plus enraciné chez les Grecs était, on le sait, l'exclusivisme (qu'on nous passe ce terme peu classique), et, dans ces petites républiques, ce sentiment tenait lieu de patriotisme et de nationalité. Ceux qui faisaient partie de la cité se considéraient comme appartenant à une race supérieure. Etendre leurs priviléges, c'était, à leurs yeux, les profaner. Athènes eût mieux résisté à Philippe et à son fils Alexandre si elle eût fait participer à ses franchises Corinthe et Mégare. Mais les descendants de Mégaclès et de Cimon auraient cru s'avilir en mélangeant leur sang avec celui de la race dorienne. De même, Cicéron ne comprit jamais que la politique de Rome ne devait pas être la même au huitième siècle de son ère que dans les premiers temps de la république. Pour lui, la capitale du monde civilisé n'avait pas cessé d'être un municipe italien, qui avait droit aux hommages du genre humain, mais qui n'était nullement tenu de communiquer ses priviléges aux nations vaincues. Sur les bancs du sénat, Cicéron évitait avec dédain le contact des nobles de la Gaule et de l'Espagne. Il éprouvait pour les étrangers une véritable aversion et regardait comme un acte de parricide la révolution accomplie par César, et qui incorpora dans la cité les sujets de l'empire. Cet attrait qu'il ressentait pour le génie grec n'était pas moins sensible dans ses études philosophiques et littéraires. Après ses triomphes oratoires, ce qu'il recherchait le plus, c'était la gloire d'initier ses concitoyens aux sublimes spéculations métaphysiques et morales des diverses écoles de la Grèce. Il écrivit des traités célèbres sur les problèmes abstraits de la politique et du droit, mais il descendit rarement jusqu'à discuter les questions pratiques de son temps. Refondre les éléments du gouvernement, rendre la vigueur aux communes en infusant dans leurs veines un sang nouveau, débarrasser la cité de sa population pauvre, donner aux provinces une meilleure administration, amalgamer les parties de l'empire en un tout organique, tous ces problèmes,

dont la solution était d'un intérêt vital pour la république, Cicéron ne s'en doute pas. Chef du sénat, il pensait comme un conservateur aristocrate d'Athènes, et il rêvait les moyens de ramener la constitution de la république à sa forme primitive, au temps des Camille et des Appius Cæcus.

Cicéron entra au barreau au moment où Rome tombait abattue et sanglante aux pieds de la réaction aristocratique. Le nom de Sylla glaçait d'effroi tous les cœurs en Italie. Avec un pouvoir supérieur à celui des anciens décemvirs, le dictateur réunissait dans sa personne toutes les magistratures de la république. Les consuls et les tribuns n'existaient plus que de nom ; le sénat était muet, le forum désert. Les Latins et les Italiens avaient cessé d'affluer à Rome les jours de marché. Des provinces situées au delà de la mer, les unes étaient en guerre ouverte contre la république, les autres espéraient, à force de soumission, détourner de leurs têtes le sort des Samnites et des Etrusques. Un seul homme tenait Rome dans le silence et dans l'esclavage, et si, dans cette crise terrible, il valait mieux être noble que plébéien, il était plus sûr encore de figurer au nombre des affranchis de la *gens* Cornélia que dans l'ordre des patriciens. Il y avait à Rome deux voies ouvertes à l'ambition de la jeunesse : l'art militaire et le barreau. Après les généraux qui gagnaient des batailles, ceux que les Romains honoraient le plus, c'étaient les orateurs qui gagnaient des causes. Mais, à l'époque dont nous parlons, ni l'orateur ni le soldat ne pouvaient parvenir s'ils ne s'étaient d'abord assuré le patronage de Sylla. Le premier n'avait même aucun moyen de se distinguer. Le sénat ratifiait, sans les discuter, les actes du dictateur, et l'orateur imprudent qui aurait harangué le peuple se serait exposé aux peines portées par la loi Cornélia *De Majestate*. Rien ne pouvait donc être moins favorable à Cicéron, rien ne pouvait moins faire présager la destinée qui l'attendait que l'état de Rome au moment où il parut au barreau.

Le jeune orateur signala son début par un trait de hardiesse. Il s'attaqua à Sylla lui-même. Il n'avait alors que vingt-six ans, et, nous l'avons dit, la fortune de quiconque aspirait à se faire un nom dans l'Etat dépendait de l'intérêt ou du caprice du dictateur. C'est alors que Cicéron entreprit de défendre Sextus Roscius

d'Amérie contre le puissant affranchi de Sylla, Lucius Cornélius Chrysogonus. Les avocats plus âgés avaient refusé de se charger de cette cause, par crainte de l'influence du plaignant et du ressentiment du patron. Bien que l'affaire fût d'une nature toute privée, le jeune orateur se lança audacieusement dans les personnalités et dans les allusions politiques. Il exprima le regret que les nombreuses occupations de Sylla le condamnassent à n'entendre et à ne voir que par les oreilles et les yeux de gens qui avaient intérêt à tromper sa bonne foi. Puis il s'éleva à des considérations d'un ordre supérieur : il déplora la malheureuse condition des temps, la dureté du gouvernement, l'abaissement ou la dispersion du parti populaire, la dégradation de la république, la détresse et la diminution de tant de nobles familles. La franchise téméraire de ce langage était faite pour irriter le dictateur. Le verdict des juges, rendu en faveur de Roscius, au bruit des applaudissements populaires, devait justement l'alarmer. Déjà un enfant, César, l'avait offensé ; mais le dictateur s'était laissé fléchir et l'avait épargné. Une autre fois, il avait essuyé un refus de la part de Cnéius Pompée, mais il n'avait voulu voir en lui qu'un partisan zélé et un soldat heureux. Maintenant il rencontrait sur son chemin un jeune homme inconnu, d'une naissance obscure, sans appui, sans relations de famille, sans crédit, soit dans l'armée, soit dans le peuple. Pour échapper au danger qui le menaçait, Cicéron saisit le prétexte de sa santé pour aller voyager à l'étranger. Dans sa vieillesse, il aimait à rappeler ce trait de courage de sa jeunesse, à revenir sur son premier succès oratoire, obtenu dans la cause de Roscius d'Amérie *contrà Syllæ dominantis opes*, contre la fortune de Sylla au comble de sa puissance.

Mais cette puissance du dictateur s'éteignit avec sa vie. Sylla ne laissa en mourant aucun héritier pour succéder à son autorité comme à son nom. Le plus heureux et le plus distingué de ses partisans, Cnéius Pompée, était un bon soldat, mais un homme d'Etat médiocre, encore moins capable d'organiser un parti et de développer une révolution. Il avait de l'ambition, mais il manquait de cette vigueur de caractère qui anime et soutient l'ambition. Dans les beaux temps de la république, il aurait pu être le premier citoyen de Rome, comme Scipion l'Africain, et,

sous Trajan, le premier ministre de l'empire, comme Cornélius Palma. Mais, dans une période de révolutions comme celle où s'écoula la vie entière de Cicéron, Pompée fut précisément l'un de ces hommes qui précipitent la crise destinée à les engloutir. La constitution fondée par Sylla ne lui survécut pas ; son œuvre périt tout entière, faute d'un personnage doué du génie nécessaire pour la continuer.

La pensée du dictateur avait été d'abattre le parti démocratique et, dans ce but, il avait augmenté la puissance du sénat et avait restitué à ce corps l'autorité judiciaire. La première brèche importante faite à sa constitution fut le rétablissement partiel du tribunat par Pompée. Cette mesure était-elle sage? Cicéron la blâme dans son dialogue *Des Lois*. Selon lui, cette concession ouvrit la porte à tous les maux qui fondirent dans la suite sur la république. Il est probable toutefois qu'au moment même où elle fut accordée Cicéron l'accueillit avec joie comme tous les amis de la liberté, car elle rendait au forum la vie et au peuple la parole. Mais c'est sur la grande question des *judicia*, de l'administration de la justice, que le jeune et ambitieux orateur en vint pour la première fois aux prises avec l'aristocratie.

Tant que l'ordre intermédiaire, celui des chevaliers, fut exclu du gouvernement par la constitution de Sylla, il n'y avait pour un homme nouveau comme Cicéron aucun moyen de parvenir aux honneurs. Les chevaliers avaient abusé du pouvoir que leur avait conféré la loi Sempronia. Du temps qu'ils administraient la justice, il était impossible aux sénateurs d'obtenir un verdict équitable et même de faire entendre leurs plaintes. Ceux-ci, devenus à leur tour maîtres absolus de l'autorité judiciaire, rendirent avec usure à l'ordre équestre les vexations qu'il leur avait fait endurer. S'il arrivait à un chevalier, en sa qualité de fermier des revenus, de manquer à une seule des obligations de son contrat, si une disette dans les provinces l'avait empêché de fournir la quantité de blé à laquelle il s'était engagé, si les pirates avaient intercepté ses vaisseaux, si la peste avait diminué le nombre des contribuables, il était personnellement responsable des pertes ou du déficit. Toute réclamation de sa part était inutile, ses juges le condamnaient impitoyablement, et ses en-

nemis excitaient sous main les habitants des provinces à lui intenter des actions sous un prétexte ou sous un autre. Jamais les sujets de Rome n'avaient été si durement traités que par les hommes auxquels Sylla avait confié le pouvoir exécutif. Se plaignaient-ils des chevaliers, ils étaient sûrs d'obtenir le redressement de leurs griefs. Mais s'il s'agissait des sénateurs, c'était autre chose. A aucune époque, la corruption de la justice n'avait été aussi scandaleuse que sous la période de l'administration sénatoriale. Le noble romain, sur son siége de juge, joignait l'insolence de Jefferies à la cruauté de Fouquier-Tinville. Il n'était accessible qu'à une sorte d'argument, L'ARGENT, et le défendeur, consul ou préteur, avait eu soin d'enlever d'avance par ses exactions cette ressource au malheureux plaignant. Les sujets de Rome ne souffraient pas moins dans leur personne que dans leur bourse. Leurs fils, leurs filles étaient enlevés pour être enfermés dans le harem du préteur, et le père qui avait l'imprudence de les réclamer était livré aux mains des licteurs pour être frappé de verges ou empalé. Une haine profonde contre la tyrannie sénatoriale couvait sourdement dans tout le monde romain et jusque dans la capitale elle-même. Les chevaliers éprouvaient pour les sénateurs les sentiments qu'avaient nourris à l'égard de Coriolan et du décemvir Appius Claudius les plébéiens des premiers temps.

Le célèbre procès de Verrès, accusé d'avoir malversé en Sicile, précipita la crise, et tout le corps de la noblesse fut condamné dans la personne de son préteur. La condamnation de Verrès fit de Cicéron le champion des chevaliers, et, dans les trois années qui suivirent, il fut regardé comme le plus redoutable adversaire de l'oligarchie. L'habileté, l'énergie, la patience qu'il déploya dans la conduite de cette cause se comprendront mieux par une brève analyse de l'affaire et de la question générale qui y était engagée.

Le procès de Verrès était une lutte purement politique. Il s'agissait de savoir à qui des sénateurs ou des chevaliers resteraient les *judicia*. « Acquittez Verrès, dit Cicéron aux premiers et votre ruine est certaine. Condamnez-le, et vous conservez les pouvoirs que vous tenez de la loi Cornélia. L'occasion est favorable pour reconquérir votre crédit auprès du peuple romain et

des sujets de Rome. L'accusé qui est à cette barre n'appartient à aucune des grandes familles de la république. Pour sauver Verrès, ni les Métellus, ni les Scaurus, ni les Scipion n'ont besoin de prendre des habits de deuil, ou de toucher les mains calleuses de nos plébéiens. Le père de Verrès était, nous le savons tous, un vil agent d'intrigues électorales. Quant à son grand-père, c'était peut-être un esclave de Cornélius ou de Cécilius, mis en liberté par son maître. Les témoignages que je produis contre votre préteur sont écrasants. Le peuple, les chevaliers et les habitants des provinces attendent de vous une victime considérable. En voici une aux pieds de l'autel. Sacrifiez-la. Du verdict que vous allez rendre dépend le maintien ou la ruine de la constitution de Sylla. » Cet appel était trop pressant, les preuves réunies par Cicéron contre Verrès trop puissantes, le cri de l'opinion publique trop impérieux, pour que l'aristocratie romaine pût s'aveugler sur les conséquences de son obstination. Verrès fut exilé. De tous les triomphes oratoires et politiques de Cicéron, celui-là fut peut-être le plus honorable. Il avait arraché la victoire à des hommes qui possédaient tout le pouvoir et disposaient de tout le patronage de l'Etat. Il avait fait rendre justice à la plus ancienne et à la plus importante province de l'empire. Dans la conduite du procès, il ne viola aucune loi, comme il le fit malheureusement plus tard dans la conjuration de Catilina. Il est possible qu'il ait exagéré les vices de Verrès, mais il lui était difficile d'exagérer ceux de l'administration provinciale. L'intérêt excité par cette cause célèbre ne resta pas enfermé dans les murailles de Rome. La Numidie et la Macédoine, l'Espagne et la Syrie ne se préoccupèrent que médiocrement du succès ou de la défaite de Catilina. Pour les provinces, les lois Corléliennes n'étaient guère qu'un nom, et la renaissance du parti populaire leur était aussi indifférente qu'un changement dans le collége des augures. Mais la condamnation d'un préteur appartenant à l'ordre sénatorial, du protégé de leurs oppresseurs, d'un homme qui avait osé dire en public que, lors même qu'il serait obligé d'abandonner les deux tiers des dépouilles qu'il avait enlevées, il lui en resterait encore assez pour passer le reste de ses jours dans l'opulence, cette condamnation était pour chaque ville, pour chaque province de l'empire, comme un triomphe person-

nel. Tous les yeux se tournèrent sur l'avocat des Siciliens ; et, de l'Oronte au Tage et à la Garonne, le nom de Marcus Tullius vola de bouche en bouche. Heureux le grand orateur s'il eût persévéré dans la ligne de conduite qu'il avait suivie jusqu'alors ! Comme chef de l'ordre équestre, sa voie était toute tracée. S'il eût su résister à la séduisante amorce du consulat, s'il fût resté sourd aux sollicitations de l'oligarchie, il eût pu être l'instrument glorieux de la régénération de la république. Mais des montagnes de préjugés se dressaient entre lui et César, et chacun d'eux joua son rôle dans le grand drame révolutionnaire, en s'éloignant systématiquement de l'homme qui aurait pu être son allié le plus utile et le plus puissant.

Une aristocratie a deux ennemis à redouter : l'opinion publique au dehors et ses propres divisions au dedans. Les patriciens de Rome avaient, d'une part, à repousser les attaques ouvertes des partisans de Marius, et, de l'autre, ils étaient minés secrètement par quelques membres de leur ordre qui convoitaient l'autorité de Sylla, sans respecter le système fondé par l'illustre dictateur. N'ayant dans leur sein aucun homme capable, et effrayés des projets de Catilina, ils s'abaissèrent jusqu'à accepter le secours de cet homme nouveau qui venait de leur faire subir une si éclatante défaite.

La conjuration de Catilina est l'une des énigmes les plus obscures et les plus attachantes de l'histoire de l'antiquité. Il est impossible sans doute de découvrir le secret que, dans l'affaire de l'empoisonnement de sir Thomas Overbury, le duc de Somerset tint suspendu comme une épée de Damoclès sur la tête du roi Jacques ; mais, après tout, cela nous intéresse peu. De même, il est très-probable que l'on ne saura jamais quel est l'auteur des lettres de Junius; mais le monde ne retirerait aucun profit de cette découverte. Un mystère impénétrable cache les noms des instigateurs du complot de Titus Oates ; mais qu'importe? Quel est l'individu qui coupa les franges des rideaux du Luxembourg et les jeta sur la table où soupait Louis XV, occasionnant ainsi à Sa Majesté Très-Chrétienne une nuit d'insomnie et une indigestion ? Qu'était-ce que le Masque de Fer ? Pierre Waldeck était-il véritablement le duc d'York ? Aucune grande question sociale n'est engagée dans ces problèmes historiques,

et il n'y a point là, en vérité, de quoi nous préoccuper d'une manière sérieuse. Mais il n'en est pas de même de la conjuration de Catilina. Elle est racontée avec une vive imagination par Salluste ; elle est, pour ainsi dire, disséquée dans tous ses détails par Cicéron ; elle a exercé la sagacité des commentateurs de tous les temps, et cependant on n'a pu encore arriver à expliquer d'une manière satisfaisante, ni son but, ni son origine, ni ses éléments, ni ses ramifications, ni son plan. Ce que l'on sait, c'est que le chef de cette conspiration appartenait à la noblesse et était doué de rares talents. Ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'il comptait parmi ses partisans des hommes qui avaient un enjeu considérable dans la république. Quant à ses projets, on en connaissait l'existence bien avant d'avoir pris des mesures pour en empêcher ou en arrêter l'exécution. Un outrage intolérable et une réparation injurieuse poussèrent Marino Faliero à tenter le renversement de l'oligarchie vénitienne ; mais il ne paraît pas qu'il se soit jamais proposé de brûler l'arsenal ou même de massacrer le Conseil des Dix. Les Pazzi attentèrent à la vie des Médicis, mais nous ne voyons pas qu'ils aient jamais eu l'idée de décimer les corporations de Florence ou d'ouvrir les portes de la ville, soit aux Français, soit aux Espagnols. Ce que l'on connaît de la conspiration de Catilina, c'est que ses ramifications s'étendaient au loin, qu'elle avait pour objet de détruire les institutions existantes, et qu'au nombre de ses instruments et de ses complices avoués ou secrets elle comptait les personnages les plus riches et les plus influents de Rome. Mais quel but poursuivait-elle? Etait-ce une révolution ou une réaction? Avait-elle un sens politique ou social ? S'appuyait-elle sur l'oligarchie ou sur la multitude? Ce sont là des questions que les documents historiques que nous possédons ne nous ont jamais permis d'éclaircir, et que probablement l'avenir ne parviendra jamais à résoudre. Mais, quels qu'aient été l'origine et le but de cette conspiration, elle exerça sur la carrière de Cicéron une influence décisive. Elle marque à la fois le plus haut point de sa grandeur et le commencement de ses malheurs. C'est la faveur populaire qui jusqu'alors l'avait soutenu ; mais, s'il ne se fût pas rendu tout à la fois utile et formidable à l'oligarchie, la faveur populaire, dans cette crise de la conjuration de Catilina, lui eût servi

de peu. Par sa position de chef de l'ordre équestre, de la classe moyenne, Cicéron était devenu un objet de soupçon pour la faction aristocratique. Depuis le meurtre de Caïus Gracchus et de Livius Drusus, les chevaliers n'avaient point eu de représentant aussi capable que le jeune orateur d'Arpinum. Dans les anciens temps de la république, le sénat formait un corps compacte qui, par son union, brisait l'effort de l'opposition plébéienne. Mais, à l'époque où nous sommes, il était affaibli par ses divisions intestines, et la conjuration de Catilina était venue jeter dans son sein un nouvel élément de discorde. De plus, Pompée lui inspirait des inquiétudes sérieuses. Pour le moment, Pompée était occupé à son expédition d'Orient; mais était-il possible que cet heureux capitaine, l'*imperator* qui avait obtenu à vingt-cinq ans les honneurs du triomphe, le seul homme presque qui, dans le monde romain, eût résisté impunément à Sylla, vînt, aussitôt la paix rétablie, s'asseoir modestement au milieu de ses collègues, et descendît du commandement supérieur des armées pour se contenter d'être l'égal de ceux dont il pouvait être le maître? Pour parer à ce danger, le sénat cherchait en vain un chef dans ses rangs. Aucun de ses membres, jeunes ou vieux, n'était à la hauteur des circonstances. César était alors livré tout entier à ses débauches, et d'ailleurs il effrayait l'oligarchie par des accès d'opposition qui laissaient percer de hardis desseins ultérieurs, une immense et lointaine ambition. Mais, parmi les chevaliers, se trouvait un homme qui, bien qu'il eût blessé l'orgueil du patriciat par la condamnation de Verrès, et mis en péril son pouvoir judiciaire en dénonçant sa vénalité, pouvait cependant devenir son allié temporaire, et qu'il briserait comme un instrument inutile, dès qu'il n'en aurait plus besoin. Le calcul de l'oligarchie ne manquait ni d'habileté, ni de justesse. Cicéron était un parvenu et, par conséquent, un homme sans appui. Ce n'était point un partisan exagéré de Marius, car il avait refusé le tribunat, qui ne lui aurait rapporté que des fatigues et des ennemis. Quoique Italien de naissance, il ne s'était jamais identifié avec le parti du mouvement dans les provinces. Le seul personnage pour lequel il professât une vive sympathie, et dont il cherchât à se concilier les bonnes grâces, était alors engagé au fond des montagnes de l'Arménie. Quant à la puissance de son

éloquence, on n'en pouvait douter. Un jour, il avait arraché des larmes à un rhéteur grec qui voyait avec douleur la couronne de l'art oratoire passer du front de sa patrie sur la tête de Rome. Les citoyens qui avaient atteint l'âge d'homme avant l'explosion de la guerre civile le regardaient comme un nouveau Drusus, et le comparaient aux grands orateurs Antoine et Sulpicius. Il jouissait donc d'une influence considérable et, de plus, il disposait d'une popularité qui manquait au sénat. Enfin, il était reconnu par les chevaliers comme leur champion naturel. Des quartiers les plus éloignés de Rome, et même des villes voisines, les populations affluaient dans le forum pour entendre Marcus Tullius Cicéron.

Salué, par la reconnaissance de ses concitoyens, du titre de Père de la patrie, consul, assis sur la chaise d'ivoire de Scipion l'Africain, sans avoir, comme Paul-Emile ou Flaminius, annexé des provinces au territoire de la république, Tullius était arrivé au faîte des honneurs. Mais, au milieu de sa gloire, il ne tarda pas à voir l'instabilité et la faiblesse de sa position. Il se sentait isolé, et par conséquent impuissant. Chef de l'Etat, il n'avait, en réalité, aucun parti pour se soutenir. Il avait écrasé, il est vrai, une formidable conspiration ; mais il n'avait pu en triompher qu'en portant à la loi une atteinte profonde. Il avait servi l'oligarchie, sans se l'attacher. Il s'était séparé des chevaliers, sans réussir à se faire reconnaître et adopter pour chef, d'une manière durable, par le patriciat. Toute la suite de sa vie politique trahit le malaise et l'angoisse que lui causait le sentiment d'une situation fausse et précaire. Il faisait profession de regarder l'union de tous les ordres comme le seul moyen de sauver l'Etat de l'abîme où ses divisions menaçaient de l'engloutir, et, en réalité, il ne visait lui-même qu'à une chose, à s'assurer de l'appui de Pompée, en se rendant nécessaire à ce général. Mais il ne fit qu'exciter sa jalousie, et le reste de son existence fut empoisonné par les humiliations qu'il eut à subir en poursuivant un patronage qui lui échappa toujours.

Nous ne déroulerons pas ici toutes les phases de la vie de Cicéron, ses efforts pour ressaisir son crédit, sa lutte avec Clodius, son éloignement systématique de César, qu'il ne comprit point, son exil, son retour triomphal, dont la joie fut si courte, ses in-

certitudes, ses continuelles hésitations, son impuissance en face d'adversaires armés, son attachement hors de saison au passé, sa modération sans cesse dépassée par les factions, ses élans d'énergie mal soutenus. Dans les dernières convulsions de la république expirante, il ne fut plus guère qu'un ornement. Ce n'est que sur la fin de sa vie, à l'époque de la formation du second triumvirat, qu'il recouvra, non la puissance des beaux jours de son consulat, mais toute sa majesté, lorsqu'il se posa en champion des lois contre les chefs de trente légions. Telle est, en effet, la position de l'orateur qui n'a d'autre arme que son éloquence dans un Etat déchiré par les factions, et à la veille d'une grande révolution politique. Telle fut celle de Démosthène au moment où le système fédéral des républiques grecques se mourait d'épuisement, et où tout tendait à la centralisation ; de Burke, quand il essaya de se mettre en travers du courant révolutionnaire; des Girondins, poussant, sans le vouloir et sans le savoir, la France au-devant du despotisme militaire ; des avocats du bill de réforme en Angleterre, que ces âmes généreuses regardaient comme la dernière expression du progrès politique. L'orateur donne l'impulsion, mais le flot dont il a rompu les digues le laisse loin derrière lui. Il exagère aux autres, comme à lui-même, l'importance de l'œuvre qu'il travaille à faire réussir, mais il ignore où s'arrêtera le mouvement qu'il a imprimé. Le matin, il pousse les masses ; au milieu du jour, il cherche à les retenir, et les ombres du soir sont à peine tombées, qu'il voit une génération nouvelle engagée dans des luttes terribles sur des questions qu'il considère comme dangereuses, ou même qu'il traite de folies et de chimères.

Il est toutefois une période dans la vie de Cicéron sur laquelle nous voulons nous arrêter un instant, parce qu'elle mit en lumière les qualités les plus heureuses et les plus louables de son caractère. Nous éprouvons comme un remords à avoir mis en question la sagesse et la fermeté politique du grand orateur. Dans la splendeur de la république, avant que l'habitude de la guerre eût démoralisé les citoyens, avant qu'une corruption grossière eût sapé les fondements de la république, Cicéron eût été l'un de ces illustres consulaires que Cinéas comparait à une assemblée de rois. Il eût consacré ses instincts élevés et géné-

reux à combattre, avec la vigilance d'un Fabius ou d'un Caton, les influences perverses qui auraient pu miner sourdement ou attaquer au grand jour la constitution. Ce fut son malheur d'être appelé à vivre parmi des hommes qui s'accordaient pour détruire l'Etat, mais qui ne s'entendaient plus pour partager ses dépouilles. Seul, sans entourage, Cicéron combattit dans l'arène avec les alliés et les armes qu'il put trouver à cette époque. Mais ce n'est que quand il fut loin de Rome, et dans une position qu'il regardait comme un exil pire que la mort, qu'il eut l'occasion de déployer toute sa probité politique et toute son honnêteté morale. Nommé proconsul en Cilicie, Cicéron entra en fonctions le dernier jour de juillet de l'an 50 avant J.-C., et en sortit l'avant-dernier du même mois de l'année suivante. Cette année lui sembla la plus pénible de sa vie. Le chagrin qu'il avait ressenti dans son exil avait été plus profond, mais son expulsion avait été si violente, elle avait eu lieu avec un tel mépris des formes légales, qu'il pouvait compter sur une réaction soudaine en sa faveur, ce qui arriva en effet. Mais son administration en Cilicie devait, aux termes d'une loi inexorable, durer une année au moins, et, pendant tout ce temps, il fut sans cesse poursuivi par la crainte de voir ses pouvoirs prolongés. Il s'efforça, par de vives et incessantes sollicitations, de détourner ce qu'il considérait comme une véritable calamité, et ce qui augmentait son désir de quitter sa province, c'était cette singulière idée que son intervention pouvait empêcher, ou du moins retarder l'explosion des hostilités entre César et Pompée. Mais cette illusion s'évanouit à mesure qu'il approcha des rivages de l'Italie ; car, à chaque port qu'il toucha, il apprit que la rupture entre ces deux personnages devenait de plus en plus imminente. C'est pourtant sur son administration proconsulaire que repose l'un de ses plus beaux titres à l'admiration de la postérité. Ses fonctions, il est vrai, n'étaient pas bien difficiles, puisqu'il n'avait qu'à administrer la justice et à réprimer les maraudages des Isauriens et des Parthes. Mais, en quittant la province, il emporta le respect et l'amour de ses administrés, qui ne comprenaient pas qu'un proconsul pût sortir de charge sans avoir commis chez eux quelque meurtre légal, outragé la sainteté de leurs foyers domestiques, épuisé leurs marchés, pillé leurs tem-

ples. Ce qui ne leur sembla pas moins merveilleux, ce fut la conduite de son entourage. Cicéron exerça sur les fonctionnaires placés sous ses ordres une surveillance sévère. Maint passage de ses lettres prouve quelle peine il eut à les contenir. Quelques années auparavant, il avait tracé, pour son frère Quintus, le tableau des devoirs d'un bon proconsul. On avait hautement applaudi à ce traité, mais on ne le regardait que comme une spécieuse théorie. Bien des philosophes romains déclamaient éloquemment sur la vertu et sur le souverain bien, qui, dans leur administration au dehors, se conduisaient comme des loups dans une bergerie. Les œuvres philosophiques et morales de Cicéron manquent quelquefois de force et souvent d'originalité, mais elles abondent en vues supérieures sur les devoirs sociaux, et il est doux de voir que, dans un siècle de cruauté et de rapacité sans égales, l'auteur mettait en pratique ce qu'il enseignait.

Nous voudrions pouvoir dire quelques mots sur la valeur de Cicéron, considéré comme philosophe, mais il faut nous arrêter, car l'examen de ses œuvres métaphysiques et morales nous entraînerait trop loin. Nous ne terminerons pas cette rapide esquisse de sa vie sans parler de son immense activité littéraire, et de cet héroïsme vraiment admirable avec lequel, au milieu des occupations les plus diverses et des circonstances les plus pénibles, il composa ses différents traités. La république, qu'il croyait avoir sauvée, n'existait plus depuis longtemps. Nominalement, les anciennes magistratures avaient survécu, mais elles étaient suspendues de fait par une dictature permanente. Le maître du monde romain, César, était au plus haut degré humain, libéral et sage ; mais, aux yeux de Cicéron, attaché de cœur aux formes du passé, il ne représentait point la majesté légale du sénat et du peuple. Tullius regardait son rôle d'homme d'État et de sénateur comme terminé. La toge avait fait place à l'épée, et si, parfois encore, il prenait la parole pour défendre un accusé, ses discours ne faisaient plus qu'une rare et timide allusion aux affaires politiques. « Les hommes ignorent, dit Bacon, ce que c'est que la solitude, et jusqu'où elle s'étend. » Cicéron l'apprit à ses dépens. Bien que César le comblât de prévenances, bien que l'entourage du dictateur lui rendît, en

général, les témoignages de respect qui lui étaient dus, le républicain se sentait gêné, et comme étranger, dans la société de gens qui avaient renversé la république, et le silence et la retraite de ses maisons de campagne lui devenaient plus chers que jamais. La sensibilité du cœur est si rare parmi les hommes politiques de Rome, qu'on ne lira pas sans intérêt certains passages des lettres de Cicéron, qui nous rappellent en même temps la manière dont il employait ses loisirs.

Au commencement de l'an 44 avant J.-C., il écrit à son ami Marcus Varron, dont les idées étaient conformes aux siennes :

« Sachez que depuis mon retour à Rome, je me suis réconcilié avec mes anciens amis, c'est-à-dire avec mes livres. A la vérité, si je les avais quittés, ce n'est pas que je fusse irrité contre eux, mais je ne pouvais les voir sans une espèce de confusion. Il me semblait que je n'avais pas suivi assez fidèlement leurs préceptes, lorsque je m'étais engagé dans des affaires tumultueuses avec des compagnons infidèles. Mais ils me pardonnent ; ils me rappellent à leur ancien commerce ; ils me disent que vous avez été plus sage que moi de ne pas les abandonner. A présent que je suis rentré en grâce avec eux, je crois devoir espérer que si j'ai le bonheur de vous voir, il me sera facile de supporter et les maux qui nous pressent et ceux dont nous sommes menacés. » (*Lettre I*, à Varron.)

« Que nos études nous réunissent et nous consolent. Après avoir fait l'agrément de notre vie, elles en seront aujourd'hui le soutien. Nous ne manquerons point à ceux qui viendront nous employer, je ne dis pas comme architectes, mais comme ouvriers, pour rebâtir la république, et nous nous présenterons même avec empressement. Si personne n'accepte nos services, nous ne laisserons pas de composer et de lire des traités de politique, et, si nous ne pouvons servir l'Etat dans le sénat et dans le forum, nous le servirons, à l'exemple des philosophes de l'antiquité, en nous adonnant à l'étude des lois sur lesquelles reposent les sociétés civiles. » (*Lettre II*.)

« Pour moi, j'estime les jours que vous passez à Tusculum autant que l'espace entier de la vie, et je renoncerais de bon cœur à toutes les richesses du monde pour obtenir la liberté de mener une vie si délicieuse, sans avoir à craindre qu'elle fût

troublée par la violence. Je l'imite, du moins, autant que possible, et je cherche mon bonheur et mon repos dans l'étude. »

(*Lettre VI.*)

Ce ne sont point là de vaines spéculations, car c'est dans cette année, la première où il lui eût été donné depuis longtemps de goûter un peu de loisir, qu'il commença le *De Finibus*, et qu'il acheva son *Orateur* et ses *Partitions oratoires*. Il se comparait lui-même à Denys le tyran, qui, chassé de ses Etats, se fit maître d'école à Corinthe. Son application au travail ne se ralentit pas au temps de ses plus vifs chagrins domestiques. La mort de sa fille Tullia était encore toute récente lorsqu'il publia presque coup sur coup les *Tusculanes* et les *Académiques*, le *De oratore*, le *Brutus*, et enfin les délicieux traités *De Senectute*, *De Amicitiâ* et *De Officiis*. Dans sa douleur, l'amour de la solitude et de la nature le soutenait. « Dès le matin, écrit-il à Atticus, je cours m'ensevelir dans un bois sauvage et retiré, et je n'en sors que le soir. Dans cette solitude, je puis me livrer en paix à mes études, bien que plus d'une fois je sois interrompu par mes larmes. » Sans les éclaircissements que nous fournissent les lettres de Cicéron, l'histoire de Rome, à cette époque, ne nous offrirait qu'une succession monotone de guerres, de discordes civiles, de révolutions. Les émotions si pures et si honnêtes qu'il éprouve et qu'il décrit avec tant de simplicité et de charme nous consolent de ce spectacle de passions grossières et de crimes odieux. En lisant ces effusions touchantes d'une âme qui se dévoile à vous sans réserve, on se sent disposé à plus de respect et d'amour pour l'homme qui s'y abandonne. Comme politique, Cicéron s'est trompé. Comme philosophe, il a manqué de sagacité, en ce qui touche du moins la métaphysique. Mais ses lettres, surtout celles d'Atticus, révèlent un homme en qui les passions politiques n'ont ni refroidi ni émoussé la faculté d'aimer. Dans un siècle de libertinage universel, le foyer de Cicéron est sans tache. Le père, l'ami, le frère sont admirables en lui. Sa sollicitude inquiète pour son fils Marcus fut trompée. Il voulait en faire un homme d'Etat philosophe, mais Marcus ne fut jamais qu'un homme de plaisir et d'intrigues. La douleur que lui causa la mort de sa fille Tullia paraît excessive, même à des générations plus habituées que les Romains à la pompe des

épitaphes et des tombeaux. Dans les premiers mois de son deuil, il fit vœu d'élever à la mémoire de Tullia un temple dans un bois solitaire. Il donna l'ordre à Atticus de fouiller l'Italie et la Grèce pour trouver un architecte, et d'hypothéquer même, s'il le fallait, une de ses propriétés pour acheter le marbre de Chio. Comme tous les hommes qui joignent à une grande moralité une sensibilité vive, Cicéron subit profondément l'influence des femmes. Nous ne connaissons presque rien de sa fille Tullia, mais il est à croire qu'elle était digne de l'amour et des regrets d'un tel père. L'histoire romaine abonde en traits de dévouement filial et paternel, mais elle ne nous offre rien de comparable à la tendresse de Cicéron pour sa fille. Ce n'est point, comme dans l'épisode d'Agamemnon et d'Iphigénie, une obéissance toute passive, d'une part, et une injustice révoltante, de l'autre. Dans l'affection qui unit Cicéron et Tullia, c'est une soumission qui n'a rien de servile, un amour qui bannit la crainte, une confiance sans réserve, un dévouement où ne perce aucune idée de sacrifice. On admire, en un mot, deux nobles natures liées l'une à l'autre par le choix du cœur autant que par le hasard de la naissance.

Résumons en peu de mots notre opinion sur Cicéron.

De tous les personnages de l'antiquité, Cicéron est, sans contredit, celui que nous connaissons le plus intimement, grâce à sa correspondance qui nous initie à ses pensées, à ses sentiments, au secret de ses actions. En politique, il poussa la faiblesse jusqu'au crime, puisqu'il méconnut les vrais intérêts de son pays, et qu'il consentit à servir d'instrument à des hommes dont il méprisait le caractère, et dont il avait les projets en horreur. On ne peut le proclamer indifférent à l'argent, s'il est vrai qu'il chercha à séduire sa pupille Publilia pour s'emparer de son douaire et qu'il flatta Dolabella pour que celui-ci lui fît remise d'une dette. On ne peut l'absoudre d'une coupable vanité, s'il est vrai qu'il supplia Luccéius de farder et d'exagérer les actes de son fameux consulat. L'accusateur de Verrès défendit Fontéius, le courtisan de Pompée prononça le panégyrique de César. Par sa propre bouche, Cicéron est donc convaincu de vanité, de jalousie, de versatilité, d'égoïsme, de timidité. Mais, ces réserves admises, Cicéron gagne plus qu'il ne perd par les aveux qu'il nous fait

dans sa correspondance. Quel est le personnage politique qui sortirait victorieux comme lui de l'épreuve à laquelle le grand orateur s'est soumis lui-même? Ses lettres, publiées par accident, sans sa participation, n'étaient point destinées à voir le jour, et c'est par elles que nous apprenons ce que nous chercherions en vain dans les maigres histoires de Salluste et d'Appien, dans les fragments pleins de partialité de Dion Cassius, ou même dans les pages bienveillantes que lui a consacrées son biographe Plutarque. Aucun d'eux ne nous dit quelle fut la profondeur de sa tendresse paternelle, la pureté de sa vie domestique, son exquise urbanité, sa soif de connaissances, ses hautes aspirations, son amour pour la vérité, l'équité et la raison. Son rôle politique même commande une certaine estime. La destinée le fit naître au milieu d'hommes cruels et violents. Il n'avait d'autre arme que son éloquence, d'autre bouclier que la protection de quelques personnages puissants. Il se trompa en préférant Pompée à César, l'homme creux et sans foi à l'homme aux idées larges, au cœur généreux. Mais il ne faut pas oublier qu'il avait été témoin de la jeunesse irrégulière de César, et qu'il était habitué à associer dans sa pensée le nom de Pompée avec l'image même de la république. Bien des qualités compensent les fautes qu'il a commises. Si, dans sa lutte contre Clodius, il manqua de courage, la hardiesse avec laquelle il brava les fureurs d'Antoine mérite nos éloges. Si, dans son exil, il manqua de dignité, il faut se souvenir que, loin de Rome, la vie n'avait plus pour lui de charme ni de but. Sa vanité nous fatigue, mais rappelons-nous qu'il était obligé de défendre lui-même chacune de ses mesures, chacun de ses actes, car il n'avait ni partisans ni clientèle héréditaire, ni ancêtres. Enfin, et ceci doit racheter les erreurs ou les défauts qu'on lui reproche, nul de ses rivaux, nul pamphlétaire contemporain ne l'a accusé de cruauté ou de corruption; aucune supplication, aucune faiblesse indigne de lui n'obscurcit ses derniers moments. Si la mort du grand orateur d'Athènes a quelque chose qui convient mieux à la scène tragique, il y a, dans l'attitude de Cicéron tendant la tête à ses assassins, je ne sais quoi de plus touchant, de plus auguste, de plus conforme aux préceptes de la philosophie. Le nom de Cicéron était rarement prononcé à la cour d'Auguste; mais la pos-

térité l'a consacré dans le Panthéon des gloires littéraires du genre humain. Sous l'empire, Tullius fut le modèle du plus éloquent des Pères latins et du plus distingué des avocats du paganisme expirant. Au moyen âge, une copie de ses discours ou de ses traités de rhétorique était comptée au nombre des trésors les plus précieux d'un monastère, et, à la renaissance des lettres, il disputa le premier rang, dans l'admiration de l'Europe régénérée par l'antiquité classique, au poëte divin de Mantoue..., à Virgile lui-même.

(*Westminster Review.*)

POÉSIE.

Ce que dit la brise du matin.

A wind came up out of the sea
And said : O mists, make room for me.

(Longfellow[1].)

La brise du matin aux vapeurs de la plage
Dit : « Évanouissez-vous pour m'ouvrir un passage. »

Sur l'Océan les flots, sur la terre les bois,
S'inclinent sous ce souffle, écoutent cette voix.

Elle dit au nocher : « Regarde, les étoiles
Ont pâli, la nuit fuit, pars, livre-moi tes voiles. »

A la cloche d'airain qui frémit dans sa tour
Elle dit : « Du soleil annonce le retour. »

Elle dit aux oiseaux, sous le berceau rustique :
« Éveillez-vous, chantez votre joyeux cantique. »

Au laboureur actif elle dit : « Ton sillon
Te réclame, doré déjà par un rayon. »

Mais elle dit aux morts, attendant leur aurore :
« Dans le champ du repos attendez..., pas encore ! »

[1] Cette pièce est imitée de *Daybreak*, une de celles que le poëte américain Longfellow vient de publier récemment à Londres et à New-York, sous le titre de : *Miles standish and other poems*. Le compositeur anglais Balfe vient de la mettre en musique.

COLONISATION. — STATISTIQUE PITTORESQUE.

NOUVEAUX DOCUMENTS SUR LES PAYS DE L'OR.

I.

La Californie.

La période décennale qui vient de s'écouler marquera comme une des plus importantes dans l'histoire de la colonisation. Pendant cette période, la population du Canada s'est accrue d'un tiers ; celle des colonies australiennes s'est élevée, de 300,000 ou 400,000 âmes, à près d'un million : la seule province de Victoria, qui existait à peine en 1847, a maintenant un revenu annuel de 3 millions sterling (75 millions de francs). Une future Grande-Bretagne a été fondée et organisée dans la Nouvelle-Zélande. Trois nouveaux Etats, dont la Californie est le plus considérable, et sept ou huit territoires, ont été ajoutés à l'Union nord-américaine, par occupation ou par conquête sur le Mexique. Le monde commercial s'est enrichi de trois grands marchés : — deux sur les bords de l'océan Pacifique, dont les noms sont déjà aussi familiers à nos oreilles que ceux de Hambourg et d'Amsterdam ; — le troisième, sur les grands lacs d'Amérique, et qui, bien que moins connu en Europe, est peut-être la création la plus remarquable des trois : ce sont San-Francisco, Melbourne et Chicago. Aucune de ces trois villes n'est mentionnée dans l'édition de 1849 du *Dictionnaire de géographie* de Mac Culloch. Ajoutons enfin que cette même période décennale a jeté un chemin de fer à travers l'isthme de Panama, et à peu près achevé celui de l'isthme de Suez,

qu'elle a établi des communications, par le moyen de la vapeur, sur toutes les grandes routes océaniques du globe, à l'exception du Pacifique, et couvert le continent et les mers d'Europe du réseau du télégraphe électrique.

Ce sont là certainement de prodigieux travaux, accomplis dans un espace de temps égal au septième de la vie ordinaire de l'homme ; et il est peu probable qu'on les voie se renouveler sur la même échelle, à moins que des circonstances semblables, tout à fait indépendantes de la volonté de l'homme, ne viennent à se reproduire ; — nous voulons parler de la destruction des moyens de subsistance de toute une nation[1], et de la découverte simultanée de vastes dépôts aurifères sur deux points différents de la surface du globe. L'émigration, celle des Iles Britanniques du moins, a déjà beaucoup diminué ; mais l'impulsion colonisatrice donnée à la population européenne continuera longtemps encore à produire ses effets, et, de toutes les parties de la terre qui ne sont pas encore entièrement occupées, il n'en est peut-être pas qui offre un plus beau champ à la civilisation chrétienne que la région nord-ouest de l'Amérique, depuis la frontière du Mexique jusqu'aux limites des possessions russes.

Il paraissait peu probable qu'une partie très-considérable de l'immigration qui devait peupler ces contrées s'y portât des Etats riverains de l'Atlantique à travers le continent américain : la distance à franchir était trop grande, le voyage trop pénible aussi, malgré le nouvel élément introduit dans les calculs par la découverte de l'or, et la rage épidémique à laquelle cette découverte donna lieu dans les folles années 1849-1851 ; les faits ont confirmé cette conjecture, et on n'évalue pas à plus d'un sixième de la population blanche de la Californie le nombre de ceux qui y ont pénétré par cette voie, tandis que des milliers d'individus qui ont tenté de prendre la même route ont semé leurs ossements dans les vastes solitudes des Prairies, ou dans les gorges des Montagnes Rocheuses. L'étrange établissement de la république des Mormons, à moitié chemin entre la frontière du Kansas et celle de la Californie, a, par suite des circonstances politiques, gêné plutôt que facilité les communications ; et la grande masse de l'immigration est parvenue à San-Francisco

[1] L'Irlande.

par mer, dans les premières années qui ont suivi la découverte de l'or, et principalement à l'aide des magnifiques *clippers*, auxquels les Américains ne tardèrent pas à faire doubler le cap Horn. On a pu dire que la création de San-Francisco était due aux clippers. La nécessité de transporter rapidement des marchandises sur un marché si éloigné et si exposé à être encombré força bientôt les armateurs intéressés au commerce de la Californie à inventer de nouveaux modèles de bâtiments, d'une marche supérieure. Ces beaux *clippers* mettent environ quatre mois à parcourir les côtes des deux Amériques [1].

Mais, depuis l'achèvement du chemin de fer à travers l'isthme de Panama, c'est cette route qui a été adoptée de préférence par les voyageurs. En effet, la région impraticable qui occupe le centre de l'Amérique du Nord n'a guère moins de trois cent cinquante lieues de largeur moyenne : c'est une barrière formée de plusieurs chaînes de montagnes, alternant avec des plaines sablonneuses ou rocheuses, manquant d'eau dans l'été, et où l'hiver est extrêmement rigoureux.

La topographie de l'Etat américain de Californie, dont l'étendue superficielle égale à peu près celle de la France, est extrêmement simple. C'est d'abord une longue vallée, bornée à l'est par la Sierra Nevada, à l'ouest par une chaîne de hauteurs de peu d'élévation, et communiquant avec les placers par l'unique issue du port de San-Francisco, désignée, par ses modernes habitants, sous le nom pittoresque de « la Porte d'or ; » en second lieu, le versant maritime de ces hauteurs.

La région comprise entre ces limites paraît être, toute exagération à part, une des contrées les plus agréables de la terre. Elle présente toutes les variétés d'aspect, depuis les montagnes couvertes de neige jusqu'aux larges vallées pastorales ; seulement elle manque un peu de vastes plaines. Son climat, au point de vue du bien-être et de l'agrément de l'homme, est un des plus beaux que l'on connaisse. Sa température rappelle celle de l'Italie ; mais son ciel est plus serein et plus sec, l'air infiniment plus pur. Elle tient un heureux milieu entre l'aridité du Mexique et le climat pluvieux de l'Amérique du nord-ouest.

[1] *The Annals of California*, by F. Soulé, J.-H. Gibson and J. Nisbet, in-8°. New-York, 1854.

« L'année, dit M. Seyd[1], se partage en saison sèche et saison pluvieuse. La saison sèche comprend la plus grande partie du printemps, tout l'été, et une grande partie de l'automne. Dans le voisinage de la côte, la chaleur est tempérée par les brises qui viennent de la mer : dans l'intérieur, elle est quelquefois forte pendant la journée, mais vers le soir l'air se rafraîchit, et on peut, pendant la nuit, supporter une légère couverture. La saison des pluies, qui n'est cependant rien moins qu'une saison de pluie perpétuelle, commence ordinairement vers la fin de novembre, et dure jusqu'au mois d'avril. La température s'abaisse très-rarement au-dessous de zéro, et on ne voit guère la neige que sur les montagnes, où elle tombe en abondance et alimente les cours d'eau pendant l'été.

« Les orages sont à peu près inconnus en Californie, particulièrement dans le nord, et on n'a jamais entendu le tonnerre à San-Francisco. De légères secousses de tremblements de terre se font quelquefois sentir, mais elles n'ont jamais eu de suites fâcheuses..... L'air de la Californie est d'une transparence extraordinaire, et la lune y brille d'un éclat si vif, qu'on peut facilement lire un livre d'une impression ordinaire. »

Sans partager tout à fait l'enthousiasme de M. Seyd, qui est un agent d'émigration, nous croyons qu'en somme il n'a pas beaucoup surfait les avantages réels du climat de la Californie. Cependant la sécheresse de l'été est fatigante pour les Européens, et San-Francisco lui-même, placé dans une sorte d'entonnoir qui recueille les vents de la mer et les transmet à l'intérieur, ne paraît pas être, sous ce rapport, une localité très-attrayante.

« Si l'hiver n'est pas extraordinairement pluvieux, dit Mrs. Farnham[1], qui n'est pas prévenue en faveur du pays, on y jouit d'une température agréable. Dans le cas contraire, on est inondé, et la saison pluvieuse ne cesse que pour faire place à ce qu'on appelle abusivement l'été, — saison si froide, qu'on est obligé de se couvrir plus qu'au mois de janvier ; si humide, à cause des brouillards, qu'on est pénétré jusqu'à la moelle des os ; si venteuse, qu'une promenade dehors, dans l'après-midi, est une lutte perpétuelle. Vos yeux sont aveuglés, vos dents aga-

[1] *California and its Resources*, by E. Seyd, in-8°. London, 1858.

[2] *California Indoors and Out*, by Eliza Farnham, in-8°. New-York, 1856.

cées, et vous êtes tellement tourmenté par le sable qui pénètre à travers vos vêtements, qu'il est indispensable, pour se remettre, de commencer par prendre un bain chaud, luxe qu'on ne peut se procurer chez soi, attendu que l'eau est très-rare et, en général, de très-mauvaise qualité. »

Il est une particularité remarquable du climat, que nous devons mentionner ; c'est l'absence de propriétés de décomposition. Les maladies occasionnées par le mauvais air, les fièvres lentes ou intermittentes paraissent y être à peu près inconnues. Ce fut une circonstance heureuse pour San-Francisco que, pendant sa fièvre d'or, il fut préservé des autres épidémies. Les malheureux émigrants périssaient par milliers, de fatigue plutôt que de maladie, et leurs cadavres jonchaient pour ainsi dire les rues.

« On ne se donnait pas la peine de faire des frais de cercueils ni de linceuls, et on n'avait pas le temps d'aller à un demi-mille de distance pour rendre les derniers devoirs aux restes d'un étranger. Un trou peu profond, creusé dans le premier terrain vacant, faisait l'affaire tout aussi bien que le plus somptueux mausolée. Plus tard, en nivelant les rues, en forant des puits, en creusant des fondements de maisons, on a retrouvé des quantités d'ossements d'individus qui avaient été enterrés de cette manière. » (*Annales de San-Francisco*.)

Et cependant aucune Némésis vengeresse ne punit de la peste ce mépris sauvage des derniers devoirs de l'humanité : les cadavres se trouvaient transformés en momies par la seule action de la nature.

Les meilleures parties de la Californie paraissent singulièrement bien adaptées, sous le rapport du sol, comme sous celui du climat, à l'agriculture des régions tempérées. Si nous devions en croire les *Annales Californiennes*, toutes les productions de la terre, naturelles ou cultivées, depuis le chou jusqu'au pin, feraient pâlir les productions correspondantes de l'Orient épuisé ; mais il faut faire la part de l'imagination américaine. A la « Foire d'agriculture » qui eut lieu à Sacramento, en 1855, figuraient, entre autres prodiges, une betterave pesant soixante-treize livres; une carotte pesant dix livres, et mesurant trois pieds trois pouces de longueur ; — « il y en avait, sur la même plate-bande, cinquante de la même taille ; » — une tige de blé, de

vingt et un pieds neuf pouces de hauteur ; une pomme mesurant quinze pouces et demi en tous sens ! Quoi qu'il en soit des pommes et des betteraves, il ne saurait y avoir de doute raisonnable sur les dimensions énormes qu'atteignent, dans certaines localités, les arbres des forêts. Généralement parlant, la Californie, excepté vers le nord, ne paraît pas être un pays très-boisé, surtout lorsqu'on la compare avec la côte des Etats-Unis, qui regarde l'Atlantique. Le caractère rare de la végétation mexicaine se prolonge à bien des degrés au nord. Mais quelques parties de la lisière des deux Sierras sont couvertes de forêts d'une incomparable grandeur, où différentes espèces de pins gigantesques croissent et meurent, génération après génération, dans des solitudes où n'a pas encore pénétré la hache de l'Yankee. Sur le *rancho* du capitaine Graham, à une soixantaine de milles au sud de San-Francisco, et non loin de la côte, se trouve, dit Mrs. Farnham, « une forêt dont les arbres présentent des dimensions énormes. De tous côtés se dressent d'immenses troncs, dont la hauteur se compte par centaines de pieds, et dont le diamètre, à hauteur d'homme, a de dix à douze, quinze et dix-huit pieds. L'un d'eux, connu sous le nom du Gros-Arbre, a trois cents pieds d'élévation, et près de dix-neuf de diamètre, à six pieds de terre. Cependant, les personnes mêmes qui le cherchent passent quelquefois à côté sans le voir, tant il est peu remarquable au milieu de ses orgueilleux voisins : ces arbres sont une espèce de cèdre, — le bois rouge du pays, qu'on emploie principalement comme bois de charpente. »

La fameuse forêt de *Wellingtonia gigantea*, d'où provient l'échantillon d'écorce qu'on peut voir encore, si nous ne nous trompons, au Palais de Cristal, se trouve, si l'on en croit M. Seyd, dans le comté de Calaveras, sur le versant oriental de la Sierra Nevada, et à peu près sous la latitude de San-Francisco. « Le Patriarche de la Forêt (arbre tombé, dont le même auteur nous donne un dessin lithographié) a cinquante pieds de diamètre à sa base, et on *suppose* que sa hauteur devait être de plus de cinq cents pieds ! » c'est-à-dire bien supérieure à celle du dôme de Saint-Paul[1]. Mais la supériorité de la Californie ne se borne pas

[1] Il résulte de communications récemment adressées à la Société impériale d'agriculture, par un voyageur digne de foi et qui s'est rendu exprès sur les lieux pour

au règne végétal : ses chutes d'eau et ses précipices l'emportent également, nous dit-on, sur toutes les autres curiosités analogues de l'ancien monde et du nouveau. Dans la vallée Yohamite, comté de Mariposa, une rivière aussi large que la Tamise, à Richmond, se précipite d'une hauteur perpendiculaire de deux mille cent pieds, la hauteur totale de la chute étant de trois mille cent pieds !

Telle était la magnifique contrée sur laquelle quelques missionnaires espagnols maintinrent pendant deux siècles leur paisible et somnolente théocratie, jusqu'à l'arrivée des Américains. « Y eut-il jamais, dit Mrs. Farnham, une population aussi heureuse que celle qui habitait ces contrées? Le zèle des missionnaires jésuites avait depuis longtemps planté la croix sous ces beaux cieux. Les Indiens avaient été transformés par eux d'ennemis sauvages en serviteurs utiles et soumis. Comme ils jouissaient de la richesse d'un sol qui répondait à leurs travaux avec une profusion qu'on ne rencontre peut-être dans aucun autre pays habité par la race blanche! Leurs troupeaux se multipliaient d'eux-mêmes, et leurs grains, une fois semés, n'avaient pas besoin d'être renouvelés tous les ans. Leurs chevaux étaient rapides, et si nombreux qu'on pouvait les détruire impunément. Leur plus grand luxe était le repos, et l'ambition leur était inconnue comme peuple. Ils naissaient, vivaient et mouraient dans un cercle paisible de jouissances. »

On doit ajouter, cependant, que l'état chronique de révolution dans lequel était plongé le Mexique, et la menace de sécularisation continuellement suspendue sur leur tête, avaient rendu les Pères très-insoucieux de l'administration de leurs propriétés, qui étaient fort dilapidées à l'époque de l'irruption des Américains. Leur plus haut degré de prospérité semble avoir été vers 1824 : à partir de ce moment, leur opulence et leur civilisation rétrogradèrent, et il est probable que le peu d'hommes énergiques et industrieux qui pouvaient se trouver disséminés

vérifier le fait, que ces arbres, découverts en 1856 par des chasseurs, existent réellement. Ils couvrent, au nombre de quatre-vingt-douze, un espace d'une soixantaine d'hectares. Le *Patriarche de la Forêt* gît sur le sol. Les observations faites sur le tronc de l'un d'eux ont prouvé qu'il devait avoir quatre mille ans au moins, le nombre des couches concentriques étant de plus de six mille.

(*Note de la Rédaction.*)

dans ce pays d'indolence virent sans répugnance, sinon avec satisfaction, l'arrivée des Anglo-Saxons qui allaient sitôt s'emparer de leur pays « pour le plus grand bien de tous[1]. »

Les annales de la flibusterie ne présentent qu'un médiocre intérêt, malgré les efforts qu'ont faits les Américains pour en relever la dignité, en les revêtant de couleurs romanesques. Nous passerons donc très-rapidement sur les détails de l'annexion graduelle de la Californie ; sur la tentative « prématurée » du brave commodore Jones, qui, en 1842, au milieu d'une profonde paix, arbora les couleurs de l'Union, à Monterey, et dut, de l'aveu des Américains eux-mêmes, baisser pavillon et rendre la ville à ses possesseurs légitimes, en s'excusant de son mieux pour l'étrangeté de ce procédé ; sur les exploits du colonel John C. Frémont, qui s'est distingué depuis sur un plus vaste théâtre ; sur les « mesures hardies et énergiques adoptées en 1845, et mises à exécution par le commodore Robert Stockton, » qui est évidemment le héros des annalistes américains. Les hostilités privées de ces messieurs contre la population créole devinrent des actes nationaux, et ils se virent eux-mêmes transformés, peut-être un peu contre leur gré, de boucaniers en guerriers légitimes, par la déclaration de guerre de 1846 entre les Etats-Unis et le Mexique. Stockton, à la tête de trois cents matelots et soldats de marine, s'avança hardiment dans l'intérieur du pays pour attaquer le général mexicain Castro, posté à la mission de Los-Angeles, avec un effectif deux fois plus considérable, rien qu'en cavalerie, et sept pièces de canon. Le général expédia un courrier au commodore pour le prévenir que s'il marchait sur la ville, il y trouverait le tombeau de sa troupe. « En ce cas, répondit le commodore, dites au général de se préparer à faire sonner l'enterrement demain matin, à huit heures, car j'y serai

[1] Si quelques-uns de nos lecteurs désirent avoir des notions précises et complètes, non-seulement sur les missions espagnoles, mais sur tout ce qui concerne la Californie à l'époque de l'invasion américaine, nous ne pouvons mieux faire que de les renvoyer à l'excellent ouvrage d'un de nos compatriotes, observateur aussi exact qu'intelligent, qui a été le premier explorateur de ces contrées et qui en a parfaitement compris l'avenir politique : *Exploration du territoire de l'Orégon, des Californies et de la mer Vermeille*, exécutée pendant les années 1840, 1841 et 1842, par M. Duflot de Mofras, attaché à la légation de France à Mexico, publiée par ordre du roi, 2 vol. avec atlas. Paris. Arthus Bertrand, 1844. (*Note de la Rédaction.*)

à cette heure-là. » Il tint parole ; mais, dans l'intervalle, Castro avait décampé et pris la fuite avec sa cavalerie.

L'autorité de la fédération mexicaine s'évapora en fumée. La Californie fut annexée aux États-Unis, comme territoire ; et, après avoir étouffé une insurrection désespérée des malheureux créoles, qui, comme il arrive ordinairement, retrouvèrent leur courage lorsqu'il était trop tard, les Américains consolidèrent leur domination par la paix de 1848, et le titre illégitime du flibustier disparut dans le droit reconnu du vainqueur.

A la fin des hostilités, la Californie était supposée contenir de douze à quinze mille habitants blancs, — créoles, Yankees, matelots déserteurs, aventuriers de tous pays, et un certain nombre de mormons, avant-coureurs de la grande émigration de cette communauté vers l'occident.

A cette époque existait, sur l'emplacement de la future ville de San-Francisco, non loin de la mission de ce nom, un petit village espagnol, appelé Yerba-Buena, qui s'était formé tout près de la Porte d'or, sur le point de la baie le plus favorable pour l'établissement d'un port. En 1836, un Américain, nommé Jacob-Primer Leese, s'y était établi comme commerçant, et, après de nombreuses difficultés avec les autorités californiennes, avait fini par obtenir un lot de terrain sur lequel il construisit une maison, rebâtie depuis, mais qui se trouve à peu près au centre de la ville actuelle. Il épousa, peu de temps après, la sœur du général Vallejo, l'un des rares indigènes qui eurent le bon esprit de prendre part aux spéculations des Américains, qui commençaient déjà à accaparer des terres. De cette union naquit, en 1838, Rosalie Leese, la première Américaine née à Yerba-Buena, l'Ève de San-Francisco, qui, si elle vit toujours, doit conséquemment avoir atteint l'âge patriarcal de vingt ans. En 1847, la population d'Yerba-Buena était d'environ 450 âmes : c'est au commencement de cette même année que (la ville étant alors occupée par les Américains en guerre avec le Mexique) son nom fut changé par ordonnance en celui de San-Francisco[1].

[1] Il ne tenait qu'à la France, peu de temps avant l'occupation américaine, d'acquérir, moyennant une somme tout à fait insignifiante, la possession de la baie de San-Francisco, l'une des plus belles du monde. La proposition en fut faite et les moyens en furent indiqués, mais le gouvernement de Louis-Philippe était alors absorbé par d'autres préoccupations. (*Note de la Rédaction.*)

Par une singulière coïncidence, ce fut au mois de janvier 1848, au moment où les Américains prenaient possession définitive du pays, qu'eut lieu, sur la terre du capitaine Sutter, à soixante milles environ à l'est de la ville actuelle de Sacramento et sur la branche sud du Rio de los Americanos, la découverte de l'or, qui devait, dans l'espace de cinq années, transformer ce modeste village en un des grands marchés du monde.

Ce fut un nommé Marshall, qui s'était engagé à construire une scierie pour le compte de Sutter, qui découvrit le premier les parcelles du brillant métal dans la vase du ruisseau sur lequel il travaillait. Tout tremblant d'émotion, il courut raconter au capitaine Sutter ce qu'il avait vu. Le capitaine crut d'abord qu'il était fou, et il avoua plus tard que, tout en recevant cette étrange confidence, il avait l'œil sur sa carabine. Cependant tous ses doutes furent dissipés lorsque Marshall eut jeté sur la table une once ou deux de ces brillantes paillettes. Ils convinrent de tenir la chose secrète et de partager entre eux les fruits de cette récolte d'or. Mais, comme ils se livraient ensemble à cette recherche, leurs mouvements, leurs gestes de satisfaction, leurs exclamations étouffées, attirèrent l'attention d'un ouvrier mormon qui travaillait dans le voisinage. Il les épia et en sut bientôt autant qu'eux.

Marshall n'échappa pas au sort qui attend les auteurs de découvertes, sans en excepter les hommes qui ont rendu de bien plus grands services que lui à l'humanité. Après avoir ajouté des milliards à la richesse métallique du monde, bien que l'existence de l'or en Californie eût été signalée avant lui, il est maintenant réduit à la misère. Le général Sutter, Suisse d'origine, homme à projets, et propriétaire primitif du terrain sur lequel s'élève la ville de Sacramento, réside actuellement sur ses terres où il vit heureux et s'occupe d'agriculture.

Mais la voie était ouverte, et, en 1848, commença ce prodigieux mouvement d'émigration vers le nouvel Eldorado, mouvement qui a été suivi et, sous certains rapports, surpassé par des événements semblables en Australie, mais qui n'en restera pas moins un des phénomènes les plus curieux de l'histoire moderne.

« Le cercle d'excitation alla sans cesse s'agrandissant, sans

rien perdre de son intensité. Ce furent d'abord les Mexicains des provinces les plus proches, puis ceux des provinces plus éloignées, qui se portèrent en foule vers la Californie. La population à demi sauvage, indolente et pourtant aventureuse de la Sonora, y arriva du sud par milliers, tandis que, du côté du nord, l'Orégon y envoyait, en nombre presque égal, ses robustes habitants. Les îles Sandwich suivirent l'exemple, avec leur bizarre mélange de race blanche et de race de couleur. Vinrent ensuite les habitants du Pérou et du Chili, en telle abondance, que les navires suffisaient à peine à leur transport. Bientôt la Chine expédia ses enfants industrieux, — faibles, il est vrai, de corps et d'esprit, mais persévérants et capables d'obtenir de grands résultats par leur esprit d'association. L'Australie fournit également son contingent d'habiles aventuriers, dont une notable portion avait eu des démêlés avec la justice. L'épidémie ne tarda pas à gagner les Etats-Unis, qui renferment toujours une population flottante et excitable; et des armées, pour nous servir d'un terme modéré, s'organisèrent aussitôt pour aller en Californie prendre part à la récolte de l'or. L'année 1848 fut perdue pour le voyage par terre ; mais, dès le commencement de l'année 1849, de nombreuses caravanes étaient en marche pour franchir, par différents passages, les Montagnes Rocheuses. Les fatigues et la mort exercèrent de cruels ravages parmi ces malheureux, qui jonchèrent les routes de leurs cadavres, sans que leur exemple pût arrêter ceux qui les suivaient. En avant! en avant ! au pays de l'or! semblait être le mot d'ordre universel. Des flottes, doublant le cap Horn, apportaient à San-Francisco leurs cargaisons humaines ; tandis que des milliers d'autres individus, traversant le Mexique, ou franchissant l'isthme de Panama, se dirigeaient vers la Porte d'or par d'autres navires établis à cet effet sur l'océan Pacifique. Plus tard, mais avec un peu moins d'intensité, cette fièvre de l'or produisit en Europe des résultats analogues. Combien de jeunes gens en Grande-Bretagne, en France, en Allemagne, — oisifs ou dissipés pour la plupart, — brisant tous les liens qui pouvaient les attacher à leur pays, s'embarquèrent pour la Californie, dans l'espoir de faire fortune ou de mourir à la peine! Ce concours extraordinaire de circonstances réunit bientôt une population d'un quart de million d'individus, des

plus intelligents, des plus braves, et en même temps des plus insouciants, peut-être même des plus dangereux qui aient jamais été rassemblés sur un même point du globe. » *(Annals.)*

Le produit de l'or en Californie s'éleva, en 1851, à 9 millions sterling ; à 13 millions en 1852 : depuis lors, l'accroissement a été lent, car on n'a recueilli, en 1856, que 15,400,000 liv. st. (385 millions de francs). En somme, la Californie a ajouté à la circulation métallique une centaine de millions sterling (2 milliards et demi de francs). On ignore encore jusqu'à quel point les perfectionnements introduits dans les procédés de broiement du quartz auront pour effet de contre-balancer la diminution évidente du produit des dépôts superficiels, qui n'ont jamais été aussi riches que ceux de l'Australie ; mais nous croyons que cinq ou six Compagnies anglaises, formées pour l'exploitation de ces procédés, ont déjà succombé ou sont fort malades, tandis que des spéculateurs américains, établis sur les lieux, y trouvent encore, dit-on, un bénéfice fort raisonnable.

Nous ne devons pas oublier de mentionner que la découverte plus récente d'une autre substance métallique, plus précieuse encore par sa rareté, le vif-argent, semble devoir être pour la Californie une source de prospérité plus permanente que ses terrains aurifères eux-mêmes. La découverte de ces mines a déjà fait baisser le prix du mercure, et donné une telle impulsion à la production de l'argent au Mexique et dans l'Amérique du Sud, qu'il est peu probable que l'on voie se réaliser de sitôt les pronostics assez généralement accueillis depuis quelques années sur un changement éventuel, mais prochain, dans la valeur relative de l'or et de l'argent.

Les districts aurifères exploités ont été jusqu'à présent bornés exclusivement au bassin de la rivière Sacramento, dont San-Francisco commande le débouché naturel. Tout le commerce maritime de ces régions se trouve donc concentré sur ce point unique. A la fin de 1849, San-Francisco comptait 20,000 habitants; en 1853, près de 50,000, dont 5,000 Allemands, 5,000 Français, 3,000 Espagnols américains et 3,000 Chinois. Depuis lors, l'accroissement de la population a été lent.

Quel étrange spectacle présenta San-Francisco pendant ces quatre années où se pressèrent les événements ordinaires d'un

quart de siècle! Une grande ville sortait de terre, et des quartiers entiers en étaient quatre fois rebâtis, après avoir été détruits par le feu ; ses institutions s'organisaient, il était pourvu à ses besoins municipaux, et l'on dépensait pour sa construction une somme de travail, physique et intellectuel, égale à celle qu'on a pu dépenser, dans le cours de bien des siècles, pour perpétuer l'existence monotone de quelque antique cité d'Italie ou d'Allemagne ; — tout cela au milieu de l'excitation produite par les terrains aurifères du voisinage qui épuisaient et renouvelaient sans cesse la population, et avec des articles de première nécessité à des prix qui, seuls, auraient semblé suffisants pour rendre impossible l'emploi de ce travail continu.

Chaque semaine voyait partir pour les mines des milliers d'individus et revenir quelques centaines d'aventuriers heureux, qui se hâtaient de dissiper le fruit de leurs labeurs dans les jouissances effrénées de ce luxe, parasite de la richesse, qui s'était établi dans les rues de la capitale naissante. Le port était encombré de navires qui pourrissaient, inutiles, faute de matelots ; les équipages étaient aux mines, et le retour d'un bâtiment n'avait guère d'intérêt que pour les armateurs, la Californie n'ayant que quelques onces de poudre d'or à envoyer en échange de cargaisons de marchandises encombrantes. Ce n'était qu'avec une peine extrême et à grands frais qu'on se procurait des bras ou des domestiques ; mais la persévérance avec laquelle les colons luttèrent contre les embarras d'une pareille situation fut héroïque.

« Lorsque, plus tard, les immigrants commencèrent à arriver en grand nombre, on put se procurer des bras, mais toujours à la condition de les payer extrêmement cher. Des gens revenus des mines, d'autres qui avaient eu la prudence de n'y point aller, s'engageaient volontiers, moyennant des salaires qui variaient de 12 à 30 dollars (60 à 150 francs) par jour, conditions auxquelles la plupart des capitalistes hésitaient à se lancer dans de grandes entreprises. Mais cette hésitation fut de courte durée ; et tous les bras furent bientôt en réquisition, à quelque prix que ce fût. L'émigration d'un grand Etat arrivait tout à coup, et rien n'avait été préparé pour la recevoir. Il fallut mesurer des terrains, niveler des rues, aplanir des collines, combler des trous et des lagunes, planter des pilotis dans la baie, se pro-

curer du bois, des briques, du plâtre, et tous les autres matériaux de construction ; bâtir des maisons et les meubler, établir de vastes magasins, construire des quais d'un grand développement, décharger et recharger d'immenses quantités de marchandises, et pourvoir à mille autres besoins également urgents. Longtemps avant que tout cela fût achevé, les collines de sable et les terrains arides qui entourent la ville s'étaient couverts de tentes et d'abris de toute forme et de toute espèce ; la baie était animée par une multitude de navires et de petites embarcations qui se croisaient en tous sens, portant des passagers et des marchandises ; les rues encore informes, qui n'offraient tantôt que des monceaux de sable et de poussière, tantôt que des abîmes de boue, où s'engloutissaient les chevaux et les voitures, fourmillaient d'êtres humains, venus de tous les coins de l'univers et parlant toutes les langues ; — toute cette population en mouvement, affairée, occupée à vendre et à acheter des terrains à bâtir, des cargaisons de marchandises assorties, de la poudre d'or par centaines de livres, des fermes de plusieurs lieues carrées d'étendue, avec leurs milliers de têtes de bétail, des lots de terre dans des villes projetées et qui n'existaient que sur le papier, en un mot, spéculant et jouant sur tout ce qui pouvait faire l'objet d'un trafic quelconque. *Et tout le monde gagnait de l'argent, tout le monde faisait fortune.* Tout ce bruit et ce mouvement frappaient d'étonnement et d'une sorte de stupeur l'immigrant nouvellement débarqué, et lui donnaient une prodigieuse idée de l'exubérance de vitalité, d'énergie, d'activité, qui régnaient dans cet endroit ; il ne pouvait songer, sans un sentiment de profonde appréhension, à la lutte terrible dans laquelle il allait bientôt se trouver engagé.

« Des salons de jeu, étincelants comme des palais de fées, et qui semblaient, par magie, sortir tout à coup du sol, envahirent presque toute la Plaza et les rues du voisinage. Les boissons enivrantes y joignaient leurs attraits aux charmes d'une musique plus bruyante que mélodieuse, et tout respirait une gaieté fiévreuse, un fol entraînement, dans ces tripots, où des fortunes se gagnaient et se perdaient en un clin d'œil sur le tapis vert. Tout le monde jouait alors, depuis le ministre de la religion, à la cravate blanche empesée, jusqu'au nègre qui gagnait 1 dollar

à cirer les bottes de son maître. On n'avait pas le loisir de songer à ce qu'on faisait, et on ne laissait pas au cerveau échauffé le temps de se refroidir, tant qu'il restait dans la poche une pièce de monnaie ou un peu de poudre d'or. Aussi ces salons étaient-ils remplis, nuit et jour, d'une foule de voyageurs impatients, qui ne pouvaient se rassasier d'émotions ni se débarrasser trop vite de leurs monceaux d'or.

« Jamais, peut-être, le monde n'avait vu un pareil spectacle, et il est probable que des générations passeront avant que rien de semblable se reproduise. » *(Annals.)*

La population était presque entièrement composée de mâles adultes, et ce fait en dit assez par lui-même. Les quelques malheureuses créatures qu'attiraient à San-Francisco les besoins des maisons de jeu et autres lieux publics où la folle profusion des mines trouvait un débouché étaient empruntées au Mexique, aux races métisses de l'intérieur, aux Kanacs des îles Sandwich; beaucoup étaient Chinoises, et c'étaient les plus dégradées de toutes ; quelques-unes de ces aventurières, d'une classe plus relevée, appartenaient à des pays plus civilisés. Une gravure que nous avons sous les yeux et qui est intitulée « les Beautés de San-Francisco, la *Céleste*, la *Senora* et la *Madame*, » représente ces dames telles qu'on pouvait les voir en 1853, se livrant en commun à leurs exercices péripatétiques; et l'on ne peut se défendre d'un sentiment de compassion en songeant à la misère et au désespoir qui se cachaient sous ces brillantes toilettes, dont le rapprochement a quelque chose d'étrange. La seule vue d'une femme attrayante, le seul son de sa voix étaient alors des jouissances pour lesquelles le mineur imprudent était toujours prêt à sacrifier une partie de son trésor. Le léger privilége d'adresser quelques mots de conversation à une femme était fort recherché et se payait quelquefois généreusement. Aussi, les propriétaires des restaurants, des *salons*, et surtout des maisons de jeu, trouvaient-ils un très-grand avantage à avoir une demoiselle de comptoir passable ; et plus d'une de ces demoiselles ne tarda pas à faire fortune pour son propre compte, soit par un riche mariage, soit par des spéculations heureuses.

Ce fut à la suite de profondes méditations sur ce fâcheux état de choses que Mrs. Farnham, dont nous avons déjà cité le livre,

résolut d'entreprendre un voyage à San-Francisco, et fit paraître à New-York un prospectus dans lequel elle exposait les inconvénients de toute nature résultant pour l'humanité de l'absence de femmes en Californie. Elle proposait, en conséquence, de partir à la tête d'une compagnie de femmes ; le nombre en était fixé de cent à cent trente, ce qui permettrait de fréter un bâtiment spécialement affecté à leur usage ; les personnes qui voudraient prendre part à l'expédition devaient n'avoir pas moins de vingt-cinq ans, fournir des certificats de bonnes mœurs, de capacité, etc., et verser une somme de 250 dollars (1,250 francs). On ne manquera pas d'admirer cette morale sévère qui avait résolu de n'infliger aux Californiens, soupirant après des compagnes, que des femmes « n'ayant pas moins de vingt-cinq ans. » Pour que cette cargaison de demoiselles de moyen âge et d'un caractère décidé fût entourée de tous les soins convenables, Mrs. Farnham proposait d'adjoindre à l'expédition six ou huit hommes mariés respectables, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Nous sommes fâché de dire que ce projet, qui avait obtenu l'approbation de plusieurs personnes distinguées, et entre autres de Mrs. Sedgwick, avorta. La nécessité imposée aux candidats de se déclarer âgées de plus de vingt-cinq ans fut-elle pour quelque chose dans ce résultat ? C'est ce que nous ne saurions dire ; mais on ne put trouver, dans les conditions susmentionnées, que trois dames qui consentissent à exercer sur les célibataires de San-Francisco « leur influence conservatrice, » pour nous servir des termes mêmes du programme. On apprendra avec plaisir que « deux de ces dames sont revenues avec le moyen de vivre dans l'aisance pour le reste de leurs jours, et une réputation intacte ; » la troisième vivait dans la famille de Mrs. Farnham à l'époque où elle écrivait.

On se prévaut ordinairement de ce que la ville de San-Francisco et l'Etat dont elle est la capitale ont pu traverser cette première période d'anarchie et prendre la forme de communautés assez régulières, — on s'en prévaut, disons-nous, pour exalter le caractère de la race américaine qui sait toujours se suffire à elle-même. Cet éloge est, jusqu'à un certain point, mérité. Les Américains sont doués, sans contredit, d'une merveilleuse aptitude pour « aller de l'avant » en dépit des obstacles, — pour

construire une machine provisoire qui, en l'absence d'une organisation régulière, fonctionnera grossièrement, mais d'une manière suffisante. Cependant, il n'en est pas moins vrai que, dans ces dernières années, ils ont déplorablement échoué dans leurs efforts pour organiser leur système politique sur une base solide et rationnelle. La démocratie poussée jusqu'à ses dernières limites, telle que nous la voyons aujourd'hui, paraît avoir deux besoins insatiables : — l'un, celui de l'excitation incessante des élections à toutes les charges ; — l'autre, celui de faire continuellement de l'opposition, d'insulter et d'avilir les autorités qui sont le produit de ses propres élections.

La Californie, ainsi que nous l'avons vu, fut constituée en territoire en 1848, en Etat avant la fin de 1849. Dans l'intervalle, le pays fut naturellement administré, conformément à la constitution de l'Union, par les autorités nommées par le gouvernement central ; mais il paraît que le gouverneur Riley et ses subordonnés s'abstinrent prudemment de prendre une part très-active aux affaires ; on prétend même que ce gouverneur, reconnaissant l'impossibilité de maintenir un état-major officiel, alla lui-même faire un tour aux mines pendant une partie de sa magistrature. Mais dès que l'Etat fut entré dans la plénitude de ses droits, sa constitution locale fut mise en complète activité. Tous les fonctionnaires, dans l'ordre administratif comme dans l'ordre judiciaire, sont élus par le peuple, pour un terme plus ou moins long, depuis le gouverneur jusqu'au contrôleur, au trésorier et à l'inspecteur général, et depuis le président de la Cour suprême jusqu'aux *attorneys* de district et aux *coroners ;* et le système de rotation est ingénieusement organisé de manière à procurer aux citoyens l'agréable excitation d'élections qui ont lieu en tout temps et sur tous les points de l'Etat. Ajoutons que les élections municipales de San-Francisco ont présenté dès l'origine plus d'intérêt, plus d'importance et en même temps plus de corruption organisée que celles même des hautes charges de l'Etat. Ceux qui connaissent la manière dont fonctionnent ces institutions comprendront sans peine les résultats d'un pareil système.

« Un symptôme fâcheux et alarmant que l'on a toujours observé en Californie, dit Mrs. Farnham, c'est l'élection aux emplois publics d'hommes tarés. Je sais bien, et je l'avoue avec honte,

qu'on peut dire que cela est vrai des autres Etats de l'Union aussi bien que de la Californie. Cependant les résultats ne sont pas les mêmes. Les choix de cette nature sont plus dangereux en Californie que dans les Etats plus anciens, parce qu'il n'existe en Californie aucun contrôle pratique sur les actes des fonctionnaires. Malgré les nombreux méfaits, les crimes même dont ils se rendent journellement coupables et qui excitent l'indignation de tous les honnêtes gens, on n'a pas encore d'exemple de punition infligée à l'un d'eux. On dit souvent des candidats élus dans les autres Etats que, dans nos choix, nous ne tenons aucun compte de l'aptitude ou du mérite des individus, et ce n'est que trop vrai; mais, en Californie, on voit souvent que l'incapacité grossière et honteuse est le plus sûr moyen de succès. On dirait qu'il y a parti pris de choisir, parmi les matériaux offerts, ce qu'il y a de pire. Il en est, du reste, de ces élections ce qu'il en est de celles des membres du Congrès et de quelques-uns des plus hauts fonctionnaires de l'Union. A quelque degré de l'échelle qu'on s'arrête, il est infiniment plus probable que celui qui occupe un emploi public le déshonorera qu'il ne lui fera honneur. »

Ces maux sont aggravés, sans aucun doute, par les moyens scandaleux qu'on emploie pour fausser les résultats des scrutins; mais leur principe réel est dans l'aveuglement politique de la grande majorité des électeurs. Si ces abus eussent été restreints à l'élection des législateurs, ou même des fonctionnaires exécutifs, le mal eût été relativement peu considérable. Dans les sociétés purement démocratiques, la presse publique, quelle que puisse être sa tendance dans les autres communautés, prend nécessairement un certain caractère conservateur et aide à tenir, jusqu'à un certain point, en respect les plus mauvais échantillons de fonctionnaires électifs de ces classes. Ils sont méprisés, il est vrai, — ce qui est déjà regrettable au point de vue public, — mais leur pouvoir de faire le mal est restreint dans certaines limites. Lorsque la corruption, au contraire, envahit jusqu'aux siéges de la magistrature et s'y établit en permanence, l'avenir de la communauté est vraiment sombre. S'il faut en croire le témoignage des écrivains américains eux-mêmes, il n'y aurait pas en Californie un seul tribunal, à peine un seul juge, dont le

caractère inspire le moindre respect. C'est là un mal contre lequel l'opinion publique est aussi impuissante que toute autorité extérieure. Dans l'Union, comme en Angleterre, tout le mécanisme, régulier ou irrégulier, du gouvernement aboutit à « réunir douze hommes sur un banc ; » et si ces douze hommes sont habituellement mal dirigés, si les instructions qu'ils reçoivent émanent d'une source corrompue, il n'y a pas de puissance au monde qui soit capable d'arrêter le mal, — si ce n'est la loi martiale du roi populace, communément appelée la *loi de Lynch.*

Le seul juge californien qui paraisse avoir commandé le respect a été le juge Almond ; encore n'avait-il pas été élu par le peuple, mais nommé par le gouverneur fédéral avant la formation de l'Etat. Le juge Almond, sur le compte duquel on met beaucoup de bonnes histoires, professait un souverain mépris pour les longs discours, les subtilités légales et les opinions des auteurs. C'était un homme d'un esprit vif, d'un jugement net : « Son opinion une fois formée, disent les annalistes, — ce qui arrivait quelquefois avant même que le premier témoin eût été entendu jusqu'au bout, — on pouvait considérer sa décision comme arrêtée. » Ses efforts étaient surtout dirigés contre les fraudes des patrons de bâtiments marchands, à l'égard desquels il se montrait inexorable ; de sorte que la Cour du juge Almond finit par devenir un tel épouvantail pour les capitaines de navires qu'ils aimaient mieux transiger, même à perte, sur un point en litige avec un matelot ou un passager, que de soumettre la question au jugement de Son Honneur. Nous craignons que le manteau du juge Almond ne soit pas descendu sur ses successeurs *élus*.

» Un des juges de comté, dit Mrs. Farnham, quoique ayant une position sociale, les talents et les connaissances nécessaires, était un ivrogne et un libertin ; sa conduite, pendant toute la durée officielle de ses fonctions, fut une insulte perpétuelle à tous les gens de bien, à toutes les personnes qui se respectaient. Avant même que son terme d'office fût expiré, tous ceux qui avaient concouru à sa nomination en étaient complétement dégoûtés et demandaient son changement. Ils l'obtinrent. — « Ce « sont ses trois filles qui l'ont élu, » me disait quelqu'un en parlant d'un autre juge ; et, comme je témoignais un certain éton-

nement : « C'est la vérité, reprit-il, et vous allez en juger vous-« même. Il y a beaucoup de célibataires dans le pays, et les « filles du juge, quoique mal élevées, sont de belles personnes. « Je suis célibataire moi-même et j'ai voté pour lui, bien que je « n'aie aucune idée d'épouser une d'elles ; mais il n'en est pas « moins constant que, sans ses filles, j'aurais certainement voté « pour son concurrent. »

Il va sans dire que des juges élus dans de semblables circonstances sont toujours disposés à sympathiser avec l'opinion publique, lors même que l'opinion publique est contraire à la loi. Le juge Hoffman, présidant, en 1854, au jugement du colonel Watkins, notable flibustier, s'exprimait en ces termes :

« Je sympathise de tout cœur avec l'accusé ; mais je suis chargé de faire exécuter la loi et je dois faire mon devoir, quelles que soient mes sympathies. Je puis admirer les hommes courageux qui ont entrepris ces expéditions pour relever, ainsi qu'ils le disent, les autels brisés et rallumer les feux éteints de la liberté au Mexique et dans la basse Californie. Il est *possible* que ce ne soient pas des aventuriers n'ayant eu d'autre but que de s'enrichir à bon marché dans un autre pays. Mais, lors même que je croirais qu'il en est ainsi et que leur but a été aussi honorable, aussi désintéressé que nous l'a représenté leur avocat, cependant, siégeant ici comme juge, je ne devrais m'occuper que de cette seule question : La loi a-t-elle été violée? »

Les faits étaient si évidents, que force fut au jury de déclarer l'accusé coupable. Il fut condamné, ainsi que son associé, le major Emery, à une amende de quinze cents dollars, qu'ils déclarèrent, plus tard, être dans l'impossibilité de payer. Au moment où nous écrivons, on paraît avoir des doutes sur la question de savoir si on peut, en droit ou *en fait*, les contraindre à payer ou les retenir en prison jusqu'à ce qu'ils se soient exécutés ; mais ce qu'il y a de plus probable, c'est que ni le colonel Watkins ni le major Emery ne seront inquiétés davantage : c'est ainsi que les choses se passent en Californie.

Ce sont là des bagatelles ; mais lorsque la fraude et les violences s'exerçaient impunément dans toute l'étendue de l'Etat ; lorsque les Cours de justice, au lieu d'être la terreur des criminels, leur offraient un refuge et les couvraient de leur protec-

tion, on commença à s'apercevoir de la gravité de la situation, et la communauté s'émut, dans l'intérêt de sa propre défense, contre les monstrueux abus qu'elle-même avait créés et qu'elle créait encore, à chaque élection successive. Une autre cause qui paraît avoir contribué pour beaucoup à l'impopularité des tribunaux, ce fut l'extrême incertitude des titres territoriaux, incertitude qui a régné longtemps et qui règne encore en Californie. C'est en grande partie la conséquence de la confusion dans les règles du droit et dans les limites de la propriété, qui s'était introduite chez les créoles espagnols aux droits desquels se trouvaient substitués les premiers acquéreurs américains. Mais ce mal a été considérablement aggravé par l'incapacité ou la corruption des tribunaux. L'histoire de la Californie fournit d'abondants exemples de la manière dont ces tribunaux favorisent les intrigues de hardis spéculateurs : nous nous bornerons à citer le fameux cas du docteur Smith, parce qu'il est facile à comprendre. Le docteur Peter Smith fit, en 1850, avec la ville de San-Francisco, un traité par lequel il se chargeait de l'entretien de ses malades indigents, à raison de quatre dollars (20 francs) par tête et par jour ! Le docteur exécuta fidèlement ses engagements : il n'en fut pas de même de la ville, qui, ayant peu d'argent comptant, le paya presque entièrement en papier, produisant un intérêt de trois pour cent par mois. En 1851, on passa un acte pour convertir ce papier flottant en dette consolidée ; mais certains créanciers, à la tête desquels était le docteur Smith, ne trouvant pas les conditions de la conversion à leur goût, intentèrent à la ville un procès qu'ils gagnèrent, et le docteur, en vertu de son jugement, fit pratiquer une saisie-exécution sur les divers quais appartenant à la corporation, sur les terrains de l'ancienne maison de ville, sur l'hôpital de la ville et ses dépendances. Or, ces mêmes propriétés avaient été légalement, — on le croyait du moins, — mises à la disposition de commissaires nommés par l'acte de conversion dont il a été parlé plus haut. Les commissaires s'empressèrent de déclarer publiquement que toutes les ventes qui pourraient avoir lieu par suite du jugement Smith seraient illégales et considérées comme nulles. Il en résulta que les propriétés saisies furent vendues par le shérif à des prix à peu près nominaux. Le docteur poursuivit donc ses saisies-

exécutions, jusqu'à ce que la plus grande partie des biens de la ville, évalués à plusieurs millions de dollars, eût été vendue aux mêmes conditions illusoires, pour couvrir une dette de vingt mille dollars. Le public était d'abord disposé à traiter toute l'affaire comme une farce, un peu dispendieuse, il est vrai, pour les acquéreurs. Mais, à l'étonnement de tout le monde, la Cour suprême décida que ces ventes des quais et autres propriétés de la ville étaient *légales!* La municipalité fut ruinée ; le déficit dut être comblé au moyen de taxes frappées sur les habitants ; ceux qui avaient acheté à vil prix réalisèrent d'énormes fortunes, — et les juges?

« Il n'est pas facile, vous répondront les discrets annalistes, de découvrir et de signaler les vrais coupables : chacun peut avoir son opinion à cet égard. Mais ce qui paraît constant, c'est qu'il est dans la destinée de San-Francisco d'être pillé de tous côtés, et que ses « notables citoyens » ont trop souvent l'occasion de faire des fortunes aussi rapides que faciles. »

Les cas désespérés exigent des remèdes héroïques, et les désordres des tribunaux californiens ont eu pour résultat de produire les applications les plus remarquables peut-être et les plus systématiques de la loi de Lynch au corps politique, qui aient eu lieu depuis que les anciens tribunaux vehmiques de l'Allemagne sont tombés en désuétude.

En 1849, les citoyens de San-Francisco avaient improvisé une police à eux, ayant pour objet de mettre un terme aux excès d'une association de perturbateurs de la tranquillité publique, qui avait pris le nom de « la Meute » et qui se distinguait particulièrement par ses violences à l'égard des malheureuses qui fréquentaient les rues à cette époque. Cette police fut remplacée, en 1851, par le fameux « Comité de vigilance. » San-Francisco était alors dans un état affreux : la loi, qu'on respecte partout ailleurs, n'y était qu'un objet de dérision ; les incendies, ces fléaux désorganisateurs, non-seulement en raison des désastres qu'ils occasionnent, mais à cause des soupçons qu'ils laissent planer, se multipliaient d'une manière alarmante. Ce fut dans ces circonstances qu'un certain nombre des principaux citoyens s'engagèrent, par un acte écrit, à protéger les personnes et les biens de leurs concitoyens. On fit choix d'un local, dans lequel

un ou plusieurs membres du Comité devaient être toujours présents, à toute heure de jour et de nuit, pour recevoir les rapports qui seraient faits sur des actes de violence commis. Si, dans l'opinion du membre ou des membres présents, le cas était de nature à nécessiter une intervention immédiate, on convoquait le Comité au moyen de deux coups frappés sur une cloche, et ce signal était répété plusieurs fois, à une minute d'intervalle.

Il y avait quelques jours à peine que le Comité était installé, lorsqu'il fit arrêter, jugea et condamna à mort, pour vol, un échappé de Sydney, nommé Jenkins. Les autorités de la ville furent poliment invitées à se tenir à l'écart, tandis qu'on pendait le coupable au moyen d'une corde attachée à une poutre qui faisait saillie sur la Plaza. Un verdict du coroner déclara qu'il était « mort par strangulation, par le fait et à la suite d'une action concertée entre une association de citoyens prenant le titre de Comité de vigilance, » et plusieurs membres du Comité furent nominativement désignés. Le Comité tout entier, qui comprenait quelques-uns des individus les plus riches, les plus influents et les plus respectables de la ville, assuma aussitôt et impunément la responsabilité publique de cet acte, et se mit en devoir d'exercer sa juridiction sommaire dans d'autres cas.

La première collision sérieuse avec les soi-disant autorités eut lieu à l'occasion de deux malfaiteurs nommés Whittaker et Mackenzie, que le Comité avait reconnus coupables de divers vols et incendies, et condamnés à mort. Le gouverneur de l'Etat crut devoir intervenir. Le shérif, armé d'un mandat d'*habeas corpus*, se rendit à la salle du Comité et enleva les deux condamnés. Les deux membres du Comité furent aussitôt convoqués par la cloche d'alarme. On se transporta à la prison, dont les portes furent enfoncées, malgré une légère résistance de la part des gardiens et geôliers. Mackenzie et Whittaker furent repris et dûment pendus aux fenêtres de la salle du Comité, « les bouts des cordes étant rejetés en dedans et retenus de force par les membres eux-mêmes. » L'enquête du coroner eut lieu comme d'ordinaire, et, comme d'ordinaire, les autorités intimidées n'osèrent pas y donner suite. Des Comités auxiliaires de vigilance se formèrent dans toutes les parties de l'Etat; une multitude de malfaiteurs, dont on n'a pas même pris la peine de relever le

nombre, furent pendus, fouettés ou expulsés; et, grâce à cette épuration sommaire, on eut cinq ans de tranquillité.

Voici, du reste, comment un étranger rend compte d'une de ces exécutions improvisées, dont il fut témoin oculaire : « Ne connaissant personne, dit-il, et désirant me faire indiquer le coupable, je demandai à un individu qui se tenait un peu à l'écart, quel était l'homme qu'on allait pendre; à quoi il répondit, sans que sa figure trahît la moindre altération : « Je crois que « c'est moi, monsieur! » Une demi-heure après, le malheureux était pendu à une branche d'arbre, et la petite communauté se dispersait fort tranquillement. »

Mais, en 1856, il fallut recommencer. Cette fois, le Comité de vigilance réorganisé eut non-seulement à réprimer les actes criminels de violence, mais à lutter contre la grossière corruption politique qu'on supposait en être la cause et qui servait certainement à les encourager.

« Considérant, dit l'acte constitutif du Comité, qu'il est devenu évident pour les citoyens de San-Francisco que les règlements de la société telle qu'elle existe à présent, et les lois telles qu'elles sont maintenant administrées, ne présentent aucune garantie pour la sûreté des personnes ni des propriétés; que des malfaiteurs s'associent pour enlever les boîtes du scrutin, leur en substituer d'autres ou les remplir de bulletins qui n'y avaient point été déposés, d'où il résulte que nos élections sont faussées, nos droits le plus précieux violés, et qu'il ne reste pas d'autre moyen de manifester la volonté du peuple... »

L'ancien Comité de sûreté publique fut donc rétabli avec plus de solennité qu'auparavant. Cette fois, cependant, les autorités intervinrent « pour de bon. » David Terry, juge de la Cour suprême, lança un mandat d'*habeas corpus* dans le cas d'un nommé Milligan que le Comité avait fait arrêter pour vol et fraudes électorales. Le gouverneur déclara San-Francisco en état d'insurrection, et se mit en devoir de recruter des auxiliaires pour la cause « de la loi et de l'ordre. » Ces auxiliaires, nous dit-on, appartenaient tous aux basses classes de la société, et M. Seyd les désigne assez bizarrement comme « un ramassis d'intrigants de bas étage, de jésuites, de démagogues et de faussaires électoraux. » Le Comité, qui représentait, à ce qu'il pa-

raît, l'élément conservateur, poursuivit sa marche, sans s'inquiéter de ces faibles adversaires. « L'ascendant de la majorité, proclama-t-il, est un des principes fondamentaux du gouvernement républicain ; et quand des fonctionnaires corrompus, qui se sont emparés frauduleusement des rênes de l'autorité, entravent à dessein l'exécution des lois et écartent le châtiment de la tête des coupables, le pouvoir qu'ils ont usurpé revient de droit au peuple, à qui il a été enlevé. » Jusqu'au 20 juin, le Comité avait disposé de vingt-six individus, dont trois étaient *morts* (pendus ?), et les autres bannis : ils avaient été déclarés coupables d'être « notoirement des mauvais sujets et des gens dangereux, des perturbateurs de la paix publique, des violateurs de la pureté et de la sincérité du scrutin. » Les sentences étaient signifiées à chacun des individus condamnés au bannissement ; le cachet portait l'empreinte d'un œil, symbole adopté par le Comité. Enfin, une « difficulté » s'éleva, dans le cours de laquelle le juge Terry frappa d'un coup de couteau un agent de la police du Comité. Dans l'espace de quelques minutes, trois ou quatre mille citoyens étaient réunis en armes ; les mirmidons « de la loi et de l'ordre » furent assiégés et désarmés ; le juge Terry jeté en prison, puis mis en liberté avec mépris. Le triomphe du Comité était complet. Après avoir entièrement purgé la communauté, il se démit de ses fonctions ; et c'est ainsi que se termina, pour le moment du moins, une révolution qui, dans l'opinion de Mrs. Farnham « a fourni la preuve la plus satisfaisante de la capacité des Américains pour se gouverner eux-mêmes. »

Mais, diront les enthousiastes, ce ne sont là que des nuages passagers qui obscurcissent pour un moment le magnifique avenir de la Californie : ce qu'il importe de remarquer, c'est qu'au milieu d'institutions politiques qui tombent prématurément sous le mépris général, et avec une population qui ne reconnaît ni lois ni législature, pas même celles qu'elle a faites elle-même, le grand œuvre de la colonisation et des améliorations marche aussi bien qu'il aurait pu le faire sous la plus parfaite des utopies. Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point on peut admettre, en thèse générale, que le bien-être physique de l'homme contre-balance la corruption morale et politique. Nous croyons

qu'il y a quelque chose de plus simple à répondre à ces optimistes : c'est que la Californie, avec tous ses avantages actuels, avec la perspective certaine d'une prospérité définitive, ne « progresse » cependant pas, à beaucoup près, dans la proportion à laquelle on devait s'attendre et à laquelle elle a réellement droit. Elle a beau faire, elle ne peut attirer l'émigration à elle, à présent que la fièvre de l'or est calmée. Elle n'offre pas un champ de travail attrayant à la partie civilisée et paisible de l'espèce humaine. Le premier temps d'arrêt dans sa merveilleuse carrière fut la découverte de l'or en Australie, qui, en 1851, enleva tout d'un coup une portion considérable de sa population minière et nomade. Beaucoup revinrent, sans aucun doute, — la plupart découragés par leur peu de succès dans une région où, si les dépôts aurifères sont plus riches qu'en Californie, le travail d'extraction est, dit-on, plus pénible ; quelques-uns, dégoûtés du contact des condamnés de la terre de Van Diémen et de la Nouvelle-Galles du Sud. Cependant et en somme, l'émigration vers l'ouest continua, et ses effets ont été depuis lors très-sensibles en Californie. A la fin de 1853, la Californie comptait environ 350,000 habitants dont un cinquième environ étaient des femmes. Dans les trois dernières années, sa population n'a presque pas augmenté ; le courant de l'émigration paraît s'être dirigé, pour le moment, de l'autre côté de l'océan Pacifique. M. Seyd voudrait le ramener vers la Californie, où, nous dit-il, « on voit des servantes, des laveuses de vaisselle, aussi bien payées qu'un juge en Allemagne ; des nègres qui touchent le traitement d'un major ou d'un colonel prussien ; des enfants de dix ans qui gagnent, à faire des commissions, le double de ce qu'on paye, en Europe, à un lieutenant dans la ligne. » Il semblerait, dans de pareilles conditions, que ce doit être une tâche facile : il n'en est pas ainsi. Les émigrants, même ceux de la classe la plus vulgaire, ont des besoins généraux autres que ceux de la simple nature ; ils comprennent, comme les autres, que la sécurité, l'ordre, la civilisation, ne sont pas des choses tout à fait indifférentes. Il y a, nous le croyons, un commencement d'amélioration sociale ; mais il faudra des années pour que la Californie rachète son caractère compromis par le souvenir des boîtes à scrutin remplies de faux bulletins, des Comités de

vigilance, et de ses citoyens respectables tirant le bout d'une corde qui étranglait quelque malheureuse victime du verdict plus ou moins passionné d'un jury constitué pour mettre à exécution la loi de Lynch.

Il est impossible de ne pas faire remarquer ici le contraste qu'ont présenté l'Australie et la Californie dans des circonstances à peu près identiques. Lorsqu'il fut question, pour la première fois, des gisements aurifères de Victoria, cette province était à peu près dans la même situation que la Californie, ses plaines étaient occupées par quelques milliers de colons et de *squatters*. L'élan vers les placers fut encore plus violent, s'il est possible, et l'excitation plus folle qu'en Californie. La situation fut singulièrement aggravée par la présence d'un grand nombre de condamnés échappés des établissements pénitentiaires, ou, ce qui ne valait guère mieux, de condamnés libérés et de porteurs de *permis de circuler*, arrivant en foule des établissements du voisinage, qui avaient jadis servi de prison. On supposait, assez naturellement, que les scènes du Sacramento allaient se renouveler, avec de nouveaux excès, sur les pentes de Ballarat et de Bendigo. Mais les faits démentirent ces conjectures. Il se commit, sans doute, des crimes et de nombreux actes de violence ; il y eut une insurrection sérieuse, plusieurs émeutes sanglantes ; mais la voix calme et régulière de la vieille loi anglaise et de l'ordre fut partout entendue. Le vrai principe conservateur de la société, le respect des institutions établies, de ces institutions quelquefois insignifiantes par elles-mêmes, mais ayant un grand sens comme parties d'un tout, permit à la communauté de traverser impunément une lutte d'une intensité sans égale. Les tribunaux ne cessèrent, pendant tout le temps, de fonctionner régulièrement, sans jamais se laisser intimider ou corrompre : nous ne sachons pas même que leur intégrité ait jamais été mise en doute. Excepté dans quelques cas isolés, on n'eut jamais recours à la justice irrégulière du peuple : on comprenait que ce recours était inutile. La colonie de Victoria est plus jeune de trois ans (sous le rapport aurifère) que la Californie ; elle ne produit pas plus d'or ; c'est un pays moins fertile, moins pittoresque, moins attrayant ; cependant sa population s'élève déjà à 450,000 âmes, dont un tiers de femmes, — disproportion assez

sérieuse, mais qui n'est pourtant pas intolérable. Quoique les sources où se recrute la masse de sa population soient plus éloignées, et que le voyage soit plus dispendieux, elle n'en reçoit pas moins constamment, et en grand nombre, des émigrants de toute classe; les capitaux étrangers y sont abondants et à bon marché, et les entreprises de toute nature y trouvent tout l'encouragement désirable. Quant aux progrès moraux et sociaux, nous ne voulons pas établir de comparaison entre les deux pays : nous nous bornerons à dire que, malgré la masse d'anciens condamnés qu'on suppose établis à Victoria, le nombre total des individus placés sous la surveillance de la police n'excédait pas, au mois de décembre dernier, 934.

Quelles sont les causes d'une différence si marquée dans les fortunes récentes de ces contrées, que l'on pourrait considérer comme sœurs? Nous en signalerons deux, dont nous laisserons l'appréciation à nos lecteurs. La première est la manière différente dont les terres publiques ont été administrées. Tandis que celles de la Californie ont été, depuis l'origine, la proie d'habiles spéculateurs, ne rapportant absolument rien à l'Etat et ne contribuant en rien aux besoins publics, celles de Victoria étaient strictement assujetties à un système d'appropriation très-sévère, établi, nous n'avons pas besoin de le dire, en vue d'un état de choses tout à fait étranger à la production aurifère. La moitié du produit des énormes ventes de terres qui y avaient lieu était régulièrement transmise en Angleterre, où trois commissaires, nommés par acte du Parlement, l'employaient à fournir à la colonie ce dont elle avait le plus besoin : de robustes colons agricoles, des femmes surtout, — éléments des plus précieux pour un établissement de ce genre, — tous gens dont les ressources personnelles eussent été insuffisantes pour leur permettre de s'y transporter eux-mêmes. Dans l'intervalle de 1851 à 1857, ces commissaires ont expédié, en nombres ronds, 30,000 émigrants mâles et 50,000 femmes. Le gouvernement local est maintenant en possession du revenu des terres, et paraît disposé à l'employer sagement, en mettant à profit les leçons de l'expérience.

La seconde cause a été, et est encore, la différence de gouvernement. Les habitants de Victoria peuvent se vanter d'être aussi

libres que ceux d'aucune communauté sur la face de la terre; ils se gouvernent eux-mêmes, dans la seule acception du mot qui ait une valeur, c'est-à-dire qu'ils font leurs lois par leurs représentants et qu'ils administrent leurs propres finances. Mais, pendant toute leur période d'épreuve, et aujourd'hui même encore, ils ont été administrés par des fonctionnaires exécutifs qui dépendent, en définitive, du peuple, mais qui ne sont pas élus directement par le peuple, et qui sont, par conséquent, à l'abri de ce mépris que, partout ailleurs, la multitude attache si capricieusement aux favoris éphémères, issus de la boîte du scrutin. Et ce qui est plus important encore, c'est que tous les juges sont nommés, selon la vieille et bonne méthode européenne, par l'autorité exécutive suprême, et à vie, au moins dans la pratique. Le chef du gouvernement, ayant peu de pouvoir direct, mais une grande influence personnelle, a été le représentant de la mère patrie, et, comme tel, au-dessus des passions locales de la communauté...; dans le lointain, on a toujours entrevu l'ombre de la couronne. On contestera peut-être l'efficacité de ces causes : qu'il nous suffise d'en constater avec confiance le résultat. — La plus jeune de ces deux sœurs aurifères, et la moins favorisée sous le rapport des avantages naturels, a, pour le moment, dépassé son aînée, qui a arboré les principes américains : « laisser faire » et « aller de l'avant, » et elle paraît devoir maintenir sa supériorité.

(*Edinburgh Review.*)

Dans notre prochaine livraison nous publierons un article sur les nouvelles colonies de Fraser River et de Vancouver qui, un moment, ont semblé devoir exercer une influence fâcheuse sur la colonisation jusqu'à ce jour si prospère de la Californie. En attendant, nous emprunterons aux *Annales du commerce extérieur* quelques paragraphes sur le déplacement momentané des populations minières :

« La Californie, un moment effrayée du rapide dépeuplement qui s'opérait tant à San-Francisco que dans l'intérieur, de l'abandon de ses mines et de ses diverses entreprises, reprend courage en voyant revenir ceux qui l'avaient abandonnée si imprudemment. Son excellent climat, l'inépuisable fertilité de son sol, ses mines d'or, de mercure, de charbon, offrent des chances et des ressources qui ne sont point épuisées. Loin de là, après les nombreux millions de dollars extraits de sa surface depuis 1849, sont venus d'autres millions, plus nombreux

encore, arrachés à ses quartz, à ses tunnels, à ses montagnes, aux lits de ses rivières, à l'aide d'entreprises colossales qui ne sont, au dire de tous, qu'à leur début et promettent d'abondantes récoltes à plusieurs générations à venir.

« Il ne faut que jeter les yeux sur le chiffre des expéditions d'or de cette année pour se convaincre qu'au lieu de décroître, les rendements aurifères de la Californie se maintiennent, s'ils ne vont en augmentant. Voici ces chiffres pour la période du 5 janvier au 5 juillet dernier :

Le 5 janvier 1858........	1,966,636 dollars.
Le 20 —	1,881,630
Le 5 février.............	1,955,000
Le 20 —	1,571,086
Le 5 mars...............	2,086,379
Le 20 —	1,661,929
Le 5 avril...............	1,674,294
Le 20 —	1,947,734
Le 5 mai	1,912,879
Le 20 —	1,879,672
Le 5 juin...............	1,236,062
Le 20 —	1,857,995
Le 5 juillet..............	1,618,891
Total...	23,250,187 dollars.
Soit en francs....	125,551,010

« Il ne faut pas oublier que ces 23 millions 1/2 de dollars ne représentent pas le total vrai de l'or exporté ; mais seulement la partie qui figure officiellement sur les manifestes. Si l'on fait la part de ce qui reste dans le pays et de ce qui s'en éloigne sans déclaration, on arrivera aisément à un chiffre de 150 millions de francs comme résultat de l'exploitation des mines californiennes pendant la période de six mois et demi qui s'est écoulée depuis le 1er janvier 1858 ; c'est une moyenne de 23,076,920 francs par mois.

« Il est vrai de dire que le travail n'est plus ce qu'il a été ; il est devenu plus rude, plus pénible, à mesure qu'il est descendu des superficies dans les profondeurs du sol. Il a cessé d'être à la portée de tous, pour passer dans le domaine exclusif des Compagnies et du capital, en exigeant de grosses avances pour assurer le succès des entreprises. Et c'est bien là, peut-être, ce qui a déterminé et précipité les départs vers le Frazer ; c'est la perspective de redevenir son propre maître, de travailler pour soi directement, de tirer tout seul le profit de sa chance, et de réaliser chaque soir le bénéfice net de son labeur de la journée qui a agi sur le mineur. Mais aujourd'hui que les eaux du Frazer dérobent à ces légitimes et naturelles ambitions les trésors rêvés par tous, il faudra bien que ces hommes se résignent à venir retrouver la route des vieux *claims* de Californie qui les faisaient vivre commodément, et qu'ils ont trop hâtivement dédaignés. »

BEAUX-ARTS. — BIOGRAPHIE.

LES FEMMES ARTISTES[1].

Le génie de la femme, qui se manifeste avec un si vif éclat dans la littérature, qui brille même parfois dans la politique, comme l'attestent les noms de la reine Elisabeth et ceux d'autres reines célèbres, de Catherine de Russie, d'Isabelle de Castille et de Marie-Thérèse d'Autriche, semble moins heureux quand il s'exerce dans le domaine de l'art. Il n'y a rien là qui doive étonner. L'esprit de la femme possède des qualités qui lui sont propres, la grâce, la finesse, la sensibilité, qui suffisent à elles seules pour faire d'une femme un écrivain délicieux, quand toutefois elle sait et elle veut rester femme. Pour écrire, la femme n'a pas besoin de sortir d'elle-même, elle n'a qu'à s'écouter et elle trouve dans sa facilité à être émue une source d'inspiration où elle peut toujours puiser, sans jamais craindre de la tarir. Mais il n'en est plus de même dans le domaine de l'art. L'art ne vit pas seulement d'émotions, il vit aussi d'idées. Ces types, que l'artiste conçoit et par lesquels il cherche à exprimer non-seulement ce qu'il ressent, mais aussi ce qu'il comprend, flottent d'abord vagues et indécis dans son esprit, et ce n'est qu'en sachant s'abstraire de son œuvre par la puissance de la réflexion, qu'il parvient à les contempler et à les revêtir d'une forme sensible, qu'il devient créateur en un mot. La puissance de la réflexion est donc un élément essentiel de l'art ; or, cette puissance de la réflexion, nous ne dirons pas qu'elle manque à la

[1] *Die Frauen in die Kunstgeschichte*, von Ernst Guhl. Berlin, 1858.

femme, ce qui serait absurde, nous dirons seulement que, par suite des qualités mêmes de sa nature, elle lui est très-difficile et surtout profondément antipathique. C'est ce qui explique pourquoi, en général, il y a plus de femmes qui réussissent comme écrivains que comme artistes; c'est ce qui explique aussi pourquoi ces dernières se distinguent plutôt dans un genre spécial, le portrait, que dans les autres branches de l'art. Mais de cette difficulté que la femme éprouve à exprimer ses idées artistiques, doit-on conclure, comme on l'a fait, que la femme manque dans les arts de la faculté créatrice? En aucune manière. Sans doute, la femme ne possède pas cette faculté créatrice à un degré aussi remarquable que l'homme, et on ne rencontre pas, comme on l'a dit souvent, de femmes parmi les Raphaël, les Michel-Ange, les Léonard de Vinci, pas plus qu'on n'en trouve parmi les Homère, les Platon, les Descartes, les Shakspeare; mais la femme, dans tous les domaines de la pensée, n'en a pas moins sa valeur propre, originale, et, notamment, la page où se trouvent inscrits les noms d'Elisabeth Serani, de Maria Robusti, d'Angélica Kauffmann, de Lavinia Fontana, de Mlle Fauveau et de Mme Rosa Bonheur n'est pas une des moins brillantes de l'histoire de l'art.

Le petit livre que nous avons devant nous est précieux pour tous ceux qui s'intéressent aux progrès que les femmes peuvent faire dans la peinture et la sculpture, mais dans la peinture surtout. Cet ouvrage, qui jouit d'une grande popularité en Allemagne, n'est pas, comme beaucoup de livres qui viennent de ce pays, une simple thèse philosophique. L'auteur, M. le professeur Guhl, ne vise ni à la profondeur de la pensée, ni à l'originalité des vues ; il a eu seulement pour but, en montrant ce que les femmes avaient déjà fait, de prouver par là qu'elles étaient en état de faire plus encore.

Nous savons, en réalité, peu de chose sur ce qu'était la peinture chez les Grecs. Nous pouvons très-bien, par les monuments qui nous ont été conservés de leur architecture et de leur statuaire, nous rendre compte du degré de perfection qu'ils avaient atteint dans ces arts. En dépit des ravages du temps, et des ravages plus grands encore des barbares, tant anciens que modernes, il reste assez du Parthénon pour livrer à l'admiration de

la postérité la plus reculée les noms d'un Ictinus, d'un Callicrates, d'un Phidias. Mais que nous est-il resté d'Apelle et de Zeuxis? Les productions de la peinture antique qui ont échappé aux ravages du temps et aux mains des déprédateurs, datent de l'empire romain ; et il est évident que ni les fresques que l'on a découvertes dans les bains de Titus, ni les peintures qui décorent les maisons de Pompéi et d'Herculanum, ni même les deux ou trois tableaux de genre qui ont été arrachés aux ruines de ces cités incendiées, ne peuvent être considérés comme étant suffisants pour nous donner une idée de ce que la peinture pouvait être chez les Grecs à l'époque où elle avait atteint son plus haut degré de perfection.

La peinture ne paraît s'être développée en Grèce qu'après la sculpture. C'est, du moins, ce qui résulte des documents que nous possédons à cet égard. Pline nous dit que la sculpture était déjà arrivée à la plus haute perfection quand la peinture était encore dans l'enfance, et qu'avant Apollodore il n'avait existé aucun peintre dont le nom méritât d'être conservé. Mais ici une difficulté se présente. Lorsque Pline parle des productions des grands peintres, il a pour ces productions autant d'admiration que pour le *Jupiter* de Phidias. En devons-nous conclure que, pour la peinture, nous sommes à une aussi grande distance des anciens que pour la sculpture; que, par exemple, la *Cène* de Léonard de Vinci, la *Madone de San-Sisto* de Raphaël, les *Vierges* d'un Corrège ou d'un Murillo, doivent être bien au-dessous du *Jupiter et Pénélope* de Zeuxis, du *Bacchus et Ariane* d'Aristide, ou de la *Vénus androgyne* d'Apelle? Nous ne le pensons pas. La peinture et la sculpture sont des arts parfaitement distincts. Dans la sculpture, la pureté, l'harmonie des lignes, la symétrie des proportions, sont les éléments principaux qui concourent à la perfection de l'œuvre ; d'un autre côté, la sculpture n'exprime et ne peut exprimer qu'un certain nombre d'idées, des sentiments fort simples, et l'ensemble des sentiments moraux auxquels elle répond, et dont elle avait besoin pour pouvoir se développer et arriver à sa perfection, est nécessairement très-restreint. On comprend donc qu'elle a pu, qu'elle a dû même arriver à sa perfection chez le peuple grec, qui, par cela même qu'il vivait sous un ciel d'une admirable limpidité,

et qu'il n'avait que des sentiments très-simples, sentait très-vivement la beauté extérieure, la beauté de la forme, et, par conséquent, trouvait des jouissances infinies dans la contemplation de cette pure et simple beauté. Mais il n'en est pas de même de la peinture : la pureté de la ligne, le dessin, n'en est pas le seul, l'unique, l'indispensable élément ; la couleur y joue aussi un grand rôle. Or, cette science de la couleur, cet art des nuances, des ombres, des teintes, des demi-teintes, qui est un des éléments si essentiels de la peinture, l'âme antique, avec la simplicité de ses sentiments, avec son goût très-vif de la beauté de la forme, pouvait-elle bien y pénétrer? Pouvait-elle, du moins, mieux y pénétrer que l'âme moderne, dont le développement moral est plus complet, et qui a des délicatesses de sentiments, des raffinements même, dont l'âme des anciens ne pouvait se douter. Evidemment, non. On voit donc que si nous sommes inférieurs aux Grecs en sculpture, il n'en résulte nullement que nous devions leur être inférieurs en peinture. Voyons maintenant le rôle que les femmes ont joué dans l'art antique.

Il semble que chez les Grecs, il n'y a eu qu'un petit nombre de femmes qui se soient livrées à la culture de l'art. Cela tient sans doute à la position particulière que la société grecque faisait aux femmes, à la vie retirée qu'elles menaient et à l'ignorance systématique dans laquelle on les tenait. En revanche, l'histoire de la peinture s'ouvre en Grèce par le nom d'une femme, celui de Cora, native de Corinthe, et fille d'un certain Dibutadès. Pline raconte que, désireuse d'avoir un souvenir de celui qu'elle aimait, et dont elle était forcée de se séparer, elle eut l'idée d'esquisser son portrait, en indiquant par un trait les contours de son profil, qui se projetait en ombre sur le mur ; l'auteur latin, ajoute que son père reproduisit son esquisse en la modelant en terre, et que ce fut le premier portrait qui fut fait en relief. Cette histoire, qu'elle soit vraie ou fausse, n'en est pas moins gracieuse ; elle n'a, du reste, rien d'invraisemblable. Depuis les jours où vivait Cora jusqu'à ceux de Quentin Matsys, l'amour a été bien souvent le meilleur des instituteurs !

Indépendamment de Cora, Pline fait aussi mention de Timarata, dont il vit une peinture à Ephèse. Au temps d'Alexandre le Grand, on trouve les noms de plusieurs femmes artistes : Ci-

rène, Aristasite et Calypso. La dernière était célèbre comme peintre de genre. C'est à elle que l'on attribue (il est assez difficile de savoir pourquoi) ce charmant petit tableau représentant une *Mère surveillant la toilette de ses filles*, qui fut trouvé à Pompéi, et qui se voit maintenant au musée de Naples. Pline nous dit aussi qu'elle avait fait les portraits d'Anasthènes, danseur célèbre de cette époque, et d'un certain Théodore, et que ces portraits étaient très-admirés.

Nous ne trouvons à Rome qu'une seule femme artiste, et encore était-elle Grecque d'origine. Cette femme était Laya, qui vivait cent ans environ avant l'ère chrétienne. Cette absence totale de femmes artistes dans la société romaine n'a rien d'étonnant, bien que la liberté dont les femmes jouissaient au milieu de ce peuple soldat leur eût permis, si elles en avaient eu le goût, de se livrer à la culture des beaux-arts. Mais le goût des beaux-arts n'existait pas à Rome. Pendant la république, l'art y fut dédaigné, méprisé, et il n'y fut cultivé que lorsque les anciennes mœurs, qui avaient fait du peuple romain le peuple roi, eurent disparu. L'empire romain était alors à son déclin, — l'art lui-même était en décadence et allait bientôt disparaître.

Nous savons très-peu de chose sur la vie de Laya. Nous voyons seulement, par les rares détails qui nous sont parvenus sur elle, qu'elle excellait dans les portraits de femme, et qu'elle doit être regardée comme le précurseur de tous les peintres en miniature de nos temps modernes. Pline, auquel nous sommes redevables de la connaissance de toutes ces particularités, nous apprend en outre que les ouvrages de Laya atteignaient un prix très-élevé ; il nous dit aussi que, s'étant consacrée exclusivement à la pratique de son art, elle vécut et mourut au sein d'une tranquille et heureuse retraite. Pendant les sept premiers siècles qui suivirent la chute de l'empire romain, l'histoire ne fait mention d'aucune femme ayant cultivé la peinture. Cette époque marque la disparition de l'art antique et les commencements d'un art nouveau. L'art antique ne disparut pas tout d'un coup, comme on le voit par certaines productions de l'art byzantin, et par les mosaïques découvertes dans les cimetières et les couvents de Rome, de Venise et de Pise, dont plusieurs datent du cinquième siècle ; il s'éteignit peu à peu, à mesure que la société

antique s'en allait, et il finit, comme cette dernière, sous la réaction violente que le christianisme provoqua contre les idées antiques. Les premiers chrétiens, par suite de leur haine des faux dieux, avaient horreur des productions de l'art païen et ils en arrivèrent à proscrire l'art lui-même. Quant à la renaissance d'un art nouveau, elle fut impossible pendant longtemps, par suite des idées étroites qui régnaient à cet égard dans l'Église naissante. Pour les artistes du paganisme, Jupiter, Apollon, Vénus, les dieux, enfin, n'étaient que des types au moyen desquels ils cherchaient à exprimer les idées de grâce, de beauté dont ils étaient pénétrés, et que leur esprit ne pouvait contempler qu'en les revêtant de formes sensibles. Cette recherche pure et désintéressée de la beauté, le trait caractéristique de l'art antique, n'était plus possible à cette triste et malheureuse époque. Les premiers chrétiens auraient considéré comme un outrage fait à la divinité, comme une profanation, toute représentation de l'Homme-Dieu, dans laquelle, en vue d'une vaine recherche de la beauté et pour la satisfaction d'un plaisir de l'esprit, on se serait écarté de la description qu'en avait donnée le prophète. Selon eux, « Jésus de Nazareth, » l'*homme de douleur*, devait être représenté tel que l'avaient dépeint les livres saints, c'est-à-dire dépouillé de toute beauté extérieure. Cette réaction violente et inepte contre l'art ne pouvait toujours durer ; aussi, à mesure que le christianisme s'affermissait, cet amour de la beauté, qui a sa racine au plus profond de l'âme humaine, se faisait jour de plus en plus. Au huitième siècle, une bulle papale, conforme, du reste, aux sentiments des Pères les plus illustres, de saint Jérôme, de saint Augustin et de saint Ambroise, décida que le « Rédempteur » pourrait être revêtu de tous les attributs de la divine beauté que le peintre saurait lui donner. Un grand pas venait d'être fait : l'art, qui était descendu au dernier degré d'abaissement, venait de reconquérir son indépendance, et pouvait refleurir ; mais de longs siècles étaient nécessaires encore avant qu'il pût de nouveau se manifester avec éclat.

Pendant le moyen âge, une branche particulière de la peinture, l'enluminure des manuscrits, la miniature sur parchemin, fut cultivée avec beaucoup de succès. Ce genre de peinture, qui avait été très-florissant chez les Grecs et chez les Romains, n'a-

vait jamais cessé d'être cultivé et était devenu l'occupation habituelle des moines et des religieuses. Les femmes surtout y excellèrent : cela se comprend facilement. Ayant une grande délicatesse de touche, apportant dans tous leurs travaux un soin et une patience extrêmes, elles étaient singulièrement propres à faire ces belles enluminures qui se font remarquer surtout par le brillant de leur coloris, la délicatesse de leurs teintes et l'extrême perfection de leur fini, bien que, sous d'autres rapports, et notamment en ce qui concerne la perspective, elles soient très-défectueuses. Aussi trouvons-nous, quatre-vingts ans avant l'apparition de Cimabue, et même d'André del Candia, une femme, Agnès, abbesse de Quedlinberg, célèbre comme peintre dans le genre de la miniature : les ouvrages qui nous sont restés d'elle attestent tout à la fois sa patience et son habileté.

L'enluminure des manuscrits continua à être florissante pendant les treizième, quatorzième et quinzième siècles. Des artistes en renom ne dédaignèrent pas cette branche de l'art. Dante en cite deux particulièrement qui, de leur vivant, durent jouir d'une grande célébrité, car il les introduit dans son purgatoire, et nous les montre expiant dans les souffrances leur orgueil et les succès qu'ils avaient eus sur la terre. Au commencement du seizième siècle, cette branche de la peinture commença à ne plus être autant cultivée : la gravure tendait insensiblement à se substituer à l'enluminure des manuscrits. Mais les miniatures de cette époque sont bien supérieures à celles des époques précédentes ; à la délicatesse de touche, au brillant du coloris des miniatures antérieures, elles joignent en général la vigueur et la correction du dessin, et l'entente du clair-obscur. On voit à leur perfection qu'un grand progrès s'est accompli dans le domaine de l'art. Parmi les noms les plus distingués qui viennent clore l'histoire de cette branche de la peinture, nous trouvons encore celui d'une femme, d'une sœur dominicaine, Plautilla Nelli, fille d'un patricien de Florence, et élève de Fra Bartolómeo. Vasari la cite dans la seconde édition de son *Histoire de la peinture.*

Une autre branche de l'art, qui jeta aussi un vif éclat dans le moyen âge, fut la sculpture, et, parmi le très-petit nombre de noms de sculpteurs de cette époque qui sont parvenus jusqu'à

nous, nous trouvons le nom d'une femme. Cette femme, qui vivait en 1405, est Sabina de Steinbach, fille de cet Erwin de Steinbach, qui sut, en construisant la cathédrale de Strasbourg, élever à sa mémoire un si glorieux et un si durable monument. Dès sa plus tendre enfance, Sabina montra les plus grandes dispositions comme artiste, et ce fut à elle que son père confia l'exécution de la plus grande partie des ornements qui décorent cet admirable édifice. Parmi ceux qui, comme nous l'avons fait souvent, s'arrêtent devant les groupes dont est orné le portail de l'aile située au sud, pour admirer leur grâce et leur beauté, un bien petit nombre sans doute peut s'imaginer qu'ils sont l'ouvrage d'une jeune fille de vingt ans. Ces groupes représentent d'une manière allégorique l'Eglise et la synagogue : dans ceux qui représentent l'Eglise, les figures sont gracieuses et pleines de noblesse ; elles ont le diadème sur la tête, la crosse dans la main droite, et, dans la main gauche, elles tiennent l'hostie et la coupe. Les figures de l'autre groupe sont, au contraire, inclinées sous le poids de la honte et du désespoir ; leur contenance est triste et désolée ; elles tiennent dans les mains une flèche brisée et les Tables de la loi. « On trouve dans cet ouvrage, dit l'auteur que nous avons sous les yeux, tout ce que la sculpture du moyen âge présente de beau et de surhumain ; il semblerait que tous les éléments de cette sculpture eussent besoin de la main d'une femme pour atteindre la pureté et la profondeur de sentiments que l'on trouve dans ces groupes, et qui leur donnent un si grand charme. » Sur l'un des rouleaux tenus par l'apôtre, on lit ces lignes, écrites en latin :

Que la grâce de Dieu devienne ton partage,
Toi qui, de cette pierre, as tiré mon image.

Une tradition rapporte que, d'après l'ordre de l'archevêque, Sabina fut présente lorsqu'on plaça les statues dans les niches qui leur étaient destinées; que ce prélat, suivi de son clergé, vint à sa rencontre, et qu'il plaça sur son front une couronne de lauriers, qu'il avait consacrée. Une ancienne peinture qui, du reste, n'a pas grand mérite, et que nous avons vue nous-même à Strasbourg, montre que cette tradition était généralement adoptée. Cette peinture nous représente Sabina aux ge-

noux de l'archevêque, qui lui tend la couronne en même temps qu'il lui donne sa bénédiction.

Le commencement du quinzième siècle, qui est d'une si grande importance dans l'histoire de l'humanité et qui se fait particulièrement remarquer par un déploiement d'activité intellectuelle, est, surtout si on le compare aux époques qui l'ont suivi, relativement pauvre en femmes artistes et même en femmes de talent dans un genre quelconque.

Les changements qui étaient survenus dans le monde pendant le quatorzième siècle avaient eu une influence aussi défavorable sur les progrès intellectuels de la femme que sur sa position sociale. Dans les treizième et quatorzième siècles, les femmes avaient été l'objet d'une espèce de culte. Leur beauté était le thème obligé des chants du ménestrel, et leur faveur la récompense la plus brillante de la valeur chevaleresque. Ainsi chantées et adorées, les femmes d'une condition supérieure, car c'est d'elles surtout que nous parlons, cherchaient naturellement, par la culture de leur esprit, à retenir et à rehausser les hommages dont elles étaient l'objet. Mais à l'époque dont nous parlons, trouvères, troubadours et minnesängers avaient disparu, et leurs chants ne se faisaient plus entendre, pas plus aux coteaux couronnés de vignes au pied desquels coule le Rhin que dans les bosquets d'oliviers de la Provence. Le temps de la chevalerie était passé : de nouvelles idées, de nouveaux besoins étaient nés. Les hommes n'avaient plus ni le loisir ni le goût d'aller, la harpe à la main, de châteaux en châteaux, de bosquets en bosquets, en chantant les louanges de celle qu'ils avaient choisie pour la dame de leurs pensées : et la femme, tombée, du piédestal élevé sur lequel elle avait été placée, dans les réalités vulgaires de la vie ordinaire, eut nécessairement à souffrir de la réaction qui suit toute exagération de sentiments, alors même que ces sentiments n'ont rien que de pur et d'élevé.

Relativement à l'art, le quinzième siècle, dans sa première partie, du moins, était une époque à laquelle il était à peu près impossible au génie de la femme de naître et de se développer. L'art quittait peu à peu ce caractère idéal et surhumain qui, pendant le moyen âge, avait fait tout à la fois son charme et sa faiblesse.

Désormais un nouvel horizon, un horizon bien plus large, s'ouvrait devant l'artiste. On était alors arrivé à une ère de travail, d'un travail continuel, pénible, mais qui devait porter fruit. La vraie forme humaine que l'on s'efforçait de reproduire brisait peu à peu le style de convention qui avait été universellement adopté jusqu'alors, et les passions terrestres, les émotions d'une nature complexe, mêlée, qui n'avaient pu trouver place dans les productions religieuses d'un âge primitif, ni dans les pures et sereines compositions d'Angelico da Fiesole, et que les graves et solennelles figures de Fra Bartolomeo n'auraient pu exprimer, étaient justement celles que le peintre avait alors à reproduire sur sa toile. Tout cela demandait de sévères études, dont les difficultés étaient trop grandes, trop répulsives, pour que des femmes vinssent d'elles-mêmes s'y engager. Aussi, devons-nous accueillir avec reconnaissance et saluer comme un présage heureux les noms des quelques femmes qui, en surmontant tous les obstacles, se sont, à cette époque importante, distinguées dans les arts. La plus connue parmi elles est Margaritha Van Eyck, sœur de Hubert et de Jean Van Eyck, qui, par l'introduction de la peinture à l'huile, effectuèrent une si grande révolution dans l'histoire de l'art. Margaritha n'eut aucune part dans les travaux les plus importants de ses frères : elle s'était vouée exclusivement à la peinture en miniature, et la magnifique cour de Bourgogne, en lui commandant de nombreux travaux, lui donna l'occasion d'exercer ses talents. Il arrivait parfois que la sœur et les frères travaillaient ensemble : c'est ce qui arriva notamment pour le bréviaire du duc de Bedford, qui épousa la sœur de Philippe le Bon en 1423 : ce bréviaire se trouve maintenant à la Bibliothèque impériale de Paris. Que Margaritha ait été renommée dans son temps, c'est ce que l'on voit par le livre de Carl Van Mander, le plus ancien historien de l'art flamand, qui l'appelle « une Minerve inspirée, » et qui ajoute que, comme la fille de Jupiter, elle dédaigna les liens de l'hyménée.

Nous rencontrons quelques années plus tard une autre Marguerite qui, dans le fond d'un paisible couvent de Nuremberg, trompait ses heures de solitude en copiant et enluminant des ouvrages de religion. Huit volumes in-folio, assure-t-on, ont été copiés

et illustrés par les mains de cette pieuse et infatigable nonne. Mais, avant d'arriver à un autre âge, nous devons nous arrêter un instant devant deux femmes artistes de cette époque, dont les travaux ont quelque importance. Dans la pinacothèque de Bologne, au milieu des nombreuses peintures roides, empesées, étranges, du quatorzième et du quinzième siècle, on voit une *Sainte Ursule* qui, à la pose, au calme, à la sainte expression particulière aux ouvages des premiers maîtres, joint une grâce et même une correction de dessin que l'on rencontre rarement à cette époque. Cette peinture est attribuée à Catarina Vigri, jeune fille noble, née à Bologne en 1403, et qui finit ses jours dans la sainteté, au couvent de Capo de Christo, où l'on voit son tombeau et où il existe plusieurs ouvrages exécutés par elle, que l'on montre encore aux visiteurs. Au nombre de ces ouvrages, se trouve un *Enfant-Jésus*, qui fut pendant longtemps tenu en si grande vénération, qu'on le donnait à baiser aux malades, avec la pleine conviction que ceux qui approcheraient leurs lèvres de cette peinture seraient guéris : en preuve des merveilleux pouvoirs de ce tableau, on cite un grand nombre de miracles qu'il a opérés.

Onorata Rudiano sut tout à la fois et tenir l'épée et se servir du pinceau. Sa vie est un véritable roman, et nous sommes surpris que ni romancier ni poëte n'ait été tenté de la choisir pour héroïne. A l'âge de vingt-trois ans, Onorata avait déjà une si grande réputation d'habileté dans son art, que Gabrino Fondolo, tyran de Crémone, la chargea d'exécuter les peintures qu'il faisait faire dans son palais. Elle eût bien décliné cet équivoque honneur, mais le marquis ne voulait entendre à aucun refus, et il eût été dangereux d'exciter la colère d'nn homme aussi vindicatif et aussi peu scrupuleux. Du reste, Onorata ne devait pas travailler longtemps pour Fondolo. Un jour qu'elle était occupée à peindre les murs d'un des appartements, un courtisan d'une immoralité notoire entra dans la salle et prit avec elle des libertés que rien ne pouvait justifier. La jeune fille le repoussa avec indignation, et, comme il revenait à la charge, elle saisit le poignard qu'elle tenait toujours caché sous son corset, et le frappa au cœur. Elle quitta précipitamment le palais, prit un costume d'homme et s'enfuit dans les montagnes,

en déclarant qu'elle préférait périr dans l'exil, en errant comme une vagabonde, mais en conservant du moins sa pureté et son honneur intacts, plutôt que de jouir chez elle d'une splendeur achetée au prix de son déshonneur. Le marquis devint furieux : il envoya dans toutes les directions des soldats à sa poursuite, avec ordre de la ramener morte ou vive ; mais, ne pouvant découvrir sa retraite, et ne trouvant personne en état de terminer ses travaux, il promit un plein et entier pardon, à condition qu'elle reviendrait immédiatement. Cependant Onorata était parvenue à sortir des Etats du marquis. Conservant ses vêtements d'homme, elle se fit admettre dans une de ces compagnies de condottieri qui, à cette époque, infestaient l'Italie, et, par son courage et sa bonne conduite, s'éleva bientôt au poste de capitaine. Son esprit guerrier se plut aux émotions et à l'indépendance de sa nouvelle carrière. Elle refusa de la quitter, et, pendant trente ans, continua à batailler et à peindre alternativement. En 1472, Castellino, sa ville natale, fut assiégé par les Vénitiens. Onorata vint à son secours à la tête de sa compagnie : elle força l'ennemi à lever le siége, mais elle fut blessée mortellement dans la bataille et mourut quelques jours après.

Le commencement et le milieu du quinzième siècle furent une saison de labeur. La moisson vint ensuite : elle se fit à la fin de ce siècle et pendant le seizième. La peinture, notamment, atteignit son point culminant et s'éleva à un degré de perfection qui, depuis, ne fut plus égalé dans aucune des époques qui suivirent.

Ce fut dans l'espace de temps compris entre les années 1490 et 1620 que vécurent la plupart de ces hommes dont les ouvrages ont fait et feront toujours les délices et l'admiration des générations qui sont venues et viendront après eux : — Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Corrège, Titien et Giorgione. Auprès de ces grands noms, ceux de quelques femmes artistes qui vécurent à la même époque, bien que par eux-mêmes ils ne manquent pas d'un certain éclat, pâliront sans doute. Cependant il y aurait de l'injustice à les passer sous silence, d'autant mieux que plusieurs de ces femmes furent pour leurs contemporains l'objet d'une vive admiration. Une des plus renommées parmi elles fut Maria Robusti, fille du Tintoret, le rival, mais non pas l'égal

du Titien. Les talents de Maria furent universellement reconnus et grandement honorés. Des rois, des empereurs, cherchèrent à l'attirer à leur cour ; mais elle refusa toutes les propositions qui lui furent faites. Elle vécut et mourut à Venise dans la maison de son père, qu'elle ne voulut jamais quitter, bien qu'elle fût mariée à un riche orfévre. Rudolphi, dans son livre intitulé : *Maraviglie della pittura veneziana* (Merveilles de la peinture vénitienne), donne de grandes louanges à Maria. Le professeur Guhl donne les noms d'autres femmes artistes qui vivaient à cette époque : nous mentionnerons seulement celui d'Irène de Spilemberg, dont la célébrité repose plutôt sur le témoignage de ses contemporains, que sur les ouvrages qu'elle a laissés à la postérité. Née à Udine d'une antique et noble race, jeune, charmante, douée de tous les avantages de l'esprit, Irène fut pendant sa vie le thème sur lequel s'exerça l'admiration universelle. Le Tasse la célébra dans un sonnet d'une grande douceur ; Titien, son maître, l'immortalisa par son pinceau ; dans une collection de discours, publiée quelque vingt ans après sa mort par Gradenigo, elle est appelée l'orgueil et les délices de son âge. Enfin, elle se trouve parmi le petit nombre de femmes que Rudolphi honore d'une notice. Sa beauté, sa grâce, sa mort prématurée, — elle mourut à dix-huit ans, — peuvent jusqu'à un certain point expliquer la discordance qui existe entre la réputation dont elle jouissait et les ouvrages qui nous restent d'elle. On admirait ces derniers sans doute plutôt pour ce qu'ils promettaient que pour ce qu'ils étaient en eux-mêmes. Si Raphaël et Léonard de Vinci étaient morts à dix-huit ans, qu'auraient-ils laissé après eux ?

Les Flandres fournirent aussi à cette époque leur contingent, contingent bien faible, il est vrai, à la liste des femmes artistes. Albert Dürer, dans son *Journal* (1521), nous parle avec admiration d'une jeune fille, âgée de dix-sept ans, qu'il rencontra dans ses voyages. « Elle s'appelle Suzanne, dit-il ; elle m'a illuminé un livre ; je lui donnai un ducat pour cela. Il est étonnant qu'une femme (*Weibsbild*) ait pu si bien faire. » On voit qu'Albert Dürer n'avait pas une très-haute idée de la capacité intellectuelle des femmes. L'opinion de Dürer était, du reste, celle qui prévalait en Allemagne pendant le seizième siècle ; il faut dire aussi que

nulle part la capacité intellectuelle de la femme ne se manifesta, du moins à cette époque, aussi peu que dans ce pays.

Le dix-septième siècle donna naissance à plusieurs femmes artistes : Lavinia Fontana, Artemisia Genteleschi, Elisabetta Serani et Maria Schurmann, dont les ouvrages méritent une attention plus qu'ordinaire, bien qu'ils ne puissent prétendre à être mis au nombre des productions des grands maîtres de cette époque. Les trois premières de ces femmes artistes appartiennent à l'école de Bologne. Lavinia était fille de ce Prosper Fontana qui, ayant le Carrache au nombre de ses élèves, déclarait durement qu'il était plutôt propre à faire un broyeur de couleurs qu'un peintre. On sait que le Carrache, bien que le moins célèbre des trois frères, prouva d'une manière éclatante combien cette assertion était peu fondée, et, un jour, il eut la satisfaction d'entendre le vieux Fontana lui-même dire qu'il regrettait que son âge l'empêchât d'être l'élève de celui dont il avait parlé avec dédain. Sa fille, Lavinia, eut cet avantage. A beaucoup de délicatesse dans la touche, à une grande douceur dans l'expression, Lavinia joignait une singulière adresse pour saisir la ressemblance ; aussi ses portraits étaient extrêmement recherchés par les nobles dames et par les princes, et on les payait à un prix bien plus élevé que celui qu'on avait l'habitude de donner alors. Le pape Grégoire XIII la nomma son peintre ordinaire. La personne de Lavinia avait un charme, un attrait extraordinaire, et plus d'un noble personnage demanda en mariage la fille de Prospero Fontana ; mais elle les refusa tous et préféra donner sa main à un jeune homme de peu de naissance, qui s'était fait aimer d'elle pendant qu'il travaillait dans l'atelier de son père. En rendant toute la justice qui est due à Lavinia, nous ne pouvons cependant être entièrement de l'avis du professeur Guhl, lorsqu'il compare ses productions à celle du Titien ou du Tintoret. Lavinia manque de vigueur dans le coloris, sa touche est faible et son dessin n'a pas d'ampleur. Ces défauts se retrouvent, bien qu'à un degré moindre que dans ses autres tableaux, dans son œuvre la plus remarquable, — un *Saint François de Paule*, — que l'on voit dans la pinacothèque de Bologne. Elisabeth Serani, bien supérieure à Lavinia, est comme elle native de Bologne. Elève de Guido Reni, elle prit de bonne heure de son maître ce

sens exquis du beau, ce don singulier de le reproduire qui distinguent ce peintre. A ces qualités, elle joint une vigueur et une énergie que l'on rencontre rarement dans le pinceau d'une femme, et qui chez elle se trouve entièrement exempte de cette rudesse que l'on prend trop souvent pour de la puissance. L'église de Certosa, à Bologne, possède d'elle un *Christ sur les bords du Jourdain*, qui n'est pas au-dessous de ce que Guido aurait pu faire de mieux. On voit aussi, au palais Pietri, dans la même ville, une *Madeleine*, qui, en grâce, en beauté, en expression, a été rarement surpassée. Lanzi en parle avec une admiration pleine d'enthousiasme. Elisabeth excellait également dans la musique et dans la sculpture. A tous ces rares dons de l'esprit, elle joignait les plus charmantes qualités de son sexe. Jamais elle ne voulut que sa passion pour l'art fût un obstacle à l'accomplissement de ses devoirs domestiques. Elle se levait au point du jour pour accomplir ces devoirs auxquels ses occupations l'empêchaient de vaquer dans la journée, et elle n'était pas moins admirable dans le cercle restreint des choses ordinaires de la vie, que lorsqu'elle s'élevait dans les régions plus élevées de l'art et de la poésie. Parvenue au comble de la réputation et de la fortune, encore dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, Elisabeth fut tout d'un coup arrachée à tous ceux qui l'aimaient par un événement terrible et mystérieux. Tous les efforts que l'on a faits pour pénétrer les ténèbres épaisses qui enveloppent sa fin prématurée ont, jusqu'à présent, été sans résultat. On possède encore les pièces qui sont relatives à l'enquête qui fut faite à ce sujet (car une mort si soudaine excita un soupçon général), mais ces pièces ne répandent que très-peu de lumière sur cette affaire. L'opinion la plus générale est qu'elle fut empoisonnée par les mêmes mains qui administrèrent au Dominiquin un breuvage mortel, celles de Ribeira et de ses disciples, jaloux de voir sa réputation devenir tous les jours plus grande. D'autres assurent, au contraire, qu'un grand personnage d'une famille princière se vengea par sa mort de ses vertueux dédains. Jamais douleur ne fut plus sincère et plus générale que celle qu'excita la fin prématurée d'une créature aussi belle et aussi bien douée. Toute la ville fut en proie à une profonde émotion. Ses obsèques furent célébrées avec une splen-

deur inouïe, et son tombeau, placé dans la chapelle de la Madone del Rosario, près de celui de Guido, fut pendant longtemps l'objet d'un pèlerinage.

Artemisia Genteleschi, également élève de Guido Reni, était née sous le ciel brûlant de Naples, mais elle vint de bonne heure à Bologne avec sa famille. Elle était surtout célèbre comme peintre de portraits, et fut appelée en Angleterre par le roi Charles Ier, à la cour duquel elle resta plusieurs années, occupée entièrement de son art. Devenue riche par suite des dons considérables qui lui avaient été faits, elle retourna vivre à Naples et y mena une existence splendide. Sa correspondance avec le chevalier del Pozzo atteste chez elle une grande puissance intellectuelle, et fait voir qu'elle était aussi bien à sa place dans le plus grand monde que dans l'atelier du peintre. Une de ses meilleures peintures est sa *Judith*, qui se trouve maintenant au palais Pitti, à Florence. Le coloris en est plein de vigueur, le dessin ferme et correct.

Nous avons déjà fait remarquer dans quel état d'infériorité se trouvait dans le Nord le génie artistique des femmes. Il commence pour la première fois à donner des signes de vie. Maria Schurmann, bien inférieure, comme artiste, à Elisabeth Serani, mérite qu'on fasse mention d'elle, tant à cause de la richesse de ses dons intellectuels que de la variété de ses talents. D'origine flamande, mais née à Cologne, elle montra, dès sa plus tendre enfance, cette merveilleuse facilité à apprendre et ces rares dons de l'esprit qui, plus tard, la rendirent si distinguée. Ayant eu la permission d'assister aux leçons de latin qui étaient données à son frère, bien que, du reste, elle n'y eût aucune part, elle avait déjà surmonté toutes les difficultés de cette langue, que ce dernier en était encore aux éléments. Une fois que son goût pour l'étude fut éveillé, rien ne put arrêter les progrès de Maria. A l'âge de onze ans, elle possédait assez bien le grec et l'hébreu pour pouvoir lire facilement Homère, Eschyle et la Bible dans le texte original. Si nous ajoutons maintenant que, outre la connaissance de ces langues, elle possédait encore parfaitement (nous n'avons du moins aucun motif de mettre en doute ce qui nous est attesté à cet égard) l'arabe, le syriaque, le samaritain et l'éthiopien, — qu'elle parlait avec autant d'élégance que de facilité toutes les

langues européennes, — qu'elle était non moins célèbre par ses talents comme peintre, comme sculpteur et comme musicienne, que par sa profonde instruction, on comprendra que si la prodigieuse variété de ses talents a lieu de surprendre, on doit au moins autant s'étonner de sa modestie, qui lui fit dédaigner les applaudissements du monde et chercher la solitude plutôt que la célébrité. En honneur près des hommes les plus instruits de son temps, — en correspondance intime avec Saumaise, Vossius, Heinsius, etc., — recherchée par toutes les personnes de distinction qui visitaient Cologne, elle abandonna cette existence brillante pour se retirer dans une petite maison de campagne, où elle vécut dans la retraite, partageant son temps entre sa plume et ses pinceaux.

Après la mort de son père et de ses frères auxquels elle était tendrement attachée, Maria Schurmann, naturellement portée aux méditations sérieuses, devint en proie à la mélancolie. Ce fut alors qu'elle fit pour la première fois la connaissance du célèbre Laménie. Cet homme, qui se croyait un nouveau Christ, envoyé dans le monde pour annoncer un nouveau Messie, et dont l'éloquence et la puissance intellectuelle exerçaient une si singulière fascination sur tous ceux qui l'approchaient, acquit bientôt une influence sans limites sur l'artiste solitaire. Elle devint un de ses plus ardents disciples, et, abandonnant également la plume et les pinceaux, elle se livra exclusivement à l'étude des questions théologiques. A la mort de Laménie, qui arriva en 1674, elle entreprit de continuer à répandre ses doctrines. Réunissant tous les adhérents de ce nouveau prophète, elle les conduisit à Wiewart en Frise, où elle demeura plusieurs années, et où Guillaume Penn la vit en 1677. Ce dernier, en rapportant, dans son *Voyage en Allemagne*, l'entretien qu'il eut avec elle, ajoute « qu'elle s'exprimait d'une manière remarquablement grave et solennelle. » Les sentiments religieux de Maria étaient égarés sans doute, mais ils étaient sincères et profonds; elle en donna une preuve qui ne permet aucun doute à cet égard, en distribuant son bien aux pauvres, et elle mourut ellemême dans l'indigence (mai 1678).

Nous rencontrons à peu près à la même époque une autre femme du Nord qui n'a pas, sans doute, les merveilleux dons

d'esprit de Maria, ni ses talents variés, mais qui lui est bien supérieure comme artiste. Cette femme est Rachel Reuth, née à Amsterdam en 1664, et qui, pendant longtemps, a été regardée comme le premier peintre de fleurs, non-seulement de son temps, mais encore de tous les temps. Rachel se maria à seize ans, et devint mère de dix enfants qu'elle éleva avec le plus grand soin. Il est assez difficile de comprendre comment, n'ayant qu'un faible revenu, elle parvint, tout en remplissant les nombreux et difficiles devoirs d'une mère de famille, à poursuivre les études qui lui étaient nécessaires pour arriver à la perfection qu'elle atteignit dans son art. Mais le génie fait presque sans effort ce qui semble impossible aux esprits ordinaires. La réputation de Rachel grandit peu à peu, et Jean, l'électeur palatin, la nomma peintre de sa cour : sur le désir de ce prince, elle vint avec sa famille s'établir dans la capitale du palatinat. Après la mort de l'électeur, elle retourna en Hollande, où elle continua à cultiver son art jusqu'en l'année 1750, où elle mourut comblée d'années et de gloire.

La première moitié du dix-huitième siècle ne donna naissance qu'à un petit nombre de peintres dont la réputation ait survécu. Le temps des grands maîtres était passé. L'influence de l'école française était devenue prédominante dans toutes les branches de l'art. La délicatesse, la pureté, l'exquise perfection de Francia, de Léonard de Vinci et de Raphaël, — la grandeur de Michel-Ange, — la grâce molle et transparente du Corrège, — le coloris splendide, la lumière éclatante du Titien et de Paul Véronèse, — le sentiment profondément tendre et plein de poésie de Giorgione, — l'énergie et la passion de l'école de Caravage, — la radieuse beauté du Guide et de l'Albane, — avaient été remplacés par le *maniérisme* gracieux, le style léger et badin d'un Watteau et d'un Boucher. Inutile de dire, du reste, qu'en nous exprimant ainsi nous n'avons nullement l'intention de déprécier ces charmants artistes ni ceux qui ont suivi leurs traces. Le but qu'ils se proposaient n'était pas élevé, sans doute, mais ils l'ont atteint. Que peut-on leur demander de plus ? On en doit dire autant des femmes artistes qui furent leurs contemporaines.

Pendant toute cette période, l'art ne resta pas languissant en Allemagne : il avait pour représentants Carstens et Raphaël

Mengs. Indépendamment de ces deux artistes, nous trouvons une femme que l'on peut considérer comme occupant une position intermédiaire entre les deux, — moins minutieuse, moins astreinte à la reproduction exacte de la nature que Mengs, mais n'ayant ni l'élévation ni la vigueur de Carstens.

Dans la fameuse galerie Pitti, à Florence, se trouvent trois portraits de femme de grandeur naturelle et peints par les originaux eux-mêmes, qui attirent immédiatement l'attention des visiteurs. Le premier portrait a dans son expression, dans ses traits quelque chose de masculin : la touche en est vigoureuse et le coloris a cette teinte dorée qui distingue l'école vénitienne ; du reste il manque d'originalité. C'est Maria Robusti Tintoret. Il est impossible de se méprendre sur le second : l'œil le moins exercé discerne immédiatement que c'est une Française vive, piquante, gracieuse, et qui n'est pas assez préoccupée de son art pour être insensible à l'admiration qu'elle inspire comme femme. C'est M[me] Lebrun. Le troisième portrait forme un contraste parfait avec celui de la belle Parisienne. Il représente une femme jeune encore, mais le coloris n'a rien de brillant. Cette jeune femme, dont la physionomie est grave, pensive, mélancolique même, est assise sur une pierre, au milieu d'un paysage solitaire : elle tient d'une main un portefeuille rempli d'esquisses, de l'autre elle tient un pinceau. L'attitude n'a rien d'étudié ; il s'y montre même une certaine négligence. Aucune explication n'est nécessaire : on sent, en voyant cette jeune femme, que son art absorbe toutes ses pensées. C'est Angélica Kauffmann, qui est peut-être la seule artiste remarquable dont, jusque dans ces derniers temps, l'Allemagne ait pu se faire gloire, mais qui, en exceptant Elisabeth Serani, est bien supérieure à toutes les femmes dont nous avons parlé.

La vie d'Angélica Kauffmann est assez connue pour qu'il soit inutile d'entrer ici dans des détails à son sujet. Nous ne nous arrêterons donc pas sur sa joyeuse enfance, — sur sa tranquille jeunesse dont une partie se passa au milieu des coteaux couronnés de vignes et dans les sombres forêts de la terre natale, l'autre sur les bords enchantés et près des ondes limpides du lac de Côme, — sur son amour passionné pour l'art et sur le culte qu'elle lui vouait, — sur ses succès, ses talents, sa longue rési-

dence en Angleterre, les honneurs dont elle y fut comblée, le fatal mariage auquel elle se laissa entraîner, — toutes ces choses ont été dites et redites bien des fois, et sont parfaitement connues. Ce qui l'est moins, ce sont les circonstances de son mariage ou plutôt celles qui l'ont amené. Ce fut en traversant la Suisse avec son père, pour retourner dans son pays natal, qu'étant encore toute jeune fille, elle vit pour la première fois l'homme qui était appelé à exercer une si fatale influence sur sa destinée. Angélica était alors âgée seulement de dix-sept ans : ses talents naissants avaient déjà attiré l'attention sur elle ; mais, comme le père et la fille étaient pauvres, ils étaient obligés de voyager à pied, s'arrêtant la nuit dans les petites auberges qu'ils trouvaient sur leur route. Un soir, fatigués d'une longue journée de marche, ils entrèrent dans un de ces modestes établissements, mais l'hôtelier, en leur apprenant que deux grands seigneurs venaient d'arriver et qu'ils avaient retenu toutes les chambres de la maison pour eux et pour leur suite, leur dit qu'ils devaient continuer leur route.

Les voyageurs fatigués insistèrent pour rester et prétendirent qu'ils en avaient le droit ; au moment où le débat commençait à s'échauffer, survint un des deux mylords : avec la plus grande politesse, il offrit aux deux voyageurs de prendre leur part du souper qu'il avait commandé et les pria d'entrer dans la salle où il était servi. Le bon Kauffmann, dont la franche et confiante nature était toujours étrangère au soupçon, accepta immédiatement et sans tenir compte des observations que lui faisait à voix basse sa fille, qui, avec la finesse d'intuition particulière à son sexe, avait deviné quelque danger sous la politesse pleine de courtoisie de celui qui leur faisait cette invitation. Elle ne s'était pas trompée ; à table, lord E... oublia bientôt le respect qu'il devait à la jeunesse et à l'innocence. Angélica le repoussa avec indignation, et, comme il insistait, elle quitta immédiatement la maison en emmenant son père avec elle. Des années se passèrent : le temps qui suivit immédiatement cet événement, Angélica les passa dans son pays natal, près du frère de son père, honnête fermier qui jouissait d'une modeste aisance. Accoutumée aux merveilles de l'art, aux splendeurs des villes d'Italie, Angélica eut d'abord de la peine à s'habituer à cette existence

rustique. Les rudes manières de ceux qui l'entouraient, leur manque absolu d'élégance et de goût lui déplurent d'abord et lui causèrent de l'aversion. Peu à peu cependant, à mesure que l'habitude adoucit ses premières impressions, le côté poétique de la peinture se révéla à son esprit. Elle apprit à aimer la grossière simplicité de sa demeure hospitalière, aux fenêtres étroites et dont le toit surplombait la façade, — l'obscurité et la solitude de ces forêts de sapin où les rayons du soleil pouvaient à peine pénétrer ; bref, elle cessa de regretter les palais de marbre de Milan et les bosquets d'orangers de Côme. Du reste, elle eut peu de temps à donner à ces inutiles regrets. On avait confié à son père et à elle la décoration d'une église située dans le voisinage, et le succès qu'elle obtint dans une œuvre aussi difficile attira sur elle l'attention. Un peu plus tard, nous retrouvons de nouveau Angélica en Italie, à Florence, à Naples, à Rome. Ce fut dans cette dernière ville qu'elle fit la connaissance de Winkelmann qui lui voua bientôt une affection paternelle. Quel ravissant tableau devaient faire ce vieillard plein d'intelligence, méditatif, sur le front duquel soixante années d'étude et de méditation continuelle avaient creusé des rides profondes, et cette ardente et brillante jeune fille remplie d'espérances et d'enthousiasme. Angélica fit le portrait de Winkelmann, et c'est avec un plaisir marqué que ce dernier apprend à ses amis « qu'il a posé pour son portrait devant une jeune et charmante femme. » Ce tableau est une des meilleures productions de notre artiste : la ressemblance est parfaite, le coloris est vif, et la touche a une vigueur que l'on n'est pas accoutumé à rencontrer chez elle.

Angélica, à vingt-six ans, avait acquis déjà et de la gloire et de la fortune, lorsqu'elle fut amenée à accepter une proposition de visiter l'Angleterre. Reçue avec enthousiasme, recherchée par tout ce que le pays avait de distingué par la naissance ou par l'intelligence, tout semblait lui sourire, quand une heure fatale lui fit rencontrer de nouveau l'homme dont l'impudence avait, dix ans auparavant, si profondément blessé sa modestie. Ce fut au milieu d'un cercle brillant, où tous les beaux esprits de Londres étaient réunis, qu'ils se rencontrèrent. Depuis longtemps lord E... avait perdu ses traces, et grand fut son étonnement quand, dans cette femme élégante, dans cette artiste admirée, il

reconnut l'humble jeune fille qu'il avait vue traverser pédestrement les montagnes de la Suisse. Si autrefois elle lui avait paru jolie, elle lui parut alors ravissante. Son cœur, son imagination s'enflammèrent, et il jura que cette fois elle ne lui échapperait pas. Il mit tout en œuvre pour regagner sa confiance : flatteries, prières, obsessions, rien ne fut négligé. Il feignit de se repentir du passé et assura qu'en retour de son dévouement profond et entièrement désintéressé, il ne demandait que l'estime et l'amitié de celle qui en était l'objet. Angélica, loyale et confiante, reçut ses visites, et ce ne fut que quand, se croyant sûr du succès, il leva le masque, qu'elle s'aperçut de sa bassesse. Outragée et indignée tout à la fois, elle le bannit de sa société.

La passion du lord ne fut que surexcitée. Il pensa sans doute que c'était un prétexte pour l'amener à faire des offres plus honorables, et, désespérant de réussir par d'autres moyens, il se résolut à mettre à ses pieds son rang et son titre. Mais Angélica n'était pas une Paméla pour recevoir avec reconnaissance la main de celui qui avait outragé sa vertu. Son refus formel, bien qu'exprimé en termes convenables, l'exaspéra. Si ce que certains biographes assurent est vrai, il pénétra de force près d'elle et voulut avoir recours à la violence ; mais il échoua. Voyant que son infâme conduite commençait à être dénoncée au public, il jugea prudent de quitter l'Angleterre pour quelque temps et partit en jurant de se venger. La suite de l'histoire d'Angélica est bien connue. Son fatal mariage, qui eut lieu deux ans après, avec un misérable aventurier que l'infâme lord E... avait payé pour jouer l'homme de qualité, la découverte de l'intrigue, la dissolution du mariage, la maladie, les souffrances qui vinrent à la suite de cette odieuse tromperie, toutes ces choses ont été racontées par de Rossi et ses autres biographes. Cependant, loin de diminuer l'intérêt et la considération que l'on avait pour Angélica, ce malheureux événement ne fit que les augmenter. On la fit sortir de la solitude où elle s'était ensevelie elle-même, en la nommant professeur à l'Académie des arts de Londres, — un rare honneur pour une femme. Pendant les treize ans qu'elle passa encore dans cette capitale, elle refusa toutes les propositions de mariage qui lui furent faites ; mais, enfin, cédant aux prières de son père, dont la santé déclinait rapidement et qui craignait de la

laisser seule et sans protection, elle donna sa main au peintre Antonio Zucchi, avec lequel elle retourna à Rome. C'est là qu'elle fut introduite dans la société de ces grands hommes, Gœthe, Herder, etc., dont les noms font la gloire de leur patrie et qui, à différentes époques, visitèrent la cité éternelle.

« La bonne Angélica, écrit Gœthe dans une de ses lettres datée de Rome, a un talent très-remarquable et jusqu'à présent sans exemple chez une femme : on doit voir et apprécier seulement ce qu'elle fait et non ce qu'elle laisse inachevé. Il y a beaucoup à apprendre chez elle, surtout pour tout ce qui est relatif à l'exécution, car ce qu'elle fait est réellement merveilleux. »

« Rien n'était plus intéressant, dit son excellent biographe, de Rossi, que de voir Angélica et son époux devant un tableau. Pendant que Zucchi parlait avec enthousiasme, Angélica restait silencieuse, fixant son regard éloquent sur les plus belles parties de l'œuvre. On pouvait lire ses sentiments sur son visage et ses observations étaient toujours exprimées en quelques mots ; rarement elles contenaient un blâme et elles n'avaient ordinairement pour objet que de louer ce qui était digne de louanges. C'était un privilége de sa nature de n'être frappée que de la beauté seule, de même que les abeilles ne tirent que le miel de chaque fleur. »

La dernière partie de la vie d'Angélica s'écoula tranquillement. Elle mourut en 1807. « Comme artiste, dit un contemporain (Raphaël Mengs), elle est l'orgueil de son sexe dans tous les temps et dans toutes les nations. Rien ne manque : composition, coloris, imagination, tout est là. » Cet éloge, prononcé pendant que le souvenir des charmes et des vertus de celle qui en était l'objet exaltait encore l'imagination de l'écrivain, n'a pas été complétement confirmé par la postérité ; il ne sera accepté qu'en partie par tous ceux qui connaissent les productions de cette artiste remarquable. L'inspiration y fait défaut, la couleur en est terne et plate, la touche manque de vigueur ; mais, en revanche, il y a dans toutes une grâce infinie, une douceur et une délicatesse féminines, — le dessin en est pur et élégant, et l'ensemble forme un tout harmonieux.

Il est difficile de trouver un contraste plus frappant que celui que nous représentent Angélina Kauffmann et Mme Lebrun : la première est douce, modeste, réservée, et a beaucoup de cette

tendance sentimentale particulière à l'esprit germanique : l'autre, au contraire, est vive, gaie, coquette, spirituelle : c'est une Française dans toute la force du terme. Mme Lebrun, fille d'un peintre de portraits distingué, naquit le 16 avril 1755. Dès son enfance elle donna des preuves singulières de son goût et de son talent pour la peinture. A l'âge de huit ans, elle fit le portrait d'un homme qui portait toute sa barbe, avec une vigueur et une vérité telles, que son père s'écria : « Mon enfant, tu seras peintre. » Ce petit incident fit sur la jeune fille impressionnable une profonde sensation. Son père fit tout ce qu'il put pour cultiver ses talents naissants, et lorsqu'elle le perdit, à l'âge de treize ans, il fut remplacé par le célèbre Joseph Vernet. Sa position était, du reste, assez pénible : le revenu de son père, qui n'avait jamais été très-considérable, avait cessé avec lui ; sa mère, vaine, fière et prodigue, ne pouvant se résigner à la position modeste où elle se trouvait réduite, la pauvre Elisabeth était forcée de travailler au delà de ses forces pour fournir à son amour de la toilette et des plaisirs. Plus tard, lorsque sa mère se remaria, les choses n'en allèrent pas mieux ; car le second mari de cette mère coquette, bien que très-riche, était assez avare pour refuser à sa famille presque toutes les choses nécessaires à la vie. Les talents de la jeune fille furent plus que jamais mis à contribution : heureusement, ils ne furent pas au-dessous des circonstances. Cependant sa réputation commençait à s'étendre. Elle n'avait que quinze ans lorsqu'elle acheva un portrait de sa mère, avec une telle perfection que Vernet proposa son admission à l'Académie. Son extrême jeunesse l'empêcha d'y être admise : mais, quelques années plus tard, on l'autorisa à assister à toutes les séances publiques. Ce fut vers cette époque qu'elle fut présentée à Pierre Lebrun, artiste de grand mérite lui-même, et l'un des meilleurs connaisseurs de l'Europe.

« J'étais loin de penser épouser jamais M. Lebrun, nous dit-elle dans ses Mémoires, bien que sa figure fût agréable et qu'il fût fort bien de sa personne ; mais ma mère, qui le croyait très-riche, ne cessait de m'engager à ne pas refuser un parti aussi avantageux. C'est ainsi que je finis par céder : je m'en suis amèrement repentie depuis. »

Lebrun, en réalité, ne voyait dans ce mariage qu'une affaire.

Profondément endetté, il spéculait sur les talents et sur l'énergie d'Elisabeth pour se débarrasser de ses créanciers, et pour pouvoir vivre dans le luxe et dans l'abondance. Elle ne fut pas plus tôt sa femme qu'il s'empara de tout ce qu'elle gagnait : il la forçait à remettre entre ses mains les sommes souvent très-considérables qu'on lui donnait pour ses portraits, et les dissipait pour satisfaire les caprices les plus absurdes : il occupait, dans l'appartement qu'ils avaient ensemble, le premier étage, qui était splendidement meublé, et Mme Lebrun était obligée de se contenter du second. Si l'on s'en rapporte aux chroniques scandaleuses du jour, la femme artiste se serait dédommagée par une grande légèreté de conduite, que les mœurs de l'époque pouvaient autoriser sans doute, mais qui n'en est pas moins déplorable chez une femme aussi distinguée. Généralement parlant, les artistes de l'autre sexe ont toujours été remarquables par une grande pureté de mœurs et par une existence irréprochable. Il semble que, chez elles du moins, le culte de l'art atteigne le but élevé auquel il tend : il élève leur esprit au-dessus des passions qui pourraient le dégrader, et, lorsqu'elles sont, comme Elisabeth Chéron ou Rosalba Carriera, jetées au milieu des sociétés les plus dissipées, il les soustrait à leur pernicieuse influence. Mais la société au milieu de laquelle vivait Mme Lebrun était profondément corrompue. En outre, Mme Lebrun, par suite de son éducation superficielle et incomplète, manquait d'un guide sûr qui pût la diriger et l'empêcher de s'égarer. La célébrité que lui donnèrent son talent, les grâces de sa personne et « sa voix argentée, » comme dit Grétry, firent bientôt de son salon le rendez-vous de tout ce que Paris comptait de distingué. Souvent la société réunie chez elle était si nombreuse que, faute de siéges, on était forcé de s'asseoir sur le parquet.

Les petits soupers de Mme Lebrun devinrent renommés par toute la France, et ils étaient cités comme réunissant l'élégance attique à tous les raffinements du luxe parisien : de piquantes anecdotes circulaient dans le public sur ce qui se passait dans ce sanctuaire des Muses et des Grâces. Cependant la réputation de l'artiste grandissait de jour en jour : le plus petit portrait fait par elle lui était payé immédiatement douze mille francs, somme

énorme pour le temps. Elle fut nommée peintre ordinaire de la reine, et la cour et la ville la comblèrent à l'envi de leurs hommages. Cette faveur lui coûta cher. La France était alors à la veille de cette révolution terrible qui bouleversa si profondément l'ancien état de choses ; et l'artiste que la reine invitait à chanter avec elle, qui l'accompagnait dans ses promenades, qui peignait son portrait, ne pouvait échapper à l'impopularité. Lorsque la tempête éclata, Mme Lebrun jugea prudent de s'exiler. Le cœur serré, elle dit adieu à sa maison, à ses amis ; mais ses larmes furent bientôt séchées, car son voyage ne fut qu'une suite de triomphes.

L'Italie, cette terre où le génie artistique de la femme avait jeté le plus d'éclat, la patrie d'Elisabeth Serani et de Maria Robusti, accueillit avec enthousiasme cette fille remarquable d'un autre climat. A Bologne, elle fut nommée membre de l'Académie ; à Rome, une députation d'artistes italiens vint au-devant d'elle pour la complimenter et la féliciter ; à Florence, on la pria de faire ce portrait qui est conservé dans la galerie du palais Pitti. Dans le Nord, l'accueil qu'elle reçut fut non moins flatteur. A Berlin, à Saint-Pétersbourg, elle fut, comme à Bologne, élue membre de l'Académie des arts : le moindre de ses portraits lui valait une riche moisson d'or ; mais, au milieu de toute cette fortune, de tous ces honneurs, son cœur soupirait après la terre natale, et, en 1801, rassurée par l'aspect des affaires, elle se décida à retourner à Paris. Il se passa quelque temps avant qu'elle pût se réconcilier avec les changements qu'avait subis tout ce qui l'entourait, et plus d'une fois ses opinions royalistes lui créèrent des embarras ; mais enfin le danger passa. Elle vécut assez longtemps pour voir de nouvelles révolutions, moins terribles que celle qui avait bouleversé la France dans sa jeunesse. Elle vit cette famille royale, à laquelle elle devait tout, remonter sur le trône de ses ancêtres ; elle put la voir encore reprendre pour la deuxième fois le chemin de l'exil. Mme Lebrun mourut en 1842.

L'Italie nous offre pendant le cours du dix-huitième siècle les noms d'un grand nombre de femmes artistes : mais un seul mérite d'être cité, celui de Rosalba Carriera, que Zanetti mentionne avec beaucoup d'éloges dans son *Histoire de la peinture véni-*

tienne, le plus ennuyeux de tous les ennuyeux ouvrages faits sur la peinture italienne. Née en 1675, de bonne heure Rosalba se voua exclusivement à la peinture en miniature ; mais la faiblesse de sa vue la força d'abandonner ce genre pour le pastel, où elle arriva à une rare perfection. La pureté de ses mœurs, la dignité de son caractère, ne se démentirent jamais : bien qu'elle fût une fille de Venise, de toutes les villes d'Europe la plus licencieuse à cette époque, elle vécut dans une sévère retraite. Cette existence solitaire et presque claustrale contribua, sans doute, à développer les germes de mélancolie qui étaient déposés dans son esprit et que les tristes pressentiments d'un malheur qui devait la frapper avaient déjà assombri dès sa jeunesse. A l'âge de cinquante ans environ, elle perdit complétement la vue, et sa raison succomba sous cette terrible privation. Le reste de sa vie est une page blanche : cependant elle vécut jusqu'à un âge très-avancé. Elle repose dans l'église de San-Sisto à Modesta, et l'on montre son tombeau au voyageur, comme celui d'une femme qui fut un des ornements de sa cité natale.

En Angleterre, parmi toutes les femmes distinguées de la même époque, nous ne trouvons, dans le domaine de l'art, que deux noms de quelque importance : un dans la sculpture, l'autre dans la peinture : Mrs. Damer et Maria Cosway. L'histoire de la première est bien connue. D'une noble et antique famille, mariée, étant encore une toute jeune fille, à un prodigue qui trouva le moyen de dissiper en quelques années un riche patrimoine, elle trouva, dans la pratique assidue d'un art où elle acquit bientôt de la célébrité, une consolation à ses chagrins domestiques et des ressources contre ses embarras pécuniaires. Maria Cosway était la fille d'un aubergiste anglais de Livourne. Par son mariage avec l'artiste bien connu, Richard Cosway, elle fut introduite dans la société anglaise, où son talent pour la miniature lui procura tout à la fois la fortune et la célébrité. Elle mourut en 1821.

Le professeur Guhl termine son ouvrage avec les derniers noms que nous venons de mentionner. Il se propose de nous parler, dans un autre volume, des femmes artistes de notre époque Il considère comme une promesse pleine d'avenir l'ardeur sé-

rieuse avec laquelle les femmes se livrent maintenant à l'étude des beaux-arts, et il se réjouit de voir ainsi le cercle de leur activité s'élargir ; mais il les avertit qu'elles ne pourront se surpasser que par de longs et sérieux efforts. Enfin il termine en exprimant la conviction que si la femme ne peut pas arriver jusqu'aux régions les plus élevées de l'art, elle est, d'un autre côté, éminemment douée pour exceller dans tout ce qui demande de la grâce, de la finesse et une grande délicatesse de sentiments. C'est aussi notre avis et notre conclusion.

(*Westminster Review.*)

ESQUISSES SUR L'INDE ANGLAISE.

UNE VISITE AU GRAND MOGOL.

UN SERMON POUR LES CIPAYES.

§ Ier.

Une visite au grand mogol.

..... Le soleil se levait, le matin du 5 juin dernier, lorsqu'une borne milliaire m'apprit que j'étais à dix milles de Delhi. La campagne d'alentour était peut-être plus aride et plus inculte que celle à travers laquelle j'avais voyagé la veille. Impossible de la parcourir des yeux pendant cinq minutes sans se sentir fatigué. On était tenté de se demander ce que venaient faire dans un pareil désert les oiseaux de proie, vautours, faucons et buses qui planaient au-dessus de ma tête. Cependant cinq milles plus loin la plaine devint verte. Je découvris des troupeaux de bétail ; un peu au delà encore les reflets du soleil me révélèrent un cours d'eau ; la vie anima peu à peu le paysage : je rencontrai des femmes en pantalons verts, étroits, en manteaux rouges et bleus, des hommes en larges caleçons blancs qui s'acheminaient vers la ville, avec des corbeilles sur la tête ; des ânes, les plus petits ânes que j'aie jamais vus, qui, portant des fardeaux plus gros qu'eux, suivaient docilement leurs conducteurs en longues files, et des chariots qui faisaient grincer leurs roues sur les sentiers de la route.

Au bout de quelque temps, une masse sombre se dessina à l'horizon, masse encore trop confuse pour qu'on distinguât

les arbres des coupoles et des minarets auquels ils se mêlaient. Puis se déroulèrent les ondes d'une large rivière, sur l'autre bord de laquelle je pus reconnaître les murailles de Delhi, la cité impériale, couronnée de ses bastions, des créneaux de ses tours, des dômes de ses palais et des coupoles de ses mosquées. Vu à distance, Delhi a un noble aspect, qui devient plus imposant à mesure qu'on s'en approche, jusqu'à ce que l'on puisse remarquer les ruines éparses qui se répètent dans le miroir de l'eau. La rivière elle-même protége ce côté de la ville, ce qui rend moins importante la faiblesse du rempart de l'est; mais justement il arriva que ce fut la partie la mieux fortifiée qu'attaqua l'armée anglaise, forcée de combiner elle-même une position défensive avec sa position offensive.

Pour pénétrer dans Delhi, je pris le pont qui conduit à la porte de Calcutta, sous lequel la Jumna coule avec une vitesse, ou plutôt une lenteur de deux milles à l'heure. On passe d'abord à côté du grand donjon de Selimghur, qui sort de l'eau comme une tour de la féodalité d'Europe sort de ses fossés ; c'est un fort bâti assez solidement, percé de petites meurtrières, et accessible par une suite d'arches jetées sur la branche de la rivière qui isole le château des murailles de Delhi. La maçonnerie de la porte de Calcutta n'a rien de remarquable, quoiqu'elle date du règne de Shah-Jehan, le grand mogol qui dota Delhi de ses plus splendides monuments. Le pont-levis franchi, on se trouve dans les rues d'une ville d'Orient, un peu plus propres, toutefois, et un peu plus larges qu'ailleurs.

Rien n'égale l'embarras d'un Anglais qui en cherche un autre dans une ville de l'Inde, sans pouvoir donner au nom de son compatriote une prononciation adaptée aux oreilles indigènes. A Delhi, du moins, on finit par conduire l'étranger à la résidence du barra-sahib, c'est-à-dire à la principale autorité anglaise, et là, j'en atteste mon expérience personnelle, il est sûr de recevoir l'accueil le plus gracieux. Je traversai plus d'une ruine qui rendait témoignage du dernier bombardement, et je n'en éprouvai qu'une plus agréable surprise quand je fus sur la place où s'élève l'église anglicane de Delhi, surmontée de sa coupole, avec une boule dorée et une croix, qui prouvent que l'architecte avait étudié le plan de Saint-Paul de Londres. Plus

épargnée que d'autres édifices, ou restaurée déjà, cette cathédrale est là comme le gage du retour de la puissance britannique. Le contraste fut pour moi d'autant plus saillant que, avant d'être introduit dans la demeure hospitalière du commissaire, M. Saunders, j'eus à traverser encore le quartier le plus ravagé, celui qui a pour limite la porte de Cachemire. Cette demeure elle-même avait ses traces de mutilation, et, sur un des arbres laissés debout dans l'avenue, était encore logé un boulet à moitié visible au milieu du tronc. La maison contiguë n'est plus qu'un monceau de démolitions. A quelques pas de distance sont les vestiges de la tranchée de siége, et, à gauche, le paisible cimetière où reposent les soldats glorieusement tués à l'assaut, entre autres celui qui, de l'aveu de tous, amis et ennemis, était le premier soldat de l'Inde, Nicholson ! Est-il déjà oublié? Sa tombe est indiquée par une modeste dalle sous laquelle il attend de plus dignes honneurs, non loin du rempart de la cité rebelle dont il avait si bien préparé la chute pour son successeur au commandement.

Il n'est rien comme une campagne de deux mois, avec un thermomètre qui varie de 100 à 116 degrés à l'ombre, pour vous faire apprécier tous les conforts de la vie civilisée, et rendre doublement précieuse la jouissance d'une chambre d'où le soleil est scrupuleusement exclus, et dont le punkah entretient la fraîcheur, — je ne parle pas de la société, des livres, des journaux, des sofas, des fauteuils, de la musique et des sorbets à la glace, — sans que votre quiétude soit troublée par le grognement des chameaux, la trompette des éléphants, les fanfares du cornet, le roulement du tambour, ou la vue d'un ordre du jour affiché sur tous les murs pour vous prévenir que la troupe se mettra en marche le lendemain à une heure et demie du matin. J'ai goûté à Delhi tous les charmes d'une halte prolongée, charmes que me rendirent plus doux encore la courtoisie, la bienveillance et la grâce cordiale de mes hôtes.

Lorsque le soleil, ayant assez rôti le monde asiatique, se préparait lui-même à disparaître dans une brume de feu, nous sortîmes en voiture pour visiter la ville. Je suivis avec un vif intérêt les traces des colonnes d'assaut contre la porte de Cachemire, un peu étonné des obstacles formidables que devaient leur op-

poser la force des bastions, la profondeur et la largeur des fossés, plus un glacis qui, protégeant au moins les deux tiers du rempart, couvre aussi l'arche des portes, lesquelles sont d'une solidité remarquable.

Nous avions fait de notre mieux pour mettre Delhi en état de soutenir un assaut ; nous avions garni complétement l'arsenal et les magasins, puis nous avions laissé la ville sans garnison. Honneur aux braves qui n'en entreprirent pas moins un siége meurtrier! honneur aux auxiliaires qui partagèrent tous leurs dangers et se firent décimer par une noble émulation! Grâce à eux, me voici avec mon guide dans le Chandny-Chowk, la principale rue, qui, chose singulière, me rappelle les boulevards intérieurs de Paris, malgré le peu de hauteur des maisons, qui n'ont que deux étages, malgré l'absence des cafés, des voitures, des magasins de nouveautés et des sergents de ville, remplacés par une population en turban, par un défilé de chameaux et des boutiques de marchandises étranges ou de fruits mûris sous le ciel oriental. A la vue des avant-coureurs du barra-sahib, les bunneahs ou marchands indigènes relèvent leurs fronts coiffés de turbans blancs, font un salut respectueux et restent debout jusqu'à ce que notre voiture ait passé. En déviant à droite de cette rue, nous avons devant nous le plus beau mur crénelé que j'aie jamais vu. C'est le mur du palais du grand mogol, édifice à façade en grès rouge, assombrie par les siècles, s'élevant, dans sa grandeur solitaire et triste, à soixante pieds au-dessus de nos têtes. Quelques tours et tourelles interrompent çà et là l'uniformité de son architecture. Le portail est magnifique, digne d'être mis en parallèle avec la grande arcade des nouvelles salles du Parlement à Westminster. Des portes de fer à ornements de bronze s'ouvrent pour nous laisser pénétrer dans une petite cour aux pierres ciselées. Cette entrée a pour factionnaire un soldat, qu'on pourrait prendre pour un tirailleur anglais, au teint brûlé par le soleil. Il est vêtu d'un drap vert sombre, uniforme dont la couleur est supposée semblable aux feuilles des bois, et par cela même convenable à un tirailleur. Son bonnet, qui participe à la fois du turban turc et de la toque du montagnard écossais, est aussi en drap vert avec une bordure de tartan rouge. Je remarque ses yeux écartés, la saillie de ses os maxil-

laires, ses lèvres épaisses, sa face arrondie, bref, les mêmes traits exagérés qui distinguent notre race celtique d'Irlande ou d'Écosse : ce soldat est un Goorkas.

De la première cour nous passons dans une seconde, entourée de maisons d'un aspect mesquin, et à l'un des angles, où s'ouvre la porte en arceau d'une tour, M. Saunders me montre la salle où deux de nos compatriotes furent brutalement massacrés. Mais c'est dans la cour qu'eut lieu une scène plus terrible encore. Au centre même de cette cour est une vasque en pierre, aujourd'hui sans eau, que remplissait naguère une fontaine en forme de cascatelle. Ombragés encore par les rameaux éclaircis d'un arbre vénérable, des siéges étaient placés tout autour pour ceux qui venaient jouir de la fraîcheur de l'onde et du murmure de la fontaine. C'est là, qu'après plusieurs jours d'angoisses affreuses, les captifs chrétiens, femmes et enfants, se virent conduits pour être égorgés par de féroces et lâches cipayes qui oubliaient que Mahomet ordonne lui-même à ses sectateurs d'épargner le sang des femmes et des enfants. Il n'y a jusqu'à présent d'autre monument de cette tragédie que l'arbre mutilé et le bassin desséché ; — mais la vengeance est venue : *ex ossibus ultor !* Il est captif à son tour, le monarque qui permit que la rage de ses sujets souillât ainsi l'enceinte de son palais. Ici près est la prison d'où il ne sortira plus que pour un éternel exil, cet héritier de Timour, de Baber, de Shah-Jehan et d'Aureng-Zeb. Autour de l'emplacement où le sang innocent coula avec l'eau de la fontaine, sont rangés, — sombres témoins de la justice anglaise, — les canons repris sur nos ennemis ; nos sentinelles gardent les portes, et des auteurs du meurtre il ne reste probablement que quelques-uns, vivant dans la terreur de représailles plus ou moins terribles, auxquelles ils n'échapperont pas plus que les autres. Cet édifice ravagé, ces fenêtres brisées, ces sculptures mutilées, ces lambris dégradés, ce silence glacial, interrompu seulement par le pas de nos sentinelles ou le son de nos propres voix, tout concourait à rendre l'impression du lieu désolante. Nous ne respirâmes plus facilement qu'après avoir franchi une nouvelle porte voûtée qui aboutit à une troisième cour, pavée comme la précédente, mais tenue avec plus de soin et entourée d'édifices en marbre blanc, ornés d'arabesques, parmi lesquels figurent

une mosquée et la grande salle d'audience, le Dewan Khass, le plus remarquable, sans contredit, de tous ces monuments. Comment le décrirai-je? tel que je le vis de mes yeux? ou tel qu'il fut jadis, tel que l'ont célébré les voyageurs et les poëtes? Si j'avais avec moi les livres où cette description le ressuscite pour l'imagination, je la transcrirais, mais il faut bien que je me contente de mes propres impressions de touriste.

Je viens de dire que nous nous trouvions transportés dans une troisième cour. Les divers édifices dont elle est entourée communiquent entre eux par des corridors et des colonnades. Les portes que nous franchîmes, d'une solidité massive, sont ornées de sculptures en bronze. Les murailles du passage voûté ont été choisies par nos soldats pour exercer leurs talents graphiques. Sur plus d'un compartiment, ces artistes du corps de garde ont répété avec amour le portrait de l'ex-monarque, gratifié d'un énorme nez et d'une barbe prodigieuse. A l'issue de ce passage, on a juste derrière soi la terrasse sur laquelle est fondé le Dewan Khass, dont la façade plus large que haute et le toit plat laissent quelque chose à désirer, malgré l'élégance des détails et la beauté du marbre. A chaque angle une gracieuse coupole rachète en partie ce défaut de proportion architecturale. De l'intérieur de l'édifice sortait en ce moment un bruit de voix anglaises, et, par une coïncidence bizarre, une de ces voix, appartenant au stentor du régiment, proclamait par les couplets d'une chanson connue que le chanteur *rêvait qu'il habitait un palais de marbre.*

Nous montâmes à la terrasse par un escalier qui n'a que cinq ou six pieds d'élévation, et mon regard plongea entre les colonnes qui soutiennent la toiture, pour y découvrir les splendeurs par lesquelles je m'attendais à être ébloui, préparé comme je l'étais par mes lectures; mais, au lieu d'une cour de rajahs en turbans et décorés de pierreries, au lieu des gardes de la majesté mogole, une compagnie d'infanterie m'offrit l'aspect moins imposant de ses uniformes anglais ternis et usés au bivouac : la plupart de ces soldats étaient même en petite tenue, occupés, les uns à raccommoder leurs fourniments, les autres à laver leur linge entre deux factions. D'un pilier à l'autre se déployaient, non des banderoles et des bannières en soie, mais un vulgaire appareil de chemises, de chausses et de caleçons. Une longue rangée de

charpoys ou lits de camp garnissait les murailles. Les armes étaient en faisceaux autour des colonnes; des cartouchières, des gibernes, des ceinturons de cuir, des baïonnettes formaient de prosaïques panoplies, et sur l'emplacement même où l'on admirait naguère le fabuleux éclat du trône du Paon était étendu un simple fusilier du 61e régiment, un vrai type du Celte d'Irlande, qui, le bras nu jusqu'au coude, écrivait une lettre destinée à émerveiller quelque humble chaumière des bords du Shannon. La salle principale qui donne son nom à cet édifice était si obscure qu'il fallait que l'œil fût accoutumé aux ténèbres pour distinguer la décoration des lambris et les autres détails de l'architecture intérieure. On pouvait alors avoir quelque soupçon des objets qui avaient inspiré l'enthousiasme des voyageurs et des poetes; on pouvait alors écouter sans sourire la traduction des hiéroglyphes gravés sur les trois portes d'entrée, inscription pompeuse, citée si souvent et que Thomas Moore n'a pas négligée dans son roman-poëme[1] :

S'IL EST UN PARADIS SUR TERRE, C'EST ICI! C'EST ICI!

En voyant cette inscription, un plaisant du 61e s'écria : « Par saint Patrice, l'individu qui a écrit cela devait avoir une drôle d'idée du paradis..., c'est ici tout au plus le paradis des mouches! » Cependant, après en avoir rabattu beaucoup, il restait encore de quoi admirer. Le magnifique pavé en mosaïque a été, il est vrai, arraché et détruit; les soldats n'ont pas épargné les colonnes et les murs du divan ; mais on retrouve encore autour de soi et sur sa tête des parties de marbre si finement sculptées qu'on dirait de la dentelle, d'autres incrustées de pierres de diverses couleurs, améthystes, cornalines, émeraudes, topazes, etc., dessinant des fruits, des fleurs, des figures fantastiques, des ornements arabesques. Sur chaque colonne sont encore gravés des sentences ou des versets du Koran, et les murailles ressemblent à un travail de riche tapisserie où la main d'un habile artiste aurait dessiné un parterre de fleurs émaillées sur un fond blanc. Lorsque la salle était éclairée, lorsqu'il y régnait l'ordre et la propreté, lorsqu'un éclairage de riches lampes l'illuminait, lorsqu'enfin elle contenait encore ses principaux ornements, le Takt-Taon ou trône du

[1] *Lallah-Roukh.*

Paon, et le trône de Cristal, le coup d'œil devait être réellement d'une rare magnificence. Le trône de Cristal existe encore, mais je crois que, déjà avant la domination anglaise, Nadir-Shah ou quelque autre voleur de moindre renommée s'était emparé du trône du Paon, qu'on estimait valoir 1,200,000 livres sterling (environ 30 millions de francs). On vantait aussi une baignoire taillée artistement dans une seule pierre d'agate, et l'on accuse les soldats anglais de l'avoir brisée. Ils avaient aussi commencé à faire preuve d'une adresse singulière en extrayant avec la pointe de leurs baïonnettes les pierres précieuses des ornements du Dewan Khass... Il leur est désormais ordonné de le respecter. Il ne reste d'intact que le trône de Cristal, qui est, je l'espère du moins, destiné à aller décorer un palais d'Angleterre. Un vainqueur d'autrefois, s'il eût eu à sa disposition les chemins de fer et les bateaux à vapeur, n'eût pas manqué d'expédier morceau par morceau et pierre par pierre tout le Dewan Khass à son château de Windsor ou à son palais de Saint-James.

Contiguë à cette salle royale, il en est une autre plus vaste et plus malpropre encore, moins remarquable aussi par son architecture et servant, comme la première, de salle d'audience. Je visitai ensuite la petite et gracieuse mosquée pour la décoration de laquelle, évidemment, les anciens mogols durent avoir recours à un artiste d'Europe qui ne se fit pas scrupule de mêler des figures hétérodoxes dans les mosaïques, violant les préceptes du Koran jusqu'à y introduire un Bacchus et des animaux. Le jardin, qui était si renommé dans l'Inde, n'a pas plus échappé à la dévastation que l'architecture du palais, et le fleuve s'en est éloigné lui-même, — comme indigné de la spoliation, — le fleuve, véritable emblème de la grandeur déchue des souverains dont la race est à jamais détrônée. Des ouvriers sont employés activement à démolir une des colonnades et à ouvrir à travers les cours un passage qui abrégera le chemin pour le résident anglais lorsqu'il voudra se promener dans le jardin ou visiter les appartements. Nous sommes un peuple pratique par excellence : j'avoue cependant que je n'admire pas mes compatriotes, lorsqu'ils cherchent dans l'utile une excuse pour détruire le beau.

« Maintenant, me dit M. Saunders, allons voir le *vieux monarque*, si cela peut vous être agréable. »

Cette expression me rappela une invitation analogue qui me fut adressée en Angleterre pour aller voir un autre *vieux monarque*. C'était à Londres, un jour que, descendant Northumberland-Street, mon attention fut attirée par ce qui pouvait s'appeler une foule dans ce quartier isolé. Cette foule, ou plutôt ce groupe de curieux, ne se composait que d'un petit garçon portant un pot de bière, d'un marchand de peaux de lapins, d'un marchand de poissons qui venait du marché voisin d'Hungerford, d'un joueur d'orgue de Barbarie, et de quatre ou cinq autres musiciens ambulants, de quelques enfants des deux sexes, et enfin du cocher de fiacre qui stationnait à la porte de la maison, sur le seuil de laquelle une servante, dans un véritable état d'exaltation, répétait à tout ce monde dont je fis spontanément partie : « Encore une minute, et vous allez le voir, il descend l'escalier. — Qui est-ce? demandai-je en ma qualité de dernier venu. — Qui serait-ce donc, répondit la servante, si ce n'était le *vieux monarque?* — Quel *vieux monarque?* demandai-je encore. — Eh ! monsieur, me répliqua à son tour le marchand de peaux de lapins, c'est le roi des Français qui fait ici une visite. — Oui, oui, réitéra la servante de plus en plus enthousiasmée, vous allez voir le *vieux monarque;* le voilà, je l'entends lui-même, écartez-vous. » En effet, elle parlait encore, lorsque je vis paraître Louis-Philippe qui franchit le seuil, et monta dans un fiacre aux acclamations de toute cette foule, le joueur d'orgue excepté, musicien révolutionnaire probablement, comme je le supposai du moins à l'air refrogné qu'il prit en entendant ces acclamations et en me voyant ôter mon chapeau. La dernière fois que je l'avais vu, Louis-Philippe était vraiment le roi des Français, et les acclamations de quarante-cinq mille hommes passés par lui en revue semblaient lui garantir un long règne.

Je reviens au monarque de Delhi, au dernier des grands-mogols. Il y a à peine une année, un étranger ne pouvait qu'après une suite de formalités fastidieuses obtenir une audience de Sa Majesté ; — il fallait adresser une pétition au premier ministre par l'intermédiaire du résident anglais, et attendre quelquefois plusieurs jours la réponse. Mon aimable guide, le commissaire, me dit qu'il avait, la semaine précédente, suffi d'un mot de sa main pour que l'officier du 61[me], désormais

le seul capitaine des gardes de celui qui se parait du titre de maître du monde, admît deux de mes compagnons d'excursion, que je retrouvai le lendemain à Delhi où nous nous étions donné rendez-vous. « Nous allons donc entrer sans cérémonie, » ajouta M. Saunders, et nous rétrogradâmes jusqu'à la tour dont j'ai déjà signalé les coupoles. A peine excitâmes-nous l'attention des factionnaires, appartenant les uns au 61me, les autres au régiment des Goorkas auxiliaires. Par une brèche pratiquée dans une muraille en briques, nous descendîmes dans un vaste jardin tout à fait négligé, et où les mauvaises herbes avaient étouffé toutes les fleurs dans leurs plates-bandes. J'y remarquai un kiosque qui tombait en ruines, et un pavillon qui n'était pas dans un meilleur état de conservation. Un escalier dégradé nous fit aboutir à une terrasse, ou, si l'on veut, à une cour supérieure qui ressemblait aussi au premier étage d'une maison inachevée. Deux sentinelles montaient la garde sur la dernière marche de l'escalier, et, sur les dalles de la terrasse, des domestiques indigènes semblaient attendre, comme dans une antichambre, les ordres de leur maître. Nous eûmes encore à pénétrer dans un corridor obscur, au bout duquel on nous ouvrit la porte d'une chambre qui n'était guère mieux éclairée. Ce fut là que je vis accroupi sur ses hanches un vieillard exténué, vêtu d'une tunique en mousseline malpropre, les pieds nus et la tête couverte d'une espèce de bonnet de toile claire. C'était le *vieux monarque*, c'était le grand mogol, le maître du monde !

L'heure de notre visite n'était, certes, ni bien choisie, ni convenable pour prêter un intérêt factice au descendant de Timour le Tartare, ou pour entourer d'une auréole romanesque la créature infirme qui personnifiait là un empire écroulé. Le grand mogol était indisposé : sa tête s'inclinait sur une cuvette de cuivre, et il faisait de violents efforts pour vomir. Aussi, nous revînmes sur nos pas pour examiner le vestibule extérieur. Nos regards discrets, ou indiscrets, y aperçurent, étendu sur un lit de camp, un jeune homme de maigre stature qui se redressa au son de nos voix et nous salua avec respect. Il était revêtu d'une robe en fine mousseline blanche avec une écharpe jaune et bleue qui lui serrait la taille. Sa tête nue avait cette tonsure bizarre, allant du front à l'occiput, qui distingue certaines classes

en Orient. Son visage ovale eût paru beau, s'il n'avait été défiguré par une bouche vulgaire ; mais ses yeux brillaient d'une vivacité intelligente à laquelle il ne manquait qu'une expression plus gracieuse. De chaque côté de son lit de camp, quatre domestiques en turbans et en tuniques blanches, les bras nus, épiaient avec une anxiété obséquieuse tous les mouvements du jeune homme.

« Il est malade, » dit un de ces quatre serviteurs. A quoi le commissaire lui répondit que le malade devait reprendre sa position inclinée, et, en conséquence, le jeune homme, après un second salut, s'étendit de nouveau sur sa couche avec un soupir, puis ramena une couverture sur sa tête, comme pour se délivrer de notre vue... Nous venions de voir Jumma Bukht, un rejeton de la dynastie mogole. Outre les quatre serviteurs, était assis à son chevet un gros et lourd garçon de treize à quatorze ans, d'une physionomie fort peu douce : c'était le dernier né des fils de l'ex-monarque ; mais le commissaire me fit observer qu'il regardait comme fort douteux ses droits au titre de prince du sang, attendu l'âge de son père supposé et le caractère bien connu de la sultane à laquelle il devait ce surcroît de paternité à un âge si avancé. Je n'en suis pas moins obligé d'ajouter que le jeune prince me parut avoir le nez de son père et les grosses lèvres de son frère Jumma Bukht.

Les nausées convulsives du *vieux monarque* s'étaient enfin calmées, et nous crûmes pouvoir lui faire notre visite, dont il se serait fort bien passé, ou plutôt qui lui était aussi indifférente avant et pendant qu'après la crise. Il respirait encore péniblement, et il ne répondit au salut du commissaire que par un monosyllabe et un geste de la main. — Etait-ce bien ce vieillard décrépit, au regard vague, à la lèvre pendante, aux gencives sans dents, qui avait conçu le vaste projet d'effectuer la restauration d'un grand empire, fomenté la plus gigantesque insurrection dont fassent mention les annales du monde, et, des murailles de son ancien palais, osé jeter un fier défi accompagné de provocations ironiques à la race étrangère qui tenait dans le creux de sa main tous les trônes de l'Inde?

Alors que le mogol jouissait d'une liste civile sous forme de pension, alors qu'il avait encore une cour, l'enceinte du palais contenait une population de plus de cinq mille individus, dont trois

mille environ prétendaient avoir du sang royal dans les veines et se disaient, comme leur souverain, les descendants de Timour. Ces nobles cousins de Sa Majesté étaient naturellement trop fiers pour rien faire. Malheureusement, cette oisiveté les avait énervés jusqu'à leur enlever le respect de soi-même en même temps que le courage militaire. Ils vivaient littéralement des aumônes du monarque, qui, depuis quelques années, s'enfermait souvent dans son sérail pour échapper aux importunités de ces pauvres mendiants. On devine quelle impression fit sur de pareils courtisans la perspective d'une restauration qui leur promettait le pillage de l'Inde. On comprend avec quelle espèce d'enthousiasme ces paresseux sensuels proclamèrent la nouvelle puissance attribuée par l'insurrection au fantôme qui allait, pensaient-ils, indemniser ses faméliques cousins de leur long jeûne.

Cette vision s'est cruellement évanouie pour la plupart, mais pour aucun d'eux plus cruellement que pour le *vieux monarque* lui-même, qui s'est réveillé dans son palais converti en prison, et qui ne doit qu'à sa vieillesse caduque de n'être pas condamné à une mort violente.

Nous le regardions en silence : ce fut lui qui prit le premier la parole pour dire... qu'il venait d'être très-malade et avait eu des vomissements assez violents pour remplir douze cuvettes ! Certes, ce détail était à la fois triste et peu poétique, mais je me permis de douter de sa stricte vérité, et j'y reconnus un reste de l'exagération si naturelle aux imaginations orientales, d'autant plus que Sa Majesté compte parmi les poëtes. Oui, le dernier grand mogol fait des vers, et il a déjà rempli deux énormes volumes de ses compositions, qu'on dit du reste assez distinguées dans le genre érotique. La muse ne l'a pas abandonné dans son abaissement, car M. Saunders me dit que deux ou trois jours auparavant il avait encore charbonné un couplet très-bien tourné sur le mur même de son cachot. — Qui eût pu ne pas éprouver un sentiment de pitié?... J'avoue que j'oubliai un instant les flots de sang anglais répandus dans une des cours que nous avions traversées. Je ne vis plus qu'un vieillard infirme, hier sur le trône, aujourd'hui sur un grabat, comme ceux qui servent aux plus pauvres habitants de l'Inde, et appuyant ses épaules contre une natte grossière étendue entre deux portes de cette chambre obs-

cure, de manière à former la cloison d'un corridor de douze pieds de large sur vingt-quatre de long. Derrière la natte, nous entendîmes un chuchotement, et, à travers les interstices, des yeux fixés sur les étrangers achevèrent de nous avertir que l'ex-monarque n'était pas tout à fait seul. Les pudiques débris de son zenanah se dérobaient là aux yeux profanes.

Emu d'une compassion sympathique, j'essayai de découvrir dans cet infortuné quelques traits de Timour, son ancêtre ; mais ce fut en vain. — A l'aide d'un diadème, d'une robe de drap d'or, d'un chambellan, d'une musique ou d'une salve d'artillerie, d'un héraut d'armes, d'une cavalcade brillante ou d'un cortége monté sur des éléphants recouverts de housses brodées, j'aurais peut-être réussi ; mais, tel qu'il était là, — je le dis avec regret, — je ne trouvai que la physionomie la plus vulgaire. Il faut être vrai avant tout. Le front du mogol est assez large et saillant par-dessus les arcades sourcilières, mais ce front recule ou s'affaisse et se transforme tout à coup en un crâne ignoble : Thersite au lieu d'Agamemnon. Les yeux, ces miroirs de l'âme, sont ternes, — les yeux de la vieillesse décrépite, auxquels il reste à peine cette sombre lumière qui semble destinée à guider un moribond jusqu'aux ténèbres de sa tombe. Le nez, qui a pu être le noble nez aquilin du type oriental, est sans dignité, et il y en a moins encore dans cette bouche à la lèvre pendante qui laisse voir une langue flasque. Un dernier trait pourrait encore cependant ennoblir cette tête dégradée par l'âge et le malheur, — ses longues moustaches et sa barbe blanche. Un peintre donnerait peut-être cette barbe au roi David si elle était peignée ; mais elle rappelait la tête de ces mendiants juifs qui vous tendent une main calleuse, plutôt que le psalmiste s'appuyant sur sa harpe muette... Et pourtant je remarquai chez le vieux mogol la délicatesse de ses mains et la petitesse de ses pieds réellement aristocratiques.

Tel est le descendant du prince qui, le 12 août 1765, conféra à la Compagnie des Indes le *dewanie* (la souveraineté) des provinces « du Bengale, de Behar et d'Orissa, en confirmant la possession antérieure de diverses autres provinces que ladite Compagnie avait acquises des soubadhars du Deccan et de Carnate ! »

Pour être juste, on doit convenir que l'honorable Compagnie ne traita jamais très-magnifiquement le mogol. Comme son

règne est à jamais fini, je puis, sans inconvénient, récapituler ici nos transactions avec la race qui, aux yeux des millions d'habitants de l'Inde, est investie d'une sorte de caractère sacré, dont les peuples de l'Europe actuelle, excepté les Russes, ne peuvent se faire une idée. Roi, poëte, pontife, le mogol, vrai monarque de droit divin, alors même qu'il servait d'instrument docile aux Mahrattes, était, pour tout bon mahométan, ce qu'un descendant de la maison de Jessé serait pour une nation d'Israélites. Lorsque lord Lake reçut l'empereur, après la bataille de Delhi, il ne put se montrer moins généreux que les Mahrattes et, en conséquence, tous les domaines et tous les revenus attribués par eux au souverain furent laissés par les Anglais à Shah-Alum. En 1806, par suite de promesses faites en 1805 par la Compagnie des Indes, sa pension de 60,000 roupies par mois et sa gratification supplémentaire de 70,000 roupies par an (ce qui composait une somme annuelle de 80,000 liv. st. ou 2 millions de francs) furent portées à 102,960 liv. st. par an, et, en 1809, à 120,000 liv. st. Mais Akhbar-Shah se plaignit de la modicité de cette allocation, en faisant valoir sa nombreuse famille et ses frais de représentation. En 1830, il envoya en Angleterre un agent pour soumettre ses réclamations pressantes à la Cour des directeurs, qui offrit d'ajouter à sa liste civile un subside de 30,000 liv. st. par an, « sous la condition que le mogol renoncerait à toutes les réserves des droits qu'il pouvait supposer avoir contre la Compagnie. » L'emploi de ces 30,000 liv. st. devait aussi être contrôlé par un comptable anglais. Le monarque refusa de subir ces conditions, alléguant que le traité lui assurait les moyens d'entretenir décemment sa famille et sa cour. L'allocation fut donc annulée. L'ex-monarque actuel adopta les objections de son père, sans cesser de réclamer. C'est ainsi que, depuis 1830, la cour de Delhi n'avait fait que s'endetter par insuffisance de sa liste civile. Mais quelque chose de pire, c'est que lorsque la Compagnie des Indes était encore en apparence la reconnaissante tributaire de Sa Majesté, elle offrait tous les ans des *nuzzurs* ou présents au roi, à la reine et à leur héritier présomptif, comme c'est la coutume des feudataires dans l'Inde. En 1822, la Compagnie commença à lésiner sur ces gracieuses offrandes, et finit par les supprimer peu à peu. En 1823,

le commandant en chef garda pour lui son nuzzur. En 1827, le résident britannique suspendit le sien. La reine se vit privée de ses cadeaux personnels, et le roi, menacé à son tour par cette économie, consentit à recevoir la somme de 1,000 liv. st. pour toutes les redevances de cette nature, non sans protester et réclamer encore sur ce chapitre de son budget comme sur les autres.

Voilà pour les revenus ; mais le mogol n'était nullement dédommagé par ces égards et ces honneurs qui ne coûtent rien à ceux qui les accordent. On lui interdisait de s'éloigner des environs de Delhi. On refusait aux princes les saluts dus à leur sang royal, et s'ils faisaient un voyage hors de la capitale, c'était à la condition de renoncer à leurs titres et à toute marque de distinction. Ces petits affronts étaient d'autant plus absurdes, qu'ils étaient en contradiction avec certaines formules obséquieuses et certaines qualifications qui semblaient reconnaître de la part de l'Angleterre la suprématie légitime de la dynastie déchue. Le mogol pouvait impunément s'intituler encore le maître de l'univers, le seigneur suzerain de l'honorable Compagnie des Indes orientales, le roi des Hindous et des infidèles, le supérieur du gouverneur général et le propriétaire du sol d'une mer à l'autre. Tous ces titres pompeux entretenaient chez le monarque le regret de cet empire mogol qui devint le mot d'ordre de l'insurrection. Le pauvre vieillard aurait mieux fait de se souvenir des réalités de l'histoire que de s'abandonner à ses rêves de poëte ; car il ne peut plus aujourd'hui que répéter ces vers de son ancêtre Shah-Alum, poëte lui aussi, comme presque tous les mogols : — « La tempête du malheur a éclaté sur moi et m'a terrassé ; elle a jeté ma gloire aux vents et dispersé mon trône dans les airs. » Que ne peut-il ajouter encore : — « Puisque je suis tombé dans un abîme de misère, que je me console au moins par la pensée que du fond de cette sombre affliction je me relèverai un jour, purifié par mon infortune même, et éclairé par la miséricorde du Tout-Puissant. » Cette poésie païenne a quelquefois de touchantes analogies avec celle de nos livres saints.

Je ne saurais dissimuler ici mon opinion : les dominateurs anglais de l'Inde ont à prendre leur part du blâme qui revient

à ce souverain découronné. Il m'est impossible de le trouver seul criminel, quand je pense à la conduite de ceux qui ont contribué à lui faire croire qu'il entreprenait une révolution d'un succès probable. De quelle manière la majesté de l'Angleterre elle-même ou sa représentation officielle communiquait-elle avec le dernier représentant de Timour, le conquérant tartare? Etait-ce avec la grandeur d'une puissance protectrice? Etait-ce avec la dignité du vainqueur qui parle au vaincu? Non. Etait-ce du moins avec la franche indépendance d'une honorable égalité? Non. Le résident anglais, la tête inclinée et la voix humble, ôtait sa chaussure pour se présenter devant cette poupée royale. Bien mieux, le capitaine anglais de la garde du palais, fréquemment mandé auprès du mogol, non-seulement était tenu de se déchausser aussi, mais encore il ne lui était pas permis, quand il traversait les cours, d'avoir un parasol déployé sur sa tête, ou d'en porter un à la main, privilége accordé au plus humble des officiers de l'état major impérial. Telle fut l'étiquette pour le résident jusqu'au jour qui précéda la révolte, telle fut l'étiquette encore pour le dernier capitaine jusqu'à l'heure où il périt assassiné. Dans cette traditionnelle obséquiosité, on reconnaît l'esprit mercantile de la première conquête. L'étiquette n'humiliait pas la corporation bourgeoise qui régnait de fait; — *quocumque modo rem;* — mais pour le mogol le représentant de la Compagnie des Indes était le représentant de l'empire britannique.

Quoique je ne songe nullement à absoudre tout à fait l'ex-monarque des encouragements donnés par lui aux cipayes, je ne saurais non plus le rendre responsable de toutes les atrocités qui se commirent dans son palais. Dès le premier jour où il se laissa proclamer, il fut plutôt l'esclave que le roi des rebelles : son âge et ses infirmités ne lui permettaient pas d'exercer une autorité réelle. On assure qu'il protégea même pendant toute une semaine les malheureuses femmes qui se réfugièrent autour de son trône fictif, et qu'il osa résister aux vociférations des monstres qui demandaient leur sang. Mais, réplique-t-on, pourquoi ne fit-il pas ce qui pouvait les sauver? Pourquoi ne les admit-il pas dans son zenanah? Il paraît qu'il eut peur de ses propres begums et des autres femmes du palais, qui s'y seraient

opposées ou qui ne lui eussent pas pardonné cette violation du gynécée oriental. C'est là un fait, sans doute, et à ce point de vue le mogol n'eut pas jusqu'au bout le courage de son premier mouvement de générosité. Mais je crains bien que nous ne punissions sur le père le crime de ses enfants. On m'a certifié qu'il a plus d'une fois repoussé l'accusation que je formule ici, soit avec le geste impatient d'un roi qui commande le silence, soit avec une brièveté caractéristique, en disant : « Je ne sais ce que vous voulez dire. Je ne suis pour rien dans ce qui s'est fait. »

On nous présenta son petit-fils, enfant âgé de quelques mois, et, lorsque nous nous retirâmes, deux femmes s'offrirent à nous au passage, pour nous dire qu'une des begums désirait parler au commissaire. Celle-ci se montra à demi hors de la cloison en natte dont j'ai parlé. — C'était une femme de trente-cinq ans environ, dont la physionomie exprimait beaucoup de chagrin ou beaucoup d'humeur :

« Je demande, dit-elle, à être délivrée de cette prison : ce vieil imbécile (M. Saunders prétend que ces mots sont le seul équivalent du terme dont elle se servit), ce vieil imbécile se croit toujours roi et commande comme s'il l'était..., il ne l'est plus, et je ne veux plus rester auprès de lui. C'est un radoteur qui grogne sans cesse, et j'en ai assez ! »

Quel effrayant langage ! Dans un autre temps il n'eût pu être tenu dans ce palais sans exposer la sultane favorite elle-même à être étranglée ou mise dans un sac et jetée à la rivière ! Le commissaire refusait de l'écouter..., mais le vieillard fit preuve d'une philosophie à rendre jaloux le mari de Xantippe ; il haussa les épaules, se tourna vers un de ses serviteurs, lui demanda une pastille de chocolat qu'il mit dans sa bouche en souriant, et, avec un geste de la main pour indiquer l'endroit d'où partait la voix de la plaignante, le bonhomme de roi se contenta de dire : « Allah ! fais qu'elle soit écoutée ! »

Nous le laissâmes avec ses infirmités et la mauvaise humeur de sa femme.

Le grand mogol est âgé de plus de quatre-vingt-deux ans, mais on m'a fait observer qu'il compte par mois lunaires, et que son âge réel se traduirait plus exactement par le chiffre de

soixante-dix-huit. On doit, dit-on, le transporter en Cafrerie. Je doute beaucoup, si on l'embarque jamais, qu'il aborde vivant au cap de Bonne-Espérance[1].

§ II.

Un sermon pour les cipayes.

Tandis que l'armée est encore à combattre pour la possession de l'Inde, les pacifiques interprètes de l'Evangile se préparent à apprivoiser avec la sainte parole les tigres humains de cette contrée. Certes, l'Evangile a déjà touché bien des cœurs, et il peut faire de nouveaux miracles ; mais peut-être ne serait-il pas mal de prêcher aussi aux castes de l'Inde, d'après quelques-uns de leurs livres ; ou, en d'autres termes, de commencer l'œuvre de leur conversion en purifiant leur esprit par les excellentes leçons de morale qu'on trouve dans leur propre littérature. Ces leçons existent dans les livres orientaux sous la forme d'anciennes paraboles, jadis adressées aux ancêtres des cipayes, et elles suffisent certes pour enseigner à chaque homme ses devoirs envers le prochain, avant de s'élever à de plus hautes considérations. Nous allons citer un de ces anciens apologues, qui serait certes une introduction familière au premier sermon chrétien adressé à une paisible congrégation d'indigènes dans la ville de Delhi.

LE VIZIR DE SHAH-JEHAN.

Dans le dix-septième siècle de l'ère chrétienne, l'empereur Shah-Jehan, le sage, le magnifique, le fondateur de la nouvelle ville de Delhi, nomma le pieux vizir Gazee-Ed-Din, gouverneur de tout le district de Morodabad.

Les sujets de Shah-Jehan confiés au vizir proclamèrent, dans leur gratitude, que la période de son administration était la plus heureuse de toutes celles sous lesquelles ils avaient vécu. Gazee-Ed-Din protégeait l'innocence, honorait le savoir, et récompensait l'industrie. Tous les yeux le contemplaient avec admiration, toutes les lèvres répétaient son éloge. Mais le peuple reconnaissant remarquait avec peine que le vizir magnanime qui faisait

[1] Ce qui précède est extrait d'une lettre de M. W. Russell, correspondant du *Times*.

son bonheur ne souriait lui-même jamais. Il passait son temps dans le palais, plongé dans une triste solitude. Quand, dans de rares occasions, il paraissait sur la promenade publique, la tristesse était empreinte sur son visage, sa démarche était lente, ses regards restaient baissés vers la terre. Les jours succédaient aux jours, les mois aux mois, les années aux années, sans qu'on remarquât aucune amélioration à cette mélancolique humeur. Un matin, toute la population fut frappée d'un étonnement douloureux, en apprenant que le vizir avait abdiqué le pouvoir, et qu'il était allé se justifier devant l'empereur à Delhi.

Admis devant Shah-Jehan, le vizir s'inclina, et parla en ces termes :

« Sage et puissant empereur, daignez pardonner au plus humble de vos serviteurs s'il ose déposer à vos pieds les charges dont vous avez bien voulu le revêtir dans le pays le plus ravissant de la terre. La vie la plus longue, ô maître magnanime, accorde à peine assez de temps à l'homme pour se préparer à la mort. Comparées à l'accomplissement de ce devoir, qui est le premier de tous, les autres occupations de l'homme sont aussi vaines que le frêle édifice d'une fourmi sur la grande route, où le pied du premier voyageur venu peut le bouleverser et le réduire au néant. Permettez-moi donc de me préparer pour les approches du grand jour de l'avenir ! Permettez-moi d'aller dans la solitude et le silence familiariser mon âme avec les sublimes mystères de la religion ; permettez-moi d'attendre respectueusement le moment où l'éternité se dévoilera à mes yeux, et où je serai appelé définitivement devant le tribunal suprême. »

Ainsi parla le vizir, puis il s'agenouilla, appuya son front contre terre, et garda le silence.

Après un instant de réflexion, l'empereur lui répondit :

« Fidèle serviteur, ton langage m'a rempli de trouble et de crainte. L'inquiétude que tu as éveillée en moi égale celle d'un homme qui s'aperçoit soudain qu'il est au bord d'un précipice. Cependant, je ne puis dire si la raison justifie l'inquiétude où tu viens de plonger mon âme. Ma vie, comme la tienne, n'est qu'un instant si on la compare à l'éternité. Mais si je pensais comme toi, si tous les hommes capables de faire le bien suivaient ton exemple, qui resterait pour guider les fidèles ? Assurément les rênes du

gouvernement passeraient aux mains d'hommes indifférents au sort qui peut les attendre au delà du tombeau, — aux mains de ceux dont tous les sentiments se rapportent à leurs passions terrestres et à leurs intérêts mortels. En ce cas, ne serions-nous pas l'un et l'autre responsables devant l'Être Suprême des malheurs sans nombre qui seraient déchaînés sur le monde? Vizir, réfléchis-bien à cela ; et tandis que, de mon côté, j'examinerai attentivement ce que je dois faire, vas en paix dans la demeure que j'ai préparée pour ta réception, depuis ton arrivée dans cette ville. Puisse le ciel nous diriger tous deux dans la voie la meilleure et la plus sûre ! »

Le vizir se retira. Trois jours il resta enseveli dans la retraite, et il ne reçut aucun message de l'empereur. A la fin du troisième jour, il fit demander au palais une seconde audience. Sa requête lui fut accordée sur-le-champ.

Lorsqu'il parut de nouveau devant son souverain, son visage reflétait le calme de son âme. Il tira une lettre de son sein, la porta à ses lèvres, et, fléchissant le genou, la présenta à l'empereur. Shah-Jehan lui ayant permis de parler, Gazee-Ed-Din s'expliqua ainsi :

« Souverain seigneur et maître, la lettre que vous avez daigné prendre de mes mains m'a été envoyée par le sage Abbas, qui se tient là avec moi dans la lumière de votre présence, et qui m'a prêté les secours de sa sagesse pour éclaircir les scrupules et les embarras qui ont assiégé mon esprit. Grâce aux conseils qu'il m'a donnés, je puis maintenant jeter les yeux sur le passé sans regret, et plonger mes regards dans l'avenir avec espérance. Grâce à la sagesse que ses leçons m'ont communiquée, je puis de nouveau accepter humblement et avec reconnaissance les honneurs dont votre munificence m'accable, et redevenir l'ombre de votre puissance dans la province de Morodabad. »

Shah-Jehan, qui avait écouté les paroles du vizir avec étonnement et curiosité, fit remettre la lettre au sage Abbas, et lui ordonna de lire à haute voix les conseils qu'il avait écrits à Gazee-Ed-Din. Cet homme vénérable s'avança au milieu de la cour, et, selon les ordres de l'empereur, il lut ce qui suit :

« Puisse le pieux et miséricordieux vizir, à qui la sage générosité de notre souverain seigneur et maître a confié le gouver-

nement d'une province, jouir jusqu'à la fin de ses jours de la bénédiction du ciel et d'une santé parfaite !

« J'ai été affligé, dans le secret de mon cœur, quand j'ai appris que vous vouliez priver les millions d'habitants du Morodabad des avantages dont ils jouissaient sous votre gouvernement. La modestie et le respect m'ont empêché de combattre les scrupules de votre conscience devant l'empereur. Je me hâte donc de vous écrire ce que je n'aurais osé dire. Mon but est de dissiper le doute qui enveloppe votre esprit, en vous racontant l'histoire de ma jeunesse ; mon âme aussi a été jadis en proie à l'anxiété qui tourmente aujourd'hui votre cœur. Puissiez-vous être soulagé du poids qui vous oppresse comme je l'ai été jadis.

« Les premières années de ma jeunesse s'écoulèrent dans l'étude de la médecine. J'appris tous les secrets de mon art, et je le mis en pratique pour le bien de mes semblables. Cependant, avec le temps, le spectacle affreux de la douleur et de la mort, qui était continuellement sous mes yeux, affecta mon esprit au point de me faire craindre pour ma propre vie. Partout où j'allais, la tombe m'apparaissait béante à mes pieds. La terrible nécessité de me préparer pour l'éternité écartait de mes pensées toute préoccupation terrestre. Je pris la résolution de me retirer du monde, de mépriser l'acquisition de toute science humaine, de consacrer le reste de mes jours aux pratiques les plus sévères d'une vie toute religieuse. En conséquence, je voulus m'humilier, en me soumettant aux dures épreuves d'une pauvreté volontaire. Après bien des réflexions, je conclus que ceux qui avaient besoin de mon argent étaient ceux qui en étaient le moins dignes, et que ceux qui méritaient réellement les secours de ma charité étaient trop modestes ou trop fiers pour accepter mon aide. Sous l'influence de cette erreur, j'ensevelis dans la terre tout ce que je possédais, et me retirai du monde dans les montagnes les plus sauvages et les plus inaccessibles. J'habitais le coin le plus sombre d'une immense caverne ; j'étanchais ma soif avec l'eau d'un ruisseau ; je me nourrissais des herbes et des fruits que je pouvais cueillir dans les bois. Pour ajouter aux épreuves qui étaient devenues le but de ma vie, je veillai souvent des nuits entières, le front tourné vers l'Orient, attendant

que la miséricorde du prophète vînt dévoiler à mes yeux mortels les mystères des cieux.

« Un matin, au point du jour, vaincu par ma veille accoutumée, je m'endormis malgré moi, et m'affaissai sur la terre à l'entrée de la caverne. Je fus alors visité par un songe.

« Il me sembla que j'étais encore à l'entrée de la caverne, saluant les premiers rayons du soleil, lorsque soudain un objet sombre passa entre moi et la lumière de cet astre. Je l'examinai avec attention, et je m'aperçus que c'était un aigle qui descendait lentement vers la terre. A mesure que l'oiseau s'approcha du sol, un renard se traîna péniblement hors d'un taillis. Je l'observai au moment où il tombait épuisé près de moi, et je vis qu'il avait les deux jambes de devant brisées. Tandis que je le regardais, l'aigle touchait la terre et déposait devant le renard estropié un morceau de viande de chevreau qu'il tenait dans ses serres ; puis, s'élevant dans les airs et battant des ailes, il disparut peu à peu à l'horizon.

« En revenant à moi, je frappai la terre de mon front et remerciai le prophète de la vision qu'il m'avait envoyée. Je l'interprétai de cette manière : la divine Providence, me dis-je, accepte le sacrifice que j'ai fait en me retirant du contact des hommes, mais me révèle qu'il y a encore dans mon esprit quelque doute mortel, qui rend moins absolue et moins générale la confiance que je dois mettre dans la bonté du ciel. Aussi longtemps que j'emploierai même la plus petite partie de mon temps à pourvoir aux vils besoins de mon corps, ma confiance dans la Providence sera imparfaite, et mon esprit incapable de se dégager de tout souci terrestre. C'est là ce que veut m'enseigner cette vision. Si la bonté du ciel daigne employer un aigle pour pourvoir aux besoins d'un renard estropié, combien plus dois-je être certain que cette même bonté étendra ses bienfaits jusqu'à moi. Je dois donc me vouer tout entier au service de mon Créateur, et confier les soins de ma conservation au pouvoir de celui dont la sagesse ne me laissera manquer de rien.

« Fort de ma conviction, je n'allai plus chercher dans les bois les herbes et les fruits dont je m'étais nourri jusqu'alors. Je m'assis à l'entrée de ma caverne, et j'attendis toute la journée sans qu'aucun messager céleste vînt pourvoir à mes besoins. La

nuit se passa, et j'étais encore seul. Lorsque le jour revint, mes yeux affaiblis pouvaient à peine se tourner vers le ciel, et mes membres tremblants ne purent me soutenir, quand je voulus me lever. Je m'appuyai contre les parois de la caverne, et me résignai à la mort.

« Je commençais à perdre connaissance, lorsque la voix d'un être invisible vint résonner à mes oreilles ; j'écoutai :

« Abbas, dit la voix surnaturelle, je suis l'ange chargé de rechercher et d'enregistrer tes pensées les plus intimes ; j'ai été envoyé vers toi pour te faire des reproches. O vain mortel ! crois-tu être plus sage que la sagesse qui t'est révélée. L'obscurité de ta vision et la vanité de ton cœur ont perverti le sens d'une leçon que la miséricorde de ton Créateur t'avait préparée pour t'apprendre ce qu'il attend de toi. Es-tu estropié comme le renard ? La nature, au contraire, ne t'a-t-elle pas doué de la force de l'aigle ? Lève-toi et agis ! Lève-toi et laisse-toi guider dans la voie droite par l'exemple de l'aigle ! Retourne à la ville d'où tu t'es enfui. Sois dorénavant le messager de la santé et de la vie pour ceux qui gémissent sur la rude couche de la douleur. O mortel aveugle ! La vertu qui meurt dans cette solitude peut vivre dans le monde d'où tu l'as retirée. Prouve à ton Créateur ta reconnaissance, par le bien que tu peux faire à celles de ses créatures qui ont besoin de secours et de consolations. Tel est le chemin qui te conduira de la terre au ciel. Lève-toi, Abbas, avec humilité ; lève-toi et suis la voie que je t'indique.

« Une main invisible me souleva alors du sol, une main invisible me guida vers la ville. Humble, repentant et éclairé enfin, je tirai mon trésor de sa cachette, et l'employai à secourir les pauvres. Je consacrai ensuite tous mes efforts au devoir sacré de guérir les malades. Les années se passèrent, sans que j'eusse perdu le contentement et le zèle de mon art. A mesure que les infirmités de l'âge approchaient, je pris la robe des saints et donnai la paix aux âmes, comme j'avais jadis donné le repos au corps. Jamais je n'oubliai la leçon que j'avais reçue sur la montagne. Vous me voyez maintenant haut placé dans l'estime de mon souverain. Sachez que j'ai mérité ces honneurs, parce que j'avais été utile à mes semblables et au peuple que gouverne notre empereur.

« Telle est, ô pieux vizir, l'histoire de ma jeunesse. Puisse la leçon qui a éclairé mon âme vous rendre le même service. Je ne vise point à la sagesse, je ne parle que de ce que je sais. Croyez-moi ; la science qui ne s'occupe que du savant n'est pas digne de lui. Une vie consacrée à une spéculation subtile est une vie perdue. Cherchez comme moi à imiter l'aigle. Plus vous avez reçu de dons de la Providence, plus on s'attend à vous en voir faire un meilleur usage. Quoique le Tout-Puissant ait seul le pouvoir de faire naître la vertu dans le cœur de l'homme, il vous est encore possible à vous, qui représentez le pouvoir souverain, d'exciter à la charité, même à celle qui n'a d'autres motifs pour bien faire que celui de servir des intérêts mondains. Avec le temps, vous pouvez amener la piété égoïste à de plus hautes aspirations. En attendant, les pauvres secourus s'inquiéteront peu si c'est l'ostentation ou la vraie charité qui leur fournit des secours. Etendez vos bontés au delà du cercle de ceux qui sont simplement sages et bons ; faites-y entrer tous vos semblables, et fortifiez votre esprit par la sainte conviction que la vie que vous mènerez alors sera de toutes la plus agréable aux yeux de l'Être Suprême.

« Adieu ! puissent les bénédictions d'un peuple heureux vous suivre partout où vous irez. Puisse votre nom, lorsque vous rejoindrez vos aïeux, être inscrit sur les feuillets impérissables du livre de vie. »

Abbas se tut. Tandis qu'il saluait, en roulant le parchemin, l'empereur le fit approcher du pied de son trône, et remercia le sage de la leçon qu'il avait faite à l'empereur et à toute la cour. Le lendemain, le vizir fut renvoyé dans son gouvernement de Morodabad. Shah-Jehan avait fait faire des copies de la lettre du sage Abbas, voulant qu'elle fût lue au peuple sur les places publiques. Lorsque cela fut fait, il fit graver sur les portes du palais l'inscription suivante, en lettres d'or, que chacun pouvait lire, même de loin :

LA VIE LA PLUS AGRÉABLE A L'ÊTRE SUPRÊME EST CELLE QUI EST LA PLUS UTILE AUX HOMMES.

(DICKENS'S *Household Words*.)

ROMANS.

QU'EN FERA-T-IL?

CHAPITRE V [1].

M. Waife, étant naturellement malheureux, remarque qu'à mesure que la Fortune lui amène une bonne chance, la Nature la transforme en mauvaise chance. Il laisse partir M. Georges Morley, son débiteur, et Sophie craint que ce départ ne l'attriste.

Quelques semaines après la conversation que nous venons de rapporter, Georges Morley quitta le château de Montfort, disposé, cette fois sans aucun scrupule, à se présenter pour recevoir l'ordination que l'évêque lui avait offerte. Waife n'avait pas seulement guéri l'infirmité qui paralysait toutes ses aspirations; il lui avait donné, en outre, des conseils pratiques, et ce jeune homme, doué du tempérament naturel de l'orateur, si rarement allié à celui du savant, avait été initié par lui aux secrets de cet art de l'élocution qui prête à la parole fugitive une puissance impérissable. Le professeur, reconnaissant, épuisa tout son savoir, prodigua les fruits de son expérience à l'élève dont il avait affranchi le génie, et dont le cœur l'avait subjugué lui-même. Avant de partir, Georges se trouva fort embarrassé pour offrir à Waife quelque autre rémunération que celle qui, aux yeux de celui-ci, avait déjà payé et au delà tous les bienfaits qu'il en avait reçus, — c'est-à-dire une amitié discrète et l'assurance de sa

[1] Voir la livraison de septembre.

protection. Il est presque inutile de dire que Georges croyait que l'homme à qui il devait la fortune et le bonheur avait droit à quelque chose de plus que cette récompense morale. Mais il vit, à la première insinuation délicate qu'il hasarda, que Waife ne voulait pas entendre parler d'argent, sans affecter toutefois, à ce sujet, d'idées plus chevaleresques qu'il ne convenait.

— Pour vous parler franchement, monsieur, lui dit l'ex-comédien, je suis un peu superstitieux, et je n'aime pas à avoir devant moi de l'argent dont je ne sais que faire. Cela m'a toujours porté malheur. Et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que le malheur reste, tandis que l'argent s'en va. Ainsi, il y a eu cette recette magnifique que j'avais faite à Gatesborough. J'aurais voulu que vous m'eussiez vu comptant mon trésor : je n'aurais pas pu être plus fier, si j'avais été ce grand homme qu'on appelait M. Elwes, l'avare. Et comme cet argent m'a porté malheur, et comme il a tout disparu! Je ne sais comment cela se fait, mais il ne m'en est rien resté qu'une échelle de soie et une mauvaise vielle, que j'ai vendues à moitié prix. Et puis encore, quand j'eus cet accident qui me priva de cet œil, l'administration du chemin de fer se montra si généreuse! Elle me donna cent livres sterling, — rien que cela! Et en moins de trois jours, tout cet argent était parti!

— Comment cela? dit Georges, moitié en riant, moitié sérieusement; — volé, peut-être?

— Non, répondit Waife, un peu tristement, — mais restitué. Un brave vieillard, qui avait une bien mauvaise opinion de moi, — et cela se conçoit, — s'était vu réduit de l'opulence à une grande indigence. Tandis que je gardais le lit, mon hôtesse me lut un journal, où l'on rendait compte de ses revers et de sa position. Or, je lui étais resté redevable de la balance d'un ancien compte, et cette somme, avec mes frais de médecin, absorba complétement mes cent livres. J'espère qu'il n'a pas maintenant une aussi mauvaise opinion de moi. Mais, en définitive, cet argent lui porta bonheur, plutôt qu'à moi. Eh bien! monsieur, si vous me donniez de l'argent, je m'attendrais à quelque grand malheur. L'or n'est pas une chose naturelle pour moi. Quelque jour cependant, — plus tard, — lorsque vous serez

installé dans votre bénéfice, que vous serez devenu un célèbre prédicateur, et que vous aurez plus d'argent qu'il ne vous en faudra, avec l'idée que vous auriez l'esprit plus à l'aise si vous aviez fait quelque chose pour le vannier, je vous prierai de m'aider à parfaire une somme que je tâche d'économiser peu à peu, — une somme énorme, — égale à celle que j'ai payée avec mon indemnité du chemin de fer; — cette somme, je la dois à la dame qui l'a avancée pour affranchir Sophie d'un engagement que je lui ai fait rompre, — et cela, sans aucun remords de conscience assurément.

— Ah! bien volontiers, dit Georges. A combien s'élève la somme? Laissez-moi du moins payer cette dette.

— Pas encore. La dame peut attendre, — et elle attendra, parce qu'elle mérite d'attendre : ce serait un mauvais procédé que de la rembourser tout de suite. Mais si vous pouviez, en attendant, me procurer quelques bons livres pour Sophie; — des livres instructifs, sans être pourtant trop secs; un dictionnaire français, aussi, — je pourrai, pendant les veillées d'hiver, lui enseigner le français. Vous voyez que je ne refuse pas de me faire payer. Mais vous pouvez me rendre un grand service, monsieur Morley.

— De quoi s'agit-il? Parlez.

— C'est de vous abstenir avec soin de faire une chose qui me serait très-préjudiciable! Vous allez retourner auprès de vos amis et parents : ne leur parlez jamais de moi; ne leur faites pas mon portrait, ne mentionnez pas mes bizarreries; ne leur faites pas connaître le nom de la dame, ni... ni... ni celui de l'homme qui a réclamé Sophie. Vos amis ne me nuiraient peut-être pas, — d'autres le pourraient. Le lièvre n'est pas longtemps à son gîte, quand il a pour ami un chien qui donne de la voix. Promettez-moi de m'accorder ce que je vous demande : — promettez-le-moi, comme homme et comme gentleman.

— Certainement. Et pourtant, j'ai un parent à qui je désirerais, — avec votre permission, — parler de vous, et dont je serais heureux de vous voir faire la connaissance. C'est un si parfait homme du monde, qu'il pourrait suggérer, pour rétablir votre réputation, quelque moyen que vous trouveriez vous-même acceptable. Mon oncle, le colonel Morley...

— Sous aucun prétexte ! » s'écria Waife, presque avec emportement.

Et il manifesta à ce sujet tant de mécontentement et d'inquiétude, que Georges eut quelque peine à le calmer, en lui donnant l'assurance que son secret serait religieusement gardé, et qu'il se conformerait strictement à ses recommandations. Aucun homme du monde ne serait consulté sur les moyens de le ramener de force à ce monde des hommes qu'il fuyait ! aucun colonel ne le passerait en revue avec ses yeux de lynx, et ne lui apprendrait à blanchir une tache avec de la terre de pipe !

Les craintes de Waife étant peu à peu dissipées, et sa confiance rétablie, Georges prit, un beau matin, congé de son excentrique professeur.

Waife et Sophie, debout à la porte de leur petit jardin, le suivirent des yeux. Le vieillard s'appuyait légèrement sur le bras de l'enfant : celle-ci regarda tendrement le visage pensif de son grand-père, et, en le regardant, se serra davantage contre lui.

« N'allez-vous pas être triste, pauvre grand-père? Ne vous fera-t-il pas faute?

— Un peu d'abord, répondit Waife, se réveillant. L'éducation est une grande chose. Un esprit cultivé, s'il ne nous fait pas de mal, — ce qui n'est pas toujours le cas, — ne saurait disparaître de notre existence sans y laisser un vide. Sophie, il faut nous mettre sérieusement à l'ouvrage, et faire notre éducation !

— Oui, grand-père, dit Sophie d'un air décidé ; et, quelques minutes après : — si je puis devenir habile, bien habile, vous ne regretterez pas tant ce gentleman, n'est-ce pas ? »

CHAPITRE VI.

Lequel se termine prématurément.

L'hiver était fort avancé lorsque le château de Montfort fut encore une fois embelli par la présence de sa châtelaine. Elle avait reçu, avant de quitter Windsor, une lettre polie de M. Carr Vipont, qui lui donnait à entendre qu'il serait dans l'intérêt de la famille qu'elle voulût bien consentir à aller passer un mois

ou deux dans leurs propriétés d'Irlande, qui avaient été trop longtemps négligées, et où mylord irait la rejoindre à son retour de ses chasses d'Ecosse. Lady Montfort se rendit donc en Irlande. Mylord n'alla pas l'y rejoindre; mais M. Carr Vipont jugea qu'il était désirable, dans l'intérêt des Vipont, que les deux époux se réunissent au château de Montfort, où toute la famille Vipont fut invitée pour être témoin de leur félicité ou pour distraire leur ennui.

Mais, avant de pousser plus loin ce récit, nous éprouvons le besoin de payer un juste tribut de respect à la noble maison de Vipont, en nous arrêtant pour exposer à l'admiration du lecteur les annales de son passé et sa grandeur actuelle. La maison de Vipont! à quoi pensé-je? La maison de Vipont exige un chapitre à elle seule.

CHAPITRE VII.

La maison de Vipont. *Majora canamus* [1].

La maison de Vipont! Lorsqu'on porte ses regards en arrière à travers les siècles, il semble que la maison de Vipont ait été une idiosyncrasie vivante et continue, présentant, dans son développement progressif, une unité raisonnée de pensée et d'action, — mue et guidée, à travers tous ses changements de forme extérieure, par un seul et même esprit : — *Le roi est mort*, — *vive le roi!* Un Vipont meurt, vive le Vipont! Malgré son nom normand et prétentieux, la maison de Vipont n'exista pas comme maison pendant plusieurs générations après la conquête. Le premier Vipont qui sortit de l'obscurité du temps fut un grossier soldat d'origine gasconne, sous le règne de Henri II, — l'un de ces mille combattants qui s'embarquèrent à Milford-Haven, sous la conduite du vigoureux comte de Pembroke, pour entreprendre cette étrange expédition qui eut pour résultat la conquête de l'Irlande. Ce brave obtint, pour récompense, de grandes concessions de terres dans cette île fertile : quelques *Mac* ou quelques *O'* disparurent, et la maison de Vipont s'éleva.

Sous Richard Ier, la maison de Vipont, rappelée en Angleterre

[1] Chantons un sujet plus élevé. (Virgile, *Ecl.* IV.)

(laissant ses propriétés d'Irlande aux soins d'un farouche cadet, qui lui servit d'homme d'affaires), trouva le moyen de se dispenser de la croisade, et, grâce à un mariage avec la fille d'un riche orfévre, put prêter de l'argent à ceux qui prirent part à cette expédition aussi dispendieuse qu'attrayante. Sous le règne de Jean, la maison de Vipont exécuta les hypothèques qu'elle avait prises en garantie, et devint ainsi propriétaire de biens assez considérables en Angleterre, dont le revenu vint s'ajouter à celui de ses fiefs d'Irlande.

La maison de Vipont se tint à l'écart de la politique difficile de cette époque. Discrètement obscure, elle s'occupa de sa propre fortune, et s'intéressa médiocrement à la Grande Charte. Sous les règnes des Edouard Plantagenet, qui encourageaient beaucoup les entreprises commerciales, la maison de Vipont, évitant Crécy, Bannockburn et autres querelles de ce genre, où il n'y avait rien à gagner, contracta des alliances matrimoniales avec des négociants de Londres, et obtint beaucoup de bonnes choses des Gênois. Sous Henri IV, elle recueillit le fruit de sa modestie et de la sage abstention dans laquelle elle s'était renfermée jusqu'alors. C'est alors, pour la première fois, qu'on voit apparaître les Vipont comme chevaliers ; — ils ont des armoiries ; — ils sont Lancastriens jusqu'à la moelle des os ; — ils montrent une vive indignation contre les hérétiques ; — ils brûlent les Lollards ; — ils ont des places dans la maison de la reine Jeanne, qu'on appelait sorcière ; mais une sorcière est bonne à cultiver, lorsqu'elle a un sceptre pour manche à balai. Et pour preuve de l'importance qu'elle acquérait, la maison de Vipont épouse une héritière de la maison, alors puissante, de Darrell. Sous Henri V, pendant l'invasion de la France, la maison de Vipont,—craignant la dyssenterie, qui fit plus de ravages dans l'armée anglaise que la bataille d'Azincourt, — trouva le moyen d'être représentée par un mineur. Les guerres des Roses la mirent dans un grand embarras ; cependant, elle traversa cette périlleuse épreuve avec autant de succès que de tact. L'habileté avec laquelle elle sut, à plusieurs reprises, virer de bord, exécutant chacune de ces manœuvres avec un rare bonheur, et la plupart du temps avec des avantages pécuniaires, est au-dessus de tout éloge.

En somme, elle préférait les Yorkistes : il était impossible de se montrer Lancastrien actif, lorsque Henri de Lancastre était toujours en prison. C'est ainsi qu'à la mort d'Edouard IV, la maison de Vipont avait pour chef un baron Vipont de Vipont, propriétaire de vingt manoirs. Richard III comptait sur elle, lorsqu'il quitta Londres pour aller lutter contre Richmond à Bosworth ; — il comptait sans son hôte. La maison de Vipont redevint Lancastrienne ardente, et fut une des premières à se presser autour de la litière dans laquelle Henri VII fit son entrée dans la capitale. Sous ce règne, la grande maison de Vipont épousa une parente d'Empson, et comme les nobles d'ancienne date étaient devenus rares et pauvres, Henri VII voulut bien faire du chef de la maison de Vipont un comte, — le comte de Montfort. Sous Henri VIII, la maison de Vipont, au lieu de brûler les Lollards, embrassa le parti de la Réformation : — elle obtint les terres de deux prieurés et d'une abbaye. Gorgée de ces dépouilles, la maison de Vipont, comme un boa dans l'acte de la digestion, dormit longtemps. Je me trompe, — elle ne dormait pas. Tout en se tenant tranquille comme une souris pendant le règne de la sanguinaire Marie Tudor (se bornant à faire savoir à la cour qu'elle avait de fortes tendances papistes), tout en ne faisant aucun bruit sous les règnes d'Elisabeth et de Jacques, la maison de Vipont prenait haleine et fortifiait sa constitution. Dormir, vraiment! elle était, au contraire, bien éveillée. Ce fut alors qu'elle commença systématiquement sa grande politique d'alliances ; ce fut alors qu elle greffa avec soin ses branches d'olivier sur les tiges fécondes de ces maisons nouvelles qui avaient pris naissance avec les Tudors; ce fut alors qu'attentive à l'esprit du jour, prévoyante des besoins du lendemain, elle étendit comme un réseau sur l'Angleterre, et multiplia de toutes parts, ses utiles relations de parenté. Ce fut alors aussi qu'elle commença à construire des palais, à enclore des parcs. Elle se mit aussi à voyager un peu; — elle voyagea, la maison de Vipont! Elle visita l'Italie, — son goût se forma, — la maison de Vipont devint une maison élégante! et sous le règne de Jacques, elle obtint, pour la première fois, une Jarretière.

Les guerres civiles éclatèrent, l'Angleterre fut déchirée par les partis : pairs et chevaliers durent se ranger d'un côté ou de

l'autre. La maison de Vipont fut encore une fois embarrassée. Dans le principe, elle était toute pour le roi Charles. Mais lorsque le roi Charles eut pris les armes, la maison de Vipont secoua sa tête prudente, et alla soupirant, comme lord Falkland : « la paix! la paix! » Enfin, elle eut souvenance qu'elle avait, en Irlande, des propriétés négligées, — et que ses devoirs l'y appelaient. Elle passa donc en Irlande, déplorant les malheurs de la patrie, et elle épousa, en Irlande, une parente de lord Fauconberg, — la seule alliance populaire et sûre qu'eût contractée la famille du Lord Protecteur : elle se trouvait donc en bonne position lorsque Cromwell alla en Irlande, et en non moins bonne position lorsque Charles II fut rendu à l'Angleterre. Pendant le règne du joyeux monarque, la maison de Vipont se fit courtisane, épousa une beauté de la cour, obtint une seconde fois la Jarretière, et, pour la première fois, devint à la mode. La mode elle-même devenait une puissance.

Sous Jacques II, la maison de Vipont s'arrangea encore pour être un mineur, qui arriva à sa majorité juste à temps pour prêter serment de fidélité à Guillaume et Marie. A tout événement, la maison de Vipont entretenait des relations amicales avec les Stuarts exilés, mais elle eut soin de ne pas écrire de lettres et de ne pas se compromettre. Toutefois, ce fut seulement lorsque le gouvernement dirigé par sir Robert Walpole eut établi le système constitutionnel et parlementaire qui caractérise la liberté politique moderne, que la puissance accumulée pendant une suite de siècles par la maison de Vipont apparut dans tout son éclat. Ses domaines territoriaux étaient alors immenses, ses richesses énormes; — son influence parlementaire, comme « grande maison, » faisait alors partie de la constitution britannique. A cette époque, la maison de Vipont trouva convenable de se séparer en deux grandes divisions, — la branche des pairs et la branche des communes. La Chambre des communes avait acquis une telle importance, qu'il était nécessaire que la maison de Vipont y fût représentée par un personnage marquant. Telle fut l'origine de l'élévation de la famille Carr Vipont. Cette division, par suite d'un contrat de mariage qui favorisait un fils cadet issu de l'héritière des Carr, enleva une bonne tranche des domaines de la branche noble : la branche noble en gémit, mais

répara cette perte au moyen de deux riches mariages, et depuis longtemps elle avait eu lieu de se réjouir en voyant sa puissance dans la Chambre haute fortifiée par cet appui dans la Chambre basse. En effet, grâce à son influence parlementaire et à l'assistance du membre distingué des Communes, le chef de la maison de Vipont obtint, sous le règne de Georges III, le titre de marquis. A partir de ce moment jusqu'au temps actuel, la carrière de la maison de Vipont n'avait été qu'une carrière de progrès et de prospérité. Elle était à l'aristocratie ce que le journal le *Times* est à la presse : — c'était la même promptitude de sympathie avec l'opinion publique, — la même unité de ton et de but, — la même souplesse de formes, — et quelque chose aussi de cet air de supériorité à l'égard des petits intérêts de parti. Nous reconnaîtrons volontiers que la maison de Vipont était moins brillante que le *Times;* mais l'éloquence et l'esprit, nécessaires à l'existence d'un journal, n'étaient pas nécessaires à l'existence de la maison de Vipont. S'ils lui eussent été nécessaires, elle les aurait eus.

Il était rare que le chef de la maison de Vipont condescendît à accepter des fonctions publiques. Un homme en possession d'un revenu foncier évalué à environ cent soixante-dix mille livres sterling (4,250,000 francs) peut bien considérer comme au-dessous de lui de recevoir du public quelques misérables cinq ou six mille livres, pour subir les ignobles attaques des assemblées populaires et d'une presse licencieuse. Mais il allait sans dire que la maison de Vipont devait être représentée dans tout cabinet dont la formation pouvait être conseillée à un monarque constitutionnel. Depuis l'époque de Walpole, un Vipont avait toujours été au service de son pays, excepté dans ces cas rares où le pays était odieusement mal gouverné. C'étaient les cadets de la maison, ou le membre le plus âgé de la branche de l'illustre représentant des Communes, qui sacrifiaient leur repos pour remplir ce devoir. Les marquis de Montfort, en général, se contentaient de charges d'honneur dans la maison du souverain, comme celles de lord-sénéchal, de lord-chambellan, de grand-écuyer. Ces dignités n'étaient pas onéreuses; encore ne daignaient-ils les accepter que dans les occasions particulières où quelque danger menaçait l'astre de Brunswick, et où le sen-

timent de sa haute position ne permettait pas à la maison de Vipont de laisser son pays dans les ténèbres.

Les grandes maisons, comme celle de Vipont, aident à l'œuvre de la civilisation par la loi même de leur existence. Elles ont des fermiers riches et énergiques, pour qui elles se montrent propriétaires bienveillants et généreux, ne fût-ce que dans l'intérêt de cette popularité qui double l'influence politique. Sous ce régime paternel, les marais et les sables deviennent fertiles, — les expériences agricoles se pratiquent sur une grande échelle, — les races de bétail s'améliorent, — le capital national augmente ; naissant en quelque sorte sous le soc de la charrue, se répandant par mille canaux, il accélère la marche du vaisseau et anime le métier. S'il n'y avait pas eu de châteaux de Woburn, de Holkham, de Montfort, l'Angleterre aurait bien des millions de moins. Nos grandes maisons contribuent aussi au raffinement du goût national ; elles ont leurs expositions, leurs galeries de tableaux, leurs magnifiques jardins. Les plus humbles salons doivent quelque article d'élégance ou de bien-être, — le plus petit jardinet, une fleur ou un fruit — aux importations que le luxe a empruntées à l'étranger, ou aux inventions qu'il a provoquées dans le pays même, et tout cela primitivement pour l'avantage des grandes maisons. Ayant, en commun avec d'autres grandes maisons, sa part de ce genre de mérite, la maison de Vipont avait en outre quelques bonnes qualités qui lui étaient propres. Précisément parce qu'elle était la plus égoïste des maisons, pleine du sentiment de sa propre identité et guidée par l'instinct de sa propre conservation, elle était affable, courtoise, généreuse, hospitalière ; c'était une maison (je parle toujours de son chef, et non pas de tous ses membres subalternes, y compris même l'auguste lady Selina), c'était une maison, dis-je, qui savait faire un salut gracieux, et vous donner une poignée de main. N'eussiez-vous pas eu de vote vous-même, vous pouviez avoir un cousin qui eût un vote. Du reste, une fois admis dans la famille, la maison vous adoptait : vous n'aviez qu'à épouser une de ses parentes les plus éloignées, et la maison vous envoyait un cadeau de noces ; puis, à chaque élection générale, elle vous invitait à vous rallier autour de votre parent, — le marquis. Ainsi donc, la maison de Vipont était, après l'Eglise établie,

celle des institutions britanniques dont les racines s'étendaient le plus au loin.

Depuis une longue suite de générations, les Vipont avaient été une race énergique. Quels que fussent leurs défauts, ils avaient fait preuve de vigueur et de sagacité. Le dernier marquis (grand-père du marquis actuel) s'était peut-être montré le plus capable de tous, — c'est-à-dire qu'il avait fait le plus pour la maison de Vipont. Menant une existence grandiose et magnifique, — joignant à une prestance majestueuse des manières princières, — doué d'un talent remarquable pour la conduite de toutes les affaires, publiques ou privées, — enthousiaste de la maison de Vipont, et secondé par une marquise digne de lui sous tous les rapports, — on pouvait dire qu'il était la fleur culminante de cette vénérable tige. Mais le lord actuel, ayant succédé au titre lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, présentait un triste contraste, non-seulement avec son aïeul, mais encore avec le caractère général de ses ancêtres. Avant lui, chacun des chefs successifs de la maison avait fait quelque chose pour elle ; — il n'était pas jusqu'aux plus frivoles qui n'eussent contribué à sa grandeur : l'un avait acheté les tableaux, un autre les statues, un troisième les médailles, — un quatrième avait formé la fameuse bibliothèque des Vipont ; tandis que d'autres avaient, au moins, épousé des héritières ou augmenté, par des alliances avec des lignes ducales, l'éclat de l'interminable parenté. Le marquis actuel était littéralement ZÉRO. Il n'avait pas en lui la séve des Viponts. Il avait bonne mine, il s'habillait bien ; si la vie n'était qu'un tableau muet, il eût été un modèle de marquis. Mais il ressemblait aux montres qu'on donne aux petits enfants — qui ont un joli cadran doré et pas de mouvement. Il était complétement inerte ; — il n'y avait pas à le monter ; il était incapable d'administrer sa fortune ; — il était incapable de répondre aux lettres qu'il recevait ; il en était même très-peu qu'il pût lire jusqu'au bout. La politique ne l'intéressait pas, ni la littérature, ni la chasse. Il tirait, il est vrai, mais machinalement, — sans savoir, peut-être, pourquoi il tirait. Il assistait aux courses, parce que la maison de Vipont entretenait des chevaux de course. Il pariait pour ses propres chevaux, et ne manifestait aucune contrariété lorsqu'il perdait. Ses admirateurs (ja-

mais un marquis de Montfort ne pouvait en manquer) s'écriaient : « Quelle bonne humeur ! quel excellent ton ! » — Ce n'était pas autre chose qu'une apathie naturelle. Personne ne pouvait dire que ce fût un méchant homme ; — ce n'était ni un débauché, ni un oppresseur, ni un avare, ni un dissipateur ; il n'aurait voulu pour rien au monde se donner la peine d'être un méchant homme. Ceux qui l'observaient de loin auraient dit que c'était un homme exemplaire. Les devoirs les plus en évidence de sa position, — tels que souscriptions, charités, maintien d'établissements sur un grand pied, encouragement aux beaux-arts, — étaient des vertus que d'autres pratiquaient admirablement pour lui. Mais le flegme ou la nullité de sa personne n'étaient peut-être pas, après tout, aussi complets que je les ai représentés. Il avait une susceptibilité plus commune chez les femmes que chez les hommes, — un amour-propre implacable. On n'avait qu'à piquer cet amour-propre, et il était capable de faire une sottise, un acte téméraire, un acte de rancune : on n'avait qu'à piquer cet amour-propre, et, chose prodigieuse ! la montre marchait. C'est ainsi qu'il portait à la marquise une rancune qu'il paraissait avoir conçue dès le commencement de leur mariage. Cette rancune, il la montrait passivement par le suprême abandon dans lequel il laissait sa femme ; il la montrait activement en l'éloignant de toutes ces sphères de pouvoir qui appartiennent naturellement à la femme, lorsque l'époux ne s'occupe pas des détails des affaires. Il craignait évidemment qu'on ne dît : « Lady Montfort influence mylord. » Aussi Carr Vipont était-il chargé non-seulement de l'administration de ses propriétés, mais de ses jardins, de sa maison, de ses arrangements intérieurs. C'étaient Carr Vipont ou lady Selina qui disaient à lady Montfort : « Il faut donner un bal, » ou bien : Vous devriez inviter telle ou telle personne à dîner. » — « Montfort a été fort contrarié de voir la vieille pelouse de la villa de Twickenham bouleversée par ces nouveaux bosquets : il est vrai que cette villa vous a été affectée comme douaire, mais c'est par cette raison même que Montfort est susceptible, » etc., etc. Mylord et milady étaient donc aussi bien séparés de fait que s'ils eussent été légalement désunis, et que si Carr Vipont et lady Selina eussent été des intermédiaires nécessaires dans toute espèce de rapports entre eux.

D'un autre côté, il est juste de dire que, dans toutes les choses où la sphère d'action de lady Montfort ne touchait en rien aux plans et aux habitudes de son mari, à ses goûts, à ses répugnances, à sa crainte jalouse qu'on ne supposât qu'elle eût quelque ascendant sur ce qui lui appartenait exclusivement comme *roi fainéant* des Viponts, — elle était libre comme l'air. Aucune tentative de contrôle masculin ou d'avis conjugal. Elle avait à sa disposition tout ce que la richesse peut donner, tout ce que le luxe peut offrir à la noblesse ou à la vanité. Si la somme affectée à ses dépenses personnelles, et qui aurait pu constituer le revenu d'une pairesse ordinaire, eût été insuffisante pour ses besoins, si elle s'était lassée de porter les diamants de la famille et qu'elle eût désiré de nouveaux trésors de Golconde, — elle n'avait qu'un seul mot à dire à Carr Vipont ou à lady Selina, et elle aurait eu aussitôt carte blanche sur la banque d'Angleterre. Mais lady Montfort avait le malheur de n'avoir pas de goûts extravagants. Chose étrange! le mariage de lord Montfort passait dans le monde pour un mariage d'amour : contrairement à la politique uniforme de la maison de Vipont, qui faisait tout ce qu'il était possible de faire pour ses pauvres cousines, excepté de leur donner la main de son chef, lord Montfort avait épousé une jeune personne sans dot, fille d'une des plus pauvres et des plus obscures de ses cousines. Mais la conduite de lady Montfort, dans ces circonstances délicates, avait été admirable et rare. Il était inévitable que, dans ce monde brillant, les flatteurs se pressassent autour d'une jeune femme d'une beauté si exquise, et si complétement abandonnée à elle-même par la négligence de son époux. Mais à la première insinuation d'un compliment galant, d'un sentiment de tendre sympathie, lady Montfort, habituellement si douce dans son intérieur, était assez hautaine pour arrêter court un Lovelace. On reconnut donc de très-bonne heure qu'elle était à l'épreuve de la tentation, et les plus hardis s'inclinèrent, sans même songer à faire usage de leurs moyens de séduction. Elle était impopulaire ; on l'accusait d'être « fière et froide ; » de ne pas étendre l'influence de la maison ; de ne pas maintenir son empire sur la mode, — empire qui exige une certaine familiarité sociale, et que ni le rang, ni la richesse, ni la vertu ne peuvent donner par eux-mêmes. C'était là

une grande faute aux yeux de la maison de Vipont. « Elle ne fait absolument rien pour nous, » disait lady Selina ; mais, au fond, lady Selina était enchantée d'une réserve qui avait pour effet de faire retomber sur elle-même, presque exclusivement, la représentation féminine, dans le grand monde, des honneurs de la maison de Vipont. Lady Selina était la mode en personne.

Ce qui caractérisait particulièrement les relations sociales de lady Montfort, c'était l'empressement avec lequel elle recherchait la société des personnes qui s'étaient fait une réputation par la supériorité de leur intelligence, — qu'ils fussent hommes d'État, hommes de loi, écrivains, philosophes, artistes. Le commerce intellectuel semblait être, en quelque sorte, son atmosphère natale, — atmosphère dont elle se trouvait habituellement privée, et à laquelle elle revenait avec une sorte d'élan instinctif et un nouveau goût de la vie ; cependant, même sur ce chapitre, on l'accusait, non sans quelque apparence de raison, de se montrer capricieuse et volage dans ses affections. Au bout de quelque temps, aucun de ces hommes de talent ne semblait répondre à ce qu'elle attendait d'eux. Elle avait recherché leur connaissance avec une cordiale sincérité, — elle s'en était détachée avec lassitude ou ennui ; et, après tout, elle ne se sentait jamais moins seule que quand elle était réellement seule.

Elle était, d'ailleurs, si merveilleusement belle ! Rien de plus rare que la beauté d'un haut style : le génie et la beauté sont, à vrai dire, deux types rares ; — le génie, qui est la beauté de l'esprit ; — la beauté, qui est le génie du corps. Mais, des deux, la beauté est le plus rare. Nous pourrions tous nommer quarante ou cinquante personnes de génie qui ont fait leurs preuves, soit comme hommes d'action, soit dans les lettres, soit dans les arts. Mais est-il un de nous qui se rappelle avoir vu plus de quatre ou cinq modèles de beauté idéale du premier ordre ? Quiconque aurait vu lady Montfort l'aurait classée parmi ces quatre ou cinq modèles conservés dans son souvenir. Son visage avait cet éclat éblouissant auquel le poëte latin fait allusion lorsqu'il parle du

Nitor
Splendentis Pario marmore purius...
Et vultus, nimium lubricus adspici [1].

[1] « Son teint lumineux et pur comme un beau marbre de Paros..... et la vivacité dangereuse de ses regards » (HORACE, *Odes.*)

Ses yeux brillaient d'un éclat si pur, — ses cheveux foncés (sans l'être trop) se mariaient si harmonieusement avec l'ivoire de son teint, — ses lèvres, lorsqu'elles s'entr'ouvraient pour sourire, s'irradiaient si doucement! Et l'on disait que lorsqu'elle était encore jeune fille, avant que Caroline Lyndsay fût devenue marquise de Montfort, ce sourire était l'expression la plus gaie que l'on pût imaginer. Hélas! on ne se douterait guère aujourd'hui, à voir cette grande dame à la démarche imposante, qu'elle a été la jeune fille pétulante et capricieuse, chez qui le rire était aussi prompt que les larmes, et qui illuminait, comme un soleil d'avril, l'air qui l'entourait. Ceux-là, assurément, n'ont jamais vécu de la vie que leur réservait la nature, et n'ont pas eu l'occasion de donner un libre développement à leur cœur et à leur esprit, qui ont trouvé le moyen, d'une manière ou d'une autre, d'épouser la personne qui ne leur était pas destinée !

CHAPITRE VIII.

Interieur de la grande maison. La constitution britannique fonctionnant en famille.

Les fêtes de Noël avaient réuni cette année beaucoup de monde au château de Montfort. De nombreuses invitations y avaient appelé les cousins de la famille, de tous les degrés et de divers rangs de la société. Depuis les ducs qui n'avaient rien à désirer de ce que peuvent donner les rois et les cousins, jusqu'aux avocats sans causes et aux sous-lieutenants avec l'avenir devant eux, — la superbe famille avait convoqué ses divers rejetons. Ces réunions étaient fréquentes, et faisaient partie de la politique héréditaire de la maison de Vipont. Dans l'occasion actuelle, le rassemblement du clan était plus significatif qu'à l'ordinaire : il y avait une CRISE dans l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre. Un nouveau cabinet venait de se former tout à coup depuis six semaines, et ce nouveau cabinet menaçait certainement nos anciennes institutions de quelque coup terrible, car la maison de Vipont n'avait pas été consultée pour ses arrangements et n'était pas représentée dans le gouvernement ; — elle n'avait pas même un lord de la trésorerie. Carr Vipont avait donc convoqué cette famille patriote et mécontente.

Il y a une heure à peu près que le dîner est terminé. Les messieurs ont été rejoindre les dames dans les grands appartements, — appartements que le dernier marquis avait fait remanier et décorer à neuf dans sa vieillesse, pendant la longue maladie qui le conduisit au tombeau. Dans la première partie de sa carrière, ce marquis princier avait abandonné le château de Montfort pour une résidence plus rapprochée de Londres et où il était par conséquent plus facile de réunir cette brillante société dont il avait été longtemps l'ornement et le centre : les chemins de fer n'avaient pas encore annulé le temps et l'espace, et la perspective d'un voyage de quatre jours en poste pour aller gagner un comté du nord rendait les invitations d'un marquis de Montfort lui-même peu attrayantes pour les beautés délicates et les ministres goutteux. Mais, en approchant de la fin de sa carrière mondaine, ce long abandon de l'habitation identifiée à ses titres héréditaires frappa la conscience de l'illustre pécheur ; et, commençant à être blasée sur tout le reste, Sa Seigneurie, accompagnée et encouragée par un chapelain qui avait du goût pour les beaux-arts, se retira résolûment au château de Montfort. Là, entouré d'architectes, de décorateurs, de tapissiers, il racheta ses erreurs passées, et, satisfait à l'idée d'avoir préparé un palais pour son successeur, il ajouta aux tombeaux de sa famille — un cercueil de plus.

La suite d'appartements s'ouvre devant vous. Vous êtes dans le grand salon, copié sur celui de Versailles. Voilà le portrait en pied du dernier marquis, dans son manteau de pair : le pendant est celui de la marquise, sa femme. Cette table en malachite est un présent de l'empereur Alexandre de Russie ; ce vase de Sèvres, posé dessus, avait été fait pour Marie-Antoinette : vous voyez au milieu son médaillon en émail. A travers cette porte ouverte à l'extrémité, votre regard se perd dans une enfilade d'autres salles splendides, — la salle de concert, la galerie des statues, l'orangerie : d'autres encore complètent cet ensemble, — une salle de bal digne de Babylone, une bibliothèque qui aurait pu être un ornement pour Alexandrie ; — mais ces salles ne sont pas éclairées, et elles ne sont pas nécessaires en cette occasion : ce n'est qu'une réunion de famille, — soixante personnes, et pas davantage.

Dans le salon, trois tables de whist occupent les personnes les plus âgées et les plus graves. Le piano attire dans la salle de musique une jeunesse plus légère. Honoria, la fille aînée de lady Selina Vipont, jeune personne qui n'a pas encore fait son début dans le monde, mais qui doit le faire à la saison prochaine, exécute un morceau allemand avec variations, extrêmement compliqué. Son jeu est irréprochable. Rien n'a d'ailleurs été épargné pour lui donner une éducation parfaite ; et elle est digne à tous égards d'être l'épouse sympathique de quelque opulent personnage politique. Lady Montfort est assise auprès d'une vieille duchesse, bonne personne et fort bavarde : près d'elle sont deux messieurs de moyen âge, qui causaient avec elle jusqu'au moment où la duchesse, s'étant introduite dans le cercle, avait transformé le dialogue en monologue.

Le plus âgé de ces deux messieurs est M. Carr Vipont : il est chauve, avec les favoris taillés à la mode parlementaire ; il se pique de ressembler à Canning, mais il est plus puissant, — il a l'air d'un grand propriétaire. Carr Vipont a environ quarante mille livres sterling (un million de francs) de rente ; il a souvent refusé des places pour lui, tout en ayant soin que d'autres Vipont les eussent ; il fait autorité dans les comités et en ce qui concerne les règlements de la Chambre des communes ; il prend rarement la parole, parlant brièvement, ne discutant jamais et se bornant à exposer son opinion ; cette opinion a toujours beaucoup de poids, et avec lui votent quinze membres de la maison de Vipont, sans compter d'autres satellites qui se groupent encore autour de lui. Il peut donc en certains cas faire pencher la balance, et il a décidé du sort de plus d'un cabinet. C'est un homme agréable, se donnant un peu d'importance, mais rien moins que hautain, — dominateur, mais avec toutes les formes possibles. L'autre personnage, qu'il écoute en ce moment, est notre ancienne connaissance, le colonel Alban Vipont-Morley, l'ami de M. Darrell, l'oncle de Georges, homme d'importanee, — d'une importance qui ne le cédait en rien à celle de son parent Carr ; — autorité dans les clubs, oracle des salons, homme du beau monde par excellence. Alban Morley, fils cadet, était entré de bonne heure dans les gardes ; il s'était retiré, jeune encore, avec le rang de colonel, après avoir reçu d'une vieille

tante un legs qui, avec l'intérêt de la somme moyennant laquelle il vendit sa charge, lui procura un revenu de mille livres sterling par an. Ce modeste revenu suffisait à tous ses besoins, malgré ses habitudes du grand monde. Il avait refusé d'entrer au Parlement, — il avait refusé une haute position dans un ministère. Célibataire lui-même, il manifestait son respect pour le mariage par l'intérêt qu'il prenait aux mariages d'autrui, — absolument comme le comte de Warwick, trop sage pour aspirer au trône, satisfaisait son goût pour la royauté en se constituant le *faiseur de rois*[1]. Le colonel était un homme parfait, ayant suffisamment d'érudition, et sachant la plupart des langues modernes, — amateur en peinture, connaisseur en musique, — ayant de l'esprit, et un esprit d'une haute qualité, mais le ménageant avec soin, et ayant trop de bon sens pour vouloir passer pour un bel esprit. C'était un homme aux goûts virils, intrépide cavalier, fameux chasseur, et du petit nombre des gentlemen anglais qui cultivent encore le noble art de l'escrime : — deux fois par semaine, on le trouvait dans les salles d'armes d'Angelo, prêt à faire assaut contre tous venants. Mince, bien fait, il n'était cependant pas beau, — tant s'en faut, — mais il avait l'air si distingué, que si vous l'aviez vu dans les beaux jours de l'Opéra, alors que les élégants se pressaient dans le couloir qui leur était réservé, si vous l'aviez vu, dis-je, entouré de la fleur des merveilleux et des hommes à la mode, les merveilleux et les hommes à la mode vous auraient paru laids et communs ; votre regard eût été fasciné par cet homme si calme, — aux manières si simples, — au costume si simple, — aux traits si simples, et vous auriez dit : « Qu'il est beau d'être si simple ! » Connaissant le grand monde du cœur à l'épiderme, et basant sur cette connaissance son autorité et sa position, le colonel Morley n'était ni calculateur, ni rusé, ni soupçonneux. Sa sagacité était d'autant plus vive, qu'elle allait droit à son but. Sur un pied d'intimité avec les plus grands personnages, il était recherché, mais il ne recherchait pas : ce n'était ni un flatteur, ni un parasite. Quand on lui demandait son avis, alors même que cet avis entraînait un blâme, il le donnait avec une fran-

[1] J'ai fait des souverains et n'ai pas voulu l'être.
(VOLTAIRE, *Œdipe*.)

chise toute militaire. En un mot, la réputation méritée dont il jouissait dans la société ne pouvait qu'en faire un ornement et un appui pour la maison de Vipont ; et les trésors inconnus d'intelligence et de sensibilité qui se cachaient dans les couches inférieures de sa connaissance du monde justifiaient suffisamment M. Darrell d'avoir confié un enfant comme Lionel Haughton à ses bons soins et aux conseils de son expérience. Le colonel avait, comme les autres hommes, ses faiblesses, — si on peut les appeler des faiblesses. Il considérait la maison de Vipont, non-seulement comme le chapiteau corinthien de la monarchie britannique, mais comme son donjon crénelé, — non-seulement comme son *dulce decus*, mais comme son *præsidium columenque rerum* [1]. Il ne se vantait pas de sa parenté avec cette maison ; il ne vous fatiguait pas de l'éloge de ses nombreuses vertus ; souvent même il se permettait quelque innocente plaisanterie contre ses membres, ou même contre ses prétentions, — mais ces preuves apparentes de modération ou de sincérité étaient des moyens adroits d'apaiser l'envie. Son dévouement à cette maison n'était pas forcé, mais il était profond. Il aimait la maison de Vipont pour l'amour de l'Angleterre, — il aimait l'Angleterre pour l'amour de la maison de Vipont. S'il eût été possible, par quelque terrible renversement des lois ordinaires de la nature, de séparer la cause de l'Angleterre de la cause de la maison de Vipont, le colonel aurait dit : Sauvez du moins l'arche de la Constitution et ralliez-vous autour de la vieille maison !

Le colonel n'avait rien de cet orgueil de famille qui était une des infirmités de M. Darrell ; les arbres généalogiques n'avaient par eux-mêmes aucune valeur à ses yeux, — il était trop libéral et trop éclairé pour se repaître de ces préjugés surannés. Non ! il connaissait trop bien le monde pour ne pas savoir que l'ancienneté de la race et la longueur d'une généalogie ne servent de rien à celui qui n'a pas un peu de fortune, ou quelque mérite. Mais il était utile à celui même qui n'avait ni fortune ni mérite d'être cousin de la maison de Vipont ; — il était utile de faire partie d'une institution britannique ; — il était utile d'avoir un droit légitime et imprescriptible de participer à l'administration et au patronage d'un empire sur lequel (pour nous servir d'une image

[1] Homère, *Odes*.

toute nouvelle) le soleil ne se couche jamais. On peut n'avoir besoin de rien pour soi, — le colonel aussi bien que le marquis n'avait besoin de rien pour lui-même, — mais il ne faut pas que l'homme se renferme dans son égoïsme et sa personnalité! L'homme a des cousins, — ces cousins peuvent avoir besoin de quelque chose. Démosthène dénonce, en termes qui enflamment tout noble cœur, l'ancien Grec qui n'aime pas sa POLIS, c'est-à-dire sa cité ou sa république, bien qu'il ne lui emprunte qu'un stérile honneur et qu'il lui paye en revanche beaucoup de taxes désagréables. Ce qu'était la POLIS pour le Grec, la maison de Vipont l'était pour Alban Vipont-Morley. C'était l'affection la plus belle, la plus touchante que l'on pût s'imaginer! La maison de Vipont se trouvait-elle dans l'embarras; était-elle menacée par une crise, aussitôt le colonel était à son poste, n'épargnant ni pas ni démarches, et ne négligeant rien pour remettre à flot l'arche de la Constitution. Une fois ce devoir accompli, il rentrait dans la vie privée, dédaignant toute autre récompense que l'approbation silencieuse d'une conscience satisfaite.

« Oui, dit Alban Morley qui, bien que parlant à voix basse et d'un ton contenu, s'énonçait d'une manière extrêmement distincte; — oui, c'est très-vrai, mon neveu a pris les ordres; le vice qu'il avait dans la parole, sans avoir complétement disparu, a cessé d'être pour lui un obstacle, même à l'éloquence. Un bégayement qui se produit de temps à autre peut produire de l'effet. Il accroît l'intérêt et, lorsque le mot propre vient, il y a pour l'auditeur le charme de la surprise. Je ne doute pas que Georges ne soit un jour un ecclésiastique très-distingué.

M. CARR VIPONT. Nous en avons besoin. La maison de Vipont a besoin d'un *clergyman* très-distingué. Nous n'en avons pas en ce moment, — nous n'avons pas un évêque, pas même un doyen. — De simples curés de paroisse, voilà tout ce que nous avons, et encore parmi eux il n'en est pas un que nous puissions pousser. C'est très-singulier, quand on dispose comme nous de quarante bénéfices. Mais les Vipont manifestent rarement du goût pour l'église. — Oui, il faut pousser Georges. Plus j'y pense et plus je vois que nous avons besoin d'un évêque. Un évêque nous serait utile dans la « crise » actuelle. (*Prome-*

nant autour du salon un regard de fierté et adoucissant sa voix.) Quelle nombreuse réunion, Morley ! Cette démonstration jettera la terreur dans Downing-Street [1], — n'est-ce pas ? La vieille maison se tient ferme sur sa base, — jamais on ne vit une famille si unie. — Tous ses membres sont ici, je crois, c'est-à-dire tous ceux qui valent la peine d'être nommés, oui, tous, excepté sir James qu'il plaît à Montfort de détester ; et Georges, — encore Georges arrive-t-il demain.

Le colonel Morley. Vous oubliez le plus éminent de tous nos parents, celui qui jetterait réellement la terreur dans Downing-Street, si sa voix se faisait entendre encore !

Carr Vipont. De qui voulez-vous parler? Ah ! je sais ! Guy Darrell ! Sa femme était une Vipont, et lui, il n'est pas ici. — Mais il a cessé depuis longtemps de communiquer avec aucun de nous. — C'est le seul parent qui se soit jamais détaché de la maison de Vipont, — surtout dans une crise comme celle-ci. — Singulier personnage ! Pour l'utilité dont il nous est, il pourrait tout aussi bien être mort ! mais il a une belle fortune. — Qu'en fera-t-il ?

La duchesse. Ma chère lady Montfort, vous vous êtes blessée avec ce coupe-papier.

Lady Montfort. Non, ce n'est rien. — Mais, chut ! nous interrompons M. Carr Vipont. »

La duchesse, qui redoute Carr Vipont, baisse la voix et continue à babiller, mais en chuchotant.

Carr Vipont, *reprenant son sujet.* Une très-belle fortune ! *Qu'en fera-t-il ?*

Le colonel Morley. Je ne sais, mais j'ai reçu une lettre de lui, il y a quelques mois.

Carr Vipont. Vraiment ! et vous ne me l'avez jamais dit.

Le colonel Morley. Oh ! cela n'avait pour vous aucune importance, mon cher Carr. La lettre de Darrell avait simplement pour but de me recommander un jeune et charmant garçon, un de ses cousins à lui (pas un Vipont), Lionel Haughton, le fils du pauvre Charlie Haugthon dont vous vous souvenez peut-être...

Carr Vipont. Oui, un fameux chenapan, mort dans la mi-

[1] Où se tient le conseil des ministres, à Londres. (*Note du Traducteur.*)

sère. — Ainsi, Darrell adopte le fils de Charlie. — En quelle qualité? comme son héritier?

Le colonel Morley. Dans la lettre qu'il m'a écrite, Darrell allait au-devant de cette question et y répondait par la négative.

Carr Vipont. Darrell a-t-il quelque cousin plus proche?

Le colonel Morley. Non, pas que je sache.

Carr Vipont. Peut-être prendra-t-il pour son héritier quelqu'un de la famille de sa femme, — un Vipont; — je n'en serais pas étonné.

Le colonel Morley, *sèchement.* Moi, cela m'étonnerait. — Mais pourquoi Darrell ne se remarierait-il pas? J'ai toujours pensé qu'il s'y déciderait et je le pense encore.

Carr Vipont, *jetant un coup d'œil du côté de sa fille Honoria.* Eh bien! une femme bien choisie pourrait le rendre à la société, et nous le rendre à nous-mêmes. Quel dommage vraiment que l'exercice d'une si grande intelligence soit suspendu, qu'une voix si éloquente soit réduite au silence. Vous avez raison; dans la crise actuelle, Guy Darrell de nouveau dans la Chambre des communes, nous aurions tout ce qu'il nous faut, un orateur et un *debater.* Chose étrange! en ce moment, nous n'avons pas d'orateurs, nous, les Vipont!

Le colonel Morley. Mais vous-même?

Carr Vipont. Vous êtes trop aimable. Je puis parler à l'occasion, mais régulièrement, non. C'est trop de fatigue et je ne suis plus assez jeune pour m'y mettre maintenant. — Ainsi donc vous pensez que Darrell se remariera? C'était un garçon de fort belle mine, la dernière fois que je le vis, pas vieux encore et même bien conservé. Que n'ai-je pensé à l'inviter à venir ici? — Montfort! (*Lord Montfort, avec un ou deux amis du sexe masculin, passait en ce moment se dirigeant vers une salle de billard donnant, au moyen d'une porte de côté, loin de la suite régulière des appartements*). Montfort! j'y pense maintenant seulement, nous avons oublié d'inviter Guy Darrell. Est-il trop tard avant que notre réunion se sépare?

Lord Montfort, *d'un air sombre.* Il ne me plaît pas que Guy Darrell soit invité chez moi. »

Carr Vipont fut littéralement étourdi par une réponse si har-

die. Lord Montfort s'opposer à quelque chose que Carr Vipont avait suggéré! Celui-ci n'en pouvait croire ses sens.

« Il ne vous plaît pas, mon cher Montfort ! Vous plaisantez ! C'est un garçon d'un talent prodigieux que Guy Darrell, et dans la crise actuelle...

— Je hais les gens de talent; ce sont mes cauchemars, dit lord Montfort en se débarrassant de l'étreinte caressante de Carr Vipont et en s'éloignant avec hauteur.

— Epargnez-vous des regrets superflus, mon cher Carr, dit le colonel Morley. Darrell n'est pas en Angleterre; je le crois en ce moment à Vérone. »

Là-dessus le colonel se mit à parcourir le salon, et s'arrêta vers le groupe qui était réuni autour du piano; peu de temps après, lady Montfort, qui s'était échappée des mains de la duchesse, vint se mêler avec courtoisie à ceux de ses hôtes dont la gaieté l'attirait, et se trouva près du colonel Morley.

« Voulez-vous me donner ma revanche aux échecs ? » lui demanda-t-elle avec son ravissant sourire.

Le colonel en fut charmé. Comme ils s'asseyaient et rangeaient leurs pièces, lady Montfort fit d'un air indifférent cette remarque :

« J'ai saisi tout à l'heure, au passage, que vous aviez reçu récemment une lettre de M. Darrell. Vous écrit-il s'il est en bonne santé, s'il est heureux? Vous vous rappelez que, dans mon enfance, j'étais souvent, très-souvent dans sa maison avec sa fille. Il a toujours été très-bon pour moi. »

Ici la voix de lady Montfort s'altéra.

« Il m'écrit sans me parler de lui, de sa santé, ni de son état moral. Mais, d'après ce que m'a dit son jeune cousin, il se porte bien, et il a l'air merveilleusement jeune pour son âge. Quant à être heureux, non. Darrell et moi nous sommes entrés dans le monde ensemble; nous étions amis, autant que peuvent l'être un homme aussi occupé et aussi éminent que lui, et un personnage comme moi, indolent par caractère et obscur partout ailleurs qu'à Mayfair. Je connais sa nature; nous savons tous deux quelque chose de ses chagrins de famille. Il ne peut pas être heureux, c'est impossible; seul, sans enfant, retiré du monde ! Pauvre Darrell ! il est à l'étranger maintenant, et, qui plus est, à

Vérone, l'endroit le plus triste de la terre, et qui porte encore le deuil de Roméo et de Juliette. — C'est à vous de jouer. — Dans sa lettre, Darrell parlait d'aller en Grèce, en Asie, de pénétrer dans les profondeurs de l'Afrique. — Il faisait les projets les plus extravagants. Cher County Guy, comme nous l'appelions à Eton ! Quelle carrière il aurait pu parcourir ! Ne parlons plus de lui, cela me rend triste ; comme Goëthe, j'évite par principe les sujets pénibles.

Lady Monfort. Non, nous ne parlerons plus de lui. Non. — Je prends la reine. — Non, ne parlons plus de lui, non. »

Le jeu continua. Le colonel n'avait plus que trois coups à jouer pour faire échec et mat son adversaire. Lady Montfort s'était arrêtée, et semblait méditer une défense aussi désespérée qu'inutile. Oubliant alors la résolution qu'il venait de prendre, le colonel dit à lady Montfort :

« Dites-moi, je vous prie, ma belle cousine, pour quel motif Montfort déteste-t-il donc mon vieil ami Darrell ?

— Pourquoi ? Est-ce qu'il le déteste ? Je l'ignore. — Je suis encore une fois battue, colonel Morley. »

Lady Montfort se leva, et, pendant que le colonel remettait les pièces dans la boîte, elle se pencha d'un air pensif sur la table.

« Ce jeune cousin, dit-elle, ne pourrait-il pas être une consolation pour M. Darrell ?

— Il serait à la fois la consolation et l'orgueil d'un père, mais comment pourrait-il consoler Darrell, lui, un cousin si éloigné ? Darrell pourvoira à son avenir, voilà tout. Il a un air très comme il faut, ce jeune homme. Il est allé à Paris par mes conseils, il a besoin de se former les manières et de connaître la vie. A son retour, il fera son entrée dans le monde. J'ai inscrit son nom au club de White. Me permettrez-vous de vous le présenter ? »

Lady Montfort hésita, et, après une pause, elle répondit presque avec rudesse :

« Non. »

Elle quitta le colonel, qui leva légèrement les épaules, puis elle se dirigea, d'un pas rapide, vers la salle de billard. Quelques dames s'y trouvaient déjà, et regardaient les joueurs. Lord Montfort mettait du blanc à sa queue. Lady Montfort alla droit à

lui; son teint était animé, sa lèvre tremblait d'émotion. Elle plaça sa main sur l'épaule de son mari avec la familiarité hardie d'une épouse. Il semblait qu'un mouvement de tendresse l'eût portée à venir le chercher. Elle lui demanda avec vivacité et d'un ton caressant « s'il avait été heureux, » et l'appela par son nom de baptême.

La physionomie de lord Montfort, qui n'avait auparavant qu'un caractère apathique, prit alors une expression de déplaisir indéfinissable :

« Venez-vous pour m'apprendre à caramboler? » lui dit-il en murmurant; et, lui tournant le dos, il visa les billes et manqua le carambolage.

« Vous me gênez, lady Montfort, » ajouta-t-il alors; et, se retirant dans un coin, il ne souffla plus mot.

La physionomie de lady Montfort s'anima de plus en plus. Elle fit quelques tours dans la salle de billard, et retourna au salon, où elle se montra le reste de la soirée plus spirituelle, plus gracieuse, plus fascinante que jamais. Au moment de se retirer avec les dames pour se coucher, elle jeta les yeux autour d'elle, aperçut le colonel Morley, et lui tendit la main.

« Votre neveu vient ici demain, dit-elle, mon cher partner. Il est impossible d'oublier complétement ses vieux amis. Bonne nuit! »

CHAPITRE IX.

Les extrêmes se touchent.

Le lendemain, les messieurs étaient dispersés hors de la maison; il y avait grande partie de chasse. Ceux qui ne chassaient pas étaient sortis pour visiter le haras des chevaux de course ou la ferme modèle. Les dames avaient achevé leur promenade. Les unes étaient dans leur appartement, les autres dans le salon de réception, et s'occupaient à travailler, ou à lire, ou à écouter un morceau de musique. C'était encore Honoria Carr Vipont qui tenait le piano. Lady Montfort était absente, et lady Selina avait consenti à faire à sa place les honneurs de la maison. Lady

Selina était assise, brodant avec une habileté et un goût extrêmes une paire de pantoufles pour son fils aîné, qui venait d'entrer à Oxford après avoir laissé à Eton la réputation de l'élève le plus élégant dans sa mise, et d'un des plus forts au jeu de *cricket*, de cette célèbre maison d'éducation. C'est une erreur de supposer que les grandes dames ne sont pas parfois de tendres mères et des épouses affectionnées. Lady Selina, en dehors du cercle de sa famille, était vulgaire, sans sympathie pour ses semblables, froide de cœur, orgueilleuse par tempérament, jamais polie que par politique, artificielle comme une horloge. Mais, dans son intérieur, pour son mari, pour ses enfants, lady Selina était une bonne nature de femme. Passionnément attachée à Carr Vipont, exagérant ses talents, le regardant comme le premier personnage d'Angleterre, soigneuse de son honneur, zélée pour ses intérêts, elle savait adoucir ses chagrins et veiller à son chevet dans ses maladies. Toujours prudente et vigilante avec ses filles, elle avait, pour ses garçons, de l'indulgence et des caresses. Elle surveillait attentivement l'éducation des premières, selon les hautes idées qu'elle professait en matière d'éducation, et ses filles étaient, en effet, des personnes « supérieures, » possédant un grand fonds d'instruction et des esprits bien équilibrés. Avec ses garçons, elle faisait moins usage de son autorité, parce qu'ils n'étaient point sous son contrôle immédiat, et que, par suite, le sentiment qu'elle avait de sa responsabilité lui permettait de montrer plus de tendresse et moins de dignité dans ses rapports avec eux qu'avec de jeunes demoiselles auxquelles elle devait enseigner, par son exemple non moins que par ses leçons, ce décorum aristocratique qui résulte tout naturellement de l'impulsion réprimée et de l'émotion contenue. Les garçons pouvaient faire du bruit dans le monde, mais les filles, jamais. Lady Selina travaillait donc à des pantoufles pour son fils absent. Son cœur était plein de lui en ce moment. Elle décrivait son caractère, et s'étendait avec complaisance sur les promesses qu'il donnait, devant deux ou trois auditeurs attentifs, qu'intéressait en leur qualité de membres de la maison de Vipont la destinée probable de l'héritier des Carr Vipont.

« Bref, disait lady Selina (en résumant la conversation), dès que Reginald aura atteint sa majorité, nous le ferons entrer au Parle-

ment. Carr a toujours déploré de n'avoir pas été rompu aux affaires de bonne heure. Reginald le sera. Il n'y a rien de si nécessaire pour les hommes publics que d'être dressé de bonne heure. Cela en fait des hommes pratiques, et cela les cuirasse contre ce que disent ces horribles gens de la presse. Ce fut le grand avantage de Pitt. Reginald a de l'ambition. Il lui faudra de l'occupation pour l'empêcher de se perdre. C'est un sujet de vive anxiété pour une mère quand son fils est joli garçon! Combien elle est exposée à le voir gâté par les femmes! — Oui, cher, c'est un petit pied, un pied mignon, — c'est le pied de son père.

— Si lord Montfort n'avait point de famille, dit à mi-voix et en hésitant un Vipont quelque peu éloigné, un Vipont subalterne, le titre ne passerait-il pas...?

— Non, cher, interrompit lady Selina, le titre ne passerait pas dans notre branche. C'est triste à penser, mais, dans ce cas, le marquisat est éteint. Il n'y a pas d'autre héritier mâle descendant de Gilbert, le premier marquis. Carr dit même qu'il y aurait probablement contestation au sujet du comté? Quant à la baronnie, elle est à l'abri de toute dispute; elle passe, cela va sans dire, avec les propriétés d'Irlande et la plus grande partie de celles d'Angleterre, elle passe, vous le savez bien, à sir James Vipont, le dernier individu qui devrait l'avoir, la créature la plus apathique, la plus stupide qu'on puisse voir, un homme qui n'était pas né pour cette sorte de chose, un simple gentleman farmer qui vit sur un petit bien qu'il possède dans le Devonshire.

— Il n'est pas ici?

— Non, lord Montfort ne l'aime pas. C'est tout naturel. Nul n'aime son héritier, à moins que ce ne soit son propre enfant; encore y a-t-il des gens qui n'aiment pas leur fils aîné. C'est choquant, mais c'est ainsi. Montfort est l'être le meilleur et le plus traitable qui soit au monde, excepté quand il prend quelqu'un en aversion. Il y a deux ou trois personnes qu'il déteste au dernier point.

— C'est vrai. Et pourquoi a-t-il pris en haine cette pauvre Mrs. Lyndsay? dit en souriant l'un des auditeurs.

— Mrs. Lyndsay? oui, la mère de notre chère lady Montfort!

Je ne peux pas dire que j'aie compati à son malheur, bien que j'en aie été fâchée pour lady Montfort. Comment Mrs. Lyndsay s'y est-elle prise pour s'emparer de Montfort et pour lui donner Caroline? C'est ce qu'il m'est impossible de concevoir. Comment a-t-elle eu l'audace de penser à un tel mariage? Lui, un tout jeune homme à cette époque, il a caché à toute sa famille, même à sa grand'mère, cette ténébreuse transaction! Je ne m'étonne pas qu'il ne lui ait jamais pardonné cela.

PREMIER AUDITEUR. Caroline a assez de beauté pour...

LADY SELINA, *l'interrompant*. De la beauté! sans doute. Nul ne peut lui refuser cela. Mais elle n'était pas faite le moins du monde pour une pareille position; elle n'était pas née pour cette sorte de chose. Pauvre Montfort! il aurait dû épouser un tout autre genre de femme, une femme comme sa grand'mère, la dernière lady Monfort. Caroline ne fait rien pour la maison, — rien, — elle n'a pas même un enfant, — déplorable affaire!

DEUXIÈME AUDITEUR. Mrs. Lyndsay était très-pauvre, n'est-ce pas? Caroline, je suppose, n'a pas eu l'occasion de contracter les goûts et les habitudes qui sont nécessaires pour... pour...

LADY SELINA, *aidant l'auditeur*. Pour une telle position et une telle fortune. Vous avez parfaitement raison, cher. Quand on a été élevé d'une façon, il est difficile de se faire à une autre, et, c'est singulier, mais j'ai observé qu'il est moins facile aux gens élevés dans la pauvreté de s'accommoder à une grande richesse qu'aux gens élevés dans la richesse de s'accommoder à une grande pauvreté. Comme le dit Carr avec sa manière si vive: « Il est plus aisé de se baisser que de grimper. » Oui, Mrs. Lyndsay était, vous le savez, fille de Seymour Vipont qui a été pendant très-longtemps dans l'administration, et à qui ses appointements constituaient un joli revenu, mais qui n'avait rien de plus. Elle épousa un des Lyndsay d'Ecosse, d'une bonne famille sans doute, mais n'ayant qu'une fortune très-limitée. Elle resta veuve de bonne heure et avec une fille unique, Caroline. — Elle vint à Londres avec un faible douaire. Feu lady Montfort fut très-bonne pour elle, nous tous aussi. Nous l'accueillîmes. —C'était une jolie femme, — de belles manières, des manières du monde, oh! tout à fait, — je n'aime pas les gens qui ont ces manières-là. Mais tout à coup un événement terrible arriva.

L'héritier universel contesta le douaire et nia que Lyndsay eût le droit de constituer des douaires sur les biens d'Ecosse. C'était une affaire très-compliquée ; mais, heureusement pour Mrs. Lyndsay, la fille de Vipont Crooke, sa cousine et son amie intime, avait épousé Darrell, le fameux Darrell qui était alors au barreau. Il est fort utile d'avoir des cousines mariées à des gens de mérite. Darrell s'intéressa à son affaire et s'en chargea. Je crois qu'elle ne fut pas plaidée devant le tribunal auprès duquel Darrell exerçait. Mais il arrangea toutes les preuves, fouilla les dossiers, dépensa de sa bourse une somme considérable pour mettre l'affaire sur ses pieds, et, en définitive, il gagna la cause de Mrs. Lyndsay, bien qu'il ne fût pas son avocat. On prétend qu'elle fut pénétrée pour lui d'une telle reconnaissance qu'après la mort de sa femme elle s'était mis en tête de devenir Mrs. Darrell II. Mais Darrell était alors complétement absorbé par la politique; c'était le dernier homme à tomber amoureux d'une femme, et il fallait voir son air ennuyé quand les femmes se prenaient pour lui d'une belle passion, ce qui arriva à plus d'une. Darrell, cher, avait un grand air de distinction, et il fit rage pendant un an ou deux dans les salons.—Tout à coup Mrs. Lyndsay partit pour Paris, et c'est là que Montfort vit Caroline et se laissa prendre. Mrs. Lyndsay évidemment comptait habiter avec sa fille, mener à la ville le train de la maison de Montfort, et, à la campagne, celui de la cour de Montfort. Mais Montfort est plus profond qu'on ne le croit. Non, il ne lui pardonna jamais. Jamais elle ne fut invitée à venir ici. — Elle prit la chose à cœur, s'en alla à Rome et y mourut. »

A ce moment, la porte s'ouvrit, et Georges Morley, maintenant le révérend Georges Morley, entra. Il venait d'arriver pour se joindre à ses cousins.

Parmi ceux-ci, quelques-uns le connaissaient, d'autres ne le connaissaient pas. Lady Selina, qui se faisait un point d'honneur de connaître tous ses cousins, se leva gracieusement, mit de côté les pantoufles, et présenta deux doigts à Georges. Elle fut surprise de le trouver un peu moins timide que d'habitude, et il lui parut changé à son avantage. Il était à son aise, gai, animé. C'est que le personnage était maintenant à sa vraie place et qu'il s'abandonnait avec confiance à ses inclinations. On est rarement

timide quand on se sent à sa véritable place. Georges demanda où était lady Montfort. Elle était dans son petit boudoir, occupée à écrire des lettres dont Carr Vipont l'avait priée de se charger. — C'était, disait-il, une correspondance utile à la maison de Vipont. Mais, au bout de quelques minutes, un domestique entra pour annoncer que lady Montfort serait heureuse de voir M. Morley. Georges suivit le domestique et entra dans un boudoir sans prétention, orné de simples rideaux de perse et de modestes rayons de bibliothèque, et qui n'aurait point paru trop beau dans un cottage.

CHAPITRE X.

Dans la vie de chacun de nous, qu'elle s'écoule avec rapidité ou avec lenteur, il y a des temps d'arrêt critiques. Quand on se remet en route, la face du pays est changée.

Comme tout en elle s'harmonisait avec cette chambre si modeste! Sa toilette était pleine de simplicité, et sa beauté brillait d'un éclat tempéré qui la rendait plus ravissante, plus merveilleuse encore! Elle se sentait là chez elle; on eût dit que toutes les jouissances du foyer domestique que la maison pouvait lui donner étaient réunies pour elle dans cette chambre.

Elle avait fini de cacheter ces lettres importantes. Heureuse d'en avoir fini avec cette besogne ingrate, elle avait quitté la table sur laquelle elle venait d'écrire ces lettres, toutes de cérémonie et de convention, et s'était dirigée vers le fond du boudoir. Elle se trouvait près de la fenêtre, qu'elle avait laissée ouverte, bien qu'on fût alors au milieu de l'hiver. Son rouge-gorge familier sautillait hardiment presque à la portée de sa main, et la regardait avec des yeux brillants et la tête inclinée d'un air curieux. Près de la fenêtre, on voyait une seule chaise et un petit pupitre sur lequel était posé un livre tout grand ouvert. La journée, courte en cette saison, touchait à sa fin, mais la lumière remplissait encore le firmament, et l'air extérieur était froid, mais calme et serein.

Bien qu'elle attendît le parent qu'elle venait de faire mander en sa présence, elle l'avait, je le crains, à demi oublié. Lorsque Georges entra, elle était debout près de la fenêtre, ab-

sorbée dans une si profonde rêverie, qu'elle tressaillit quand la voix du jeune homme frappa ses oreilles et qu'elle le vit devant elle. Toutefois, elle se remit promptement, et, d'un ton et avec un sentiment dans lequel perçait quelque chose de plus que sa bienveillance ordinaire pour le savant, elle lui dit :

« Je suis bien aise de vous voir et de vous féliciter.

— Et moi je suis heureux de recevoir vos félicitations, répondit le savant d'une voix douce et lente, et sans bégayer.

— Mais, Georges, quel changement! Comment s'est fait ce miracle? demanda lady Montfort. — Approchez cette chaise, asseyez-vous ici et racontez-moi tout cela. Vous m'avez écrit pour m'annoncer que vous étiez guéri, suffisamment du moins pour dissiper vos nobles scrupules. Votre oncle me dit que c'est à force de patience, de volonté, et par une pratique opiniâtre.

— Oui, et grâce à une bonne direction. Mais je vais vous confier un secret si vous me promettez de le garder.

— Oh! vous pouvez vous fier à moi, je n'ai pas d'amis du sexe féminin. »

Le jeune clergyman sourit et raconta les leçons qu'il avait reçues du vannier.

« Il m'a autorisé, dit-il en terminant, à vous confier le service qu'il m'a rendu, l'intimité qui s'est établie entre nous, mais à ne le confier qu'à vous. Ainsi, pas un mot à vos hôtes. Quand vous l'aurez vu une fois, vous comprendrez pourquoi cet homme excentrique, qui a connu de meilleurs jours, veut se soustraire à l'impertinente curiosité de pratiques oisives. Content de son humble métier, il ne demande que la liberté et le repos.

— Cela, je le comprends déjà, dit lady Montfort, moitié soupirant, moitié souriant. Mais ma curiosité ne l'importunera pas et, quand je visiterai le village, je passerai à côté du cottage qu'il habite.

— Non, ma chère lady Montfort, ce serait refuser la faveur que je vais vous demander et qui est précisément de venir avec moi visiter ce cottage. Cela lui fera tant de plaisir!

— A lui? Et comment?

— D'abord, parce que ce pauvre homme a avec lui une jeune enfant, sa petite-fille, et qu'il est désireux que vous la voyiez et que vous la preniez en affection ; ensuite, parce qu'il paraît tenir

extrêmement à rester dans sa résidence actuelle. Le cottage, comme de raison, appartient à lord Montfort. C'est l'homme d'affaires qui le loue au vannier, et si vous daignez vous intéresser à ce dernier, il n'a pas à craindre d'être jamais mis dehors. »

Lady Montfort baissa les yeux et rougit. Peut-être songeait-elle intérieurement combien sa protection serait une faible garantie, combien sa recommandation aurait peu d'influence; mais cette pensée, elle ne l'exprima pas. Georges continua, et il fit du grand-père et de la petite-fille un portrait à la fois si éloquent et si touchant, il fit comprendre avec tant d'art à son interlocutrice le mystère qui pesait sur leur existence, que lady Montfort, émue au dernier point par son récit, promit de l'accompagner à la première occasion, à travers le parc, au cottage du vannier. Mais, quand on a soixante invités dans sa maison, il faut attendre une occasion pour leur échapper, sans qu'ils remarquent votre absence. Et, de fait, cette occasion se fit longtemps attendre. Elle ne se présenta que lorsque les hôtes de Montfort-House se furent dispersés, et qu'il ne resta plus que deux ou trois cousines de lady Montfort qui ne la gênaient en aucune façon, et un ou deux cousins de mylord que Sa Seigneurie retint pour l'aider à consommer le massacre des faisans et jouer avec lui au billard dans les intervalles monotones qui s'écoulaient, d'une part, entre le coucher du soleil et le dîner, et, de l'autre, entre le dîner et le moment de se mettre au lit.

Donc, un jour, vers midi, et par une belle gelée, Georges Morley et sa charmante cousine partirent, et, passant hardiment en évidence devant les fenêtres derrière lesquelles des spectres semblaient les regarder avec des yeux jaloux, ils s'en allèrent à travers les larges allées sablées, gagnèrent la plantation écartée, les profondeurs solitaires du parc, longèrent la grande nappe d'eau, entrèrent par un guichet particulier dans l'intérieur de la palissade et se trouvèrent tout à coup dans l'oseraie et l'humble jardin derrière lesquels s'élevait le cottage du vannier.

Comme ils pénétraient dans cette pauvre enceinte, un rire d'enfant arriva à leurs oreilles, rire argentin, musical, joyeux. Il y avait longtemps que la grande dame n'avait entendu un rire comme celui-là. C'était le rire naturel et franc d'un enfant heureux. Lady Montfort s'arrêta et écouta avec un étrange plaisir.

« Oui, dit à voix basse Georges Morley, arrêtez-vous, et silence! Les voilà! »

Waife était assis sur un tronc d'arbre. Les matériaux dont il se servait pour son travail gisaient à terre, négligés; — Sophie était debout devant lui, et lui, il avait le doigt levé comme pour la gronder, et il s'efforçait de se donner l'air méchant. Georges et lady Montfort prêtèrent l'oreille. Waife se donnait du mal pour enseigner à la jeune fille les éléments de la conversation française, et elle, elle riait de tout son cœur des fautes qu'elle faisait, et de l'affectation solennelle du maître d'école que cette légèreté choquait. Lady Montfort remarqua avec une surprise extrême la pureté de langage et d'accent avec laquelle s'exprimait sans le savoir ce singulier vannier, et la parfaite connaissance qu'il semblait posséder d'une langue que le gentleman anglais le mieux élevé de cette génération-là et même de celle-ci parle rarement avec correction et élégance. Mais sona ttention se détourna immédiatement du maître sur le visage de sa gracieuse élève. Les femmes apprécient promptement la beauté dans leur propre sexe, et ce don d'appréciation n'est pas le moins remarquable chez les femmes qui sont belles elles-mêmes. Lady Montfort se sentit attirée d'une manière irrésistible vers cette physionomie pleine d'innocence qu'éclairait une gaieté si vive, mais en même temps si douce. En ce moment, Sir Isaac qui, jusqu'alors, était resté couché en embuscade, surveillant les mouvements d'une grive dans un buisson de houx, se redressa en aboyant. Waife se leva. Sophie s'enfuit à moitié. — Les visiteurs s'approchèrent.

Ici laissons tomber la toile lentement, par degrés. Dans les franches et libres allures de notre récit, des années se seront écoulées avant qu'elle se lève de nouveau. Des événements qui peuvent influencer une existence tout entière datent souvent des moments les plus sereins, de choses en apparence aussi vulgaires et aussi peu dignes de remarque que la visite de la grande dame au cottage du vannier. Quelle est celle de ces existences que va influencer dans l'avenir cette visite? Est-ce celle de la femme? Est-ce celle de l'enfant? ou bien celle du vagabond? Laquelle des trois? Il est probable que ce qui se passe en ce moment aiderait peu les conjectures ou serait un lien peu visible dans la chaîne de la destinée. Quelques questions décou-

sues, — quelques réponses réservées, — un regard ou deux, une ou deux syllabes harmonieuses échangées entre la dame et l'enfant, un panier acheté, une promesse de revenir. Rien, en un mot, qui vaille la peine qu'on en parle : — n'en parlons donc pas. Seulement, pendant que la toile se baisse comme à regret, examinons le lieu de la scène. Voici le rustique cottage ; la porte du jardin est ouverte, les croisées à treillis à l'ancienne mode sont ouvertes également. A l'intérieur, les murs sont blanchis à la chaux, le mobilier est sans prétention ; mais voyez comme tout cela est propre, bien soigné, comme tout cela dénote une pauvreté heureuse de sa condition, comme tout cela est éloigné de la saleté et de la misère ! Tout récemment, les plantes grimpantes s'enlaçaient autour de la porte d'entrée : maintenant c'est le houx de Noël dont les grains rouges cachent les vitres des croisées. Ici est une ruche, là, sur le seuil du cottage, mais en dehors, un sansonnet dans sa cage d'osier. — Sur l'arrière-plan (le reste du hameau voisin est hors de vue), la flèche de l'église s'élance dans ce ciel d'hiver, clair et bleu. Tout a un air de calme, tout respire la tranquillité. A côté de vous est le foyer domestique, le foyer domestique ! cette chose ineffable qui vous abrite, qui vous aime, qui, au milieu de la solitude, vous murmure tout bas : « Non, tu n'es pas seul !... » le foyer domestique, cette chose adorable refusée à la grande dame dans le palais qu'elle vient de quitter Et cette grande dame elle-même, que fait-elle en ce moment? Elle est assise sur le tronc grossier et noueux d'où le vagabond vient de se lever ; elle a attiré Sophie vers elle, elle a pris la main de l'enfant ; tantôt elle parle, tantôt elle écoute, et sur son visage la bonté brille de même que le bonheur. Peut-être est-elle heureuse en ce moment. Et Waife? Il détourne sa figure hâlée, mobile, tandis que sa main tremble avec anxiété sur le bras du jeune savant. — Le savant lui dit à voix basse : « Etes-vous content de moi ? » Et Waife répond également à voix basse, mais par des paroles plus entrecoupées : « Que Dieu vous récompense ! O bonheur ! si ma chère petite avait enfin trouvé une amie, une protectrice ! » Le pauvre vagabond, il a maintenant une retraite calme, des moyens d'existence modiques, mais réguliers. Bien plus, il vient d'atteindre un but qu'il poursuivait avec passion. — Sa vie passée, hélas !

qu'en a-t-il fait? Sa vie présente, bien qu'elle ne soit qu'un fragment brisé, jouit maintenant du repos. — Mais elle revient encore, cette éternelle question, — cette question moqueuse, terrible, avec sa formule ironique et ses énigmes au sens tragique : « Qu'en fera-t-il ? » Que fera-t-il de quoi? De tout ce qui lui reste, — de tout ce qu'il tient entre les mains, — de tout ce dont l'homme lui-même, placé entre le libre arbitre et la prédestination, a la permission de disposer Ne le demandé pas au vagabond seulement, — demande-le à chacun de ces quatre personnages qui sont réunis en ce lieu, sur ce pont volant qu'on appelle le moment. Le temps est devant toi, — qu'en feras-tu ? Demande-le à toi-même, — demande-le aux plus savants! Dans l'impuissance de répondre à cette question, que de rêves enfantés par les écoles et qui ne périront jamais entièrement ! Cette prescience des voyants, qui rendaient leurs oracles sur le Pur-Ror de la Chaldée ou dans l'antre de Delphes, aujourd'hui ce sont les ouvriers aux mains calleuses qui, dans leurs ruelles ou leurs culs-de-sac aspirent à la posséder et s'en emparent. C'est le cœur de la populace qui sert aujourd'hui de dépôt aux reliques souillées de ce qui formait autrefois le savoir des sages les plus profonds, — de ces guenilles hiéroglyphiques que le vulgaire crédule essaye d'interpréter. — *Qu'en fera-t-il?* Demande-le à Merle et à son cristal. — Mais la toile descend. — Encore un moment. — Les voilà donc. — Age mûr et enfance : — pauvreté et richesse ; — position sociale et vagabondage ; — science divine et auguste ambition du prédicateur ; — fantaisies de la raison qui s'éveille ; — espérances que conçoit l'esprit déjà formé ; — souvenirs d'une existence brisée ; — chagrins domestiques, regrets cachés ; — élégie et poëme épique dans ces soupirs humains secrets, timides, auxquels la poésie n'a jamais essayé jusqu'à présent de donner une voix, — tout cela est en ce moment personnifié là, devant vous. — Mais il n'y a là que des indices pour vos conjectures, — rien de plus. — La toile descend, descend toujours ! — On ne voit plus rien.

(La suite en novembre.)

POÉSIE.

Les deux Mères.

Deux cortéges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne, — il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. — Au bras qui le défend
Un nourrisson bégaie une note indécise ;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant !

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et, — merveilleux retour qu'inspire la prière, —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né !

JOSEPHIN SOULARY [1].

[1] *Sonnets humouristiques.*

VOYAGES. — EXPLORATION DE L'AFRIQUE.

LE CAPITAINE BURTON SUR LA COTE DE ZANGUEBAR

Les lecteurs de la REVUE BRITANNIQUE n'ont pu oublier le spirituel et courageux voyageur qui, sous le caractère emprunté d'un hadji musulman, a visité, au péril de sa vie, les sanctuaires de l'Islam[1], et qui, plus tard, a osé pénétrer dans la cité africaine de Harar[2], jusqu'alors interdite aux chrétiens.

En 1855, le capitaine Burton avait été placé par le gouvernement de l'Inde à la tête d'une expédition qui, partant de Berberah, devait s'enfoncer dans l'intérieur du continent vers le sud-ouest, couper la ligne équinoxiale et redescendre ensuite au sud-est jusqu'à Zanzibar. Nous avons raconté le désastre qui, dès les premiers jours, prévint l'accomplissement de ce projet[3].

La même tentative est reprise aujourd'hui, mais en sens inverse. Prenant cette fois Zanzibar pour base d'opérations, le capitaine Burton doit marcher au nord-ouest, reconnaître les grands lacs dont l'existence n'est plus douteuse dans cette direction, et chercher enfin la chaîne problématique de ces montagnes neigeuses qui auraient, dit-on, caché jusqu'à nos jours les sources encore ignorées du Nil.

Une reconnaissance des ports de la côte de Zanguebar était le préliminaire indispensable de l'exécution du nouveau plan; M. Burton vient de l'accomplir, et c'est l'extrait de son journal qu'on va lire dans les pages suivantes.

---

[1] Voir la *Revue Britannique* de décembre 1855 à avril 1856.
[2] — de septembre, octobre et novembre 1856.
[3] — de novembre 1856, p. 113 et suiv.

§ Ier.

Zanzibar.

Si j'en crois mon expérience personnelle, un des plus heureux moments qu'on puisse goûter en cette vie est celui où l'on part pour entreprendre un long voyage dans des contrées inconnues. Dégagé brusquement des chaînes de l'habitude, du joug de la routine, du fardeau des soins quotidiens, de l'esclavage de la vie domestique, l'homme retrouve tout le bonheur de sa liberté naturelle. Ses artères recommencent à battre avec la vivacité de la jeunesse, tous ses muscles ressentent une vigueur inaccoutumée, sa taille se redresse de toute sa hauteur. C'est un nouveau matin de la vie, une nouvelle splendeur de toute la nature qui viennent réjouir son âme. En ce moment, les trois sœurs divines qui règnent sur notre être moral, l'Imagination, la Mémoire et l'Espérance, s'unissent pour combler de leurs dons le voyageur qui descend une fois de plus dans la carrière.

Voici que j'entends le commandement de l'officier de quart auquel répond le sifflet du contre-maître. *L'Elphinstone*, sloop de guerre de la Compagnie des Indes, va quitter Bombay, m'emportant à son bord. Aux premiers rayons de l'aurore, le noble vaisseau déploie gaiement ses voiles ; il contourne le cap verdoyant d'Elephanta, et le voilà en pleine mer. Ce fut pour moi un bien heureux jour que le 2 décembre 1856 !

Une forte brise nous pousse vers l'océan Indien. Nous volons en droite ligne vers la côte d'Afrique, franchissant en dix-sept jours près de deux mille cinq cents milles marins, et, le 18 décembre, le soleil couchant nous permet d'apercevoir une longue bande de terre qui, rendue bleue d'abord par l'éloignement, devient pourpre ensuite et passe enfin au vert foncé. C'est Pemba, île riante, que les Arabes, vieux conquérants de ces contrées, appellent *Fezirat el Kashra*, ou l'île d'Emeraude ; c'est l'avant-poste de l'Afrique intertropicale du côté de l'orient.

Dans la soirée du lendemain, nous jetons l'ancre devant Tumbatu, l'un de ces récifs de corail, longs et étroits, qui bordent toute la côte. Là, vit la tribu servile des Makhadins qui, dans leur islamisme grossier, ont gardé une partie de leurs anciennes

abominations païennes. Ils ont une espèce d'antre de Trophonius dans lequel ils vont chercher des révélations. Aux funérailles de leurs morts, ils apostrophent hideusement les cadavres. « Eh bien ! s'écrie l'un de ces hommes, en s'adressant aux restes de son compagnon, je t'avais demandé, l'autre jour, un peu de tabac, et tu n'as pas voulu m'en donner, *hein?* A quoi te sert-il maintenant, ton tabac? » — Puis une femme, s'approchant à son tour, ajoutera : « Te rappelles-tu que tu as voulu me faire l'amour? Bel amour que le tien, quand tu vas devenir la pâture des vers ! » — D'autres peuples sauvages ont la même coutume, qu'on retrouve aussi dans la veillée des morts en Irlande, et qui, sans doute, est destinée à témoigner aux yeux des survivants la complète destruction de la partie matérielle de la créature humaine. Les habitants de Tumbatu sont renommés comme marins et comme pêcheurs. Ils sont l'une des races les plus industrieuses de ces climats. Leur île étant dépourvue d'eau, ils vont chaque jour s'approvisionner aux puits de Zanzibar.

Quand nous montâmes sur le pont, le matin suivant, une atmosphère, parfumée par l'odeur du clou de girofle, remplaçait l'air salin que nous avions respiré depuis notre départ de Bombay. Pendant la nuit avait soufflé de la terre une de ces brises odorantes et fiévreuses, dont les résidents européens redoutent si vivement l'effet délétère. Deux heures plus tard, Zanzibar, ce grand marché de l'Afrique orientale, commençait à nous apparaître. Ce premier aspect lointain était enchanteur. La terre, la mer, le ciel, tout était doux et riant comme la pensée d'un poëte, comme le sourire d'une jeune fille. Des montagues, dont les pentes arrondies étaient recouvertes de longues rangées d'arbres à épines, me rappelèrent les vignes de la romantique Provence. En avant de ces plantations naines, et plus près de la ligne de blanche écume qui marquait la limite de la mer sur les sables du rivage, s'élevaient les troncs des palmiers, hautes et gracieuses colonnes dont la verdure est éternelle. La voûte céleste, splendidement éclairée, était d'un bleu foncé. Chaque objet sur lequel s'arrêtaient nos regards semblait être dans le pur éther, tant ses contours étaient distincts et brillants. Les feux du soleil répandaient sur la terre de longues coulées d'or en fusion. La mer était changée en une nappe de saphir sur laquelle

le passage de quelques légers nuages était indiqué par des taches dont la nuance rappelait la topaze. La profondeur des eaux se perdait sous des teintes d'améthyste. Dans l'onde transparente, les écueils avaient la couleur de la chrysoprase, et chaque vaisseau mouillé dans la baie voyait son image fidèlement réfléchie par les flots... Même au milieu de l'été, cette partie du littoral africain brille d'une fraîcheur printanière qui rappelle la côte de Malabar, et qui diffère autant de l'aridité de l'Arabie que de la stérilité de la Perse.

Une brèche ouverte dans la muraille de corail que nous longions facilita notre approche. D'abord quelques maisons détachées se montrèrent sur le rivage ; puis un vaste édifice blanc tombant en ruines, quoique encore inachevé, nous fut signalé comme un palais dont la construction, entreprise par le dernier prince de Zanzibar, avait été abandonnée par suite de plusieurs présages funestes. Bientôt, à la distance d'un mille, nous apparut la demeure royale de Mtony, vaste sérail auquel ses balcons recouverts par des toits en forme d'éteignoirs donnent l'apparence d'un château gothique, tandis que le massif de beaux arbres qui lui est contigu rappelle, mais bien faussement, hélas! un parc de la vieille Angleterre. Une lagune fétide répand ici ses vapeurs empestées, et plus d'un navire qui, attiré par la proximité des meilleurs puits de l'île, est venu mouiller à cette hauteur, a vu la moitié de son équipage succomber en quelques jours sous les étreintes de la fièvre.

Nous passons à côté du *Schah Allum*, vieille frégate de cinquante canons, que l'iman de Mascate a fait construire à Bombay. Nous remarquons que, contrairement à l'usage constamment observé à l'égard de tout bâtiment de guerre entrant dans le port, elle n'a pas hissé ses couleurs. Les rares matelots qui se montrent à son bord nous adressent des paroles que nous ne pouvons comprendre. Les mâts des maisons consulaires sont également privés de leurs pavillons... C'est sans doute le signe de quelque deuil public. Quoi qu'il en soit, *l'Elphinstone*, poursuivant sa course, vient mouiller son ancre, et tire un salut de vingt et un coups de canon qui lui est immédiatement rendu par un autre bâtiment anglais, *la Victoria*.

Saint Julien, patron des voyageurs, nous a, cette fois, refusé

son appui, car notre première visite chez le colonel Hamerton, consul de Sa Majesté Britannique à Zanzibar, ne nous a procuré que des nouvelles défavorables. S. A. le sazzid[1] Saïd, dont l'influence et l'appui devaient être notre principale ressource sur la côte d'Afrique, vient de mourir en se rendant de Mascate à Zanzibar. Ses deux fils se querellent à l'occasion de sa succession. L'aîné, Sazzid-Suwazni, est monté sur le trône de Mascate, tandis que le cadet demeure, comme du vivant de son père, vice-roi des possessions africaines. Ce dernier prince, nommé Sazzid-Majid, ayant été atteint par la petite vérole qui, depuis trois ans, sévit sur la côte de Zanguebar, se tient renfermé dans son palais, n'osant montrer ni à ses sujets, ni aux visiteurs étrangers, son visage défiguré par la maladie. Une partie des villes de la terre ferme se trouvent dans l'anarchie, tandis que le reste est désolé par le double fléau de la famine et de la sécheresse... Nous avons donc passé une soirée bien triste chez le colonel Hamerton, de qui seul désormais nous pouvons attendre quelque appui pour le succès de notre voyage.

Zanzibar est une ville moderne qui doit son origine au commerce. Jusqu'en 1842, il n'y existait que cinq magasins de la dimension la plus modeste ; mais les Arabes, quand leur intérêt le leur conseille, savent bâtir vite et beaucoup. C'est pourquoi on compte aujourd'hui environ 3,000 habitations permanentes qui suffisent à peine à loger une population dont le chiffre, au temps des marchés, s'élève jusqu'à 50,000 âmes, en y comprenant les esclaves. Ces constructions, qui couvrent un espace d'un mille de longueur, se développent en un segment de cercle dont la corde est la mer, tandis que du côté de l'intérieur de l'île elles se terminent à des marais pestilentiels qu'un drainage intelligent ferait bientôt disparaître. Avec le drainage, on est parvenu à rendre salubre Sierra-Leone lui-même! — Entre les mains des Européens, Zanzibar serait bientôt un lieu parfaitement sain ; mais, comme il ne s'agit pas ici d'un bénéfice pécuniaire, les Arabes aiment mieux braver la fièvre que

[1] C'est à tort qu'on a traduit par le titre religieux d'*iman* le nom arabe de *sazzid*, que porte le souverain de Mascate. Ce mot, chez les Arabes de l'Oman, signifie uniquement un *chef* ou un *prince*. (*Note de l'Auteur.*)

de s'imposer la fatigue d'ouvrir des tranchées, ou de construire des digues.

Les rues sont étroites et tortueuses. A l'extrémité occidentale, où se trouvent les maisons des Européens, qui naturellement sont les plus belles, on a commencé un pavé avec des ruisseaux qui, en assurant l'écoulement de l'eau de pluie vers la mer, entretiennent dans ce quartier la pureté de l'air et la fraîcheur. Un essai semblable a été tenté à l'autre bout de la ville où demeurent les riches Arabes et quelques étrangers ; mais le centre dans lequel se presse la population noire est un bourbier fétide d'un aspect repoussant. Les maisons arabes, d'une blancheur éblouissante au dehors, sont généralement disposées, au dedans, selon le modèle que les Maures ont laissé en Espagne. Elles consistent en une cour carrée qu'entoure une galerie sur laquelle s'ouvrent les portes de toutes les chambres. L'architecture est des plus grossières. Pas une ligne n'est parfaitement droite, pas une courbe n'est tant soit peu régulière, pas une surface n'est exempte de saillie ou de dépression. Les habitations sont généralement surmontées par des terrasses où les hommes vont s'asseoir pour y respirer, sous des abris en planches, la brise fraîche du soir. Les Arabes, toutefois, considèrent comme fort dangereux l'usage de dormir sur les terrasses, parce que, selon les préceptes de leur hygiène, on ne doit jamais restreindre la transpiration pendant le sommeil.

Plus une maison est haute, plus son entrée est large, plus sont massifs les clous qui garnissent ses portes, plus est gros le cadenas qui les ferme, et plus se manifeste la dignité du propriétaire. Une inscription religieuse placée sur le linteau qui surmonte la porte principale protège les occupants contre les maléfices, tandis qu'une forte chaîne de fer, en assurant solidement la clôture, les garantit contre les tentatives des voleurs. Il n'est pas jusqu'aux petits trous carrés pratiqués dans la partie supérieure des murs qui ne soient grillés avec soin. Ces étroites ouvertures sont les seules dont les maisons soient munies ; car l'extrême chaleur ne permet pas les fenêtres à châssis vitrés. De plus, elles sont exclusivement tournées vers la mer d'où viennent les brises rafraîchissantes, tandis que du côté de la terre arrive incessamment cet air parfumé d'épices qui donne la fièvre.

C'est toujours au rez-de-chaussée que se trouve la salle de réception, dont la nudité contraste profondément avec la disgracieuse surabondance de meubles encombrants qui distingue les salons d'Angleterre. Ici, comme dans le reste de l'Orient, de longues rangées de petites niches pratiquées dans la muraille suppléent aux tables absentes. Elles ne sont interrompues que par l'emplacement d'un miroir ou d'un chandelier. Un tapis de Perse sert de dais; des nattes couvrent le sol, et une demi-douzaine de siéges en bois noir de l'Inde complètent l'ameublement. Dans les maisons des personnages opulents, les niches sont garnies de porcelaines, de cristaux ou d'autres objets de luxe apportés d'Europe. Quant aux habitations des pauvres, qui se réduisent le plus souvent à de simples hangars, leur mobilier est restreint aux ustensiles les plus grossiers et les plus indispensables.

Vers le milieu de la ville, du côté de la mer, s'élève le fort. C'est un de ces édifices d'architecture primitive tels qu'on en observe partout. Il consiste en des remparts crénelés, flanqués de tours rondes. En avant, se déploie une batterie de vingt canons, dont les embrasures sont si rapprochées, qu'une seule salve semble devoir suffire pour faire écrouler le mur très-léger qui lui sert d'appui. En outre, comme elle est adossée aux remparts du fort, tout projectile frappant ceux-ci doit lui renvoyer des éclats de pierre. Sur un petit espace vide servant d'arsenal, à côté de la porte de la forteresse, sont empilées une vingtaine de caronades en fer et quelques beaux vieux canons de bronze. Ceux-ci sont probablement d'anciennes dépouilles provenant d'Ormuz, qui fut enlevé aux Portugais en 1623 par Schah-Abbas... L'entrée du fort, étroite, tortueuse et couverte par un ouvrage avancé, comme dans les vieux châteaux gothiques, se trouve sous une tour carrée, dont les étages supérieurs fournissent le logement du yemadar ou commandant. Au rez-de-chaussée, une grande salle garnie de bancs en maçonnerie sert de corps de garde aux soldats beloutchis et à leurs esclaves armés. Non loin de la porte, des ouvriers s'occupent, sous un hangar, à construire des affûts pour les canons de la batterie qui, comme nous l'avons vu, sont gisants sur le sol. On a tenté dernièrement l'expérience délicate de décharger un de ces canons. La pièce, dont la bouche avait été trop élevée, eut un recul si violent,

qu'elle brisa son affût en écrasant deux malheureux esclaves qui faisaient auprès d'elle le service d'artilleurs. En résumé, l'équipage d'une chaloupe suffirait pour enlever la fameuse citadelle de Zanzibar qui, si j'en crois certain récit, fut prise un jour par un seul matelot américain. Cet homme, étant ivre et voulant délivrer un de ses camarades arrêté à la suite de quelque querelle, s'élança sur la garde, son coutelas à la main, la culbuta sans répandre une seule goutte de sang, et s'en alla triomphant parader sur le rempart. La fin de cet héroïque exploit fut lamentable. Les nègres déconfits s'avisèrent de tendre une longue corde et de courir avec elle autour du vainqueur jusqu'à ce qu'il fût passé à l'état de dévidoir. Privé ainsi de la liberté de ses jambes, il fut bientôt renversé et dompté.

Dans l'intérieur du fort, sont entassées les huttes servant de caserne aux soldats de la garnison. On y trouve aussi la seule prison qui existe à Zanzibar, prison amplement pourvue de ceps, de chaînes, de carcans et de ceintures en fer. Pour les Arabes, c'est là le beau idéal d'une prison : il faut que son nom seul inspire la terreur. Toutes les horreurs de ces cachots n'empêchent pas les nègres qu'on y renferme de bavarder et de chanter ; mais une seule nuit y suffit pour abattre le plus vigoureux matelot d'Europe. Elle offre d'ailleurs une curiosité vivante que les étrangers manquent rarement d'aller visiter : c'est un noir de l'une des tribus de l'intérieur qui a battu le tambour de guerre autour du lieu où son chef égorgeait, avec d'atroces circonstances, M. Maizan, jeune officier de la marine française. Ce misérable, nommé Mezingera, a été capturé par une expédition arabe, tandis que son maître, bien plus coupable que lui, parvenait à s'échapper. On l'a mis à la chaîne pendant deux ans devant la porte du consulat de France ; puis, en 1847, on l'a ramené dans le fort, où, chargé de fers pesants, il est si étroitement attaché à un canon, qu'il ne peut se tenir ni couché, ni debout... ; et cependant il paraît gras, bien portant.

A quelque distance de la forteresse est la douane, espèce de bourse arabe, où, sous un simple hangar porté par de grossiers poteaux, des millions de dollars s'échangent entre acheteurs et vendeurs. Pour remplacer cette halle insuffisante qu'encombrent incessamment des marchandises et des ballots de toutes les es-

pèces et de toutes les formes, on avait entrepris, il y a quelque vingt-cinq ans, la construction d'un édifice en maçonnerie ; mais, cédant au préjugé oriental qui présage des revers à l'homme assez imprudent pour agrandir sa demeure, le collecteur d'alors, après avoir amassé une fortune considérable sous un humble toit de roseaux, n'a jamais osé se résoudre à le quitter pour une habitation plus opulente, et le nouvel édifice n'a pas été achevé.

Au centre de la place qui précède le palais, s'élève un mât surmonté du pavillon du sazzid. C'est en ce lieu que sont amenés les grands criminels : on les attache au mât, puis, en commençant par leurs chevilles, on les enroule d'une corde, dont le repli, s'élevant successivement jusqu'à leur gorge, finit en quelque sorte par extraire leur âme de sa demeure mortelle. Le palais lui-même, devant lequel sont rangés huit ou dix petits canons de cuivre, est une espèce de caserne blanche à deux étages, avec des volets verts et des toits de tuiles rouges. Du côté de l'orient, il a plusieurs verandahs ou balcons grillés d'où l'on jouit de l'aspect de la mer, et quelques arbres rabougris qu'on a plantés pour atténuer l'aridité du lieu. Du côté opposé se trouvent les écuries toujours garnies de beaux coursiers arabes, un oratoire, et enfin un cimetière où gisent étroitement enchaînés par le cou les esclaves fugitifs.

Zanzibar est fort pauvre en monuments publics. Les mosquées y sont au nombre d'une trentaine, que se partagent les sectes diverses de l'Islam. Leur architecture et leurs dimensions sont des plus modestes. Il y a quatre grands marchés, sans compter celui des esclaves, exploité presque entièrement par des marchands arabes... Dans les rues se coudoient des Européens, des Persans, des Hindous, et enfin des nègres de vingt races diverses.

C'est pendant la mousson nord-est que les affaires ont le plus d'activité. La place voisine de la douane est alors continuellement remplie de naturels qui s'y pressent pour voir arriver les navires. Les esclaves lavent l'ivoire dans la mer, apportent les peaux d'animaux pour en former de hautes piles, et disposent les pièces de bois pour l'embarquement. Tout ce travail s'exécute au milieu de petits bœufs qui, par manière de divertisse-

ment, luttent entre eux tête contre tête, tandis que les négrillons des deux sexes se baignent ou se livrent au jeu dans un état de nudité complète, auquel les yeux européens ont peine à s'accoutumer. Les navires mouillés dans les deux baies sont au nombre de soixante à quatre-vingts. Ils offrent toutes les variétés de grandeur et de construction de cette partie de l'Orient. L'œil est frappé d'abord par l'aspect pittoresque du *mtepe*, reproduction évidente de ces antiques vaisseaux décrits par le *Périple* d'Hannon, il y a plus de deux mille ans. Le *mtepe* est gros et court ; son mât, peu élevé, porte une grande voile de nattes ; sa proue, taillée en col de cygne, est couverte d'une couche de vermillon, au milieu de laquelle, comme dans les jonques chinoises ou dans les anciennes barques d'Osiris, brille un grand œil blanc et rond ; à ses bords enfin sont suspendus des talismans de toute espèce. A côté de cette nef tout africaine vient se placer le *bedin* arabe, arrivant de la côte de Mascate, toujours chargé de passagers, car il est pourvu d'une cabine, et l'on sait qu'il est fin voilier. Les ports du Malabar ont aussi leurs représentants sous les noms de *baghlas* et de *ganjas*..... Je n'en finirais pas si je voulais décrire, ou seulement nommer toutes les diversités de la structure et du gréement de ces navires sans nombre qui sillonnent la mer des Indes. Au-dessus d'eux se dresse la haute et forte mâture d'une demi-douzaine de vaisseaux d'Europe, qui viennent chercher ici un chargement de copal et d'ivoire, de cowries et de peaux d'animaux. Non loin de ces pacifiques trafiquants se montre l'escadre de guerre de l'iman de Mascate, avec ses rangées de canons. Elle se compose d'une frégate, d'une corvette, d'un brick et de plusieurs barques armées... Mais les mâts ainsi que les vergues sont amenés sur les ponts ; les équipages ne consistent qu'en un petit nombre d'esclaves affamés et voleurs. L'extérieur des bâtiments est d'une dégoûtante saleté ; l'intérieur est bien pire encore, car les rats et la vermine y pullulent. Un seul steamer à hélice serait plus fort que toute cette flottille durant la guerre, et plus utile pendant la paix... Mais comment faire comprendre à des Arabes que le nombre n'est pas la force?

Quand nous traitons avec les Orientaux, nous commettons sans cesse la même erreur. Dès que, parmi eux, un homme

nous montre quelques signes de supériorité, nous le poussons à outrance, bien au delà de ce que lui permet sa nationalité. Le dernier gouverneur de Zanzibar était assurément habile et instruit autant qu'un prince arabe l'ait été jamais, et cependant nous nous méprenions grossièrement en lui attribuant une capacité qu'il n'avait pas, qu'il ne pouvait pas avoir. Nous lui avons envoyé une belle machine à vapeur, et il l'a laissée dévorer par la rouille dans ses magasins, sans essayer d'en faire usage. Comme tous les despotes d'Orient, il était dominé par un entourage méprisable, qu'il consultait uniquement et auquel il accordait une confiance exclusive, méconnaissant en même temps ses véritables amis. Il croyait fermement aux fétiches africains et aux enchanteurs arabes qui savent opérer des métamorphoses. Quand il vit le colonel Hamerton atteint par la fièvre, il alla attacher à la porte du malade, avec un clou d'argent, un carré de papier sur lequel un scheick, renommé pour sa sainteté, avait tracé quelques lignes, croyant par là interdire le consulat aux esprits malfaisants. Quand on voulut faire son portrait, il ne put jamais se résoudre à poser. Son dicton favori était qu'un mollah, une femme ou un cheval ne peuvent jamais être réputés bons avant leur mort, parce que jusque-là on ignore ce qu'ils valent réellement. La société des antiquaires du Nord lui ayant adressé le diplôme de membre honoraire, il le refusa, ne voulant pas, disait-il, faire partie d'une association qui ouvrait les tombes et en ôtait les cadavres. Lorsqu'on le pria de faire recenser la population de Zanzibar, il répondit qu'il ne voulait pas offenser Allah en comptant son peuple. Comme on lui avait fait l'envoi d'une échelle graduée, pour mesurer la hauteur des marées, il fit observer que le Créateur ayant commandé à l'Océan de croître et de décroître chaque jour, l'homme n'avait nul besoin d'en savoir davantage. Il était tellement incapable de comprendre les affaires d'Europe, que, jusqu'au jour de sa mort, il demeura persuadé que le roi Louis-Philippe avait emporté dans son exil (comme il l'eût fait lui-même) tous les trésors de la France, et qu'il en avait aussi emmené toutes les flottes. Enfin, l'existence d'une république lui semblait impossible, « car alors, répétait-il, qui donc pouvait faire donner la bastonnade ? » — Et cependant que son âme repose en paix ! car il était le modèle

des princes arabes, l'ami des Anglais et l'admirateur déclaré de *Mahkat el Aazameh*, c'est-à-dire de Sa très-gracieuse Majesté la reine Victoria.

Ce fut le 20 décembre que nous arrivâmes à Zanzibar, et le mode primitif de notre débarquement nous donna lieu de regretter l'absence d'un quai dans cette capitale africaine. Le colonel Hamerton nous accueillit avec une cordialité véritablement irlandaise ; mais nous nous trouvâmes sur-le-champ en présence de difficultés que nous n'avions pas prévues. Le bruit de notre arrivée nous avait précédés, et les Arabes, toujours méfiants, se demandaient avec inquiétude pourquoi des Francs venaient visiter leur colonie d'Afrique. Ils savaient que les Européens convoitaient un port sur cette côte. La récente visite de nos missionnaires à Fuga les avait vivement alarmés. Les indignes marchands de Zanzibar (Européens, Américains ou Banians[1]) employaient tous leurs efforts à propager des bruits qui, s'ils eussent obtenu croyance parmi les tribus de l'intérieur, nous préparaient une fin semblable à celle de l'infortuné M. Maizan. Notre consul, heureusement averti de cette intrigue et de l'impression qu'elle avait commencé à produire, n'avait pas hésité à jurer solennellement, en présence des chefs arabes, que notre expédition, uniquement composée d'officiers anglais, n'avait rien de commun avec les missionnaires, non plus qu'avec les Hollandais, dénomination qu'on applique ici aux voyageurs allemands. La saison, d'ailleurs, étant défavorable pour un voyage dans l'intérieur, on nous conseilla fortement d'employer les deux ou trois mois qui nous restaient à explorer la côte et à nous familiariser avec le pays. A l'instigation du colonel Hamerton, un vieillard influent et respecté, ancien gouverneur de Zanzibar, durant la minorité du prince, le sazzid Sulayman-Ben-Hamid, plus connu sous le nom populaire de *Bahary Mziry*, c'est-à-dire *la Mer de lait*, nous accorda de nombreuses lettres de recommandation, auxquelles le jeune vice-roi en ajouta d'autres encore. Quant à nos finances, dont la prospérité était indispensable pour nous assurer partout un bon accueil, il y fut pourvu par le collecteur de la douane, riche Banian, qui nous remit des lettres de crédit pour

[1] Caste hindoue adonnée au commerce.

les marchands de son pays établis dans les villes du littoral.

Si nous, Anglais de naissance et voyageurs de profession, nous aimions à nous enorgueillir de l'influence actuellement obtenue par l'Angleterre à Zanzibar, les négociants des autres nations civilisées devaient se féliciter bien plus encore de cet heureux progrès, uniquement dû aux courageux et persévérants efforts de notre consul. Lorsqu'en 1840 le colonel Hamerton vint débarquer dans cette ville, on n'y avait pas vu depuis neuf ans un seul bâtiment de guerre anglais, et le bruit s'y était répandu que nous n'étions plus les maîtres des mers de l'Inde. La traite y déployait toutes ses horreurs. Dès qu'un esclave tombait malade, on le jetait à la mer pour échapper au payement de la taxe, et la plage, ainsi que les alentours des plantations, offraient de tous côtés l'horrible spectacle de chiens se disputant des lambeaux de chair humaine. Les représentations énergiques du nouveau consul furent écoutées par le sazzid, et la distribution intelligente d'une quantité convenable de coups de bâton, suivie de la confiscation de quelques biens, a promptement amené les possesseurs d'esclaves à se montrer plus humains. L'insolence des noirs à l'égard des étrangers fut réprimée avec non moins de vigueur. Les Arabes avaient répété aux nègres que rien n'était plus méprisable qu'un homme blanc, et les crédules Africains tiraient de ce principe ses conséquences naturelles. Le négociant qui remplissait les fonctions de consul américain avait été insulté de la manière la plus grossière sous son propre pavillon. Les Sawahilis, qui peuplent la côte en face de Zanzibar, avaient contracté l'habitude d'envahir les maisons européennes. Ils posaient leurs pieds chaussés de sandales poudreuses sur le bureau du négociant, et demandaient impérieusement de l'eau-de-vie. Au moindre refus, ils tiraient leurs poignards. Les pêcheurs nègres allaient amarrer leur barque devant une fenêtre; puis, montant à leur mât, ils se donnaient le spectacle du repas des vils infidèles. Les Arabes, dans la rue, insultaient les Européens et les forçaient à leur céder le haut du pavé. La nuit venue, on n'osait pas sortir avec une lanterne, parce qu'elle aurait inévitablement été mise en pièces. Une promenade du soir exposait à des injures, et parfois même à la bastonnade. Le mépris des blancs était arrivé à un tel point que nos Banians eux-

mêmes, dont on connaît l'humeur servile, avaient perdu toute apparence de civilité à l'égard des étrangers. On juge par là quels efforts de constance et de fermeté dut employer M. Hamerton pour changer une situation aussi déplorable. Il y a réussi; et à Zanzibar, aujourd'hui, nous sommes traités avec autant d'égards que dans l'Inde même. Mais, en soutenant cette lutte, notre digne consul a perdu jeunesse, force et santé. Sa constitution vigoureuse a été minée par la fièvre, et, à cinquante ans, on le prendrait pour un septuagénaire.

Il nous fallait un guide : nous le dûmes aux soins bienveillants de *la Mer de lait*. Devenu depuis lors le compagnon de notre pérégrination, Saïd-Bin-Salim-el-Hamki mérite bien que je le fasse connaître. C'est un vrai diminutif d'Arabe, si petit, si mince, si frêle, qu'on croirait pouvoir le mettre dans la poche. Il a quarante ans ; son teint est jaune, ses yeux sont proéminents, son nez est long et recourbé comme un bec d'oiseau, ses dents sont régulières, mais teintes en rouge vif par l'usage du betel ; enfin, il est presque sans barbe, et sa moustache est peu fournie. Il est de noble extraction. Son père, Salim, a été gouverneur de Kilwah (Quilva), et lui-même a commandé dans le petit port de Saadan. L'autorité qu'il a exercée ne lui a pas, toutefois, donné une attitude plus ferme. Il parle poliment aux plus humbles, et ne sait pas battre ses serviteurs, quoiqu'il ait toujours à la bouche ce distique arabe : « N'achète ton esclave que le bâton à la main, ou bien c'est le maître qui obéira, et l'esclave qui sera le maître. » Cet excès de douceur résulte d'une constitution trop nerveuse, qui le rend timide. Bien qu'il ne paraisse jamais qu'avec un poignard et un sabre dignes de Richard Cœur de Lion, il n'ose pas ouvrir sa porte le soir, s'il a entendu parler d'un léopard, ce qui ne l'empêche pas, dans les heures de sécurité, de montrer un certain courage calme qui en impose. Quand il est en mer, il souffre une agonie mortelle. Il ne peut supporter ni la fatigue, ni la faim, ni la soif, et je crois qu'avant de nous avoir connus, il n'avait jamais fait à pied un mille à la fois. Quoiqu'il ait une épouse et trois jeunes esclaves, Allah lui a refusé jusqu'ici le bonheur d'être père.

Saïd-Bin-Salim prie et jeûne régulièrement. Il mâche du tabac, mais il ne fume pas. Jamais il ne jette le noyau d'une datte.

Selon le précepte arabe, il boit peu d'eau et beaucoup de lait. Son langage natal est l'espèce de langue franque employée sur cette côte entre les Arabes, les Banians et les nègres ; mais il sait parler le mauvais arabe de l'Oman. Il a fait ses études ; il a une belle écriture ; il compose des épîtres et il cite sans cesse des vers.

Notre lecteur se demandera sans doute comment nous avons pu choisir un guide aussi peu capable de braver les fatigues et les dangers d'un pareil voyage. Je répondrai d'abord que Saïd-Bin-Salim est un personnage éminemment respecté, dont la considération se reflète sur nous. En second lieu, notre compagnon possède une instruction réelle, à laquelle il est toujours prêt à nous faire participer. Il est courtois, agréable, généreux et bienveillant. Enfin, ce qui le rend une véritable exception au milieu de la race déloyale dont il sort, il a de la probité et de l'honneur. Jamais il ne m'a donné lieu de le soupçonner d'une action indélicate. C'est ce rare et solide mérite qui nous a déterminés à nous l'attacher, et j'espère que jusqu'à la fin il justifiera notre estime.

Dans la soirée du 5 janvier 1857, le capitaine Speke et moi, nous avons pris congé de notre digne et excellent hôte, pour nous rendre à bord du bedin arabe *le Riami*, frété pour notre croisière le long de la côte, et approvisionné de vivres pour deux mois par les soins du collecteur de la douane Notre nakodah ou capitaine se nomme Hamid. Jamais, je pense, pareille tête d'oie, pareil cœur de poule ne se sont cachés sous un front aussi large et aussi intellectuel, sous une barbe aussi touffue et aussi fière. Hamid appartient à cette race d'Arabes Suri, qui se prétendent descendants des Syriens, et qui se distinguent autant par leur cupidité, leur déloyauté et leur grossièreté, que par leurs impudentes prétentions.

Il serait trop long de raconter comment, après nous avoir fait embarquer à la hâte, notre vaillant capitaine s'éclipsa pour se mettre en quête de deux de ses marins qui, disait-il, avaient disparu ; comment il avait oublié de se munir de bois et d'eau ; comment il ne revint à son bord que le lendemain matin ; comment, après quelques heures de navigation, il se fit remettre à terre, promettant de revenir au bout d'une demi-heure, et com-

ment nous perdîmes une seconde journée à l'attendre; comment Saïd-Bin-Salim se dédommagea du retard, en souhaitant pieusement que Satan apparût au susdit Hamid, lorsqu'il serait sur son lit de mort, pour lui dire : « Ami de mon âme, sois le bienvenu en enfer; » comment notre nakodah reparut enfin avec une demi-douzaine de misérables recrutés dans le bazar avec tant de soin, que l'un d'eux était estropié, un second bègue, et deux autres fiévreux, tandis que le numéro cinq était un tailleur, et le numéro six un enfant; comment je lui appliquai sur l'oreille le correctif qu'il méritait, en le menaçant du bâton, et comment Saïd-Bin-Salim le consola avec une tasse de café et un proverbe signifiant que le mal finit toujours par produire le bien; comment, enfin, après avoir perdu deux nuits et un jour, nous nous trouvâmes sous voile. — Les Orientaux ne comprennent pas le principe de l'action immédiate. Il faut donc que le voyageur en Afrique se résigne à subir tous les délais imaginables, quand il s'agit d'un départ.

Naviguant entre la côte et les îles, ce fut à travers un labyrinthe de verdure que nous atteignîmes Pemba, où nous nous arrêtâmes tout un jour, afin d'en admirer la végétation splendide. C'est sous les épais ombrages de l'île d'Emeraude que, vers l'an 1698, un flibustier fameux des mers de l'Inde, le capitaine Kidd, vint enfouir l'or et les joyaux qui étaient les fruits sanglants de ses pirateries. Plus d'une fois, les gens de Pemba ont découvert des vases remplis de petits lingots d'or, coulés sous la forme de boutons, car les flibustiers avaient adopté l'usage de porter ainsi sur leurs vêtements une portion de leurs richesses acquises au prix de tant de cruautés. Voilà pourquoi, encore aujourd'hui, il arrive souvent au capitaine marchand qui a imprudemment débarqué à Madagascar, ou dans quelque autre repaire semblable, de se voir mettre tout à coup le poignard sur la gorge, avec défense de faire le moindre mouvement, tandis qu'un adroit voleur le débarrasse en un clin d'œil de tous les boutons de son habit.

Nous passâmes la journée à Chakchak, petite ville, dont le vieux château crénelé rappelle par son aspect pittoresque, aussi bien que par son inutilité, les fabriques gothiques des bords du Rhin; puis, quittant Pemba, nous reprîmes notre course vers le

nord-est, en luttant péniblement au dehors contre le vent, la pluie ou les courants, et plus péniblement encore au dedans contre la dégoûtante vermine et l'infecte odeur de notre navire. Enfin, le 16 janvier, une brise favorable nous jeta dans le port de Mombas, où notre entrée fut caractéristique. — Dès que nous fûmes à portée de la voix, les hommes nous crièrent, de la plage : « Quelles nouvelles ? » Des nymphes à peau d'ébène, qui prenaient le plaisir du bain, sous le simple costume des Néréides, nous accablèrent de leurs sarcasmes qui n'étaient pas du goût le plus épuré, et les négrillons, courant sur le sable, répétèrent à l'envi, avec leurs voix perçantes : *Mzungu ! mzungu !* Un homme blanc ! un homme blanc !

§ II.

Mombas et Pangany.

Depuis les temps les plus anciens, les peuples de cette côte inhospitalière n'ont pas cessé d'employer la force ou la ruse, la guerre ouverte ou la trahison, pour empêcher le voyageur européen d'explorer leur pays. Corrompus par les Arabes et par les Sawahilis, qui, dès lors, jouissaient du monopole du commerce de la contrée, les pilotes de Vasco de Gama essayèrent de faire échouer ses vaisseaux. A une époque plus récente, les Banians, devenus les principaux marchands de cette région, ont tenté d'exciter contre nous les tribus moitié arabes, moitié nègres, auxquelles appartient la navigation locale, et les sanguinaires sauvages de l'intérieur qui, outre leur antipathie naturelle pour les hommes blancs, savent par des prophéties que la souveraineté leur échappera quand leur sol aura été souillé par les premiers pas des Francs. C'est encore à l'instigation des Banians que les Somals de la côte de Berberah ont enlevé, en 1826, le brick *la Mary-Ann*, et qu'ils en ont massacré l'équipage. Une ligue, qui avait pour chef secret le collecteur banian de Zanzibar, était si étroitement formée en 1844, que le colonel Hamerton ne put trouver une seule barque, dont le patron consentît à lui faire franchir l'étroit canal qui le séparait de la terre ferme. Pour vain-

cre cette résistance, il fallut que le consul empruntât une des chaloupes du prince. Aujourd'hui l'autorité fermement établie du sazzid, le nombre toujours croissant des négociants et des vaisseaux d'Europe ont fait comprendre aux Arabes, aux Banians et aux Sawahilis que le temps d'insulter les blancs était passé. Ils défendent leur terrain pied à pied cependant, sachant parfaitement que le développement de notre commerce doit anéantir leur monopole. Un voyageur, aidé par d'heureuses circonstances, peut maintenant essayer de pénétrer dans l'intérieur du pays ; mais il doit considérer l'appui du sazzid de Zanzibar comme une condition *sine quâ non* de sa réussite, et, à moins d'être en grande force, ou d'avoir de l'or à distribuer à pleines mains pour s'ouvrir toutes les voies, il doit maintenir soigneusement ses communications avec son point de départ.

La ville de Mombas est citée, dès l'an 1330, par le scheik Ebn Batutah, comme une cité considérable, où les fruits abondent, où la population est chaste, honnête et pieuse. Deux siècles plus tard, le Camoëns, dans *la Lusiade*, vante les magnifiques jardins, les tours majestueuses, les nombreux vaisseaux, les vaillants cavaliers, et enfin les jeunes beautés, parées de robes de soie, que Vasco de Gama et ses compagnons ont admirés à Mombas. Le roi du pays, toutefois, malgré la blancheur vénérable de sa chevelure mentionnée par le poëte, avait conçu le charitable projet de se débarrasser de ses visiteurs, en leur tendant des embûches. Pour les engager à mettre pied à terre, il leur avait envoyé des échantillons de poivre, de gingembre ou de clous de girofle ; il leur avait promis, en outre, de leur fournir de la cire, du blé, de l'ambre gris, de l'ivoire et des métaux précieux ; puis, lorsque le vaisseau de l'amiral vint mouiller dans le port, il échoua tout d'abord sur un écueil caché ; son pilote, qui le trahissait, sauta à la mer et, de tous les côtés, se montrèrent des barques remplies de Maures armés, qui étaient prêts à commencer le massacre des Portugais. Ceux-ci toutefois parvinrent à se dégager. Vasco de Gama raconte que, plus tard, il apprit tous les détails de ce complot par des captifs musulmans ; mais nous devons ajouter que, pour les faire parler, il avait eu recours au procédé, très-simple à ses yeux, de faire verser sur leur corps la graisse bouillante de quelques jambons. Le même

héros avait coutume de décorer ses vergues de quelques infidèles pendus pour le plus grand honneur de sa religion. Albuquerque en usait de même, et quand ses soldats voulaient dépouiller les femmes des païens des anneaux qu'elles portaient aux bras et aux jambes, ils trouvaient que le moyen le plus expéditif était de couper les poignets et les chevilles de ces créatures sans foi. On comprend que les Orientaux n'aient pas trouvé dans cette façon d'agir le motif d'une sympathie bien vive pour les Européens.

C'est en 1505 que les Portugais conquirent et occupèrent définitivement Mombas. A cette époque, ils étaient maîtres de tous les ports principaux de la côte orientale d'Afrique, sur une étendue de plus de deux mille milles. Contrairement à l'opinion admise en Europe, la tradition locale rapporte qu'ils pénétrèrent fort avant dans l'intérieur ; et, en effet, il n'est nullement probable que des guerriers aussi aventureux soient restés inactifs dans les villes du littoral. Les Sawahilis parlent d'un fort en ruines qu'on voit sur la colline de Rijnira, laquelle est située au nord de la rivière de Pangany [1], à cent soixante milles de l'Océan, selon M. Rebmann. On assure aussi que dans la Chagga, région montagneuse à l'ouest de Mombas, dont le sommet le plus élevé est le Kilimanjaro, couvert, dit-on, de neiges éternelles, on rencontre encore les restes d'un mur de pierres avec des embrasures et l'image d'une femme à longs cheveux tenant un enfant dans ses bras. Les Wanikas, qui habitent ces montagnes, ont aussi conservé certaines images qu'ils déclarent être venues de l'Occident ; et comme l'iconolatrie leur est d'ailleurs inconnue, il faut que les représentations qu'ils possèdent leur aient été apportées par une race plus civilisée.

Le 9 du mois de jemadi-el-akhir, en l'année 1110 de l'hégire (1698 de l'ère chrétienne), la noble tribu arabe des Mazrins, qui commandait aux Sawahilis de la côte, enhardie par la présence de l'escadre de l'iman de Mascate, envahit Mombas par surprise et y massacra tous les chrétiens. Depuis cette journée, que rap-

[1] La rivière de Pangany coule perpendiculairement à la côte et se jette dans la mer à peu de distance au nord de Zanzibar, par environ 6 degrés de latitude. A son embouchure se trouve la ville du même nom, dont nous parlerons plus loin.

(*Note de la Rédaction.*)

pellent encore aujourd'hui de nombreuses ballades, les vainqueurs jouirent d'une indépendance à peu près entière, se contentant d'envoyer quelques cadeaux au souverain de l'Oman. En 1823 cependant, pressés par celui-ci, qui voulait les assujettir à son autorité, ils se plaçaient sous la protection de l'Angleterre, dont ils arborèrent le pavillon. Enfin, en 1837, après deux ans d'une guerre infructueuse, Sazzid-Saïd parvint, sur la foi d'un serment juré sur le Coran, à attirer à bord de son vaisseau le chef des Mazrins et vingt-six de ses parents. C'était un piége. Le navire leva l'ancre aussitôt et fit voile pour Ormuz, où les Mazrins finirent leurs jours dans la captivité. La facilité des Arabes à se laisser tromper, eux qui sont toujours prêts à tromper les premiers, est vraiment incroyable. Quoi qu'il en soit, le pouvoir des Mazrins fut remplacé dès lors par celui du sazzid, et les voyageurs européens ont à regretter que l'Angleterre n'ait pas saisi l'occasion qui lui avait été offerte d'occuper Mombas. Si elle l'eût fait, l'intérieur du continent leur serait ouvert aujourd'hui.

Mombas est bâti sur une petite île de corail, peu éloignée de la terre ferme. C'est le canal intermédiaire qui lui sert de port. On y débarque sur un môle naturel d'où, à l'aide d'un escalier construit par des Anglais, on arrive jusqu'à la ville, en face de la maison des missionnaires, fabrique grossière dont les deux étages contrastent par leur hauteur avec les humbles cabanes de roseaux des indigènes. Il existe d'ailleurs plusieurs autres maisons en pierres. Outre quelques églises ruinées et plusieurs puits bien construits qui fournissent encore aujourd'hui la meilleure eau de la ville, les Portugais ont laissé à Mombas un grand fort, placé de manière à commander entièrement le mouillage. C'est un vaste édifice d'une belle couleur dorée, dont les longues courtines flanquées de tours rondes, les donjons carrés et les dômes intérieurs entourés d'arbres, offrent l'aspect le plus pittoresque. En face, sur le continent, au delà du détroit dont l'eau est bleue et transparente, se déploient de nombreux vergers d'une végétation magnifique. En résumé, tout se réunit ici pour charmer l'œil du voyageur. Si le climat est plus chaud qu'à Zanzibar, il est aussi plus sain.

La population de Mombas s'élève à huit mille âmes, indépen-

damment des trois cents soldats beloutchis formant la garnison du fort. Les habitants des petites villes se font rarement remarquer par leur bienveillance envers les étrangers. Nous apprîmes promptement à nos dépens qu'en nous dénonçant l'orgueil, l'arrogance, les méchants propos, la déloyauté, et enfin le fanatisme des gens de Mombas, les Arabes n'avaient été que justes. Nous fûmes traités en ennemis, et quand on vit que nous ne voulions pas nous laisser rançonner, on essaya d'être insolent. Je me vis, un jour, obligé de mettre le sabre à la main pour chasser de chez moi un impertinent. Le lendemain, peu s'en fallut que je ne traitasse plus sévèrement encore un des principaux personnages du pays. Le commandant du château, vieil Arabe de la Mecque, aussi perfide qu'ignorant, voulut nous dépouiller de nos revolvers et de nos fusils. Son digne fils se serait contenté d'une provision de poudre et d'un chronomètre en or. Les Banians eux-mêmes avaient besoin d'être rappelés à la politesse. En un mot, la seule personne dont nous eûmes à nous louer fut le gouverneur, noble Arabe d'Oman. Aussi ressentîmes-nous un vrai soulagement de cœur lorsqu'après avoir recueilli toutes les informations qui nous étaient nécessaires, nous pûmes dire adieu à Mombas.

Avant notre départ, nous voulûmes, le capitaine Speke et moi, aller visiter, dans sa résidence, le révérend M. Rebmann, l'un des membres de la mission anglaise. Nous partîmes un matin, dès l'aurore, et après une navigation de dix milles, accomplie fort lentement dans des canaux bordés de part et d'autre par une végétation tropicale, nous vînmes, vers midi, prendre terre sur le continent, à un mille environ du pied des collines du Rabaï, dont nous eûmes ensuite à gravir la pente fort abrupte du côté de la mer ; puis une course de quatre milles dans ces montagnes boisées nous amena jusqu'en face de la maison de nos missionnaires.

Dans un pays tel que celui-ci, cette habitation est un chef-d'œuvre d'industrie. Commencée en 1850 par MM. Rebmann et Erhardt, elle a été achevée en deux ans. Elle consiste en trois corps de logis en maçonnerie construits autour d'une cour carrée dont le quatrième côté est fermé par une grille. Vers le soir, nous y pûmes jouir d'une brise rafraîchissante, entièrement in-

connue à Zanzibar. Malheureusement l'établissement manque d'un puits, et de plus il est infesté par la fourmi rouge, dont on peut se préserver la nuit en plaçant les quatre pieds des lits dans des vases pleins d'eau, mais qu'il est absolument impossible d'éviter pendant le jour. L'insecte maudit envahissant vos vêtements s'élève jusqu'à votre tête, va se nicher dans vos cheveux, puis, de là, explore incessamment votre nez et vos oreilles. C'est un véritable fléau. A notre arrivée, une troupe de serviteurs, plus grotesques les uns que les autres, s'empressa autour de nous pour contempler de plus près deux nouveaux hommes blancs. Des sauvages de la montagne se présentèrent bientôt, et les plus courageux (car ce n'est jamais sans effroi qu'un véritable Africain se voit entre des murs de pierres) pénétrèrent dans l'intérieur de la maison pour nous observer à leur tour et pour nous demander un morceau d'étoffe ou bien un peu de tabac.

J'employai cette soirée à recueillir de M. Rebmann, qui s'est consacré à l'étude des populations au milieu desquelles il est depuis neuf ans, toutes les informations que me fournissait son inépuisable obligeance sur les races de cette partie de l'Afrique. Le révérend missionnaire les partage en trois grandes sections, savoir :

1° Les peuples purement nomades, tels que les Somals, dont j'ai parlé dans mon voyage à Harar, les Gallas, les Masaï, etc. : — tous ceux-là, essentiellement belliqueux et féroces, sont la terreur et le fléau de leurs voisins ;

2° Les tribus demi-pastorales, comme les Wakambas qui, bien que dépourvus d'habitations permanentes, font cultiver les champs par leurs femmes et ne se livrent qu'occasionnellement au pillage ;

3° Les peuplades agricoles, telles que les Wanikas et autres, qu'on rencontre dans toute la région située entre la mer et les grands lacs. Ils sont querelleurs et voleurs ; mais ils se montrent pacifiques à l'égard des étrangers. Ce sont des mulâtres dont le sang nègre a été mêlé au sang asiatique. Les formes de leur corps sont irréprochables, tandis que les traits de leur visage sont repoussants. Parmi les jeunes femmes, il en est de si belles que si l'on n'aperçoit pas leur figure, on les compare involontairement à la Vénus de Médicis ; mais si elles viennent à dé-

tourner la tête on tressaille en découvrant une face hideuse. — Quant au moral, les Wanikas sont une race d'hommes dégradés, ivrognes, imprévoyants, paresseux, lâches et dissolus. Les musulmans ont dédaigné leur conversion, et nos missionnaires, après l'avoir entreprise, ont été contraints d'y renoncer. Ils sont d'ailleurs naturellement éloquents et, pour vertu principale, ils ont l'amour de la famille. La faim seule peut les déterminer à livrer leurs enfants à l'esclavage. C'est ainsi qu'il y a peu d'années, le gouverneur arabe de Mombas profita d'une affreuse disette pour se faire remettre comme gage du blé qu'il fournissait aux Wanikas un certain nombre de leurs enfants et de leurs femmes, et, quand il se vit maître de ces infortunées créatures, il les vendit à des marchands d'esclaves... Le châtiment de ce méfait ne se fit pas longtemps attendre. En 1844, cet honnête gouverneur, à la suite d'un combat malheureux contre la tribu nègre des Sewis, fut fait prisonnier par ces sauvages sanguinaires qui, après avoir mutilé et égorgé son fils sous ses yeux, le firent périr lui-même dans les plus affreux supplices.

Nous nous proposions une courte excursion dans l'intérieur; mais toutes les circonstances se réunirent pour contrarier notre projet. Le pays était privé d'eau par la sécheresse ; les provisions étaient impossibles à trouver ; enfin ni guides, ni porteurs, ne voulaient s'exposer au danger de rencontrer les partis de maraudeurs qui infestaient la côte. On avait à craindre que l'accès des montagnes fût interdit aux voyageurs pour plusieurs années. Tel est, au surplus, l'état normal de cette partie de l'Afrique. On n'est jamais sûr à l'avance d'y pouvoir suivre une route quelconque ; car un meurtre imprévu suffit pour la fermer pendant un quart de siècle. Le commerce seul finit toujours par frayer la voie à ses marchandises, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. C'est ainsi que, l'année dernière, en s'associant à des marchands, le docteur Kraff a pu, au risque de sa vie, visiter la province de Kikuyu, chez les Oukambanis. Pour atteindre ce district, à travers lequel on arrivera plus tard jusqu'au centre de l'Afrique intertropicale, il faut, en partant de Mombas, quatorze longues journées de marche dans la direction du nord-ouest. Que les géographes ne se fassent pas illusion cependant ; car on pourra bien apprendre au premier jour que

les Arabes de Mombas ont enlevé les caravanes et vendu les voyageurs, ou bien que les féroces Gallas les ont égorgés. Tout change si vite ici ! Il y a peu d'années, les Waknafis étaient la terreur de Mombas, et aujourd'hui ils sont tombés sous les coups des Masaï qui dominent à leur place. Ces derniers occupent un canton salubre et couvert de pâturages, au delà de la Chagga, à l'ouest. Nomades, mais dépourvus de chevaux, ils parcourent incessamment le pays avec leurs chameaux et leurs troupeaux, en s'arrêtant dans tous les lieux qui leur fournissent l'herbe et l'eau en quantité suffisante. Ils sont grands, bien faits et très-noirs, comme les Somals. Leur aspect est rendu singulièrement effrayant par leur coiffure de plumes, leurs vastes boucliers, leurs énormes massues et leurs lances, dont le fer étincelant est aussi large qu'une pelle. La rudesse de leurs manières glace d'effroi les tribus du littoral. Quand ils rencontrent un voyageur, ils lui arrachent ses vêtements et, pour éprouver son courage, ils placent sur sa poitrine un arc bandé. La vie d'un homme n'est rien à leurs yeux, et chez eux les armes sont la seule protection à laquelle on puisse recourir. Lorsqu'ils sont d'humeur pacifique, les marchands de Mombas, de Wasin, de Tanga et de Pangany vont les visiter. Cette année, personne n'a osé franchir leur frontière. Les bestiaux sont le but principal de leurs incursions chez leurs voisins. Ils prétendent que leur dieu leur a donné droit à tous les troupeaux. Ils n'attaquent jamais pendant la nuit, comme les autres Africains ont coutume de le faire ; ils repoussent le nom de voleurs, et ils ne quittent le lieu de la déprédation qu'ils viennent de commettre qu'après y avoir séjourné assez longtemps pour que leurs ennemis puissent venir leur offrir une revanche. Ils redoutent les fusils, parce que leurs boucliers ne sont pas à l'épreuve de la balle. Jusqu'à présent, ils avaient évité la rencontre des musulmans ou des blancs sur le champ de bataille ; mais la victoire qu'ils viennent de remporter et dont je vais parler aura sans doute excité leur audace.

Le bruit s'étant répandu tout à coup à Mombas que les Masaï s'avançaient rapidement dans la direction de Kisulodiny, nous y courûmes pour porter secours aux missionnaires; mais heureusement l'imminence du danger avait été exagérée et nous pûmes

les ramener avec nous dans la ville. C'était le 22 janvier 1857. Quelques jours plus tard, à l'entrée de la nuit, on vit tout à coup les montagnes à l'horizon se couvrir de feux, et le lendemain, dès les premières lueurs de l'aurore, les vallées voisines de la maison des missionnaires étaient jonchées de cadavres des malheureux qui n'avaient pas eu le temps ou la prudence de fuir. Recueillant du butin à chaque pas, les sauvages poussèrent leur marche jusqu'aux approches de la mer. Là ils rencontrèrent un corps d'Arabes et de Sawahilis armés de mousquets, dont la première décharge les dispersa. En vrais Orientaux les vainqueurs se débandèrent à leur tour, afin de poursuivre leurs ennemis et de recouvrer leurs bestiaux ; mais les Masaï, se ralliant subitement, exécutèrent un vigoureux retour offensif, mirent les Arabes dans une déroute complète et tuèrent vingt-cinq de leurs soldats. Après avoir joui pendant quelques jours de leur triomphe et s'être gorgés de viande de bœuf, ils sont rentrés dans leurs montagnes, ivres de joie et chargés de dépouilles.

Dès le 24 janvier, nous étions remontés à bord du *Riami* et nous avions repris la route de Zanzibar. Le 26, dans la soirée, après avoir visité le petit établissement de Wasin, situé comme Mombas sur une île de corail, nous atteignîmes Tanga. Un petit fort carré et quelques huttes qui subsistent encore sur un îlot séparé du continent par un détroit, marquent l'emplacement de l'ancienne colonie, tandis que la ville actuelle se montre entourée de bosquets de cocotiers et de calebassiers sur une falaise qui domine la mer. Sa population, forte de 4,000 à 5,000 âmes, est particulièrement adonnée au commerce. Deux fois par an, en juin et en novembre, après la première et la seconde saison pluvieuse, il part de Tanga une caravane qui se rend en vingt jours au pays des Masaï. Elle va offrir aux sauvages de l'intérieur des étoffes de coton, des verroteries, du fil de fer et de laiton. Elle reçoit en échange de l'ivoire, des chameaux, des ânes et quelques esclaves. Indépendamment de ce trafic, les habitants de Tanga tirent divers produits agricoles de leur sol, qui est fertile en grains et en légumes.

Nous débarquâmes le 27 au matin, et, en l'absence du gouverneur arabe, nous fûmes reçus par les diwans ou chefs des Sawahilis, par le jemadar, à la tête des quinze soldats beloutchis

formant la garnison, et enfin par le collecteur de la douane, vieux Banian nommé Mizan-Saïb. On nous conduisit à la cabane qu'avait occupée le révérend M. Erhardt; on nous apporta du café, des fruits et du lait; on nous traita, en un mot, avec des égards extrêmes. Ma journée fut employée à recueillir toutes les informations que je pus me procurer sur le commerce ou la géographie du pays et à écouter les histoires merveilleuses qui avaient pour sujet le Kilimanjars. Sur les flancs de cet Olympe éthiopien, Sheddah a construit une ville d'airain, et il a couronné le sommet de la montagne par un dôme d'argent dont les reflets sont de mille couleurs. C'est là que se rassemblent les Jamis, génies cruels qui se plaisent à déjouer tous les efforts de l'homme assez audacieux pour tenter l'approche de leur palais. A mesure qu'il avance, l'imprudent voyageur voit reculer la montagne; et plus il s'élève, plus aussi il voit s'élever la cime qu'il prétend atteindre. Le sang finit par jaillir de ses narines; ses doigts se recourbent paralysés; la respiration lui manque, et, quel que soit son courage, il est forcé de s'arrêter... A travers ce tissu fabuleux qui rappelle les récits d'Hérodote, il est facile de discerner les effets du froid éprouvé à une grande hauteur.

Pendant la soirée, nous fûmes honorés par les symphonies étourdissantes d'un orchestre complet que nous récompensâmes par le don d'un dollar, rémunération bien chétive assurément, si la valeur de la musique se mesure à la quantité du bruit. Après ce divertissement, nous retournâmes sur notre barque où des fruits, du lait, plusieurs chèvres et un bœuf nous furent envoyés par les diwans. Ces chefs, qui aiment à recevoir le titre de sultans, exercent dans leurs villages respectifs une autorité presque souveraine. Le populaire, en leur présence, ne peut ni s'asseoir, ni porter un turban, ni faire usage du parasol. A eux seuls appartient aussi le droit d'exécuter la danse de guerre dans les occasions solennelles.

Les diwans de Tanga m'ayant proposé de me fournir une escorte pour aller, à quatre ou cinq milles dans l'intérieur, visiter les restes d'une ancienne ville, je me suis mis en route le jour suivant, accompagné par une petite troupe d'hommes armés de lances. Il nous fallut peu de temps pour atteindre le but de cette excursion. Les ruines offraient de loin l'aspect d'un

château démantelé. Pénétrant par une brèche, je me trouvai dans une enceinte rectangulaire et bastionnée. La muraille était solidement construite et munie de meurtrières pour le jeu de la mousqueterie. Le site était élevé au-dessus de la plaine ; cependant un pli de terrain dérobait la vue de la mer. Au centre sont les débris d'une mosquée dont l'architecture était évidemment fort grossière. Je remarquai un puits très-bien construit et les vestiges d'un bon nombre de maisons. Des nègres de la tribu des Warégéjus sont venus placer leurs huttes parmi les ruines qui leur procurent des abris pour leurs chèvres, leurs ânes et leurs vaches. Aucun de ces ouvrages ne put me fournir une tradition quelconque à l'égard du lieu où je me trouvais ; mais les Arabes qui m'avaient accompagné me dirent que la ville dont je contemplais les restes avait été habitée jadis par la dynastie des Zurabys, laquelle, ayant précédé celle qui règne maintenant à Mascate, florissait il y a cent cinquante ou deux cents ans. C'est donc une ancienneté peu reculée.

Les gens de Tanga tiennent tous les cinq jours, dans un des villages voisins, un marché qu'ils nomment un *goglio*, et auquel se rendent les sauvages de l'intérieur. Curieux d'observer cette scène, je revêtis le gros turban avec la longue robe d'un Arabe et je me mis en chemin, accompagné par Saïd-ben-Salim, par le jemadar poussif de Tanga, qui s'asseyait tous les quarts d'heure pour souffler, et, enfin, par un vieil Arabe qui s'était fait notre cicerone. Longeant le bord de la mer, nous traversâmes d'abord un village entouré de beaux cocotiers, dans lequel je remarquai plusieurs forges et une bruyante école de jeunes garçons. Nous eûmes ensuite à franchir une rivière assez profonde, encaissée entre des bords garnis d'arbres. Les naturels de cette côte ne sont nullement marins ; ils n'ont pas un seul canot et ne savent même pas nager. Pour passer d'une rive à l'autre, les femmes se faisaient porter par les hommes, et leur effroi, lorsqu'elles se voyaient au milieu de l'eau, était inexprimable. Au delà de la rivière, nous eûmes encore à parcourir une plaine cultivée, et enfin nous atteignîmes le lieu du marché. C'était le penchant d'une colline qui s'inclinait vers la mer. L'affluence était considérable. Les tribus sauvages des Washenzy, des Ousambaras, des Wadigo et des Warégéjus avaient là leurs

représentants. Tous les hommes étaient armés, selon l'usage, et ils se tenaient debout, tandis que les femmes étaient assises à côté du fardeau de marchandises qu'elles avaient apporté. Chacune avait son enfant sur le dos, et cette frêle créature subissait incessamment la réaction des mouvements maternels, mouvements souvent assez violents, car ce n'était jamais sans un long et vif débat que les marchés se concluaient, et cependant je n'entendais pas un seul cri. J'avais évidemment sous les yeux le bébé modèle... Les sauvages avaient amené des moutons et des chèvres ; ils avaient apporté leurs noix de coco, leur blé et leur beurre fondu. En échange de ces produits, les gens de la côte offraient des cotonnades, des verroteries, des vases en fer, du poisson sec, du sel, des liqueurs alcooliques, des épices, des crochets, des aiguilles et du fil. Réunis sous l'ombrage des arbres, les divers groupes étaient généralement bruyants mais pacifiques. On m'assura cependant que fort souvent il s'élève des querelles qui se règlent avec la massue et le poignard.

Quelques autres excursions nous ayant retenus à Tanga pendant six jours, nous ne repartîmes que le 2 février, après avoir fait une ample distribution de bonnets d'étoffe et de pièces de mousseline aux gens qui nous avaient si bien accueillis. Cinq heures de navigation nous conduisirent dans une baie nommée Tangata, où nous nous arrêtâmes un jour entier pour visiter certaines ruines du voisinage, auxquelles on attribue une origine persane. Elles consistaient en quelques murs, restes informes d'anciennes demeures qui n'ont plus aujourd'hui d'autres habitants que le hibou et la chauve-souris. Dans un vaste cimetière, on me montra le tombeau d'un wali, c'est-à-dire d'un saint musulman qui est l'objet de la vénération locale, quoique son nom soit inconnu. Près d'une mosquée bien bâtie, dont l'architecture accuse environ deux cents ans de date, se trouvent plusieurs élégants mausolées, parmi lesquels le plus remarquable m'offrit un fragment de tuile persane chargé de beaux caractères d'écriture tracés en azur. Cette inscription, qui était incomplète, avait très-probablement une origine asiatique. Les Sawahilis qui me la montraient me racontèrent que le sultan des Ousambaras, ayant voulu posséder cette merveille, l'avait envoyé prendre par une troupe de vingt de ses guerriers ; mais dix-neuf de ceux-ci

étant morts successivement d'une manière mystérieuse, la tuile avait été rapportée à sa place. Nonobstant cette effrayante histoire, quelques pièces de mousseline parvinrent à convaincre les diwans qui m'accompagnaient qu'ils pouvaient sans aucun scrupule me céder leur pieuse relique, dont je m'emparai immédiatement.

Ce marché conclu, nous retournâmes à notre barque, suivis par les diwans qui, après s'être régalés de dattes, de confitures et de café, me supplièrent de revenir avec eux, afin de les aider de ma science européenne à trouver de l'eau douce, car les quatre ou cinq vieux puits bien construits qui existaient encore parmi les ruines que nous venions de visiter, étant détériorés par le temps, ne donnaient plus qu'une eau nauséabonde. C'est ainsi que le *wazunga*, le voyageur blanc, est toujours considéré comme un sage, dont le savoir est sans limites; et si son arrivée est suivie seulement de quelques averses, il est salué comme un génie bienfaisant.

Le 3 février, une brise tiède nous poussa jusqu'à Pangany, ville située à l'embouchure de la rivière du même nom, à peu près à égale distance entre Tanga et Zanzibar. Il était nécessaire ici d'user en débarquant de ce cérémonial si cher aux Africains; car je comptais faire ultérieurement de Pangany mon point de départ pour l'intérieur. En conséquence, immédiatement après notre arrivée, j'envoyai à terre Saïd-Bin-Salim, paré de son plus brillant costume, pour remettre aux diverses autorités locales les lettres dont le sazzid m'avait chargé pour elles. Vers le soir, je débarquai à mon tour avec mon compagnon, nos deux serviteurs portugais et tout notre bagage. On nous reçut avec les plus grands honneurs. L'orchestre réuni à cette occasion se composait de trois énormes tambours, de plusieurs grands et gros bassons en bois noir, de deux flageolets, et, enfin, de l'instrument d'apparat nommé *ouputou*, lequel ressemble singulièrement à un chaudron de cuivre. La danse de guerre fut exécutée en notre présence par les diwans, avec toute la solennité convenable, tandis que des jeunes filles esclaves s'acquittaient aussi d'une représentation mimique d'un autre caractère. La foule dont nous étions entourés goûtait vivement ce spectacle, et ce ne fut qu'après une heure, fort longue pour notre impatience, que le wali-

meriko, c'est-à-dire le gouverneur, ancien esclave affranchi du sazzid, nous introduisit enfin dans le logement qu'il nous avait préparé, à l'étage supérieur de sa maison.

Le lendemain, de grand matin, nous montâmes sur la terrasse de notre demeure, pour y jouir de la vue qu'elle offrait. A nos pieds coulait la rivière, bordée au nord par des bosquets de cocotiers et au sud par de hautes falaises, dont les flancs étaient dorés par les feux du soleil. Au fond, entre les rives chargées de la végétation des tropiques, se montraient des montagnes bleuâtres, et de l'autre côté se déroulaient les flots azurés de la mer que parsemaient de petits rochers noirs. A ce magnifique paysage il manquait seulement les ouvrages de l'homme. Quelques donjons crénelés sur les collines l'auraient fait ressembler aux plus beaux aspects du Rhin ; un nombre convenable de kiosques, de minarets et de blanches villas eussent permis de le comparer à ce détroit sans rival qu'on nomme le Bosphore.

Pangany et le village voisin de Kumba sont placés sur la rive gauche de la rivière, dans la plaine étroite et basse qui, du pied de la haute chaîne de collines qu'on voit courir parallèlement à la mer, à dix ou douze milles de distance, descend jusqu'à la plage. Sur le bord opposé sont Bueny et Mzimd-Lia, villages bâtis au-dessous de grandes falaises jaunes, dont le sommet est couronné de bois presque impénétrables. L'entrée de la rivière, large ici de deux cents mètres, est rendue très-difficile aux navires par une barre dans laquelle il n'existe qu'une passe assez dangereuse. L'eau des puits est de mauvaise qualité ; mais qui s'aviserait d'aller en chercher une meilleure un peu plus loin ? Si le climat est salubre pendant la saison sèche, les cas de fièvre sont fréquents et graves au temps des pluies.

Il existe à Pangany une vingtaine de maisons de pierre ; le reste des habitations consiste en des huttes de roseaux, uniformément accompagnées de cours circulaires, encloses par des nattes et dans lesquelles s'accomplissent les soins quotidiens du ménage. Les bois des environs servent de repaire à des léopards. Quelque temps avant notre arrivée, une de ces bêtes féroces escalada la terrasse de la maison que nous occupons et y enleva une jeune esclave dormant à côté de son maître. Celui-ci prit bravement son sabre, alla verrouiller avec soin toutes les portes

de sa demeure et revint se coucher, sans s'inquiéter davantage de la malheureuse enfant qui lui criait : « Maître! maître! à mon secours! » Elle fut emportée dans le jungle et dévorée... La rivière fourmille aussi d'alligators, et, pendant notre séjour, un jeune garçon disparut, enlevé par eux. Quand un étranger demande aux gens de Pangany pourquoi ils ne brûlent pas le bois où se tiennent les léopards et pourquoi ils ne chassent pas les crocodiles, ils lui répondent que ceux-ci portent bonheur et qu'en cas d'attaque des ennemis on trouve dans le jungle un asile assuré. Pangany est entouré de beaux bouquets d'arbres, de jardins bien cultivés et de champs où croissent le holcus, le maïs et le sésame. On n'y peut pas élever de vaches, à cause de la nature nuisible de l'herbe; les chèvres n'y donnent pas de lait et les moutons y sont fort rares. La volaille seule y abonde comme dans tout le reste de l'Afrique, et avant les dernières guerres locales, dont j'aurai à parler, le beurre clarifié, cet assaisonnement par excellence des pays orientaux, s'y trouvait à bas prix, quoiqu'il fût de qualité supérieure.

Pangany, avec les trois villages qui l'avoisinent, contient une population totale de quatre mille habitants, dans laquelle les femmes esclaves figurent pour un chiffe considérable. Des Banians, au nombre d'une vingtaine environ, exercent y exclusivement le commerce de l'ivoire, qu'ils envoient chercher dans l'intérieur par des courtiers qu'ils nomment des *pagazis* et dont ils déplorent l'exorbitante infidélité. Les bénéfices de ce trafic sont considérables; mais ce qui le rend moins profitable et moins sûr, ce sont les habitudes de mendicité invétérées parmi les naturels. Ici, le prince lui-même est un mendiant, et quand les Banians voient leur porte assiégée par soixante ou quatre-vingts sauvages réclamant à grands cris du blé, du beurre ou de l'huile, ils n'osent exprimer un refus. Outre les bois de construction coupés sur les bords de la rivière, on exporte de Pangany à Zanzibar des grains, du beurre clarifié et environ quarante mille livres d'ivoire, de cornes de rhinocéros ou de dents d'hippopotame.

Nous n'avions pas de temps à perdre. Il fallait prendre une résolution, et elle était difficile en présence de ces deux fléaux du voyageur en Afrique, les perpétuelles demandes de dollars et les guerres des tribus entre elles. Pangany et Bueny, ces deux

cités rivales occupées à se défier sans cesse à travers le petit fleuve qui les sépare, reconnaissent toutes deux la souveraineté du prince de Mascate ; mais leurs gouverneurs et leurs diwans sont en réalité choisis par deux petits potentats de l'intérieur, le sultan musulman des Ousambaras et le chef païen des Wazeguras, lesquels, naturellement, sont ennemis mortels. Une guerre intestine sévit en outre parmi les Wazeguras, race méchante, adonnée avec ardeur à l'infâme trafic des esclaves. Nos hôtes de Pangany apprenant que nous étions munis de lettres du sazzid de Zanzibar pour le sultan Kinwere, leur seigneur féodal, voulaient nous empêcher de nous rendre dans la capitale de ce dernier par la route la plus courte, qui traverse le territoire des Wazeguras, et prétendaient nous imposer le détour de Tangata. Comme ils nous voyaient dépourvus d'une escorte armée, ils s'entendaient entre eux pour refuser de nous accompagner, ce qui n'empêchait d'ailleurs aucun d'eux de réclamer de nous des cadeaux. De notre côté nous étions fermement résolus à nous rendre directement chez le sultan Kinwere, en remontant la rive gauche de la rivière que nous voulions explorer.

La question d'argent était encore plus difficile à résoudre. Dans ce pays, l'argent fait tout. S'il vous manque, vous devez vous résigner à voyager seul, sans autres serviteurs que des nègres abrutis, sans autre instrument d'observation que vos tablettes ; vous devez vous soumettre aux usages les plus dégoûtants, aux retards les plus multipliés, aux fatigues et aux privations les plus cruelles ; vous devez, en un mot, vous résigner à jouer votre vie un contre mille. Voilà l'un des extrêmes. L'autre est de voyager sans être forcé de modérer sa dépense, c'est-à-dire en consommant, par exemple, une somme de cinq mille livres sterling (125,000 francs) en une seule année. On peut alors, en achetant tous les consentements dont on a besoin, suivre la direction que l'on préfère, se livrer à toutes les observations scientifiques, manier tranquillement son sextant au milieu de gens qui, pour s'emparer de ce morceau de cuivre, couperaient la gorge au voyageur isolé ; s'assurer enfin, tout en voyageant commodément, des conditions de sécurité pour le retour. En partant de Pangany, à la tête de cent hommes armés de fusils, nous aurions pu atteindre le Kilimanjaro à travers la Chagga et le pays

des Masaï ; mais cette escorte nous eût coûté cent livres par semaine, et six semaines auraient suffi pour épuiser entièrement nos ressources. Voilà pourquoi, cher lecteur, nous fûmes contraints de nous contenter d'une rapide excursion à Fuga.

Les intrigues, cependant, se multipliaient autour de nous. Muigny-Katif, fils du sultan des Ousambaras, nègre musulman à figure sinistre, passait à Pangany, se rendant à Zanzibar, pour y expliquer sa conduite à l'égard de certain asile qu'à l'exemple de Romulus il avait ouvert aux bandits et aux esclaves fugitifs. Il nous fit demander impérativement les cadeaux que je destinais à son père. Je refusai nettement, tout en m'abstenant d'ailleurs de le faire arrêter par le sazzid, ainsi que m'en priait le jemadar de Pangany; car je trouvais le procédé un peu trop oriental. Enhardis par l'exemple de leur prince, les habitants me demandèrent un droit de séjour dans leur ville. Je les refusai non moins énergiquement et les menaçai de les dénoncer à Zanzibar. Chacun enfin venait réclamer de nous le *bakshisle*; mais nous tînmes bon et personne n'obtint le plus léger cadeau.

Fatigués de ces importunités, nous résolûmes de visiter Chogway, poste avancé des Beloutchis, au pied des montagnes, afin de nous rendre de là dans le village du sultan Kinwere. Nous fîmes secrètement nos préparatifs ; puis, congédiant subitement le riami et laissant notre bagage dans la maison du wali, sous la garde de Saïd-Bin-Salim et d'un de nos Portugais, nous nous embarquâmes, le 6 février, dans un bateau manœuvré par quatre rameurs.

(*La suite en novembre.*)

« Ce qui fait qu'on se trompe souvent sur les changements qu'on désire sans les croire possibles, c'est qu'on ignore la théorie des forces morales. Le monde physique n'est qu'une image, ou, si vous voulez, une répétition du monde spirituel : on peut étudier l'un dans l'autre alternativement. De l'eau, autant qu'il en pourrait entrer dans le dé d'une petite fille, si elle est réduite en vapeur, fait crever une bombe. Le même phénomène arrive dans le monde spirituel : une pensée, une opinion, un assentiment simple de l'esprit ne sont que ce qu'ils sont ; mais si un degré de chaleur suffisant les fait passer à l'état de vapeur, alors ces principes tranquilles deviennent enthousiasme, fanatisme, passion en un mot (bonne ou mauvaise), et sous cette nouvelle forme ils peuvent soulever les montagnes. »

(*Lettres du comte Joseph de Maistre.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE,

DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE, DE L'AGRICULTURE.

CORRESPONDANCE DE LONDRES.

LE MOIS DE LA COMÈTE. — SOCIOLOGUES ET SOCIALISTES. — LORD JOHN RUSSELL ET LORD BROUGHAM. — LE PUBLIC INCONNU. — ASSOCIATION NATIONALE DE DAMES. — FEMMES-ANGES ET FEMMES-DÉMONS. — PETITS PARLEMENTS ECCLÉSIASTIQUES. — BANCS D'ÉGLISE. — GRAVE QUESTION SUR LA NAPPE. — LES COMFORTS A L'ÉGLISE. — DINER DES MARCHANDS DE POISSON. — UN DISCOURS DU COMTE DE MONTEBELLO. — AGITATION RÉFORMISTE. — ANNONCES SCOLAIRES. — EXCLUSIVISME NOBILIAIRE. — MARIAGE SAMNITE. — M. CARDEN. — UN ENLÈVEMENT. — NOUVEAUX HÉROS DE ROMANS. — GUY LIVINGSTONE. — LES ŒUVRES DE M. A. TROLLOPE. — POEME DE LONGFELLOW. — LE FRÉDÉRIC DE CARLYLE. — EXPOSITION D'ANVERS, ETC., ETC.

Londres, octobre 1858.

Octobre sera, dans la chronique de l'Angleterre moderne, le mois de la comète. Cet astre erratique semblerait avoir converti tous les Anglais en astronomes, si on voulait relever tous les articles, tous les paragraphes, toutes les lettres dont il a rempli les colonnes de la presse quotidienne, hebdomadaire et mensuelle. Le *Times*, ce Jupiter tonnant des journaux, lui a consacré un premier-Londres qui a constaté qu'une opposition existait dans les discussions du système sidéral comme dans celles du système parlementaire, les uns attribuant les plus heureuses influences à la comète, les autres les plus funestes menaces; ces alarmistes ne

se contentant pas de nous faire peur de la comète actuellement visible, mais prétendant qu'il en existe plusieurs millions, dont les millions de queues enflammées risquent de balayer, dans leurs évolutions, toutes les étoiles du firmament et de réduire en cendre notre humble petite planète. Les savants, les politiques, les économistes n'en ont pas moins continué leurs parlements. A peine l'Association Britannique terminait-elle, à Leeds, ses séances érudites qui ont embrassé les diverses branches des sciences physiques, que « l'Association Nationale pour le progrès de la science sociale » a commencé les siennes à Liverpool. Ne confondons pas les sociologues avec les socialistes, malgré les nombreux points de contact qui les rapprochent. C'est tout à fait la classe des sciences morales et politiques de l'Institut de France, avec cette différence qu'en Angleterre cette Académie de la politique et de la philosophie, n'ayant encore qu'un an de date, constitue simplement un congrès qui ne se rassemble qu'une fois l'an, comme l'Association Britannique, et ne dure qu'une semaine. Lord Brougham en est un des principaux fondateurs, et il en a été le premier président, fonction qui a été dévolue, cette année, à lord John Russell. La grande séance d'ouverture a été précédée par un service religieux et un sermon, ce qui déjà vous fait voir que les sociologues anglais veulent rester chrétiens, et ne se soucient pas de revenir à la religion naturelle, ni de discuter la révélation. Le discours inaugural de lord John Russell a été un vrai discours-ministre, Sa Seigneurie ayant su se poser, dans tous les détails de son texte, comme la personnification de cette réforme modérée qui veut se tenir en équilibre entre l'ancien torysme et le radicalisme. Avec ce but très-peu déguisé, lord John a traité successivement de la jurisprudence et de la réforme de la législation criminelle, — de l'éducation, — du système pénitentiaire, — de l'hygiène publique et de l'économie sociale. Ce qui caractérise la politique pratique chez les hommes d'Etat anglais, c'est qu'ils savent nourrir l'exposition de leurs principes des chiffres d'une statistique très-variée. Lord John Russell a fait aussi des excursions intéressantes dans la législation des Etats-Unis et de la France, en rendant également justice à l'esprit libéral du Code américain et à la haute raison du Code Napoléon. Sa péroraison enfin, où il a parfaitement éta-

bli qu'il était aussi loin, comme réformateur, des utopies révolutionnaires de notre première République, que des philanthropes socialistes de la seconde, a été fort applaudie, d'autant plus qu'il y a introduit un juste éloge de lord Brougham, dont la verte et féconde vieillesse étonne depuis quelque temps jeunes gens et vieillards. Il y a trois semaines, lord Brougham inaugurait une statue décernée à Newton, dans son comté natal, par une harangue digne des plus belles notices d'Arago. Hier, pour justifier son propre éloge par lord John Russell, il reprenait la parole pour prononcer un discours de deux heures sur la *littérature populaire*. Lord Brougham, ardent promoteur des publications à bas prix et fondateur de la Société pour la propagation des connaissances utiles, a pu légitimement se féliciter du résultat de ses persévérants efforts. Quelques-unes de ces feuilles périodiques fondées ou encouragées par lui, il y a trente ans, se sont transformées, mais celles-là même qui n'existent plus en ont enfanté d'autres, et c'est un merveilleux ensemble que toutes celles qui, d'après ses calculs, réalisent une circulation de douze cent mille feuilles à un penny, plusieurs étant illustrées de gravures sur bois parfois plus que passables. Lord Brougham naturellement ne mentionne que les ouvrages d'histoire, de science, de morale ou d'innocentes fictions qui paraissent généralement une fois par semaine. Ces périodiques, à deux ou trois cent mille acheteurs, constituent certainement parmi les prolétaires anglais un public de lecteurs sérieux ; malheureusement, si on divisait toute la population des Trois-Royaumes en classes lisantes, cette classe intermédiaire de lecteurs en a au-dessous ou à côté d'elle une troisième bien plus nombreuse encore, dont lord Brougham n'a point parlé et que Ch. Dickens recensait dernièrement dans son petit journal en portant son chiffre à trois ou quatre millions,— public presque aussi loin de la seconde classe que celle-ci de la première (le public littéraire ou aristocratique), public inconnu, dit Ch. Dickens, et qui ne se révèle que par l'incroyable débit de la littérature à son adresse exclusive. Cette littérature, hélas ! démontre que trois millions au moins de lecteurs lisent les romans les plus stupides qu'il soit possible d'imaginer, et qu'il ne faut songer à remplacer, ni par des romans de Walter Scott, ni par des romans traduits des auteurs français,

car les uns et les autres ont été essayés, et deux éditeurs ont avoué à Ch. Dickens qu'ils virent décroître notablement leur chiffre d'acheteurs, l'un parce qu'il avait réimprimé *Kenilworth*, l'autre le *Monte-Christo* d'Alexandre Dumas! Aussi Charles Dickens, faisant indirectement l'application de cette expérience à ses propres romans, s'écrie-t-il : « Un immense *public* de lecteurs vient d'être découvert ; il ne reste plus, dans un sens littéraire, qu'à lui apprendre à *lire*[1]... »

Je crois qu'une digression toute naturelle m'amène à placer à côté de l'auguste association nationale des sociologues, une autre association nationale, aussi, qui prouve que le soleil de l'association luit en Angleterre pour tous les âges et pour les deux sexes, comme il luit pour tous les degrés de la hiérarchie politico-sociale. Il existe une Association nationale des Dames pour la propagation des connaissances sanitaires. Voulez-vous en juger par ses fruits? Cette société, prenant l'homme au berceau, publie en ce moment trois ouvrages dont voici les titres :

1. *Les dangers de l'allaitement au biberon. — Avis aux mères.*
2. *Comment gouverner un nourrisson.*
3. *Pourquoi les femmes ne nagent-elles pas ?*

N'allez pas croire ces traités trop puérils ; car, au sein même du Congrès sociologiste, lord Shaftesbury les a recommandés à ses graves collègues, et, sans craindre l'ironie qui l'assimile quelquefois lui-même à une vieille femme, l'illustre philanthrope a proclamé l'Association nationale des Dames un admirable auxiliaire pour l'hygiène publique et l'éducation. Lord Shaftesbury remonte à son tour plus loin que le berceau dans le discours où il nous révèle le fait statistique qu'il vient annuellement au monde, en Angleterre, soixante mille enfants mort-nés ! Pour mon compte,

[1] Ch. Dickens ne désespère pas tout à fait de l'avenir lorsqu'il ajoute : « Peut-être l'avenir du roman anglais repose-t-il sur ce public inconnu qui attend encore qu'on lui enseigne la différence entre un bon livre et un mauvais ! Ce n'est probablement qu'une question de temps. Lorsque les lecteurs qui se comptent par millions auront accepté la loi du progrès universel et réclameront à leur tour le talent des meilleurs auteurs, quelle admirable perspective s'ouvrira à la prochaine génération des romanciers anglais ! Les feuilles à un sou ont le mérite d'avoir découvert un nouveau public ; quand le nouveau public découvrira son besoin d'un grand romancier, le grand romancier aura enfin un nombre de lecteurs, comme il n'y en eut jamais. »

j'approuve beaucoup le traité qui invite la femme à apprendre la nage, au risque de perdre à jamais de vue quelques ravissantes ladies de ma connaissance, qui auraient si peu de chose à faire pour devenir des sirènes classiques ou des ondines romantiques... (N'est-il pas temps de varier un peu l'éternelle comparaison de la femme avec cet être céleste appelé *ange*, qui existe sans doute, mais dont, pour ma part, je n'ai jamais vu le plus petit bout d'ailes?) Hélas! s'il y a des femmes-anges en Angleterre, il y a aussi des femmes-démons, et elles ont été dénoncées au Congrès des sociologues par une discussion entre plusieurs membres honorables sur un texte mis en avant par un gentleman qui a nom Caïne. Ce gentleman prétend qu'il se fait, à Londres et dans les provinces, une véritable traite des blanches, comme sur les marchés aux esclaves de Constantinople, et que cet infâme commerce brave toutes les lois dans certaines maisons de danse, où l'on enivre les jeunes filles de musique et de gin pour les provoquer à se vendre elles-mêmes, tandis que, dans une salle voisine, les chalands qui n'auraient pas la somme nécessaire pour une emplette régulière participent par cotisation à une loterie ou tombola, dont les numéros gagnants donnent le droit de choisir la plus belle odalisque de l'établissement. Les sociologues, j'aime à le croire, exagèrent leurs dénonciations, et si ce n'était pas assez parler de cet institut, je m'arrêterais plus volontiers sur un mémoire de la célèbre miss Florence Nightingale, la sœur de charité protestante, qui a soumis au Congrès ses vues sur la construction des hôpitaux. Mais il faut bien vous signaler aussi les congrès purement religieux de ce mois-ci, les ecclésiastiques ayant, comme les autres, leurs petits parlements, où ils ont traité des matières les plus intéressantes pour eux; ainsi, l'évêque de Glocester, si je ne me trompe, qui a mis sur le tapis la question des bancs d'église, question très-importante, en Angleterre, comme je m'en étais déjà aperçu avant de lire le discours de ce dignitaire anglican.

Sir Walter disait aux petits propriétaires : « Etendez votre domaine par la perspective, — jouissez par la vue des paysages voisins et même éloignés. » Conquêtes pacifiques, invasions et empiétements innocents qui ne sauraient effrayer ceux qui ont le plus peur du communisme, mais qu'il leur est malheureuse-

ment possible de limiter par un jaloux rideau de peupliers ! Je fais mieux que cela, mieux même que don Quichotte quand il prenait des châteaux pour des auberges, et transformait les aubergistes en châtelains hospitaliers. Je me rends propriétaire futur des plus riches domaines, en lisant les annonces de propriétés à vendre ; ou, quand je suis modeste, je réalise simplement en imagination l'*hoc erat in votis* d'Horace, en m'emparant ainsi d'une petite maisonnette avec jardin, d'un chalet ou cottage, assis à l'ombre d'une colline. C'est ainsi que j'avais remarqué souvent que, pour prêter plus d'attraits à un immeuble rural, pour séduire toutes les classes d'acheteurs, même les acheteurs religieux, à l'énumération des avantages ordinaires que réunit une résidence, tels que le parc ou le jardin, la petite rivière ou le pont chinois, l'annonce ajoute que le vendeur transmettra aussi son droit au banc *(pew)* dans la chapelle paroissiale.

Avoir son banc dans l'église est donc un privilége fort apprécié en Angleterre. Oui, le droit au *pew* est tellement envié dans le culte aristocratique de la Grande-Bretagne, qu'il a fini par exciter une véritable agitation ; et l'autre jour j'ai été frappé par cette autre annonce dont on n'a pas l'idée dans la France catholique et surtout en Italie, où l'église est encore plus franchement livrée à l'égalité chrétienne :

GENERAL COMMITTEE ON THE PEW SYSTEM.

(*Comité général sur le système des bancs d'église.*)

(Suivent les noms du président, du trésorier et des secrétaires de ce Comité.)

« Le système des bancs est le grand obstacle à l'œuvre de l'Eglise. Une association nationale s'est fondée pour établir les droits communs et égaux de tous les paroissiens et exposer l'injustice de la confiscation des églises par la classe riche à l'exclusion du peuple. — Le Comité invite à souscrire pour toutes les dépenses à faire en brochures, documents, etc., et il a l'intention de rendre au peuple sa part dans la jouissance du culte légal. »

Je me contente de relever ce trait de mœurs, en ajoutant que l'évêque de Lincoln a déclaré qu'il y avait quelque chose à faire, si on ne voulait pas exclure de l'office divin tous les fidèles qui ne sont pas assez riches pour payer une chaise, encore

moins pour avoir place dans les bancs privilégiés qui remplacent généralement les simples chaises des églises catholiques [1].

Les questions religieuses parfois aussi sont, d'ailleurs, traitées incidemment jusque dans les meetings où l'on s'attendrait le moins à les voir mettre sur le tapis..., je devrais dire sur la nappe, car cette remarque m'est suggérée par le dîner anniversaire de l'Association Agricole du comté d'Essex, où la santé des évêques et du clergé ayant été proposée, ce toast a provoqué un discours contre la *confession* : l'orateur, peut-être, ne voulait parler que de la confession anglicane ; mais un catholique, se trouvant être du banquet, a prétendu qu'on l'attaquait personnellement, et une thèse s'en est suivie..., une thèse qui s'est terminée heureusement par des excuses faites par le révérend M. Soames, l'orateur protestant, à M. Clarkson, le catholique susceptible. Le toast aux évêques et au clergé n'avait rien d'insolite au dîner d'Essex, car le même toast a été proposé au banquet de la Société Agricole du Leicestershire, présidé par le duc de Rutland, mais sans exciter le même scandale, les ecclésiastiques présents se contentant d'accepter cet hommage rendu justement, a dit le noble duc, à ceux qui « labourent, sèment et moissonnent pour le Seigneur. » — Ceci m'amène à vous dire que la cathédrale de Saint-Paul, ce sublime mais froid vaisseau, va enfin recevoir une amélioration intérieure qui permettra aux plus frileux anglicans d'y adorer Dieu sur la terre, sans risquer d'aller l'adorer dans le ciel par suite d'une fluxion de poitrine. Peut-être ne suis-je qu'un bien tiède chrétien, mais je suis parfaitement réconcilié avec les comforts de la civilisation, et j'applaudis beaucoup à la prévoyance de l'architecte, sir C. Wren, qui avait si bien disposé son monument qu'on peut facilement y placer deux ou trois calorifères, dont les cheminées monteront sans danger d'incendie jusqu'au dôme. Les administrateurs d'une souscription propagée à cet effet annoncent dans leur rapport que, non-seulement la température de Saint-Paul sera parfaitement réglée selon les saisons, mais encore qu'on y

[1] Dans son adresse à la Cour consistoriale de son diocèse, l'évêque de Lincoln a émis une opinion conciliatrice, en proposant de faire un banc des pauvres, mais de manière à laisser chaque famille dans son banc particulier, pour que les enfants puissent être sous la surveillance et le contrôle de leurs parents.

trouvera des nattes et des tapis pour les heures du service. Sous le rapport des tapis, Saint-Paul de Londres, la métropole anglicane, l'emportera sur Saint-Pierre de Rome, la métropole catholique ; mais celle-ci aura toujours sur l'autre l'avantage d'offrir miraculeusement aux fidèles, sans le secours des calorifères, un air tiède en hiver, comme un air frais en été.

D'après ce que je vous ai précédemment raconté de l'agitation anglicane fomentée contre le confessionnal, c'est-à-dire au fond contre les néo-catholiques ou puseyites, qui cherchent à ramener directement l'anglicanisme aux pratiques de la véritable tradition épiscopale, vous ne vous étonnerez pas que le meeting le plus *agité* de ce mois-ci ait eu pour objet une protestation retentissante contre les ecclésiastiques accusés d'idolâtrie et de corruption papiste. Ce meeting, convoqué par un libraire, M. Ch. Westerton, se composait surtout des marguilliers et sacristains des principales paroisses de Londres. Mais le premier orateur a été un colonel (le colonel Vereker), qu'à son discours on eût pu prendre pour un des Saints de l'armée de Cromwell. Cependant il a été dépassé par un M. Beal, qui a soutenu que des jésuites protestants se glissaient clandestinement jusque dans le domicile des pénitentes et les y confessaient à l'insu du mari[1]. Les puseyites, a-t-il dit, poussent l'idolâtrie jusqu'à ne jamais sortir sans avoir (dans leur poche sans doute) un crucifix et un rosaire ! Sur quoi un bedeau ou marguillier, M. Sibley, après avoir à son tour anathématisé la confession, comme un sacrement dégradant et immoral (*most debasing and immoral*), a prétendu que les marguilliers négligeaient leurs devoirs. « Quant à moi, a-t-il dit, j'ai le bonheur de travailler (*of working*) avec un des meilleurs *clergymen* de la Cité ; mais si ce gentleman s'avisait de mettre un chandelier sur la table de la communion, je l'ôterais, et s'il achetait des cierges, je ne ratifierais pas cette dépense ; s'il les achetait de son argent, je les revendrais et verserais l'argent dans le trésor de la paroisse. » Le marguillier de Walbrook, non moins exalté et plus brutal, a parlé de renvoyer les prêtres puseyites à coups de pieds (*to kick out*) et de défroquer les évêques (*unfrock the bishops*). Enfin le meeting s'est terminé

[1] M. Beal a même prétendu qu'à Belgravia (le quartier le plus aristocratique de Londres) plusieurs hôtels avaient une chambre sombre avec un confessionnal !

par le vote d'une pétition à la Chambre des communes et à la reine, menacée de perdre son trône, si elle abandonne l'Eglise nationale à ses ministres perfides, — « les brebis aux loups déguisés en pasteurs ! » On se croirait, je le répète, revenu aux jours du long Parlement, si, le lendemain de ces meetings, les orateurs eux-mêmes ne rentraient paisiblement sous leur toit respectif. Mais quelques bonnes âmes de l'anglicanisme y rentrent avec une certaine inquiétude, et je sais un brave boutiquier qui, effrayé des dénonciations contre les confesseurs, et soupçonnant sa femme de vouloir être confessée, fait le guet de jour et de nuit, espérant surprendre le confesseur qu'il oserait repousser à coups de bâton ou pour le moins à coups de pied, comme le recommandait, au meeting, le marguillier de Walbrook. Ce qu'il y a au fond de tout cela, c'est certainement l'esprit démocratique qui, ne pouvant faire aussi facilement qu'il le voudrait sa part dans la politique, cherche à agir sur la classe moyenne par les sentiments religieux. Dans tous les discours contre le puseyisme, on vous répète, plus ou moins directement, que cette secte, d'accord avec le haut clergé et la noblesse, désignée sous le nom de Belgravia, cherche à rétrograder en religion jusqu'au papisme, en politique jusqu'au despotisme.

Ce ne sont pas seulement les associations agricoles qui font leurs discours à table.

Les banquets de corporations industrielles n'ont pas laissé refroidir les fourneaux des cuisines patentées. Un des plus brillants a été celui des *marchands de poissons*, qui n'ont pas manqué d'inviter des convives aristocratiques, comme c'est l'usage de ces compagnies auxquelles sont d'ailleurs affiliés des membres qui n'ont jamais vendu une écaille de leur vie. Lord Stanley et quelques membres du nouveau Conseil des Indes en faisaient partie. Ils ont payé leur écot par le *speech* obligé. Mais on a surtout remarqué à table le comte de Montebello, un des quatre fils de l'illustre Bayard du premier empire ; le premier *warden* de la corporation (M. T. Boddington) n'a pas manqué de faire un appel à ce nom, légué glorieusement par un guerrier qui avait élevé ses enfants dans la tradition des haines internationales ; ce qui n'a pas empêché deux d'entre eux (le duc et le comte) de s'allier à deux nobles filles de la perfide Albion : quel plus haut gage de

sympathie un Français pouvait-il donner à l'Angleterre? quelle garantie plus sûre des sentiments pacifiques qui finiront par unir les nouvelles générations de deux peuples jadis ennemis? Le comte de Montebello n'était pas embarrassé pour répondre à ce toast, lui qui est artiste, poëte, et qui eût certes été un orateur, s'il n'avait jusqu'ici préféré les douceurs d'une solitude studieuse au bruit des assemblées publiques.

Je vous transcris son discours :

Laissez-moi, messieurs, vous témoigner toute ma gratitude pour le toast qui vient de vous être proposé et pour l'accueil que vous avez bien voulu lui faire. Je suis heureux de pouvoir vous assurer que les idées que vous venez d'entendre si bien et si noblement rendues sont partagées dans mon pays par tout ce qu'il renferme de cœurs généreux et d'esprits éclairés. Quant à moi, indépendamment du plaisir que j'éprouve à me trouver en ce moment en aussi honorable compagnie, je me félicite de l'occasion qui m'est offerte d'exprimer hautement mes sentiments au sujet de l'alliance qui, dans l'intérêt de la civilisation et du bonheur des peuples, unit les deux puissantes voisines qui portent les beaux noms d'Angleterre et de France. Ces deux voisines, messieurs, ont tant de raisons d'être fières d'elles-mêmes qu'il n'est pas étonnant qu'elles se montrent quelquefois un peu jalouses l'une de l'autre; mais, si elles ne sont pas toujours parfaitement d'accord, nous devons nous en consoler en pensant que c'est ce qui peut arriver entre les meilleurs amis. L'essentiel est qu'elles ne se brouillent point, et je forme les vœux les plus ardents pour que jamais nous ne soyons éprouvés par un pareil malheur. Votre honorable *prime warden* vient de vous dire que j'ai eu le bonheur de trouver la compagne de ma vie parmi vos compatriotes, ces femmes belles, douces et gracieuses qui ont servi de types aux créations les plus ravissantes de votre immortel et incomparable Shakspeare. Etant attaché à votre patrie par des liens aussi doux et aussi sacrés, et songeant d'ailleurs aux relations de toute sorte qui se sont établies entre les deux pays, je crois vraiment qu'une guerre entre la France et l'Angleterre me ferait presque l'effet d'une guerre civile. L'expression dont je viens de me servir peut paraître un peu forte, et je ne prétends pas que tout le monde partage à cet égard la vivacité de mes sentiments. Mais ce qu'il y a de sûr, messieurs, et ce qu'on ne peut méconnaître, c'est que notre cordiale entente a été jusqu'ici fertile en prodiges. Je n'en citerai qu'un, que je choisis entre tous, d'abord parce qu'il est le plus récent, et et ensuite parce qu'il est peut-être le plus extraordinaire, et que peut-

être aussi il sera le plus fécond en résultats incalculables pour l'avenir de l'humanité. Je veux parler de ce fait immense, que l'Angleterre et la France, réunies aux extrémités du monde, viennent de réduire en six mois à leur volonté un empire qui compte trois cent soixante millions d'habitants et qui se vante d'avoir une armée de huit cent mille hommes. C'est là une nouvelle preuve, messieurs, des belles et grandes choses que nous pourrons accomplir en restant unis. Ne nous séparons donc jamais : c'est mon plus sincère et mon plus ardent désir.

Voilà des paroles qui réjouissent les partisans sincères de l'alliance anglaise, c'est-à-dire de la paix générale. Combien donc il est regrettable d'avoir à mentionner parmi les événements du mois la scène extraordinaire qui, depuis ce pacifique dîner, a scandalisé la ville de Newcastle, où l'on a vu les passions politiques et religieuses prendre à partie le consul de France, comme s'il avait voulu se mêler d'une élection municipale. Les fils de l'honorable consul, portant l'épaulette, pouvaient-ils ne pas s'indigner des expressions grossières d'une accusation qui, si elle eût été fondée, aurait encore dû être formulée dans un autre style? Ma foi, si dans ce débat l'électeur mécontent ou le journaliste responsable avaient eu une oreille percée d'une balle, nous ne les plaindrions pas beaucoup ; en ce cas-là il n'y a d'odieux ou de ridicule que les menaces qui, restant sans effet, peuvent être impunément appelées des fanfaronnades. Je ne fais qu'une allusion passagère à ces scènes inouïes, parce qu'il est pénible à une plume française d'en écrire davantage.

J'ai lu dans les journaux de Paris que l'agitation pour la réforme parlementaire commençait à devenir sérieuse. Je ne vois rien ici qui ressemble encore à une agitation, et si le ministère, comme il se le propose, s'empare encore une fois des idées mêmes de ses prédécesseurs en les modifiant légèrement, le pays, de plus en plus indifférent sur les personnes, acceptera de la main des tories l'extension de suffrage à laquelle se borne à peu près tout le libéralisme des whigs. La vérité est que dans les meetings exclusivement politiques, tenus depuis la clôture de la session, il a été beaucoup plus question de la réforme du Code criminel, de la réforme des uniformes de l'armée, de la réforme *éducationnelle* surtout, que de cette réforme parlementaire qui,

telle que lord Palmerston et lord John Russell l'ont réduite de peur des radicaux, n'effraye plus guère les conservateurs autrefois systématiquement opposés à toute modification dans le sens démocratique. — Au reste, pour le moment, lorsque les vacances scolaires touchent à leur fin, les pères de famille s'occupent moins des principes généraux, en fait d'éducation, que des diverses écoles qui les appliquent à la génération actuelle. Que dis-je? à en juger par la colonne des annonces dans les journaux, on pourrait croire qu'il n'y a en Angleterre que des maîtres de pension et des écoliers. Prenez la première page de l'*Athenæum* et comptez : — quatre annonces de l'université de Londres, — d'après lesquelles cette université promet aux parents des cours qui rendent aptes au service civil de Sa Majesté, au service militaire de l'Inde, au collége royal militaire de Landhurst, à l'académie militaire de Woolwich, à l'Ecole d'état-major, à l'Ecole des arts, etc., bref à toutes les professions; — deux annonces de l'université de Saint-André d'Ecosse, qui invite à un concours de bourses toute la jeunesse studieuse; car, dit l'annonce, Saint-André peut en donner un nombre considérable (*a considerable number*) ; — annonce du collége des Dames (*Ladies college*), à Londres; — annonce de l'Ecole élémentaire de Danemark-Hill, école qui cite le succès de ses élèves aux derniers examens d'Oxford, et renvoie, pour le détail, à ses prospectus distribués gratis ; — annonce du collége de Queenwood, qui forme surtout des ingénieurs ; — annonce du New-College, vrai petit séminaire anglican, c'est-à-dire où la théologie domine; — annonces d'institutions particulières pour les deux sexes, où l'on prépare les enfants mâles pour n'importe quelle université, et où les demoiselles sont instruites dans la littérature, la musique, la danse, le dessin, etc.; — annonces enfin de professeurs qui ne prennent qu'un nombre très-limité et très-choisi de *jeunes gentlemen*.

Pour prouver jusqu'à quel degré règnent toujours en Angleterre l'esprit de caste et le préjugé contre certaines professions, Charles Dickens cite dans son petit journal hebdomadaire les deux exemples suivants : « Il n'y a pas longtemps qu'un gentleman, bien connu en sa double qualité de directeur de théâtre et de comédien de premier ordre, — non moins connu d'un

nombreux cercle d'amis et de connaissances comme homme honorable dans le sens le plus large et le plus élevé du mot, — M. Alfred Wigan, plaça son fils dans une certaine école particulière. L'enfant était là un heureux écolier, faisant des progrès à la satisfaction de son père, lorsque, un jour, le maître de l'école vint trouver M. Wigan pour lui annoncer qu'il avait découvert quelle était sa profession, et que, par conséquent, il ne pouvait conserver plus longtemps le fils d'un comédien parmi ses élèves. Aucune objection n'était arguée contre l'enfant; au contraire, le maître convenait qu'il était aussi docile et aussi comme il faut qu'aucun de ses camarades. Mais l'école était une école de *gentlemen*, on n'y recevait que des enfants de gentlemen, et la réputation de la maison pourrait souffrir fatalement si l'on venait à savoir qu'elle renfermait le fils d'un comédien. » Le second exemple suit de près le premier : « La petite-fille de M. Philips qui, par son administration du théâtre de Saddlers-Wills, s'est acquis une reconnaissance et une estime universelles, a été exclue d'une autre école sous un prétexte absolument identique. » — Aux réflexions libérales dont Charles Dickens accompagne ces deux faits, il ajoute loyalement deux faits contraires qui prouvent que les écoles publiques de la Grande-Bretagne ne sont pas dirigées par cet esprit d'exclusivisme. M. Macready, fils lui-même d'un acteur, a été élevé à Rugby, et M. Charles Kean a été élevé à Eton avec les enfants des plus aristocratiques familles. Reste à savoir si, dans ces établissements, l'égalité entre élèves existe réellement comme le suppose Charles Dickens.

Vous savez que, croyant connaître aussi bien que M. de Montalembert les colléges et autres institutions de la Grande-Bretagne, je n'admire pas aussi complétement que cet éloquent publiciste leur système d'éducation, et tous les jours les réserves de mon admiration se confirment par les réclamations publiques qui en révèlent les abus. L'aristocratie et le clergé dominent un peu trop à Eton et à Harrow, comme à Oxford et à Cambridge. Selon moi, les grandes écoles nationales doivent être accessibles à toutes les familles. Or, là où l'on n'exclut pas directement du collége le fils du comédien à cause de son état, on exclut une grande partie des enfants de la classe moyenne par

le prix élevé de la pension, qui s'augmente toujours d'une foule de dépenses extraordinaires. Avant-hier encore, la lettre d'un ancien élève d'Eton nous révèle que lorsqu'un élève est reçu, il paye une prime de cinq livres sterling pour son admission, et une autre de douze à vingt (suivant son âge) lorsqu'il quitte la maison, outre une redevance annuelle de six livres, s'il n'est que bourgeois, et de douze, s'il est fils de *nobleman*. « Remarquez, ajoute le correspondant du *Times*, que chaque enfant paye à son *tutor* (au maître qui lui donne le logement et des répétitions) la pension annuelle de cent vingt livres sterling, somme assez ronde, quand on pense que l'année scolaire n'est que de huit mois, grâce à trois vacances (celle de Noël comprise). » Interrogez sur l'exclusivisme de l'éducation anglaise l'honorable M. Gladstone qui, dans un discours prononcé le 17 de ce mois, à Liverpool, à propos du nouveau statut académique d'Oxford et de Cambridge, félicite la génération nouvelle d'un commencement de réforme universitaire « grâce auquel, dit-il, les deux universités ne se contenteront plus de compléter l'éducation des classes riches[1]. »

Au point de vue des chroniqueurs et des correspondants, avant le roman même passent les aventures romanesques de la vie réelle, avant les héros imaginaires les personnages excentriques, les héros du monde contemporain, qui généralement nous sont indiqués par les annales judiciaires, ceux qui s'écartent de la routine sociale ayant presque toujours quelque chose à démêler avec la justice, chargée de rappeler à l'ordre légal quiconque oublie que dans l'état le plus libre, non-seulement la loi et la morale, mais encore les simples convenances enchaî-

[1] On a tant parlé des nouveaux examens universitaires, qu'il faut au moins dire que, d'accord avec la législature, l'université d'Oxford a tout à coup élargi le cercle de ses attributions en inventant un nouveau grade exclusivement réservé aux élèves de toute école qui se présentent devant un Comité d'examen, soit à Oxford même, soit dans les centres de population indiqués par le statut, et y répondent d'une manière satisfaisante aux questions d'un programme rédigé dans le Sénat académique. Le grade conféré est celui d'*associé ès arts*, qui devient le degré immédiatement au-dessous de bachelier ès arts. Le programme pour les élèves de la première section est analogue à celui du baccalauréat de l'Université de France. Sous un certain rapport, c'est un concours ouvert aux écoles non dépendantes de l'Université, chaque école tenant à honneur de publier un grand nombre de candidats admis, et ceux-ci recevant un titre qui équivaut à un certificat de capacité littéraire.

nent chacun de nous, comme Gulliver se réveilla, lié par mille petits fils, chez les Lilliputiens. Je vous ai entretenu autrefois de cet Irlandais passionné, M. Carden, qui, ayant lu qu'il n'y a pas un siècle encore, les Irlandais enlevaient volontiers leurs femmes, comme les Romains enlevèrent les Sabines, voulut rétablir cette mode à son profit, en enlevant miss Arbuthnott, ce qui lui a valu deux ans de prison. Deux ans de prison ne guérissent pas de l'amour. A peine au large, M. Carden a recommencé ses obsessions, ses visites importunes, ses lettres, prétendant que miss Arbuthnott devait être sensible à un si long martyre, et que probablement elle était tyrannisée par sa famille, comme la Clarisse de Richardson par les Harlowe. Miss Arbuthnott, de peur d'être enlevée une seconde fois, a cité cet amant obstiné devant le tribunal de Dublin, pour qu'il fût tenu de donner une caution de 10,000 livres sterling (250,000 francs), en garantie de son engagement d'*observer la paix à son égard et à l'égard de tous les sujets de la reine* (c'est l'expression légale). Les juges n'ont pas trouvé cette requête déraisonnable, malgré les protestations de M. Carden. Seulement, il n'a été tenu de déposer que la moitié de la somme (125,000 francs). Si miss Arbuthnott était inquiétée sans que la chose allât jusqu'au second enlèvement, le cautionnement serait confisqué : il en faudrait un autre, ou M. Carden irait une seconde fois en prison.

N'allez pas vous imaginer que miss Arbuthnott ait tort d'avoir des inquiétudes. Les romans sont le miroir fidèle des caractères et des mœurs d'une société ; il existe réellement dans la légale Angleterre une nouvelle école de Lovelaces, qui se croit tout à fait au-dessus des lois. Les types de ces héros sont Guy Livingstone et Ralph Mohun, deux gentilshommes qui, doués d'une force de corps extraordinaire et d'une santé à rendre jaloux un boxeur, joignent à ces avantages naturels une belle fortune pour se livrer à tous les excès. Guy Livingstone fait en même temps la cour à une beauté sage jusqu'à la pruderie, et à une veuve coquette. Ralph Mohun est encore moins délicat dans ses amours, et son ami Guy ayant brisé le cœur de sa prude, en se permettant devant elle des familiarités compromettantes avec sa coquette, les deux bons compagnons vont ensemble mener

joyeuse vie à Paris, Guy ne cessant de regretter la tendre Constance, tout en lui préférant Flora Bellasys, jusqu'à ce qu'il périsse d'une chute de cheval. Les duels, les enlèvements, les bons dîners, les libations bachiques, entament à peine ces hommes de loisir qui, du temps de la chevalerie, auraient pourfendu des géants, et qui aujourd'hui font le coup de poing, ou étranglent les imprudents assez hardis ou assez maladroits pour les provoquer. Le romancier anonyme qui a raconté leurs exploits semble les exalter comme des êtres supérieurs, les demi-dieux d'une société dégénérée, leur prêtant quelques beaux mouvements, leur faisant même faire, par accident, quelques actes de justice et de courage généreux. Bref, on croirait que l'homme est ici-bas pour suivre au hasard la destinée que lui préparent son tempérament et sa fortune héréditaire, sans mobile moral ni religieux, sans contrôle pour réprimer ses passions. Vous avez un autre de ces types dans le roman de Bulwer, en voie de publication, mais Losely, ce géant dandy qui abuse de sa force, descend du moins si bas que personne n'est tenté de le suivre, tandis que les Guy Livingstone et les Ralph Mohun nous sont présentés comme conservant leur rang dans la hiérarchie sociale. Le tempérament remplace la fatalité quand ils sont entraînés à quelque acte féroce de tyrannie. Aussi, un critique de la *Revue d'Edimbourg* les dénonce-t-il comme ne méritant aucune sympathie ; et ce critique proteste contre le succès que font à de pareils romans une certaine ironie de bon ton et les grâces d'un excellent style.

J'aime mieux les compositions plus compliquées et le style moins soutenu, mais souvent aussi très-net, de M. Anthony Trollope, qui a déjà, comme romancier, une réputation égale à celle de sa mère. M. Anthony Trollope tient le milieu entre Thackeray et Ch. Dickens, participant tantôt de l'un, tantôt de l'autre, ni exclusivement sentimental, ni exclusivement comique, excellant, comme le premier, à peindre la vie aristocratique, égalant le second pour peindre la vie bourgeoise, sans pousser aussi loin que l'auteur de *la Foire aux vanités* la satire des salons, sans tomber dans la caricature, comme y tombe quelquefois l'auteur de *Nicolas Nickleby*. Il n'a pas leur *humour*, mais il n'est jamais non plus ni moraliste raffiné, ni curieux de ces photographies

microscopiques qui ne nous font grâce de la moindre verrue d'un personnage, de son geste le plus insignifiant, de ses aparté les plus intimes dans le dialogue. Ses portraits n'en ont pas moins cette physionomie caractéristique qui ne permet pas de douter de la ressemblance. Il nous introduit dans un monde vrai, où il a su trouver assez d'originaux pour pouvoir se passer de ces êtres exceptionnels, qui sont cependant censés représenter une classe entière. Evidemment, quel qu'il soit dans la vie politique, M. A. Trollope est, comme romancier, un conservateur libéral, ne confondant pas volontiers le progrès avec les innovations, faisant ressortir les abus et les préjugés du système social, mais ne se souciant pas qu'ils soient réformés révolutionnairement. C'est avec cette modération de critique qu'il prête des ridicules, et même des sentiments blâmables aux personnages pris dans le haut clergé et la classe supérieure. Il cherche si peu cette popularité que donne partout la satire d'opposition, qu'il ose braver jusqu'au Jupiter de la presse anglaise, titre dont, avant moi, il a glorifié le *Times*. Ce journal, dans les romans de M. Trollope, figure tantôt comme être collectif, tantôt sous les traits d'un de ces délégués qui, chargés d'une correspondance ou d'une enquête, jouent un rôle plus ou moins important, véritables fonctionnaires salariés du journalisme exerçant tous les priviléges du quatrième pouvoir de la constitution anglaise. M. Trollope ose plus encore, peut-être, en prenant parti contre les oracles des clubs et des salons, les femmes politiques, celles qui servent si bien la réputation des romanciers, en même temps que celle des orateurs. Comme la Revue (une fois le roman de *Qu'en fera-t-il?* terminé) ne peut se dispenser de donner au moins de longs extraits, sinon un roman entier de M. A. Trollope, je n'indiquerai que brièvement les volumes qui ont rapidement élevé leur auteur au premier rang des romanciers : — *L'Administrateur d'hôpital* nous fait voir comment on se fait une vie de chanoine, en Angleterre, dans ces fondations charitables dont les revenus ont centuplé, non au profit des pauvres, mais de l'heureux prébendier, leur humble intendant. — *Barchester Towers* est l'histoire des intrigues ecclésiastiques dans une ville diocésaine, où ce sont les revenus et les honneurs de l'église que se disputent le haut et le

bas clergé, l'oligarchie épiscopale et la démocratie puritaine. Ce conflit des influences éclate à tous les degrés de la hiérarchie anglicane, la femme de l'évêque et son chapelain y prenant part, et le gouvernement du diocèse tombant quelquefois en quenouille. — (C'est un rôle original, et qui peint bien l'anglicanisme que celui de l'ambitieuse moitié du prélat!) — *Les Trois employés* est une autre satire comique des mœurs administratives dans le service civil, sans que les détails de la vie de bureau compromettent jamais l'intérêt romanesque de l'intrigue. S'il est une digression, c'est l'épisode qui intervient sous la forme d'une *nouvelle*, dont un des personnages obtient l'insertion dans un Magazine. Hélas ! il n'est que trop vrai que les directeurs de Revues se laissent quelquefois imposer de ces articles de complaisance : les uns, parce que l'article n'est pas payé, la pire et quelquefois la plus coûteuse des économies de rédaction ; les autres, parce que l'auteur paye au lieu d'être payé, ce qui risque d'être encore plus cher. Aussi, je préfère le dernier roman de M. Trollope, *le Docteur Thorne*, type charmant d'un médecin de province, qui a toute la science d'Hippocrate et toutes les excellentes qualités d'un bon oncle,— tory comme l'auteur, et cependant très-libéral aussi, fier avec les aristocrates, populaire parmi ses clients de la classe moyenne, quoiqu'il sache, à l'occasion, remettre à leur place les petits aussi bien que les grands. L'aristocratie whig n'a pas le beau rôle dans cette histoire, où nous voyons l'orgueil du sang s'humilier devant l'orgueil de la bourse, et la fille d'un parvenu rappeler au vrai sentiment de la noblesse le rejeton d'une famille qui croit faire beaucoup d'honneur à l'héritière d'un apothicaire enrichi, en lui offrant de vieux parchemins en échange d'un million de dot. Cela se voit dans la fière Angleterre, comme ailleurs, et ce ne sont pas seulement les whigs, mais encore les tories, qui spéculent sur la vanité d'un Georges Dandin. Aucun critique n'a trouvé jusqu'ici que M. Trollope calomniât les mœurs de son époque. Les dignitaires ecclésiastiques déclarent qu'il a peint très-exactement les ridicules de la basse Eglise ; les parvenus admirent la ressemblance de ses portraits de grands seigneurs, et *vice versâ*. La palette du peintre est encore riche en couleurs, et c'est heureux, car il a d'autres toiles sur le chevalet, — non moins fécond que Bulwer et

Ch. Read, que Thackeray et Ch. Dickens, H. Ainsworth, James et Ch. Lever[1].

Je serais arrivé aux livres en passant, comme presque toujours, par les théâtres, mais je ne vois de nouvelle pièce qu'à la salle Olympique, où, sous prétexte de faire un rôle à l'acteur Robson, M. Wilkie Collins a fait représenter un de ces mélodrames que les dramaturges de Londres n'empruntent pas, comme leurs vaudevilles, aux boulevards de Paris. Vous avez publié naguère dans la *Revue Britannique* une nouvelle dont le dénoûment avait lieu au dépôt des morts de Francfort. C'est là aussi que M. Wilkie Collins a transporté le sien. Un riche juif est servi dans ses vieux jours par une femme de charge, Mme Bergmann, veuve d'un fameux toxicologiste, qui lui a laissé pour toute fortune sa pharmacie portative, et un valet à demi idiot, Hans Grimm, que le bon israélite a retiré d'une maison de fous. La veuve a une fille, et, par amour maternel, car, dans les mélodrames, les crimes sont souvent engendrés, sinon par une vertu, du moins par un bon sentiment,— pour marier sa fille, dis-je, la mère est amenée à commettre un détournement de fonds, puis à en accuser le valet idiot et enfin à empoisonner le juif. Heureusement pour celui-ci, Hans Grimm, qui a appris à se défier de la veuve, a surpris son opération toxicologique, et les idiots ayant souvent beaucoup d'esprit dans les mélodrames, il a pu substituer un narcotique au poison. La grande scène de cette intrigue se passe, je l'ai déjà dit, dans le dépôt des morts, où Mme Bergmann et Hans Grimm font la veillée auprès du corps de leur maître. A la grande joie de l'un, à la grande terreur de l'autre, le juif mort ressuscite, et, par une seconde substitution de fiole empoisonnée à un élixir, c'est la veuve qui expire tout de bon, après avoir appris qu'elle avait commis un crime inutile. L'acteur Robson joue l'idiot qui n'est pas si idiot, et rend avec originalité les excentricités qui avaient motivé son séjour dans une maison d'aliénés ; mais le public a médiocrement goûté l'ensemble du sujet, quoique M. Wilkie Collins, littérateur qui sait écrire, ait

[1] Aux lecteurs de bons romans qui ne pourraient attendre une prochaine traduction du *Docteur Thorne*, M. Tauchnitz, à Leipzig, et M. Reinwald, à Paris, offrent une charmante édition de cet ouvrage en deux volumes. Les autres ouvrages de M. A. Trollope seront aussi publiés sur le continent en anglais et en français.

mis un certain soin au style de son dialogue. Cet essai peu heureux le ramènera heureusement aux romans.

Il nous est venu un peu moins de romans américains depuis quelques mois; la poésie américaine a pris la place de la prose, et le professeur Longfellow publie simultanément, à New-York et à Londres, un volume qui contient une historiette en vers : *Miles Standish*, suivie de ces petits poëmes fugitifs que le poëte sème mensuellement dans les Magazines de l'autre côté de l'Atlantique. De peur d'être réimprimé malgré lui en Angleterre, M. Longfellow a imaginé un excellent moyen d'embarrasser les contrefacteurs. Il déclare qu'il a accepté pour son poëme la collaboration d'un Anglais pur sang, qui aurait son droit de nationalité à défendre, si on le reproduisait malgré lui. Allez donc deviner, dans un poëme de mille vers, quels sont les vers, le vers unique peut-être, qui n'est pas de l'auteur américain. Evidemment il faut s'abstenir de toucher à toute la récolte quand on risque d'être poursuivi comme voleur du fruit défendu.

J'aurais à vous parler des deux premiers volumes d'une nouvelle *Histoire de Frédéric le Grand*, par Th. Carlyle, qui en aura au moins quatre. L'auteur a eu à sa disposition bien des documents inédits. Il en a fait, comme d'ordinaire, le plus singulier salmigondis, singulier surtout par son style, qui n'est ni tout à fait anglais, ni tout à fait allemand, mais qui, comme celui de M. Michelet, en France, vous ravit de temps en temps par des pages imprévues très-originales. Avant de traduire M. Carlyle en français, il faudrait d'abord le traduire en anglais. Quand il se donne lui-même la peine d'écrire dans sa langue natale, il justifie l'admiration que quelques adeptes seuls accordent à sa babélique phraséologie.

Notre correspondance fait très-sommairement allusion à un fait qui nous paraît avoir eu une certaine gravité. Nous croyons devoir puiser quelques détails de plus dans une des correspondances autographes que reçoivent les journaux quotidiens, mais que tous n'ont pas reproduite.

M. le vicomte de Maricourt, officier du 11e dragons, fils du

consul français à Newcastle-on-Tyne, a comparu samedi devant le magistrat de Gateshead, comme accusé d'avoir menacé d'un pistolet chargé M. James Boliver Manson, le directeur du *Northern Daily Express*, et a été mis provisoirement en liberté sous caution, s'engageant ainsi à répondre plus tard sur les faits suivants.

Le *Northern Express* avait admis, dans ses colonnes, une lettre signée « Un martyr » qui contenait, à propos de la candidature de M. W. Dunn, candidat catholique aux prochaines élections, une note outrageante pour le consul de France, représenté comme protecteur de cette candidature.

Le lendemain, le même journal publiait un article des plus blessants pour M. de Maricourt, tant en sa qualité d'agent de la France, que comme simple particulier prenant le titre de comte. Il établissait une comparaison entre les élections en France et les élections en Angleterre, et finissait par ces mots : « Nous ne pouvons tolérer le système continental à Newcastle, soit en politique, soit en amour. Monsieur doit suivre « Madame. »

Le mot de *Madame* était une allusion faite à la directrice d'une maison de tolérance expulsée de Newcastle par la police.

Le jour même où a paru cet article, le fils du consul, jeune homme de vingt-deux ans, remettait au bureau du journal le billet suivant :

« F. de Maricourt, 11e dragons, fera l'honneur à l'éditeur du journal[1] de l'attendre demain, à huit heures du matin, au *smoking-room* de l'exchange-hotel. Si l'éditeur ne vient pas, il aura le plaisir de l'aller cravacher chez lui. »

Ce billet ne fut pas remis en temps utile. M. F. de Maricourt se rendit en conséquence au bureau du journal, quelques heures plus tard, avec un pistolet qu'il agitait à la main, et demanda à parler au rédacteur. Un des commis, croyant à l'intention du jeune officier français de brûler la cervelle à celui qui refuserait de lui désigner la demeure de M. Manson, se hâta de satisfaire à son désir, et M. de Maricourt se dirigea vers la maison indiquée.

M. Manson raconte que M. de Maricourt s'est présenté à lui dans un tel état d'excitation, qu'il croyait avoir affaire à un fou furieux qui venait de s'échapper de la maison de santé voisine.

[1] Les Anglais appellent *éditeur* le rédacteur principal ou directeur d'un journal.

M. de Maricourt parlait avec une grande volubilité et en français, langue que M. Manson ne comprenait guère. Le jeune homme dit alors en mauvais anglais :

« Vous insultez comte de Maricourt. Je vous tue. »

Puis il tira un pistolet de sa poche, l'arma et le porta près de la tête de l'homme de lettres, en s'écriant :

« Ne criez pas, ne faites pas de bruit, ou vous êtes un homme mort. «

L'éditeur répondit :

« Je ne crierai pas, mais abaissez votre pistolet et dites-moi ce que vous voulez.

— Je veux vous tuer.

— Soyez calme et dites-moi pourquoi vous êtes venu ici.

— Je suis calme, je suis calme, répéta-t-il, — aussi vite qu'il put s'exprimer ; je suis calme, calme, calme, calme, calme. Je vous tue de sang-froid ! »

Puis suivit un nouveau discours en français auquel le journaliste n'a rien compris et dont il n'a saisi que les mots « écraser » et « je te tuerai. »

L'agitation du vicomte était telle qu'il était à craindre que le jeune homme lâchât, même involontairement, la détente du pistolet qu'il tenait toujours à la hauteur de l'œil de son adversaire, tandis que, de l'autre, il s'appuyait sur une grosse canne.

M. Manson tâcha de faire comprendre à son interlocuteur qu'il leur était impossible de s'expliquer de cette façon. Une discussion moins agitée s'éleva sur la lettre que le directeur n'avait pas reçue. M. Manson ajouta qu'il serait prêt, quand on le vaudrait, à entrer dans de plus longues explications, mais que, pour le moment, il avait un article pressé à terminer et qu'il ne pouvait pas quitter son cabinet avant de l'avoir fini.

M. de Maricourt répondit :

« Je n'écarterai pas ce pistolet de votre tête avant que vous ne m'accompagniez chez mon père, mais si vous êtes pressé, je puis mettre ma voiture à votre disposition pour revenir. »

Le directeur de l'*Express* consentit alors à le suivre après que le vicomte eut engagé sa parole d'honneur de le conduire au consulat de France.

« Vous me permettez de m'habiller ? ajouta M. Manson.

— Avec beaucoup de plaisir, monsieur, je vous attends. »

Et le jeune homme remit son pistolet en poche.

En sortant de son cabinet, M. Manson vit à la porte le frère du vicomte qui se promenait avec une grosse canne en main.

En arrivant à la légation, M. Manson dit au consul :

« Vous avez manifesté le désir de me voir?

— Non, non, répondit ce fonctionnaire, c'est l'affaire de mon fils : il est officier dans l'armée française et ne veut pas qu'on insulte son père. »

Le consul déclara qu'il ne s'était jamais immiscé dans les institutions de l'Angleterre et qu'il demandait une rectification, ce que l'éditeur lui promit.

M. F. de Maricourt envoya à M. Manson un article à insérer dans son journal, à titre de rectification. La lettre ajoutait en *post-scriptum* : « Si vous ne jugez pas convenable de publier ces lignes, j'aurai le plaisir de revenir vous voir. »

Cet article n'a pas été inséré dans le *Northern Daily Express.*

M. de Maricourt père, le consul de France, a ensuite adressé aux journaux une lettre dans laquelle il constate les bons rapports qu'il n'a cessé d'avoir avec les autorités britanniques et la population de Newcastle-on-Tyne. C'est donc avec autant d'étonnement que de chagrin qu'il s'est vu l'objet d'une attaque inutile et imméritée. Mais comme l'attaque portée à sa personne était accompagnée d'un outrage à l'Empereur, il en a référé à l'ambasseur de Sa Majesté à Londres, dont il attendait les instructions en silence. Ce silence, il l'eût gardé sans une circonstance inattendue. Son fils, jeune homme de vingt-deux ans, qui s'est irrité de l'insulte faite à son souverain dont il porte l'uniforme, ainsi que de celle faite à son père, a cru qu'il était de son devoir de les venger. Le consul déplore l'infraction que son fils a ainsi commise aux lois du pays, et en met la faute sur le compte de sa jeunesse et de son inexpérience.

C'est dans ces conditions que la justice a été saisie de l'affaire. Le *Times*, qui s'en occupe longuement, déplore vivement l'acte de violence commis par un officier français contre un représentant de la presse anglaise ; mais le tribunal s'est contenté de

condamner le jeune Maricourt à 5 livres sterling d'amende, et l'auditoire a pris tout à fait partie pour lui en le saluant avec acclamation.

EXPOSITION D'ANVERS. — HENRI LEYS.

Dans la cour intérieure d'une maison du vieil Anvers, où l'on voit les hangars, les planches et l'établi d'un menuisier, Adrien Van Haemsteede, debout, ayant une Bible posée devant lui, prêche clandestinement la réforme. Figure calme et austère, on reconnaît sur-le-champ en lui un de ces Flamands énergiques du seizième siècle, qui mouraient sans regret et sans ostentation pour la foi nouvelle, et lassaient par leur héroïque patience la rage des inquisiteurs. Sa robe blanche, serrée autour du corps par une cordelière noire, sa dalmatique bleue et l'espèce de béret dont il est coiffé s'accordent, on ne peut mieux, avec ses traits où brille une conviction si profonde, qu'elle rayonne et se réfléchit pour ainsi dire sur le visage de ses auditeurs. Derrière le prédicateur sont assis son père et sa mère. Le père, drapé dans un ample manteau d'un bleu éclatant, lève fièrement la tête et écoute de l'air d'un homme qui s'admire dans la personne de son fils. La figure de la mère a une expression grave et recueillie; c'est une de ces physionomies profondément honnêtes, sur lesquelles l'œil se repose avec un plaisir tranquille. A gauche de Van Haemsteede, à moitié cachés par le hangar auquel il est adossé, un homme et une femme du peuple, d'un âge déjà plus que mûr, sont tout yeux et tout oreilles. En face de lui, un groupe assis d'auditeurs des deux sexes, et de diverses conditions, écoutent avec avidité et recueillement celui qui « annonce la parole. » On y remarque surtout une jeune femme d'une candeur virginale, et qui paraît intérieurement illuminée de l'esprit nouveau. Elle joint ses petites mains blanches et délicates, et les tient tendues vers l'apôtre, comme pour lui dire : « Faut-il un martyr? me voilà! » Ce groupe est admirable d'expression, de sentiment et de pittoresque. Rien de plus brillant, de plus bigarré, de plus harmonieux tout à la fois que ces costumes aux couleurs vives; car alors la distinction ne consistait pas à porter

exclusivement des draps noirs ou gris d'hôpital ; et, sans parler de la différence plus tranchée des castes et corporations qui était aussi une cause de variété dans les couleurs des vêtements, la mode, moins despote qu'aujourd'hui, laissait à la fantaisie de chacun la liberté de choisir selon son goût dans toute la gamme des tons, du plus sombre au plus éclatant.

Derrière ce premier groupe, un jeune prêtre à la figure douce et intelligente, quelques femmes, un robuste artisan, les mains appuyées sur les épaules de ses deux jeunes fils placés devant lui, puis deux ou trois hommes à physionomies très-accentuées se tiennent debout les uns contre les autres.

Ceux-là, bien qu'attentifs et sympathiques, semblent encore discuter en eux-mêmes la nouvelle doctrine. Enfin, sur l'établi du menuisier qui prête sa maison à ses frères de la Réforme, est assise une jeune femme du peuple. A sa droite, et debout, une femme de même âge, qui semble être sa sœur, s'appuie de la main gauche sur l'épaule de sa voisine, tandis que leurs mains droites se confondent dans une étreinte, ardente comme un acte de foi, vigoureuse comme un serment d'inébranlable constance. Au milieu de la cour, à gauche de Van Haemsteede, un portail ouvrant sur la rue est entre-bâillé, et une femme préposée sans doute à la garde de l'entrée semble demander le mot de passe à un nouvel arrivant.

Tel est à peu près le tableau que M. Leys a exposé au salon d'Anvers. Disons tout de suite, sans marchander l'éloge, que ce tableau est un chef-d'œvre. Couleur splendide, composition savante, dessin élégant et pur malgré quelques légères imperfections faciles à corriger, que peut-on exiger de plus, même d'un maître comme M. Leys ? Il a dans sa couleur des audaces à la Rubens, et des séductions qui rappellent le grand maître. Ainsi, au premier plan, au milieu de costumes tous plus brillants les uns que les autres, il étale un manteau d'un rouge écarlate à effrayer les bœufs, et c'est à peine si on le voit, tant cela est habilement fondu, tant cet éclat est doux et caressant à l'œil. Et puis ici, pas de repoussoirs, pas d'artifices de clair-obscur, rien de ce qui fait valoir la lumière, et cependant partout un modelé admirable. Figurez-vous un drame où tous les personnages sont vertueux, et où pourtant tous sont intéressants, vous aurez l'é-

quivalent de cette peinture hardie dont l'effet est irrésistible. La convention n'y est pour rien, l'art et la nature s'y confondent. C'est que M. Leys se distingue par une merveilleuse justesse de tons, par une intensité chromatique dont il a seul le secret; c'est qu'il est, quand il le veut, le peintre de la lumière, et qu'il y a sur sa palette d'éblouissants rayons.

Cependant, aurons-nous le courage de le dire? cette dernière œuvre de M. Leys, si belle, si riche, si pleine, n'obtient pas au salon d'Anvers tout le succès qu'elle mérite. Nous avons entendu les uns s'étonner de cette couleur *étrange*, d'autres critiquer le dessin (tristes critiques!), d'autres enfin s'en prendre tout bonnement au sujet et dire qu'il ne leur plaisait pas. C'est là, croyons-nous, la raison véritable de ce dénigrement systématique et mesquin de certaines gens. Dans un pays profondément catholique, le zèle religieux voit sans doute avec peine un peintre célèbre consacrer son talent à mettre en relief les apôtres et les martyrs d'idées que l'on réprouve. Mais ce sont là des raisons étrangères à l'art, et nous les donnons pour ce qu'elles valent. Aussi bien en avons-nous une autre qui suffit seule pour expliquer l'ostracisme dont semble frappé M. Leys par ce même public qui jadis à Athènes bannissait Aristide. Depuis longtemps on reprochait à M. Leys de faire des tableaux trop noirs; aujourd'hui M. Leys expose un tableau resplendissant, il donne ce qu'on lui avait demandé; faut-il donc s'étonner que le public d'Athènes ne soit pas satisfait? Heureusement l'artiste s'en consolera. Quand on est arrivé à ces hauteurs, on peut entendre sans effroi le bourdonnement malveillant des Lilliputiens de la plaine.

Voyons maintenant la route qu'a parcourue M. Leys avant d'atteindre à ce point culminant où il a conquis sa place aujourd'hui. Comme toute intelligence destinée à fournir une longue carrière, il a cherché laborieusement sa voie. Celui qui arrive au but d'un seul bond ne va jamais bien loin et ne tarde guère à s'étioler dans la routine et les redites. Pareil à un vin généreux, l'artiste marqué pour la gloire se dépouille lentement de sa lie; car cette lie même fait partie des éléments de sa durée. Et lorsqu'il s'est purifié ainsi par le travail, par l'âge et par l'étude, il produit des œuvres que le temps respecte parce qu'elles n'ont pas été faites sans lui.

A l'époque où le nouvel astre parut à l'horizon, on était en plein romantisme. C'était vers l'année 1834. M. Leys, entraîné comme son époque, fut romantique en attendant qu'il devînt lui-même. Coloriste né, comme doit être tout bon Flamand, il s'élança dans la carrière avec toute la fougue impétueuse de la jeunesse. La critique d'alors signala ses débuts en lui prédisant un bel avenir, et nous avons vu se réaliser les prédictions de la critique. Nous nous rappelons deux tableaux de la première manière de M. Leys. C'était une explosion de séve juvénile, la fanfare bruyante qui annonce l'entrée dans la lice d'un chevalier de vingt ans. Le premier de ces tableaux représentait un châtelain et une châtelaine suivis d'un page. Ces trois personnages passaient sur une galerie à jour, avec balustrade à trèfles, selon la formule. Le châtelain était bien vieux et bien cassé pour la jeune et jolie châtelaine ; le page était jeune et beau, et son regard fripon faisait toute la moralité du sujet. Il y avait dans cette toile un mérite réel de couleur et, en outre, une intention fine, ce que M. Leys n'avait pas toujours alors. Mais le second tableau, qui caractérise plus particulièrement la première manière du peintre, c'est le *Massacre des magistrats de Louvain*. Nulle vérité historique, dessin très-incorrect, mais couleur magnifique, telle était en deux mots cette œuvre, qui fit une très-grande sensation. Car sous ces productions incohérentes, comme le comportaient l'âge de l'artiste et l'école dont il suivait la bannière, on pouvait déjà pressentir un maître. Mais la critique, fidèle à son devoir, fit observer à M. Leys que son dessin était un peu trop fantaisiste, que la ligne pouvait et devait s'accorder avec la couleur comme la raison avec la rime, qu'il n'y avait même pas de couleur possible sans le dessin, en un mot, qu'avant de répandre les richesses de sa palette, il devait préparer d'abord un cadre digne de les recevoir. L'artiste était fait pour comprendre ces sages conseils ; il se remit à l'étude, mais son premier élan, sa spontanéité eurent à souffrir des avertissements qu'il avait reçus. Nous nous rappelons à ce sujet une comparaison d'un homme de lettres de nos amis qui peint parfaitement ce qui arriva alors à M. Leys, ce qui doit arriver du reste à tout artiste né viable. Notre ami comparait l'art à un véhicule dont l'artiste dans sa jeunesse serait tout à la fois le cheval et le cocher. Voiture, cheval, cocher,

tout court, tout galope, tout s'entraîne, l'un portant l'autre. Alors on ne doute de rien et l'on évite parfois les écueils, par la seule raison qu'on ne les a pas même entrevus. Mais, disait-il, lorsque la critique commence à faire entendre sa voix, quand la première fougue s'est un peu apaisée, le cocher s'aperçoit qu'il a un cheval à conduire, et souvent un cheval rétif; il le tient en bride, le cheval se cabre ; c'est le temps des difficultés vaincues, des expériences pénibles mais salutaires, de l'étude en un mot. Enfin, après bien des efforts, cheval et cocher se sont accoutumés l'un à l'autre, ils vont du même train, se sentent et se comprennent; c'est l'âge de la force et de la maturité du talent.

Donc M. Leys, en 1834, était tout à la fois le cheval et le cocher. La critique vint dédoubler ce que la jeunesse avait uni. Aussi, en 1842, un juge compétent en matière d'art disait-il, à propos de son *Hôtellerie* et de sa *Cour de cabaret* :

« Après avoir produit à son début des œuvres dont le coloris semblait emprunté à Rembrandt, après nous avoir montré un moyen âge qui n'était ni celui des chroniqueurs, ni celui des légendes, mais qui, sorti de la tête de l'artiste, petillait d'esprit et de malice, et révélait autant d'originalité dans la conception que de charme dans l'exécution..., de doctes conseillers ont sans doute dit à M. Leys que tout cela était une débauche d'esprit, et il les aura écoutés; il s'est modifié. Il a acquis un peu plus de dessin, mais il a perdu beaucoup de grâce ; enfin, il a adopté une nouvelle manière. »

Et plus loin : « Il nous montre une palette complétement modifiée et appauvrie, sur laquelle je crois qu'il n'y a plus que du jaune. »

C'est là, en effet, ce qui caractérise la seconde manière de M. Leys. Mais, entre chacune de ses manières principales, il y eut encore de nombreuses phases intermédiaires, des transitions moins sensibles, qui toutes constituaient un progrès réel, et acheminaient l'artiste vers le but qu'il devait si glorieusement atteindre. C'est ainsi que nous sommes forcé de ranger dans sa seconde manière un tableau que l'on voit à la galerie Van den Schrieck, à Louvain, *Une Noce au dix-septième siècle*, et qui offre déjà une harmonie plus puissante, une gamme de couleurs infiniment plus riche : M. Leys était dès lors considéré comme un

maître. On lui reprochait toutefois d'imiter trop servilement les peintres primitifs allemands et flamands. Mais ce reproche n'était pas fondé. Si M. Leys a été parfois excentrique et bizarre, il n'a jamais été dans toute sa carrière ni médiocre, ni imitateur servile de qui que ce soit. Seulement, au rebours de Chénier qui disait :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

M. Leys semble avoir pris pour devise : Sur d'antiques sujets faisons de l'art nouveau. Et en cela il paraît mériter moins de blâme que de louange. En effet, le présent ne se lit-il pas dans le passé ? L'histoire de nos pères ne nous apprend-elle pas non-seulement notre propre histoire, mais encore celle de notre avenir ? Qu'importe donc que le peintre choisisse ses sujets autour de lui ou en dehors du cercle de son temps, qu'il peigne des gloires vivantes ou des gloires mortes (si toutefois la gloire est mortelle) ? Nous dirons plus : comme la mort seule consacre définitivement la renommée des grands hommes, comme il n'y a que le temps qui puisse donner la sanction suprême aux grands talents comme aux grandes actions, ne vaut-il pas mieux que l'artiste se consacre à faire vivre dans la postérité ceux qu'elle a déjà adoptés, que de se fourvoyer dans les hasards que courent jusqu'à la dernière heure les renommées contemporaines ? Que les Belges sachent bon gré à M. Leys d'exhumer leurs héros, leurs grands citoyens, leurs martyrs ! Le présent n'est pas si riche en figures dignes du pinceau pour qu'on se plaigne de sa prédilection. L'art vit de souvenirs et d'inspirations, c'est-à-dire que l'artiste digne de ce nom regarde plus volontiers en arrière ou en avant que dans le milieu prosaïque où sa vie s'agite et s'écoule.

Mais revenons au tableau de la galerie Van den Schrieck. Une partie des gens de la noce sont attablés dans la maison ; ils sont éclairés par une nappe de soleil, tamisant à travers un vitrage caché, genre d'effet que M. Leys affectionnait beaucoup en ce temps-là. Les autres invités arrivent par une porte de bois couronnée de vigne vierge et s'ouvrant sur un paysage. Ce tableau, assez bien dessiné, très-beau encore malgré ses défauts, manque

de finesse, la touche n'en est pas délicate, et il y règne dans les figures un peu de monotonie.

A partir de 1842, M. Leys arrive par gradations à sa troisième manière. Il produit d'abord beaucoup de tableaux très-noirs, d'un aspect cuivreux et lourd, ce que les amateurs définissent d'un seul mot, en disant que dans ces tableaux-là il y a trop de *ragoût*, c'est-à-dire d'une sauce brune au moyen de laquelle on donne de la vigueur à toutes les parties sombres. Cet essai devait être le dernier. Il semble que, comme un acier soumis à la trempe, le talent de M. Leys ait passé tour à tour par toutes les nuances avant d'arriver enfin à cette couleur argentine si rare, si difficile à obtenir, et qui est aux tons gris ou jaunes de certains peintres ce qu'est la lumière du soleil à celle d'une lampe ou d'un ciel brumeux.

Laissons dire ceux qui méconnaissent la clarté du jour, laissons-les s'évertuer à démontrer qu'on y voit mieux dans une cave qu'en pleine campagne, et plaignons leur aveuglement puisque nous ne pouvons les guérir. Du reste, il est dans la destinée des chefs-d'œuvre de n'être pas compris de prime abord. Il faut un certain temps pour que la masse s'y accoutume et renonce au médiocre dans lequel elle se complaît d'ordinaire. Lessing a dit avec raison : « Le génie doit d'abord se manifester par des œuvres pour que nous l'admettions seulement comme possible. » Eh bien, une fois que nous avons admis sa possibilité, il faut d'autres œuvres encore pour nous faire admettre sa réalité et sa puissance. Il en est de l'admiration comme du royaume des cieux : on doit l'emporter de vive force. Qu'on se rappelle seulement la *Phèdre* de Pradon préférée à celle de Racine, le *Barbier* de Rossini qu'à son apparition on traita aussi d'œuvre *étrange* comme la couleur de M. Leys. Qu'on songe que tous ceux qui ont voulu sortir des sentiers battus ont commencé par exciter la surprise des uns et l'envie des autres, jusqu'à ce qu'enfin tous ces rebelles, devenus imitateurs, se précipitent sur la trace de l'audacieux qui a ouvert la voie, et prétendent un beau jour lui disputer sa gloire. Il en sera ainsi de M. Leys et de ceux qui le méconnaissent aujourd'hui. Mais ce que ces rivaux de la dernière heure ne comprendront pas, ce qui les retiendra au rang qui leur convient, en supposant qu'ils parviennent ja-

mais à surprendre le secret de M. Leys, c'est qu'attardés sur la route du maître, ils chercheront encore leurs effets dans le pittoresque des costumes ou des détails, comme le fit jadis M. Leys lui-même, au lieu de les chercher dans l'ensemble de leurs compositions, dans l'expression des physionomies, l'intelligence du sujet, l'idée philosophique qui doit en être l'âme. Voilà ce qui relève et vivifie les œuvres du peintre éminent dont nous avons essayé d'esquisser à grands traits la carrière, voilà ce qui le distinguera toujours de ses imitateurs passés, présents et futurs.

En somme, depuis un quart de siècle, le talent de M. Leys a suivi constamment une marche ascendante ; ç'a été un développement magnifique en puissance, en harmonie, en grandeur de conception, en esprit philosophique ; et comme récompense de ses nobles efforts, l'artiste a obtenu l'un des plus beaux triomphes que puisse ambitionner un peintre. Il y a trois ans, au grand tournoi qui réunit à Paris les maîtres célèbres de toute l'Europe, il a conquis une palme dont son pays doit être fier ; les critiques français ont payé à son talent un tribut d'hommages aussi mérités que peu suspects.

« L'exposition belge, dit M. Maxime du Camp, consacre un homme d'un talent absolument supérieur ; en tout temps et en tout pays il eût conquis une des premières places : c'est M. Henri Leys. Existe-t-il dans l'école française actuelle beaucoup de tableaux que nous puissions victorieusement opposer aux siens ? J'en doute ; j'irai plus loin, et je dirai qu'à part certaines toiles de M. Ingres et de M. Decamps, je ne vois rien chez nous qui soit comparable aux *Trentaines de Bertal de Haze*. M. Leys a fait, cela se voit, une étude spéciale des maîtres demi-primitifs ; il doit connaître les secrets d'Holbein et de Quentin Metsys ; s'il a leur exactitude, leur expression juste, leur geste toujours vrai, il n'a pas leur sécheresse de dessin, leur crudité de couleur, leur maigreur de touche. Sa peinture, quoique contenue dans des cadres de dimensions restreintes, est de la grande peinture. Il est vrai dans les détails, vrai dans l'ensemble, possède la science de tous les effets, et sait, ce qui est merveilleux, ne rien sacrifier et n'être jamais mesquin. En un mot, c'est un maître, et même, selon nous, un très-grand maître. »

Et plus loin : « Nous le répétons avec joie, ce tableau (*les Trentaines de Bertal de Haze*) est un chef-d'œuvre et mérite sa place à côté des toiles de genre les plus célèbres. Ce qui prouve la force de M. Leys, c'est que, tout en ayant fait manifestement son étude des maîtres qui l'ont précédé, il ne les imite pas ; il a su s'approprier leur manière et s'en faire une individualité profonde qui, maintenant, lui est devenue essentielle. »

Van Haemsteede, on le voit, aurait besoin d'aller prêcher à Paris la réforme des jugements portés sur son compte à Anvers.

CHRONIQUE

ET

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Paris, octobre 1858.

MACBETH. — That shall never be
Who can impress the forest, bid the tree
Unfix its earth-bound root? etc.
(SHAKSP., *Macbeth*, acte V, sc. I.)

MACBETH. Cela ne sera jamais. Qui peut recruter son armée dans la forêt et dire à l'arbre de détacher du sol la racine qui l'y fixe? etc.

Macbeth sourit de la prédiction des sorcières, et une âme ferme comme la sienne aurait dû sourire de la ruse par laquelle ses ennemis devancèrent l'accomplissement de la prophétie, en portant, de Birnam à Dunsinane, des rameaux à la main. Ce n'est que de nos jours que Paris a vu (et ce miracle n'a pas plus effrayé nos esprits que l'apparition de la comète) des arbres défiler sur ses boulevards, et aller comme des soldats se ranger en bataille ou se mettre en faction, selon les indications du commandant de cette armée végétale. Le chef de l'Etat a cependant, dit-on, sa petite dose de superstition, comme l'avait son oncle, comme l'ont eue tant de glorieux esprits; mais justement, comme il croit à son étoile plus que Macbeth ne croyait à la sienne, c'est lui qui a osé porter le premier défi, et à la comète et aux sorcières de Shakspeare, en ordonnant ce merveilleux reboisement qui renouvellera la verte ceinture de la vieille Lutèce. Ce qui ajoute au merveilleux dans ce défilé d'arbres, c'est la variété des essences originaires de tous les climats, et distribuées par zones ou quartiers. Ainsi, la rue Royale-Saint-Honoré sera plantée en érables *negundo* de l'Amérique septentrionale; les boulevards de la Madeleine et des Capucines, en platanes d'Orient; le boulevard des Italiens, en vernis du Japon (par parenthèse, où le nouveau bombyx de la Chine pourra s'approvisionner, à la grande joie de la Société d'acclimatation); le boulevard Montmartre, en ormes; le boulevard Poissonnière, en marronniers d'Inde; le terreplein du Gymnase, en catalpas, etc.

Le printemps prochain verra déjà ces arbres en feuilles et en fleurs... Ce serait mal à propos de s'étendre davantage sur ce prodige au mo-

ment de la chute des feuilles, lorsque, quelques jours encore, et les plus beaux arbres réaliseront la prosaïque métaphore de ce bourgeois ennemi de la campagne, qui les comparait à de grands balais, le manche planté en terre. La chute des feuilles! Hélas! cette transition n'inspire aux poëtes eux-mêmes que les plus mélancoliques images, à ceux-là surtout qui ne comptent plus leur âge par printemps, mais par hivers. Déjà ce matin, à mon lever, j'ai trouvé sous chaque faîte éclairci de notre petit parc une épaisse couche de ces feuilles flétries, qui hier couronnaient encore les marronniers d'un diadème d'or, et le jardinier, armé de son râteau, les amoncelait pour les pousser vers le trou à fumier. Je ne sais sur quelle herbe politique j'avais marché hier, ou quel ouvrage j'avais feuilleté pour m'endormir (probablement la traduction du journal de lord Normanby, sur la révolution de Février); mais ce spectacle m'a d'abord rappelé que je vis en 1848 un impitoyable républicain pousser ainsi vers l'égout les oripeaux d'une monarchie, et une partie des feuilles volantes pillées dans un cabinet royal; puis, ces feuilles jaunies m'ont suggéré une similitude plus littéraire, la destinée probable de toutes ces pages que nous maculons de notre encre pour la bibliothèque des romans à un franc, dont certainement le papier de coton tend à jaunir non moins rapidement que les feuilles d'automne. Je me suis souvenu ensuite qu'il n'y a pas un mois encore une idée analogue me retint sous les arbres géants du parc de Bruxelles, au moment où j'aurais peut-être dû aller me joindre aux honorables membres de ce Congrès de la propriété littéraire, convoqué si miraculeusement dans la ville même où, pendant si longtemps, à cette propriété fut exceptionnellement appliqué l'axiome qu'on accusait M. Proudhon d'appliquer à toutes les propriétés en général.

Il faut bien l'avouer, notre Chronique manqua ce jour-là et les jours suivants à sa mission, car elle aurait eu le droit, aussi bien que la plupart des autres membres du Congrès, de s'attribuer une mission, sans pouvoir plus qu'eux dire de qui elle l'avait reçue. — Parlement original, composé de députés qui avaient simplifié l'élection en s'élisant eux-mêmes, et dont les orateurs faisaient aux bons Belges l'effet de venir se dédommager, — les uns, de n'avoir jamais pu obtenir la parole dans les pays où l'on parle encore; les autres, de cinq à six ans de silence dans les pays où l'on ne parle plus qu'à huis-clos, et *sans garantie du gouvernement*, comme disent les inventeurs patentés. Heureusement, dans le nombre de ces orateurs sans patente se trouvaient des hommes compétents, capables de traiter la question sous toutes ses faces, tels que Louis Wolowski, le Kosciusko des économistes, Jules Simon, le Platon de la philosophie démocratique, le philosophe cumulant la prédication publique de la religion naturelle avec la direction anonyme d'un de ces journaux à dix centimes, qui mettent le roman moderne à la portée des plus petites bourses. Comme M. Jules Simon joint à beaucoup d'éloquence beaucoup d'esprit, jusqu'à

nous en avoir généreusement prêté quelquefois pour égaliser la lutte, quand nous avons osé être d'une autre opinion que la sienne, nous n'aurions pas trop de modestie à convenir qu'il nous eût battu au Congrès, aussi bien que partout ailleurs, car nous aurions adopté la cause défendue par M. Wolowski, partisan, comme lord Macaulay, de la propriété limitée. Mais il nous eût permis de trouver assez étrange qu'on se fasse le champion d'un droit de propriété perpétuel en faveur des écrivains, quand on contribue au succès du genre de publication le plus propre à épuiser du vivant des producteurs la valeur de leur production. Le journal à cinq et même à dix centimes nous semble funeste à la grande librairie, au point de vue industriel et commercial, sinon au point de vue littéraire, doublement funeste entre les mains d'imprimeurs et de libraires fabriquant à côté ces volumes à un franc et même à cinquante centimes, qui, tirés à un grand nombre d'exemplaires, rendent illusoire en général l'espoir d'une seconde édition, quoique la première soit nécessairement rétribuée à un prix de rabais. Certes, rien de plus légitime que cette industrie, personne de plus loyal que les grandes maisons qui l'exercent ; mais il leur faut, en effet, toute leur loyauté bien éprouvée, pour n'être pas accusées d'arrière-pensée quand on les voit réclamer le droit d'auteur en faveur de la postérité la plus reculée, et qu'il est connu aussi que ces maisons mettent volontiers au nombre des conditions de leur acquisition d'un manuscrit traduit ou original, que l'auteur leur en cédera la propriété absolue. Eh bien, nous, si nous avions eu à formuler un vœu dans le Congrès, nous aurions émis celui qu'un auteur ne pût jamais dépouiller ainsi de son vivant sa veuve, ses enfants et ses petits-enfants de toutes les chances d'avenir que contient quelquefois le plus humble livre, à plus forte raison celui que le génie est exposé à vendre pour un morceau de pain, comme fit en Angleterre l'auteur du *Vicaire de Wakefield*. Cette prévoyance s'étendrait même pour nous, dans le code futur de la propriété littéraire, jusqu'à réserver aux descendants d'un Corneille et d'un Racine, d'un Milton et d'un Fielding, une partie de la pension que l'Etat accorde aux gens de lettres, à ceux surtout dont les ouvrages sérieux, utiles, illustrent un règne avec très-peu de chances lucratives. Le fait est que nous aurions pu soumettre ces détails de la question et quelques autres au Congrès, si nous avions pensé qu'ils seraient oubliés par les soi-disant mandataires des diverses littératures européennes ; là est notre regret, plutôt que dans l'occasion perdue de dîner à la table d'un roi, à côté des représentants de la haute et de la petite littérature, de la haute et de la petite librairie, entre un royaliste et un philosophe démocrate... ; car la royale invitation n'a fait aucune exception, et aucun invité, quelque républicain et philosophe qu'il fût, n'a refusé, quoi qu'on en ait dit. N'ayant point été, n'ayant pu être compris parmi les convives, il nous est d'autant plus agréable de pouvoir impartialement proclamer notre respectueux sentiment en faveur d'un prince aussi gracieusement hospitalier que s'est montré le roi

Léopold, — d'un prince dont la popularité fait honneur à la Belgique, justement fière d'être gouvernée par celui que tous les autres souverains contemporains prendraient demain pour arbitre, si on restituait à la sagesse la suprématie usurpée, hélas ! par la force, depuis que l'âge d'or n'est plus qu'une utopie de la politique platonique.

Cette utopie fut certainement un des rêves de cet homme tour à tour si timide et si fougueux, si docile à l'autorité papale et plus rebelle que Luther, si dévoué à la royauté légitime et ultradémagogue, qui s'appelait l'abbé Lamennais. Nous venons de lire le recueil de ses lettres, édité par M. Em. Forgues, l'exécuteur testamentaire auquel il confia en mourant tous ses manuscrits, legs qu'a malheureusement limité une décision judiciaire qu'il nous est impossible de comprendre. Ces deux volumes nous ont convaincu que dans toutes les phases de ses variations, si l'éloquent compatriote de Chateaubriand eut le malheur de tromper bien des affections, et le malheur non moins grand de troubler bien des consciences dont il avait été l'oracle, il serait injuste de lui appliquer l'épithète infamante d'apostat, car il fut toujours sincère, — sincère dans ses convictions, sincère successivement dans sa mansuétude et ses fureurs ultramontaines, dans son amour aveugle et presque fanatique d'une tradition modifiée par le progrès du christianisme pur, aussi bien que dans sa haine d'une tyrannie personnifiée pour lui par ces souverains qu'il avait dénoncés comme les persécuteurs de l'Eglise, et qu'il dénonça plus tard comme les persécuteurs de leurs peuples. Cette sincérité s'alliait à une crédulité qui l'exposait aux suppositions les plus absurdes. Plus d'un de ses amis vous attestera que l'abbé Lamennais en était venu, dans sa noble pitié pour les infortunes de la noble Pologne, jusqu'à croire littéralement que l'empereur Nicolas était un anthropophage à qui on servait le matin, pour son déjeuner, une côtelette de Polonais en guise de côtelette de mouton. Dans une lettre que nous venons de relire, Louis-Philippe est cruellement comparé à Louis XI qui, un jour, en enfer, luttera de fourberie avec son imitateur. Citons textuellement : — « Sauf la différence des époques, je trouve une très-grande ressemblance entre le roi-bourgeois et le roi-citoyen : même ruse, même astuce, même fausseté, même hypocrisie, même atrocité froide. L'un et l'autre également prêts à tout sacrifier à leur intérêt, sans être retenus par rien de ce que les hommes appellent justice, honneur, conscience ; l'un et l'autre également habiles à tromper, également avides, également défiants, également lâches. Changez les temps, Louis XI s'appellera Louis-Philippe, et Louis-Philippe s'appellera Louis XI. S'ils se rencontrent jamais, dans l'autre monde, je serais curieux de savoir lequel des deux parviendra à fourber l'autre. Quoi qu'il en soit, le combat sera long et la victoire brillante. » A la date de ce parallèle à la Plutarque, l'abbé Lamennais est encore chrétien, et croit encore à l'enfer et au paradis. Il plaint encore le parti royaliste : il n'a pas plu à Dieu, dit-il, de donner à ce parti un peu de raison. Les légitimistes sont par lui appelés des esprits débiles

plutôt que des méchants, et qui vont s'enfonçant dans une espèce d'enfance. Aussi les compare-t-il charitablement — avec la charité de Machiavel — à ce gonfalonier Soderini, sur qui l'auteur du *Prince* fit l'épitaphe que voici :

> La notte che mori Pier Soderini
> L'alma n'andò dell' inferno a la bocca ;
> E Pluto la gridò : anima sciocca,
> Che inferno ? Va nel limbo dé bambini.

Eh bien, dans sa correspondance, l'auteur de *l'Indifférence en matière de religion* nous apparaît, lui aussi, comme un autre descendant du gonfalonier florentin, et s'il n'avait défendu qu'on mît rien sur sa tombe, on pourrait y graver cette imitation de l'épigramme machiavélique :

> Lorsque les tristes sœurs, qui filent de leurs mains,
> Courts ou longs, à leur gré, tous les jours des humains,
> Du pauvre Lamennais eurent tranché la trame,
> Et qu'au sombre parvis vint descendre son âme :
> « Folle, lui dit Pluton, malgré tes soixante ans,
> Va chercher ton enfer au limbe des enfants ! »

Oui, c'était un enfant, qui fut un enfant terrible quelquefois, et qui occasionna de grands scandales. Mais, en lisant cette autobiographie épistolaire, on comprend enfin quel scandale plus grand encore il eût provoqué, si Rome lui eût donné le chapeau de cardinal, — comme le voulaient ceux qui se persuadaient que ce chapeau eût été l'éteignoir de son orgueil. Le désintéressement de Lamennais égalait la violence de sa passion : il eût jeté aux orties le chapeau rouge, comme le froc d'un simple moine, si on avait méconnu le cardinal comme on méconnut le simple abbé, et, avec cette dignité, sa prétendue apostasie l'eût égalé à l'Antechrist.

Son éditeur fait encore mieux ressortir son imprudence en la rapprochant de ce qu'il appelle la prudence caractéristique de Béranger, qui devint, lui, le chansonnier excommunié, le satirique moqueur des jésuites, un des meilleurs amis de ce cardinal manqué. M. Forgues croit modestement n'avoir pas eu tous les éléments d'une notice biographique complète, et il la remplace par des *notes et souvenirs* qui n'ont peut-être pas moins d'intérêt qu'en aurait eu une biographie régulière. Nous ne lui reprocherons pas d'avoir quelquefois épousé trop vivement les dernières opinions de Lamennais, car il fait bien quelques réserves, et nous l'attendons à la perte de quelques-unes des illusions dont il s'est bercé sous l'aile de l'illustre Breton. Nous aurions partagé comme lui l'espérance que la miséricorde divine aura tenu compte de ses traverses et de ses expiations tacites à l'homme qui, certainement, dut mettre quelque orgueil à cacher ses derniers doutes. Nous aimons l'accent pénétré et la superstition poétique sinon religieuse de ce paragraphe où M. Forgues, témoin des dernières heures de son ami, nous peint le pâle soleil d'hiver de ses heures solennelles, et « au bord d'un des toits voisins ces colombes qui, s'envolant tout à coup à travers les airs,

blanches dans un blanc rayon, vinrent s'abattre précisément sur le rebord de la fenêtre mortuaire. *Une imagination un peu exaltée eût pu voir en elles deux anges envoyés pour recevoir l'âme tourmentée et la conduire au sein de l'éternel repos.* »

Maintenant une légère rectification, s'il vous plaît, ingénieux éditeur qui, malgré votre pseudonyme diabolique d'Old Nick, confiez aux célestes colombes l'âme *tourmentée*. Lorsque, dans ces temps où Lamennais, prêtre, n'eût pas si facilement rompu avec Rome et ses saints,—les docteurs en théologie mêlaient au culte des reliques le culte des vieux manuscrits, un érudit allemand qui adorait le style de Pétrone, et regrettait que cet auteur ne nous fût connu que par des fragments, lut dans un journal un paragraphe extrait d'une lettre de Bologne, où l'on disait : « Nous avons ici Pétrone tout entier, » *Habemus integrum Petronium.* L'érudit part pour l'Italie et parvient à découvrir l'auteur de la lettre : un ecclésiastique. « *Si signor*, lui dit celui-ci, nous l'avons tout entier et je vais vous le montrer. » Il conduit, en effet, l'Allemand, non à la bibliothèque, mais à la cathédrale, et, l'arrêtant devant une châsse, qu'il salue d'une génuflexion : « Le voilà, » dit-il, *Hoc est corpus sancti Petronii.* C'était la châsse de saint Pétrone, bienheureux qui figure dans le calendrier. L'érudit repartit le même jour pour les bords du Rhin, ayant appris qu'au lieu d'un Pétrone, il en exista deux. M. Forgues, au nombre des lettres de l'abbé Lamennais, a pu en réimprimer une où se trouve une citation de nouvelles données, par un correspondant anonyme, sur une petite révolution survenue dans les bureaux de *la Quotidienne,* en août 1829. « On traite M. Laurentie comme un bonhomme, et il ne s'en aperçoit pas. On sait maintenant le ressort des intrigues dont il est le joint. Laroze et Janin s'entendaient avec M. de Martignac. Janin vient de se jeter dans le *Messager,* et il a donné à ce journal une couleur de jacobinisme plus prononcée que celle des *Débats*, etc. » M. E. Forgues, étonné de voir ce nom de Janin accolé à une dénonciation d'intrigue, fait loyalement part de son étonnement à Jules Janin qui, plus étonné lui-même, répond à M. Forgues, et lui prouve, par des dates précises et par une exposition de principes, qu'il a été calomnié. M. Forgues rédige une note de cette explication et ajoute : « Ce n'est pas dans l'intérêt de la réputation de M. Janin, c'est dans celui de la bonne morale et de la dignité littéraire, que nous avons voulu reproduire sa fière et chaleureuse protestation. » Comment M. Forgues, comment Jules Janin surtout, ont-ils pu ignorer ou oublier qu'il y aura, dans l'histoire du journalisme, deux Janin, l'un qui signait Mely Janin, excellent feuilletoniste, avant et après 1829, l'autre qui a reçu en baptême le pronom de Jules, *Julium sidus.* O mon classique camarade ! qui avez perdu une heure à fouiller dans vos états de service, et qui n'aviez besoin que de renvoyer notre camarade Forgues à *la Quotidienne* de 1829...; oui, Jules, deux Janin comme deux Pélions !

J'espère que si par votre bon style vous rappelez plutôt le païen que le saint, vous n'en joindrez pas moins celui-ci dans le ciel, car si vous

avez eu vos péchés, ce sont des péchés d'enfant et plus véniels que ceux de Lamennais. Je vous ai toujours connu loyal, ayant horreur des vices capitaux de certains confrères qui n'en occupent pas moins des chaires de professeur et des places de bibliothécaire. Mais qu'est-ce que c'est que de nous, chroniqueurs et feuilletonistes, si nous n'avons pas quelque honnête petit volume pour sauver notre nom de l'oubli! Pauvre Mely Janin! avais-je tort de comparer, tout à l'heure, le destin de bien des feuilles imprimées au destin des feuilles de mes marronniers, flétries par les premiers souffles de l'automne?

Heureusement Jules Janin nous envoie deux nouveaux volumes de son *Histoire de la Littérature dramatique* (tomes V et VI). Les voilà réunis en volumes tous ces articles si charmants à relire, et qui feront vivre non-seulement le nom de Jules Janin, mais encore les noms de tel artiste et de tel auteur de qui Jules Janin pourrait bien dire comme Boileau de Cotin :

Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché?

Il est une comparaison gracieuse que Thomas Moore a empruntée à quelque poëte persan, lorsqu'il dit de certains noms qui sont célébrés par la muse : qu'ils sont comme des mouches conservées dans l'ambre. L'ambre des pages de Jules Janin conservera aussi ses insectes. En bonne justice, je le prie de vouloir bien consacrer un paragraphe au moins de son prochain feuilleton à feu son homonyme, Mely Janin.

Quelle abondance et quelle variété dans la critique un peu capricieuse de Jules Janin! On dirait quelquefois de Liszt faisant courir à droite et à gauche sur le clavier des mains de dix doigts. Quelques-unes de ses périodes heurtent, il est vrai, à un mot risqué ; mais c'est par là qu'il élude la monotonie de ses cascades de style. On est un peu étourdi aussi de tous les noms qui composent la mêlée des auteurs, acteurs et actrices qu'il prétend sauver de l'oubli. Je ne doute pas que dans son sommeil il ne soit de temps en temps transporté au milieu d'une autre vallée de Josaphat, toute semée d'ossements desséchés, et qui, tout à coup, s'agitent à la voix du critique, s'entre-choquent jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé leurs jointures, puis entourent leur juge en lui criant : Merci, Jules, de ta bonne volonté, mais tu ne peux nous faire revivre au delà de la minute de ton évocation. — Merci, Jules, dit un squelette, je fus la petite Fanny, mais je ne danserai plus que dans ton feuilleton. — Et moi, dit un autre, je fus le premier comique du boulevard, mais je ne ferai plus rire que dans ton *Histoire de la Littérature dramatique*, etc., etc. Quelques squelettes boudent dans un coin et le regardent de travers, ceux qui se persuadent que c'est J. Janin qui les a tués. Loin de nous la pensée de faire la moindre allusion à ceux qui vivent réellement encore, malgré l'arrêt du feuilleton. Nous ne voudrions pas non plus signer tous les brevets d'immortalité donnés par Jules Janin, y compris ses jugements sur *Marie Tudor* et les autres drames du grand lyrique en exil, jugements difficiles à concilier avec

le culte de Jules Janin pour les véritables maîtres de l'art dramatique. Nous l'avons déjà félicité ailleurs d'être revenu à l'admiration du talent de M. Scribe. L'auteur du *Mariage de raison* vient justement de faire représenter encore une pièce sur le théâtre qui lui doit tout un répertoire de petits chefs-d'œuvre, — *les Trois Maupins*, comédie en cinq actes. Cinq actes! Bon! avait dit la petite opposition que M. Eug. Scribe, auteur-roi constitutionnel, laisse si libéralement clabauder contre ses quarante ans de succès, ce seront cinq vaudevilles arriérés, cousus ensemble avec du fil blanc, et que nous aurons le plaisir de siffler tous les cinq l'un après l'autre dans la même soirée. En effet, quoique le premier soit déjà une comédie charmante, ou plutôt parce que c'est une comédie charmante, un des siffleurs a voulu commencer; mais, faute de trouver un mot manqué, il a été forcé de siffler un des plus jolis mots de la pièce et, comme un soldat maladroit qui, faisant feu avant l'heure, compromet une ambuscade, le siffleur, réduit au silence par ses propres complices ou plutôt par la protestation du public sincère, a pris le parti de se laisser amuser au lieu de troubler le plaisir des autres. Les cinq vaudevilles arriérés ont été applaudis comme cinq comédies de la meilleure école, se liant entre elles par une intrigue aussi ingénieusement dénouée qu'ingénieusement compliquée.

L'intrigue du *Mariage de Figaro* et celle de *Pinto* sont des trames tissues avec moins d'art que celle des *Trois Maupins*, car, lorsque M. Scribe semblerait forcé d'avoir recours à un moyen un peu usé au théâtre, un personnage rendu essentiel est là qui, en ayant l'air de le dénoncer lui-même, lui prête un relief original. Dernièrement, au Congrès de Bruxelles, M. Scribe était proclamé, par un philosophe, la personnification vivante de l'esprit français. Il n'avait certes pas besoin de justifier cet éloge; mais *les Trois Maupins* seront souvent citées comme une preuve de cette inépuisable verve qui est sans parallèle dans les littératures anciennes et modernes, car cette pièce prend, je crois, le nº 383 dans les œuvres de l'auteur de *Bertrand et Raton*, autre pièce d'intrigue d'une plus haute portée, que M. Scribe seul pourrait surpasser. Demain, nous aurons à la rue Richelieu le nº 384. *Les Trois Maupins* n'ont rien d'emprunté à l'histoire, ni à la biographie, ni au roman. C'est d'une anecdote dont on lui offrait le sujet pour un opéra-comique en un acte que M. Scribe a tiré cet imbroglio si habilement agencé. La vraie Mlle de Maupin, cantatrice qui a perdu sa voix, est même reléguée au second rang dans la pièce, quoique, par son jeu comique et franc, Mlle Désirée en fasse le personnage principal. La fausse Maupin a pour elle l'intérêt de sa situation et de ce caractère de la jeune fille romanesque que M. Scribe ne peindrait pas si bien, s'il n'avait conservé à soixante ans la jeunesse du cœur aussi bien que la jeunesse de l'esprit. C'est sous le nom de la cantatrice en retraite que Mlle d'Aubigné utilise une voix qui vaut soixante mille écus d'appointements, et grâce à laquelle il lui est donné de restaurer l'antique blason de sa famille. Comment ne pas admirer l'adresse avec laquelle l'auteur conserve à la fausse Maupin

toute la pudeur et toute la délicatesse de son vrai caractère, quoique présentée au monde sous le nom le plus suspect, quoique entourée de tentations de tous genres, quoique jetée dans des aventures où elle aurait besoin des ailes de son ange gardien, sans un frère qu'elle croit loin, et qui, sans la moindre improbabilité, se retrouve là fort à propos pour faire face aux équivoques les plus compromettantes? Après avoir dit que l'intrigue des *Trois Maupins* était très-compliquée, nous ne nous hasarderons pas à la raconter. Nous aurions d'ailleurs besoin de revoir une seconde fois les cinq actes, et nous nous promettons ce plaisir-là, comme se le promettaient en sortant tous ceux qui ont eu, comme nous, le privilége de voir la première représentation. N'oublions pas d'ajouter que, sous son heureux directeur, la troupe du Gymnase a exécuté un tour de force dont aucune autre troupe ne serait peut-être capable, s'il est vrai, comme on nous l'assure, que la pièce ait été jouée quinze jours après avoir été lue. Ce fait-là, disons-le encore, réfute ceux qui accusent M. Scribe de prendre de vive force la place de ses confrères reçus avant lui. A qui persuader que M. Montigny, s'il avait eu, il y a quinze jours, une pièce lucrative au répertoire, ou une nouveauté importante en répétition, aurait sollicité M. Scribe de vouloir bien quitter la campagne pour venir lire ses cinq actes, et aurait imposé à ses meilleurs artistes des deux sexes un effort de mémoire qui ne pouvait être couronné de succès que par leur assiduité persévérante à deux répétitions par jour? La vérité est que la plupart des jeunes auteurs qui se livrent au théâtre sont déjà vieux au bout de trois ou quatre pièces, et que l'éternelle jeunesse de M. Scribe a été plus d'une fois la providence des directeurs dans l'embarras.

Au risque de désespérer quelques-uns de nos jeunes vieillards du théâtre et du feuilleton, nous dirons en passant que M. E. Scribe, outre les répétitions de sa prochaine comédie, reçue à la rue Richelieu, et de ses deux prochains opéras, reçus à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique, écrit un roman! Il faudra décidément obtenir un sénatus-consulte pour briser cette plume d'or et dessécher cette encre indélébile. — Nous ne manquons pas en effet de romans, et hâtons-nous d'en signaler un qui place définitivement M. Octave Feuillet entre Prosper Mérimée et Jules Sandeau. Ce n'est qu'un petit volume : *Le Roman d'un Jeune Homme pauvre*, mais un diamant qui a déjà brillé au doigt de la *Revue des Deux-Mondes*. MM. Michel Lévy, qui s'y connaissent (ils impriment en ce moment un ou deux des nôtres), s'en sont emparés, et il jette un éclat resplendissant au milieu des deux cents volumes de leur Bibliothèque contemporaine. — Puisse-t-il faire luire un petit reflet sur nos *Poëtes amoureux*. AMÉDÉE PICHOT.

Nous avons cité tout à l'heure Béranger. En attendant un plus long article que nous emprunterons probablement à la *Revue d'Édimbourg*, nous recommandons le petit volume de M. Paul Boiteau : *Erreurs des critiques de Béranger*.

Le Directeur, Rédacteur en chef : AMÉDÉE PICHOT.

TABLE DES MATIÈRES.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)

